This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

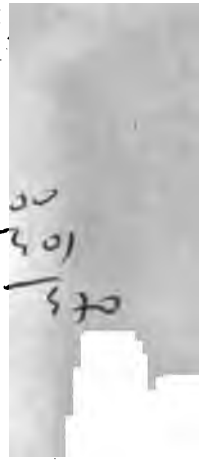
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION;

Par M. GILBERT-CHARLES LE GENDRE, *Marquis de S. Aubin-sur-Loire, ci-devant Maître des Requêtes.*

Troisiéme Edition, reviie, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

MDCCXLI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

B
76
.L52
1741
v.1

PREFACE.

716028-129

PRÉFACE.

LE point de vûë de cet ouvrage eſt la ſcience de douter, non pas en Pyrrhonien, mais lorſqu'il eſt avantageux de ſuſpendre ſon jugement. C'eſt l'eſſai d'une ſceptique modérée, & une route nouvelle pour inſtruire l'eſprit par l'expérience de ſes erreurs, en lui retraçant ſa propre hiſtoire.

J'examine l'empire de *l'opinion* ſur chaque ſcience, afin que l'eſprit s'accoûtume à ne pas croire légerement.

Les uns, tâchant d'anéantir les lumiéres naturelles, ont tout ôté à la raiſon; ils ont affecté de mé-

connoître l'évidence, faisant tous leurs efforts pour devenir Pythoniens. Les autres, par un air imposant, ont abusé de la crédulité des simples; ils ont outré la confiance, & ont paru s'élever partout au-dessus de l'incertitude, qui ne peut être surmontée que très-rarement par les sciences profanes. Ces deux extrémités ont corrompu presque toutes nos connoissances.

Le premier conseil de la Sagesse étant de se connoître soi-même, rien ne peut être plus avantageux à l'esprit qu'un retour sur ses Opinions. Ce projet, loin d'avoir été exécuté, n'a jamais été entièrement conçu, quoique quelques Auteurs, en différents tems, en aient approché. Le traité d'un Anglois *de l'incertitude des Sciences* est fort court & assez superficiel. En général, l'ouvrage mérite d'être estimé, & je le cite quelquefois.

Thomas Brown, autre Anglois, n'a eu en vûe que les erreurs populaires. Agrippa & Jean-François Pic, Comte de la Mirandole, ont fait une critique abrégée des Sciences, qu'ils n'ont considérées que du côté par lequel ils avoient dessein de les attaquer. Le traité *de la foiblesse de l'esprit humain*, n'examine que l'insuffisance des moïens que l'entendement humain peut emploïer pour acquérir la connoissance de la vérité.

Mon projet est beaucoup plus étendu. Je me suis proposé de présenter à la fois le côté le plus lumineux & le plus foible des travaux de l'esprit humain. Mais comme l'Opinion s'étend incomparablement plus loin, que la science, j'ai donné à cet ouvrage le titre de *Traité de l'Opinion*. C'est sous un autre titre le même dessein que celui *de la recherche de la vérité*. Comme ce n'est pas tant ici

un recueil des Opinions, qu'un point de vûë général d'en faire connoître les sources, de les convaincre le plus qu'il est possible en vérités, de montrer combien l'Opinion domine dans toutes les sciences prophanes, c'est donc l'Opinion en soi qui est le but de cet ouvrage, auquel par conséquent le titre de traité de l'Opinion convient, & non, comme quelques-uns l'ont pensé, celui de traité des Opinions. Ce sont différents traités sur les objets les plus curieux des Sciences, réünis sous l'idée générale de l'Opinion.

L'esprit aime à embrasser un grand nombre d'objets sous une seule idée, c'est une de ses fonctions les plus nobles, & qui lui donne le plus de satisfaction, parce qu'elle lui fait mieux sentir son étenduë. J'ajoute, dans la plûpart des sujets que je traite, les exemples historiques. Ils concourent à

faire voir jusqu'où va l'incertitude de nos connoissances, dans tout ce qui n'intéresse ni la religion, ni la société, par rapport auxquelles l'homme a des principes très-certains & très-évidents. Quel sujet de reconnoître & d'adorer une providence, qui, dans tout ce qui est essentiel, nous guide par l'éclat de la vérité, mais qui nous apprend en même temps que notre entendement, par lui-même, n'est que ténèbres, puisque les opinions les plus extravagantes ont été très-communément répandues, que les Auteurs les plus célèbres sont donné dans beaucoup d'égaremens, & qu'enfin les progrès les plus honorables à l'esprit humain découvrent de plus en plus combien les objets de sa curiosité sont inépuisables.

Je n'ai admis dans ce traité que les Opinions qui peuvent être utiles aux progrès des Sciences, ou

qui ſont liées avec leur hiſtoire ; ou qui ont été généralement répandues, ou qui ont eu des ſources fort illuſtres. Je me ſuis renfermé dans ces quatre eſpéces, non pas même dans le deſſein de les épuiſer & de ne rien omettre, mais d'en faire ſeulement uſage avec le choix & le diſcernement qui me paroiſſoient les plus convenables. Pluſieurs Opinions décriées depuis long-tems, quelques erreurs qui paroiſſent avec raiſon les plus outrées, n'ont pas été proſcrites de cet ouvrage ; elles ſervent à imprimer fortement dans l'eſprit les excès auxquels il eſt capable de ſe porter. Les ſciences occultes peuvent y contribuer beaucoup ; elles ſont aujourd'hui fort mépriſées, mais on les a vues très-accréditées dans des tems fort récents, & faute d'être aſſez connues, il ne ſeroit pas impoſſible qu'elles ne redevinſſent à la mode.

Quoique nous les ſujets paroiſſent épuiſés, il manquoit à la république des lettres un traité, qui réünit les préceptes frivoles des ſciences occultes, & leur réfutation. Nous n'avions aucune hiſtoire de la philoſophie & de ſes différentes ſectes en notre langue. Les vies des Philoſophes, écrites par Diogéne de Laërce, ne forment point une hiſtoire de la philoſophie. L'hiſtoire écrite par Stanley eſt fort diffuſe, & n'a point été traduite en François. Elle ne parle ni de la Philoſophie moderne, ni de la Politique, ni de l'Aſtronomie, ni de la Médecine. Elle eſt moins une hiſtoire qu'un cours de philoſophie convenable aux ſeuls ſçavants. Ce morceau de littérature nous manquoit donc encore; & comme il n'exiſte aucune hiſtoire de l'aſtronomie, du moins qui ſoit venuë à ma connoiſſance, il m'a fallu en raſſem-

bler des matériaux épars dans un grand nombre d'auteurs. La véritable constitution du gouvernement de France n'avoit été traitée que par occasion, & le plus souvent par des auteurs si prévenus & si peu instruits, que cette partie du droit public, la plus essentielle de toutes, ne se trouvoit dans aucun livre, expliquée suivant ses véritables principes, & fondée sur ses plus solides maximes. J'ai étendu à plusieurs parties de la Physique & de l'Astronomie l'application d'un méchanisme général; & tâchant d'arrêter le cours de plusieurs abus qui s'introduisent par la Géométrie transcendante, par le système de l'infini, par la Philosophie Newtonienne, par l'accélération des vitesses de Gravité, ou la progression soit directe soit inverse des quarrés des distances; j'ai observé souvent qu'on

ne doit pas se fier sans examen à tout celui se présente sous l'appareil imposant d'expériences, de démonstrations, de calculs. Un Anglois a entrepris de calculer les Opinions ; combien il y a de degrés à la certitude ou à la probabilité, à proportion de l'éloignement de la source, ou de tout autre affoiblissement du principe. Cette méthode peut être avantageuse en ce qu'elle oblige d'approfondir & de peser les circonstances de chaque opinion ; mais ces calculs n'ont aucune réalité par eux-mêmes.

Ce traité est divisé en sept livres ; le premier roule sur les belles-lettres & l'histoire. Après des réflexions préliminaires sur le pouvoir de l'opinion, sur le véritable usage de la science, le lecteur trouvera des observations sur les auteurs, & sur les révolutions des sciences, fort estimées dans des tems, négli-

gées ou persécutées dans d'autres. J'entre dans un détail, qui se présente naturellement, des souverains & grands seigneurs qui ont composé des ouvrages : les contrariétés des critiques ne sont pas oubliées. Dans la seconde partie de ce premier livre, je passe à l'histoire de la Philosophie, qui embrasse le plus grand nombre des sciences prophanes.

Le second livre contient une Logique abrégée, & les Opinions des Philosophes, tant anciens que modernes, sur la Métaphysique.

Le troisiéme livre traite de la Morale, sur laquelle j'expose le contraste des Pensées les plus sublimes, & des Opinions les moins raisonnables, avec des réflexions sur la douleur & sur la mort. La seconde partie renferme les loix & les coutumes de différents Peuples. J'observerai, à l'égard des loix & des coutumes étrangeres,

qu'il me suffit pour en faire mention qu'elles soient différentes de nos usages, mais que je m'attache principalement à celles qui ont le plus d'opposition à nos préjugés & à nos mœurs.

Le quatriéme livre a l'objet le plus noble dans des dissertations politiques, qu'on peut appeller la portion de la Philosophie la plus utile au genre humain, puisqu'elle est l'appui des sociétés. L'histoire a trop de liaison avec la politique pour les séparer. Dans la seconde partie de ce quatriéme livre, je fais voir l'incertitude de l'histoire sur les points les plus essentiels, & les embarras de la chronologie.

Le cinquiéme commence par une courte dissertation sur la Géométrie; j'y réfute le système de l'infini. Je rapporte les Opinions des Philosophes, tant anciens que modernes, sur la Physique & l'Astronomie. Je propose plusieurs hy-

pothéſes nouvelles en Phyſique ; ſur l'aiman, ſur le flux & reflux, ſur la péſanteur, &c. & à l'égard de l'Aſtronomie, un changement au ſyſtême de Copernic, qui, de cinq mouvements attribués au globe de la Terre, en retranche trois.

Le ſixiéme livre roule ſur la Médecine, la Chimie, les ſentimens des Naturaliſtes, l'hiſtoire des Arts. A l'égard de la Médecine, avant que de rappeller des Opinions des auteurs, qui ont témoigné une extrême défiance pour elle, je ne puis me refuſer la ſatisfaction de déclarer ici mon ſentiment particulier, ſçavoir que ſi la Médecine eſt un art en lui-même rempli d'incertitudes & de dangers, il n'y a point de ſecours plus néceſſaire à un malade, que celui de la prudence d'un bon Médecin; & qu'il y auroit une grande témérité de prétendre ſe conduire

par son goût ou par ses lumiéres, dans l'état auquel on est réduit par la maladie.

Le septiéme livre est un précis de toutes les tromperies qui ont été pratiquées sous le titre de *Sciences occultes*. Il contient les préceptes frivoles de l'Astrologie judiciaire, & des divinations soit prétendues naturelles, soit magiques, avec des exemples historiques les plus remarquables.

Sur la route que je viens de décrire, il s'offre des digressions tirées du sujet, & je ne les ai pas évitées. Outre celle des auteurs distingués par un rang élevé, & celle de l'histoire des sectes des philosophes dont j'ai déja parlé; je fais voir dans le chapitre de la poésie, ce que les anciens théatres avoient de plus opposé à nos usages, & même à toutes nos idées; je rappelle dans le chapitre des bêtes ce qui a été observé,

ou du moins ce que les auteurs ont dit de leur industrie, de leur fidélité, de leurs autres bonnes qualités, & des honneurs qu'elles ont reçus. Dans le chapitre des biens, en parlant de l'inconstance de la fortune, je rapporte un grand nombre d'exemples des chutes de la grandeur, & des élévations de la bassesse. Dans le chapitre des loix, je discute par des recherches exactes ce qu'on doit penser des épreuves appellées *jugements de Dieu*. En traitant du gouvernement de France, j'ai suivi l'histoire du Parlement, & les différentes formes qu'il a eues depuis le commencement de la Monarchie.

Après avoir rapporté les différentes Opinions des Anciens & des Modernes, je fais connoître dans les matieres importantes celle qui mérite la préférence ; ou lorsque la décision est incertaine,

je mets le lecteur en état de se déterminer lui-même sur les raisons, les autorités, & les exemples allégués. La contrariété crible, pour ainsi dire, les Opinions, & leur diversité est le meilleur moïen d'approfondir les sciences, de concevoir quelle est la force & la foiblesse de l'esprit humain, & de faire d'utiles retours sur soi-même. J'ai évité avec soin ces dissertations si ordinaires, qui ne servent qu'à expliquer ce que personne n'ignore. Aucun de mes lecteurs n'avoit besoin que je lui prouvasse à fond que l'opinion a ses sources dans les préjugés, dans l'éducation, dans la crédulité, dans l'amour propre, dans les différents intérêts des passions; que les remédes sont d'éloigner de l'imagination tendre des enfants tout ce qui est capable de la corrompre: qu'on doit examiner sans prévention, avant que de se déterminer:

qu'il faut se défier de ses propres passions & de celles des autres. J'ai épargné au lecteur touts les lieux communs cent fois répétés, & partant, comme les géométres, de ce qui est connu pour vrai, je me suis principalement appliqué à combattre l'opinion en général par l'expérience & par la force des exemples. J'ai emploïé, en plusieurs endroits, une espéce nouvelle de style, que j'ai presque entiérement formée d'un tissu des pensées les plus remarquables des auteurs anciens & modernes; & j'ai conservé le plus qu'il m'a été possible les expressions mêmes de ceux dont je rapportois les Opinions.

Ce traité peut n'être pas inutile pour fortifier l'esprit contre les attaques de l'Opinion, & le garentir des ravages qu'elle exerce si souvent, soit dans les sciences, soit dans les régles de la conduite

& dans les mœurs, infiniment plus essentielles à l'homme que les sciences. Vers le milieu du douzième siècle, Eon de l'Etoile, gentilhomme Breton, fut ce qu'il entendoit prononcer à l'Eglise, *per eum qui venturus est*, ou *per eundem Dominum*, se mit dans la tête, & persuada à plusieurs sectateurs, que c'étoit lui qui viendroit juger les vivans & les morts, & qu'il étoit le seigneur de l'univers. Cet exemple de l'extravagance de quelques opinions & d'une crédulité excessive, est fort étonnant, mais il n'en est pas moins vrai. Et le siécle, dans lequel nous vivons, tout éclairé qu'il est, n'a-t-il pas encore paru très-susceptible de fanatisme, dans des exemples récents de convulsions?

Jamais aucun siécle fut-il si prodigue de l'admiration la plus éclatante & de la plus haute estime, pour des mystéres scientifiques

couverts d'une obscurité impénétrable? Il est facile de le prouver par le système de l'infini, par la Physique & la Géométrie de Newton, par la Métaphysique & la Géométrie de Leibnitz, par des sections coniques élevées au cinquantiéme dégré, par des équations infinies: car la Géométrie, cette science infaillible du vrai, n'est le plus souvent qu'un voile de Paralogismes algébriques & de profondes contradictions. La science, en se rendant d'un accès si difficile, est devenue odieuse, & bien-tôt elle est tombée dans un mépris presque général, tandis que les prétendus sçavants ont comblé de loüanges outrées les méthodes les plus défectueuses.

L'Opinion regnant sur toute sorte d'états & de conditions, ce livre doit être à la portée de toute espece de lecteurs. La perfection seroit d'y traiter les sciences de

manière, que ceux qui les ont le plus approfondies, y trouvassent ce qu'il y a de plus recherché en chaque genre ; & qu'en même tems ceux qui n'ont aucune teinture de ces sciences, les entendissent avec assez de facilité, pour que cette lecture pût tenir lieu des premiers principes. On peut bien se proposer de concilier, autant qu'il est possible, ces deux extrémités ; mais qui pourroit se flatter d'y avoir réussi ? Je me suis servi de tout ce que j'ai trouvé conforme à mon dessein, tant chez les anciens que chez les modernes : & je puis, ce me semble, dire avec Lipse, que si j'ai ramassé de côté & d'autre les matériaux, j'ai donné à l'édifice (1) sa construction & sa forme.

(1) Lapides & ligna ab aliis accipio : ædificii tamen extructio & forma tota nostra est. Architectus ego sum, sed materiam varie undique conduxi. Nec aranearum sanè textus

Il étoit indispensable de citer beaucoup dans un traité de l'Opinion : les citations fréquentes en sont moins l'ornement qu'une de ses parties des plus essentielles. J'avoue que le bon goût a dû proscrire les citations de certains ouvrages. Dans le style épistolaire, l'abondance des citations ne peut s'allier avec la maniere aisée & naturelle qui lui est propre. Elles y peuvent cependant tenir leur place entre sçavants & dans le style badin. Les citations d'auteurs prophanes sont peu séantes dans la chaire ; & comme un auditoire n'est pas sçavant en général, tout ce qui est énoncé en des langues étrangéres y est déplacé. On demande aujourd'hui à l'orateur du Barreau, qu'au lieu de remplir son plaidoié de passages grecs & la-

ideò melior, quià ex se fila gignunt ; nec noster vilior, quià ex alienis libamus ut apes. *Just. Lipsi. ad caput 1. lib. 2. doctr. civil.*

tins ; comme vers le milieu du dernier siecle, il ne soit occupé que de la solidité de son sujet. L'historien, dont le récit doit être rarement entrecoupé par les réflexions, doit être encore plus réservé sur les citations : son style coulant dérobe aux yeux l'échafaudage de l'édifice qu'il a construit. Cependant on souhaite aujourd'hui de trouver les sources indiquées en marge, & même les preuves rassemblées, ou au bas des pages si l'étenduë de ces preuves le permet, ou à la fin de l'ouvrage. Mais le bon goût éloigné de toute extrémité a conservé aux citations tout leur avantage dans plusieurs genres de compositions. Les dissertations littéraires, les discussions sçavantes, les commentaires, les raisonnements critiques, appuïés & relevés par les citations, en reçoivent beaucoup d'ornement & de force. Il est à propos seulement,

pour satisfaire à la délicatesse du siécle, de renvoïer les citations à l'écart, & d'éviter le mélange de différentes langues dans la suite du style. S'il est quelque genre d'ouvrage, où les citations conviennent, on peut dire qu'elles sont nécessaires dans celui-ci où il s'agit principalement d'examiner les opinions anciennes & modernes.

En citant les auteurs, je n'ajoute les termes que le respect ou la politesse joignent aux noms propres ou aux dignités, que lorsque ceux, dont je parle, sont vivants. Je traite touts les morts sans cérémonie, dont je ne doute pas qu'ils ne nous dispensent également.

Il n'est pas inutile, ce me semble, de suivre une régle générale, pour affranchir les gens de lettres de la bizarrerie d'un usage, qui traite certains noms avec plus de politesse que d'autres, sans leur

attacher aucune prérogative, & quoique ceux, dont on parle, soient également modernes. Pourquoi y auroit-il une sorte de ridicule à écrire M. Amyot, & M. d'Aubigné, tandis que la plupart des auteurs écrivent encore M. de Thou ? Que peuvent penser les Etrangers de ces distinctions ? Qu'en pensera la postérité ? Je suppose qu'il me faille rapprocher les noms de ces trois contemporains, pourrai-je dire dans la même phrase, avec bienséance, *d'Aubigné, Amyot & M. de Thou* ? J'ai aussi pensé qu'il étoit à propos de séparer les anciens & les modernes par une époque fixe, & il m'a paru que la plus convenable étoit la prise de Constantinople par Mahomet II. qui a été suivie du renouvellement des lettres dans l'Occident, par les Grecs réfugiés.

On trouve, en général, peu d'exactitude dans les citations des

auteurs : elles trompent le plus ſouvent, lorſqu'on n'a pas recours aux ſources. Mais c'eſt ce qui demande beaucoup de travail, de tems, & de livres ; & ſans le ſecours des grandes Bibliothéques de Paris, il ne ſeroit pas poſſible d'en venir au bout, dans une auſſi vaſte étenduë de matiéres que celles qui ſont traitées dans cet ouvrage.

Hortata eſt etiàm, ut me ad hæc conferrem, animi ægritudo, fortunæ magnâ & gravi commota injuriâ. Cic. de nat. deor. lib. 1.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER. PARTIE PREMIERE.

Des Belles-Lettres.

CHAPITRE I. *Du pouvoir de l'Opinion.* pag. 1

CHAP. II. *De la Gloire.* 19

CHAP. III. *Des Auteurs.* 44

CHAP. IV. *De l'Eloquence.* 124

CHAP. V. *De la Poésie.* 179

PARTIE SECONDE.

Histoire de la Philosophie.

CHAP. I. *De la Philosophie, avant qu'elle ait commencé chez les Grecs.* pag. 299

CHAP. II. *De la secte Ionique.* 330

CHAP. III. *Des cinq Académies.* 387

CHAP. IV. *Des Péripatéticiens.* 411

CHAP. V. *Des Cyrénaïques.* 445

CHAP. VI. *Des Sectes Erétrique & de Mégare.* 450

CHAP. VII. *Des Cyniques.* 455

CHAP. VIII. *Des Stoïciens.* 463

CHAP. IX. *Des Pyrrhoniens.* 477

CHAP. X. *Des Pythagoriciens.* 498

CHAP. XI. *De la Secte Eléate.* 525

CHAP. XII. *Des Epicuriens.* 539

CHAP. XIII. *De la Secte Eclectique.* 553

CHAP. XIV. *De la Philosophie moderne.* 558

CHAP. XV. *Histoire de l'Astronomie.* 600

CHAP. XVI. *Histoire de la Médecine.* 675

TABLE

TOME SECOND.

LIVRE SECOND. PARTIE PREMIE'RE.

De la Logique.

PARTIE SECONDE.

De la Métaphyſique.

CHAPITRE I. *De la Divinité.*
CHAP. II. *Des Démons & faux miracles.*
CHAP. III. *Du Monde.*
CHAP. IV. *De la Fortune & du Deſtin.*
CHAP. V. *Des Ames.*
CHAP. VI. *Des Sens & de l'Imagination.*
CHAP, VII. *Des Bêtes.*

TOME TROISIE'ME.

LIVRE TROISIE'ME. PARTIE PREMIE'RE.

De la Morale.

CHAPITRE I. *Des Biens véritables.*
CHAP. II. *Des Vertus & des Vices.*
CHAP. III. *Des Paſſions.*
CHAP. IV. *De la Douleur & de la Mort.*

PARTIE SECONDE.

Des Loix & des Coutumes.

CHAP. I. *Des Loix.*
CHAP. II. *Des Coutumes.*

TOME QUATRIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME. PARTIE PREMIE'RE.

De la Politique.

CHAPITRE I. *Des différentes ſortes de Gouvernements.*

DES CHAPITRES.

CHAP. II. *Des maximes Politiques.*

PARTIE SECONDE.

De l'Hiſtoire & de la Chronologie.

CHAP. I. *De l'Hiſtoire.*

CHAP. II. *De la Chronologie.*

TOME CINQUIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME. PARTIE PREMIE'RE.

De la Géométrie & de la Phyſique.

CHAPITRE I. *De la Géométrie.*

Nouvelle méthode d'un calcul différentiel.

CHAP. II. *De la Phyſique ancienne & moderne.*

Comparaiſon de des Cartes & de Newton.

PARTIE SECONDE.

De l'Aſtronomie.

TOME SIXIE'ME.

LIVRE SIXIE'ME. PARTIE PREMIE'RE.

De la Médecine & de la Chimie.

CHAPITRE I. *De la Médecine.*

CHAP. II. *De la Chimie.*

PARTIE SECONDE.

Des Naturaliſtes & des Arts.

CHAP. I. *Des Naturaliſtes.*

CHAP. II. *Des Arts.*

TOME SEPTIE'ME.

LIVRE SEPTIE'ME.

Des Sciences occultes.

CHAPITRE. I. *De l'Aſtrologie judiciaire.*

CHAP. II. *De pluſieurs Divinations prétenduës naturelles.*

CHAP. III. *De la Magie.*

CHAP. IV. *De la Cabale & des Nombres.*

CHAP. V. *Des Oracles.*
CHAP. VI. *Des Sibylles.*
CHAP. VII. *Des Augures.*
CHAP. VIII. *Des Présages.*
CHAP. IX. *Des Songes.*

AVERTISSEMENT.

Quelques corrections sont marquées par forme d'avertissement, outre l'Errata.

P. 71. lign. 9. & Chrysippe, *lisez*, & que Chrysippe. P. 331. lign. 13. à ces mots, 1500. ans après Moyse, *ajoutez*: mais c'est reculer l'ancienneté de Moyse cinq cents ans au-delà de l'opinion commune. P. 443. lign. 4. à la date de 1661. substituez celle de 1601. P. 547. lign. 25. & plus, *lisez*, & la plus. P. 563. not. 2. lign. 1. Mardi 28. May, *lisez*, Mardi 29. May: & lign. 2. le 60. jour, *lisez*, le 54. jour. P. 592. lign. 12. Sa modestie lui fit refuser l'épiscopat. *lisez*, Il refusa par modestie l'épiscopat. P. 657. lign. 19. en 1543. *lisez*, en 1540.

ERRATA.

P. 18. not. margin. Polyb. lib. 3. *lisez*, lib. 13. P. 43. lign. 8. préférer, *lisez*, préfére. P. 50. lign. 5. le, *lisez*, les. P. 50. not. 1. lign. 9. Iliad. 5. *lisez*, Iliad. ρ. P. 58. not. 1. lign. derniére, rélegués, *lisez*, relégués. P. 121. lign. 11. celles, *lisez*, celle. P. 213. lign. 15. récommande, *lisez*, recommande. P. 222. not. lign. 2. ill evir, *lisez*, ille vir; & lign. 5. in digesta, *lisez*, indigesta. P. 246. lign. 14. globle, *lisez*, globe. P. 249. not. 1. lign. 2. prætermitam, *lisez*, prætermittam. P. 252. not. 1. lign. 1. Scrobe, *lisez*. Scobe; & lign. 2. derotatur, *lisez*, devoratur. & lign. 4. c. 52. *lisez*, c. 51. P. 335. lign. 28. d'un égide, *lisez*, d'une égide. P. 381. not. 1. lign. 4. Προτοπλόυ, *lisez*, Πρωτοπλόυ. P. 540. not. 2. lign. 6. pluraque, *lisez*, pleraque. P. 614. lign. 8. supplée, *lisez*, suppléé.

TRAITE

TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE L'OPINION.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIE'RE.
DES BELLES LETTRES.

CHAPITRE PREMIER.
Du pouvoir de l'Opinion.

L'Immense variété des objets que la nature offre aux regards, conduit unanimement les hommes à la connoissance d'un être supréme; touts les réglements des législateurs, qui paroissent n'avoir aucune liaison entr'eux, tendent & concourent au bien

Premiére utilité que l'Auteur s'est proposée dans cet ouvrage.

de la société; la contrariété des opinions des hommes peut aussi être ramenée à une seule fin; & nous servir de motif pour marcher, avec tout le discernement dont nous sommes capables, dans le sentier de la vérité.

J'expose dans ce traité les contradictions sur les sciences & les arts, l'imposture masquée sous le nom de la science, la crédulité livrée aux illusions & à l'erreur. Ce sont ici, en quelque sorte, des mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain. Ils sont remplis des traits les plus propres à l'humilier. Je lui présente en même tems les monuments qui lui font le plus d'honneur, en ce qui concerne les sciences profanes; & rien n'est plus capable que ce contraste, de l'exciter à la recherche & à l'amour du vrai. *Evitez de croire légérement*, disoit Simonide! *c'est de cette sage maxime que dépend toute la force de l'esprit.* Autant que le Pyrrhonisme est dangereux, & même insensé, autant une défiance modérée, qui suspend nos jugements, est prudente & avantageuse.

Sim. ap. Dion. Chrys. orat. 74.

L'esprit guidé par elle examine sans prévention les sentiments opposés, & se propose pour (1) objet de donner à

(1) Maximè sapientis est veritatem ab opinione sejungere. *Cic. de finib. lib. 1.*

chaque opinion le degré de croyance qui lui convient. Il évite deux écueils également à craindre ; l'excès du Pyrrhoniſme, & celui de la crédulité. C'eſt la premiére utilité à laquelle tend cet ouvrage.

Seconde utilité.

L'homme n'eſt pas fait pour la ſcience. Il ne connoit ni les eſprits, ni les corps : il ignore également les propriétés des ſubſtances ſpirituelles & matérielles. Toute la vigueur de l'entendement eſt contrainte de ſuccomber ſous la plus petite parcelle de la matiére. La diviſibilité à l'infini, ſoit qu'il l'admette avec les Péripatéticiens & les Carteſiens, ſoit qu'il la rejette avec les Epicuriens & les Gaſſendiſtes, entraîne après ſoi des difficultés & des conſéquences, dont l'étenduë ſurpaſſe la force de notre imagination. Mais la démonſtration de la diviſibilité à l'infini en a-t-elle moins de force, parce que notre imagination ne peut ſe la repréſenter ?

Bayl. Dict. art. Zénon, not. E. & F.

Toute la pénétration de l'eſprit ne démêle pas mieux ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes, & de quelle maniére les objets corporels agiſſent ſur nous. Quelles ſont donc les bornes de cet entendement, qui ne peut connoître ni la diviſibilité de la matiére à

l'infini, quoique démontrée, ni la maniére dont ſe fait la viſion, ni la propagation de la lumiére, ni la diſtinction des couleurs, ni la peſanteur des corps, ni l'organiſation des animaux, ni la communication réciproque de l'ame & des ſens; toutes vérités naturelles, qui ſont autour de nous, au dedans de nous.

Si nous joignons à l'expérience de notre propre foibleſſe, une étude qui nous apprenne combien les connoiſſances des auteurs les plus célébres ont été bornées, nous y trouverons le véritable motif de domter la préſomption de l'eſprit. C'eſt la ſeconde utilité que je me ſuis propoſée.

Cette diſpoſition eſt la plus heureuſe de toutes, pour recevoir les lumiéres de la foi. Car puiſque l'eſprit humain ne peut comprendre les choſes qui ſont le plus ſimplement renfermées dans l'ordre naturel, ne ſeroit-ce pas pécher évidemment contre la raiſon, que de refuſer de croire les effets de la toute-puiſſance de Dieu, par ce principe, que notre eſprit ne peut les comprendre? Et ne ſeroit-ce pas la plus déraiſonnable de toutes les prétentions, de vouloir ſoumettre à l'examen de la raiſon, ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, ce qui eſt au-deſſus d'elle, & qui ſurpaſſe infiniment ſa foibleſſe?

Il eſt donc très-important de s'accoutumer à ne pas prendre les bornes de notre intelligence pour des preuves négatives, & à ne pas conclure qu'une choſe n'eſt pas, parce que nous ne pouvons pas concevoir de quelle maniére elle eſt. C'eſt auſſi un des talents les plus utiles à l'homme, ou plutôt c'eſt une ſorte de ſageſſe, qui le délivre de beaucoup de peines, de conſentir à ignorer ce qui eſt au deſſus des forces de ſon entendement, & de calmer ſon inquiétude pour des objets qui échaperont toujours à ſa curioſité.

Si l'on vient à bout de domter l'orgueil de l'eſprit, c'eſt une ſuite néceſſaire que ſon opiniâtreté ſoit corrigée. On a vû des exemples de perſonnes qui ont mieux aimé ſouffrir la mort, que rétracter des opinions évidemment fauſſes. Quelques impies en ont tiré une objection contre la preuve de la religion qui réſulte des martyrs. Mais il faut diſtinguer entre les opinions & les faits. L'eſprit ſe livre avec opiniâtreté aux opinions les plus fauſſes. Leur perſuaſion, quelque dénuée qu'elle ſoit de ſolidité, n'agit pas moins puiſſamment ſur l'eſprit de l'homme, pendant qu'elle dure, que la vérité elle-même : & c'eſt en quoi nous avons un interêt ſi impor-

tant de ſurmonter la préſomption & l'opiniâtreté de l'eſprit. Il n'en eſt pas de même des faits. On ne trouvera aucun exemple de gens qui ſoient morts pour ſoutenir des faits qu'ils croïoient faux, lorſqu'ils auroient pû ſauver leurs vies, en déclarant la vérité qui leur étoit connuë. Les fauſſes religions & les opinions les plus inſenſées peuvent donc avoir leurs martyrs. Mais on ne trouvera point de martyrs, qui aïent ſacrifié leurs vies au témoignage des faits, dont ils connoiſſoient la fauſſeté.

Troiſiéme utilité.

La meilleure voie qui puiſſe nous conduire aux progrès & aux découvertes en fait de ſciences, c'eſt de rechercher, d'examiner, & de comparer ſoigneuſement les opinions anciennes & modernes. C'eſt auſſi la méthode la plus capable de donner à l'eſprit toute l'étenduë dont il eſt ſuſceptible. Le lecteur trouve ici une troiſiéme utilité, & dans l'uſage de cette excellente méthode, & dans l'expoſition des opinions les plus remarquables ſur touts les objets les plus intéreſſants.

Quatriéme utilité.

Un quatriéme avantage, auquel tend ce traité, eſt d'inſpirer pour les ſciences occultes (1) tout le mépris qu'elles

(1) *Je me ſers dans ce traité de l'expreſſion*

méritent. Il ne faut pour cela que les mettre au grand jour, en expliquant avec netteté ce qui ne peut être dangereux que par le myſtére ; comme, tout art qui ſe vante de prédire l'avenir, la compoſition des taliſmans, l'aſtrologie judiciaire, la vertu des nombres, l'interprétation des ſonges, & autres ſemblables impoſtures, par leſquelles l'effronterie n'a que trop réuſſi dans touts les ſiécles à ſe jouer de la crédulité.

Un Poëte moderne a appellé les bibliothéques :

Des ſottiſes de l'homme orgueilleuſes archives.

L'eſprit verra ici au contraire les très-humbles archives d'un grand (1) nombre de ſes égaremens. Le meilleur moïen de réprimer une curioſité illicite, c'eſt de la ſatisfaire pour la détromper.

Titre & plan de l'ouvrage.

Quoiqu'on ne puiſſe guéres eſpérer que l'eſprit humain ſe délivre de ſon penchant & de ſes diſpoſitions à devenir la dupe de ſes propres paſſions & de celles des autres ; il eſt cependant cer-

vulgaire de ſciences occultes, quoique les tromperies déſignées par ce nom, ne ſoient dignes en aucune maniére d'être appellées Sciences.

(1) O curas hominum, o quantum eſt in rebus inane !
Perſ. Sat. 1.

tain que rien n'eſt plus capable de garantir les hommes de l'erreur, que l'hiſtoire même des erreurs dans leſquelles il eſt tombé en tout genre. C'eſt le projet général de ce traité, dont le plan eſt tiré de l'Ecriture Sainte, & le titre des penſées de Paſcal. *J'ai appliqué mon cœur*, dit (1) Salomon, *pour connoître la prudence & la Doctrine, les erreurs & l'imprudence.* C'eſt ce mélange & ce contraſte qui compoſent en entier cet ouvrage.

J'en ai pris le titre dans ces paroles de Paſcal : » Je voudrois de bon cœur » voir le livre Italien, dont je ne con- » nois que le titre, *Della Opinione re- » gina del mondo.* J'y ſouſcris ſans le » connoître, ſauf le mal, s'il y en a. « Ce livre ne ſe trouve point, & n'a vraiſemblablement jamais été compoſé. J'ai ſaiſi ce titre d'autant plus volontiers, qu'il renferme le véritable point de vûë, ſous lequel il convient le mieux de traiter de la Science. Commençons par examiner à quel point l'antiquité étoit perſuadée du pouvoir de l'opinion.

Pſ. c. 25.

Penſées des anciens, ſur le régne de l'Opiniõ.

Héraclite traitoit toutes les connoiſſances des hommes de jeux d'enfans.

Hera. ap. Iamblich. de animâ.

(1) Dedique cor meum ut ſcirem prudentiam atque doctrinam, erroreſque & ſtultitiam. *Eccleſ.* c.1.v. 17.

Xénophane ſoutenoit que la vérité n'eſt connuë que de Dieu, que tout le reſte n'eſt qu'*Opinion*. *Xen. ap. Stob. eclog. ethic.*

Socrate, Démocrite, Anaxagore, Empédocle, preſque touts les anciens philoſophes ont été perſuadés (1) qu'on ne peut rien connoître avec certitude; que l'eſprit humain n'eſt pas capable de ſcience; que les ſens ſont trompeurs, l'entendement trop foible, la vie trop courte; &, ſuivant l'expreſſion familiére de Démocrite, que la vérité eſt plongée au fond du puits; enfin que l'*Opinion* & la coûtume régnent par-tout, pendant que la vérité eſt proſcrite & offuſquée de ténébres.

Rendons-nous attentifs aux réflexions & aux (2) avertiſſements, qui peuvent ſurmonter le bruit & le tumulte excité continuellement par les opinions qui nous environnent. Nous ne ſommes

(1) Socrates, Democritus, Anaxagoras, Empedocles, omnes propè veteres, nihil cognoſci, nihil percipi, nihil ſciri poſſe dixerunt: anguſtos ſenſus, imbecillos animos, brevia vitæ curricula; & ut Democritus, in profundo veritatem eſſe demerſam, opinionibus & inſtitutis omnia teneri, nihil veritati relinqui: deinceps omnia tenebris circumfuſa eſſe dixerunt. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 1.

(2) Monitionibus crebris opiniones, quæ nos circumſonant, compeſcamus. *Sen. epiſt.* 94.

pas plûtôt nés (1) que les ſentiments corrompus ſaiſiſſent notre cœur, & que les opinions perverſes s'emparent de notre eſprit, en ſorte que nous paroiſſons avoir ſucé l'erreur avec le lait de nos nourrices.

Clitomaque (2) a comparé les combats de Carnéade contre l'*Opinion*, à ceux d'Hercule contre les monſtres. Pyrrhon croïoit que les Dieux s'étoient réſervé la ſcience, & n'avoient laiſſé aux hommes que l'opinion. Et Platon oppoſe à ce monde ſenſible un monde intellectuel, où la vérité régne, tandis que l'*opinion* régne dans celui-ci.

Diog. Laërt. in Pyrrhon.

In Parmenid.

Pindare (3) appelle l'*Opinion* la ſou-

(1) Simul atque editi in lucem, & ſuſcepti ſumus, in omni continuò pravitate, & in ſummâ opinionum perverſitate verſamur, ut penè cum lacte nutricis errorem ſuxiſſe videamur. Cum verò parentibus redditi, demùm magiſtris traditi ſumus : tùm ità variis imbuimur erroribus, ut vanitati veritas, & opinioni confirmata natura ipſa cedat. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 3.

(2) Credoque Clitomacho ita ſcribenti, Herculis quemdam laborem exanthlatum à Carneade, quod, ut feram & immanem belluam, ſic ex animis noſtris aſſenſionem, id eſt opinionem & temeritatem extraxiſſet. *Cic. Acad. Quæſt. lib.* 4.

(3) Νόμος ὁ πάντων Βασιλεὺς θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων. *Pindar. ap. Plat. in Gorg.*

veraine des dieux & des hommes. Il ſe plaint de ce que les fables travaillées avec art s'inſinuënt dans les eſprits : les opinions, ornées de menſonges agréables, étant plus honorées que la vérité, & l'obligeant ſouvent de céder, juſqu'à ce qu'elle ſoit relevée par le témoignage des tems. *Pind. Olymp.* 1.

Sophocle (1) eſtime l'*Opinion* plus forte & plus puiſſante que la vérité. Cardan (2) reconnoit l'*opinion* pour la reine de l'univers. Preſque touts les hommes lui ſont ſoumis, & les plus ſages ſentent l'importance de la mettre dans leur parti.

Les payens en avoient fait une divinité qui préſidoit aux jugements des hommes. Car l'eſprit humain eſt un véritable Protée (3) qu'aucuns nœuds ne peuvent fixer. Il eſt ſujet aux variations du temps, & *on le voit différemment affecté*, dit Homére, *ſuivant que Jupiter répand* (4) *plus ou moins de clarté &*

(1) Τὸ γὰρ νομισθὲν τῆς ἀληθείας κρατεῖ

(2) Æſtimatio & opinio rerum humanarum reginæ ſunt. *Cardan de utilit. ex adverſ. capiend. lib.* 3.

(3) Quo teneam vultus mutantem Protea nodo ? *Hor.*

(4) Τοῖος γὰρ νόος ἐστὶν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων, Οἷον ἐπ' ἦμαρ ἄγησι πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶντε. *Hom.*

de ſérenité dans les airs.

Les ſources ordinaires de nos erreurs ſont dans les illuſions de nos propres paſſions & de celles des autres ; dans des autorités inſuffiſantes ; dans des témoignages peu authentiques ; dans les opinions vulgaires ; dans les défauts de l'éducation ; dans une pareſſe habituelle de l'eſprit ; dans une foibleſſe qui nous fait céder aiſément à touts les préjugés ; dans les mauvais exemples ; dans des raiſonnements peu reflé-chis, & dans leſquels nous n'avons examiné ni la ſolidité des principes, ni la juſteſſe des conſéquences. Commençons par douter, & n'acquieſçons qu'à une certitude proportionnée à la vérité qu'il s'agit de connoître.

Protagoras croïoit que tout ce qui

.... quot cœli mutatur in horas.
Temperies, hominumque ſimul quoque pectora mutant. *Vida poëtic. lib. 2.*
Vertuntur ſpecies animorum, & pectora motus
Nunc hos, nunc alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, & ovantes gutture corvi. *Virg. Georg. lib. 1.*

Nemo mortalium omnibus horis ſapit. *Eraſ. adag. Chiliad. 2. centur. 3. proverb. 29. è Plin. lib. 7. c. 40.*

paroît (1) vrai à chacun, l'eſt en effet. Cicéron (2) au contraire ſe plaint de ce qu'on étoit accablé de ſon temps par les opinions du vulgaire, & bien plus encore des demi-ſçavants. L'opinion d'autrui n'influë pas moins ſur notre conduite, que ſur nos connoiſſances ; & nous nous laiſſons plutôt (3) entrainer par l'exemple, que nous ne ſuivons des principes capables de nous rendre heureux.

L'opinion générale forme un préjugé : mais s'il étoit permis d'en ſuivre quelqu'un, il arriveroit le plus ſouvent, que le préjugé du petit nombre nous guideroit mieux (4) que celui de la multitude, parce que la vérité ne cherche pas à réveiller & à flatter les paſſions,

(1) Aliud judicium Protagoræ qui putat id verum eſſe, quod cuique verum videatur. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

(2) Oppreſſi ſumus opinionibus non modò vulgi, verùm etiam hominum leviter eruditorum. *Cic. de orator. lib.* 3.

(3) Nulla res nos majoribus malis implicat, quàm quòd ad rumorem componimur : optima rati ea, quæ magno aſſenſu recepta ſunt..... nec ad rationem, ſed ad ſimilitudinem vivimus. *Sen. de vitâ beat. c.* 1.

(4) Non graviſſimum eſt teſtimonium multitudinis. In omni enim arte, vel ſtudio, vel quâvis ſcientiâ, vel in ipsâ virtute, optimum quidque rariſſimum eſt. *Cic. de finib. lib.* 2.

comme la plûpart (1) des opinions fauſſes, qui s'inſinuent par cet artifice dans les eſprits du plus grand nombre.

Plutarch. in Phoc. Phocion ne ſe défioit jamais tant de lui-même, que lorſqu'il ſe voïoit applaudi de la multitude. *Quelle ſottiſe ai-je faite*, diſoit Antiſthéne, *pour que ces hommes m'applaudiſſent ?*

De même que les aſtres, ſuivant la penſée de Sénéque (2) ont dans leur cours un mouvement propre, une révolution oppoſée à celle qui emporte tout le reſte de l'univers, de même les ſages tiennent une route contraire à la multitude. Il dit ailleurs (3) que les hommes ne ſont pas aſſez heureux, pour que le ſentiment le meilleur ſoit au gré du plus grand nombre : que pour lui (4) il

(1) Ut quæ conductæ plorant in funere, dicunt Et faciunt propè plura dolentibus ex animo. *Hor.*

(2) Ut ſidera contrarium mundo iter intendunt, ità ſapiens adversùs opinionem omnium vadit. *Sen. de conſtant. ſapient. c.* 14.

(3) Non tàm bene cùm rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant. *Sen. de vitâ beatâ.*

(4) Nunquàm volui populo placere, nam quæ ego ſcio, non probat populus, & quæ probat populus, ego neſcio. *Sen. epiſt.* 29.

An quidquam ſtultius, quam quos ſingulos, ſicut operarios barbaroſque contemnas, eos aliquid putare eſſe univerſos ? *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 5.

ne cherche point à plaire à la multitude, parce que les ſentiments du peuple & les ſiens ne peuvent ſe rencontrer.

Voulez-vous frapper l'eſprit du vulgaire, & mériter ſa confiance ? Expoſez-lui des choſes abſurdes & incroyables. L'homme déſire (4) naturellement de

Diſpoſitions de l'homme envers la vérité.

(1) *Abadie, qui raiſonne ordinairement ſi juſte, avance un paradoxe faux, lorſqu'il dit :* C'eſt une erreur de s'imaginer que notre ame aime la vérité. Il n'y a point de plus grandes ni de plus certaines vérités, que les vérités que tout le monde connoît. Cependant il n'y en a point de plus indifférentes. D'où vient cela ? C'eſt que la vérité ne nous paroît point aimable par elle-même, mais ſeulement en tant qu'elle peut nous diſtinguer. *Abad. de l'art. de ſe conn. ſoi-même. L'habitude fait que les hommes ſont moins frappés des grandes vérités, auſquelles ils ſont accoutumés dès leur enfance. Le défaut de l'eſprit humain eſt auſſi de ſe porter plus volontiers aux connoiſſances dont il eſpére de la diſtinction, qu'à celles où il trouveroit ſouvent plus d'utilité. Mais il n'en eſt pas moins certain que notre ame aime naturellement la vérité. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à rappeller nos ſentiments intérieurs, & le plaiſir que nous avons reſſenti en mille occaſions, en appercevant des vérités, dont nous n'eſpérions aucune diſtinction.* Si verò aliquid occurret quod veriſimile videatur, humaniſſimâ completur animus voluptate. *Cic. Acad. quæſt. lib. 1. Abadie eût mieux expliqué la diſpoſition de l'homme envers la vérité, s'il eût dit que notre amour pour elle eſt une ſuite de notre amour propre, qui s'applaudit de l'appercevoir.*

connoître la vérité ; il fait ſes efforts pour y parvenir, mais il s'égare le plus ſouvent, par ſa faute, dans la route qui y conduit. Si la vérité ſe montre, il ne peut la comprendre ; ſa ſplendeur (1) le bleſſe ; ou s'il la comprend, il s'en offenſe, & ſes paſſions ſe révoltent. C'eſt que la vérité ne cherche point à flatter, au lieu que le menſonge eſt doux & inſinuant. Qu'une vérité ſe préſente, foible d'abord, timide, effraïée des obſtacles qu'elle apperçoit ; penſez-vous que les hommes iront au-devant d'elle, & tâcheront de la raſſûrer ? Au contraire, eſclaves de ſa ſuperbe ennemie, ils ſe rangeront du côté de l'*opinion*, qui, ſoutenue de la réputation, du crédit, & des préjugés, fera touts ſes efforts pour accabler cette vérité, avant qu'elle ſoit en état de ſe défendre. Quelles preuves peuvent avoir aſſez de forces, pour ſurmonter l'obſtination des préjugés, l'habitude des raiſonnements, les intérêts de l'amour propre mal-entendu, la vanité fauſſement attachée à l'opiniâtreté dans l'erreur ?

Dio Chryſ. orat. 11.

(1) Conobbi alhor, ch'augel notturno al ſole
E noſtra mente à i rai del primo vero ;
E di me ſteſſo riſi, & de le fole,
Che già cotanto inſuperbir mi fero. *Il Taſſ. cant.* 14.

Où eſt la ſageſſe ? En quel lieu habite l'intelligence ? L'homme ne connoît pas ſon prix ; elle ne ſe trouve pas ſur la terre. L'abyſme dit : elle n'eſt pas en moi ; & la mer répond : je ne l'ai pas dans mon ſein. Job, c. 28. v. 12. 13. & 14.

Platon ſuppoſe que des hommes euſſent été toûjours enfermés dans une caverne, d'où ils ne puſſent appercevoir que les ombres de ce que le monde contient, à la foible lueur d'un feu éloigné d'eux, & qu'ils ne verroient même pas ; ces malheureux ne déſireroient rien de plus, & ſeroient perſuadés qu'il n'y a que des ombres dans l'univers. Si l'on faiſoit ſortir un de ces hommes de la caverne, & qu'il apperçût de la lumiére, il la fuiroit, & il ſeroit bleſſé par ſon éclat. Mais après s'y être accoûtumé, & avoir connu la clarté des cieux, s'il retournoit dans cette caverne, & qu'il voulût faire le récit de ce qu'il auroit vû, ſes camarades ſe mocqueroient de lui, & le traiteroient d'inſenſé. De Republ. L. 7.

On ne peut mieux dépeindre la diſpoſition générale des hommes envers la vérité. Ces réflexions doivent nous engager à être ſur nos gardes, pour n'être point entraînés (1) par le torrent.

Quel que ſoit l'empire de l'opinion,

(1) Apparent rari nantes in gurgite vaſto. *Virg.*

Polyb. lib. 3. il faut revenir au ſentiment de Polybe dans ce beau paſſage. *J'eſtime qu'il n'y a point de divinité ſi grande & ſi puiſſante que la Vérité. Quoique les hommes en général ſemblent conjurés contre elle, & que l'opinion mette ſouvent dans ſon parti les conjectures & les vraiſemblances, la vérité ſçait ſe faire jour au travers des illuſions, & montrer ſa force & ſa lumiére, après avoir percé les ténébres par leſquelles on s'étoit efforcé de l'obſcurcir. Le menſonge ſe ſoutient quelque tems, mais à la fin la Vérité triomphe toûjours.* C'eſt une penſée de Tertullien, que l'éloignement des temps, le crédit des perſonnes, la puiſſance des nations, ont moins de force (1) que la vérité. Et Cicéron obſerve que les traces mêmes de l'opinion ſont (2) effacées par le tems, qui confirme les vérités puiſées dans l'étude de la nature.

(1) Veritati nemo præſcribere poteſt, non ſpatium temporum, non patrocinia perſonarum, non privilegium regionum. *Tertul. de veland. virg.*

(2) Opinionum commenta delet dies; naturæ judicia confirmat. *Cic. de nat. deor. lib. 2.*

CHAPITRE SECOND.

De l'uſage de la Science.

Avantages de la ſcience.

LA ſcience corrige les défauts de l'eſprit humain, qui ſe trompant lui-même ſur ſes véritables intérêts, s'attache plûtôt (1) à l'apparence& à l'opinion, qu'à la vérité.

La ſcience eſt une nourriture ſalutaire (2) de l'eſprit, pour tous les âges. Elle doit le remplir d'une ferme réſolution de ne s'écarter jamais de ſes devoirs C'étoit la vûë d'Helvidius (3) dans ſes études : il ne cherchoit pas à orner ſon loiſir du titre de la philoſophie, mais à fortifier ſon ame contre les coups de la fortune.

Celui qui travaille à acquérir la ſcien-

(1) Τυφλώττει γὰρ ἡ ἀνθρώπειος νοῦς πρὸς τὴν τῶ συμφέροντος ὄντως αἴσθησιν, εἰκασμῷ δὲ καὶ τοχασμῷ μᾶλλον, ἢ ἐπιστήμῃ χρῆσαι δυνάμενος. *Phil. Jud. de legat. ad Caium.*

(2) ... petite hinc, juveneſque, ſeneſque,
Finem animo certum, miſeriſque viatica canis. *Perſ. ſat.* 5.

(3) Ingenium illuſtre altioribus ſtudiis Helvidius dedit, non ut magnifico philoſophiæ nomine ſegne otium velaret, ſed quo firmior adverſus fortuita rempublicam capeſſeret. *Tac. hiſt. lib.* 4.

ce, doit se proposer, pour le but de son étude & de ses veilles, une régle irréprochable de sa conduite. La vertu est le seul fruit digne de la science. Cicéron fait à ce sujet cette comparaison où il y a un peu d'emphase. » Si l'expédition de » Xerxés (1) après avoir assemblé des » forces immenses pour porter la guer- » re en Gréce, après avoir jetté des ponts » sur la mer, & percé les montagnes, » n'avoit eu d'autre objet que de rap- » porter un peu de miel du mont Hy- » mette, un pareil dessein n'eût-il pas » paru, avec raison, fort mépriſable? Le » sçavant, qui en parcourant les cieux » & la terre, & en rempliſſant son esprit

(1) Ut si Xerxes, cùm tantis classibus tantisque equestribus & pedestribus copiis, Hellesponto juncto, Athone perfosso, maria ambulavisset, terramque navigavisset, si, cùm tanto impetu in Græciam venisset, causam ejus quis ex eo quæreret tantarum copiarum tantique belli, mel se afferre ex Hymetto voluisse diceret; certè sine causâ videretur tanta conatus: sic nos sapientem plurimis & gravissimis artibus atque virtutibus instructum & ornatum, non, ut illum, maria pedibus peragrantem, classibus montes; sed omne cælum totamque cùm universo mari terram mente complexum, voluptatem petere si dicemus, mellis causâ dicemus tanta molitum. Ad altiora quædam & magnificentiora mihi crede, Torquate, nati sumus. *Cic. de finib. lib. 5.*

» des connoiſſances les plus rares, n'au-
» roit en vûë que le plaiſir ou la vanité,
» ne ſeroit-il pas auſſi digne de mé-
» pris? «

Ariſtippe diſoit (1) *que quand toutes les loix ſeroient ſupprimées, le philoſophe ne changeroit rien en ſa maniére de vivre.* A la vérité, il faut connoître bien peu les hommes pour s'imaginer, comme Plutarque, que ſans le frein des loix, les préceptes moraux d'un Parménide, d'un Socrate, d'un Platon, auroient aſſez d'efficace pour entretenir l'ordre & la paix. *Plutarch. adverſ. Colot.*

Il ſe trouve peu de ſçavants (2) qui regardent les belles maximes, dont ils chargent leur mémoire, comme des régles de leur conduite, & qui travaillent plus à former leur cœur qu'à orner leur eſprit.

La curioſité eſt pour eux un écueil : ces livres qu'ils dévorent (3) avec une

(1) Ἐρωτηθείς ποτε τί πλέον ἔχουσιν οἱ Φιλόσοφοι, ἔφη, ἐὰν πάντες οἱ νόμοι ἀναιρεθῶσιν ὁμοίως βιώσομεν. *Diog. Laërt. in Ariſtipp.*

(2) Quotus quiſque philoſophorum inventitur, qui diſciplinam ſuam non oſtentationem ſcientiæ, ſed legem vitæ putet? *Cic. Tuſcul. quæſt. lib. 2.*

(3) Accepi librum, & devoravi illum : & erat in ore meo tanquam mel dulce : & cùm devoraſſem eum, amaricatus eſt venter meus. *Apocal. c. 10.*

avidité insatiable, ont d'abord le goût du miel, mais ils se tournent ensuite en amertume, en faisant appercevoir les difficultés & le vuide des sciences. On peut dire de ces Sçavants, que semblables à Ixion, ils prennent un nuage pour l'objet de leurs amours.

Quelle est la vraie science.

Isocr. Panath.

Quelle est donc la vraie science, dit Isocrate ? *C'est de supporter avec tranquillité les événements de la vie, de conformer sa conduite à la situation où l'on se trouve ; c'est de traiter les hommes avec justice & bienséance ; de souffrir patiemment leurs injustices & leurs défauts ; enfin de ne se laisser ni amollir par la volupté, ni accabler par la mauvaise fortune, ni enyvrer par la prospérité.*

Theodoret. lib. 3. c.7.

L'Empereur Julien avoit compris de quelle utilité les sciences prophanes pouvoient être aux Chrétiens, lorsqu'il défendit d'enseigner à leurs enfans la rhétorique, la poëtique & la philosophie. Aucun ennemi de la vraie religion n'avoit entrepris un genre de persécution aussi dangereux, si la force humaine pouvoit quelque chose contre les desseins de Dieu.

La plus ancienne des bibliothéques, au rapport de Diodore de Sicile, a été celle d'Osymandias roi d'Egypte. On lisoit sur le frontispice de cette bibliothé-

que (1) *Remédes pour les maladies de l'ame.*

Tel doit être l'uſage de nos lectures. Soïons bien perſuadés (2) que l'humble connoiſſance de nous mêmes eſt préférable à toute la profondeur de la ſcience humaine. De ſon uſage.

Sans cet uſage de la ſcience, elle n'eſt (3) qu'une grande & dangereuſe illuſion. Que ſert-il de meſurer (4) la terre & les cieux, ſi nous négligeons ce qu'il nous importe le plus de connoître?

Appliquons-nous à acquérir la connoiſſance de nous mêmes, à devenir meilleurs, à vaincre les paſſions, dont nous ſentons bien que nous avons le plus à craindre, à nous rendre (5) capables d'exercer nos emplois, & à nous acquitter de touts les devoirs de la con-

(1) ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diod. Sic. lib.* 1. *part.* 2.

(2) Humilis tui cognitio certior via eſt ad Deum, quàm profunda ſcientiæ inquiſitio. *De imit. Chriſti c.* 3.

(3) Ingens fabula, & longum mendacium. *S. Auguſt. confeſſ.* 4.

(4) Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſui neſciat. *Plin. lib.* 2. *c.* 2.

(5) .... quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re.
Perſ. Sat. 3.

Ἦν ἔλαχες, Σπάρταν κόσμει. *Eraſ. adag. chil.* 2. *centur.* 5. *proverb.* 1.

dition où Dieu nous a placés, de la maniére la plus avantageuſe à la ſociété.

Celui que ſa ſituation n'appelle pas au ſervice de ſa patrie, & qui eſt porté par ſon penchant à la retraite & à l'étude, peut en ſe renfermant dans la ſcience la plus conforme à ſon inclination, rendre ſon travail utile au public par de nouvelles découvertes.

Les ſciences (1) ont entr'elles une liaiſon, qui les rend en quelque maniére inſéparables; & l'on ne peut exceller dans une, ſans avoir une connoiſſance au moins générale de toutes les autres.

De l'intemperance des lettres.

Mais il y a une ſorte d'intempérance (2) dans les lettres. » Rien n'eſt plus miſérable, dit l'empereur Marc Antonin, » qu'un homme qui veut tout connoître » & tout embraſſer, & qui non content » de ſonder les abîmes de la terre, veut » encore, par ſes conjectures, pénétrer

(1) Omnes artes, quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddàm commune vinculum, & quaſi cognatione quàdàm inter ſe continentur. *Cic. pro Arch. poët.*

(2) Quemadmodùm omnium rerum, ſic litterarum quoque intemperantiâ laboramus. *Sen. epiſt.* 106.

Plus ſcire velle, quàm ſatis eſt, intemperantiæ genus eſt. *Sen. epiſt.* 88.

Labor ſtultorum affliget eos. *Eccleſ. c.* 10. *v.* 15.

» dans

» dans l'esprit des autres hommes, sans » se souvenir qu'il lui doit suffire de con- » noître cette divinité (1) qu'il a au de- » dans de lui, & de lui rendre le culte » qui lui est dû. Le culte qu'elle deman- » de consiste à la tenir libre de passions, » à la garantir de la témérité, & à faire » qu'elle ne soit jamais fâchée, de ce que » font les dieux ou les hommes. Car ce » que font les dieux mérite nos respects, » à cause de leur vertu, & ce que font » les hommes mérite notre amour, à cau- » se de la parenté qui est entre nous. «

Une lecture vaste (2) n'a rien que de superficiel & d'infructueux. Arrêtons-nous aux auteurs (3) excellents. Leur commerce formera peu à peu notre fa-

(1) *C'est notre ame que l'empereur Marc Antonin entend, par cette divinité qui habite au-dedans de nous. Au milieu d'une morale sublime, quelle extravagante opinion de croire qu'il dépend de nous tenir une divinité libre! Ce passage est tiré des reflex. de M. Anton. liv. 2. §. 13. traduct. de Dacier.*

(2) Illud vide ne ista lectio multorum autorum, & omnis generis voluminum habeat aliquid vagum & instabile. Certis ingeniis immorari & enutriri oportet, si velis aliquid trahere, quod in animo feliciter hæreat. *Sen. epist. 2.*

(3) Optimis assuescendum est, & multâ magis quàm multorum lectione firmanda mens, & ducendus color. *Quintil. lib. 10. instit. c. 1.*

con de penſer. La foule des livres (1) ne fait que charger la mémoire, ſans laiſſer rien de ſolide.

C'eſt retreſſir la capacité de l'eſprit (2) que de le diſſiper par des occupations vaines & indignes de lui. Un homme qui met ſon étude à parcourir avec rapidité un grand nombre de volumes, reſſemble au voïageur qui paſſe dans des contrées fort étenduës, ſans connoître les mœurs des peuples, & ſans apprendre leurs loix.

Si la mémoire & le jugement, comme on le dit d'ordinaire, ſe rencontrent rarement enſemble, ce n'eſt pas que les organes propres à l'une de ces facultés aïent quelque déſavantage pour l'exercice de l'autre: mais cela vient, ſelon la remarque de M. de Crouzas, de la mauvaiſe maniére dont on étudie. Ceux qui ſe ſentent riches de leur propre fond, négligent quelquefois de donner de l'occupation à leur mémoire; & ceux qui apprennent très aiſément, & retiennent ſans nulle peine, contents de profiter

Logiq. part. 1. ſect. 1. ch. 13.

(1) Onerat diſcentem turba, non inſtruit. Satiùs eſt te paucis autoribus tradere, quàm errare per multos. *Sen. de tranquill. anim. c. 9.*

(2) Hoc habet ingenium humanum, ut cùm ad ſolida non ſuffecerit, in vacuis & futilibus ſe atterat. *Verulam de augm. ſcientiar.*

du travail d'autrui, s'épargnent la fatigue de chercher eux-mêmes & d'examiner. Il leur arrive ainsi de se charger inconsidérément de sentiments contraires les uns aux autres : ce qui les jette dans l'incertitude & dans la confusion. La précipitation, avec laquelle ils lisent & apprennent, les accoutume encore à se païer de mots qu'ils n'entendent pas, & ensuite à parler sans réflexion. Ce n'est donc que le mauvais usage de la mémoire, qui nuit en eux au jugement.

La science ne consiste pas à sçavoir beaucoup, mais à faire un bon usage de ce qu'on sçait.

Platon se mocque d'un philosophe absorbé dans ses idées abstraites & spéculatives. La description, qu'il en fait, est remarquable : » Un philosophe ignore » le chemin de la place où l'on rend la » justice. Il n'écoute pas les loix nouvelles qu'on publie. Faire des brigues » pour parvenir aux charges, chercher » les festins, la musique, les compagnies » des Dames, c'est ce qui ne lui est jamais » venu dans l'esprit, même en dormant. » Les avantures du tems lui sont aussi » inconnuës que ce qui se passe dans un » autre monde. Il ne sçait même pas qu'il » ignore tout cela : car il n'y a que son » corps présent dans la ville où il demeu- *Plat. in Theæt.*

» re. S'il parle des choſes les plus com-
» munes, il donne à rire à tout le peuple,
» tombant dans un puits, comme Tha-
» lès, & dans des embarras infinis, fau-
» te d'expérience. Lorſqu'il entend par-
» ler de dix mille arpens de terre, com-
» me d'une richeſſe conſidérable, il trou-
» ve que c'eſt peu de choſe en comparai-
» ſon de toute la terre. Quand on lui
» vante une nobleſſe qui compte ſept
» aïeux; qu'eſt-ce que cela, dit-il, par
» rapport à ce grand nombre d'aïeux de
» chaque homme en particulier, parmi
» leſquels la fortune a confondu les pau-
» vres & les riches, les Rois & les eſclaves,
» les Barbares & les Grecs? Tandis que
» d'un côté, il ſe met au-deſſus de tout;
» d'un autre côté, tout l'embarraſſe, & il
» paroît ridicule à la plupart de ceux
» qui l'écoutent. «

Hermagoras, dit la Bruyére, *croit Henri IV. fils d'Henri III. mais il récite de mémoire toute une liſte des Rois des Médes & de Babylone.* On voit ces Sçavants, par la vanité de ſe diſtinguer davantage, négliger les connoiſſances les plus néceſſaires, pour charger leur mémoire des plus ſuperfluës.

Nous devons ſur-tout prendre garde que l'intempérance des lettres ne nous détourne des devoirs eſſentiels. Grotius

qui étoit redevable de son tems aux emplois publics dont il étoit chargé, s'est attiré de justes reproches, pour avoir trop suivi le goût qu'il avoit pour les sciences, & s'être par là distrait de ses devoirs essentiels. Cicéron dit *que l'étude de la philosophie n'a jamais rien pris sur le service qu'il devoit à la république, mais qu'il ne pouvoit être privé sans injustice de la satisfaction d'employer à cette étude le tems, que les autres donnoient à des promenades, à des repas, & à d'autres parties de plaisir.*

J'ai connu un magistrat qui s'étoit jetté dans les plus profondes recherches en tout genre de littérature. Il possédoit les auteurs Grecs & Latins, quand il sortit du collége : il avoit appris l'Hébreu en moins de quatre mois. Quelques années après qu'il fut entré en charge, il me témoigna que son attachement à ses devoirs lui avoit fait quitter les études, pour lesquelles il avoit eu une extrême ardeur ; qu'il étoit responsable, non d'un grand progrès dans les sciences, ou même de l'explication de la sainte écriture, mais de son zéle pour le bien public, de l'engagement où il étoit entré, de rendre la justice au pauvre comme au riche, & de l'attention qu'il devoit donner à réprimer les abus de la chicane. Les ma-

giſtrats ont beſoin des lettres, mais en général il eſt (1) dangereux qu'ils s'en chargent trop. Ils doivent craindre de diſſiper une application néceſſaire au public, & d'être trop ſenſibles ou au plaiſir, ou à la réputation du ſçavoir. Ces avantages appartiennent à ceux qui n'ont pas la conſidération des emplois.

Exemples l'un profond ſçavoir joint aux emplois.

Il s'eſt trouvé quelques génies aſſez heureux, pour allier les connoiſſances les plus étenduës, aux devoirs auſtéres de la magiſtrature. Tiraqueau conſeiller au parlement, Budé & Gaulmin maîtres des requêtes, & Jerôme Bignon premier du nom, avocat général, ont trouvé le tems d'acquérir un prodigieux ſçavoir, au milieu des fonctions laborieuſes de leurs charges. La ſcience met le comble à l'éloge du Magiſtrat. Quel ſecours n'en tire-t-il pas ? On diſoit du chancelier de l'Hôpital, *que la ſévérité de la juſtice étoit tempérée en lui, par l'humanité des belles-lettres.*

Quand on conſidére les écrits, qui avoient été laiſſés à la poſtérité, par

(1) Memoriâ teneo ſolitum ipſum narrare ſe in primâ juventâ ſtudium philoſophiæ acriùs ultrà quàm conceſſum Romano & Senatori hauſiſſe, ni prudentia matris incenſum ac flagrantem animum coërcuiſſet. *Tac. in vitâ Agric.*

Caton (1) le censeur, Varron, Cicéron, Césat, Brutus, Pline (2), Sénéque, eux qui étoient d'ailleurs si occupés, & avoient tant de part aux affaires de leur temps, on a peine à comprendre, comment ils ont pû suffire à tant de différents travaux. On disoit du garde des sceaux de Marillac, *qu'il y avoit pour lui plus de 24. heures à la journée.* Le

(1) Erat enim, ut scis, in eo inexhausta aviditas legendi: nec sanari poterat, quippe qui ne reprehensionem quidem vulgi inanem reformidans, in ipsâ curiâ solebat legere sæpè, dùm senatus cogeretur, nihil operæ Reipublicæ detrahens. Quo magis tùm in summo otio, maximâque copiâ, quasi helluo librorum, si hoc verbo in tàm clarâ re utendum est, videbatur. *Cic. de finib lib.* 3.

(2) Miraris quòd tot volumina, multaque in his tàm scrupulosa homo occupatus absolverit: magis miraberis, si scieris illum aliquandiù causas actitasse; decessisse anno sexto & quinquagesimo; medium tempus distentum impeditumque, quâ officiis maximis, quâ amicitiâ principum egisse pernoscitur. *Plin. lib.* 3. *epist.* 5. *Comment Pline a-t-il trouvé du tems, pour composer des ouvrages si étendus, lui qui fut distrait de l'étude par tant d'autres occupations? Son Neveu nous l'apprend; c'est qu'il ne lisoit rien, sans écrire à mesure ce qu'il trouvoit de remarquable; & que dès le commencement, il avoit observé cette méthode.* Nihil legit quod non excerperet: dicere etiàm solebat nullum esse librum tàm malum, ut non aliquâ parte prodesset. *Plin. ibid.*

Cardinal de Richelieu, au milieu de ſes grandes occupations, a commencé une hiſtoire de Louis XIII. Il a compoſé ſon teſtament politique, & il a travaillé à pluſieurs piéces de théatre. Il y avoit plus de cinq cens vers de ſa façon, dans la comédie intitulée : *La grande paſtorale.*

Une bonne éducation, qui ménage les premiéres années, fait gagner bien du tems. Elles peuvent être utilement employées à bien apprendre les langues Grecque & Latine, la géographie, & la muſique ; à ſçavoir aſſez de deſſein pour lever toute ſorte de plans. Il n'y a pas là dequoi ſurcharger un enfant, juſqu'à l'âge de 14. ou 15. ans ; âge qui a quelque maturité, & auquel je ſerois d'avis de réſerver tout ce qui exerce plus le jugement que la mémoire ; comme la lecture des bons auteurs, les études de l'hiſtoire, de la philoſophie, & des mathématiques.

Qui ſont ceux qui ont le plus de beſoin de la lecture.

Ceux qui négligent le plus la lecture, en auroient ordinairement le plus de beſoin. Les Grands, accoutumés à vivre dans l'agitation, peuvent bien moins ſoutenir ces vuides inévitables, que la lecture ſeule ſçait remplir. Ils y trouvent encore un grand avantage, c'eſt que les livres leur parlent le même

langage, qu'aux autres hommes, & ne sçavent ce que c'est que de les flatter. Demetrius de Phalére appelloit les livres (1), les conseillers des rois les plus fidéles. Là ils voïent les hommes tels qu'ils sont & à découvert. C'est par la lecture, que les monarques peuvent suppléer à cette expérience de la vie privée qui avoit rendu Trajan, un maître aussi humain que grand Empereur, parce qu'il avoit vécu avec les hommes, & qu'il avoit partagé (2) leurs périls & leurs craintes. Quel avantage n'a pas un Roi, qui trouvant les hommes disposés par la majesté de sa naissance & de son rang à lui obéir sans jalousie, s'applique à les connoître aussi-bien que s'il avoit vécu comme un particulier parmi eux? Et d'où peut-il tirer cet avantage plus sûrement & plus facilement, que de la lecture & des réflexions?

Rien n'excite plus puissamment à la vertu, que les grands exemples que la lecture fournit. César versa des larmes, parce que son nom étoit encore dans l'obscurité, à l'âge auquel Alexandre

(1) Fidissimos regum monitores & consiliarios esse libros Ptolemæo dixit Demetrius Phalereus.

(2) Vixisti nobiscùm, periclitatus es, timuisti. *Plin. paneg. Traj.*

avoit déja conquis la plus grande partie de l'univers. Les louanges d'Achille enflammoient le courage d'Alexandre : Scipion Emylien ſongeoit continuellement à ſe former ſur l'idée de Cyrus, tracée par Xénophon ; Brutus ſur les leçons qu'il trouvoit dans l'hiſtoire de Polybe ; l'Empereur Julien avoit pris pour ſes modéles, Alexandre & Marc Auréle Antonin ; Charles-Quint ne perdoit point de vûë les inſtructions de Philippe de Commines ; le cardinal de Richelieu ſe propoſoit en tout le modéle du cardinal Ximénès : auſſi voit-on que les deſſeins & les ſuccès de ces deux miniſtres ont beaucoup de conformité.

La lecture fait connoître le prix du tems, elle apprend à ménager le ſeul bien (1) dont l'avarice ſoit permiſe. Perſonne n'a mieux entendu cette œconomie du temps (2) que Scipion Emylien :

(1) Adſtricti ſunt in continendo patrimonio ; ſimul ad temporis jacturam ventum eſt, profuſiſſimi in eo, cujus unius honeſta avaritia eſt. *Sen. de brevitate vitæ, c. 3.*

(2) Neque enim quiſquàm hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit : ſemperque aut belli, aut pacis ſervivit artibus ; ſemper inter arma & ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit. *Vell. Paterc. lib. 2.*

Nunquàm ſe minùs otioſum quàm cùm otio-

il partageoit sa vie entre les armes & les lettres, emploïant à cultiver son esprit tout le loisir, que lui laissoient les fatigues de la guerre.

La fuite de l'oisiveté est le plus sûr préservatif des vices. Les traits de l'amour (1) sont émoussés, & son flambeau est éteint par des occupations continuelles.

L'homme de lettres goute une félicité, qu'il préfére sans comparaison aux plaisirs tumultueux des passions. Pythagore aïant démontré que le quarré de l'hypothénuse, dans le triangle rectangle, est égal à la somme des quarrés des deux autres côtés, il en ressentit la joie la plus vive, & il offrit aux dieux une hécatombe, ou le sacrifice de (2) cent bœufs, pour les remercier : Archiméde eut tant de satisfaction d'avoir démon-

Bonheur des gens de lettres. *Diog. Laërt in Pythag.*

Plutarq. resut. d'Epic

sus, nec minùs solum quàm cùm solus esset. *Cic. Offic. lib.* 3.

(1) Otia si tollas, periere Cupidinis arcus, Extinctæque jacent & sine luce faces. *Ovid.*

(2) *Cicéron réduit cette hécatombe au sacrifice d'un bœuf* : Pythagoras, cùm in geometriâ quiddàm novi invenisset, musis bovem immolavisse dicitur. *Cic. de nat. deor. lib.* 3. *Et S. Grégoire de Nazianze observe que ce bœuf étoit d'argile, parceque, suivant les principes de la philosophie Pythagoricienne il n'étoit permis d'ôter la vie à aucun animal. S. Greg. Nazian. epist.* 183.

tré que la superficie de la sphère est quadruple de l'aire de son grand cercle, qu'il ordonna de graver sur son tombeau une sphère inscrite dans un cylindre. *Je ne changerois pas*, dit Cardan, (1) *ma pauvreté & ma vieillesse, avec l'âge & les richesses d'un jeune homme, pour qui la Science seroit sans attraits.* Scaliger (2) assûre, au sujet de deux odes d'Horace, qu'il aimeroit mieux les avoir composées que d'être roi d'Arragon. Suivant Nicéphore, un synode aïant donné (3) le choix à Héliodore, évêque de Tricca

ceph. Call. hist. eccl. lib. 1. c. 34.

(1) Nos per Deum, fortunam nostram exiguam atque in ætate senili, cùm ditissimo juvene, sed imperito non commutaremus. *Cardan. de libris propriis.*

(2) Inter cæteras verò duas animadverti, quibus ne ambrosiam quidem aut nectar dulciora putem. Altera est tertia quarti libri, Quem tu, Melpomene, semel. Altera nona ex tertio, Donec gratus eram tibi. Quarum similes malim à me compositas, quàm Pythionicarum multas Pindari &. Nemæonicarum: quarum similes malim composuisse, quàm esse totius Tarraconensis rex. *Jul. Scalig. poët. lib. 6. c. 7.*

(3) *Socrate, en parlant de cet évêque, n'a rien dit de cette histoire, qui a paru fabuleuse à Vallois, aux Pères Petau & Vavassor, à Mr. Huet, à Bayle, à Fabricius. Vales. in Socrat. Vavass. de ludicrâ dictione. Huet de l'origine des Romans. Bayl. dict. nor. B. sur Heliodore. Joann. Albert. Fabric. bibl. Grac. l. 6.*

en Thessalie, de bruler son roman des amours de Théagéne & de Cariclée, ou de renoncer à son évêché, il prit le parti de se démettre de son Evêché, plutôt que de jetter au feu son ouvrage. Robert, roi de Naples, de l'auguste maison de France, assûroit que (1) les lettres lui étoient plus chéres & plus prétieuses que sa qualité de roi. Passerat disoit qu'il eût mieux aimé avoir fait l'ode de Ronsard au chancelier de l'Hôpital, qu'être Duc de Milan: & le poëte Bourbon, suivant qu'il s'en expliquoit lui-même, eût été plus content de lui, d'être l'auteur des pseaumes de Buchanan, que d'être Archevêque de Paris.

L'étude instruit la jeunesse, (2) & bannit le chagrin d'un âge avancé: elle est un ornement dans la prospérité, & une consolation dans la mauvaise fortune: c'est une ressource assûrée en tout temps, en touts lieux, à la ville ou à la campa-

(1) *Pétrarque dit de ce Roi*: Fuit sacrarum scripturarum scientissimus, philosophiæ clarissimus alumnus, orator egregius, incredibilis Physicus. *Nicol. Vignier, de la nobl. de la troisiéme race.*

(2) Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent: delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscùm, peregrinantur, rusticantur. *Cic. pro Arch. poët.*

gne, en voïage, ou dans nos séjours ordinaires. Quelles satisfactions, & quels charmes ne trouve-t-on pas dans la conversation de (1) ces hommes choisis ? Ils ne se font connoître à nous, que par ce qu'ils ont de plus aimable, leur commerce n'est sujet à aucune inégalité. Zénon le Stoïcien aïant consulté l'oracle, sur le meilleur genre de vie, qu'il pouvoit choisir, le dieu lui répondit *qu'il conversât avec les morts*.

.Laërt. Suid. in

Dangers s sciences. *lcib.* 2.

Mais les sciences nuisent plus qu'elles ne servent, suivant le sentiment de Platon, si l'on n'a pas la véritable science, c'est-à-dire, si l'on ne sçait pas en faire usage. Rien n'est plus dangereux, que l'impiété & le vice, armés de (2) la science : lorsqu'elle tombe en un esprit, qui manque de capacité pour la contenir, elle y fait plusieurs sortes de ravages, elle y porte (3) la présomption, l'impor-

(1) Illi noctù conveniri & interdiù ab omnibus mortalibus possunt.... Nemo horum quemquàm ad se venientem, vacuis à se manibus abire patitur. *Sen. de brevit. vitæ. c.* 14.

(2) Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo. 1. *Corinth. c.* 1. *v.* 19. Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi ? *Ibid. v.* 20.

(3) Nihil enim pejus est iis qui paulùm aliquid ultrà primas litteras progressi, falsam sibi scientiæ persuasionem induerunt. Nam & cre-

munité, le ton déciſif : elle dédaigne les conſeils, & les travaux des autres.

Il eſt ordinaire, en parcourant la carriére des lettres, de paſſer par trois états différents. Celui qui commence a d'abord une grande idée de ſes lumiéres ; après avoir fait quelque progrès, lorſqu'il apperçoit les doutes & la vaſte étenduë des ſciences, il tombe dans le découragement, & paſſe à une eſpéce de Pyrrhoniſme littéraire : enfin devenu un vrai ſçavant, il eſt perſuadé qu'il y a beaucoup de connoiſſances très-réelles & très-utiles ; & qu'il ne faut pas un travail immenſe, pour les acquérir, pourvû qu'on ne liſe que l'excellent en chaque genre.

La ſcience entête un eſprit foible, comme les odeurs bleſſent un cerveau délicat, ou comme un eſtomac malade eſt ſurchargé des aliments qu'il ne peut digérer. Le pédant eſt une eſpéce de ſça-

dere præcipiendi peritis indignantur, & jure quodàm poteſtatis, quo ferè hoc hominum genus intumeſcit, imperioſi atque iterùm ſævientes ſtultitiam ſuam perdocent. *Quintil. inſtit. lib.* 1. *c.* 1.

Quid quòd iſta liberalium artium confectatio moleſtos, verboſos, intempeſtivos, ſibi placentes facit, & ideò non diſcentes neceſſaria, quià ſupervacua didicerunt ? *Sen. epiſt.* 88.

vant importun, qui fortement préoccupé de quelque genre de ſcience, y veut ramener toutes les idées des autres ; qui a toujours l'eſprit prévenu de l'excellence de ce genre d'étude, & eſt incapable de raiſonner ſur toute autre choſe. C'eſt une comparaiſon fort ingénieuſe, que celle de ces demi-ſçavants, avec les épis vuides de grains, qui portent une tête droite & altiére.

Cic. de orator. lib. 2. Hannibal ſe moqua du philoſophe Phormion, qui faiſoit des diſſertations militaires en ſa préſence. On voit ces demi-ſçavants s'embarraſſer dans (1) des queſtions inutiles & épineuſes. Ils ſe perdent (2) dans leurs penſées, & leur cœur eſt enveloppé de nuages. Ils font de grands efforts (3), pour trouver le nom (4) de la nourrice d'Anchiſe, & rendre

(1) Turpe eſt difficiles habere nugas ;
Et ſtultus labor eſt ineptiarum. *Mart. lib. 2. epigr. 86.*

(2) Evanuerunt in cogitationibus ſuis, obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. *S. Paul. ad Rom. c. 1. v. 21.*

(3) Mus in pice. *Eraſm.*

(4) ... autores noverit omnes,
Tanquam ungues digitoſque ſuos, ut forte rogatus,
Dum petit aut thermas aut Phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchiſæ, nomen patriamque novercæ

compte du nombre de piéces de vin, dont Aceſte fit préſent aux compagnons d'Enée. Ils diſputent (1) avec chaleur ſi le vaiſſeau conſervé anciennement à Athénes, étoit proprement le vaiſſeau de Théſée, ou un vaiſſeau différent. Tibére pour ſe mocquer des ſçavants, leur demandoit de quelle maiſon étoit la mére d'Hécube; quel nom Achille avoit porté, lorſqu'il s'étoit déguiſé en fille, pour ne pas aller à la guerre de Troïe; quel étoit le ſujet des vers chantés par les Siénes. *Suet. in Tib. c. 70.*

Il s'en faut bien que nous ne mettions au nombre de ces recherches ridicules, un traité qui ſe débite depuis peu; qui contient (2) cinq diſſertations ſinguliéres

Anchemoli, dicat quot Aceſtes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas. *Juv. ſat. 7.*

(1) *Le vaiſſeau ſur lequel Theſée alla en Créte, & en revint après avoir tué le Minotaure, fut conſervé juſqu'au temps de Demetrius de Phalére, c'eſt-à-dire, près de mille ans. Les Athéniens avoient un très-grand ſoin de conſerver ce vaiſſeau en remettant des planches neuves, à la place de celles qui avoient beſoin d'être renouvellées. Ce qui faiſoit le ſujet d'une diſpute, les uns ſoutenant que c'étoit toujours le même vaiſſeau, & les autres que c'étoit un vaiſſeau différent. Plutarq. vie de Theſée.*

(2) Ce livre eſt intitulé: Selectorum Litterariorum Pentas.

res : sur les sçavants misanthropes ; sur ceux qui ont été ennemis du beau sexe ; sur ceux qui ont été mal propres, & qui n'ont eu aucun soin de leurs personnes ; sur ceux qui ont eu de méchantes femmes ; enfin sur ceux qui ont été grossiers & sans politesse. Tout ce qui sert à faire connoître les hommes, peut être emploïé à leur avantage.

Il résulte des réflexions que nous avons faites ci-dessus, que la science est pernicieuse dans les méchants, & méprisable dans les esprits foibles. Elle est aussi humiliante pour les vrais sçavants : car plus (1) ils font de progrès, plus les doutes se multiplient, plus ils connoissent l'insuffisance de leurs lumieres. Les sciences ont deux extrémités qui se touchent, la pure ignorance naturelle, & l'ignorance sçavante qui se connoit. La science introduit les abus : elle est aussi absolument nécessaire pour les réprimer.

Pens. de Sc. c.29.

Peu d'estime pour le savoir.

Après que les deux derniers siécles ont produit les plus sçavants hommes, & que le renouvellement des Lettres y a été célébré avec toute l'ardeur possible, il semble que l'estime des sciences

(1) Cui plura nosse datum est, eum majora dubia sequuntur. *Æn. Sylv. rhet. lib.* 2.

ne ſoit plus à la mode. On a quelque confuſion de paroître ſçavant : on ſe perſuade qu'il ne faut que de l'eſprit, qu'on eſt aſſez riche de ſon propre fond. Ces maximes ſont très-capables de faire bientôt renaitre l'ignorance, mére du mauvais goût & des erreurs.

Cicéron préférer la nature ſans les lettres, au ſçavoir deſtitué de touts les talents naturels. Quintilien eſt de même avis, & il ajoute *que le* (1) *médiocre tient plus de la nature, mais que l'excellent appartient davantage aux talents acquis qu'aux talents naturels ; de même qu'une terre fertile produit bien quelques fruits ſans culture ; mais que les récoltes abondantes ſont plutôt dûes aux travaux du laboureur qu'à la bonne qualité des terres.* Il y a lieu d'excepter ici un genre d'excellent, rare & extraordinaire, auquel l'art

Cic. pro Arch. poët.

(1) Nam ſi parti utrilibet omninò alteram detrahas, natura etiàm ſine doctrinâ multùm valebit, doctrina nulla eſſe ſinè naturâ poterit. Sin ex pari coëant, in mediocribus quidem utriſque, majus adhuc naturæ credam eſſe momentum, conſummatos autem plus doctrinæ debere quàm naturæ putabo. Sicut terræ nullam fertilitatem habenti nihil optimus agricola profuerit : è terrâ uberi aliquid etiàm nullo colente naſcetur : at in ſolo fœcundo plus cultor quàm ipſa per ſe bonitas ſoli efficiet. *Quintil. lib. 2. inſtit. c. 19.*

& l'étude ne peuvent atteindre, & qui dépend beaucoup davantage du génie. Suivant le ſentiment d'Horace, l'art ne peut rien ſans (1) la nature, ni les plus heureuſes diſpoſitions ſans l'étude. La nature & l'art doivent s'entreſecourir mutuellement, & leur ſuccès dépend de leur bonne intelligence.

(1) ... Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid profit video ingenium. Alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Hor. art. poët.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Des Auteurs.

De l'eſtime de l'antiquité.

LEs uns n'eſtiment que l'antiquité, comme ſi la nature eût été plus forte (2) & plus féconde, lorſque l'univers ſortoit, pour ainſi dire, de la main du créateur; les autres relévent

(2) Sum ex iis qui miror antiquos, non tamen, ut quidàm, temporum noſtrorum ingenia deſpicio, neque enim quaſi laſſa & effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat. *Plin. epiſt. lib. 6. epiſt. 21.*

Sive recens tellus, ſeductaque nuper ab alto
Æthere, cognati retinebat ſemina cœli.
Ovid. metam. lib. 1. Mais on ne voit, ni dans les plantes, ni dans aucune autre production de la nature, les marques de cette prétenduë vieilleſſe.

avec une cenſure trop maligne, ce qu'ils croient appercevoir de défauts dans les anciens.

Bacon a eu une penſée ſinguliére & qui ſemble très-raiſonnable, quoique contraire à l'opinion commune; c'eſt que l'antiquité aïant été la jeuneſſe de la nature, c'eſt à nous, à proprement parler, que conviennent le nom & le titre d'anciens. Car tout étoit nouveau dans l'antiquité, elle a inventé & défriché, au lieu que nous avons l'avantage (1) de l'expérience, & que nous pouvons profiter des modéles qui nous ont précédés.

Alphonſe roi d'Arragon & de Naples, ſurnommé le ſage, diſoit: *qu'entre tant de choſes, que les hommes recherchent pendant toute leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour bruler, de vieux vin pour boire, de vieux amis pour la ſociété, & de vieux livres pour lire.* Il pouvoit ajouter de vieux ſoldats pour la guerre, & même de vieux chiens pour la chaſſe.

Arétade prétendoit que les chemins

(1) Tot nos præceptoribus, tot exemplis inſtruxit antiquitas, ut poſſit videri nulla, ſorte naſcendi, ætas felicior quàm noſtra, cui docendæ priores elaboraverunt. *Quintil. Inſtit. lib.* 12. c. 11.

des ſciences étoient ſi battus & ſi fraïés, que les auteurs s'y rencontroient (1) ſans ſe connoitre. Il avoit fait un traité de la rencontre fortuite (2) des penſées. Il y a long-temps qu'on a dit que touts les ſujets étoient épuiſés, & qu'il n'y avoit (3) plus rien de nouveau.

(1) *Racan étant en garniſon à Calais en 1608. fit à l'âge de 19. ans ce quatrain.*

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de touts les animaux;
Quant à moi je la tiens pour le point déſirable,
Où commencent nos biens, & finiſſent nos maux.

Un de ſes amis lui fit voir que ce quatrain étoit le remier de Matthieu dans ſon livre intitulé: Les tablettes de la vie & de la mort, que Racan n'avoit jamais lû. Mais il pouvoit avoir vû ces vers cités en quelque endroit. Peut-être eſt-ce une pure rencontre. Corneille ne ſçavoit pas que ces deux vers de ſa tragédie de Polyeucte, ſur la fortune:

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

ſe trouvoient dans une Ode à Loüis XIII. *que Godeau avoit faite plus de quinze ans auparavant. On a prétendu que le hazard avoit été juſqu'à faire compoſer des ſonnets entiérement ſemblables.*

(2) Περὶ συνεμπτώσεως.

(3) *Les penſées ne peuvent paroître neuves, que par leurs expreſſions. Rien n'eſt plus commun que de loüer un Roi de raſſembler en lui, plus qu'aucun autre monarque, toutes les qualités Roïales. Marot dit, en s'adreſſant à François I.*

Sénéque (1) penſe au contraire que ceux qui ſont venus avant nous, n'ont pû épuiſer, ce qui eſt en ſoi inépuiſable, & que les auteurs, qui naîtront après une longue ſuite de ſiécles, trouveront encore dequoi ajouter à ce qui aura été fait avant eux.

La préférence des ouvrages anciens ou modernes étoit conteſtée dès le temps de Cicéron, & même d'Ariſtote. Ils en ont porté un jugement ſemblable, & l'application s'en trouve encore aujourd'hui fort juſte. Ils ont (2) dit *que les anciens avoient bien moins d'ordre & de méthode; & que la compoſition des ouvrages* (3) *modernes de leur temps étoit beaucoup plus châtiée & plus correcte.*

Roi le plus Roi qui fut onc couronné.
le tour original fait que ce trait ne s'effacera jamais.

(1) Multa venientis ævi populus ignota nobis ſciet. Multa ſæculis tunc futuris, cùm memoria noſtri exoleverit, reſervantur. *Sen. natural. quæſt. lib. 7. c. 31. Quels ſujets n'ont été épuiſés par les Gens de lettres? Ils ont traité des bagues, des clefs, de toute ſorte d'armes & de vêtemens des anciens: & cependant combien ſont rares encore les vérités importantes, ſur leſquelles les ſçavans ſont d'accord!*

(2) Τὰ ἀκριβέστατα τῶν ἀρχαίων ἔτι δεῖται τῶν νεωτέρων. *Ariſtot. polit. lib. 2.*

(3) Certè recentiſſima quæque ſunt correcta & emendata maximè. *Cic. Acad. quæſt. lib. 1.*

Le ſentiment de Cicéron a d'autant plus de poids, que le plus grand nombre des auteurs qui nous ſont reſtés de l'antiquité, avoit déja paru de ſon temps. Car l'antiquité littéraire ne s'étend qu'environ depuis Hérodote, juſqu'à l'empereur Marc-Antonin, ce qui ne comprend guéres plus de 600. ans; les auteurs qui ne ſont pas renfermés dans cet eſpace, étant ou en fort petit nombre, comme Homére & Héſiode, ou peu eſtimés, comme les auteurs du bas empire.

Horace montre ce qu'il y a de faux dans le relief que l'ancienneté donne aux poëmes. *Eſtimerons nous ancien*, demande-t'il, *celui qui eſt éloigné d'un ſiécle? Oüi, la révolution d'un ſiécle donne l'ancienneté à juſte titre. Mais celui* (1) *à qui*

(1) Eſt vetus atque probus, centum qui perficit annos.
Quid? qui deperiit minor uno menſe vel anno,
Inter quos referendus erit? veteres ne poëtas,
An quos & preſens & poſtera reſpuit ætas?
Ille quidem veteres inter ponetur honeſtè,
Qui vel menſe brevi, vel toto eſt junior anno.
Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiàm unum,
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi,
Qui

il ne manque qu'un mois ou qu'un an des cent années, le regarderons-nous comme privé des avantages de l'ancienneté ? Il ne faut pas s'arrêter à cette bagatelle, celui là eſt encore au nombre des anciens. J'uſe inſenſiblement de la permiſſion, & retranchant peu à peu tout ce monceau d'années, comme ſi j'arrachois les crins d'une quëue de cheval l'un après l'autre, je fais ſentir à celui qui meſure ſon goût par l'ancienneté, qu'il bâtit ſur un fondement ruineux.

L'autre extrémité n'eſt pas moins vitieuſe. Jean Caramuel n'a pas fait honneur à ſon diſcernement, lorſqu'il a dit dans le catalogue de ſes livres : *Je n'ai* (1) *jamais voulu employer ou perdre beaucoup de temps à lire les livres des anciens : non que je les mépriſe, mais parce que les modernes ont poli avec beaucoup d'étude & d'induſtrie, ce que les anciens ont penſé de plus beau & de meilleur.*

Du mérite des traductions.

Il y a deux opinions diamétralement oppoſées ſur le mérite des traductions. *Toute la délicateſſe des penſées & des ex-* *Penſ. ingén. p. 195.*

Qui redit ad faſtos, & virtutem æſtimat annis *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

(1) Non multùm ego temporis impendo aut perdo in veterum libris legendis : non quòd contemnam illos, ſed quòd omnia, quæ pulchrè cogitarunt, jam ſint à junioribus ſummo ſtudio & induſtriâ elimata.

[illegible] des auteurs dit le P. Bouhours, *[illegible] (1) perd quand on les veut mettre dans une autre langue ; à peu près comme ces essences exquises, dont le parfum subtil s'évapore, quand on le verse d'un vase dans un autre.* Le P. Bouhours se sert encore de la comparaison des traductions, avec l'envers des tapisseries de Flandres.

[illegible] des [illegible] & des [illegible].

Perrault soutient au contraire qu'il y a plus d'avantage à lire les auteurs anciens dans une bonne traduction ; que nous ne connoissons rien à la prononciation des anciennes langues, & qu'ainsi nous ne pouvons juger de leur nom-

(1) *On peut avoir une traduction à peu près équivalente d'un philosophe & d'un historien. Il y a peu d'apparence de l'espérer d'un orateur, & bien moins encore d'un poëte. Si la traduction est littérale, ces auteurs perdent toutes leurs graces; si elle est libre, vous n'avez plus l'original. Quelquefois les traducteurs substituënt des pensées entiérement différentes. Ainsi les vers qu'Homére met dans la bouche d'Ajax, Iliad. 5. v. 645. sont terminés par une pensée fort différente de celle que la traduction de des Preaux a exprimée :*

Grand Dieu, chasse la nuit, qui nous couvre les yeux ;
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

il n'est point question, dans le Grec, de ce défy d'Ajax à Jupiter ; le héros dit : Jupiter, delivre-nous des ténébres, & fais-nous périr en plein jour, puisque tu as résolu notre perte.

bre ni de leur harmonie ; qu'à l'égard du ſens du diſcours, des penſées qu'il renferme, des figures dont il eſt orné, de la ſuite du raiſonnement, & de l'œconomie de l'ouvrage, toutes ces choſes ſe font mieux ſentir dans une excellente traduction que dans l'original ; qu'on profite de toutes les recherches du traducteur, qui a conſulté touts les commentateurs & les interprétes, & que celui qui lit Lucien, par exemple, dans la traduction de d'Ablancourt, a entendu Lucien comme d'Ablancourt lui-même. Mais au lieu de dire qu'en liſant une traduction, on entend l'auteur traduit, comme le traducteur l'a entendu lui-même, Perrault ne devoit-il point ſe contenter de dire, qu'on entend l'auteur, autant que le traducteur (1) a pû le faire entendre ?

(1) *Les traducteurs qui ont le plus de réputation ne rendent point la force du texte, lorſqu'ils rencontrent quelque paſſage ſerré & nerveux. Je n'en rapporterai qu'un exemple. Ce mot de Tacite ſur Vitellius, annal. lib.* 12. Ingruentium dominationum proviſor, *n'a été rendu ni par d'Ablancourt, ni par la Houſſaye. Le prémier a traduit : Vitellius pour gagner les bonnes graces d'Agrippine qu'il voyoit entrer en crédit. Le ſecond : Vitellius, qui prévoïoit à qui tomberoit l'empire. Il eût mieux valu, par un tour, à la vérité un peu diffus, mais plus énergique, traduire*

Opinions extravagantes du P. Hardouïn.

Le P. Hardouïn a eu des opinions d'une critique inconsidérée, non-seulement indigne d'un sçavant, mais d'un homme sensé & raisonnable. Il s'étoit imaginé (1) que presque touts les au-

re ainsi : Vitellius dont la politique étoit de ménager d'avance les personnes dont il prévoïoit le pouvoir ; ou, Vitellius aux aguets des puissances prêtes à éclorre. Il est encore plus difficile de traduire les expressions poëtiques. Les plus zélés partisans d'Homére, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Juvenal, ne reconnoissent plus ces auteurs dans la lecture de leurs traductions.

(1) *Cette opinion du P. Hardouïn est contenuë dans ses livres intitulés*, de nummis Herodiadum, la chronologie de l'ancien Testament, les Médailles du siécle de Constantin, &c. *Il a soutenu dans le traité intitulé*: Pseudo-Virgilius, *que l'Enéide n'a pas plus de 500. ans d'ancienneté, & que touts les ouvrages, regardés comme plus anciens, où il en est parlé, sont supposés. Il a fait un autre traité intitulé*: Pseudo-Horatius, *pour prouver que les Odes, les Epodes, & l'art poëtique attribués à Horace, ne sont point de cet ancien poëte. Ces vers*, dit-il,

Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, & album mutor in alitem superne.

doivent s'entendre des Dominicains, à cause de leur habit blanc, & des grosses bottes qu'ils portent à cheval.

Ce visionnaire n'a pas borné son système de supposition aux auteurs prophanes, il l'a étendu aux Péres de l'église, & au texte Grec de la sainte écriture. Sa rétractation du 27. Décembre 1708. a été insérée dans l'histoire des ouvrages des sçavants de Basnage, Mars 1709. Les mémoires de

teurs profanes avoient péri dans le naufrage des lettres, & que la plûpart des ouvrages que nous avons sous les noms d'Homére, d'Anacréon, de Cicéron, &c. avoient été composés dans le douziéme siécle par une cabale d'athées.

Grand nombre d'apocryphes.

Le grand nombre d'ouvrages supposés ou falsifiés a inspiré à plusieurs sçavants une défiance bien fondée au sujet des auteurs de l'antiquité. Les livres de Mercure (1) Trismégiste, les histoires de Dictys de (2) Créte, de Darès le

Trévoux de Janvier & Février 1734. tournent en ridicule tout son système.

(1) *Siphoas roi d'Egypte, surnommé fils de Vulcain, fut fils & successeur de Mœris. Quelques-uns croient que sa science le fit nommer Mercure ou Hermés Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois très-grand. Il en sera parlé plus amplement dans le premier chap. de la 2. partie de ce 1. livre. La supposition des ouvrages de Mercure Trismégiste est postérieure à Platon, qui n'a parlé que de Theut, ou de l'ancien Mercure.*

(2) *Un petit ouvrage latin a été donné comme une traduction de l'histoire écrite par Dictys de Créte, compagnon d'Idoménée: & le prétendu traducteur assûre qu'un tremblement aïant fait entr'ouvrir la terre dans l'île de Créte, cet ouvrage écrit en caractéres Phéniciens, fut trouvé dans un cercuëil de plomb, comme y aïant été enfermé avec son auteur. Darès, prêtre Troïen, dont Homére a parlé, Iliad. E. avoit écrit l'histoire de la guerre de Troie, qu'on voïoit encore du tems*

Phrygien, de (1) Béroſe, de (2) Manethon, les poëmes (3) d'Orphée, &

d'Elien, & dont Photius fait mention dans ſa bibliothéque, Cod. 190. Celle que nous avons ſous ce nom, eſt un ouvrage ſuppoſé, où l'auteur apocryphe fait dire à Cornelius Nepos, que l'exemplaire original de cette hiſtoire s'étant trouvé à Athénes, il l'a traduit en langue latine, & qu'il l'envoïe à Salluſte. Glandorp a ſoutenu la vérité de cet ouvrage : mais Loüis Vivès, lib. 5. de tradend diſcipl. & Jean-Gérard Voſſius, lib. 4. de hiſtoric. Græc. c. 1. ne doutent point de la ſuppoſition de ces deux ouvrages, dont le premier eſt un peu plus eſtimable par l'élégance du ſtyle.

(1) *Béroſe publia une hiſtoire des Chaldéens, qu'il dédia à Antiochus II. Elle finiſſoit à l'an 267. avant J. C.*

(2) *Manéthon avoit compoſé une hiſtoire d'Egypte dédiée à Ptolémée Philadelphe, l'an 247. avant J. C.*

(3) *Orphée étoit contemporain de l'Hercule Grec, fils d'Alcméne, un peu plus ancien que la guerre de Troïe. Les vers attribués à Orphée paſſent pour avoir été compoſés par Onomacrite Athénien, qui vivoit du tems des fils de Piſiſtrate, ſous la 50. olympiade. C'eſt la plus ancienne ſuppoſition d'ouvrage que nous connoiſſions. Tatian. adverſ. Græc. Hérodote parle d'Onomacrite, comme d'un magicien. Herodot. Polymn. Les Pythagoriciens, au rapport d'Ariſtote cité par Ciceron, croïoient que les vers, qui portent le nom d'Orphée, avoient été compoſés par Cécrops.* Orpheum poëtam docet Ariſtoteles nunquàm fuiſſe; & hoc Orphicum carmen Pythagorici ferunt cujuſdàm fuiſſe Cecropis. *Cic. de nat. deor. lib. 1. Suidas diſtingue pluſieurs poëtes du*

de Muſée (1) ont été fauſſement attribués aux auteurs dont ils portent les noms. Combien de traités douteux d'Hippocrate, d'Ariſtote, de Galien, de Plutarque? Le ſeul Annius de Viterbe eſt ſoupçonné de la ſuppoſition de plus de douze auteurs, d'un Archiloque, d'un Mégaſthéne, d'un Manethon, d'un Béroſe, d'un Fabius Pictor, des origines de Caton, &c. Il paſſe pour avoir compoſé en même temps le texte de ces auteurs & le commentaire. La ſup-

Gorop. origi. Antuverp. lib. 4.

Lambec. lib. 1. hiſt. litt. prodr. c. 3.

nom d'Orphée. Suid. in voc. Ορφεύς. *Il eſt difficile de douter qu'Orphée ait exiſté, après tant de témoignages de l'antiquité: mais pour les poëſies publiées ſous ſon nom, Pauſanias ne peut ſe perſuader qu'elles ſoient de cet ancien poëte. Il doute auſſi de celles de Muſée; & dit qu'il n'y a parmi les ouvrages qui lui ſont attribués que l'hymne à Cérès, qui ſoit certainement de lui. Pauſan. in Attic. Il déclare au même endroit, ſans en faire aucune difficulté, qu'après une exacte lecture de la théogonie d'Héſiode & des vers de Linus, il ne lui paroît pas que ces poëſies aïent été compoſées par ces auteurs; & il remarque ailleurs, lib. 9. que les Bœotiens ne regardoient comme une production véritable d'Héſiode, que celle qui a pour titre,* les ouvrages & les jours.

(1) *Jules Scaliger dans ſa poëtique attribuë à l'ancien Muſée le poëme de Léandre & Hero. Voſſius croit que c'eſt un ouvrage fort moderne en comparaiſon d'une antiquité ſi reculée, & qu'il a été compoſé depuis le quatriéme ſiécle de l'ére Chrétienne. Voſſ. de poët. Græc. c. 9.*

position des ouvrages s'eſt étenduë aux tems qui ont précédé le déluge ; & on a attribué des ouvrages à Adam, à Seth, à Enos, &c.

Muret (1) ſe divertit à tromper des ſçavants de ſon temps, en donnant des vers de ſa façon pour des fragments

(1) *Muret dans le recueil de ſes poëſies a fait imprimer la note & les vers qui ſuivent.* Per jocum prioribus verſibus Attii, poſterioribus Trabeæ nomen adſcripſi, ut experirer aliorum judicia & viderem nùm quis in eis eſſet vetuſtatis ſapor. Nemo repertus eſt, qui non ea pro veteribus acceperit. Unus etiàm eruditione & judicio acerrimo præditus repertus eſt, qui ea à me accepta pro veteribus publicaret.

Afficta Attio.

Nam ſi lamentis allevaretur dolor,
Longoque fletu minueretur miſeria,
Tùm turpe lacrumis indulgere non foret,
Fractâque voce divûm obteſtari fidem,
Tabifica donec pectore exceſſet lues.
Nunc hæc neque hilum de dolore detrahunt
Potiuſque cumulum miſeriis adjiciunt mali.

Afficta Trabeæ.

Here, ſi querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miſeriis mortalium,
Auro parandæ lacrumæ contrà forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quàm nænia Præficæ ad excitandos mortuos:
Res turbidæ conſilium, non fletum expetunt:
Ut imbre tellus, ſic riganda mens mero,
Ut illa fruges, hæc bona conſilia efferat.

d'anciens poëtes. C'eſt ainſi que Michel-Ange cacha dans des maſures une ſtatuë de Cupidon qu'il avoit faite, & dont il avoit rompu un bras. Cette ſtatuë aïant été trouvée, fut expoſée à la critique des connoiſſeurs & des maîtres de l'art, qui la jugérent d'une antiquité très-reculée; elle fut même venduë pour antique. Il fut aiſé à Michel-Ange de prouver l'erreur du Jugement porté ſur cette ſtatuë, en rapportant le bras qu'il avoit pardevers lui.

Emulation des anciennes bibliothéques.

L'émulation qui étoit autrefois entre les rois d'Egypte & de Pergame, à qui amaſſeroit la plus ſomptueuſe bibliothéque, a donné lieu à la ſuppoſition d'un grand nombre d'ouvrages. Ceux qui apportoient des livres, étoient libéralement récompenſés. On trouvoit dans la bibliothéque d'Alexandrie quarante volumes différents d'Analytiques ſous le nom d'Ariſtote, qui n'en avoit compoſé que quatre.

Callimaque (1) poëte Grec a appellé

(1) Τὸ μέγα βιβλίον ἴσον τῷ μεγάλῳ κακῷ. *Callimach. fragm. à Bentleio collecta. Callimaque a été un des ſept poëtes Grecs de la Pléiade formée ſous le régne de Ptolémée Philadelphe, & qui étoit compoſée de Théocrite, Callimaque, Lycophron, Nicandre, Apollonius le Rhodien, Aratus, & Homére le jeune. D'autres nomment les*

e nombre un grand livre un grand mal. Suivant
s livres cette penſée, l'art de l'imprimerie a fu-
ns l'anti- rieuſement multiplié (1) les maux ſur
ité. la terre. L'empereur Caligula ordonna
Suet. in Calig. c. 20. que touts les mauvais auteurs fuſſent

ſept poëtes un peu différemment. Comme entre les étoiles de la Pléiade celeſte, il s'en trouve une plus obſcure que les autres, on peut dire que Lycophron la repréſente, dans la Pléiade poëtique, par l'obſcurité de ſes vers. La Pléiade Françoiſe ſous Charles IX, fut imaginée par Ronſard, à l'imitation de la Grecque. Elle étoit compoſée de Joachim du Bellai, de Pontus de Thiard, de Jodelle, Belleau, Ronſard, Baïf & Dorat.

(1) *Cette énorme quantité de commentateurs du ſeul Ariſtote, ces livres barbares de théologie ſcholaſtique, tant de viſions honorées du titre de philoſophie, ces ouvrages de chimie qui n'ont jamais été entendus de leurs auteurs, tant de myſtéres algébriques qui portent à faux, cette foule ſublime de calculs où d'hypothéſes & de démonſtrations incompréhenſibles, ces prodigieux efforts de la géométrie tranſcendante, ces recueïls d'expériences, ces travaux des Infinitaires, cette troupe immenſe de Juriſconſultes & de Médecins qui ont ſi fort multiplié & allongé les procès & les maladies, tant de poëtes inſipides, d'ouvrages périodiques, de menſonges répandus ſous le titre d'hiſtoires, de relations, de voïages; les fables inventées par les naturaliſtes, les impoſtures débitées ſous le voile des ſciences occultes, ce fatras effraïant de volumes en tout genre, juſtifient aſſez le mot de Callimaque; quoiqu'après tout, quel grand mal font-ils au genre humain, rélegués tranquillement dans la pouſſiére?*

condamnés à être jettés dans le Rhône, ou à effacer leurs ouvrages avec la langue.

On se plaint du nombre (1) excessif des auteurs, depuis que l'art de l'imprimerie a été inventé : mais on trouvera que l'antiquité a fourni un plus grand nombre de livres, si l'on fait réflexion aux prodigieuses bibliothéques, dont l'histoire a conservé le souvenir, & à ce nombre immense de livres dont elle nous apprend la perte. Les exemplaires étoient beaucoup plus rares ; mais les ouvrages n'étoient pas moins nombreux.

Pisistrate tyran d'Athénes avoit assemblé une bibliothéque plus ancienne que presque touts les auteurs, dont nous connoissons les ouvrages & même les noms. Elle fut enlevée par Xerxès, lorsqu'il brûla Athénes. Les livres furent transportés en Perse : une partie de ces livres subsistoit au temps d'Alexandre. Seleucus Nicanor un de ses successeurs

Meurs. Pisistr. Aul. Gell. lib. 17. c. 17.

Aul. Gell. noct. attic. lib. 6. c. 17.

(1) *C'est à tort qu'on se plaint de ce que les livres se multiplient. Il est avantageux à la république des lettres que l'émulation s'y entretienne. On ne court pas risque d'être surchargé de ce qui n'emporte avec soi aucune contrainte ; & l'on ne choisit jamais mieux que dans l'abondance. L'excellent en chaque genre est encore bien rare.*

en renvoïa un grand nombre à Athénes. C'eſt à cette (1) bibliothéque de Piſiſtrate qu'eſt dûë la conſervation des poëmes d'Homére & d'Héſiode.

Cedren. Ifeb. Chron. Syncell. 271.

Ptolémée Soter commença la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie. Sous ſon fils Ptolémée Philadelphe, elle étoit déja compoſée de cent mille volumes. Depuis elle s'accrut prodigieuſement. Tout le bâtiment qui contenoit l'ancienne bibliothéque étant rempli de quatre cents mille volumes, les livres nouveaux qui y furent ajoûtés, furent mis dans le temple de Sérapis; & cette ſeconde bibliothéque qui n'étoit que le

(1) *Strabon dit qu'Ariſtote eſt le premier qui ait amaſſé une bibliotheque. Strab. lib.* 13. *mais ſans parler de la bibliothéque d'Oſymandias, Roi d'Egypte, beaucoup plus ancien qu'Ariſtote, i.i des bibliothéques trouvées à Carthage, lorſque Scipion Emylien détruiſit cette ville, & qui avoient été vraiſemblablement formées avant Ariſtote; cette bibliothéque de Piſiſtrate, à Athénes même, étoit de beaucoup antérieure. Celle de Polycrate, tyran de Samos, dont Athénée a parlé, liv.* 1. *étoit auſſi plus ancienne qu'Ariſtote. Le ſens de Strabon doit être, que la bibliothéque d'Ariſtote, par le nombre, le choix, ou l'arrangement des livres, ſervit de modéle aux bibliothéques d'Alexandrie & de Pergame. Car après avoir dit qu'Ariſtote eſt le premier que nous connoiſſions, qui ait aſſemblé une bibliothéque, il ajoute, tout de ſuite,* & ſon exemple inſpira le même deſſein aux Rois d'Egypte.

ſupplément de la premiére, contenoit trois cents mille volumes : en ſorte qu'Aulu-Gelle, Ammien Marcellin, & Iſidore comptent ſept cents mille volumes dans ces deux bibliothéques d'Alexandrie. Céſar ſe trouvant en danger dans la ſédition d'Alexandrie, fit mettre le feu aux vaiſſeaux qui étoient dans le port. L'embraſement ſe communiqua à l'ancienne bibliothéque, dont les quatre cents mille volumes (1) furent conſumés par les flammes. La bibliothéque d'Alexandrie ſe releva de cette perte immenſe. Les deux cents mille volumes de la bibliothéque de Pergame donnés par Marc-Antoine à Cléopatre, & les autres additions qui y furent faites, la rendirent même encore plus magnifique & plus nombreuſe (2) que n'avoit *Plutarch. in Anton.*

(1) Quadringenta millia librorum Alexandriæ arſerunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. *Sen. de tranquillit. animi, c. 9.*

(2) *La Croix du Maine eſtime que ſi les ſept cents mille volumes de la bibliothéque d'Alexandrie étoient aujourd'hui imprimés, ils n'excederoient pas le nombre de ſept mille volumes : ſuppoſant que les anciens appelloient un volume ce que nous pourrions écrire dans un cayer, ou dans le chapitre d'un livre : & il aſſûre que ſi Paracelſe qui a écrit aux environs de trois cents volumes, eût été de leur temps, ils euſſent fait monter le nombre de ſes ouvrages à trente mille. Biblioth. de la Croix Du Maine. p. 519. Mais il y a beaucoup*

été l'ancienne. Ce grand amas de livres fut brûlé par les Saraſins en 642. lorſqu'ils firent la conquête de l'Egypte. Grégoire Abulfarage a rapporté qu'Amri, général des Saraſins, eut quelque deſſein de conſerver cette bibliothéque, à la priére de Jean le Grammairien ſectateur d'Ariſtote ; Amri en écrivit à Omar Caliphe, qui lui fit réponſe *que ſi touts ces livres ne contenoient que les mêmes choſes que l'Alcoran, ils devoient être brûlés comme inutiles, parce que l'Alcoran ſuffiſoit, comme rempli de toutes les vérités qu'il importoit de ſçavoir ; que s'ils contenoient des choſes contrai-*

d'apparence que la Croix Du Maine ſe trompe dans ſes conjectures ; la maniére dont Sénéque a parlé de cette bibliothéque, & le grand emplacement qu'elle occupoit, donnent lieu d'en penſer différemment. Les volumes des anciennes bibliothéques étoient apparemment comme ceux des nôtres, les uns plus épais, les autres moins. Seroit-on bien fondé dans deux mille ans, à vouloir réduire les volumes de nos bibliothéques à ne contenir que fort peu d'écriture, parce que l'hiſtoire fera mention que Paracelſe a compoſé dans le XVI. *ſiécle* 300. *volumes, quoique ſa vie n'ait été que de* 48. *ans, & qu'il en ait paſſé la plus grande partie dans les voyages, dans l'yvreſſe, & à voir des malades ? Ces trois cents volumes de Paracelſe, ou touts les ouvrages au moins que nous en reſtent, ſont renfermés dans deux tomes in folio.*

res, il étoit encore plus néceſſaire de les brûler. Sur cette déciſion, ce prodigieux aſſemblage d'auteurs fut livré aux flammes, & ils ſervirent pendant ſix mois à chauffer les bains publics d'Alexandrie.

Lucullus avoit une bibliothéque magnifique ouverte au public. Pollion fut le premier (1) auteur de ce bienfait, envers les gens de lettres. Jules Céſar chargea Varron de faire venir de toutes parts les ouvrages les plus curieux, & d'amaſſer de riches bibliothéques, pour les rendre publiques. Palladio compte à Rome trente-ſept (2) de ces bibliothéques publiques, dont les plus célébres étoient l'Octavienne fondée par Auguſte, la Gordienne & l'Ulpienne donnée au public par Trajan.

Bud. de aſſe. lib. 2.

Suet. in Jul. c. 44.

Delle antiq. di Roma.

On lit dans Zonaras que la bibliothéque de Conſtantinople qui contenoit cent-vingt mille volumes, fut brûlée ſous l'empire de Baſiliſque.

C'eſt de tout temps qu'on a fait la

(1) Aſinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. c. 1.*

(2) *Pancirole n'a compté que 29. de ces bibliothéques publiques.* Bibliothecæ 29. ex his præcipuæ duæ, Palatina & Ulpia. *Pancirol. Rom. deſcript. in Græv. antiq. t. 3. p. 320.*

Guerre faite auxlivres. guerre aux livres, comme aux hommes & aux ſciences.

A quels excès fut portée la vanité inſenſée de Nabonaſſar ! Ce roi de Babylone, au rapport d'Alexandre Polyhiſtor & de Béroſe, ramaſſa toutes les hiſtoires qui contenoient les régnes de ſes prédéceſſeurs, & les fit diſparoître entiérement, afin qu'à l'avenir on commençât par lui à compter les rois de Babylone.

Syncell. p. 207.

Les annales Chinoiſes attribuënt à leur Roi Tſin-Chi-Hoang, qui vivoit 250. ans avant Jéſus-Chriſt, l'incendie de touts les livres qui ne traitoient ni d'aſtrologie, ni de médecine. Il y a bien de l'apparence que les Chinois, pour autoriſer leurs prétenduës antiquités, ont imité ce trait de l'hiſtoire de Babylone.

Suet. in Calig. c. 34.

Caligula vouloit abolir les ouvrages d'Homére, diſant : *Pourquoi ne me ſera-t-il pas permis auſſi-bien qu'à Platon de bannir les poëtes de ma république* ? Il vouloit auſſi ſupprimer Virgile & Tite-Live, *parce que le premier*, diſoit-il, *n'avoit ni eſprit, ni ſçavoir, & que le ſecond étoit un écrivain froid & négligent.*

Les lettres ont été preſque accablées ſous les ruines de l'empire Romain, par-

les ravages des Barbares. Les Romains ont brûlé les livres des Juifs, des Chrétiens, & des Philoſophes. Le Clergé d'Orient a détruit les poeſies Grecques ; ce qui a fait perdre les comédies de Ménandre, d'Apollodore, de Philémon, les vers de Sapho & d'Alcée, &c. Les Juifs ont brûlé les livres des Chrétiens & des Payens ; les Chrétiens ont brûlé les livres des Payens & des Juifs. La plupart des livres d'Origéne & des anciens hérétiques ont été brûlés par les Catholiques. Le cardinal Ximénés à la priſe de Grenade, fit jetter au feu cinq mille alcorans. Les Mahométans, dans touts les païs de leur Empire, ont anéanti, par un zéle de religion, touts les livres des peuples conquis. Les Puritains en Angleterre, au commencement de la prétenduë réforme, brûlérent une infinité de monaſtéres, & de monuments de l'ancienne religion. On mépriſa les manuſcrits, au point de s'en ſervir pour écurer des chandeliers, & pour frotter des bottes. On vendit pour deux livres ſterlings deux belles bibliothéques à un marchand, qui ſe ſervit des livres, pendant plus de dix ans, pour empacqueter ſes marchandiſes : Faits atteſtés dans une remontrance à Edoüard VI. Un évêque Anglois mit

Biblioth. Ang. t. 1. art. 6.

Jérém. Collier, Hiſt. éccleſ. d'Angl.

le feu aux archives de ſon égliſe, & Cromwel dans les derniers temps fit brûler la bibliothéque d'Oxford, qui étoit une des plus curieuſes de l'Europe.

Epiſt. obſcuror. virorr. part. 1. *in dialog.*

Les prétendus réformateurs avoient voulu d'abord étendre la réforme aux études, auſſi-bien qu'à la religion. Il ne faloit, ſelon eux, ni philoſophie, ni ſciences prophanes. On devoit brûler Platon, Ariſtote, Cicéron, & touts les auteurs prophanes de l'antiquité, pour n'étudier que l'écriture, & donner tout le reſte du tems aux exercices du corps. Mais ils ne reſtérent pas longtems dans cette opinion; & voïant qu'ils pouvoient tirer de grands avantages de la ſcience; ils furent les plus ardents à faire la proviſion la plus ample de l'érudition prophane. Ils donnérent même le renouvellement des lettres, comme le ſigne que Dieu avoit marqué de la néceſſité de réformer l'égliſe.

Bèze, hiſt. eccleſ. au commenc.

Les extraits ont cauſé la perte d'un grand nombre d'auteurs. La compilation du digeſte a fait perdre les ouvrages de touts les juriſconſultes de l'antiquité. Les extraits faits par ordre de l'empereur Conſtantin Porphyrogénéte vers le milieu du 10. ſiécle ſur l'hiſtoire, la politique & la morale, ont cauſé la perte de l'hiſtoite univerſelle de Nico-

Voſſ. de hiſt. Græc. lib. 2. *c.* 26.

las de Damas, & d'une partie des livres de Polybe, de Denys d'Halicarnaſſe, de Diodore de Sicile. Les abregés que le même empereur a fait faire ſur les exercices de la campagne, & ſur la maniére de guérir les maladies des chevaux, ont privé la république des lettres de pluſieurs anciens philoſophes & médecins. Il n'eſt reſté de ces extraits mêmes que quelques fragments.

L'abbréviateur Juſtin a fait perdre Trogue Pompée; Xiphilin par l'extrait de Dion a cauſé la perte de ſes vingt derniers livres. Les épitomes de Florus nous ont privés d'une partie des livres de Tite-Live. Voſſius juge au ſtyle de Valére Maxime, que l'original a été perdu, & que nous avons à ſa place un abregé qui peut bien avoir cauſé la perte du véritable auteur. François Bacon chancelier d'Angleterre & comte de Vérulam, appelloit les abréviateurs & faiſeurs d'extraits, les vers rongeurs des belles-lettres.

Voſſ. de hiſtoric. Latin. lib. 1. c. 24.

Verulam. de augm. ſcientiar. lib. 2. c. 6.

Enfin dans les ſiécles d'ignorance, le parchemin étant rare, les Grecs racloient l'écriture des anciens manuſcrits, pour y tranſcrire des livres d'égliſe. Ce qui, au grand dommage de la république des lettres, fit diſparoître pluſieurs excellents auteurs Grecs, dont on peut

lire encore quelques mots, & même des lignes entiéres mal raturées, dans quelques-uns de ces livres d'égliſe manuſcrits en parchemin. Combien d'auteurs perdus, ſeulement depuis Photius, qui vivoit dans le neuviéme ſiécle!

Les bibliothéques de notre temps, quoiqu'elles renferment l'ancien & le moderne, n'égalent pas, à beaucoup près, les anciennes bibliothéques. Celle du Roi qui eſt le plus magnifique aſſemblage de livres imprimés & de manuſcrits, qui ſoit en Europe, ne peut être comparable pour le nombre des volumes aux anciennes bibliothéques, dont nous avons parlé.

Les anciens auteurs bien plus laborieux.

L'hiſtoire nous apprend que les auteurs de l'antiquité étoient bien plus laborieux que ceux d'aujourd'hui. Ce qu'elle raconte à ce ſujet, paroit preſque incroïable. Les livres de Zoroaſtre rempliſſoient douze cents ſoixante peaux de bœufs. Jamblique a compté juſqu'à trente-ſix mille cinq cents vingt-cinq livres compoſés par Mercure Triſmégiſte Ils pouvoient être remplis (1) de figure hiéroglyphiques à la maniére des Egyptiens, & il eſt à préſumer que ces cara

Bayl. Rep. des lett. Juin 1684.

(1) ... Volucreſque, feræque,
Sculptaque ſervabant magicas anima linguas. *Lucan.*

téres occupoient beaucoup d'eſpace. Quelques ſçavants ont réduit ce grand nombre de livres à autant de verſets. On appelloit vers, les lignes (1) des auteurs en proſe, auſſi-bien que des poëtes. Pline a dit que les ouvrages de Zoroaſtre (2) contenoient deux millions de vers. Ceux d'Ariſtote, ſuivant Diogéne de Laërce, contenoient quatre cents quarante cinq mille deux cents ſoixante & dix vers. On a meſuré les ouvrages de Cicéron, d'Origéne, de Lactance & d'autres, par le nombre de vers, c'eſt-à-dire, de (3) lignes que ces livres contenoient. Cornelius Nepos dit *qu'il a renfermé dans un ſeul*

Cardan. lib. 17. de rer. varier. c. 98.

in Ariſtot.

Prid. Hiſt. des Juifs. t. 2. part. 1. liv. 5.

(1) *On remarque, dans les anciens monuments, que les Grecs ne diviſoient leur écriture que par l'accompliſſement du ſens, leurs mots mêmes n'aïant d'ailleurs aucune ſéparation. Quand le ſens étoit fini, ils recommençoient une autre ligne, comme on peut le voir par les marbres d'Arondel. Ils n'écrivoient donc pas de ſuite, mais par verſets.*

(2) Hermippus viciès centena millia verſuum à Zoroaſtro condita, indicibus quoque voluminum ejus poſitis, explanavit. *Plin. lib. 30. c. 1.*

(3) Verſus *vient de* verto, *qui ſignifie tourner, parce que l'écrivain & le lecteur, au bout de la ligne, retournent au commencement de la ſuivante. Menag. obſervat. in Diog. Laërt. t. 2. lib. 4. §. 24. La citation d'un verſet ſe rend encore par le mot latin* verſus.

In Epamin. *volume les vies des plus illuſtres capitaines, que différents auteurs avant lui avoient écrites en pluſieurs milliers de vers.* Diogéne de Laërce fait monter les ouvrages de Théophraſte à deux cents trente mille huit cents vers, & il rapporte que Chryſippe écrivoit juſqu'à cinq cents vers par jour. Joſeph à la fin de ſes antiquités obſerve qu'elles contiennent vingt livres, & ſoixante mille vers : & l'Empereur Juſtinien, dans la ſeconde préface du Digeſte, fait remarquer que toutes les réponſes des anciens Juriſconſultes, diſperſées dans un nombre immenſe de volumes, ont été réduites environ à cent cinquante mille vers.

In Théophr. & in Chryſip.

Suidas témoigne que Callimaque & Ariſtarque avoient compoſé chacun plus de huit cents (1) volumes. Zénon le Stoï-

(1) *Ces volumes étoient des cayers ou des rouleaux, d'où eſt venu le mot de volume*, à Volvendo. *On conſervoit, dans les anciennes bibliothéques, les livres roulés autour d'un bâton orné aux deux bouts de quelque bois précieux, ou d'yvoire, comme nos cartes de géographie. Le bâton étoit à l'extrémité du livre ; d'où eſt venuë l'expreſſion*, ad umbilicum perducere, *pour ſignifier, achever un ouvrage : parce que l'extrémité du livre, en le roulant, étoit ramenée au milieu. Outre ces rouleaux, les anciens avoient des livres compoſés de pluſieurs feüilles quarrées, reliées enſemble, comme nos livres d'aujourd'hui.*

cien avoit compoſé ſept cents cinq traités ou opuſcules différents. Epicure, ſelon Diogéne de Laërce, étoit celui des philoſophes qui avoit le plus écrit; mais Diogéne de Laërce dit ailleurs, *que Xénophane avoit écrit plus que Zénon, Démocrite plus que Xénophane, Ariſtote plus que Démocrite, Epicure plus qu'Ariſtote, & Chryſippe avoit plus écrit qu'aucun.* A la vérité il obſerve *que ſi l'on eût ôté des ouvrages de Chryſippe, ce qui n'étoit pas de lui, il ne ſeroit rien reſté.* *In Epicur.* *In præm.* *In Zen. Cit.*

Le grand travail de l'Hexaple d'Origéne lui fit donner le ſurnom *d'auteur de Diamant.* S. Jerôme dit que la vie eſt trop courte, pour lire autant qu'Origéne avoit écrit ou dicté à différents copiſtes. Didyme, ſurnommé (1) *Calcen-* Adamantius *Epiſt. ad Pammach.* *Sen. epiſt. 88.*

Ceux-là étoient beaucoup plus reſſerrés; & Martial dit que ſon Tite-Live, qui en rouleaux occupoit toute ſa bibliothéque, étoit réduit ſous une relieure peu étenduë.

Pellibus exiguis arctatur Livius ingens,
Quem mea vix totum bibliotheca capit.

(1) *Il y a eu deux Didymes, touts deux d'Alexandrie: celui-ci ſurnommé Calcentére, qui vivoit du tems d'Auguſte; & Didyme l'aveugle, dans le 4. ſiécle de l'ére chrétienne, qui après avoir perdu la vûë à l'âge de 5. ans, ſe rendit très-ſçavant, fut profeſſeur en théologie, & fit de grands progrès dans la dialectique, la géométrie, l'aſtronomie, & l'arithmétique. Rufin. lib. 2. hiſt. eccleſ. c. 7. Socr. lib. 4. c. 20.* Didymus

n'a rien d'incroïable, ni même de fort extraordinaire. On pourroit bien plutôt soupçonner de l'éxagération dans ce que Baillet rapporte que Lopès de Véga, poëte Espagnol, a composé dix-huit cents comédies, & quatre cents piéces dramatiques ou actes sacramentels, qui se représentoient à l'air dans les places publiques de Madrid à la fête du S. Sacrement; outre un grand nombre d'autres ouvrages, & entr'autres un poëme de la conquête de Jérusalem.

Jugem. des sçav. t. 5. p. 147.

Quelques auteurs se pressent trop de mettre au jour leurs productions. Horace (1) conseille de garder un ouvrage pendant neuf ans. Quintilien (2) avertit les auteurs de se défier de la complaisance, qu'ils ont pour leurs nouvelles productions. Apulée a raison (3) de dire que l'exactitude est incompatible avec la viteſſe de la compoſition. D'autres ne pouvant se contenter eux-mêmes retouchent continuellement un ouvrage qu'ils

(1) Nonumque prematur in annum. *Hor. art. poët.*

(2) Ne nobis scripta nostra, tamquàm recentes fœtus blandiantur. *Quint. instit. lib. 10. c. 4.*

(3) Nulla enim res potest esse eadem festinata simul & examinata: nec esse quidquam omnium quod habeat & laudem diligentiæ simul & gratiam celeritatis. *Apul. de Deo Socrat.*

ne rendent pas meilleur. Pline le jeune (1) voulant déterminer Suétone à publier ſon hiſtoire, lui écrivit *qu'il l'avoit portée à un tel point de perfection, que la lime, au lieu de la polir, ne pouvoit plus que l'affoiblir.*

La coutume de changer de (2) nom a

(1) Perfectum opus abſolutumque eſt, nec jam ſplendeſcit limâ, ſed atteritur. *Plin. lib. 5. epiſt. 11.*

Memorabili præcepto nocere ſæpè nimiam diligentiam. *Plin. Hiſt. nat. lib. 35. c. 10.*

(2) *Le Tourneur a été changé en Verſ.r.s. Reuchlin qui ſignifie en Allemand fumée (nom d'une famille illuſtre de France) changea ſon nom en Capnio qui a la même ſignification de fumée en grec. Il donna à un de ſes diſciples le nom grec de Melanchthon qui ſignifie terre noire : ce nom fut en grande réputation parmi les Calviniſtes, Sammaticius prit le nom grec d'Akakia. Du nom de Gérard, a été formé celui d'Eraſme. Le chancelier de l'Hôpital a été traveſti en Xenius. On trouve un grand nombre de ces changements de noms, dans les lettres intitulées:* Epiſtolæ obſcurorum virorum. *Les noms propres ont eſſuié une autre révolution. Les anciens traduiſant des noms étrangers, n'en changeoient que la terminaiſon. Ils conſervoient par exemple Pyrrhus & Epicurus, ſans les rendre par Rufus & Auxiliator : Homére, dont le nom ſignifie en grec, un otage, n'a point été appellé en latin,* obſes. *Quelques-uns de nos auteurs, par un uſage contraire, ont rendu les noms propres très-difficiles à entendre, en traduiſant ce qui s'y trouve de ſignificatif. De Thou appelle d'Entrague Interamnas. Toute ſon*

Changements de noms des ſçavants.

régné long-temps parmi les gens de lettres. Le pape Paul II. défendit ce déguiſement de noms. Il fit même empriſonner les ſçavants qui contrevinrent à ſes défenſes, ſoit qu'il ſe défiât de quelque complot tramé entre ces auteurs qui affectoient de ſe cacher, ſoit qu'il jugeât impie de quitter ſon nom de baptême pour en prendre d'inventés à plaiſir.

Huetian. p. 3.

Noms badins de quelques Académies.

Quelques académies ont pris plaiſir à ſe donner des noms badins & extraordinaires. Celle de Pérouſe s'eſt appellée l'académie des *Inſenſés*; celle de Piſe, l'académie des *Extravagants*: celle de Peſaro, l'académie des *Hétéroclites*. L'académie de Florence fut appellée des *Humides*; & ſes premiers membres étoient ſurnommés *le Gelé*, *le Trempé*, *le Trouble*, *le Brochet*, *le Bourbeux*, *le Cygne*, &c. L'académie de Génes a pris le nom des *Endormis*; celle d'Alexandrie, des *Immobiles*; celle de Viterbe, des *Opiniâtres*; celle de Sienne, des *Lourdauts*; celle de Città di Caſtello, des *Abſurdes*; celle de Fabriano, des *Dès-unis*; celle de

hiſtoire eſt pleine de noms pareillement dépaïſés. Hugo Candidus & Guillelmus Parvus viennent du même abus. Ne ſeroit-il pas ridicule d'appeller Campanella, Thomas Clochette, ou de traduire le nom propre de Ménage en Oeconomius?

Rossano des *Sans souci* ; celle de Naples, des *Furieux* ; celle de Macerata, des *Enchainés*. Les académiciens de Toulouse ont pris le nom de *Lanternistes*, parce que leurs premiéres assemblées furent secrétes, & qu'ils se rendoient à leurs conférences la nuit, sans faire porter de flambeaux, & aïant à la main des lanternes.

La consídération des sciences a fort varié. Il y a eu des temps & des païs où elles ont été fort honorées, & d'autres où elles sont tombées dans le mépris. La consídération des sciences a fort varié.

Hipparque, fils de Pisistrate, envoïa à Anacréon une galére à cinq rangs de rames. Gorgias le Sophiste fut le seul, à qui les (1) Grecs firent élever une statuë d'or. Alexandre, à la prise de Thébes, conserva la maison de Pindare, & fit beaucoup de faveurs à ses descendants. Les sçavants d'Alexandrie étoient entretenus & entiérement défraïés par les libéralités des Rois d'Egypte : ils étoient logés dans un grand édifice nommé le Musée, dont Ptolémée Soter fut le fondateur. Les philosophes & les (2) poëtes *Ælian. lib. 8. var. c. 2.* *Arrian. lib. 1.*

(1) Gorgiæ tantus honos habitus est à totâ Græciâ, soli ut ex omnibus, Delphis, non inaurata statua sed aurea statueretur. *Cic. lib. 3. de oratore.*

(2) Magnum & Menandro, in comico soc-

recevoient des ambaſſades de la part des ſouverains. Pompée, entrant chez le philoſophe Poſſidonius, fit abaiſſer les haches & les faiſceaux ; & celui qui avoit (1) reçu les ſoumiſſions de tout l'Orient, voulut rendre hommage à la ſcience. La lampe de fer d'Epictéte fut vendue trois mille drachmes, ou environ cinq cents écus de notre monnoie. On a prétendu que l'uſage de couronner les poëtes étoit preſque auſſi ancien que la poëſie, & qu'après avoir été interrompu pendant les ſiécles de barbarie & d'ignorance, il fut (2) renouvellé avec éclat, en la perſonne de Pétrarque, qui fut couronné de laurier au Capitole, le jour de Pâques de l'année 1341. L'univerſité de Paris eſt traitée par nos Rois de fille ainée depuis pluſieurs ſiécles : le roi Catholique & le cardinal Ximénès allant un jour à un acte public qui ſe ſoutenoit dans la nouvelle univerſité d'Alcala, voulurent que

Lucien, comment il faut écrire l'hiſt.

Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 10.

Hiſt. du Card. Xim. par Fléch. liv. 6.

co, teſtimonium Regum Ægypti & Macedoniæ contigit, claſſe & per legatos petito. *Plin. lib. 7. c. 30.*

(1) Ut percuti de more fores à lictore vetuerit ; & faſces januæ ſubmiſerit is cui ſe Oriens Occidenſque ſubmiſerat. *Plin. loc. cit.*

(2) *Je n'ai trouvé aucune preuve de cet uſage du couronnement des poëtes dans l'antiquité. Lilio Giraldi penſe qu'il n'a pas commencé long-tems avant Pétrarque. Girald. dialog. 1.*

le recteur marchât au milieu d'eux. Marguerite Stuart, femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. trouvant Alain Chartier endormi, le baisa en présence de plusieurs dames & seigneurs qui étoient à sa suite, & leur dit *qu'elle avoit voulu faire cet honneur à une bouche, qui avoit proféré tant de belles paroles.*

Auteurs parmi les souverains & grands seigneurs.

On compte parmi les auteurs un grand nombre de souverains, de princes & de grands seigneurs. Le second Mercure ou Hermés Trismégiste, lequel, suivant l'opinion la plus commune, étoit roi de Thébes en Egypte & de Memphis, avoit composé plusieurs volumes qui contenoient des hymnes en l'honneur des dieux, des préceptes pour les rois & pour les prêtres, des traités d'astronomie, les explications des caractéres hiéroglyphiques, ou lettres mystérieuses des Egyptiens. Il avoit écrit du culte des dieux & des sacrifices, des (1) ames des hommes, de la nature des dieux, enfin de l'anatomie & de la médecine. Ptolémée Philadelphe emploïa Manethon à traduire ces ouvrages en Grec, mais l'original & la traduction se sont

(1) *Marsile Ficin a traduit en langue latine deux traités grecs de métaphysique, intitulés l'un Pymandre & l'autre Asclepius, attribués faussement à Hermès Trismégiste.*

également perdus. Nécepſos autre (1) roi d'Egypte fort ancien, a été auteur de pluſieurs livres de magie, d'aſtrologie & de médecine. Denys tyran de Syracuſe avoit une extrême paſſion pour compoſer des tragédies, & diſputer le prix aux poëtes de ſon temps. Pyrrhus roi d'Epire, qui fut toujours dans l'action, & dont Plutarque raconte des prodiges de valeur, a laiſſé des traités de l'art de la guerre. On lit dans Arrien que Ptolémée Soter a écrit l'hiſtoire d'Alexandre. Les Rois, Hiéron II. de Sicile, Attale Philométor de Pergame, & Archelaüs de Cappadoce ont compoſé des traités d'agriculture. Xénophon n'eſt pas moins célébre par ſes ouvrages de philoſophie & d'hiſtoire, que par la retraite des dix mille Grecs qu'il commandoit. Hannibal écrivit pluſieurs livres en Grec, & entr'autres l'hiſtoire de l'expédition de Cn. Manlius Vulſo en Aſie, qu'il dédia aux Rhodiens. Scipion Emylien & Lælius ont (2) paſſé pour les

Diod. Sic. lib. 15.

Cic. lib. 9. epiſt. 25. Plutarq. compar de Pyrrh. & de Mar.

Plin. lib. 8. c. 3.

Cornel. Nep. in Hannib.

(1) *Il eſt parlé de Nécepſos, roi d'Egypte dans Pline, hiſt. nat. liv. 7. c. 49. & dans une lettre d'Auſone à S. Paulin.*

(2) *C. Lælius, ami inſéparable de Scipion le premier Africain, eut un fils nommé comme lui C. Lælius, lié d'une auſſi étroite amitié avec Scipion Emylien, ou le ſecond Africain.*

auteurs des comédies miſes ſous le nom de Térence. Sylla a fait des mémoires qui ſont ſouvent cités par Plutarque.

Jules Céſar dans ſa plus tendre jeuneſſe compoſa l'éloge d'Hercule, & les tragédies d'OEdipe & d'Adraſte, avec pluſieurs autres piéces de théatre, qui furent appellées Julies, & qu'Auguſte défendit de publier. Il fit un (1) poëme dont parle Suétone. Les vers, qui nous (2) reſtent de lui, où il critique les comédies de Térence, ne marquent pas un grand talent pour la poëſie. Il excella parmi les orateurs, & plaida pour les Bithyniens, pour la loi Plautia, pour Decius le Samnite, pour Sextilius. A l'âge de vingt-un ans, il accuſa Dolabèlla. N'étant encore que queſteur, il fit les oraiſons funébres de ſa tante Julie & de Cornélie ſa femme. Il a compoſé les

(1) *Ce poëme étoit intitulé* Iter. *Suet. in Jul. c. 56.*

(2) Tu quoque, tu in Summis, o dimidiate Menander,
Poneris, & meritò puri Sermonis amator:
Lenibus atque utinàm Scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cùm Græcis, neque in hâc deſpectus parte jaceres.
Unum hoc maceror & doleo tibi déſſe, Terenti.

deux Anti-Catons, des traités d'auſpices & d'augures, un recueil d'apophthegmes, un traité d'aſtronomie, & des éphémérides. Il fut auteur de deux livres de remarques ſur la langue latine. Il ne nous reſte de touts ſes ouvrages que ſes commentaires. Pline dit que Céſar ſurpaſſoit en vigueur d'eſprit touts les autres hommes.

Plin. Lib. c. 25.

Auguſte, à l'âge de douze ans, fit l'oraiſon funébre de ſon aïeule Julie. Il écrivit des commentaires de ſa vie. Il a fait, ſelon Suidas, les tragédies d'Ajax & d'Achille : mais Suétone rapporte que cette tragédie d'Ajax fut ſeulement commencée ; & qu'Auguſte n'en étant pas content, répondit (1) à un de ſes amis, qui s'informoit de l'état où étoit cette piéce, *que ſon Ajax s'étoit jetté ſur une éponge :* faiſant entendre qu'il avoit effacé ſon ouvrage, par une alluſion à la mort d'Ajax, qui ſe jetta ſur ſon épée. Il compoſa un traité ſur Caton, des exhortations à la philoſophie, un poëme en vers hexamétres ſur la Sicile, & quelques épigrammes. Il ne reſte de ces ouvrages, que des vers fort obſcénes ſur Fulvie femme de Marc Antoine, qui ſont

In vit. Aug.

(1) Ajax in ſpongiam incubuit. *Macrob. Saturnal. lib. 2. c. 4. Suet. in Oct. c. 85.*

rapportés par Martial : & ceux que cet Empereur avoit faits sur ce que Virgile (1) ordonna, par son testament, de brûler l'Enéide, parce qu'il n'avoit pas eu le tems de retoucher ce poëme. *Martial. lib. 11. epig. 21.*

Tibére a écrit des commentaires de sa vie, il a aussi composé des vers lyriques intitulés, *Complainte sur la mort de Césat*, & des poëmes Grecs. Mæcenas a fait deux tragédies, de Prométhée & d'Octavie. Il a été auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle des animaux, sur la parure, sur les pierreries. Athénée & Plutarque parlent de Juba roi de Mauritanie, comme d'un prince très-sçavant. Pline (2) dit que ses con- *Suet in Tib. c. 61. & 70.* *Meibom. in Mæcen. c. 23. 24. & 25.* *Athen. lib. 3. Plutarch. in Sertor.*

(1) Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tàm dirum mandare nefas ? ergò ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis ?
Sed legum servanda fides ; supremaque voluntas
Quod mandat fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potiùs legum veneranda potestas ;
Quàm tot congestos, noctesque diesque, labores
Hauserit una dies.
Vita Virgil.

(2) Juba Ptolemæi pater, qui primus utrique Mauritaniæ imperavit, studiorum clari-

noissances le rendent plus célébre que sa couronne. Il avoit composé des antiquités Romaines ; des dissertations sur la peinture & sur les peintres, des annales de Libye & d'Arabie, qui contenoient plusieurs choses curieuses sur l'histoire naturelle de ces païs-là, & qu'il avoit dédiées à Caïus César petit-fils d'Auguste, des traités de médecine & de grammaire.

Germanicus a fait quelques tragédies Grecques & un poëme sur le tombeau d'un cheval d'Auguste. L'empereur Claude écrivit une histoire Romaine depuis la mort de César, & des commentaires de sa vie, avec une défense de Cicéron contre la critique d'Asinius Gallus. Il ajouta à l'alphabet trois lettres, qui furent en usage durant son régne, & retranchées après sa mort. Agrippine, mere de Néron, a laissé des mémoires. Zénobie, reine de Palmyre, a composé un abregé de l'histoire d'Alexandrie & d'une partie de l'Orient. Trajan (1) & Adrien ont écrit des commentaires de leurs vies. L'empereur

Suet. in Claud.

Tac. annal. lib. 11.

Tac. annal. lib. 4.

Casaub. Præfat. ad Polyb.

tate memorabilior etiàm quàm Regno. *Plin. lib. 5. c. 1.*

(1) Commentarios de suis aut alienis rebus composuerunt Cornelius Sylla, Julius Cæsar, Augustus, Claudius, Trajanus, Adrianus, & plures alii. *Casaub. præfat. ad Polyb. Le Vayer, t. 2. de cours de l'hist.*

Tite avoit tant de diſpoſition à la poëſie, qu'il dictoit pluſieurs vers ſur le champ. *Suet. in Tit. c. 3.*

Il a compoſé des tragédies Grecques & d'autres poëmes. *Eutrop. Iſid. Suid. ap. Voſ. de poët. græc.*

Domitien, pour cacher (1) ſes inclinations perverſes, feignit de s'adonner à l'étude, & s'occupa à (2) faire des vers. *c. 9.*

Nous avons les réflexions de l'empereur Marc Auréle Antonin, remplies d'une morale Stoïcienne.

L'empereur Clodius Albinus a fait des Géorgiques, & des romans qui ont eu de la réputation, quoique d'un ſtyle aſſez médiocre. *Jul. Capitol. in Albin.*

L'Empereur Conſtantin écrivoit des diſcours en latin, & il avoit des interprétes chargés de les traduire en Grec. *Euſeb. de vitâ Conſt. lib. 4. c. 22.*

De

(1) Domitianus ſtudium litterarum & amorem carminum ſimulans, quò velaret animum. *Tac. hiſt. lib. 4.*

(2) Germanicum Auguſtum ab inſtitutis ſtudiis deflexit cura terrarum; parumque diis immortalibus viſum eſt eum eſſe maximum poëtarum. *Quintil. lib. 10. inſt. c. 1. Ce paſſage de Quintilien ne regarde pas Germanicus, neveu de Tibére : c'eſt un trait de flatterie adreſſé à Domitien, qui fut ſurnommé Germanicus, avant que d'être Empereur. Il ne peut y avoir de doute, ſi l'on conſidére que le titre d'Auguſte ne convient qu'à un Empereur, & que les paroles ſuivantes ne peuvent être appliquées qu'à un prince vivant:* Quis enim caneret bella meliùs, quàm qui ſic gerit ? Dicent hæc plenius futura ſæcula ; nunc enim cœterarum fulgore virtutum laus iſta perſtringitur. *Quintil. loc. cit.*

ce nombre eſt l'oraiſon adreſſée à l'aſſemblée des Saints, qu'Euſébe a rapportée à la fin de ſon hiſtoire. Cet Empereur emploïa les derniers tems de ſa vie
Ibid.lib.4. 55. à compoſer pluſieurs autres diſcours : & même lorſqu'il ſe ſentit proche de ſa mort, il récita une oraiſon funébre, où il s'étendoit fort au long ſur l'immortalité de l'ame & ſur les récompenſes & les punitions de l'autre vie. Les ouvrages de l'empereur Julien ſont trop connus pour en faire ici le détail. L'empereur Gratien étoit bon poëte. L'impératrice Eudocie femme du jeune Théodoſe a
Cod.183.& 184. laiſſé pluſieurs poëmes, dont on trouve un extrait dans la bibliothéque de Photius. Elle mit en vers héroïques Grecs les huit premiers livres de l'ancien teſtament, & compoſa des paraphraſes poëtiques ſur les prophéties de Zacharie, de Daniel,
Hiſt. lib.7. c.21. & d'autres prophétes. Socrate rapporte qu'elle avoit compoſé un poëme heroïque au ſujet de la victoire, que l'empereur Théodoſe II. ſon mari remporta ſur les Perſes. On lui a attribué la vie de Jeſus-Chriſt en centons d'Homére, qui eſt venuë juſqu'à nous. L'Empereur Conſtantin Pogonat ou le Barbu a fait un ouvrage ſur l'agriculture, diviſé en vingt livres. Les empereurs Baſile, & Conſtantin Porphyrogénéte ont compoſé des

inſtructions à leurs enfants. Ce dernier, outre les extraits qu'il fit faire de pluſieurs anciens auteurs, & la deſcription de l'empire qu'il adreſſa à Romain ſon fils, a laiſſé un traité de l'image de notre Seigneur envoïée à Abgare roi d'Edeſſe, l'hiſtoire de l'empereur Baſile le Macédonien ſon aïeul, & autres ouvrages. Les empereurs Maurice & Léon VI. ont écrit des livres ſur la Tactique & ſur la diſcipline militaire. L'empereur Michel, ſurnommé Parapinace, à cauſe d'une grande famine arrivée de ſon tems, fut fort mépriſé pour s'amuſer à faire des vers, pendant que les Turcs attaquoient les frontiéres de l'empire. L'empereur Alexis Comméne a compoſé un traité des dons & des choſes ſacrées, qu'il a intitulé *la bulle d'or*. Il ſemble que ce titre ait été imité par l'empereur Charles IV. de Luxembourg, qui l'a donné à la fameuſe conſtitution, qui eſt encore le fondement du droit Germanique. Anne Comméne a compoſé quinze livres de (1) l'Alexiade ou de la vie d'Alexis ſon pere: L'empereur Andronic Paléologue, *Hiſt. Byzant.*

(1) *L'Alexiade a été traitée de fable, parce que la vérité des faits y eſt entiérement déguiſée par flatterie pour Alexis. Cette hiſtoire ne fut d'abord publiée qu'en huit livres par Hœſchelius.*

surnommé le Vieux, a fait (1) un dialogue entre un Juif & un Chrétien sur les preuves de la religion Chrétienne. Jean V. Cantacuzéne après s'être démis de l'empire, & s'être fait moine au mont Athos, a composé l'histoire d'Andronic Paléologue & la sienne. L'empereur Manuel II. étoit théologien & philosophe. On a de lui dans la bibliothéque du roi vingt dialogues sur la religion, & cent préceptes à Jean Paléologue son fils & son successeur. Ces ouvrages ont été traduits en François dans le seiziéme siécle.

Charlemagne paroît avoir écrit contre l'héresie de Felix d'Urgel, & sur la (2) question des images. Il étoit si bon ménager du tems, qu'à table il se faisoit toujours lire quelque histoire ou quelque ouvrage de S. Augustin. Il donna des noms aux mois de l'année & aux vents. Ils composa en vers latins l'épitre dédicatoire d'un pseautier qu'il envoïoit au pape Adrien I. Ces vers, au nombre de vingt, sont rapportés par Lam-

Lambec. Biblioth. Cæsar lib. 2. c. 5.

(1) *Quelques auteurs attribuent ce dialogue à un autre Andronic de Constantinople, différent des empereurs de ce nom.*

(2) Les livres Carolins, sur la question des images, furent composés ou par l'illustre Alcuin, ou par les évêques François, au nom de Charlemagne qu'ils y font parler. *Hist. littér. de la Fr. t. 4.*

becius. Il fit auſſi, en vers latins, l'épitaphe du même pape qui ſe trouve dans les annales de Baronius, en 38. vers. *Baron. t. 9. ad ann. 795.*

Jean Albert Fabricius a encore recueilli deux épitres en vers de cet empereur à l'hiſtorien Paul Diacre & quelques vers ſur la mort de Rolland. Il aimoit fort les Sciences & les Sçavants, & s'appliquoit à la rhétorique, à la dialectique, & ſurtout à l'aſtronomie. Il a auſſi (1) compoſé une grammaire de la langue Thudeſque. *Fabric. Biblioth med. & infim. latinit. lib. 3.* *Eginhard. in Car. M.*

L'empereur Fréderic II. a fait de fort bonnes poëſies Italiennes, & un traité ſur la chaſſe. L'empereur Maximilien I. compoſa quelques poëſies, des mémoires de ſa vie & autres ouvrages. *Fabric. bibl. med. & infim. latinit. lib. 6.* *Lambec. lib. 2. bibl. Cæſar. c. 8.*

Charles-Quint fut auteur d'un traité de l'art de la guerre; & il écrivit des mémoires de ſon régne en François. *Je m'étonne*, dit Bayle, *que ces mémoires n'aient jamais vû le jour, puiſqu'on en avoit des copies, & que Guillaume Marindo les avoit traduits en Latin, à deſſein de les publier inceſſamment.* » Tout le monde, » ſuivant la remarque de Brantome, y » fût accouru pour en acheter, comme » du pain en un marché en un tems de *Préf. du duc de Rohan, ſur les int. des pr.* *Dict. not. C. ſur Charl. Quint.* *Cap. étrang. art. de Char. Quint.*

(1) Scripſit & grammaticam patrii ſermonis, quam extare aiunt. *Aventin. lib. 4.*

» famine : & certes la cupidité d'avoir un » tel livre ſi beau & ſi rare, y eût bien » mis autre cherté qu'on ne l'a vûë, & » chacun eût voulu avoir le ſien. «

Greg. Tur. lib. 6. c. 46. Le roi Chilpéric étoit poëte. Grégoire de Tours dit que ſes vers étoient pleins de licences poëtiques & irréguliers en la quantité. Il voulut ajouter des lettres Grecques à l'alphabet, & il fit un livre ſur la Trinité. Grégoire de Tours & Salvius d'Albi dirent fort librement à ce roi, que ſon livre étoit plein d'erreurs.

Fleur. Hiſt. Eccl. t. 11. *l.* 54. Vers la fin du neuviéme ſiécle, Alfred roi d'Angleterre, a fait des cantiques & pluſieurs traductions, & il a recueilli les anciens vers Saxons, qui contenoient l'hiſtoire de cette nation. Le roi Robert II. a compoſé pluſieurs (1) hymnes & la priére au ſaint (2) Eſprit que l'égliſe chante encore. Marguerite d'Orléans ſœur de François I. veuve en premiéres noces du duc d'Alençon, & remariée à Henri d'Albret roi de Navarre, a com-

(1) *Parmi les hymnes de ce Roi, il y en a un, qui commence par ces mots* : O conſtantia martyrum ! *la Reyne Conſtance, qui avoit ſouvent preſſé le Roi de faire des vers pour elle, ne doute point, lorſqu'elle entendit le commencement de cet hymne, que ce ne fuſſent des vers à ſa loüange. Favyn, theatr. d'honn. & de chev. liv.* 3.

(2) Veni, ſancte Spiritus, & emitte cœlitùs, &c.

poſé des comédies, & autres ouvrages ſous ce titre : *Marguerites de la Marguerite des Princeſſes ;* avec des contes à la maniere de Boccace, qui ſont intitulés : *Les nouvelles de la reine de Navarre.* La reine Marie Stuart récita au Louvre, en préſence de toute la Cour, une oraiſon Latine qu'elle avoit faite.

On a imprimé depuis peu une épître en vers, de François I. à la Comteſſe d'Engouleſme ſa mére. Il ſe trouve d'autres poëſies de ce monarque à la bibliothéque (1) du Roi. Les lettres doivent s'honorer infiniment de ces ouvrages de leur reſtaurateur.

Charles IX. a fait un (2) traité ſur la chaſſe du cerf, & quelques poëſies. La reine Marguerite de Valois a laiſſé des poëſies & des mémoires.

(1) *Parmi les manuſcrits de Baluze. n.* 370.

(2) Ce petit ouvrage eſt plein d'érudition & de belles recherches ſur la nature des cerfs, auxquelles ce monarque dit avoir fait travailler les plus ſçavants perſonnages. *M. de Séré, Préf. du poëm. de la chaſſ.* Ces livres de la vénerie & de la chaſſe ont été imprimés en 1625. quoiqu'imparfaits ; la mort n'aïant donné à Charles IX. le loiſir d'y apporter la derniére main. Il étoit d'ailleurs ſi amateur de la poëſie, que l'un des ornements de celle de Ronſard eſt d'y voir les vers d'un ſi brave Roi entremêlés. *Naudé, addit. à l'hiſt. de Louis XI. ch.* 8.

Henri le Grand a traduit les commentaires de Céſar, & Caſaubon aſſûre que ce monarque avoit commencé des commentaires de ſa vie. La guerre des Suiſſes, décrite dans le premier livre des commentaires de Céſar, a été (1) traduite par Louis le Grand.

Caſaub. Præfat. ad Polyb.

Henri VIII. roi d'Angleterre, obtint le titre de *défenſeur de la foi*, pour ſon traité des Sacrements contre Luther. La reine d'Angleterre Eliſabeth a traduit des auteurs Grecs & Latins, & entr'autres quelques tragédies de Sophocle. Jacques I. roi d'Angleterre, a écrit plus en docteur qu'en roi. Il a compoſé des livres de controverſe contre Vorſtius & contre les Cardinaux du Perron & Bellarmin. Scioppius auteur contemporain, l'a traité avec fort peu de ménagement (2) dans pluſieurs ouvrages.

Le Czar Pierre I. a compoſé des traités de Marine. On attribue à Hoam Ti,

Hiſt. de l'Acad. des ſcienc. ann. 1725.

(1) *Cette traduction a été imprimée à Paris, en 1615. in fol. avec des figures. L'édition qui eſt unique, eſt rare. Méthod. d'étud. l'hiſt. t. 2. p.* 481.

(2) *Dans celui qui eſt intitulé*: Eccleſiaſticus autoritati ſereniſſimi D. Jacobi magnæ Britanniæ regis oppoſitus; *Dans celui qui eſt intitulé*: Collyrium regium Britanniæ regi graviter ex oculis laboranti muneri miſſum; *Dans celui qui eſt intitulé*: Corona regia.

prétendu roi de la Chine, des livres de médecine, qui traitent particuliérement de la connoiſſance du poulx. Il y a une relation de la bataille de Senef, écrite par le grand Condé. Armand-Loüis Prince de Conti a fait un traité de la comédie ſuivant la tradition de l'égliſe & les ſentiments des péres. Il eſt fait mention, dans la bibliothéque de la Croix du Maine, de pluſieurs ouvrages de piété, qui ſont de Gabrielle de Bourbon-Montpenſier, femme de Loüis de la Trimouille. *Art. Gabrielle.* Foulques IV. Comte d'Anjou, écrivit au commencement du douziéme ſiécle, une hiſtoire de ſa maiſon, qui a été publiée par D. Luc d'Achery.

La maiſon de Foix a paſſé pour lettrée & ſçavante. *Montagn. liv. 1. c. 25.* Gaſton Phœbus comte de Foix, eſt auteur d'un traité intitulé, *Déduits de la Chaſſe*; les deux tiers ſont en proſe, & un tiers en vers. Du Bellay de Langei a acquis beaucoup (1) de gloire,

(1) *Son épitaphe eſt en huit vers Gaulois :*
Arrête toi, liſant;
Cy deſſous eſt giſant,
Dont le cœur dolent j'ai,
Ce renommé Langeai
Qui ſon pareil n'eut pas :
Et duquel au trépas
Jettérent pleurs & larmes
Les lettres & les armes.
Sidan a nommé du Bellay de Langei, l'honneur de la nobleſſe Françoiſe.

pour n'avoir pas moins bien ſervi François I. de ſa plume que de ſon épée. Henri duc de Rohan a laiſſé un traité des intérêts des princes, & un autre du parfait capitaine. Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon a décrit le ſiége de Metz. L'amiral de Coligni a compoſé l'hiſtoire du ſiége de S. Quentin. Brantome, ſi connu par ſes ouvrages, & Montréſor, auteur des mémoires de la minorité de Louis XIV. étoient de la màiſon de Bourdeille. Henri Duc de Guiſe, que quelques-uns ont appellé *le Roi de Naples*, publia des mémoires concernant la révolution de ce Roïaume. Il ſe préſente une foule d'auteurs d'une nobleſſe diſtinguée & faiſant profeſſion des armes : les maréchaux de Montluc, de Tavanne, d'Eſtrées & de Grammont, Caſtelnau, Du-Pleſſis-Mornai, d'Aubigné, le duc de La Rochefoucault, La Chatre, Beauvau, Du Châtelet, Clermont de Monglas, Buſſi-Rabutin, La Fare, &c.

Cicéron fait le dénombrement des illuſtres capitaines, qui ont cultivé leur eſprit par les ſciences & en particulier par la philoſophie : tels que Piſiſtrate, Périclés, Alcibiade, Dion de Syracuſe, Timothée, Agéſilas, Epaminondas, &c.

Il appelle (1) nuds & déſarmés ceux qui entreprennent le maniement des affaires publiques, ſans y être préparés par l'étude. Il eſt évident, & par le raiſonnement & par l'expérience, que la gloire des nations, leur police, leur bonheur, leur ſupériorité ſur les autres peuples, dépendent en partie des ſciences.

Les nations Barbares regardoient au contraire les lettres comme un obſtacle aux qualités militaires. Les Scythes s'étant emparés d'Athénes du tems de l'empereur Claude II. raſſemblérent tout ce qu'ils purent trouver de livres pour les bruler; mais ils en furent détournés par la remontrance de l'un d'entr'eux, qui leur dit *qu'il étoit à propos de conſerver ces ſortes de choſes, pour amollir les courages de leurs ennemis.*

Les lettres regardées par les Barbares comme un obſtacle aux vertus militaires.

Cedren.

Les Goths repréſentérent à leur reine Amalaſunte, *que l'éducation qu'elle donnoit à ſon fils Athalaric, ne convenoit pas à un roi des Goths; que la ſcience ne peut ſe rencontrer avec la valeur; qu'elle ſe tourne en timidité & en baſſeſſe de courage; qu'on doit éloigner de l'indolence des lettres, & livrer entiérement aux exercices des ar-*

Procop. de bell. Goth. lib. 1. c. 2.

(1) Nunc contrà plerique, ad honores adipiſcendos, & ad rempublicam gerendam, nudi veniunt atque inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ ſcientiâ ornati. *Cic. lib. 1. de orat.*

mes un jeune prince destiné à être un grand capitaine : & que celui qui est accoutumé à avoir peur d'une férule, aura peur, à plus forte raison, d'une épée Cette erreur, dont la noblesse de l'Europe est aujourd'hui fort désabusée, avoit pris naissance chez les Barbares sortis du Nord, où les lettres étoient inconnuës.

Magnifiques récompenses de quelques Sçavants.

Il en est de la fortune des gens de lettres à peu-près, comme de la considération des Sciences. Les uns ont été récompensés fort libéralement, les autres avec beaucoup de talents & même de réputation ont été réduits à une extrême misére. Chærilus aïant composé un poëme des victoires des Grecs sur Xerxés, Archelaüs roi de Macédoine récompensa chaque vers d'une piéce de monnoye valant environ deux louis d'or. Horace (1) le confond avec un mauvais poëte de même nom, qui vivoit du tems d'Alexandre le grand. La tragédie d'Antigone valut à Sophocle le gouvernement de Samos. Hiéron roi de Syracuse récompensa de mille muids de blé une épi-

Athen. lib. 5.

(1) Gratus Alexandro regi magno fuit ille Chærilus, incultis qui versibus & male natis, Rettulit acceptos regale numisma Philippos. *Hor. lib. 2. epist. 1. Outre ces deux Chærilus, il y a eu un poëte tragique grec du même nom. Hofman. in voc. Chæril.*

gramme

gramme qu'Archimelus poëte Athénien compoſa ſur un vaiſſeau que ce roi avoit fait conſtruire. Virgile & Horace furent en faveur auprès d'Auguſte, qui diſoit ſur l'aſthme du premier & ſur la fiſtule lachrimale du ſecond (1) : *Je n'ai pas le pouvoir de garantir des ſoupirs & des larmes.* Caracalla fit compter à Oppien pour chaque vers de ſon poëme de la pêche, une piéce de monnoie d'or : ce qui fit nommer ces vers dorés.

La ville de Veniſe fit un préſent de ſix cents écus d'or à Sannazar, pour une épigramme de ſix vers, qu'il avoit compoſée (2) à l'honneur de cette ville.

Charles V. donna une charge de maître des requêtes pour une traduction de la cité de Dieu de ſaint Auguſtin : & Budé dans ſes commentaires de la langue Grecque, dit que François I. lui donna une même charge, en conſidération de l'intelligence qu'il avoit du Grec. An-

(1) Sedeo inter ſuſpiria & lachrymas.

(2) Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeias quantumvis, Juppiter, arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, ait.
Si pelago Tibrim præfers, urbem aſpice utramque :
Illam homines dices, hanc poſuiſſe deos.

drelinus raconte dans ſa dixiéme éclogue (1) qu'aïant récité ſon poëme ſur la conquête de Naples, en préſence de Charles VIII. il en reçut un ſac d'or qu'il pouvoit à peine porter ſur ſes épaules. Le même adreſſe à Jean Ruzé tréſorier de France ſous Charles VIII. un remerciement d'une forte penſion, que ce roi lui faiſoit païer.

René Choppin obtint des lettres de nobleſſe, il y a environ deux cents ans, pour ſon livre du domaine, & mille piſtoles pour la premiére partie des commentaires ſur la coutume d'Anjou. Amyot eut l'abbaïe de Belloſane pour une traduction du roman d'Héliodore. Il fut depuis grand-aumônier de France.

Charles IX. donna à des Portes huit cents écus d'or, pour la comédie du Rodomont. Henri III. lui fit préſent d'une ſomme de trente mille livres, pour mettre au jour un fort petit nombre de ſonnets. Le même auteur obtint de l'amiral de Joyeuſe une abbaïe pour un

(1) Neſcio quâ noſtri captus dulcedine cantûs
Ipſe fuit; fulvi ſaccum donavit & æris,
Vix iſtis delatum humeris!, cunctoſque per annos
Penſio larga datur, qualem non lentus habebat
Tityrus, umbroſis recitans ſua gaudia ſylvis.

ſeul ſonnet. » La peine qu'il prit à faire » des vers, dit Balzac, lui acquit un loi- » ſir de dix mille écus de rente, mais c'eſt » un dangereux exemple : ce loiſir de dix » mille écus de rente eſt un écueil con- » tre lequel les eſpérances de dix mille » poëtes ſe ſont briſées. « *Balz. Entret.* 8.

Le cardinal de Richelieu donna ſix cents livres à Colletet pour ſix vers : ce qui fit dire à ce poëte.

Armand, qui pour ſix vers m'as donné ſix cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre touts mes livres.

Ce cardinal donna encore une autre fois cinquante piſtoles de ſa propre main au même Colletet, pour deux vers ſeulement de ſon monologue des Thuilleries, ajoutant obligeamment *que le roi n'étoit pas aſſez riche pour païer tout le reſte de cette piéce.*

Les exemples des ſçavans malheureux (1) ſont en bien plus grand nombre. Il n'y a point d'art, quelque méchanique qu'il puiſſe être, qui ne pro- Miſére du plus grand nombre des gens de lettres.

(1) *Il y a deux traités* de litteratorum infœlicitate. *L'un eſt de Pierius Valerianus Belunenſis : l'autre de Cornelius Iollius. Joſeph Barberius a fait un petit traité* de miſeriâ poëtarum Græcorum.

mette une récompense (1) plus sûre, plus prompte & plus ample que les belles lettres. Juvénal dit que les meilleurs poëtes de son tems étoient (2) réduits à se faire baigneurs à Gabies, ou boulangers à Rome, ou crieurs publics.

Cléanthés gagnoit sa vie à puiser de l'eau. Les anciens poëtes Grecs nous sont représentés comme de pauvres vieillards, qui alloient de village en village chanter leurs vers pour mandier leur subsistance. Xylander sçavant commentateur, Alde Manuce, Jean Bodin, Agrippa, la Fontaine & le Tasse sont tombés dans une extrême misére. Charles Etienne est mort en prison pour dettes. Vaugelas ne sortoit point de l'hôtel de Soissons, de peur d'être arrêté par ses créanciers.

Baill. Jug. des sçav. t. 1. p. 446. Du Ryer & Baudouin avoient un marché fait avec leurs libraires (3) à trente sols la feuille des traductions, à quatre

(1) Ut dignus venias hederis & imagine macrâ:
Spes nulla ulterior. *Juven. Sat. 7.*

(2)..... cùm jàm celebres notique poëtæ
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furnos
Tentarent, nec fœdum alii nec turpe putarent
Præcones fieri. *Juven. Sat. 7.*

(3) *Combien d'auteurs ont composé leurs ouvrages, plus pour soulager leur misére, que pour acquerir de la réputation ? & dont on peut dire après de Thou, qu'ils ont travaillé,* fami non famæ.

francs le cent des grands vers, & à quarante sols le cent des petits. La triste pauvreté est (1) peu propre à l'enthousiasme des Muses. D'un autre coté, celui qui est occupé des devoirs d'une charge, distrait par le soin de ses biens, entraîné par le torrent des plaisirs, est-il fort capable de cet enthousiasme des Muses? Il n'arrive guéres qu'un homme, à portée de touts les agréments de la vie, donne ses veilles au travail, & pour me servir des termes de Perse, qu'il frappe (2) sa table & morde ses ongles pour composer de bons ouvrages. La pauvreté ôte à l'esprit son élévation & sa force; la prospérité le distrait & le rend paresseux. Quel concours de dispositions naturelles, fortuites & acquises ne faut-il point pour former d'excellents auteurs?

Auteurs exposés à l'envie.

Ce qu'il y a de plus malheureux dans leur sort, c'est qu'ils ne joüissent point de leur réputation, (3) qui ne commen-

(1).... Neque enim cantare sub antro
Pierio, thirsumve potest contingere mœsta
Paupertas atque æris inops. *Juven. Sat.* 7.

(2) Nec pluteum cædit, nec de morsos sapit ungues. *Pers. Sat.* 1.

(3) Pascitur in vivis livor, post fata quiescit *Ovid.*

Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infrà se positas: extinctus amabitur idem.
Hor.

ce ordinairement qu'après leur trépas. L'optique de la renommée suit une régle opposée à celle de l'optique ordinaire. Plus l'objet s'éloigne, plus il paroît grand. Martial (1) dit à ce sujet, que si la gloire ne vient qu'après la mort, il n'est pas pressé d'en acquérir. On a cependant remarqué qu'un certain homme de Gades (2) vint exprès de son païs pour voir Tite-Live, & s'en retourna dès qu'il l'eût vû.

La plûpart des auteurs se flattent d'acquérir de la réputation par leurs ouvrages : quelques-uns avoüent que dans un siécle aussi éclairé & (3) aussi critique qu'est le nôtre, on s'humilie en se déclarant auteur.

Difficulté de réüssir.

Il est bien difficile de plaire aux différents characteres. L'un se prévient par les apparences de la retenuë & de la modestie ; l'autre pense avantageuse-

(1) Si post fata venit gloria, non propero. *Mart.*

(2) Gaditanum quemdam T. Livii nomine gloriâque commotum ad visendum eum, ab ultimo terrarum orbe venisse, statimque ut viderat, abiisse. *Plin. lib. 2. epist. 3.*

(3) Scio ego quæ scripta sunt, si palàm proferantur, multos fore qui vitilitigent : sed ii potissimum, qui veræ laudis expertes sunt. Eorum ego orationes sino præterfluere. *Caro, ap. Plin. hist. nat. lib. 1.*

ment d'une préſomption, qu'il croit plus capable de réüſſir. Celui-ci veut trouver de l'eſprit ; celui-là goute le ſçavoir : un troiſiéme les exclut touts deux, pour ne s'attacher qu'au ſentiment. Pluſieurs même croient qu'il eſt du bel air de décrier la ſcience, & ils affectent de ne lui rien devoir, en même tems qu'ils en tirent tout l'avantage qu'ils peuvent. L'un blâme les citations ; rien ne plaît tant à un autre que l'application heureuſe d'un beau paſſage. Dans le ſtyle, il y en a qui ne ſont charmés que du concis, du haché, pour ainſi dire ; d'autres au contraire veulent par tout (1) des liaiſons, & même de l'harmonie. On blâme les inégalités du ſtyle, comme du charactére ; & celui qui ne ſoutient pas (2) l'uniformité de l'un & de l'autre, s'expoſe à la critique. Il faut cependant, par un art, qui eſt en apparence oppoſé, diverſifier ſa compoſition : de même que certaines variations dans l'humeur ont je ne ſçai quoi de plus piquant : & c'eſt un précepte

(1) *Caligula appelloit le ſtyle de Sénéque du ſable ſans ciment.* Senecam, arenam ſine calce dicebat. *Suet. in. Calig. c.* 53.

(2)..... Servetur ad imum
Qualis ab incœpto proceſſerit. *Hor. art. poët.*

des plus néceſſaires, d'emploïer (1) les rafinements & les ombres, pour donner plus d'éclat aux couleurs. Quelques-uns n'eſtiment que la méthode, & cherchent uniquement l'analyſe & la préciſion : quelques autres ne peuvent ſouffrir tout cet ordre didactique, qui leur paroît ſec & génant. Je me ſervirai d'une comparaiſon un peu groſſiére, mais les plus ſenſibles ſont celles qui donnent les idées les plus nettes. Comme un ragout délicat demande un aſſaiſonnement où rien ne domine, on veut dans les ouvrages des auteurs un ſtyle qui ſoit excellent, en ce qu'aucune des bonnes qualités, qui le forment, ne s'y faſſe trop ſentir. Ainſi la roideur des penſées nuit à Sénéque ; la pompe des expreſſions, à Lucain ; une véhémence trop ſoutenuë, à Juvenal ; l'enjoüement prodigué, à Ovide ; une négligence un peu préſomptueuſe & trop ſûre de plaire, à Horace, la monotonie à touts les auteurs médiocres. Il faut, pour être accompli, qu'un auteur ſçache mêler juſqu'au point convenable à ſon ſujet, l'éclat & la retenuë, la force & la douceur,

(1) Habeat igitur illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam ac receſſum, quo magis id quod erit illuminatum extare atque eminere videatur. *Cic. lib. 3. de Orat.*

la netteté & la profondeur, la préciſion & quelquefois le déſordre.

Il eſt dangereux de tomber (1) entre les mains des ignorants, qui ne connoiſſent pas ce qu'on leur préſente de bon; & des ſçavants à qui l'on ne peut cacher ce qu'on a de défectueux & d'imparfait. L'agrément & l'utilité ſe combatent quelquefois. L'agrément veut qu'on tienne en réſerve les choſes même excellentes; il ne permet pas qu'on les montre en entier; il ſemble demander qu'on ne les laiſſe qu'entrevoir. Le véritable eſprit des ſciences ne connoît pas ces ménagements étudiés dans la ſeule vûë de plaire. Il ne ſe plaint jamais que ce qui eſt excellent, abonde; plus les véritables richeſſes ſont prodiguées, plus elles ſont de ſon goût: ſemblable aux avares, que la valeur la plus prétieuſe d'un tréſor ne dégouta jamais.

Un écueil des auteurs eſt le goût à la mode, le ton du ſiécle. Cicéron & Démoſthéne même ſe ſeroient crus obligés de donner plus de parure & peut-être de l'affectation à leurs diſcours, s'ils

(1) C. Lucilius, homo doctus & perurbanus, dicere ſolebat ea quæ ſcriberet, neque ab indoctiſſimis neque ab doctiſſimis legi velle; quòd alteri nihil intelligerent, alteri plus fortaſſe quàm de ſe ipſe. *Cic. lib. 2. de orat.*

avoient vécu du temps de Sénéque & de Pline. On eſt, en quelque façon, obligé de ſortir de ſon naturel, pour ſe mettre à l'uniſſon de ſes contemporains. Mais ſi l'on a un diſcernement aſſez judicieux, pour appercevoir les défauts du goût général qui domine, ce ſeroit une complaiſance baſſe & ſervile, de ſuivre le torrent de l'opinion, & d'adopter, de deſſein prémédité, des défauts connus, pour plaire davantage.

Le goût, qui régne aujourd'hui, eſt en général trop porté au paradoxe. On ſonge moins à éclairer l'eſprit, qu'à l'ébloüir. Nos auteurs, en affectant un tour ſingulier, s'écartent du naturel; mais le plus grand des écueils eſt que chacun veut avoir de l'eſprit inventif, ſouvent malgré la nature; que pour donner du nouveau, on détériore l'ancien en tout genre, & que les moins habiles dédaignent de ſuivre les routes frayées. Ce n'eſt pas (1) inventer, que de produire ce qui n'étoit bon qu'à éviter. Ne perdons point de vûë les bons modéles (2) anciens & modernes, &

(1) Ego porrò ne inveniſſe quidem credo eum, qui non judicavit. Nec enim contraria, communia, ſcita inveniſſe dicitur quiſquam, ſed non viraſſe. *Quintil. lib. 3. inſtit. c. 5.*

(2) Neque concipere aut edere partum men-

ſoyons ſur nos gardes contre tout ce qui pourroit cauſer parmi nous la même décadence des lettres, qui arriva bientôt à Rome, après le ſiécle d'Auguſte. Car à quoi pourroit-on attribuer cette eſpéce de fatalité, qui rend la décadence ſi proche de la perfection, ſi ce n'eſt à cette envie de ſe diſtinguer des excellents modéles, qui introduit le fardé pour le naturel, l'exceſſif pour le vrai ?

J'ajouterai encore une réflexion. C'eſt qu'on nous a aſſez dit, que l'eſprit ne doit être placé qu'à propos & avec ménagement; mais on ne ſe plaint pas d'un autre excès, qui eſt celui des ſentiments. Il ſe remarque ſurtout dans le genre dramatique. La tragédie & la comédie même ſont devenues des diſſertations métaphyſiques. N'oublions pas cet ancien conſeil d'Apollon: *Rien de trop*; & n'évitons pas moins l'affectation du ſentiment que celle de l'eſprit.

Un défaut général, dont le plus ſouvent nous nous applaudiſſons, corrompt en même-tems, les ſciences, les belles lettres, le ſtyle, & le bon goût. C'eſt cet excès de ſubtilité qui s'empare

poteſt, niſi ingenti flumine litterarum undatâ. *Petron. Satyric.*

de presque touts les ouvrages.

Différentes classes des Auteurs.

Il y a, comme dans la société civile, différentes conditions dans la république des lettres. Commenter ou traduire est un genre inférieur à celui de composer de son chef : les sciences, qui ne servent que de clef & d'introduction, sont moins considérables que celles que l'esprit se propose, comme le terme où il a dessein d'arriver. Je ne comparerai pas un calculateur à un astronome, ni un grammairien à un orateur. Celui qui expose avec ordre & avec netteté les progrès déja connus de quelque science, n'est pas égal à un génie vraiment inventeur, qui donne une étenduë nouvelle à cette même science par ses découvertes. Mais l'excellent dans une classe inférieure, est de beaucoup préférable au médiocre d'une classe plus élevée.

La mode décide aussi de l'estime des ouvrages. Les commentateurs, qui ont rendu les services les plus importants à la république des lettres, sont aujourd'hui peu considérés en général, à cause des railleries qui ont été faites de la prévention & des défauts de quelques-uns d'entr'eux. La Mothe en citant ces deux vers de Corneille :

Mothanaf.

Ou Rome à ſes agents donne un pouvoir bien
large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

dit plaiſamment *que dans deux mille ans, il viendra peut-être quelque commentateur, qui ſe récriera ſur le bel effet que fait, dans ces vers, l'oppoſition du long & du large.* Mais les défauts de quelques particuliers ne doivent pas être imputés à toute l'eſpéce. Un bon commentaire eſt très-utile ; & c'eſt une ſorte d'ouvrage d'autant plus honorable, qu'il demande beaucoup de capacité. On peut éviter les défauts ſi connus de certains commentateurs, de s'étendre beaucoup ſur ce que tout le monde entend, & de paſſer les endroits obſcurs ; d'exalter les choſes les plus communes & quelquefois les imperfections dans les auteurs qu'ils commentent, & de leur donner des loüanges exceſſives.

Le nom de compilateur a deux ſignifications fort différentes. Il y a des collections de piéces rares & d'un grand prix, qui ont enrichi conſidérablement la république des lettres. Les compilateurs de cette eſpéce ſont très-eſtimés. Pour les compilateurs vulgaires, dont l'unique étude eſt de copier les ouvrages des autres, & de joindre des lam-

beaux détachés ſans en faire uſage on ne peut pas même les placer au rang d'auteurs. Leur fonction n'eſt proprement que de charrier les matériaux à l'architecte. *Comme les compilateurs ne penſent point*, dit la Bruyére, *il: rapportent ce que les autres ont penſé.* Mais lorſqu'il y a, dans le total de l'ouvrage, une unité de deſſein, ce n'eſt plus une compilation que de rapporter les ſentiments des auteurs qui ont précédé : c'eſt la meilleure maniére de traiter un ſujet, celle qui demande le plus de travail, qui en épargne davantage au lecteur, & qui le met à portée de prendre ſon parti en plus grande connoiſſance de cauſe. Si l'on donnoit le nom de compilation à cette méthode emploïée avec choix & diſcernement, il faudroit traiter touts les auteurs profonds & inſtructifs, de compilateurs.

Les penſées deſunies, qui ne tendent à aucun but certain, rendent la compoſition plus facile & plus libre ; mais la lecture en eſt ordinairement ſéche & fatigante. Paſcal, Montagne, le Duc de la Rochefoucault, S. Evremond, Vigneul-Marville ont excellé dans ce genre peu recommandable par lui-même.

Il eſt à ſouhaiter, pour le bien public, que le goût des lectures frivoles,

qui régne aujourd'hui, ſoit remplacé par celui des livres plus ſolides & en même-tems plus agréables pour quiconque a formé l'habitude de mêler un peu d'application à ſes amuſements. Je ne prétends pas comprendre tous les romans dans les livres frivoles : lorſqu'on y trouve des mœurs & de la nobleſſe, les deſordres des paſſions liés avec des leçons utiles & avec des exemples qui portent à la vertu, des caractéres ſoutenus & dignes d'être pris pour modéles ; c'eſt une lecture qui peut être d'autant plus avantageuſe, que l'utilité(1)s'y trouve jointe à l'agrément.

A l'égard de ceux qui s'abandonnent à la licence de l'impiété, de la rébellion, ou de la calomnie, ils éprouvent bientôt qu'ils entendent très-mal leur intérêt particulier, que le public veut être reſpecté, qu'un auteur, qui perd de vûë cette maxime, ne doit s'attendre qu'à une indignation générale. C'eſt en vain qu'il tâcheroit d'envelopper ſous quelques dehors ſpécieux, ſes mauvaiſes intentions par rapport à la religion, au gouvernement, & à la morale. Malgré

(1) Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci. *Hor.*

cet artifice, elles se décélent bientôt elles-mêmes, & elles font, à coup sûr, haïr & mépriser l'auteur, surtout en ce païs-ci.

Des Rabbins.

Les Rabbins sont les plus extravagants des auteurs. Leur ignorance est ridicule. Le Talmud est rempli de puérilités indécentes. Jean Albert Fabricius a recueilli la plupart des fables qu'ils ont débitées concernant les patriarches & l'histoire de l'ancien testament : & Jean Morin a produit au jour les absurdités en tout genre que les Rabbins ont avancées. On peut consulter la bibliothéque Rabbinique sur les principales opinions des Juifs en ce qui concerne la morale, la métaphysique, les cérémonies, &c. Les Rabbins ont eu, à la vérité, des auteurs très-sçavants parmi eux, mais seulement depuis cinq ou six cents ans, à commencer par le Rabbin Moyse Maimonide, appellé autrement Ramban, qui mourut à Cordouë en 1135. âgé de 70. ans. Les gens de lettres, parmi les Juifs, sont détournés de l'étude par le commerce & même par les métiers les plus bas ; leurs auteurs sont des frippiers, des savetiers, & toute sorte d'artisans.

Fabric. Cod. pseudepig. veter. testam.

Exercit. biblicar. part. poster.

Le goût de la commodité, qui régne dans nos habillements, dans nos meu-

bles, dans nos logements, influë auſſi ſur les ſciences, & il a mis à la mode les dictionnaires qui ont été compoſés ſur preſque toutes les matiéres, juſqu'au commerce & aux cas de conſcience. Mais ce genre d'ouvrage eſt ancien. Les vocabulaires d'Heſychius & d'Harpocration ſont de vrais dictionnaires. Etienne de Byzance dans le cinquiéme ſiécle, ou au commencement du ſixiéme, a compoſé un dictionnaire géographique dans la même forme que les nôtres. Photius parle d'un dictionnaire d'Helladius, *le plus ample*, dit-il, *qu'il eût vû*. Paul Warnefride, Diacre de l'égliſe d'Aquilée, puis moine au mont Caſſin, connu ſous le nom de Paul Diacre, compoſa dans le huitiéme ſiécle, un vocabulaire qui ſe trouve encore manuſcrit en partie, dans quelques bibliothéques. Henri Etienne & Bonaventure Vulcanius ont publié des gloſſaires qui ſont au moins auſſi anciens que Charles le Chauve. Salomon évêque de Conſtance a été auteur d'un dictionnaire vers le commencement du dixiéme ſiécle. On trouve, à la tête du lexicon de Suidas, les citations de pluſieurs auteurs, dont les collections étoient rédigées antérieurement par ordre alphabétique, c'eſt-à-dire, avant le

Des Dictionnaires.

Phot. bibliotth. cod. 145.

douziéme ſiécle. Le rudiment élémentaire de Papias dans l'onziéme fut bientôt ſuivi du gloſſaire plus ample d'Ugutio évêque de Ferrare ; & ſur ces deux ouvrages Jean de Janua de l'ordre des Fréres-Prêcheurs dans le treiziéme ſiécle compoſa ſon Catholicon, dictionnaire plus ample, & dont on s'eſt ſervi depuis l'invention de l'imprimerie. Vers le même tems, Matthæus Sylvaticus de Mantouë fit un dictionnaire de médecine. Guillaume Paſtrengo de Vérone, contemporain de Pétrarque, vers le milieu du quatorziéme ſiécle, travailla à un dictionnaire hiſtorique ; & il dit à la fin de ſon ouvrage, *que c'eſt aſſez d'avoir commencé de ſi grandes choſes.* Paſtrengo n'étoit pas en droit de s'attribuer l'invention ni le commencement de cette ſorte d'ouvrages, puiſque le lexicon de Suidas, antérieur de 300. ans, cite pluſieurs ouvrages ſemblables. L'impératrice Eudocie, femme en premiéres noces de l'Empereur Conſtantin Ducas, & en ſecondes noces de l'Empereur Romain Diogéne, l'un & l'autre dans l'onziéme ſiécle, avoit compoſé un dictionnaire hiſtorique, qui comprenoit les dieux, les héros, les auteurs, & autres hommes illuſtres : & beaucoup plus anciennement les voca-

Verom. illuſtrat. part. 2. lib. 2.

ires d'Heſychius & d'Harpocration, été de vrais dictionnaires hiſtori-. Il ne manque qu'un ordre alpha-que à l'Onomaſticon de Julius Pol- compoſé vers l'an 180. de J. C. : être auſſi un dictionnaire hiſtori-

Le gloſſaire de Perrot, intitulé *ucopia*, précéda celui d'Ambroiſe pin, religieux dans l'ordre des Au-ins, ainſi nommé du bourg de Ca- près de Bergame, qui mourut en . privé de la vûë par ſon extrême leſſe. Son dictionnaire a été depuis menté par différents auteurs. Le ionnaire de Loüis Moréry fut im-é pour la premiére fois à Lyon en olume in-fol. en 1673. Son auteur oit que 30. ans, lorſqu'il donna au lic un ouvrage rempli de matiéres fférentes. Il a travaillé à une ſecon-dition qui ne fut achevée qu'après ort en 1681. Il étoit décédé le 10. let 1680. âgé ſeulement de 37. ans . mois.

es dictionnaires ſont très-utiles. Ils nent des idées ſuperficielles au plus nd nombre des lecteurs qui s'en con-ent ; ils épargnent quelquefois bien la peine, même aux ſçavants, en ellant dans leur mémoire ce qu'ils puiſé ailleurs. Ils indiquent ſouvent

les meilleurs auteurs sur chaque matiére. Enfin il y a mille faits sommaires, des dates, des époques, des suites complettes, & quelques détails instructifs.

Des Journaux.

N'oublions pas une (1) espéce d'auteurs inconnus à l'antiquité, & auxquels l'opinion est, avec justice, très-favorable. Ce sont les journaux, qui transportent, en quelque façon, les provinces dans la capitale & même à la cour, & qui, par une correspondance utile, lient entr'elles les parties les plus éloignées de la république des lettres. Ces ouvrages, plus importants qu'ils ne paroissent, demandent beaucoup de discernement & d'équité. *On entend par journal*, dit Camusat, *un ouvrage périodique, qui paroissant régulièrement au tems marqué, annonce les livres nouveaux ou nouvellement réimprimés, donne une idée de ce qu'ils contiennent, & sert à conserver les découvertes qui se font dans les sciences.* Le devoir d'un journaliste est d'extraire un ouvrage, d'en donner l'analyse, de présenter quelques exem-

(1) *Le premier ouvrage périodique littéraire a commencé en 1665. Il fut inventé & exécuté par M. de Sallo, conseiller au parlement, sous le titre de journal des sçavans, & sous le nom du sieur de Hédouville.*

ples du ſtyle, de n'omettre aucune des réflexions qui peuvent prévenir la corruption du goût ou des ſciences, & de réſerver au public le jugement. Il faudroit, ce me ſemble, en bonne police littéraire, qu'un auteur, critiqué par un journaliſte, fût en droit de faire inſérer ſa réponſe dans un des journaux ſuivants : car il n'y a pas de juſtice d'attaquer un homme, qui n'a aucun moïen de ſe défendre. Et pour éviter tout inconvénient, on pourroit preſcrire à l'auteur critiqué les mêmes bornes ou la même étenduë, dans ſes faits & raiſonnements juſtificatifs, qu'auroit eu la critique.

Des auteurs qui ſe ſont loüés eux-mêmes.

Pluſieurs anciens, & même quelques modernes, ſe ſont donné des louanges outrées, que le public ne leur pardonneroit pas aujourd'hui. Pindare aſſûre *que ni les orages des hivers, ni les efforts des vents ne pourront détruire ſes vers.* Paſſons ce trait à l'enthouſiaſme poëtique, ceux qui ſuivent, ſont plus forts. Ariſtophane ſe rend ce témoignage à lui-même, *que ſa gloire eſt montée ſi haut, que le roi de Perſe, après avoir demandé aux ambaſſadeurs de Lacédémone, quels peuples de la Gréce étoient les plus puiſſants ſur mer, les queſtionna ſur Ariſtophane, & ſur les ſujets ordinaires de ſes traits ſa-*

In Acharn. act. 3.

tiriques, ajoutant que les conſeils d'Ariſtophane tendoient au bien, & que ſi les Athéniens les ſuivoient, ils ſeroient les maîtres de la Gréce.

Caton l'ancien avoit l'habitude de ſe louer éternellement. Quand quelques citoïens avoient fait quelques fautes, & qu'on les en reprenoit, il avoit coutume de dire : *Ils ſont excuſables, car ils ne ſont pas des Catons.* Cicéron répéte à tout propos les louanges qu'il ſe donne. Il s'éléve au-deſſus de Romulus en plein Sénat, & dans une lettre à Atticus il dit : *Pourquoi me* (1) *blâmeroit-on de me louer, s'il n'y a rien dans l'univers, qui ſoit auſſi digne de mes louanges ?* Lorſqu'il ſortit du conſulat, au lieu de faire le ſerment ordinaire, qu'il n'avoit eu en vûe que le bien public, il jura *que la république ne devoit ſa conſervation qu'à lui ſeul.* Horace eſt aſſûré *que ſa renommée durera autant que le culte des dieux* (2) *dans le capitole.* Malherbe dit à Henri le Grand :

Plutarch. in Cat. Cenſ.

Dio Caſſ. lib. 37.

Mais qu'en de ſi hauts faits, vous m'aïez pour témoin,

(1) Si eſt enim apud homines quidquàm quod potius ſit laudetur, nos vituperemur, qui non potius alia laudemus. *Cic. epiſt. ad Attic. lib. 1. epiſt. 19.*

(2)... uſque ego poſterâ
Creſcam laude recens, dùm Capitolium

Avoüez-le, grand roi, c'eſt le comble du ſoin,
Que de vous obliger ont eu les deſtinées.
Touts vous ſçavent louer, mais non également,
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit, dure éternellement.

Arrien vers le milieu de ſon premier livre, dit *qu'il a entrepris l'hiſtoire d'Alexandre le Grand, par la connoiſſance qu'il a d'être capable de s'en bien acquitter; qu'il a aimé les lettres dès ſa plus tendre jeuneſſe, & que parmi ceux qui ſe mêlent d'écrire, il tient un rang égal à celui d'Alexandre parmi les guerriers.* Galien ſe compare à l'empereur Trajan. Paracelſe s'attribuë la monarchie de la médecine, & il apoſtrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, touts ceux d'Italie & du Nord, &c. *pour les ſommer de ſuivre les pas de leur monarque.* Il ajoute *qu'un de ſes cheveux eſt plus ſçavant que toutes leurs univerſités.* Cardan (1) parle de ſa propre intelligence, *comme doüée d'une telle perfection, qu'elle*

Méthod. medend. l. 9.

Præfat. Paragran.

Scandet cum tacitâ virgine pontifex. *Hor.*

(1) Sentiebam, ſeu ex genio mihi præfecto, ſeu quòd natura mea in extremitate humanæ ſubſtantiæ conditioniſque, & in confinio immortalium eſſet poſita &c. *Cardan. de libris propriis.*

étoit placée entre les ſubſtances humaines & la nature divine. Jules Scaliger avance dans une de ſes lettres (1) *que les idées de Xénophon & de Maſſiniſſa réünies, n'expriment qu'imparfaitement ce qui ſe trouve en lui ſeul.*

Jules Scaliger avoit été Cordelier, il étudia beaucoup dès ſa jeuneſſe. Il vouloit faire croire qu'il ne ſçavoit rien à cinquante ans, qu'il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie à la guerre & à la cour de l'empereur Maximilien, mais qu'en douze ou quinze années il en avoit plus appris que les plus ſçavants hommes en toute leur vie. Un certain Riccius lui écrivit en ces termes : *Vous devez être bien ſçavant maintenant, car il y a plus de 30. ans que vous étudiez ſans diſcontinuation.* Compliment dont Scaliger ſe ſeroit bien paſſé.

Huet au contraire eût voulu perſuader, qu'il n'avoit pas perdu un moment d'une vie de 91. ans. *A peine avois-je quitté la mammelle*, dit-il, *que je portois envie à ceux que je voïois lire.* Le cardinal du Perron datoit de plus loin. On attribuoit ſa prodigieuſe mémoire à l'envie, que ſa mére, étant groſſe de lui,

Huetian.p.3.

(1) Quorum utriuſque idea vix me unum exprimat.

avoit

avoit euë d'une bibliothéque.

Des siécles les plus illustres.

C'eſt une remarque qui a été faite depuis longtems, que le progrès des ſciences & des arts accompagne celui des armes; que les tems féconds en grands capitaines l'ont été en auteurs célébres. Les ſiécles de (1) Philippe & d'Alexandre, de (2) Céſar & d'Auguſte, de (3) François I. de (4) Loüis le Grand ont été également diſtingués par la gloire des armes & par celles des lettres. C'eſt donc une opinion qui eſt fondée ſur l'hiſtoire, que la nature (5) produit, en même tems, les hommes excellents en chaque genre, comme ſi elle en faiſoit un choix pour les faire paroître les uns à côté des autres.

(1) *On trouve du tems de Philippe & d'Alexandre, Platon, Ariſtote, Théophraſte, Iſocrate, Demoſthéne, &c.*

(2) *Le ſiécle de Céſar & d'Auguſte a produit Varron, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, Catulle, Virgile, Horace, Ovide, Vitruve, &c.*

(3) *Le ſiécle de François I. s'honore de Longueil, de Paul-Emyle, de Laſcaris, d'Alciat, de Budé, des deux du Bellay, de Danez, d'Eraſme, &c.*

(4) *Quelle foule ſous Loüis le grand, en tous genre! c'eſt à la poſtérité à en faire le triage.*

(5) *Velleius Paterculus en fait la remarque.* Cujuſque clari operis capacia ingenia in ſimilitudinem & temporum & profectuum ſemet ipſa ab aliis ſeparaviſſe. *Vell. Paterc. lib. 1.*

Différence du génie & de l'eſprit.

L'étude & les exemples forment les eſprits, mais la nature ſeule produit les génies ; & ces productions ſont rares. Car il y a bien de la diſtance du bel eſprit au génie. Le premier eſt capable de clarté & de méthode ; il ſçait orner les ſujets qu'il traite, il peut même y faire des progrès & des découvertes. Le génie ſupérieur (1) aux régles, forme de grands projets, il porte par-tout des lumiéres nouvelles, il ſe rend maître de ſes propres idées & de celles des autres ; ſes défauts mêmes (2) ont de l'élévation & de la nobleſſe : il invente, il crée, pour ainſi dire.

De l'étenduë des ſciences.

On ne doit pas conclure, de ce que les ſciences ont été fort défrichées, qu'il ſoit plus facile aujourd'hui d'acquérir la réputation de ſçavant. Car à meſure que les voïes, qui conduiſent aux ſciences, paroiſſent applanies, on demande, pour faire un ſçavant, une plus grande étenduë de connoiſſances.

Huet prétendoit *que tout ce qui fut jamais écrit, depuis que le monde eſt monde,*

(1) Jura negat ſibi nata. *Hor. Mais il ne lui eſt permis de prendre l'eſſor, qu'autant qu'il eſt guidé par la juſteſſe des principes & des conſéquences.*

(2) In quibuſdàm vitia ipſa delectant. *Quintil. lib. XI. c. 3.*

pourroit tenir dans neuf ou dix in-folio, ſi chaque choſe n'avoit été dite qu'une fois. Il en exceptoit les détails de l'hiſtoire, c'eſt une matiére ſans bornes ; mais après cela, il y mettoit abſolument toutes les ſciences, tous les beaux arts. Un homme donc, à l'âge de 30. ans, diſoit-il, *pourroit, ſi cela étoit, ſçavoir tout ce que les autres hommes ont jamais penſé.* Il faudroit en excepter, outre tous les livres d'hiſtoire, tous les orateurs & poëtes, & toute la philoſophie morale, ſans parler des caſuiſtes, des aſcétiques, des livres de controverſe, des hétérodoxes & des grammairiens de chaque langue particuliére ; chacun de ces genres n'étant pas moins étendu que les détails de l'hiſtoire. Il ne reſteroit donc de matiére pour ces neuf ou dix in-folio, que les principes épineux des ſciences abſtraites, qui, aſſurément, ne demanderoient pas, à beaucoup près, un ſi grand nombre de volumes. Mais, d'un autre côté, le recueil aride & profond, n'étant à la portée que d'un homme univerſel, il ne faudroit pas moins de tems pour le bien lire & pour l'entendre, qu'il en faut maintenant pour apprendre toutes ces ſciences & tous ces arts : car qui eſt-ce qui s'aviſe, en ce genre, d'apprendre deux fois & de relire les mêmes choſes,

à moins qu'on n'appréhende de les oublier ; ce dont le grand recueil ne nous garantiroit pas. Dans l'état où ſont les Sciences, un homme peut à l'âge de 30. ans, non pas ſçavoir tout ce que les autres hommes ont jamais penſé (ce qui n'eſt ni poſſible, ni déſirable) mais connoitre tout ce qu'il y a d'ouvrages excellents en chaque genre, & avoir mis dans ſa mémoire tout ce qui mérite d'en être retenu.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

De l'Eloquence.

L'éloquence conſiſte dans l'opinion.

SUivant l'aveu du prince des Orateurs, toute l'éloquence (1) conſiſte bien plus dans *l'opinion*, que dans des régles certaines. Cette ſcience de parler eſt tellement ſuperficielle, qu'un mauvais mot fait plus de tort qu'un raiſonnement défectueux, & que la multitude eſt plus frappée d'un ſon que d'une maxime.

Platon lui-même, qui a été un des parleurs des plus diffus de l'antiquité, a reconnu que les Athéniens étoient plus

(1) Oratoris autem omnis actio opinionibus continetur non ſcientiâ. *Cic. lib. 2. de orat.*

curieux des mots que des choſes. Quelque éclat frivole de l'extérieur fait impreſſion ſur les eſprits. L'Avocat Paul ſe paroit d'une pierre précieuſe qu'il (1) empruntoit pour parler en public, & il en vendoit ſes plaidoïers plus cher. Cicéron fait conſiſter, dans l'extérieur, tout le (2) pouvoir de l'éloquence, & Démoſthéne interrogé trois fois de ſuite, ſur la qualité qu'il jugeoit (3) la plus néceſſaire à l'orateur, répondit toujours *que c'étoit la prononciation.* *Plat. de legib. lib.* 1.

Si nous pénétrons plus avant dans cet art, nous trouverons que la ſuite des raiſonnements, l'enchaînement des

(1)..... ideo conductâ Paulus agebat
Sardonyche, atque ideò pluris quàm Coſſus agebat,
Quàm Baſilus. Rara in tenui facundia panno.
Juven. Sat. 7.

(2) Actio in dicendo una dominatur. Sine hâc ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt; mediocris hâc inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm interrogaretur quid in dicendo eſſet primum, huic ſecundas, huic tertias. *Cic. lib.* 3. *de Orat.*

(3) Siquidem & Demoſthenes, quid eſſet in toto dicendi opere primum, interrogatus, pronunciationi palmam dedit, eique ſecundum, ac tertium locum, donec ab eo quæri deſineret, ut eam videri poſſet, non præcipuam, ſed ſolam judicaſſe. *Quintil. lib.* 11. *inſtit. c.* 3.

preuves, la fineſſe des tranſitions, le choix des mots donnent de la force & de l'agrément aux diſcours. Mais le deſordre eſt néceſſaire pour exprimer les paſſions vives : toute apparence d'art (1) les affoiblit ; & l'orateur ne peut faire paſſer dans les eſprits de ceux qui l'écoutent, des mouvements dont lui-même n'eſt pas agité.

Diod. Sic. lib. 12. Diodore de Sicile obſerve que Gorgias ſe ſervit d'abord, avec beaucoup d'avantage, des figures de rhétorique ; les Athéniens, quoiqu'ingénieux & éloquents aïant été frappés d'un art qui leur paroiſſoit nouveau : mais lorſqu'ils eurent connu tout cet artifice d'antithéſes, de périodes égales, de cadences, d'harmonie, & de terminaiſons affectées, ils s'en dégoutérent bien-tôt.

Ne ſera-t-on pas obligé de convenir que l'éloquence dépend plus du caprice que de l'art, ſi l'on conſidére que ce qui perſuade & ce qui plaît dans un tems, eſt ſans effet, & mépriſé même dans (2)

(1) Cura verborum derogat affectibus fidem. *Quintil.*

(2) *Jean de Serez, prédicateur de Toulouze dans le 16. ſiécle, voïant l'hôpital ſurchargé de malades, dit en préchant qu'il avoit appris que les habitans de Toulouze déſiroient faire un voïage, & qu'il étoit bien inſtruit, pour avoir ſouvent*

un autre ? L'homme eſt ſi inconſtant, que la bizarrerie du goût régle les affections de ſon cœur ; & le même diſcours qui a fait verſer des larmes, exciteroit des éclats (3) de rire, s'il étoit prononcé

voïagé, qu'il faloit premiérement ſe pourvoir d'un cheval, en prendre bien ſoin, voir s'il avoit une bonne litiére, & s'il mangeoit bien ſon avoine, regarder ſi ſa ſelle le bleſſe, & en ce cas, faire panſer ſes plaïes ; qu'autrement le cheval, quelque fort qu'il fût, laiſſeroit le voyageur en chemin. Que les Toulouzains ſouhaïtant donc de faire le ſaint voïage de Paradis, il les avoit voulu appeller dans cet hôpital, afin de les pourvoir chacun d'un bon cheval pour monter au ciel : leur répondant de la part de Dieu, que s'ils prenoient chacun un de ces pauvres, qu'ils viſſent faire tous les ſoirs leur lit, qu'ils fuſſent préſents pour les faire manger & boire, & faire panſer les plaïes de ceux qui en avoient, que certainement ces pauvres les feroient arriver heureuſement en Paradis. Ces paroles eurent une telle force que chaque habitant demanda un pauvre, pour le conduire en ſa maiſon & en prendre ſoin ; & il ne s'en trouva pas aſſez pour en fournir à touts ceux qui déſiroient en avoir. Catel, mémoir. de l'hiſt. du Langued. liv. 2.

(3) *Les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, trouvent la répétition d'un même mot, une groſſiéreté ridicule. Le retour du même ſon forme, par rapport à eux, une monotonie, qui leur choque l'oreille. C'eſt par cette raiſon, qu'ils ſe mettent à rire, lorſqu'ils entendent lire quelqu'un de nos livres ; à cauſe des fréquentes répétitions de ces mots* : & , que, qu'ils, quand,

devant un autre peuple, dans un autre siécle, ou seulement dans d'autres conjonctures.

Sans sortir de la même assemblée, quelle sorte de pathétique peut embrasser des esprits & des caractéres entiérement opposés, convenir à des conditions & à des professions différentes, réunir les sentiments de ceux entre lesquels l'éducation & les intérêts ont mis une si grande diversité? Les orateurs eux-mêmes ont senti que l'art ne pouvoit être leur guide, lorsqu'ils ont suivi des routes contraires les unes aux autres; car les préceptes d'un art véritable sont uniformes, & ne sont point sujets à varier suivant les tems & les lieux.

Plutarch. in Demosth. Erasm. apopht. lib. 8.

Demosthéne plaidant pour un homme accusé d'un crime capital, & ne pouvant venir à bout de se faire écouter du peuple, s'avisa de faire ce conte : *J'allois à Mégare sur un âne, que j'avois loué. Dans la route, me trouvant incommodé de la chaleur, & n'appercevant aucun abri pour me mettre à couvert : je voulus me garantir pendant quelque tems de l'ardeur du*

quoi, mais, car, &c. *Descript. de la Chin. t.4. Jugez de l'idée que de pareils critiques auroient de l'éloquence de nos Bossuets & de nos Bourdalouës.*

ſoleil, par l'ombre de ma monture. Le conducteur s'y oppoſa, en me ſoutenant qu'il m'avoit loué le corps de ſon âne, mais que l'ombre n'étoit pas du marché. La diſpute s'échauffa.... Alors s'appercevant que les Athéniens prêtoient ſilence, pour entendre la ſuite de l'avanture, Démoſthéne releva éloquemment la puérilité de ſes auditeurs, leur reprochant *de donner à l'ombre d'un âne, l'attention qu'ils refuſoient au ſalut d'un homme.*

De Démoſthéne & de Cicéron. *Traité du ſubl. c. 10. Trad. de Deſpreaux*

» Démoſthéne eſt grand, dit Longin, » en ce qu'il eſt ſerré & concis; & Cicé- » ron au contraire, en ce qu'il eſt diffus » & étendu. On peut comparer ce pre- » mier, à cauſe de la véhémence, de la » rapidité, de la force, & de la violen- » ce avec laquelle il ravage, pour ainſi » dire, & emporte tout, à une tempête » & à un foudre: pour Cicéron on peut » dire, à mon avis, que comme un grand » embraſement, il conſume & dévore » tout ce qu'il rencontre, avec un feu » qui ne s'éteint point, qu'il répand di- » verſement dans ſes ouvrages, & qui, » à meſure qu'il s'avance, prend tou- » jours de nouvelles forces.

» Démoſthéne a effacé tout ce qu'il y *Ibid. c. 28.* » a eu d'orateurs célébres dans touts les » ſiécles, les laiſſant comme abattus & » éblouis, pour ainſi dire, de ſes tonner-

» res & de ſes éclairs. Car dans les par-
» ties où il excelle, il eſt tellement élevé
» au-deſſus d'eux, qu'il répare entiére-
» ment par là celles qui lui manquent:
» & certainement il eſt plus aiſé d'envi-
» ſager fixement, & les yeux ouverts,
» les foudres qui tombent du ciel, que
» de n'être point ému des violentes paſ-
» ſions qui régnent en foule dans ſes
» ouvrages. «

Cicéron (1) ſe ſert de la même métaphore des foudres & des éclairs, pour exprimer le ſtyle de Démoſthéne.

Ces foudres & ces éclairs ont été traités par (2) Sénéque de ſéchereſſe & de dureté de ſtyle. Démoſthéne répétoit ſouvent de longs morceaux des harangues, qu'il avoit prononcées en d'autres occaſions: comme dans la quatriéme Philippique, & dans la harangue ſur la lettre de Philippe, où l'on trouve mot à mot des fragments fort étendus des trois premiéres Philippiques. Pytheas diſoit *que les penſées de Démoſthéne ſentoient l'huile, comme travaillées long-tems à la lampe, & manquant de naturel. Quand*

Lucien, Elog. de Dem. Ælian. variar. hiſtoriar. lib. 7. c. 7.

(1) Sed ſi recordabere Demoſthenis, fulmina tùm intelliges: &c. *Cic. ad Attic. lib. 15. epiſt. 2.*

(2) Riget ejus oratio, nihil in eâ placidum, nihil lene. *Sen. controv.*

Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét.

ſe, languiſſante, & ſans nobleſſe. Il redoutoit l'aſcendant de Phocion, & le voïant un jour arriver à l'aſſemblée du peuple, il dit : *Voilà la hache de mes diſcours.*

L'exemple de Démoſthéne ſemble juſtifier la maxime, que nous naiſſons poëtes, & que nous devenons orateurs. Mais dans l'éloquence, comme dans la poëſie, le travail perfectionne les talents naturels, & ne peut y ſuppléer.

Pline (1) dit que Cicéron a paſſé les bornes de l'eſprit humain, & il éléve ſa gloire au-deſſus de celle de touts les triomphes. Velleïus Paterculus & l'ancien Sénéque n'ont (2) pas donné à Ci-

(1) M. Tullius extrà omnem ingenii aream, extrà periculum reprehenſionis. *Plin. lib.* 1. *Pline lui adreſſe ailleurs ce magnifique éloge :* Salve primus omnium parens patriæ appellate, primus in togâ triumphum linguæque lauream merite, & facundiæ Latiarumque litterarum parens : atque (ut Dictator Cæſar hoſtis quondàm tuus de te ſcripſit) omnium triumphorum lauream adepte majorem, quanto plus eſt ingenii Romani terminos in tantum promoviſſe, quàm imperii. *Plin. lib.* 7. *c.* 30.

(2) Vir ingenio maximus, qui effecit ne quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Vell. Paterc. lib.* 1.

Illud ingenium, quod ſolum populus Romanus par imperio ſuo habuit. *Sen. Controv. lib.* 1.

céron de moindres loüanges. Appollonius Molo l'aïant entendu à Rhodes haranguer en Grec, reſta longtems penſif, & dit enſuite, comme revenant d'un profond aſſoupiſſement : *Cicéron, je vous loüe & je vous admire, mais je déplore le malheur de la Gréce, voïant que la gloire de l'érudition & de l'éloquence, le ſeul avantage qui lui reſte, va paſſer aux Romains.* Eraſme croit qu'une éloquence auſſi admirable n'a pû qu'être divinement inſpirée. *Eraſm. præf. ad Tuſc. quæſt.*

Cicéron néanmoins n'a pas manqué de critiques, à qui il a paru enflé & trop diffus. Aſinius Gallus (1) publia une ſatire de ſes ouvrages. Calvus l'a trouvé *foible & ſans nerfs* ; Brutus (2) l'appelloit *rompu & éreinté.* On oſa blâmer

(1) Aſinius Gallus Ciceronis verba ſingula inſectatus, edito libro, cui titulus, Ciceromaſtix.

(2) Fractum & elumbem. *Quintil. dial. de orat.* Lentus eſt in principiis, longus in narrationibus, otioſus circà exceſſus: tardè commovetur, rarò incaleſcit : pauci ſenſus optimè, & cùm quodàm lumine terminantur: nihil excerpere, nihil referre poſſis ; & velut in rudi ædificio, firmus ſanè paries & duraturus, ſed non ſatis expolitus & ſplendens..... Nolo irridere *rotam fortunæ*, & *jus Verrinum*, & illud tertio quoque ſenſu in omnibus pro ſententiâ poſitum, *eſſe videatur.* Nam & hoc invitus retuli, & plura omiſi. *Ibid.*

(1) son style ampoulé & Asiatique, ses répétitions, ses froides plaisanteries, la molleſſe de sa compoſition.

Cicéron se forma par les leçons de deux fameux comédiens, Roſcius & Eſope. Il ne put jamais ſurmonter la timidité qu'il reſſentoit toutes les fois qu'il parloit en public. Dion rapporte que Milon aïant lû dans le lieu de ſon exil le plaidoïer de ſa défenſe, que Cicéron dans le trouble où il étoit, avoit prononcé tout différemment, il lui fit cette raillerie par une lettre: *que s'il avoit été défendu de la ſorte, il n'auroit pas le plaiſir de manger les beaux poiſſons que la côte de Marſeille lui fourniſſoit.* Q. Fuſius Calenus reproche à Cicéron, que quand

Plutarch. in Cic. Eraſm. encom. Mor.

Dio Caſſ. Lib. 40.

(1) Quem tamen & ſuorum homines temporum inceſſere audebant, ut tumidiorem & Aſianum, & redundantem, & in repetitionibus nimium, & in ſalibus aliquandò frigidum, & in compoſitione fractum, exultantem, ac penè (quod procul abſit) viro molliorem. *Quintil. lib. 12. inſtit. c. 10. Croiroit-on que Ciceron a été traité d'Allobroge pour ſon ſtyle?*

Rufum, qui totiès Ciceronem Allobroga dixit. *Juven. Sat. 7. Valla & Eraſme lui ont reproché des Soléciſmes:* Diutiùs commorans Athenis, erat animus ad te ſcribere ..... Et cùm in animo haberem navigandi. *Eraſm. in dial. Cicer. Vall. lib. 1. elegantiar. c. 25.*

il commençoit à parler, il étoit auſſi tremblant & auſſi démonté qu'un homme, qui ſe trouveroit dans un danger manifeſte de perdre la vie, & qu'il n'a prononcé aucune de ſes oraiſons, comme elles ſont écrites. *Dio Caſſ. lib. 46.*

Alcibiade, qui étoit très-éloquent, étoit ſujet à ſe troubler en parlant en public, & à reſter court. On lit dans Aulu-Gelle, & dans Elien, que Théophraſte, à qui ſon éloquence acquit le ſurnom de divin, & le célébre orateur Démoſthéne ſont demeurés courts en parlant en public, comme ſi la timidité étoit inſéparable de l'éloquence. *Plutarq. de ceux qui manient les aff. d'ét. Aul. Gell. Epitom. lib. 8. c. 8. Ælian. variar. lib. 8. c. 12.*

Plutarque a remarqué les rapports qui ſe trouvent entre Démoſthéne & Cicéron, de s'être rendus grands & illuſtres, de (1) petits & d'obſcurs qu'ils étoient; *Comp. de Dém. & de Cic.*

(1) *Demoſthéne étoit fils d'un homme qui faiſoit valoir des forges : les uns diſoient que Cicéron étoit né dans la bouſtique d'un foulon ; les autres rapportoient ſon origine à Tullus Attius, qui avoit regné 400. ans auparavant ſur les Volſques. Cicéron ſe traite lui-même d'homme nouveau, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Velleius Paterculus l'appelle* virum novitatis nobiliſſimæ, *comme étant d'une famille très-ancienne, mais qui n'étoit pas illuſtrée par les dignités curules. Cicéron étant Queſteur en Sicile, fit graver ſur une offrande ces deux mots* M. Tullius; *& pour le troiſiéme, il ordonna par plaiſanterie de met-*

d'avoir heurté de front les plus puiſſants ennemis ; d'avoir perdu chacun une fille très-chérie ; d'avoir été (1) bannis & rap-

tre au lieu de Cicero, *un pois chiche, parce que* cicer *en latin ſignifie un pois chiche ; & que celui de ſes ancêtres, qui le premier porta ce ſurnom, avoit au bout du nez une excreſcence de chair comme une verruë, qui reſſembloit à un pois.*

(1) *La cauſe de l'exil de Démoſthéne fut honteuſe : celle de l'exil de Cicéron augmente ſa gloire. Démoſthéne ſe laiſſa corrompre par les préſens d'Harpalus, au riſque d'expoſer Athénes à la colere d'Alexandre, qu'Harpalus avoit offenſé : ce fut la cauſe de ſon banniſſement. Le Tribun Claudius prit pour prétexte de l'exil de Cicéron, que ce Conſul avoit fait executer en priſon les citoïens les plus qualifiés de Rome, contre la diſpoſition des loix Valeria & Porcia, qui portoient qu'aucun citoïen ne pourroit être condamné à mort que dans l'aſſemblée du peuple. Mais Cicéron n'avoit fait mourir en priſon Lentulus, Cethegus, & autres complices, qu'à cauſe du danger preſſant de la conjuration de Catilina, & en conſéquence d'un arrêt du Sénat. L'un fut exilé pour avoir ſacrifié les interêts de ſa patrie à ſon avarice ; l'autre pour avoir fait céder la conſidération de ſa propre ſûreté aux beſoins preſſants & à la liberté de Rome. Démoſthéne ne dut ſon rappel qu'au hazard & à un bon mot. Après la mort d'Alexandre, Athénes envoïa des ambaſſadeurs dans les autres villes de la Gréce. Pytheas, qui tenoit le parti des Macédoniens, & qui ſe trouvoit alors en Arcadie avec Démoſthéne, dit :* que comme on étoit perſuadé qu'il y avoit quelque malade dans une maiſon, où l'on portoit le lait d'âneſſe, c'étoit auſſi une marque infaillible

pellés avec gloire ; de s'être enfuis encore ; & d'avoir vû, en (1) expirant, la liberté de leurs patries expirer avec eux. *De ſorte que s'il étoit poſſible*, dit Plutargue, *que la nature & la fortune entraſſent en diſpute au ſujet de ces deux grands orateurs, comme deux ouvriers qui conteſtent ſur leurs ouvrages, il ſeroit difficile de juger laquelle des deux les a rendus plus ſemblables, ou la nature dans leurs*

qu'une ville étoit en mauvais état, lorſqu'on y voïoit entrer une ambaſſade d'Athéniens. *Démoſthéne tourna la comparaiſon à ſon avantage, & répondit* : que comme on ne portoit le lait d'ânesſe dans une maiſon, que pour y rétablir la ſanté, de même une ambaſſade d'Athéniens n'entroit dans une ville que pour y remédier aux maux publics. *Le peuple d'Athénes, qui aimoit à être flatté, n'eut pas plûtôt appris cette répartie, qu'il fit ſur le champ le decret du rappel de Démoſthéne. Quand Cicéron fut accuſé, ce fut un deüil public à Rome : il fut redevable de ſon retour aux vœux de tout le peuple Romain, qui lui avoit donné le titre glorieux, & juſque-là inconnu, de Pére de la patrie : & lorſqu'il rentra dans Rome, touts les ordres de la ville allérent au-devant de lui.*

(1) *Démoſthéne pourſuivi par les gens d'Antipater, gouverneur de Macédoine, s'empoiſonna dans un temple de Neptune, où il s'étoit réfugié. Cicéron liſoit dans ſa litiére la Médée d'Euripide, lorſqu'il fut rencontré par les aſſaſſins d'Antoine. Ptolem. Hephæſt. lib. 5. ap. Phot. biblioth. cod. 190.*

mœurs, ou la fortune dans leurs avantures & dans touts les accidents de leur vie. On peut ajouter que Démosthéne fut formé par le comédien Satirus, Cicéron par le comédien Roscius. Que Démosthéne avoit une provision de lieux communs & de périodes travaillées d'avance, pour s'en servir au besoin ; & que Cicéron, dans ses heures de loisir, exerçoit son éloquence sur des sujets qu'il se proposoit, comme il nous l'apprend lui-même.

Plutarch. in Dem. Cic. ad Attic. lib. 9. Epist. 4.

Cinq auteurs célébres, Plutarque, Quintilien, le P. Rapin, Fénelon archevêque de Cambray, & M. Rollin, ont comparé l'éloquence de Cicéron & de Démosthéne. Plutarque balance assez également les qualités personnelles de l'un & de l'autre, par rapport à la conduite qu'ils ont tenuë dans les affaires : en quoi il ne rend pas justice à Cicéron, qui, en qualité de citoïen & d'homme d'état, fut très-supérieur à Démosthéne. Et quant à l'éloquence, il préfére Démosthéne au point de ne pas même faire entrer Cicéron en concurrence à cet égard. Car il donne à Démosthéne cet éloge, d'avoir surpassé en gravité, énergie & force, touts ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des causes ou pour haranguer ; en grandeur &

en magnificence de ſtyle ceux qui ne faiſoient des diſcours que pour l'oſtentation & la pompe ; & en exactitude, correction & adreſſe, les Rhéteurs les plus conſommés. Il ajoûte que ſon ſtyle, ſans aucun ornement recherché, & ſans la moindre plaiſanterie, toûjours grave & ſérieux, ne ſent point la lampe, comme Pythéas le lui a reproché, mais qu'il ſent ſon bûveur d'eau, ſon homme qui penſe profondément, & qui ne cherche point à égaïer par aucune grace, l'aigreur, l'amertume, & l'auſtérité de ſes mœurs. Plutarque ne donne pas le moindre éloge à l'éloquence de Cicéron, dont il exagére les défauts. Il vante ſeulement ſon eſprit univerſel, l'étenduë de (1) ſes connoiſſances, le grand nombre de traités de philoſophie qu'il a laiſſés. Il ſemble que Plutarque ait cherché à aſſûrer à ſa patrie cette gloire de l'éloquence, dont Apollonius Molo diſoit, qu'elle alloit être transférée par Cicéron aux Romains.

(1) *Plutarque raconte qu'Auguſte aïant trouvé un de ſes neveux, qui liſoit un ouvrage de Cicéron, & ce jeune homme aïant voulu le cacher, Auguſte qui s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & le lui rendant, dit :* Voilà un Auteur bien judicieux, mon fils, & un citoïen qui aimoit beaucoup ſa patrie. *Plutarq. à la fin de la vie de Cicéron.*

Quintil.lib. 12.instit.c.1. Quintilien entre dans un plus grand détail des différents talents des deux orateurs. Il semble accorder la préférence à Cicéron, ne laissant à Demosthéne d'autre avantage, que d'avoir, comme plus ancien, contribué à former l'éloquence de l'orateur Romain. *On voit*, dit-il, *en Démosthéne plus de soin & d'étude; en Cicéron, plus de naturel & de génie. Pour ce qui est de la maniére de railler & d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, Cicéron l'emporte sans contredit. Mais il lui céde d'un autre côté, en ce que Démosthéne a été avant lui & que l'orateur Romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien..... Vous diriez, ajoute-t-il, que les dieux ont accordé Cicéron à la terre, afin que l'éloquence fit l'essai de toutes ses forces en la personne de ce grand homme.*

Le P. Rapin marque autant de penchant que Quintilien, pour donner la préférence à Cicéron, quoique ni l'un ni l'autre ne décident. Voici quelques traits du paralléle des deux orateurs par le P. Rapin. » Démosthéne découvre, dans chaque raison qui se présente à son esprit, tout ce qu'il y a de réel & de solide, & a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre ce

» ſolide qui ne lui échape pas, voit tout
» ce qu'il y a d'agréable & d'engageant,
» & il en ſuit la trace, ſans s'y mépren-
» dre,..... Ainſi pour diſtinguer les carac-
» téres de ces deux orateurs, il me ſemble
» qu'on peut dire que Démoſthéne par
» l'impétuoſité de ſon temperament, par
» la force de ſes raiſonnements, & par la
» véhémence de ſa prononciation, étoit
» plus preſſant que Cicéron, de même
» que Cicéron par ſes maniéres tendres &
» délicates, par ſes mouvements doux,
» pénétrants, paſſionnés, & par toutes
» ſes graces naturelles, étoit plus tou-
» chant que Démoſthéne. Le Grec frap-
» poit l'eſprit par la force de ſon expreſ-
» ſion & par l'ardeur & la violence de ſa
» déclamation; le Romain alloit au cœur
» par certains charmes & certains agré-
» ments imperceptibles, qui lui étoient
» naturels & auxquels il avoit joint tout
» l'artifice dont l'éloquence peut être ca-
» pable. L'un ébloüiſſoit l'eſprit par l'é-
» clat de ſes lumiéres, & jettoit le trou-
» ble dans l'ame, qui n'étoit gagnée que
» par l'entendement : & le génie inſi-
» nuant de l'autre pénétroit par des dou-
» ceurs & des complaiſances juſque dans
» le fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer
» dans les intérêts, dans les inclina-
» tions, dans les paſſions, & dans les

» ſentiments de tous ceux qui l'écou-
» toient. «

Fénelon, qui, ſuivant la remarque de M. Rollin, ne peut être ſoupçonné d'être ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours, ſe déclare nettement pour Demoſthéne. Il s'en explique ainſi dans ſes réflexions ſur l'éloquence : » Je ne crains pas de dire que
» Demoſthéne me paroît ſupérieur à Ci-
» céron. Je proteſte que perſonne n'ad-
» mire Cicéron plus que je fais. Il embellit
» tout ce qu'il touche : il fait honneur à
» la parole ; il fait des mots, ce qu'un
» autre n'en ſçauroit faire. Il a je ne ſçai
» combien de ſortes d'eſprits : il eſt mê-
» me court & véhément, toutes les fois
» qu'il veut l'être, contre Catilina, con-
» tre Verrès, contre Antoine. Mais on
» remarque quelque parûre dans ſon
» diſcours : l'art y eſt merveilleux, mais
» on l'entrevoit. L'orateur, en penſant
» au ſalut de la république, ne s'oublie
» pas & ne ſe laiſſe pas oublier. Demoſ-
» théne paroît ſortir de ſoi, & ne voir
» que la patrie. Il ne cherche point le
» beau, il le fait ſans y penſer. Il eſt au-
» deſſus de l'admiration. Il ſe ſert de la
» parole, comme un homme modeſte
» de ſon habit pour ſe couvrir ; il ton-
» ne, il foudroie : c'eſt un torrent qui en-

» traîne tout. On ne peut le critiquer, » parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux » choſes qu'il dit, & non pas à ſes pa- » roles. On le perd de vuë; on n'eſt oc- » cupé que de Philippe, qui envahit tout. » Je ſuis charmé de ces deux orateurs: » mais j'avouë que je ſuis moins touché » de l'art infini & de la magnifique élo- » quence de Cicéron, que de la rapide » ſimplicité de Démoſthéne. «

M. Rollin trouve ce dernier ſentiment *fondé dans le bon ſens, dans la droite raiſon, & dans les régles les plus exactes de la bonne rhétorique.* Cependant il remarque peu après, à l'avantage de Cicéron, *qu'un des plus ſûrs moïens de perſuader eſt de plaire. Pour préférer les harangues de Demoſthéne à celles de Cicéron*, ajoute-t-il, *il me ſemble qu'il faudroit preſque avoir autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a falu à Démoſthéne pour les compoſer.* Et il *avouë que nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévére auſtérité de Démoſthéne à l'inſinuante douceur de Cicéron.*

Ces paralléles de Démoſthéne & de Cicéron mettent dans un grand jour les contrariétés des opinions & des critiques. Quintilien trouve dans Démoſthéne *plus de ſoin & d'étude, & dans Cicéron plus de naturel & de génie.* On avoit

reproché anciennement à Démosthéne, *que ſes penſées ſentoient l'huile*, comme long-tems travaillées à la lampe : & l'on ſçait combien il lui en couta de peines pour devenir orateur. Fénelon au contraire, donne la préférence à Démosthéne ſur Cicéron, parce que *l'art de celui-ci* (1) *ſe laiſſe entrevoir* ; au lieu que l'autre *ne cherche point le beau & le fait ſans y penſer*. Tout homme, qui connoît le ſtyle fleuri & inſinuant de Fénelon (eh ! quel eſt le lecteur aſſez farouche pour n'en être pas charmé ?) doit être ſurpris de l'entendre élever au-deſſus de tout, la ſévére auſtérité du ſtyle, qui n'a aucun ſoin de plaire. En même tems qu'il trouve Cicéron inférieur, en ce qu'il n'oublie pas le ſuccès de ſes harangues, Fénelon ne paroît-il pas lui-même plus occupé de porter un jugement profond & rare, que de déclarer ſon véritable gout ? Ces idées d'un orateur, *qui*

(1) Poſteà verò quàm Triumvirali proſcriptione conſumptus eſt, paſſim qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiàm præſentis potentiæ, non reſponſurum invaſerunt. Ille tamen, qui jejunus à quibuſdàm & aridus habetur, non aliter ab ipſis inimicis malè audire quàm nimiis floribus & ingenii affluentiâ potuit. Falſum utrumque : ſed tamen illa mentiendi propior occaſio. *Quintil. lib. 12. inſtit. c. 10.*

ne se sert de la parole que comme un homme modeste de son habit pour se couvrir, & d'un orateur, qui *tonne*, qui *foudroie*, & qui *entraine tout*, ne paroissent pas assorties, surtout étant appliquées à un même sujet, & jointes immédiatement.

Il me semble qu'on ne fait pas assez valoir un grand motif de décider la supériorité de Cicéron sur Démosthéne. Tout est serré, nerveux, & véhément dans l'Orateur Grec; mais toujours également austére & impétueux, il n'est pas exemt avec tout son feu, de sécheresse & de monotonie. Il ne connoît qu'un genre d'éloquence, qui est une simplicité forte & rapide. Cicéron est admirable dans (1) touts les genres; soit qu'il défende Miloñ, soit qu'il accuse Verrès, soit qu'il loue Pompée & César, soit qu'il tonne contre Catilina & contre Antoine.

Démadès, contemporain de Démos-

(1) *Ciceron se rend à lui-même ce témoignage, qu'il a embrassé touts les genres d'éloquence:* Nulla est ullo in genere laus oratoris, cujus *in nostris* orationibus non sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. *Cic. in Orat. Ce qu'il ajoute, est encore plus* modeste: Non assequimur, at quid deceat videmus. *Ibid.*

Theophr. ap. Plutarch. in Demoſth.

théne, paſſoit pour un orateur beaucoup plus accompli : & Théophraſte, ſi bon juge en cette matiere, diſoit *que Démoſthéne étoit un orateur digne d'Athénes ; mais que Démadès étoit un orateur fort au-deſſus d'Athénes.* Cicéron n'a été ſurpaſſé, ni même égale par aucun Romain.

Ce qui doit réunir touts les ſuffrages, c'eſt le conſeil judicieux de M. Rollin, de *prendre pour modéle du ſtyle le fond ſolide de Démoſthéne, orné & embelli par les graces de Cicéron.* Car quoique le fond ſolide ſe trouve, ſans ſortir de Cicéron, il ſera fort avantageux à un jeune orateur de ſe former ſur ces deux grands maîtres de l'éloquence.

Du goût des anciens.

Les anciens regardoient une ſimplicité pleine de force & de nobleſſe, comme ſeule capable de perſuader. Demetrius de Phalére parmi les Grecs (1) commença le premier à altérer ce goût

(1) Phalereus primus inclinaſſe eloquentiam dicitur. *Quintil. inſtit. lib.* 10. *c.* 1. *Longin cependant a repris l'éloquence de Platon de l'excés des Allégories, & le ſtyle d'Iſocrate de trop d'emphaſe : l'un & l'autre ont été plus anciens de quelque tems, que Demetrius de Phalére. Cicéron n'impute à Demetrius qu'un changement, & non pas une corruption du goût de l'éloquence* : Hic primus inflexit eloquentiam, & eam mollem teneramque reddidit ; ac ſuavis, ſicut fuit, videri maluit quàm gravis ;

ſi pur en joignant l'eſprit aux ſentiments. Enſuite on a donné dans les pointes & dans l'affectation du ſtyle : & la famille des Annéens (1) introduiſit à Rome un nouveau genre d'éloquence. Alors on préféra (2) le brillant du ſtyle au ſolide, l'eſprit au jugement, l'affectation à la nature. Le ſtyle fut hériſſé de pointes (3) & de ſaillies. On a dit d'un auteur (4) moderne, qu'il avoit de l'eſprit au huitiéme degré, de l'éloquence au cinquiéme, & du jugement ſeulement au ſecond dégré. Cette critique eſt une imitation de Quintilien, qui dit (5) de Sénéque : *Il ſeroit à ſou-*

ſed ſuavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret. *Cic. in Brut.*

(1) *Les Sénéques, Florus & Lucain, étoient de cette famille.*

(2) *Rien ne fait mieux connoître les différents goûts d'éloquence, qui ont régné à Rome, que de comparer les oraiſons de Cicéron*, Pro lege Manilia, pro rege Dejotaro, pro Marcello, pro Ligario, *avec les Panégyriques faits par Pline, Pacat, Mamertin, &c.*

(3) Stimuli quidàm & ſubiti ictus ſententiarum. *Sen. epiſt.* 100. *N'eſt-il pas étonnant d'entendre Sénéque faire la critique de cette corruption de l'éloquence, dans le tems même qu'il contribuë plus qu'un autre à l'introduire ?*

(4) *De Caramuel. Jugem. des ſçav. de Baillet, t. 2. p. 580.*

(5) Dulcibus abundat vitiis. Velles eum ſuo

C'eſt une penſée fauſſe, dans le même genre, que celle de Pétrone, lorſqu'il dit *que* (1) *Craſſus a péri en Aſie, Pompée en Afrique, Céſar en Europe : que leurs cendres ont été diſperſées dans les trois parties du monde, comme ſi une ſeule n'eût pû ſoutenir le poids de ces tombeaux.* Quelle enflure ! Pétrone fait ſentir l'anéantiſſement de ces grandeurs, qu'il a deſſein d'exagérer. La réflexion eût été plus ſenſée & plus juſte, s'il eût dit au contraire, qu'il étoit inutile que ces cendres fuſſent ſéparées par de ſi grands eſpaces, puiſqu'il ne faloit qu'un très-petit terrein pour couvrir les cendres de ceux, que le monde entier n'avoit pû contenir. Il ſe peut faire, au reſte, que Pétrone, dont toutes les vûes tendent à des Satyres indirectes, ait voulu, en cet endroit, critiquer les poëtes de ſon tems, ou quelqu'un d'eux en particulier.

Cicéron & Plutarque ont porté deux

(1) Tot tulerat fortuna duces, quos obruit omnes,
Armorum ſtrue diversâ, feralis Enyo.
Craſſum Parthus habet, libyco jacet æquore Magnus,
Julius ingratam perfudit ſanguine Romam:
Et quaſi non poſſet tot tellus ferre ſepulchra,
Diſperſit cineres. *Petron.*

jugements différents sur la réflexion d'un (1) historien, au sujet de l'incendie du temple d'Ephése, arrivé la nuit même de la naissance d'Alexandre ; *qu'il ne faloit pas* (2) *s'étonner que ce temple de Diane eût été brulé la nuit qu'Alexandre vint au monde, parce que la déesse, aiant voulu assister aux couches d'Olympias, avoit été obligée de s'absenter de sa demeure.* Cicéron approuve cette pensée, & il la trouve élégante. Plutarque, en la critiquant, ajoute *que cette réflexion est si froide qu'elle suffiroit pour éteindre l'incendie du temple.* Je ne trouve aucune difficulté à souscrire au jugement de Cicéron : car suivant l'idée, que les Payens avoient de leurs divinités, c'est une réflexion, où il entre beaucoup de grandeur & de finesse, que Diane, qui présidoit aux couches, regarda celle d'Olympias comme trop importante, pour s'occuper d'aucun autre soin. C'est em-

(1) *Cet historien, suivant Cicéron, est Timée. Plutarque l'appelle Hégésias. Plutarch. in Alex. Hégésias étoit de Magnésie, ville de Lydie dans l'Asie mineure.*

(2) Concinnè ut multa Timæus, qui cùm in historia dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse : adjunxit minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesset, abfuisset domo. *Cic de nat. deor. lib. 2.*

ploïer, d'une maniere très-heureuſe, une circonſtance favorable à relever un grand événement. Malgré le caractére judicieux de Plutarque, ne peut-on pas dire que ſa critique elle-même eſt une pointe déteſtable ?

Des harangues emploïées par les hiſtoriens.

C'eſt une queſtion aſſez problématique, ſi l'hiſtorien doit emploïer les harangues directes. Pluſieurs ſont d'avis de les rejetter (1) entiérement de l'hiſtoire. Mais quand elles y ſont inſérées à propos & ſobrement, elles relévent & animent le récit. Les harangues de Tite-Live, de Salluſte, de Thucidide, offrent de grandes beautés, & ſont des ornements très-convenables à l'hiſtoire. Les harangues directes en ſont même une portion très-prétieuſe, lorſqu'elles ſont vraies & tranſmiſes par des mémoires fidéles. Car il eſt très-important de conſerver le ſouvenir de ce qui a été dit par les hommes célébres, dans les occaſions les plus remarquables.

De la ſimplicité & de la netteté.

Une maxime générale, pour toutes les productions de l'eſprit, eſt d'éviter les ornements qui ne ſont pas puiſés

(1) *Le Boccalin, dans ſes jugements du Parnaſſe, fait rendre une ſentence à Apollon, par laquelle un auteur trop diffus eſt condamné à lire les harangues de Guichardin. Ragguagli di Parnaſſo. centur.* 1. *Ragg.* 6.

dans la nature. Horace (1) fait consister la perfection d'un ouvrage à être si simple, & si net, que chacun se persuade d'en pouvoir faire autant, quoiqu'il se consumât en efforts inutiles, s'il avoit la hardiesse de l'entreprendre; Quintilien (2) parle d'un maître, qui donnoit au contraire, pour précepte à ses disciples de répandre, sur tout ce qu'ils composoient, l'obscurité la plus impénétrable, & qui mettoit le comble de la louange à dire: *Voilà qui est excellent, je n'y ai rien entendu moi même.* Il est vrai, que les hommes méritent assez qu'on les traite ainsi; car ils n'accordent guéres leur estime qu'à ce qu'ils ne peuvent comprendre: mais ce défaut de l'esprit humain ne justifie pas ceux, qui pour se faire valoir par cet artifice, corrompent les sciences.

(1) .... ut sibi quivis
Speret idem, sudet multùm frustràque laboret
Ausus idem. *Hor. art. poët.*

Imitabilis illa quidem videtur esse existimanti; sed nihil est experienti minùs. *Cic. in Orat.*

(2) Apud T. Livium invenio fuisse præceptorem aliquem, qui discipulos obscurare quæ dicerent, juberet Græco verbo utens, σκότιον. Unde illa scilicet egregia laudatio: tanto melior, nè ego quidem intellexi. *Quintil. instit. lib. 8. c. 2. Tite Live parloit de ce maître de rhétorique, dans une lettre à son fils.*

L'art doit être caché.

Les habiles orateurs n'attendent leur succès que du soin qu'ils prennent (1) de cacher leur art. C'est une de leurs plus importantes leçons. Dans la chaire & au barreau, dans sa propre carriére, si l'éloquence se montre, elle ne produit qu'un mauvais effet pour l'orateur. L'unique sorte d'arme, qui puisse être emploiée à découvert, c'est la force des raisonnements, & l'enchainement des preuves. L'orateur n'est pas obligé de dissimuler le dessein qu'il a de convaincre. C'est le point de vuë de l'éloquence, c'est son plus beau triomphe. L'art découvert devient (2) suspect, & répand une prévention, qui lui est contraire. Les ornements diminuent la force & la dignité (3) du discours.

(1) Inde illa veterum, circà occultandam eloquentiam, simulatio, multùm ab hâc temporum nostrorum jactatione diversa. *Quintil. lib. 4. instit. c. 1. Quintilien, qui fait cette remarque, tombe continuellement dans le défaut qu'il reléve; ses déclamations étant pleines de cette éloquence fastueuse qu'il blâme.*

(2) Si latet ars, prodest; affert deprensa pudorem. *Ovid. Art. amat. lib. 2.*

Ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videtur. *Quintil. instit. lib. 10. c. 4.*

..... ne sis in fronte disertus. *Ovid. Metam. lib. 13.*

(3) Gravitas minuitur exornationibus fre-

Maſcaron emploie ſouvent les métaphores & les apoſtrophes ; Fléchier les antithéſes. Boſſuet, peu occupé de touts ces ornements, dont l'art ſçait tirer avantage, frappe les eſprits par la grandeur des images, & inonde les cœurs, pour ainſi dire, d'un torrent pathétique. Il eſt vrai que les deux premiers orateurs excellent dans les mêmes talents ; mais Boſſuet ſemble dédaigner d'admettre l'art à aucun partage des effets merveilleux que produit ſon éloquence.

Celui qui ſe ſert d'une épée, dit S. Auguſtin, *ne penſe pas à l'or ou aux pierreries, dont elle eſt ornée.* Cette comparaiſon ne me paroît pas entiérement juſte ; car l'or & les pierreries ne rendent en rien l'épée plus propre à faire remporter la victoire, au lieu que les ornements de l'éloquence ſont emploïés pour faire impreſſion ſur les eſprits. *De doctr. chriſt. lib. 4.*

L'Orateur médiocre s'y trompe ſouvent. Rien n'éloigne davantage la per-

quenter collocatis, quod eſt in his lepos & feſtivitas, non dignitas neque pulchritudo. *Cic. ad Herenn. lib. 4.*

.... ambitioſa recidat
Ornamenta. *Hor.*
Luxuriantia compeſcat. *Id.*

Grandis, &, ut ità dicam, pudica oratio non eſt maculoſa nec turgida ſed naturali pulchritudine exſurgit. *Petron.*

Tr. du ſubl. ch. 38. ſuaſion, que tout ce qui a l'air affecté.

» Iſocrate, dit Longin, eſt tombé dans
» un défaut de petit écolier. Voici par
» où il débute. *Puiſque le diſcours a na-*
» *turellement la vertu de rendre les cho-*
» *ſes grandes petites, & les petites gran-*
» *des; qu'il ſçait donner les graces de la*
» *nouveauté aux choſes les plus vieilles,*
» *& qu'il fait paroître vieilles celles qui*
» *ſont nouvellement faites*: Eſt-ce ainſi,
» dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous
» allez changer toutes choſes à l'égard
» des Lacédémoniens & des Athéniens?
» En faiſant, de cette ſorte, l'éloge du
» diſcours, il fait proprement un exor-
» de pour avertir ſes auditeurs, de ne
» rien croire de ce qu'il va dire. «

Des Tranſitions.

Un ſtyle coulant & naturel méne inſenſiblement l'eſprit de ce qui précéde à ce qui ſuit. Tout ſemble s'y préſenter de ſoi-même. Les tranſitions remarquables y ſont rarement emploïées. C'eſt une marque ſûre que les matiéres ſont très-mal aſſorties, lorſque l'orateur me fait ſentir le travail qu'il lui en coute pour les joindre les unes aux autres. Les liaiſons du diſcours doivent ſe trouver dans l'ordre des choſes, dans la convenance des faits, dans l'enchainement des idées. Voilà les bonnes tranſitions, qui ſe ſous-entendent d'elles-mêmes, &

que les habiles maîtres ne montrent qu'à propos, ou comme des dépendances nécessaires du plan général, ou comme des ornements ménagés avec finesse.

Différents caractéres de l'éloquence.

Chaque genre de style a ses nuances différentes, & son génie particulier. Le style philosophique ne doit être que clair & solide : il paroît n'être compté pour rien. Il est permis à l'orateur de ménager habilement tout ce qui tend au pathétique. L'historien ne néglige pas l'agrément d'un style, qui intéresse en faveur des événements, qui peigne naïvement les mœurs & les qualités personnelles & qui excite les réflexions. Ceux qui composent des ouvrages purement d'imagination, doivent emploïer le style de tous le plus léger & la maniére la plus déliée. Le style épistolaire a toute la naïveté de la conversation. Ainsi l'éloquence, dans le sens étendu, a bien des sortes de caractéres. Mais retournons aux orateurs, dont il s'agit principalement dans ce chapitre.

Longin donne un précepte plus brillant qu'utile, lorsqu'il dit : » Que l'o- *Tr. du subl. c. 15.*
» rateur doit cacher les figures dont il
» se sert, par l'éclat même des pen-
» sées : que l'art renfermé au milieu de
» quelque chose de grand & d'éclatant,
» n'est plus suspect d'aucune tromperie.

qui donnoit encore plus à penſer, qu'elle n'exprimoit. De là vient l'éloquence du ſilence préférable ſouvent à toute ſorte de diſcours. Le ſilence d'Ajax, à la rencontre d'Ulyſſe dans les enfers, eſt plus (1) expreſſif que tout ce qu'Homére eût pû lui faire dire. Cicéron (2) dit à Atticus : *Alors j'ai emprunté l'éloquence que vous emploïez volontiers, je me ſuis tu.*

Odyſſ. λ.

La perfection conſiſte dans les bienſeances.

On ne doit jamais perdre de vûë cette maxime la plus eſſentielle (3) de toutes, que *la perfection de l'art conſiſte dans les bienſeances* : & c'eſt ce qui ne peut être réduit (4) en régle. Hortenſius man-

l'affliction ſur le viſage de Calchas ; aïant repréſenté Ulyſſe plus triſte, & épuiſé ſon art pour exprimer la douleur de Ménélas, il avoit pris le parti de voiler le viſage d'Agamemnon, laiſſant à chacun à juger quelle devoit être la paſſion d'un pére. Conſumptis affectibus, non reperiens quo dignè modo patris vultum poſſet exprimere, velavit ejus caput, & ſuo cuique animo dedit æſtimandum. *Quintil. lib. 2. inſtit. c. 13.*

(1) *Virgile a imité ce ſilence d'Ajax, par celui de Didon, à la rencontre d'Enée dans les enfers. Æneïd. lib. 6.*

(2) Sumpſi aliquid de tuâ eloquentiâ, nam tacui. *Cic. ad Attic. lib. 13.*

(3) Caput artis decere. *Cic. de orator. lib. 1.*

(4) Quod tamen unum tradi arte non poteſt. *Cic. Ib.*

quoit à la bienſéance par des geſtes trop affectés : L. Torquatus pour s'en mocquer, lui donnoit le ſurnom *de la danſeuſe Dionyſia.*

Ariſtote renferme la rhétorique dans ces trois points, la conſidération de celui qui parle, la diſpoſition de ceux qui l'écoutent, & la maniére de s'exprimer. La bienſéance (1) eſt une obſervation exacte de ce qui convient aux caractéres & aux conjonctures. La véritable éloquence ne peut donc être enſeignée : elle varie ſuivant les perſonnes, & les circonſtances. Elle eſt l'effet du ſentiment. Antoine découvrit la poitrine d'Aquilius, pour lequel il plaidoit, & montra aux Juges les cicatrices des bleſſures qu'Aquilius avoit reçûës pour la patrie. *S. Aug. de doctr. Chriſt. lib. 4. c. 7* *Cic. in Verr. orat. 5. init*

Un trait d'une éloquence achevée eſt la réponſe d'Aſdrubal dans le ſénat de Rome. Il commençoit à fléchir les ſénateurs, lorſqu'un d'entr'eux, irrité de la perfidie des Carthaginois, lui demanda, par quelles divinités, après tant de ſerments violés, pourroit être jurée l'obſervation d'un nouveau traité ? *Par* *T. Liv. lib. 30.*

(1) Decet quod aptum eſt perſonis, temporibus, ætatibus. *Cic. off. lib.* 1. Præferens in dicendo nobilitatem ſuam. *Quintil.*

ces mêmes dieux, répondit Asdrubal, *qui vengent si sévérement les parjures.* Quelle expression, dans ce peu de paroles, des malheurs & du repentir de Carthage ! Une pareille éloquence est l'effet du sentiment & non des préceptes : car l'éloquence n'est (1) pas née des régles de l'art ; c'est elle, au contraire, qui par les exemples qu'elle a produits, a formé ces régles & ces préceptes.

Le discours d'un premier président, qui soutient les droits du Roi, est serré, grave, plein de vigueur & d'autorité. Un général s'exprime d'une maniére courte, remplie de feu, propre à inspirer le courage & la confiance. Les régles & les ornements de la rhétorique, les périodes mesurées, les métaphores, les antithéses, les apostrophes puisées dans l'art, tout genre d'éloquence, qui peut être le fruit de l'étude, seroit froid & déplacé. Chaque charactére, chaque situation demande un genre d'éloquence particulier. Peut-on donc réduire en un art véritable cette espéce de talent, dont les principes sont si différents, & très-souvent opposés, suivant les personnes,

(1) Non esse eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentiâ natum. *Cic. lib. 1. de Orat.*

les païs & les conjonctures ?

Hannibal avant la bataille du Téſin, dit à ſes ſoldats : *La ſupériorité de la valeur doit être de notre côté, puiſque l'agreſſeur eſt plus rempli de confiance, que celui qui ſe tient ſur la défenſive.* Et il finit par ces mots : *il ne vous reſte aucune reſſource ; vous êtes placés entre la victoire & la mort : jamais les dieux ne mirent les hommes dans des circonſtances plus favorables pour vaincre.* *T. Liv. lib. 21.*

Avant la bataille d'Ivri, Henri le Grand parcourant les rangs, & montrant aux ſoldats ſon caſque ſurmonté d'un panache blanc, leur diſoit avec un air de confiance, qui leur annonçoit la victoire : *Enfants, ſi les cornétes vous manquent, voici le ſigne du ralliement ; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur ; Dieu eſt pour nous.* *Le P. Daniel ann. 1590.*

Cicéron fait un portrait ſi accompli de l'orateur, qu'il ôte l'eſpérance d'arriver à tant de perfection. L'orateur, ſelon lui, doit réunir un grand nombre de ſciences, exceller dans le choix & dans l'arrangement des expreſſions, connoître touts les mouvements dont le cœur humain eſt ſuſceptible, avoir de l'enjouement & de la politeſſe, de la préſence d'eſprit, pour attaquer & pour Portrait de l'Orateur. *De orat. lib. 1.*

répondre. Il faut qu'il poſſéde l'hiſtoire & les loix, & que toutes ces qualités ſoient ſoutenuës des graces de la taille & du viſage, des avantages du geſte & de la voix, & miſes en œuvre par une mémoire heureuſe & fidéle.

Quintil. in proœm. lib. 1. lib. 2. c. 16. & lib. 12. c. 1.

Quintilien demande, pour former l'orateur parfait, qu'il ait, outre touts ces talents, ce qui eſt encore plus eſſentiel, les qualités du cœur; & conformement au principe établi par Platon, il ſoutient qu'il ne peut ſe trouver de vraie éloquence ſans la probité. Cicéron blâme les maîtres de rhétorique d'avoir oublié le précepte le plus néceſſaire, ſçavoir que l'orateur ſe rende véritablement eſtimable, par ſes mœurs & par ſa conduite. *Ils rempliſſent*, dit-il, *leurs livres de régles frivoles, qui regardent les exordes ou les péroraiſons, les figures, ou autres bagatelles: mais les leçons importantes de la politique ou de la morale ils ne les effleurent ſeulement pas.*

Plat. in Gorg. & in Phædr. Cic. de orat. lib. 1.

Après avoir montré combien il eſt difficile de former un excellent orateur, Cicéron paſſe aux (1) louanges de l'éloquence. Il ne trouve rien qui lui ſoit

(1) Quid tàm dignum cultu ac labore ducamus, aut in quo malimus præſtare hominibus, quàm quo ipſi homines cæteris animalibus præſtant? *Quintil. lib. 2. inſtit. c. 16.*

comparable, soit pour la gloire & la distinction qui lui sont attachées, soit pour le plaisir & la satisfaction qu'elle donne, soit pour le crédit & l'autorité qui l'accompagnent. Rien n'est si grand & si élevé que de commander aux affections des peuples, de disposer des suffrages des juges, de conduire la gravité du Sénat, de secourir les malheureux, de repousser les dangers, de contenir les hommes dans le devoir. Rien de si nécessaire que d'avoir des armes toûjours prêtes pour attaquer les méchants, ou parer leurs coups.

Cicéron doute cependant si l'éloquence a causé plus de biens que de maux. Il est à craindre qu'elle n'excite les séditions, qu'elle ne protége (1) l'injustice, qu'elle ne prête de fausses couleurs au mensonge, qu'elle ne serve l'hypocrisie, qu'elle n'opprime la vertu, qu'elle ne corrompe les loix, qu'elle n'enhardisse les vices, qu'elle ne leur prostituë la louange. *Cic. de invent. lib. 1.*

Xénophon fait dire à Socrate *que la persuasion a plus de force que la violence* Pouvoir de l'éloquence.

(1) *Discitur innocuas ut agat facundia causas:*
Protegit hæc fontes, immeritosque premit.
Ovid. Trist. lib. 2. Quintil. lib 2. instit. c. 16.

Cornel. Nep. in Aristid. même. La condamnation d'Aristide accusé par Thémistocle, montra que les discours artificieux l'emportent sur la justice : & l'art insinuant d'Ulysse enleva (1) le prix dû à la valeur d'Ajax.

L'éloquence de M. Antoine l'orateur (2) avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoïés par Marius : la férocité de ces assassins étoit desarmée, lorsqu'Annius leur chef, qui étoit resté à la porte de la maison, entra dans la chambre où étoit Antoine, & lui coupa la tête de sa propre main. César avant le jugement de Ligarius, dit : *Entendons Cicéron, la résolution est prise, il n'en sera ni plus ni moins.* L'éloquence de Cicéron triompha de cette résolution, & César laissa tomber les papiers qu'il tenoit à la main. Archidame roi de Lacédémone aïant demandé à Thucydide, lequel étoit le plus fort à la lutte, de lui ou de Périclés ; *cela seroit difficile à verifier*, répondit Thucydide ; *car quand je l'ai abattu, il persuade à ceux qui l'ont vû, qu'il n'est pas tombé.*

Plutarch. in Mario.

Plutarch. in Cic.

Id. in Pericl.

Cicéron témoigne que Carnéade n'a

(1) ... fortisque viri tulit arma disertus. *Ovid. metam. lib.* 13.

(2) *M. Antoine l'Orateur étoit le grand pére du Triumvir.*

jamais (1) soutenu d'opinion sans l'établir, & qu'il n'en a jamais combattu sans la détruire. Les Athéniens aïant envoïé à Rome une ambassade composée de Carnéade, de Critolaüs, & de Diogéne le Stoïcien, les Romains se plaignirent de ce que le dessein des Athéniens avoit été de dominer dans les délibérations, par des ambassadeurs si éloquents. Caton (2) le censeur opina qu'ils fussent promptement renvoïés, parce que Carnéade avoit l'art d'embroüiller la vérité par ses propositions subtiles. Paul V. disoit : *Prions Dieu qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous persuadera (3) tout ce qu'il voudra.*

Elian. variar. histor. l. 3. c. 17.

C'est la présomption de l'éloquence qui lui a fait entreprendre, par maniére de jeu à la vérité, mais cependant pour faire briller son pouvoir, de louer les choses les plus détestables, & d'élever les plus viles : comme quand Isocrate a fait l'éloge de Busiris, Alcidamus de la

Eloges bizarres.

(1) Nullam rem unquàm defendisse, quam non probarit, nullam oppugnasse quam non everterit. *Cic. de orator. lib.* 2.

(2) Quoniàm Carneade argumentante, quid veri esset, haud facile discerni posset *Plin. lib.* 7. *c.* 30.

(3) *Il s'en falloit bien cependant que l'éloquence de ce cardinal n'eût en France le même succès.*

mort, Polycrate de Clytemneſtre, Phavorin de Therſite, de la fiévre, & de l'injuſtice, Cardan de Néron & de la goute, Lucien de la mouche & des paraſites, Heinſius du poulx, Eraſme de la folie, Syneſius des têtes chauves, Jules Scaliger de l'oye, le Vayer de l'âne, Ménage la métamorphoſe du pédant en perroquet; &, pour ne pas oublier les poëtes, lorſqu'Homére a décrit la guerre des grenoüilles & des rats, que Virgile a fait un poëme ſur le moucheron, & que Paſſerat a compoſé l'éloge du rien.

La juſteſſe & la ſolidité du raiſonnement doivent être la baſe de l'éloquence. Zénon comparoit la rhétorique (1) à la main ouverte, & la dialectique au poing fermé, faiſant entendre que l'une & l'autre ſcience étoit la même, quoique l'une fût plus étenduë, & l'autre plus ſerrée.

Précautions contre la ſéduction de l'éloquence.

Sext. Empir. adver.

Les ſubtilités de l'éloquence lui ont attiré plus de ſoupçons que d'applaudiſſements. Les orateurs étoient proſcrits de Créte & de Lacédémone. Ctéſiphon s'étant vanté de pouvoir parler tout un

(1) Nam cùm compreſſerat digitos Zeno, pugnumque fecerat, dialecticam aiebat ejuſmodi eſſe: cùm autem deduxerat, & manum dilataverat, palmæ illius ſimilem eloquentiam eſſe dicebat. *Cic. de finib. lib.* 2.

jour

jour sur tel sujet qui lui seroit proposé, les Lacédémoniens le bannirent : & un autre orateur s'étant présenté pour faire le panégyrique d'Hercule, ils refusèrent de l'entendre, en disant : *Qui pourroit blâmer Hercule ?* Julius Pollux observe que l'Aréopage avoit défendu les exordes & les péroraisons. Aristote, Lucien & Quintilien parlent de cette loi. Diodore de Sicile rapporte que les Egyptiens ne souffroient point d'avocats parmi eux, de crainte que leur éloquence ne déguisât la vérité dans les jugements. Averroës remarque, dans son commentaire sur la rhétorique d'Aristote, que parmi les Arabes il étoit ordonné aux avocats de parler sans geste & sans aucun air de déclamation. C'est à cause (1) de la loi d'Athénes qui ordonnoit de supprimer les exordes & les péroraisons, que le commencement & la fin, dans toutes les harangues de Démosthéne, nous paroissent si simples & si dénués d'ornements. Toureil lisant dans l'académie quelques endroits de sa premiére traduction de Démosthéne, où il s'éloignoit un peu du sens littéral, Racine s'écria : *Ah ! le bourreau, ne va-t-il pas*

Grammat. lib. 2. c. 1.
Agripp. de vanit. scientiar. c. 6.
Aristot. rhetor. lib. 1. c. 1.
Lucian. in Anach.
Quintil. instit. lib. 6.
Diod. Sic. lib. 1.

(1) Epilogos illi mos civitatis abstulerat. *Quintil. instit. lib. 10. c. 1.*

donner de l'esprit à Démosthène ?

On distribuoit souvent à différents avocats les différentes parties d'un plaidoïer. Cicéron nous apprend qu'en ce cas là, on le (1) chargeoit de la péroraison parce qu'on le jugeoit propre à exciter les passions. Quintilien dit (2) qu'il étoit ordinairement chargé de la narration.

Pline le jeune plaidoit des sept heures de suite. *Réjoüissez-vous*, dit-il, *pour vous, pour moi, pour notre siécle. Ces jours passés, je devois plaider devant les Centumvirs ; je me présentai, mais la foule étoit si grande qu'il me fut impossible de me faire d'autre passage pour aller au barreau qu'au travers du tribunal même, où les Juges sont assis. Il se trouva un jeune homme de qualité, dont une partie des habits aïant été déchirés, comme il arrive souvent dans la presse, il demeura couvert de sa seule veste, pendant sept heures entiéres : car je parlai pendant tout ce tems avec beaucoup de fatigue, & avec plus de succès encore.*

Plin. lib. 4. epist. Trad. de Lacy.

De l'Aréopage.

Les Juges de l'Aréopage n'écoutoient

(1) Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant : in quo ut viderer excellere, non ingenio, sed dolore assequebar. *Cic. in orat.*

(2) Ferè ponendæ à me causæ officium exigebatur. *Quintil. lib. 4. instit. c. 2.*

les avocats que dans les ténébres, soit pour avoir une attention plus recueillie, soit pour être moins susceptibles de la prévention, que les talents extérieurs pouvoient faire naître. *Erasm. adag. chil. 1. cent. 9. prov. 41. & chil. 4. cent. 10. prov. 6.*

Il nous reste un exemple du peu de pénétration de ce tribunal à démêler la subtilité des avocats. Protagoras étoit convenu avec Evathle de lui enseigner la rhétorique, moïennant une somme qui lui seroit païée par son disciple, s'il gagnoit sa premiére cause. Evathle instruit de touts les préceptes de l'art, refusa de païer Protagoras. Ce professeur le poursuivit en justice, & dit aux Juges : *Tout jugement est décisif pour moi, quand il seroit dicté par mon adversaire. Car s'il m'est favorable, il porte la condamnation d'Evathle ; s'il m'est contraire, il lui fait gagner sa premiére cause, & le rend mon débiteur suivant notre convention. J'avouë*, répondit Evathle, *qu'on prononcera pour ou contre moi : l'un & l'autre m'acquittent également. Si les juges prononcent en ma faveur, il est jugé que je suis quitte envers vous ; s'ils prononcent pour vous, je perds ma cause, & ne vous dois rien suivant notre convention.* Les Juges avouérent leur insuffisance pour décider une cause si difficile. Mais ces Juges, en faisant plus d'attention à la *Aul. Gell. noct. Att. lib. 5. c. 10. Apul. Florid. lib. 2.*

choſe qu'aux paroles, auroient connu aiſément qu'Evathle en avoit aſſez appris, pour devoir à ſon maître la récompenſe promiſe. Le même Aréopage ne ſçachant que (1) décider dans une autre affaire, ajourna les parties à comparoître dans cent ans.

A Athénes, où l'on ſe ſervoit d'horloges d'eau, l'accuſateur & l'accuſé, le demandeur & le défendeur avoient une certaine quantité de clepſydres; c'eſt-à-dire que l'eau étoit meſurée aux orateurs. On en ſuſpendoit l'écoulement pendant la lecture des piéces qui n'étoient pas du corps du diſcours; comme les dépoſitions des témoins, le texte d'une loi, la teneur d'un decret.

Les talents de nos avocats ne ſont pas génés par des loix ſi incommodes: & leur carriére n'eſt pas reſſerrée par des bornes étroites, comme quelques auteurs, qui ne connoiſſoient pas le bar-

(1) *Il s'agiſſoit d'une femme qui avoit fait mourir ſon mari, & le fils de ſon mari, coupables du meurtre d'un fils, qu'elle avoit eu d'un premier mariage. Les Aréopagites ne purent ſe réſoudre à la condamner, à cauſe de la douleur qui avoit excité ſa vengeance; ni à l'abſoudre, à cauſe de l'atrocité de ſes crimes. Val. Max. lib. 8. c. 1. Ce jugement n'eût pas été fort difficile ſuivant notre juriſprudence, qui défend toutes les vengeances particuliéres.*

reau, l'ont prétendu. Les matiéres du droit public les plus importantes, les objets principaux de la police générale, les interprétations des loix & des motifs des légiſlateurs, les limites des deux puiſſances, les enrégiſtrements des lettres des premiers officiers de la couronne, offrent un vaſte champ à leur éloquence. Si l'avocat, parmi nous, a de ſi grandes occaſions de déploïer ſes talents, combien en ont de plus illuſtres encore meſſieurs les avocats généraux, ou dans ces réquiſitoires qu'ils font au nom & quelquefois en préſence de SA MAJESTÉ, ou dans cet exercice habituel de balancer tout ce que l'eſprit des loix & le bien public peuvent avoir de plus intéreſſant, ou pour le ſervice du Roi ou pour les fortunes particuliéres.

Les Romains chaſſérent trois fois les orateurs; la premiére ſous le conſulat de Fannius Strabo, & de Valerius Meſſala; la ſeconde ſous la cenſure de Domitius Ænobardus & de Licinius Craſſus; & la troiſiéme ſous l'empire de Domitien. Les orateurs bannis de Rome.

L'éloquence de Démoſthéne & de Cicéron (1) les fit périr l'un & l'autre, L'éloquence fatale aux grands orateurs.

(1) Eloquio ſed uterque perît orator. &c. *Juv. ſat.* 10.

& attira de grands malheurs à leurs patries. L'éloquence de Démosthéne ne servit qu'à allumer davantage le (1) courroux de Philippe contre les Athéniens, & celle de Cicéron détruisit la liberté de Rome, en faisant continuer à César le gouvernement des Gaules, & en élevant Octavien pour l'opposer à Antoine. Brutus reprocha à Cicéron (2)

De provinc. Consularib.

In Philippic.

Juvénal dit que Cicéron n'eût eu rien à craindre des armes d'Antoine, s'il eût été aussi mauvais orateur que mauvais poëte.
O fortunatam natam, me Consule, Romam!
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. *Juven. Ibid.*

(1) *Philippe dit dans Lucien : qu'on n'appelle plus le peuple d'Athénes mon adversaire : je n'en connois point d'autre que Démosthéne. C'est lui seul qui me fait la guerre, qui s'oppose à mes desseins, & qui traverse mes entreprises. Sans lui je ne ferois pas plus de cas d'Athénes, que d'un vaisseau sans pilote. Lucien, élog. de Démosth.*

(2) Non Dominum fugisse, sed amiciorem Dominum quæsisse videris. *Cic. lib. epist. ad Brut. epist. 16. Brutus avoit prédit que Cicéron, en portant Octavien trop haut, perdroit la république. Il reprocha souvent à Cicéron ses flateries & sa soumission envers ce jeune homme, que Brutus traitoit d'enfant.* Valdè carè æstimas tot annos, quot ista ætas recipit, si propter eam causam puero isti supplicaturus es. *ibid. epist. 16.* Nimiùm timemus mortem, exilium, & paupertatem. Hæc mihi videntur, Ciceroni ultima esse in malis : & dùm habeat à quibus

de n'avoir pas travaillé pour la liberté, mais pour se donner un maître favorable. Il en couta la vie à Papinien pour n'avoir pas voulu emploïer son éloquence à justifier le meurtre de Geta. *Xiphil. lib. 77 Spartian. in Carac.*

Cette science ambitieuse, qui se vante de régner sur les affections & sur les volontés des hommes, aura moins de vanité, si elle considére que ceux qui l'ont le plus cultivée, ont été livrés à cause d'elle aux plus grands malheurs; que plusieurs villes l'ont bannie de leurs enceintes, & qu'elle est dans une dépendance perpétuelle de l'usage & de l'opinion.

Les préceptes de rhétorique peuvent être aussi nuisibles qu'utiles. On peut s'en servir avantageusement pour l'ordre & l'élégance du discours, mais il faut prendre garde qu'ils n'éteignent le feu naturel, & que par une méthode & une imitation languissante ils ne vous tirent hors de votre (1) charactere, Les préceptes de la rhétorique peuvent être nuisibles.

impetret quæ velit, & à quibus colatur ac laudetur, servitutem honorificam modò non aspernatur, si quicquàm in extremâ ac miserrimâ contumeliâ potest honorificum esse. *Ibid. epist.* 17.

(1) Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ. *Hor.*

Nihil decet, invitâ Minervâ, id est, repugnante naturâ: sic ut decorum conservare non

dans lequel ſeul vous pouvez plaire. Iſocrate diſoit *qu'il étoit obligé de ſe ſervir d'éperons pour preſſer Ephore, & de frein pour retenir Théopompe.* Il faudroit autant de variété dans les préceptes, qu'il y en a dans les eſprits.

Quintilien nous avertit qu'il a toujours (1) évité avec ſoin de s'aſſujettir aux préceptes généraux, *parce qu'il ne s'en trouve preſque point*, ajoute-t-il, *dont l'autorité ne puiſſe être affoiblie, ou même entiérement détruite.* Les préceptes généraux ont une défectuoſité encore plus eſſentielle, c'eſt que ne pouvant contenir le détail des circonſtances particuliéres, ils ſont, pour la plûpart, inutiles, n'apprennent que ce qu'on ſçavoit déja, & ne ſont d'aucun ſecours à celui qui ſe les propoſe. Ils reſſemblent

poſſis, ſi aliorum naturam imiteris, omittas tuam. *Cic. de off. lib.* 1.

Quintilien ſe mocque de ces orateurs qui affectoient de terminer leurs périodes par ces mots, eſſe videatur, *pour donner à leur ſtyle un air Cicéronien. Quintil. inſtit. lib.* 10. *c.* 2.

(1) Propter quæ mihi ſemper moris fuit quam minimè alligare me ad præcepta, quæ catholica vocantur, id eſt, ut dicamus quomodò poſſumus, univerſalia vel perpetualia. Rarò enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliquâ, aut ſubrui poſſit. *Quintil. inſtit. lib.* 2. *c.* 13.

au conseil vague d'un politique, qui dans une conjoncture délicate, diroit *qu'il faut se déterminer à ce qui peut être avantageux au bien public, & éviter ce qui peut lui être nuisible.* Quintilien, au reste, qui nous fait remarquer l'inutilité des préceptes généraux, entre lui-même dans un détail de maximes générales ou plutôt puériles, sur l'éducation de celui qui est destiné à être orateur; & il veut qu'on songe à le former dès le maillot, par le langage (1) pur & correct de ses nourrices.

Sénéque (2) fait une remarque fort juste, que le goût est une image des mœurs : & que l'éloquence est ferme & Léloquence l'image des mœurs.

(1) Ante omnia, ne sit vitiosus sermo nutricibus. *Quintil. lib. 1. instit. c. 1. Chrysippe recommandoit aussi qu'on apprît à bien prononcer aux nourrices comme à des comédiennes.* Chrysippus etiàm nutricum, quæ adhibentur infantibus allactationi, suum quoddàm carmen assignat. *Quintil. lib. 1. instit. c. 10.*

(2) Quemadmodùm unius cujusque actio dicenti similis est, sic genus dicendi imitatur publicos mores. *Sen. epist. 114.*

Cujuscumque orationem videris sollicitam & politam, scito animum quoque non minùs esse pusillis occupatum.... oratio vultus animi est. Si circumtonsa & fucata est, & manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum, & habere aliquid fracti. Non est ornamentum virile concinnitas. *Sen. epist. 115.*

vigoureuſe, ſans pointe & ſans affectation, quand la fermeté & le courage régnent dans les cœurs. Solon (1) & Platon ont dit, que l'éloquence eſt l'image du caractére.

De l'opinion que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques.

L'éloquence du ſiécle paſſé a fait connoître que les gouvernements monarchiques peuvent produire d'auſſi parfaits orateurs que les populaires. Le Maitre, Maſcaron, Fléchier, Boſſuet, & pluſieurs autres modernes ont égalé tout ce que l'antiquité peut fournir de plus éloquent. C'eſt donc une opinion très-mal fondée que l'éloquence ne ſe forme que dans les républiques. » Il ſemble, » dit Montagne, que les polices qui dé- *Liv. 1. c. 51.* » pendent d'un monarque, ont moins » beſoin d'orateurs. La facilité d'une » commune d'être maniée & contournée par les oreilles ne ſe trouve ſi aiſément en un ſeul. On n'a pas vû ſortir (2) de Macédoine ni de Perſe aucun orateur de renom. « Convenons avec Longin, que rien n'éléve davan-

(1) Solonis dictum vetus, ſermonem imaginem eſſe operum, Τὸν λόγον εἰκόνα εἶναι τῶν ἔργων. *Sic ait Plato*, οἷος ὁ λόγος, τοιοῦτος ὁ τρόπος. Qualis oratio, talis vita. *Lipſ. in Sen. epiſt.* 114.

(2) Nec Macedonum quidem, ac Perſarum, ac ullius gentis quæ certo imperio contenta fuerit, eloquentiam novimus. *Dial. de oratorib. Tac. vel Quintil. adſcript.*

tage l'esprit que la liberté : mais reconnoissons en même tems que les gouvernements républicains ou mixtes, multiplient la servitude, que les révolutions auxquelles ils sont exposés, sont de fréquents obstacles au progrès de l'éloquences, & que la véritable liberté & la justice des récompenses favorisent davantage les sciences & les arts sous un gouvernement monarchique. *Tr. du Subl. c. 35.*

CHAPITRE CINQUIE'ME.

De la Poësie.

LA poësie, si l'on veut l'en croire, est le (1) langage des dieux. Les héros lui sont redevables de l'immortalité dont les Muses sont les souveraines dispensatrices. La poesie se vante d'être la mére de la théologie payenne, de la philosophie, & des loix. Hérodote assûre que les divinités de la Gréce étoient tirées d'Homére & d'Hésiode : mais il témoigne lui-même que les Grecs avoient reçu les grands dieux de l'Egypte ; & La poësie langage des dieux. *Euterp.*

(1) Est Deus in nobis ; agitante calescimus illo :
Impetus hic sacræ semina mentis habet.
Ovid. Fast. lib. 6.

Diod. Sic. lib. 1. Diodore de Sicile observe que les Grecs se sont approprié les dieux de l'Egypte, ses héros & ses colonies. Ce n'est donc pas le fond de la théologie Payenne, mais la plûpart de ses fictions, qui avoient pris leur source dans la poësie.

Les anciens poëtes, comme Orphée, Musée, Linus furent les premiers philosophes parmi les Grecs : ils ont passé (1) pour les fondateurs des sociétés. Les loix furent d'abord écrites en vers. Ce qui honore la poësie infiniment davantage, c'est de trouver dans la sainte écriture plusieurs cantiques, les pseaumes de David, & le témoignage de la grande quantité de vers (2) qui avoient été composés par Salomon.

Les plus anciens auteurs ont écrit en vers. *Apul. Florid. lib. 2. Strab. lib. 1.*

Les plus anciens auteurs de la Gréce écrivirent en vers, avant que la prose y fût en usage. Apulée observe que Phérécyde, quitta le premier ce style mesuré, & suivant Strabon, Cadmus (3), Phérécy-

(1) Sylvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus, & fœdo victu deterruit Orpheus. *Hor.*
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. *Id.*

(2) Loquutus est quoque Salomon tria millia parabolas : & fuerunt carmina ejus quinque & mille. *Reg. lib. 3. c. 4. v. 32.*

(3) *Il y a eu deux historiens natifs de Milet du*

de, & Hécatée (1) furent les premiers qui écrivirent en proſe. Il paroit d'abord aſſez ſurprenant, qu'une maniére d'écrire génante & réguliére, telle que la poëſie, ait été en uſage avant la proſe, qui eſt bien moins aſſervie aux régles; mais la raiſon n'en ſera pas difficile à découvrir, ſi l'on conſidére que la premiére intention que les hommes ont euë en écrivant, a été d'aider la mémoire, & que les vers ſe retiennent beaucoup mieux que la proſe.

Si l'on ne peut refuſer à la poëſie la gloire d'avoir produit les plus anciens des théologiens, des philoſophes, & des légiſlateurs de la Gréce, elle s'eſt attiré beaucoup de reproches par toutes les (2) fables monſtrueuſes qu'elle a miſes au jour. Elle a répandu la ſuperſtition ſur la terre, & placé le crime dans le ciel. Reproches faits à la poëſie.

Elle a été une ſource de maximes pernicieuſes, & ſes charmes ont été

nom de Cadmus. Suid. & Voſſ. de hiſtoric. Græc. lib. 4. c. 1.

(1) De pluribus Hecatæis. *Voſſ. de hiſtoric. Græc. lib. 4. c. 3. Recherches ſur Hécatée de Miles, par M. l'Abbé Sevin, dans les mémoires de l'Academie des belles lettres, tom. 6. p. 472.*

(2) . . . . pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
Hor.

(1) un poiſon dangereux pour les bonnes mœurs. Elle a fourni des armes à la vengeance (2) la plus furieuſe. Ce langage des dieux n'a pas toûjours été traité avec beaucoup d'eſtime. *La poëſie*, dit S. Evrémond, *demande un génie particulier, qui ne s'acommode pas trop avec le bon ſens. Tantôt c'eſt le langage des dieux, tantôt c'eſt le langage des* (3) *fols, ra-*

(1) Eloquar invitus, teneros ne tange poëtas. *Ovid. de remed. amor.*

(2) *Archiloque natif de Paros, pour ſe venger de Lycambe, qui lui avoit refuſé ſa fille, après le lui avoir promiſe en mariage, fit contre lui des vers ſi piquants, que Lycambe ſe pendit de déſeſpoir. Archiloque inventa les vers Iambes.* Archilochum proprio rabies armavit Iambo. *Hor.*

Archiloque, ſuivant Cicéron, vivoit du temps de Romulus. Euſébe & Scaliger font ce poëte un peu moins ancien, & le placent vers la 29. olympiade, environ du temps de Manaſſés roi de Juda, & de Tullus Hoſtilius, roi de Rome. Il fut contemporain de Gygès, roi de Lydie. Herodot. Clio.

(3) *Les poëtes ne peuvent pas s'offenſer qu'on diſe d'eux, ce qui a été dit de tous les grands eſprits* : Negat enim ſine furore Democritus quemquàm poëtam magnum eſſe poſſe, quod idem dicit Plato. *Cic de divinat. lib.* I.

... Et excluditſanos Helicone poëtas Democritus. *Hor. art. poët.*

Sive Platoni credimus, fruſtrà poëticas fores compos ſui pepulit : ſive Ariſtoteli, nul-

rement celui d'un honnête homme. Elle ſe plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choſes; & c'eſt la réalité ſeule qui peut ſatisfaire un entendement bien ſain.

Platon bannit les poëtes de ſa république; & Cicéron a approuvé (1) la ſageſſe de ce réglement.

Défenſe de la poëſie.

La poëſie a une défenſe très-naturelle, qui eſt de dire qu'elle ne ſe ſert de la fiction, que pour amener les hommes à la vérité.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable,
Il doit regner par tout, & même dans la fable.

C'eſt par une douce & utile ſéduction qu'elle a formé les premiéres ſociétés: ce qui a donné lieu aux fables d'Amphion qui bâtit les murs de Thébes au ſon de ſa lyre, & d'Orphée qui par la douceur de ſon chant adoucit les bêtes féroces. Tyrtée a été loüé d'avoir (2)

lum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ fuit. *Sen. de tranquill. animi. Pétrone a dit*: Sæpiùs poëticè quàm humanè locutus es.

(1) Rectè igitur à Platone educuntur (poëtæ) ex eâ civitate, quam finxit ille, cùm mores optimos & Reipublicæ ſtatum exquireret. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 2.*

(2) Tyrtæuſque mares animos in Martia bella Verſibus exacuit. *Hor. art. poët.*

augmenté le courage & l'ardeur des guerriers. » Combien les bons poëtes » ont-ils été utiles ? Orphée a enſeigné » aux hommes les myſtéres & les ſacri- » fices, & à fuir les meurtres : Muſée » leur a appris la guériſon des maladies, » & à conſulter les oracles. Héſiode » leur a montré à cultiver la terre, & » leur a fait connoître le tems des ſe- » mences & des moiſſons ; & le divin Ho- » mére par où croïez-vous qu'il ait ac- » quis tant de gloire & de réputation ? » parce qu'il leur a enſeigné des choſes » très-néceſſaires, à ranger des troupes, » à les armer, & à être ferme & cou- » rageux. «

Ariſtoph. in ranis.

On ne pourroit ſans une grande injuſtice imputer à la poëſie l'abus qui a été fait de ſes attraits innocents en eux-mêmes ; autrement il s'enſuivroit que c'eſt un crime que de penſer & de parler, n'y aïant rien dont on ait tant abuſé que de la penſée & de la parole. Preſque toutes les choſes bonnes en elles-mêmes ont leur danger. On peut abuſer de la force, de la ſanté, de l'éloquence, de la beauté, des richeſſes, des talents militaires, des apparences de la vertu. La poëſie (1) elle-même a con-

(1) *Jean Fiera Manteüan, a fait un poëme la-*

damné les ouvrages trop libres.

Si Platon bannit les poëtes de ſa république, il veut qu'on les renvoie couronnés, afin d'honorer les talents ; & il retient cependant la poëſie, pour l'emploïer aux hymnes des dieux, & aux loüanges des grands hommes. Ariſtote prétend que la poëſie eſt plus utile que l'hiſtoire. La raiſon, qu'il en donne, n'eſt pas moins paradoxe que la propoſition elle même. *C'eſt*, dit-il, *parce que la poëſie eſt bien plus générale, car l'hiſtoire ne renferme que ce qui a été fait, au lieu que la poëſie embraſſe tout ce qu'on doit faire.* Il eſt vrai que la poëſie peut prendre bien plus d'eſſort, par rapport aux ſituations qu'elle invente à ſon gré; mais les exemples tirés de l'hiſtoire ſont ſans comparaiſon plus efficaces.

Plat. de republ. lib. 3.

Ariſtot. de poët. c. 9.

La poëſie ne doit repréſenter les déſordres des paſſions, que pour faire craindre les maux qui les accompagnent, & les peines dont elles ſont ſuivies. C'eſt ainſi que le poëme épique repréſente une action héroïque accompagnée de quelque grande inſtruction. Ariſtote

Des ſpectacles.

tin contre les poëtes laſcifs : & l'abbé Maſſieu, dans ſon hiſtoire de la poëſie françoiſe, ne laiſſe rien à déſirer pour la défenſe d'un art auſſi utile que charmant.

Ariſtot. poëtic. c. 6. nous apprend que l'objet de la tragédie eſt de remédier aux paſſions par la terreur & la pitié.

Le chœur, dans les anciennes tragédies, ne tendoit qu'à inſpirer de bonnes mœurs. *Qu'il protége toujours les gens de bien*, dit Horace, *qu'il ſoutienne les amis de la vertu ; qu'il appaiſe ceux qui ſont irrités ; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime ; qu'il vante les mets d'une table où régne la ſobriété ; qu'il loüe la juſtice ſi ſalutaire aux hommes ; qu'il chante la tranquillité & la ſureté qui accompagnent toujours la paix ; qu'il garde inviolablement les ſecrets qu'on lui a confiés ; & qu'il prie les dieux que la fortune abandonne les méchans & rempliſſe les déſirs des juſtes.*

Hor. art. poëtic.

La Comédie ſe propoſe la correction des mœurs. Elle a été définie par Dryden, *l'image fidéle de la nature.* Cette définition eſt trop vague ; elle convient mieux à la perfection de l'art, qu'à la Comédie qui doit plutôt être appellée *une image fidéle des mœurs, qui tend à les corriger par le ridicule* Les Comiques enſeignoient la morale au peuple : & Plaute ſe plaint de ce que le ſpectateur, de retour chez-lui, pratiquoit mal les ſentiments qu'il avoit entendus au théatre.

Plaut. Rudent. act. 4. ſc. 7.

Mais les ſpectacles anciens étoient mêlés de beaucoup d'abominations, qui ont fait dire à S. Auguſtin, *que le Chrétien, ne devoit pas participer aux infamies du théatre, aux impiétés du cirque, aux cruautés de l'amphithéatre. Nous fuïons vos ſpectacles*, dit Tertullien, *parce que nous en abhorrons les principes. Les folies du cirque, les déſordres du théatre, l'inhumanité de l'amphithéatre, les amuſements frivoles de vos autres jeux ne conviennent point à nos mœurs.* *S. Aug. ſerm. 198.* *Tertull. apologet.*

Ces anciens déſordres du théatre ont donné lieu à la ſévérité avec laquelle les Comédiens ont été traités parmi nous : quoiqu'ils aïent eu en leur faveur des témoignages très-reſpectables. S. Thomas ne fait point difficulté de dire, *qu'on lit, dans les vies des Peres, que ſaint Paphnuce eut une révélation portant qu'un Comédien participeroit avec lui à la vie éternelle.* S. Thomas ajoute : *que le métier de Comédien, regardé ſeulement comme un amuſement & une récréation, n'a rien d'illicite en ſoi, & que les acteurs ne ſont point en état de péché, pourvû qu'ils ne ſortent pas des bornes de l'honnêteté, & qu'ils ne repréſentent pas la comédie dans des tems indus ; qu'autrement il s'enſuivroit une conſéquence qui eſt fauſſe, ſçavoir que les ſpectateurs pécheroient auſſi.* En 1641. le *S. Thom. 2. 2. quæſt. 168. art. 3.*

parlement enrégiſtra une déclaration, par laquelle, après avoir renouvellé les peines ordinaires contre les comédiens qui uſeront d'aucunes paroles laſcives ou à double entente qui puiſſe bleſſer l'honnêteté publique, il eſt porté qu'au cas qu'ils obſervent ces conditions, ils ne ſeront pas, à l'avenir, notés d'infamie.

Contrariétés des jugements ſur les poëtes.

La diverſité des opinions ſe remarque ſurtout dans les jugements qui ont été portés ſur les poëtes. Homére a été révéré comme un dieu, dans (1) pluſieurs villes de l'Aſie, de l'Egypte, & de la Gréce. Ptolémée Philopator fit bâtir un temple à ce poëte, qui y paroiſſoit ſur un thrône, environné des (2) ſept villes qui ſe diſputoient l'honneur de ſa naiſſance. Ceux de Smyrne firent auſſi conſtruire un temple dédié à Homére. Dans l'île de Chio, & dans Amaſtris ville du Pont, on célébroit, touts les cinq ans, des jeux en ſon honneur, & on frappoit des médailles pour conſerver la mémoire de ces jeux. A Argos on invoquoit Homére avec Apollon dans les

Ælian. lib. 13. variar. c. 22.

(1) *Sur les monuments élevés à l'honneur de ce poëte, on peut conſulter Cuper de l'apothéoſe d'Homére.*

(2) Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

ſacrifices publics ; on fit même à Homére des ſacrifices particuliers. Dans les cabinets des curieux, on voit encore des médailles d'Homére, frappées à Chio, à Smyrne, à Amaſtris. Solon faiſoit chanter les vers d'Homére par deux chœurs de jeunes gens, qui ſe répondoient alternativement. Alexandre envioit ſouvent à Achille le bonheur d'avoir eu un (1) Homére pour célébrer ſes exploits. Il regarda l'Iliade, comme le plus prétieux (2) ouvrage de l'entendement humain, & comme ce qu'il poſſédoit de plus digne d'être enfermé dans la magnifique caſſette de Darius. *Diog. Laërt. in Sol.*

Toute l'antiquité a retenti (3) des élo-

(1) *Alexandre voïant un homme, qui accouroit fort eſſouflé pour lui porter quelque nouvelle, dit :* Que peut-on m'apprendre à quoi je ſois ſenſible, à moins que ce ne fût la réſurrection d'Homére ? *Plutarch. de profectu virtutis.*

(2) Ut pretioſiſſimum humani animi opus quàm maximè diviti opere ſervaretur. *Plin. lib. 7. c. 29.*

(3) *Platon, in Jon. appelle Homére le meilleur & le plus divin des poëtes. Ariſtote, poëtic. c. 24. louë Homére d'avoir été le ſeul poëte qui ait connu les bienſéances, & qui ait ſçu donner à ſes perſonnages des mœurs convenables. Quintilien lib. 10. c. 1. penſe qu'Homére a paſſé les bornes de l'eſprit humain ; & qu'il eſt d'un grand homme, non pas de l'imiter, ce qui lui paroît impoſſible, mais de ſuivre & de comprendre ſes beautés.*

ges donnés à Homére. *Il a seul mérité le nom de poëte*, dit Velleius Paterculus, *n'aïant eu* (1) *personne à imiter, & n'aïant*

(1) Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium sine exemplo maximum, qui magnitudine rerum & fulgore carminum solus meruit poëta appellari. In quo maximum est, quòd neque ante illum quem imitaretur, neque post illum qui eum imitari posset, inventus est: neque quemquàm alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum & Archilochum reperiemus. *Mais on prétend qu'Homére n'a point eu la gloire de l'invention. Suivant Antipater Acanthius, Darès prêtre Phrygien, dont Homére a parlé, Iliad. c. avoit composé une Iliade avant Homére. Héléne, fille de Musée, écrivit l'histoire de la guerre de Troïe, & Homére a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade, si l'on en croit Protée Hépheſtion. Le même auteur rapportoit que Phantasia de Memphis, fille de Nicarchus, avoit prévenu Homére dans ses deux poëmes, l'un de la guerre de Troïe, l'autre des navigations d'Ulysse: que ces ouvrages étoient restés en dépôt à Memphis: qu'Homere s'y transporta, qu'il obtint de Phanis, gardien des archives sacrées, la communication de ces deux poëmes, & qu'il se conforma exactement à ce modéle. Phot. Biblioth. cod. 190. Elien rapporte qu'un poëte, nommé Syagre, passoit pour l'auteur du premier poëme sur la guerre de Troïe. Ælian. lib. 14. variar. c. 21. Athénée liv. 3. parle d'un Hégésianax, qui avoit mis en vers, avant Homére, le siége de Troïe. Quelques-uns ont dit qu'Homére a inséré dans ses poëmes plusieurs vers de Daphné, prêtresse de Delphes. Quoiqu'il ne nous reste aucunes*

pu être imité de perſonne. On atribue à ſes poëmes la gloire d'avoir formé les légiſlateurs, les fondateurs des états, les philoſophes, les médecins, les aſtronomes, les géométres, les Rois, les généraux d'armées, enfin les peintres.

Alcibiade étant entré dans une échole où il ne trouva pas les œuvres d'Homére, donna un ſoufflet au maître, ſans daigner accompagner d'une parole cette correction. Horace préfére les inſtructions de ce poëte à celles (1) des philoſophes. Juſtinien le nomme (2) le pere de toute vertu. Le jeune Caſaubon dé- *Plutarch. apophth.*

poëſies plus anciennes que celles d'Homére, il y avoit eu beaucoup de poëtes, dans la Gréce avant lui; Lycus, Orphée, Muſée, Amphion, les Sibylles, Orœbantius, Thaletas, Meleſander, Thamyris. Dictys de Créte, compagnon d'Idoménée, & Corynnus de Palaméde, avoient compoſé chacun une Iliade. Bochart. lib. 1. Chanaan, c. 20. Homére, en pluſieurs endroits de l'Odyſſée a parlé des poëtes Demodochus & Phemius; & il a fait mention, auſſi-bien que Virgile, de Mélampe fils d'Amythaon.

(1) Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dicit.
Hor. lib. 1. epiſt. 2.

(2) Homerum patrem omnis virtutis. *Juſtinian. præf. 1. Dig.* Homerus primus doctrinarum & antiquitatis parens. *Plin. lib. 25. c. 2.*

cide que quiconque oſe mépriſer Homére, ne mérite point d'autre punition que d'être abandonné à ſa folie. Mad. Dacier admire dans Homére, outre la beauté incomparable de ſa poëſie, un ſçavoir profond, des veſtiges remarquables de l'antiquité la plus reculée, une connoiſſance prodigieuſe de touts les arts, une variété charmante de mœurs & de caractéres, des modéles parfaits d'une véritable éloquence dans touts les genres de diſcours, des maximes tirées de la plus ſaine philoſophie, & une conformité admirable & dans le ſtyle & dans les idées avec nos livres Saints. Enfin des Préaux vous dit, *que le gros des hommes à la longue ne ſe trompe point ſur les ouvrages d'eſprit; qu'il n'eſt plus queſtion, à l'heure qu'il eſt, de ſçavoir ſi Homére, Platon, Cicéron, Virgile, ſont des hommes merveilleux; que c'eſt une choſe ſans conteſtation, puiſque vingt ſiécles en ſont convenus: qu'il s'agit de ſçavoir en quoi conſiſte ce merveilleux, qui les a fait admirer de touts les ſiécles; & qu'il faut trouver le moïen de le voir, ou renoncer aux belles lettres, aux quelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puiſque vous ne ſentez point ce qu'ont ſenti touts les hommes.*

Préf. de la trad. de l'Iliad.

Réflex. ſur Longin.

Après un grand nombre de ſiécles,

on

on a fait ſervir les fictions d'Homére à des traités d'alliances. Les Acarnaniens prirent prétexte de ce qu'ils n'avoient pas été, avec les autres Grecs, au ſiége de Troie, pour engager les Romains à les ſecourir contre les Etoliens. Les noms d'Achille & d'Hector ſont en uſage parmi la nobleſſe Chrétienne. *Strab. lib. 10.*

A l'égard du deſſein de l'Iliade, les admirateurs d'Homére le vantent comme le plus politique & le plus utile à la Gréce. Ils prétendent qu'Homére s'y eſt propoſé pour objet, de faire ſentir aux Grecs, par les ſuites funeſtes de la colére d'Achille, que rien ne pouvoit leur être plus nuiſible que la diſcorde. Ils diſent que l'Odyſſée a auſſi ſes vûës générales, & que toutes ſes fictions tendent à l'utilité de la Gréce. Les Grecs, & ſurtout les Ioniens, ſe jettoient dans le commerce, & entreprenoient, à l'imitation des Phéniciens, des voïages de long cours : mais ils étoient encore très-ignorants dans l'art de la navigation. Pour les détourner de ces entrepriſes hazardeuſes, Homére leur repréſenta les navigations d'Ulyſſe pleines de périls, & les malheurs cauſés dans la maiſon de ce Prince, par ſa longue abſence. *Le P. le Boſſu, tr. du poëm. épiq.*

Zoïle, pour avoir voulu critiquer

Homére, a rendu (1) ſon nom auſſi odieux que celui de l'envie même.

Quelques anciens cependant ont témoigné peu d'eſtime pour Homére ; & pluſieurs de nos modernes ont critiqué ce Prince des poëtes avec ſuccès. On peut dire d'Homére qu'il a réüni les deux extrémités des loüanges & du blâme.

Xénophane a reproché à Homére & à Héſiode d'avoir attribué aux dieux tout ce qu'il y a de plus infame parmi les hommes. Diogéne de Laërce & Suidas diſent que Pythagore a vû dans les enfers l'ame d'Héſiode attachée à une colonne d'airain, & celle d'Homére ſuſpenduë à un arbre, & environnée de ſerpents ; & que ces ames y ſont tourmentées à cauſe de toutes les fables que ces deux poëtes ont débitées ſur les dieux. Héraclite ſoutenoit qu'Homére & Archiloque avoient mérité d'être chaſſés & bannis.

Diog. Laërt. in Pythag. *Suid. in voc.* Πυθαγ.

Diog. Laërt. in Heracl.

Platon accuſe Homére de dès-honorer les dieux par des actions baſſes & criminelles : & Cicéron reprend (2) ce

De repub. lib. 3. & 10. de legib. lib. 2. & 7.

(1) *Zoïle avoit intitulé ſa critique d'Homére*, Homeromaſtix. *Vitruve écrit que ce critique odieux fit une fin tragique.*

(2) Humana vitia ad deos tranſtulit : mal-

poëte d'avoir plûtot donné aux dieux les foibleſſes des hommes que d'avoir élevé les hommes aux qualités divines. Les Epicuriens traitoient les poëtes de vile populace, à cauſe des folies contenuës dans Homére, & parce que Métrodore l'un des chefs de la ſecte Epicurienne, avoit parlé de cet ancien poëte avec beaucoup de mépris. Dion Chryſoſtome le traite de grand impoſteur; Eraſme & Scaliger l'ont peu eſtimé, & le P. Rapin y a relevé beaucoup de défauts. Il ne peut applaudir à la variété des combats, où il ne ſe donne pas un coup d'épée, ſans qu'Homére en prenne occaſion de conter des hiſtoires & de rapporter des généalogies.

Plutarq. qu'on ne peut vivre joieu. ſem. ſelon Epic.

Dio Chryſ. orat. 11.

J'oſe avancer, dit Bayle, *qu'il ne faut que lire le diſcours de Phenix dans le 9. livre de l'Iliade pour admirer ceux qui admirent encore ce poëme. Car ſont-ce là des diſcours dignes* (1) *de la majeſté du poë-*

Dict. not. C ſur Achil.

lem divina ad nos. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 1. Surquoi S. Auguſtin fait cette reflexion* : meritò diſplicuit viro gravi divinorum criminum poëta confictor. *De civit. lib. 4. c. 26.*

(1) *Nous ne voulons voir la nature qu'embellie de tout ce que l'eſprit peut lui prêter de plus majeſtueux. Du tems d'Homére, il étoit permis de la peindre avec les couleurs les plus naïves. Cet endroit même d'Homére, dont Bayle parle avec tant de mépris, a été admiré comme un mo-*

me Epique ? Homére a rencontré trois critiques redoutables, dans Perrault, dans la Motte & dans M. l'abbé Terraſſon. La Mothe ne s'eſt pas même contenté de

dêle de la plus ſolide éloquence par les trois différents charactéres des diſcours d'Ulyſſe, de Phénix & d'Ajax. Quintil. lib. 10. c. 1. Ils ſont envoïés par Agamemnon pour tâcher de fléchir Achille. Ulyſſe expoſe d'abord le danger où ſont les Grecs. Il lui repréſente à quel repentir il s'expoſe, s'il laiſſe périr leur armée. Il lui rappelle les préceptes de ſon pere Pélée, & les intérêts de ſa gloire : il lui parle enſuite des préſens d'Agamemnon, & des ſatisfactions qu'il eſt chargé de lui faire de ſa part. Phénix, qui parle le ſecond, emploie pour toucher Achille, les conſidérations les plus tendres de leur ancienne amitié, & des ſoins qu'il a pris de ſon enfance. C'eſt de la traduction de cet endroit que Bayle a été ſi fort choqué, lorſqu'Homére décrit, avec la naïveté de ſon ſiécle, les dégouts qu'il faut eſſuïer auprès des enfans. Phénix propoſe à Achille l'exemple des dieux & des héros, d'autant plus remplis de clémence & plus faciles à appaiſer, qu'ils ſont plus vertueux & plus puiſſants. Il remarque l'égard que les priéres méritent. Elles ſont, dit-il, filles de Jupiter : ces déeſſes ſe vengent, ſi elles ſont mépriſées ; mais elles envoient toute ſorte de bonheur à ceux qui ont des égards & de la vénération pour elles. Il finit en diſant que ſi Achille ſe laiſſe toucher par le ſalut des Grecs, ils le recevront comme un dieu. Ce diſcours n'ayant pas eu plus d'effet que celui d'Ulyſſe, Ajax parle ſuivant ſon charactére haut & fier. Partons, dit-il à Ulyſſe, car l'inexorable Achille n'écoute pas nos repréſentations. Les plus cruelles injures, les

relever les défauts de l'Iliade (quoiqu'il ait toujours ſoutenu cette querelle avec beaucoup de modération & d'urbanité) il a entrepris de compoſer une autre Iliade pour montrer comment cet ancien modéle des poëtes auroit du traiter ſon ſujet.

Perrault a choiſi les endroits les plus propres à jetter du ridicule ſur les deux poëmes d'Homére. „ Il ſemble, dit-il, „ qu'Homére veüille inſinuer par le cha- „ racténe d'Achille, qu'il ſuffit à un grand „ capitaine d'avoir du courage & les „ piés bien légers, & qu'il lui eſt per- „ mis d'être injuſte, brutal, impitoya- „ ble, ſans foi & ſans loi. On ne peut „ voir ſans indignation & ſans dégoût, „ un des héros de l'Iliade, le fameux „ Ulyſſe, ſe coucher le ſoir avec les „ pourceaux, & ſe battre le lendemain à „ coups de poing contre un vilain gueux, „ pour les reſtes de la cuiſine de (1) Pé- *Perr. Paral. des anc. & des mod.*

meurtres des fréres & des enfans ont été pardonnés ; mais les ſatisfactions ni les préſens ne peuvent rien ſur Achille. Perſiſterez-vous, cruel, dans votre implacable courroux ? Mépriſerez-vous les vœux de l'armée, & les efforts que nous faiſons pour vous fléchir, nous qui, parmi tous les Grecs, vous avons toujours le plus aimé ?

(1) *Ulyſſe affectoit alors de ſe cacher.*

» nélope. Qui pourroit lire ſans dégoût
» la comparaiſon d'Ulyſſe, qui ſe tour-
» ne dans ſon lit ſans pouvoir ſommeil-
» ler, avec un boudin qui rotit ſur le
» gril? Homére dit que la cuiſſe de Mé-
» nélas, qui eſt fort blanche, & ſur la-
» quelle coule ſon ſang, reſſemble à de
» l'yvoire que l'on a teint en pourpre;
» que cet yvoire eſt taillé en boſſettes
» de brides de chevaux; que ces boſſet-
» tes ſont enfermées dans le cabinet
» d'une femme Carienne ou Méonien-
» ne; que pluſieurs chevaliers voudroient
» bien les avoir, mais qu'elles ſont ré-
» ſervées pour les rois, & qu'elles ſont
» d'un grand ornement & au cheval &
» à celui qui le méne. «

Dans le même livre de l'Iliade, qui eſt le quatriéme, Homére dit encore » que Lycaon prit ſon arc bien poli, » fait des cornes d'une (1) chévre ſau-» vage qui faiſoit de grands ſauts, & » qu'il avoit autrefois atteinte ſous la » poitrine, lorſqu'elle ſortoit d'un rocher » où il l'attendoit. Or cette chévre tom-» ba à la renverſe ſur une pierre, & ſes

(1) *Cette traduction étend & allonge des circonſtances, à la vérité, trop chargées, mais plus courtes dans le Grec, & ſupportables par la beauté & l'harmonie des vers.*

„ cornes qui étoient longues de ſeize
„ palmes, furent accommodées par un
„ ouvrier poliſſeur de cornes, qui leur
„ mit des bouts dorés, après avoir bien
„ poli le tout.

„ La princeſſe Nauſicaa étant arrivée
„ chez le roi ſon pere, ſes freres ſem-
„ blables à des dieux, dételérent les mu-
„ les, & portérent les robbes (qu'elle
„ venoit de laver (1) à la riviére) dans
„ le palais dont les murs étoient d'airain,
„ & la porte d'or, aïant à ſes côtés des
„ chiens d'argent, immortels & non ſu-
„ jets à vieillir, que le ſage Vulcain
„ avoit faits pour garder la maiſon du
„ magnanime Alcinoüs. Voilà (ajoute
„ Perrault) une choſe bien remarquable

(1) *Homére eſt ici conforme aux uſages atteſtés par l'hiſtoire. Hérodote a rapporté, que la Reyne de Macédoine paitriſſoit le pain elle-même. Hérodot. Uran. Madame Dacier remarque, dans ſa préface ſur Homére, que les filles les plus qualifiées de l'antiquité menoient les troupeaux aux fontaines, ou alloient y puiſer de l'eau. Abraham chargea Sara de faire le pain qui devoit être préſenté aux trois anges. Gen. c. 18. v. 6. Rebecca, Rachel, & les filles de Jéthro, conduiſoient leurs troupeaux à la fontaine. Dans l'hiſtoire de Fabius Pictor, Rhéa va puiſer de l'eau: Tite-Live a écrit la même circonſtance de Tarpeïa. De notre tems, le Sultan des Turcs travaille à quelque art méchanique, non à cauſe d'un ſimple uſage, mais pour obéïr à un précepte de ſa loi.*

„ que des chiens d'argent ne vieillissent
„ pas. Mais peut-on concevoir qu'un
„ roi dont le palais est d'airain, qui a
„ des portes d'or & d'argent, n'ait pas
„ des palefreniers pour dételer les mules
„ de son chariot ?

„ Quatre personnes, Ulysse, son fils,
„ son porcher, & son bouvier, tuënt
„ cent huit gentilshommes, sans user
„ de surprise, & sans agir (1) avec prom-
„ titude. Ulysse après avoir tué d'un
„ coup de fléche Antinoüs, le plus ap-
„ parent de la troupe, au lieu de con-
„ tinuer à tirer sur les autres, leur fait
„ un grand discours plein de reproches,
„ auquel Eurymachus répond par un au-
„ tre discours fort ample ; Ulysse le tuë
„ d'une seconde fléche, & en fait au-
„ tant à Amphinomus : il restoit encore
„ cent cinq amants de Pénélope qui
„ demeurent dans l'inaction, & qui don-
„ nent le loisir à Télémaque d'aller que-
„ rir des armes dans une chambre hau-
„ te, après en avoir démandé la permis-
„ sion à son pere. Cependant Melan-
„ thius, le chevrier (2) d'Ulysse, qui le

(1) *Il seroit difficile d'appliquer à ces récits l'éloge que Quintilien a fait d'Homère :* Idem lætus ac pressus, jucundus & gravis, tùm copiâ tùm brevitate mirabilis. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(2) *Les plus grandes richesses des anciens con-*

„ trahiſloit, étoit monté dans la mê-
„ me chambre aux armes, d'où il
„ apporta douze boucliers, douze lan-
„ ces, & douze caſques, pour armer
„ douze de ces amants. (Il eſt impoſſi-
„ ble qu'un ſeul homme puiſſe porter
„ toutes ces armes.) Pendant que ces
„ douze amants nouvellement armés
„ préſentent la pointe de leurs lances à
„ Ulyſſe & a Télémaque, ces deux hé-
„ ros & leur porcher font un fort long
„ dialogue. Il faut, dit Ulyſſe à ſon fils,
„ que ce ſoit quelqu'une des ſervantes
„ de la maiſon, qui ſoit cauſe de tout
„ ceci. Mon pere, reprend Télémaque,
„ c'eſt ma faute, j'ai laiſſé la porte de la
„ chambre ouverte, & je crois que quel-
„ qu'un, plus aviſé que moi, s'en eſt
„ apperçû. Mais je te prie, divin Eu-

ſiſloient en troupeaux. Doit-il paroître ſi extraordinaire, que les prémiers hommes de l'état euſſent l'intendance de ces troupeaux ? Le mot pecunia *étoit encore emploïé pour ſignifier des beſtiaux, du tems de Guillaume le conquérant, dont une ordonnance porte :* Interdicimus ut nulla pecunia viva vendatur aut ematur, niſi intrà civitates. *Les Patriarches, dans la ſainte Ecriture, étoient bergers : les héros & les fils de rois, Anchiſe, Paris,* &c. *gardoient les troupeaux, ſuivant les poëtes ; & dans l'hiſtoire des tems bien moins reculés, les Dictateurs & les Conſuls étoient laboureurs.*

„ mée, vas fermer cette porte, & prends
„ garde, ſi ce n'eſt point quelqu'une des
„ ſervantes, ou Melanthius fils de Do-
„ lius, qui ſoit cauſe de tout ceci. Là
„ deſſus Eumée dit à Ulyſſe : Divin fils
„ de Laërte, prudent Ulyſſe, c'eſt aſſû-
„ rément le méchant homme que nous
„ ſoupçonnons, qui a fait ce coup là.
„ Dites-moi donc diſtinctement ſi je le
„ tuërai, en cas que je ſois le plus fort,
„ ou ſi je vous l'amenerai ici, afin que
„ vous le puniſſiez de ces méchancetés.
„ Allez, répond Ulyſſe, liez-lui les piés
„ & les mains, & l'attachez à une haute
„ colonne avec une chaine qui ſe plie
„ aiſément. Pendant tout ce tems-là, pas
„ un des amants ne ſe remuë, ſans qu'on
„ voïe aucune raiſon de leur étonnante
„ tranquilité. Voilà une eſpéce de mer-
„ veilleux, dont les modernes n'ont
„ plus l'adreſſe de ſe ſervir. «

On ne doit pas juger d'Homére par la traduction maligne d'un de ces endroits où ce grand poëte (1) ſommeille. Ces mots de porcher & de bouvier doivent être entendus, dans le ſens du ſié-

(1) Indignor quandoque bonus dormitat Homerus:
Verùm opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.
Hor. art. poët.

cle d'Homére. Le mot de *Connétable* ſi relevé parmi nous, ſe rend en latin par *compagnon* (1) *de l'étable*; ſeroit-on bien fondé dans trois mille ans à critiquer un poëme de notre tems, parce qu'un Roi y paroîtroit accompagné de ſon Connétable? La cataſtrophe des amants de Pénélope, eſt conduite par Minerve, & n'a pas beſoin de toute la vraiſemblance (2) d'une action ordinaire.

La meilleure partie de l'Odyſſée, dit Longin, *ſe paſſe en narrations, qui eſt le génie de la vieilleſſe, tellement qu'on peut comparer Homére dans ce dernier ouvrage, au ſoleil quand il ſe couche, qui a toujours la même grandeur, mais qui n'a* *Tr. du ſubl. ch. 7.*

(1) Comes Stabuli. *Le titre de Comte vient de ce mot Latin* Comes, *qui ſignifie compagnon, & il ſe donnoit à ceux qui approchoient le plus du Prince*; Illum defendere, tueri, ſua quoque fortia facta gloriæ ejus aſſignare præcipuum ſacramentum eſt. Principes pro victoriâ pugnant, Comites pro Principe. *Tac. de morib. Germ. Le titre de Duc eſt tiré du mot Latin* dux, *chef ou commandant; celui de Marquis ſignifie dans l'origine, le gouverneur d'une marche ou d'une frontiere.*

(2) *Il faut avoüer que des Preaux ne devoit pas avoir ces endroit en vuë, lorſqu'il dit d'Homére:*

Chaque vers, chaque mot court à l'événement.

Des Preaux, art. poëtiq.

plus autant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du même ton : on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade qui marche partout d'un pas égal, ſans que jamais il s'arrête ni ſe repoſe. On n'y remarque point cette foule d'événements & de paſſions entaſſées les unes ſur les autres. Mad. Dacier (1) ſoutient, au contraire, qu'il n'y a pas eu moins de force & de vigueur d'eſprit, d'avoir conſervé à l'Odyſſée ſon véritable caractére, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. *J'avouë, dit-elle, que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyſſée, & que la ſolidité, la douceur, & la ſageſſe de celle-ci me paroiſſent l'emporter ſur l'éclat, ſur le fracas, & ſur les excès de l'autre.*

Préf. de la trad. de l'Odyſſ.

Perrault n'épargne pas le ſtyle ſi vanté dans Homére. „ Ce poëte continuë-„ t-il, a ſoin d'équiper touts ſes dieux „ & touts ſes héros de pluſieurs épithé-„ tes de differentes longueurs pour fi-

(1) *Quel prodige littéraire que M. & Mad. Dacier ! Envain parcourroit-on touts les païs & touts les ſiécles pour trouver un couple auſſi illuſtre & auſſi parfaitement aſſorti dans les belles lettres. Même genre d'études, même étenduë de ſçavoir, même goût de littérature, même vénération pour l'antiquité. Fille d'un ſçavant célébre, Mad. Dacier avoit donné à une fille qui promettoit beaucoup, la même éducation qu'elle-même avoit reçuë : mais cette fille lui fut enlevée par une mort prompte.*

„ nir ſes vers pompeuſement & com-
„ modément, & cela, non point ſelon
„ le cas dont il s'agit, mais ſelon qu'il
„ reſte plus ou moins de place à remplir
„ pour achever le vers. Ces épithétes
„ ſe trouvent répétées, preſque toutes
„ les fois qu'il parle des mêmes perſon-
„ nes. Il ſe ſert ſuivant le beſoin de ſept
„ ou huit particules qui ne ſignifient
„ rien. Il emploïe indifféremment tou-
„ te ſorte de dialectes, ce qui lui four-
„ nit des ſyllabes longues ou bréves,
„ ſelon l'exigence de la verſification.
„ Seroit-ce une belle choſe de voir un
„ poëme François (1) orné de mots Pi-
„ cards, Gaſcons, Normands, & Poi-
„ tevins ? «

M. l'abbé Terraſſon, dans une ana-

(1) *Cette comparaiſon n'eſt pas juſte. Les mots Picards & Gaſcons ne ſont pas du bon uſage. Un auteur qui écriroit d'un ſtyle tout Normand ou tout Poitevin ſans mélange, n'écriroit pas correctement. Il n'y a dans le François qu'un ſeul langage qui ſoit bon & pur, c'eſt celui que toutes les perſonnes polies parlent, non ſeulement à la Cour & dans la Capitale, mais dans toutes les Provinces. Au lieu que la langue Grecque étoit partagée en pluſieurs dialectes également emploïés par les meilleurs écrivains. Le dialecte Ionien n'étoit pas moins pur en ſoi, que l'Attique, & ainſi des autres. Une critique d'Homére ne doit pas être fondée ſur nos idées & ſur nos uſages.*

lyſe critique de l'Iliade reléve les contradictions du deſſein, les défauts de la morale, les inégalités & les vices des charactéres, l'indécence des ſentiments, le déplacement des traits les plus vantés, l'obſcurité & le peu de fondement des allégories, la mauvaiſe conduite des combats incapable de former des guerriers, l'extravagance de pluſieurs fictions, le peu de convenance des harangues & des diſcours, les détails allongés & languiſſants, la baſſeſſe de quelques comparaiſons, les répétitions, les ſuperfluités, & les licences du ſtyle, l'inutilité des épithétes ſouvent mal aſſorties au fait & à l'occaſion.

Quelques critiques ont douté qu'il y ait jamais eu un Homére. Cette penſée leur eſt venuë de ce que l'Iliade & l'Odyſſée ſont des recueils de chanſons détachées : ce qui a fait donner à ce poëme le nom de (1) *rhapſodies* ; & ſur ce qu'on n'a jamais pu convenir du (2) païs d'Ho-

(1) *Rhapſodies en Grec, ſignifie des chanſons couſuës.*

(2) *Apion eut recours à la magie, pour tâcher de connoître le païs & les parents d'Homére* : Apion prodidit ſe evocaſſe umbras ad percontandum Homerum quâ patriâ quibuſve parentibus genitus eſſet, non tamen auſus profiteri quid ſibi reſpondiſſe diceret. *Plin. lib. 30. c. 2.*

mére. Cette opinion ſemble confirmée par ce début de l'Iliade : *Déeſſe, chantez la colére d'Achille.* Car la colére d'Achille n'eſt pas la fin du poëme entier, qui ſe rapporte plutôt à la victoire d'Achille, comme à la fin principale. Il n'y a non plus aucune unité de deſſein dans l'Odyſſée, où la fable eſt double, & compoſée des voïages de Télémaque & de ceux d'Ulyſſe, qui n'ont aucun rapport. La différence des dialectes eſt encore une préſomption que ces rhapſodies ne ſont point d'un ſeul auteur. Car on ne trouve dans aucun autre auteur Grec le mêlange de différents dialectes. Il ne paroît rien de réel, dans toute l'hiſtoire de ce fameux perſonnage. Ses parents, & le tems où il a vécu, ne ſont pas plus connus que ſa patrie. Ceux de Smyrne diſoient que ſa mere, nommée Critheïs, devenuë groſſe par un amour clandeſtin, allaà une fête que les habitants de Smyrne célébroient ſur les bords du fleuve Mélés, qu'elle y fut ſurpriſe des douleurs de l'accouchement, & qu'elle nomma ſon fils Méléſigéne, parce qu'il étoit né ſur la rive de ce fleuve. Mais toutes les villes qui ſe diſputoient l'honneur de la naiſſance d'Homére, ceux de Chio ſur-tout, qui ont pour eux les témoignages de Simonide & de Théocrite, le

ſuffrage de Strabon & une diſſertation entiére compoſée par Leo Allatius, nioient toute cette hiſtoire & ce nom d'Homére. Les uns ont écrit que le ſurnom d'Homére, qui ſignifie *l'aveugle*, dans le langage des Cuméens, lui fut donné, parce qu'étant devenu aveugle, il demanda au Sénat de Cumes que ſon entretien fût aſſigné ſur le thréſor public; promettant que ſi on lui faiſoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célébre de toutes les villes. Quelques auteurs ont prétendu qu'il porta toujours le nom d'Homére, parce qu'il étoit aveugle né: ſur quoi Velleïus Paterculus dit, *que pour* (1) *tenir cette opinion, il faut être privé de l'uſage de tous les ſens.* Ce prétendu aveuglement d'Homére eſt encore aſſez réfuté par quelques médailles frappées en ſon honneur, où il eſt repréſenté aſſis & tenant un livre qu'il lit; preuve certaine que ces médailles ſont antérieures à la tradition qui l'a fait aveugle, & qui vraiſemblablement n'avoit d'autre fondement que la ſignification de ſon nom. D'autres ont aſſuré que ce Prince des poëtes fut nommé Homére, parce qu'il fut don-

(1) Quem ſi quis cæcum genitum putat, omnibus ſenſibus orbus eſt. *Vell. Paterc.*

né en otage par les habitants de Smyrne à ceux de Chio. Pluſieurs auteurs rapportent qu'Homére mourut de chagrin, de n'avoir pu expliquer cette énigme propoſée par des peſcheurs : *Nous avons* (1) *jetté tout ce que nous avons pris ; & nous emportons tout ce que nous n'avons pu prendre.* Hérodote, ou l'ancien auteur de la vie d'Homére, quel qu'il ſoit s'oppoſe à une opinion ſi peu probable. L'abbé d'Aubignac avoit compoſé ſur la non-exiſtence d'Homére, une diſſertation qui n'a pas été publiée. Baillet dit qu'on travailloit en Allemagne à établir cette opinion, à laquelle il n'ajoute lui-même aucune foi, & que des Preaux, dans ſes réflexions ſur Longin, a rejettée comme dépourvuë de tout fondement. *Jugem. ſçav. t. p. 330.*

Mais voici une autre opinion, qui paroît encore plus vraiſemblable, quoique des Preaux ne l'approuve pas davantage. Suppoſé qu'un ſeul auteur, nommé Homére, ait fait les 48. livres, qui compoſent l'Iliade & l'Odyſſée, il eſt preſque indubitable que ce n'eſt point le mê-

(1) Ὅσσ' ἕλομεν λιπόμεσθ' ὅσσ' οὐχ ἕλομεν φερόμεσθα.
Anthol. lib. 1. c. 64. le mot de l'énigme eſt la vermine des peſcheurs.

me homme qui en a formé ces deux poëmes. Elien dit que les anciens chantoient les vers d'Homére détachés & séparés : & qu'ils donnoient différents noms à ces poëſies, ſçavoir aux différentes parties de l'Iliade, les noms du dénombrement des troupes, du combat près des vaiſſeaux, des jeux funébres &c. Et aux différentes parties de l'Odyſſée, les noms de l'île de Calypſo, de l'Apologue d'Alcinoüs, de l'avanture du Cyclope &c.

Ælian.lib. 13.variar.c. 14. Rapin, compar. d'Hom. & de Virg.

Lycurgue légiſlateur des Lacédémoniens recueillit ces différentes poëſies, qu'il apporta de l'Ionie dans la Gréce; & long-tems après, Piſiſtrate ſuivant les uns, ou Hipparque ſon fils, ſuivant les autres, les mit en ordre, & les fit paroître en deux poëmes. Après l'intervalle d'un tems encore aſſez long, Ariſtarque diviſa l'Iliade & l'Odyſſée par livres, & les marqua des lettres de l'alphabet Grec. Car avant Ariſtarque, ou le tems de Ptolémée Philometor, ſous lequel ce critique a vécu, on liſoit les poëmes d'Homére, tout de ſuite, ſans diſtinction de livres; & l'on trouve, dans les œuvres de Plutarque, pluſieurs vers retranchés d'Homére par Ariſtarque, à cauſe de leur impiété, ou de la dureté de leur expreſſion. Il eſt donc claire-

Plutarch. in Lyc.

Cic.lib.3.de Orat. Plat. in Hipparch. Pauſan. in Achaïc.

Plutarch. de legend. poët. & de diſcr. adul. & amic.

ment prouvé, par les témoignages les plus certains de l'hiſtoire, que ce n'eſt point Homére qui a donné à l'Iliade & à l'Odiſſée la forme, que ces deux poëmes ont aujourd'hui.

Ramenons les jugements portés ſur Homére à quatre opinions principales, fort oppoſées entr'elles. La premiére eſt celle de Mad. Dacier. *Il y a deux ſortes de perfections*, dit-elle, *la perfection abſoluë, & la perfection par comparaiſon. La premiére ne ſe rencontre jamais dans les ouvrages des hommes; ils porteront toujours les marques de leur infirmité. Il n'y a donc pour eux que la ſeconde; & c'eſt celle d'Homére.* Cette loüange eſt exceſſive: Homére me paroit bien éloigné de l'avoir méritée. A peine les avantures de Télémaque pourroient-elles ſoutenir un éloge auſſi fort. *Des cauſ. de la corr. du goût.*

La ſeconde opinion ſur Homére conſiſte dans ces maximes générales, tirées des ſentiments de l'académie ſur le Cid: *Que les fautes des anciens ſemblent devoir être reſpectées pour leur vieilleſſe, ou ſi on l'oſe dire, pour leur immortalité: qu'elles ne ſont preſque conſidérées qu'avec révérence, d'autant que faites avant les régles, elles ſont nées libres, & hors de la juriſdiction des critiques, & qu'elles ont comme acquis une preſcription légiti-*

me. Mais ne peut-on pas dire (en conſervant toute l'eſtime duë à un auſſi excellent ouvrage, qu'aux ſentiments de l'académie ſur le Cid) que c'eſt une expreſſion impropre & qui manque de juſteſſe, *que des fautes ſoient nées libres*? Ce ſont les ſuffrages de touts les ſiécles, qui ſont véritablement libres : & des fautes, quelqu'anciennes qu'elles ſoient, ſi elles bleſſent, non des régles d'inſtitution mais des régles naturelles, ſont de la juriſdiction des critiques, & il n'y a point de preſcription légitime contre des principes dictés par la nature.

La troiſiéme opinion, qui eſt de la Mothe, ſe réduit à dire, que ſi Homére étoit né dans notre ſiécle, il auroit été un très-grand poëte. 1. Je récuſe la Mothe ; il faut ſçavoir le Grec, pour décider du mérite d'Homére. Ce critique a beau me dire : *Je m'en tiens au gros des choſes : je ne juge que du ſentiment & de l'action.* Mais ce n'eſt pas là tout le poëte. Peut-on faire quelque comparaiſon des ſecond, quatriéme, & ſixiéme livres de l'Eneïde, & des autres morceaux admirables, qui nous reſtent de l'antiquité, avec les meilleures traductions qui en aient été faites? 2. Il s'agit, non de ce qu'Homére eût été, mais de ce qu'il eſt. Je crois même la conjecture

de la Mothe mal fondée. Le génie d'Homére, non plus que celui de Pindare, ne me paroît pas avoir été fort propre à cette juſteſſe de compoſition ſi néceſſaire aujourd'hui. 3. Un grand génie n'attend pas d'être guidé par des régles d'inſtitution & par un art poëtique pour avoir l'idée du beau, qui doit précéder l'inſtitution des régles, & qui leur ſert de fondement. Ariſtote veut, dans ſa poëtique, en parlant des images & des portraits des poëtes, que les hommes ſoient repréſentés, non tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils devroient être. Et Platon, dans le 5. livre des loix, récommande de ne choiſir pour l'imitation que les choſes les plus accomplies. Voilà l'idée du beau; elle eſt auſſi ancienne que les penſées des hommes. Homére ne peut être excuſé de s'être écarté de cette idée, ſous prétexte qu'il a manqué de régles d'inſtitution & de bons modéles. S'il a contrevenu, dans ſon ſiécle, aux premiers principes & aux régles naturelles, il eſt à préſumer qu'il s'en fût écarté dans le notre.

Le quatriéme jugement, qui eſt de M. l'abbé Terraſſon, porte *que l'Iliade eſt un ouvrage ſans raiſon, ſans humanité, ſans bienſéance.* Cette rigoureuſe ſentence peut-être juſtifiée par pluſieurs en-

droits particuliers d'Homére. Mais je ſuis plus porté à croire que M. l'abbé Terraſſon a voulu, pour ainſi dire, donner un contrepoids de critique aux loüanges exceſſives d'Homére. Ce qui eſt outré, faiſant ſur les eſprits une impreſſion qui n'eſt que trop forte, demande ſouvent d'être combattu par les mêmes armes.

Je ne puis adhérer entiérement à aucun des quatre jugements rapportés ci-deſſus. Je trouve, dans ce poëte célébre, le véritable charactére ſous lequel je conſidére l'eſprit humain dans ce traité, des fautes inexcuſables jointes aux plus grandes beautés. Rien ne me paroît plus avantageux que l'étude d'Homére, accompagnée des critiques très-ſenſées & très-judicieuſes qui en ont été faites. L'Iliade peut former bien mieux le goût par des défauts relevés avec beaucoup de juſteſſe, que s'ils euſſent été paſſés ſous ſilence : & c'eſt de toutes les lectures, qui ont rapport aux belles lettres, celle qui eſt la plus conforme au deſſein que je me ſuis propoſé, de ramener l'eſprit à d'utiles retours ſur lui-même, par l'expérience de ſes fautes.

Mon ſentiment ſur Homére eſt que

ce poëte eſt grand (1) par le génie, quoique très-groſſier, ſi l'on conſidére la conduite du poëme, & la deſcription des mœurs : que non-ſeulement nous devons, ſuivant la penſée de Quintilien (2) au ſujet d'Ennius, regarder Homére, *comme ces vieux chênes, dont la vieilleſſe attire plus de vénération qu'ils ne conſervent de beauté* ; mais que l'harmonie des vers dans l'Iliade & dans l'Odyſſée, l'imitation naïve de la nature, les tableaux prétieux de l'antiquité que ces poëmes contiennent, les traits lumineux d'un grand génie, qui y ſont répandus de toute part, méritent l'eſtime de touts les ſiécles.

Virgile, qui eſt beaucoup plus connu, nous arrêtera moins. Daniel Heinſius a dit *que la grandeur de l'Enéide a égalé celle de l'Empire Romain.* Virgile joint la modération & la retenuë d'un jugement exquis, & une ſage œconomie du merveilleux avec le génie le plus poëtique ; & ces admirables qualités le ren-

(1) .... ingenio maximus, arte rudis. *C'eſt le jugement qu'Ovide a porté d'Ennius. Ovid. Triſt. lib.* 2.

(2) Ennium, ſicut ſacros vetuſtate lucos, adoremus in quibus grandia & antiqua robora jàm non tantam habent ſpeciem, quantam religionem. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

dent le poëte de touts les siécles. Rien n'est plus flateur pour sa nation, que le dessein de son poëme, appellé par Segrais, *le plus illustre monument de la gloire de Rome.*

Mais sans nous arrêter à des loüanges, qui ne peuvent augmenter la réputation de Virgile, examinons ce que les critiques lui ont objecté. Le défaut d'invention a été reproché à Virgile : Segrais a raison de dire que ce reproche n'a pu être fait que par des personnes, qui ignorent ce que c'est qu'invention. En effet, quelle invention plus admirable que celle d'avoir fait annoncer à Enée les destins de sa postérité ?

Virgile a été accusé d'inhumanité, parce que Enée ôte la vie à Turnus suppliant, & qu'il réserve huit prisonniers pour les immoler sur le bucher de Pallas. Mais la nécessité des conjonctures, la piété envers les morts, l'usage superstitieux d'immoler les prisonniers à Rome dans les jours solemnels & de triomphe, sont des motifs suffisants pour justifier Virgile : qui d'ailleurs n'a fait en cela qu'imiter Homére. Dans l'Iliade, *Illiad.* ♆ Achille fait verser, sur le tombeau de Patrocle, quantité d'huile & de miel ; & il lui offre plusieurs victimes, quatre beaux chevaux, deux des chiens qu'il avoit

ſit le plus aimés, & douze priſonniers oïens.

Il eſt indifférent pour la beauté de néïde, que l'arrivée d'Enée en Italie été un événement véritable. Il ſuffit e Virgile ait emploïé à la gloire de ſa tion une opinion hiſtorique généraleent répanduë. A l'égard de l'anachrome de Didon, qui a été poſtérieure à ée d'environ 300. ans, un poëte eſt u (1) aſſujéti à la chronologie, & la

(1) *Il eſt encore plus aiſé de défendre Virgile, ure la critique de Valois, qui impute à ce poëde ſe contredire ſur l'âge du fils d'Enée. Aſnius ſuivit ſon pére en ſortant de Troïe:*

. . ſequiturque patrem non paſſibus æquis.

navigation d'Enée avoit duré ſept ans, lorſ'il fut jetté par la tempête ſur les côtes de rthage:

. . . . nam te jàm ſeptima portat

mnibus errantem terris & fluctibus æſtas.

anius ſouhaitoit à la chaſſe de rencontrer un nglier ou un lion:

rumantemque darī pecora inter inertia votis ptat aprum, aut fulvum deſcendere monte leonem.

pendant l'amour prend la reſſemblance d'Aſcaius, & Didon le careſſe comme un enfant:

. . . . & interdùm gremio fovet inſcia Dido, nſideat quantus miſeræ deus.

ut gremio Aſcanium, genitoris imagine captâ

etinet, infandum ſi fallere poſſit amorem.

l n'y a point là de contradiction. Valois donne lui-

haine de Rome & de Carthage méritoit bien une pareille licence.

Venons à l'accusation la plus grave. Ausone & l'Académie Françoise ont blâmé Virgile, *non d'avoir alteré simplement l'histoire, mais de l'avoir altérée de bien en mal, de maniére qu'il n'est pas accusé proprement d'avoir péché contre l'art, en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs, en diffamant une personne, qui avoit mieux aimé mourir que vivre* (1) *diffamée.* La réponse à cette accusation est que Virgile voulant orner son poëme d'un aussi magnifique épisode que la source de la haine de Rome & de Carthage, il n'a pas cru être obligé de respecter les vertus attribuées par l'histoire à la fondatrice d'une nation perfide. D'ailleurs les fictions de la poësie ne

même 14. ans au fils d'Enée. La ressemblance de l'amour & les expressions des caresses de Didon, conviennent fort à cet âge. Il est vrai que cette Reyne, troublée apparemment par la présence de l'amour, observoit peu les bienséances, de tenir sur ses genoux & d'embrasser dans son sein un dieu qui avoit la figure d'un jeune homme de 14. ans.

(1) *Suivant Justin, liv. 18. Didon se donna la mort pour garder sa foi à Sichée son mari, dont elle étoit veuve, & se délivrer des recherches d'Iarbas, qui la pressoit de l'épouser en secondes nôces.*

pouvant être d'aucun poids contre les témoignages de l'hiſtoire, la réputation de cette reine de Carthage n'a reçu de l'Enéïde aucune réelle flétriſſure.

On a encore blâmé Virgile, de ce que ſon héros quitte Didon avec trop de froideur & avec ingratitude. Mais il devoit ſacrifier ſon amour à ſa piété & à ſon obéïſſance envers les dieux. Le poëte marque expreſſément *que le cœur d'Enée étoit* (1) *pénétré des peines qu'il reſſentoit, & que malgré ſes gémiſſements, une divinité le rendoit ſourd aux plaintes de Didon.*

Les uns ont critiqué, dans l'Enéïde, la duplicité de l'action diviſée entre les navigations & les guerres d'Enée : mais ce ſont deux moïens qui tendent au même but de l'établiſſement des Troïens en Italie. Les autres ont regardé l'Enéïde comme imparfaite, parce qu'Enée n'épouſe pas Lavinie, & ne prend pas poſſeſſion (2) du royaume des Latins : mais

(1) . . . . curam ſub corde premebat
Multa gemens, multoque animum labefactus amore.
Fata obſtant, placidaſque viri deus obſtruit aures.

(2) *Maffée Vegio a ajoûté un treiziéme livre à l'Enéïde : de même que Quintus de Smyrne, appelé par d'autres Colutus ou Quintus Ca-*

dès que touts les obſtacles ſont levés, comme dans le douziéme livre de ce poëme, par la mort de Turnus, l'action de l'Epopée eſt finie.

Enfin Perrault ne peut ſouffrir que *Virgile faſſe pleurer Enée ſi ſouvent, ni que la crainte ſaiſiſſe ce héros en toutes rencontres.* Sur la premiére partie de cette critique, il y a lieu d'obſerver que les larmes d'Enée ont rapport au charactére d'Auguſte, qui s'attendriſſoit aiſément : & cette conjecture a d'autant plus de vraiſemblance, que tout le poëme de l'Enéide eſt rempli des loüanges indirectes & en même-tems les plus délicates de cet empereur. Car il ne faut pas croire qu'un poëte, dont il eſt peut-être permis de dire que c'eſt le plus beau de touts les génies en ce genre, n'eût pas apperçu un défaut que les jeunes écholiers remarquent. La ſeconde partie de la critique tombe par cette réflexion, que la valeur ne con-

labrois, & Tryphiodorus ont entrepris de continuer l'Iliade, comme le poëme étant imparfait juſqu'à la priſe de Troïe : quoique d'autres en aïent penſé bien différemment, aïant au contraire traité de ſuperflus les deux derniers livres de l'Iliade, qui contiennent les jeux célébrés aux funérailles de Patrocle, les regrets des Troïens, & la rançon du corps d'Hector. Le dernier livre de l'Odyſſée a ſemblé auſſi à quelques-uns inutile & hors d'œuvre après le dénoüement de l'action.

siste pas à être insensible à la crainte, mais à la surmonter.

Ce qu'on peut imputer, ce me semble, à Virgile avec le plus de justice, c'est que le fidéle Achate, Sergeste, le fort Cléanthe paroissent des hommes bien médiocres, & que rien n'en reléve l'idée. Dans Homére, Achille est grand, parmi plusieurs autres héros tels que les Atrides, les deux Ajax, Dioméde, Ulysse &c. Il est vrai que leur grandeur n'est remarquable que par l'absence d'Achille. Pour le Tasse, observons en passant, qu'après avoir annoncé qu'il va chanter Godefroy, il fait de Renault le véritable héros de son poëme.

Toute l'antiquité a donné la préférence à Homére sur Virgile, si l'on excepte Properce, qui met (1) l'Enéide au-dessus de l'Iliade, & Juvenal qui admet Virgile (2) à la concurrence. Quintilien en donnant le second rang à Virgile, dit qu'il est plus (3) près du premier que du troisiéme.

(1) . . . . . cedite Graii,
Nescio quid majus nascitur Iliade.

(2) Conditor Iliados cantabitur, atque Maronis
Altisoni, dubiam facientia carmina palmam.
Sat. 11.

(3) Secundus est Virgilius, propior tamen primo quàm tertio. *Quintil. instit. lib.* 10. *c.* 1.

Compar. d'Homér. & de Virg.

Le P. Rapin observe que la préoccupation pour Homére a ébloüi tous ceux qui ont prétendu à la gloire d'être sçavants, & qui ont cru s'attirer de la considération & se faire honneur, en donnant l'avantage à Homére, parce que cela semble avoir un air plus capable. La Mothe a dit, dans le même sens, *que les hommes formoient d'ordinaire deux sortes de jugements : l'un public & l'autre secret ; l'un de parade & de cérémonie, l'autre de réserve & à leur usage particulier.*

Disc. sur Hom. avant Iliad. en vers Franç.

Jules Scaliger n'a pas eu ces ménagements. Il éleve Virgile fort au dessus d'Homére. *Autant qu'une femme de qualité* (4) *efface une petite bourgeoise*, dit-il, *autant le grand Homére est effacé par le divin Virgile. Les récits de l'un sont tout d'or, ceux de l'autre ne sont que de plomb en comparaison. Homére est une masse prodigieuse, mais grossiére & brute : tout est divin dans Virgile, tout y embellit la nature.*

Le P. Rapin beaucoup plus favorable

(4) Quantum à plebeiâ mulierculâ matrona distat, tantum summus ille vir à divino nostro superatur. Narratio alterius aurea, alterius plumbea. Homerus moles quidem est, sed rudis & in digesta ; Virgilius autem deus est, & melior natura.

à Homére, dit *que le poëte Grec a une plus grande étenduë de caractéres que Virgile, qu'il a les maniéres plus nobles, un air plus grand, & je ne ſçai quoi de plus ſublime. Homére*, dit-il, *peint beaucoup mieux les choſes que Virgile; ſes images ſont plus achevées, ſes réflexions plus morales & plus ſententieuſes, ſon imagination eſt plus riche: il a un eſprit plus univerſel, il a plus de variété dans l'ordonnance de la fable: il a plus de cette impétuoſité qui fait l'élévation du génie: ſon expreſſion eſt plus forte, ſon naturel eſt plus heureux. Homére eſt poëte par tempérament: ſes vers ſont plus pompeux & plus magnifiques: ils rempliſſent plus agréablement l'oreille par leur nombre & par leur cadence, quand on ſçait connoître la beauté de ſa verſification. Enfin il eſt plus naturel que Virgile, parce que toute ſon étude ne va qu'à cacher ſon art, & il ne peint rien que d'après nature.* Compar. d'Homér. & de Virgil.

Le P. Rapin donne auſſi la préférence à Homére, pour l'invention, & parce qu'il a été le modéle. Il penſe encore *qu'Homére a plus d'eſprit, & que Virgile a plus de diſcrétion & de jugement.* Et il finit la comparaiſon, en diſant, *que s'il aimoit mieux avoir été Homére que Virgile, il aimeroit auſſi beaucoup mieux avoir fait l'Enéide que l'Iliade & l'Odyſſée.*

Après cette deſcription des perſonna-

ges & des poëmes, la conclusion est un peu bizarre. Car si quelqu'un peut, au contraire, être plus flatté d'avoir composé un ouvrage où il y eût plus d'esprit, personne au moins ne doit souhaiter davantage de ressembler à l'auteur qui a le moins de jugement. Le P. Rapin a voulu dire sans doute, que la renommée d'Homére, en qualité de modéle, peut surpasser celle de Virgile, mais que l'Enéïde est de beaucoup préférable à l'Iliade & à l'Odyssée. Touts les avantages relevés en faveur d'Homére ne peuvent, ce me semble, balancer l'exacte observation des bienséances & le charactére d'un héros formé sur l'idée de la vertu; motifs essentiels d'adjuger la supériorité à Virgile. Ilionée dépeignant à Didon le Roi, que les Troïens craignoient d'avoir perdu par la tempête, dit à cette Reine : *Nous avions pour Roi Enée, qu'aucun monarque* (1) *ne surpassa jamais, par la justice, ni par la piété, ni par la gloire des armes.* On ne trouve pas les héros, dans Homére, formés par l'assemblage de ces qualités.

Macrob. lib. 5. Saturnal. c. 2. Macrobe a remarqué que Virgile avoit pris Théocrite pour modéle dans

(1) Rex fuit Æneas nobis, quo justior alter, Nec pietate fuit, nec bello major & armis.

ſes éclogues, & Héſiode dans ſes Géorgiques ; qu'il avoit beaucoup emprunté des Phénoménes d'Aratus, dans ce dernier ouvrage ; que le ſecond livre de l'Enéïde, la priſe de Troie, le ſtratagême de Sinon, & le cheval de bois, étoient copiés preſque mot à mot de Piſandre, l'un des meilleurs poëtes Grecs : que la navigation, dans l'Enéïde, étoit une imitation de l'Odyſſée, & les combats, de l'Iliade. Macrobe emploie enſuite huit chapitres à marquer les endroits de chaque livre de l'Enéïde, qui ſont des traductions d'Homére.

Mais autant que Virgile eſt au-deſſus d'Héſiode dans les Géorgiques, autant ſurpaſſe-t-il Homére, dans touts les endroits les plus remarquables, où il le prend pour modéle. Le bouclier d'Achille ne préſente que des diſcriptions générales, ſans aucun intérêt particulier, des batailles, des vendanges, la richeſſe des moiſſons, les danſes des bergéres, les aſtres, une noce, la gravité d'un tribunal, les inquiétudes d'un barreau. Virgile fait entrer dans la deſcription du bouclier d'Enée, les événements les plus mémorables de l'hiſtoire Romaine, & ſur-tout la bataille d'Actium. Ulyſſe, dans ſa deſcente aux enfers, ne voit que les héros qu'il avoit connus : Virgile, par la pré-

diction d'Anchise, place, dans la descente d'Enée aux enfers, les traits les plus flatteurs pour Auguste & pour les Romains.

Il n'y a pas moins de contrariété dans les jugements des critiques sur les autres poëtes anciens. Le grand nom de Pindare semble être l'expression du sublime. Horace le compare *à un* (1) *torrent impétueux qui descend des montagnes*; & il le trouve inimitable. Quintilien loue, dans Pindare, la force du génie, l'élévation du style, l'abondance des choses, & les beautés des sentences & des figures. Alexandre, à la prise de Thèbes, fit grace à la famille de Pindare, & conserva la maison qui avoit servi de demeure à ce poëte. Les Athéniens païérent des deniers publics une amende à laquelle les magistrats de Thèbes avoient condamné Pindare, pour avoir appellé Athenes, *une ville magnifique & le soutien de la Gréce.* Et ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitants de Delphes, de présenter à Pindare la moitié de toutes les prémices

Instit. lib. 10. c. 1.

Ælian. var. hist. lib. 13. c. 7. Plin. lib. 7. c. 29.

Pausan. in Bœot.

(1) Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.
Pindarum quisquis, &c. *Hor. lib. 4. Od. 2.*

qui ſeroient offertes à Apollon.

Cette grande réputation de Pindare n'a pas empêché pluſieurs critiques de relever ſes défauts. Blondel blâme ſes hyperboles exceſſives, & ſes digreſſions énormes. Voſſius trouve ſes expreſſions trop enflées. Le P. Rapin, après avoir loüé la grandeur de ſes deſſeins, & la nobleſſe de ſes imaginations, dit *que ſa grande vivacité lui ôte quelquefois le jugement, & qu'il s'abandonne trop : que ſes panégyriques ne ſont que des égarements perpétuels, où ſortant ſouvent de ſon ſujet, il promène ſes lecteurs d'illuſions en illuſions.* Longin obſerve, au ſujet de Pindare & de Sophocle, *qu'au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & qu'ils tombent malheureuſement.*

Compar. de Pindar. & d'Hor.

Réflex. ſur la poëtiq.

Tr. du ſubl. ch. 33.

Le P. Rapin dit qu'Horace a joint la force & l'élévation de Pindare à la douceur & à la délicateſſe d'Anacréon. D'autres ont trouvé que ſa manière eſt ſouvent (1) baſſe & négligée. Scaliger pré-

(1) *Perrault blâme les écarts & les digreſſions déplacées d'Horace. Dans l'Ode, dit-il,* Mercuri, namque te docilis magiſtro : *Horace, après une invocation à Mercure, ajoûte : il faut que Lydé ſçache les peines que ſouffrent cel-*

fére Juvenal à Horace. Il décide que les vers du premier ſont beaucoup meilleurs, les ſentences plus (1) vives & plus fortes, & le ſtyle plus clair. Il parle avec beaucoup de mépris de la 16. Ode du 5. livre d'Horace. Heinſius, au contraire, eſtime qu'elle (2) ſurpaſſe tout ce que l'antiquité a tenté en ce genre.

Scaliger eſt charmé des poëſies d'Anacréon; & le P. Rapin en fait cet éloge; *que ſes Odes ne ſont que des fleurs, des beautés, & des graces perpétuelles;*

Le P. Rapin, Réfl. ſur la poëſ. part. 2.

les qui commettent de grands crimes; & là-deſſus il conte l'hiſtoire des Danaïdes, & comment une d'entr'elles ſauva ſon époux contre l'ordre que ſon pére leur avoit donné à toutes de tuer leurs maris. A quoi bon cette hiſtoire au ſujet de la lyre de Mercure, & de la cruauté de Lydé? Cette Lydé n'avoit égorgé, ni ne vouloit égorger perſonne. C'eſt avoir bien envie de faire un conte. Perrault, parall. des anc. & des mod. Je ne puis lire, dit Fenelon, cette merveilleuſe Ode d'Horace; Qualem miniſtrum fulminis alitem; *ſans être toûjours attriſté d'y trouver ces mots,* Quibus mos unde deductus, &c. *Fenel. Réflex. ſur la grammaire, la rhétorique, &c.*

(1) Verſus longè meliores quàm Horatiani, ſententiæ acriores, phraſis apertior. *Lipſe applaudit à cette déciſion.*

(2) In epodis ſextam & decimam, quæ antiquitatis univerſæ excedit conatum, ineptam judicavit. *Cette Ode commence par ces mots:*

Altera jam teritur bellis civilibus ætas.

que la naïveté lui est si familière, & qu'il a un air si délicat, si aisé & si agréable, qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'antiquité à la maniere qu'il a prise, & au genre d'écrire qu'il a suivi. Mais Athénée dit que plusieurs ne pouvoient goûter ses loüanges perpétuelles de l'yvrognerie; & il remarque qu'Anacréon veut toujours paroître yvre, en écrivant de sang froid; quoique cette feinte ne fût point du tout nécessaire. Horace trouve que les (1) vers d'Anacréon ne sont pas travaillés. *Deipnos. livr. 10.*

La finesse des pensées & des expressions de Catulle a été fort vantée. André Nauger poëte Vénitien sacrifioit touts les ans un volume d'épigrammes de Martial aux mânes de Catulle. Jules Scaliger, d'un sentiment fort opposé, trouve commun & vulgaire tout ce que Catulle a fait. Il le blâme d'être dur & quelquefois si lâche & si foible, qu'il ne peut se soutenir; & d'avoir entassé beaucoup de choses déplacées sans choix & sans discernement. *Poëtic. lib. 6. c. 7.*

L'empereur Adrien préféroit Ennius à Virgile, l'historien Cœcilius à Salluste, *Spartian. in Adrian.*

(1) Anacreonta Teïum,
Qui persæpè cavâ testudine flevit amorem,
Non elaboratum ad pedem. *Epod. od. 14.*

l'éloquence de Caton à celle de Cicéron. Malherbe mettoit Stace au-dessus de touts les poëtes latins, & Corneille élevoit Lucain au-dessus de Virgile.

Plusieurs critiques modernes se sont déchaînés contre le jugement qu'Horace a (1) porté de Plaute. *Il faut être ennemi des Muses*, dit Scaliger, *pour n'être pas touché des plaisanteries* (2) *de Plaute*

(1) At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales, nimium patienter utrumque, Ne dicam stultè mirati.
Ce jugement d'Horace est fort éloigné du sentiment d'Ælius Stolo, & de Varron, qui ont pensé que si les Muses eussent voulu parler latin, elles eussent emprunté le style de Plaute. Licet Varro dicat Musas, Ælii Stolonis sententiâ, Plautino sermone locuturas fuisse, si Latinè loqui vellent. *Quintil. instit. lib. 10. c. 1.*

(2) Quis adeò aversus à musis, ut lepore ac salibus Plauti & Laberii non tangatur? Horatii judicium sine judicio est. *Dans le jugement, sur les poëtes comiques, rapporté par Aulu-Gelle, Plaute n'a que le second rang, Térence le sixiéme.*
Cœcilio palmam Statio do comico:
Plautus secundus facilè exsuperat cœteros.
Dein Nævius qui fervet, pretium tertium est.
Si erit quod quarto detur, dabitur Licinio.
Post insequi Lucilium facio Attilium.
In sexto sequitur hoc loco Terentius.
Turpilius septimum, Trabea octavum tenet.
Nono loco esse facilè facio Luscium:
Decimum addo causâ antiquitatis Ennium.
Il n'est point ici parlé de Livius Andronicus le

& de Laberius. Il n'y a pas le sens commun à la décision d'Horace. Lipse attaque Horace encore plus personnellement. *Ce n'est pas sans raison*, dit-il, *que l'élégance & la politesse de Plaute paroissent si aimables ; & cet homme de Venuse* (1) *excite en moi quelque indignation, toutes les fois que je lis le jugement qu'il en a porté.* Turnébe pousse l'invective plus loin : *à l'égard de l'estime* (2) *que Plaute mérite, je me range bien plutôt à l'avis des plus honnêtes gens de l'ancienne Rome, que de cet homme de Venuse, fils d'un affranchi.* Il semble que ces critiques aïent oublié l'avertissement (3) de Quintilien, qu'on doit parler, avec modestie & circonspection, des hommes dont le nom est devenu si célébre.

plus ancien de touts ; ni d'Afranius, qu'Horace remarque avoir été l'imitateur de Ménandre, comme Plaute d'Epicharme. Hor. art. poët.

(1) Neque præter rem amari elegantes & urbanos Plauti sales, nec Venusini illius aliter sentientis versus unquàm sine indignatiunculâ legere se posse.

(2) In hujus Plauti salibus æstimandis, accedo potiùs sententiæ veterum ingenuorum Romanorum, quàm Flacci, Venusini hominis, libertino patre nati.

(3) Modestè tamen & circumspecto judicio, de tantis viris judicandum est. *Quintil. lib. 10. instit. c. 1.*

En général, les Sçavants ſont partagés ſur la préférence des Grecs & des Latins. Ils trouvent communément, dans les Grecs, de plus grandes beautés jointes à des plus grands défauts. Pour moi j'applaudis au jugement de Cicéron, que les Romains (1) ont inventé avec plus de ſageſſe ; & qu'à l'égard de ce qu'ils ont reçu des Grecs, ils l'ont perfectionné.

Mais pourrions-nous ne pas regretter la perte du plus grand nombre des poëtes Grecs, que le (2) Clergé d'Orient,

(1) Sed meum ſemper judicium fuit omnia noſtros aut inveniſſe per ſe ſapientiùs, quàm Græcos ; aut accepta ab illis feciſſe meliora, quæ quidem digna ſtatuiſſent in quibus elaborarent. *Cic. Iuſc. quæſt. lib. 1. Cela ne peut cependant s'appliquer qu'à la poëſie, à l'éloquence, à l'hiſtoire, aux loix : car pour la philoſophie, la médecine, les arts, la Gréce avoit conſervé la ſupériorité.*

(2) *Pierre Alcyonius, dans le premier livre de l'exil, nous a conſervé ce témoignage de Jean de Médicis, qui fut ce Pape célébre ſous le nom de Léon X.* Audiebam puer ex Demetrio Chalcondylâ Græcarum rerum peritiſſimo, Sacerdotes Græcos tantâ floruiſſe auctoritate apud Cæſares Byzantinos, ut integra (illorum gratiâ) complura de veteribus Græcis poëmata combuſſerint, imprimiſque ea, ubi amores, turpes luſus, & nequitiæ amantium continebantur ; atque ità Menandri, Diphili, Apollodori, Philemonis, Alexis Fabellas & Sap-

par un zéle mal-entendu, a fait livrer aux flammes !

Les belles lettres, à l'imitation de la philoſophie, ont entiérement ſecoüé le joug de la prévention pour l'antiquité. Nous ſommes plus ſévéres même à ſon égard ; car l'indulgence convenable envers les contemporains, exigée par la politeſſe, & utile pour exciter les talents, n'a aucun lieu envers les anciens, qui ſont placés dans le véritable point de vuë de l'eſtime ou du blâme, & dont les fautes „ relevées avec exactitude „ peuvent nous être fort avantageuſes. Mais pour bien juger des ouvrages, on doit, ſuivant le conſeil du P. Brumoy dans le théatre des Grecs, ſe tranſporter en idée dans les lieux & dans les ſiécles, pour leſquels ces ouvrages ont été compoſés.

Lorſque je compare les mœurs & le goût d'une antiquité éloignée de nous de près de 3000. ans, avec les mœurs & le goût de notre ſiécle, je ſuis étonné de n'y pas trouver plus de différence ; & Homére me paroit bien plus proche de nous, que les auteurs, qui vivoient il y a deux cents ans. Voici un exemple.

phûs, Erinnæ, Anacreontis, Mimnermi, Bionis, Alcmanis, Alcæi carmina intercidiſſe.

qui servira de preuve à ma proposition.

Des premières pièces du théatre François.

Les piéces de théatre parmi nous ont commencé par joüer l'histoire de la vie & de la passion de N. S. cela s'appelloit *joüer les mystéres*, & lorsqu'on représentoit la vie de quelque saint, cela s'appelloit *joüer le mystére d'un tel saint.* Ces comédies étoient presque aussi longues, que des comédies (1) Chinoises. Le mystére de sainte Barbe en cinq journées, contenoit vingt cinq mille vers: celui de la destruction de Troïe, qui n'est divisé qu'en quatre journées, contient environ quarante mille vers. Comme ces journées sont fort longues, on faisoit une pause vers le midi, & on continuoit la représentation à deux heures, jusques vers l'heure du souper.

Hist. du Théat. Fran.

Dans l'édition de la tragédie de la passion, donnée au public l'an 1539. qui

(1) *Les comédies des Chinois ne se bornent pas à représenter une seule action, ni à ce qui peut se passer en une seule journée. Il y a des comédies dont le sujet renferme des événements arrivés pendant l'espace de dix ans. Ils les divisent en plusieurs parties, qu'ils représentent aussi en différents jours. Ces comédies sont mêlées de musique & de récits: il y a du sérieux & du plaisant, mais le sérieux y domine. Il s'en faut bien qu'elles soient aussi vives, & aussi propres à remuer les passions que les nôtres. Le P. du Halde, descr. de la Chin. t. 4.*

contient les additions faites par très-éloquent & ſcientifique (1) docteur maître Jean Michel, on lit au titre ces paroles naïves : *Lequel myſtère fut joué à Angers moult triomphamment, & derniérement à Paris.* Comme dans cet ouvrage il n'y a point d'acteur qui n'ait ſon nom particulier, les deux gardes du ſépulchre s'appellent l'un *Marchantonne*, & l'autre *Rubion*. Voici en quels termes Marchantonne aſſûre à Caïphe & aux autres Juifs, qu'il aura très-grand ſoin, que le corps du crucifié ne ſoit pas dérobé.

MESSEIGNEURS,

Nous promettons ſur nos honneurs
De veiller ſi bien nuit & jour,
Et d'y faire ſi bon ſéjour,
Que nous vous répondrons du corps;
Pourvû que ſoions les plus forts,
Ou y en aura de torchés.

Rubion ajoûte :

Je ſois pendu ou écorché,
S'il en approche chien ou chat;
Si je ne l'aſſomme tout plat
Du premier coup, ſans marchander,
Et puis m'en vienne demander
De ſes nouvelles qui voudra.

(1) *Maître Jean Michel n'a point été évêque d'Angers, comme on le croioit, mais un médecin d'Angers, qui devint celui de Charles VIII.*

Ces vers ſont un peu éloignés du goût dramatique, qui a régné cent ans après dans les piéces de Corneille.

Journ. de Par. ſous Charles VI. & Charles VII. p. 72.

„ En 1420. lorſque le roi de France „ & le roi d'Angleterre entrérent dans „ Paris, fut fait en la ruë Kalende de- „ vant le palais un moult piteux myſ- „ tére de la paſſion notre Seigneur au „ vif, ſelon qu'elle eſt figurée autour du „ cueur de notre Dame de Paris, & du- „ roient les échaffaulx environ cent pas „ de long, venant de la ruë de la Ka- „ lende juſqu'aux murs du palais, & „ n'étoit homme qui veiſt le myſtére, à „ qui le cueur ne apiteaſt.

„ En 1424. devant le Châtelet, avoit „ ung moult bel myſtére du vieil teſta- „ ment & du nouvel, que les enfants „ de Paris firent, & fut fait, ſans par- „ ler, ne ſans ſigner, comme ce fuſſent „ ymages enlevées contre ung mur. «

Hiſt. de Charles VII p. 109.

Alain Chartier parlant de l'entrée de Charles VII. à Paris en 1437. dit: „ Tout au long de la grand'ruë ſaint „ Denys, auprès d'un jet de pierre l'ung „ de l'autre, étoient faits échaffaulx „ bien & richement tendus, où étoient „ faits par perſonnages l'annonciation „ notre Dame, la nativité notre Sei- „ gneur, ſa paſſion, ſa réſurrection, la „ pentecôte, & le jugement qui ſeoit

très bien : car il ſe joüoit devant le Châtelet, où eſt la juſtice du roi. Et emmy la ville avoit pluſieurs autres jeux de myſtéres, qui ſeroient trop longs à raconter & là venoient gens de toutes parts, criants, Noël, & les autres pleuroient de joïe. « On trouve, dans le cérémonial François, pluſieurs deſcriptions des anciens myſtéres qu'on joüoit, aux entrées des Rois & des Reines, & en pluſieurs autres occaſions ſolemnelles.

L'hiſtoire de la ville de Lyon fait mention d'un théatre public dreſſé à Lyon en 1540. » Et là par l'eſpace de trois ou quatre ans, les jours de dimanche & les fêtes après dîner furent » repréſentées la plûpart des hiſtoires » du vieil & du nouveau teſtament, avec » la farce au bout pour recréer les aſſiſtants. « Il paroît par la bibliothéque de la Croix du Maine, que dès l'an 1540. quelques-unes de ces comédies ſaintes avoient été imprimées. Dans un Auto ſacramental de Caldéron (ces piéces Eſpagnoles ſont des allégories qui roulent ſur les plus ſaints myſtéres) les acteurs ſont l'épine, le mûrier, le cédre, l'amandier, le chêne, l'olivier, l'épi, la vigne & le laurier. Deux anges leur donnent l'uſage de la parole, & propo-

Rubis, liv. 3. c. 53.

Mém. de Trév. Mars 1740.

ſent une couronne aux plantes qui doivent un jour produire des fruits divins ; ſur quoi il y a un combat de préférence entr'elles. Certaines proceſſions qui ſont encore uſitées en beaucoup d'endroits, ſont des reſtes des anciens jeux des myſtéres. Quelques-uns font remonter l'origine de ces myſtéres, au tems des Croiſades & au retour des pélerins (1) de la terre ſainte, qui pour s'attirer des aumônes, chantoient les cantiques qu'ils avoient compoſés ſur la paſſion de N. S. & ſur les choſes merveilleuſes qu'ils ſe vantoient d'avoir vuës. Long-tems depuis, le Prévôt de Paris rendit une ordonnance au mois de Juin 1398. par laquelle il fit défenſes à touts les habitants de Paris, de S. Maur, & autres lieux de ſa juriſdiction, de repréſenter aucuns jeux de perſonnages, ſoit de vies de ſaints ou autrement, ſans le congé du Roi. Peu de tems après, il ſe forma une ſociété de comédiens érigée en confrérie, ſous le titre de la paſſion de N. S. Ils obtinrent des lettres paten-

(1) Chez nos devots aïeux le théatre abhorré
Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe groſſiére
En public, à Paris, y monta la premiére.
Des Preaux, art. poëtiq. chant. 3.

tes du 4. Décembre 1402. pour leur établiſſement à Paris.

Lorſqu'on ſe laſſa du ſérieux des myſtéres, on y mêla des ſcénes burleſques; & ces nouveaux ſpectacles furent appellés *les jeux des pois pilés.* Il y avoit trois différentes ſociétés de théatre : les confréres de la paſſion qui joüoient les myſtéres ; les Clers (1) de la bazoche, qui repréſentoient les moralités & les farces ; & les enfans (2) ſans-ſouci, dont les piéces s'appelloient *ſoties* ou *ſotiſes.*

Tr. de la pol. t. 1. p. 438.

Hiſt. du théat. Fran.

François I. confirma l'établiſſement des confréres de la paſſion, par lettres patentes (3) du mois de Janvier 1518. En 1543. ils achéterent une partie de l'ancien hôtel des Ducs de Bourgogne, qui n'étoit plus qu'une maſure. Ils en firent (4) depuis l'acquiſition entiére : &

(1) *Sous François I. les Bazochiens prirent des maſques reſſemblants, & des écriteaux nommant les perſonnes. Une ſi grande licence finit par l'interdiction des jeux de la Bazoche ſous peine de la hart.*

(2) *Les Enfans ſans-ſouci avoient un chef, nommé* Prince des Sots : *titre confirmé par des lettres patentes de Charles* VI.

(3) *Ces lettres ſont ſignées de Meſſeigneurs Maître Jacques de Bourbon, l'Amiral, & autres préſents.*

(4) *Cet hôtel leur appartenoit encore en* 1674.

par arrêt du 17. Novembre 1548. le Parlement leur permit de s'y établir, à condition de n'y jouer que des sujets prophanes, licites, & honnêtes. On a remis, à l'hôtel de Bourgogne, l'écusson soutenu par deux anges, où l'on voit les instruments de la passion, armoirie des confréres de ce nom, qui avoient la propriété de l'hôtel. On trouve, en France, des comédiens d'une ancienneté bien plus reculée que ces confréres de la passion; puisque les capitulaires des rois de la seconde race (1) défendent aux comédiens de ces tems-là, de commettre aucune prophanation sur la scéne.

Les autres théatres de l'Europe fournissent aussi les exemples des représentations les plus extraordinaires & les plus ridicules. Je ne citerai que le théatre Hollandois. On y coupoit des têtes, on saccageoit des couvents de religieuses. Circé veut perdre le confident d'Ulysse; elle le cite au tribunal, pour lui faire son procès dans les formes. Le lion est président, le singe le greffier, le loup, le renard, &c. sont les conseil-

Réfl. hist. & critiq. sur les diff. théatr.

(1) Si quis ex scenicis vestem sacerdotalem aut Monasticam, vel mulieris religiosæ, vel qualicumque ecclesiastico statui similem indutus fuerit, corporali pœnæ subsistat & exilio tradatur. *Baluz. Capitul. t. 1. p. 906.*

lers

rs : l'ours eſt le bourreau. On con-
mne le coupable ; l'ours le pend ſur le
amp aux yeux du public. Toutes ces
ttiſes ſont bannies aujourd'hui, à l'ex-
ption du ſiége de Leyde par plus de
ois cents acteurs : piéce qui ſe joüe
uts les ans pour le peuple & les païs-
ns. Il y a encore le ſaccagement d'un
uvent, qu'on joüe de même chaque
née la veille de Noël.

Mém. de Trév. Mars 1740.

Si nous remontons juſqu'à l'hiſtoire
cienne des théatres Grec & Romain,
elle bizarrerie de goût ſe préſente !
a tragédie chez les Grecs avoit eu les
mmencements les plus groſſiers. Un
œur de villageois chantoit les louan-
s de Bacchus, après lui avoir ſacrifié
i bouc, parce que cet (1) animal fait
aucoup de dommage à la vigne. Le
uc immolé étoit le (2) prix propoſé

Des théatres anciens.

(1) Non aliam ob cauſam Baccho caper omnibus aris
ditur, & veteres ineunt proſcenia ludi.
Virgil. Georg. lib. 2.

(2) Carmine qui tragico vilem certavit ob cum. *Hor. art. poët. La tragédie tire ſon nom bouc* (τράγος) *qu'on donnoit pour récompenſe on auteur. Ariſtote rapporte l'origine de la gédie à l'Iliade & à l'Odyſſée. Ariſtot. poët. c.* 4. *Platon, dans le* 8. *livre de la république, dit : eſt tems d'examiner la tragédie & Homére qui donné lieu. Ariſtote a dit auſſi que la comédie*

aux auteurs de ces premiéres tragédies. Les acteurs de Theſpis furent enſuite (1) barboüillés de lie : mais Eſchyle donna plus de décence aux ſiens. Et la tragédie devint le genre d'écrire le plus (2) relevé, le plus noble, & le plus (3) grave.

avoit été tirée du poëme d'Homére contre Margitès. Il eſt parlé de Margitès dans Platon, Alcib. 2. c'étoit un homme fort vain, & qui n'étoit propre à rien.

(1) Ignotum tragicæ genus inveniſſe camœnæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,
Quæ canerent agerentque perunctis fæcibus ora.

Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus. *Hor. art. poët. Solon témoigna de la défiance de ces premiers eſſais de la tragédie ; & ſi appuia la terre de ſon bâton avec colére, il dit à Theſpis* : qu'en accoutumant les citoïens aux fables & aux menſonges, la vérité & la bonne foi ſe trouveroient bannies des diſcours ſérieux & des affaires. *Diog. Laërt. in Sol.*

(2) *Les Athéniens ont plus dépenſé au théatre qu'en toutes leurs guerres. Plutarq. ſi les Athén. ont été plus excell. aux arm. qu'aux lett.*

(3) Omne genus ſcripti gravitate tragœdia vincit. *Ovid.*

Les tragédies Italiennes & Angloiſes ſont mêlées de ſcénes boufones, que nous trouvons peu décentes. Les ſpectateurs Anglois aiment à voir tous les événements repréſentés ſur la ſcéne, au lieu que nous ſuivons le conſeil d'Horace :

. . . . . multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.

A l'égard des Comédies, elles tiroient
) leur nom des chanſons de villages.
ite Live donne à la Comédie Romai- *T. Liv. lib. 7.*
e un commencement un peu différent.
es premiers acteurs, dit-il, *qui furent*
andés d Hétrurie, danſoient ſeulement
u ſon de la flute. Leurs ſcénes muettes ne
onſiſtoient que dans le ſpectacle d'une dan-
étrangere La jeuneſſe Romaine commen-
a enſuite à les contrefaire, en accompa-
nant ces danſes de railleries & de vers
roſſiers, avec des geſtes & des mouve-
ents qui répondoient paſſablement aux
aroles. De ces exercices, il ſe forma peu
peu des comédiens, qui furent nommés
iſtrions comme chez les Etruſques. Les
omédies ne conſiſtérent plus, ſuivant l'an-
ien uſage, dans des vers (2) *Feſcennins*
r des ſaillies groſſiéres. Le théatre Ro-
ain eut des piéces appellées (3) *Satyres*,

leu pueros coràm populo Medea trucidet,
ut humana palàm coquat exta nefarius
Atreus. *Hor. art. poët.*

(1) Comœdias conſtat appellari ex eo quòd
ütio in vicis juvenes cantare ſoliti erant
nvenientes. *Feſt. in voc. Comœdias.*

(2) *Le nom des vers Feſcennins étoit tiré de la*
ille ville de Feſcennium, maintenant le bourg
Galéſe dans le patrimoine de S. Pierre.

(3) *Il y avoit un genre de Satyres que Varron*
pelloit Ménippées, à cauſe de Ménippe le Cyni-
ue, qui avoit écrit en ce genre. C'étoit un mé-

assujéties à des mesures prescrites, & où le chant & les gestes mêmes étoient réglés par l'accompagnement des flutes. Livius Andronicus fut le premier qui hazarda de traiter (1) *avec dessein un sujet déterminé*

lange du sérieux & de l'enjoüé, & quelquefois de prose & de vers. Telle est la satyre de Pétrone, & celle que Sénéque composa sur l'apothéose de Claude.

(1) *Livius Andronicus affranchi de M. Livius Salinator, représenta sa premiére tragédie, l'an* 514. *de Rome, sous le consulat de C. Claudius Cento & de M. Sempronius Tuditanus, environ* 160. *ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, peu après la fin de la premiére guerre Punique.*

Et post Punica bella quietus quærere cœpit
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschylus utile ferrent. *Hor. lib.* 1. *epist.* 17.

En général, la poësie étoit à Rome aussi ancienne que Rome elle-méme. Cicéron a parlé du poëme d'Appius Cæcus sur la philosophie Pythagoricienne. La loi des 12. *tables défendoit les vers infamants & les satyres outrageuses. Caton l'ancien, dans ses origines, remarquoit que les premiers Romains chantoient à table, au son de la flute les actions des grands hommes : Horace & Quintilien n'ont pas oublié les vers des prêtres Saliens sous Numa. Mais la poësie avoit été peu estimée à Rome ; ce qui y rendit ses progrès tardifs.* Honorem huic generi non fuisse declarat oratio Catonis, in quâ objicit ut probrum Marco Nobiliori, quòd in provinciam poëtas duxisset. Duxerat autem Consul ille in Ætoliam, ut scimus, Ennium. Quo minùs ergò erat honoris poëtis, eo minora studia fuerunt. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1.

né. La Comédie étant devenuë un art, & des plaiſanteries (1) *libres aïant été converties en piéces régulières, les jeunes gens de Rome laiſſérent ces comédies travaillées aux Hiſtrions ; & continuérent, ſuivant l'ancien uſage à reciter entr'eux alternativement des bouffoneries tournées en vers, auxquelles on donna le nom* d'Exodes, *& qui étoient dans le goût des* (2) farces Atellanes. *Ces acteurs n'admettoient point, parmi eux, les Hiſtrions qui faiſoient métier du théatre, & ils conſervérent tous les priviléges de Citoïens.*

Dans les ſiécles les plus polis, on trouve au ſujet du théatre les ſingularités les plus ſurprenantes. Les acteurs des comédies d'Ariſtophane étoient tantôt déguiſés en guêpes, tantôt en grenoüilles, ou en oiſeaux.

Conſidérons d'abord la tragédie par ſes habits, dit Lucien ; *y a t il rien de plus choquant & de plus affreux ? Un homme*

Lucien de la danſe.

(1) Feſcennina per hunc inventa licentiâ morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit.
Hor. lib. 2. epiſt. 1.

(2) *Atelle ville des Oſques, ſe nomme aujourd'hui* Averſa, *& eſt ſituée dans la terre de Lavour entre Naples & Capouë.* Ludi Atellani, fabulæ Atellanæ. *T. Liv. lib. 7. Strab. lib. 5.* Oſcum ludicrum. *Tac. annal. lib. 4.*

d'une taille gigantesque, monté sur des échasses, portant sur sa tête un masque énorme, dont le seul aspect inspire l'effroi, & qui ouvre une grande bouche, comme s'il vouloit dévorer les spectateurs; sans parler de son faux estomac, de son ventre postiche, & de la vaine enflûre de tout son corps, pour répondre à sa hauteur excessive

On voit la figure des anciens masques des Comédiens, dans un manuscrit de Térence, qui est à la bibliothéque du Roi. C'étoit une espéce de globe, qui enfermoit toute la tête de l'acteur. Julius Pollux décrit les masques des différents charactéres. Il y en avoit pour les tragédies & pour les deux sortes de (1) comédies; la premiére qui représentoit des personnages qualifiés, la seconde qui rouloit sur des avantures & des intrigues des gens du commun. Les masques des acteurs étoient (2) incrustés

Onomastic. lib. 4. c. 19.

(1) Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas. *Hor. art. poët. Les premiéres tenoient beaucoup de la noblesse de la tragédie; les secondes étoient d'un style plus bas. Elles étoient aussi nommées* tabernariæ.

(2) Quoniàm igitur indumentum illud oris clarescere & resonare vocem facit, ob eam rem persona dicta est. *Aul. Gell. lib. 5. noct. Atticar. c. 7.*

Calcophonos nigra est, sed illisa æris tin-

en dedans d'airain ou de lames fort minces d'une eſpéce de pierre, qui les rendoit ſonores.

Les maſques des acteurs Grecs reſſembloient aux Citoïens qu'on vouloit joüer ſur le théatre. Car l'ancienne comédie Grecque nommoit les perſonnes par leurs noms. Cléon, Lamachus, Alcibiade, Socrate, les plus illuſtres perſonnages d'Athénes ont été les objets des (1) railleries d'Ariſtophane. Périclès même, quoique fort puiſſant, ne fut pas ménagé ſur le théatre. Cette licence outrée mérita d'être réprimée (2) par les

Pollux, Onom. lib. 4. c. 19.

S. Aug. lib. 1. de civit. c. 9.

nitum reddit, tragœdis, ut ſuadent, geſtanda. *Plin. lib. 37. c. 10.*

(1) *On a dit qu'Alcibiade, dans ſon trajet en Sicile, avoit fait noïer Eupolis poëte de la comédie; mais Eratoſthéne a fait voir qu'Eupolis avoit compoſé des comédies depuis. Cic. lib. 6. ad Attic. epiſt. 1.*

(2) *Dans la comédie des Chevaliers, violente ſatyre contre Cléon, qui d'un métier très-vil s'étoit élevé aux emplois de thréſorier & de général d'armée; Ariſtophane fut obligé de joüer lui-même le rôle de Cléon, aucun comédien n'aïant oſé faire ce perſonnage; & il ſe barboüilla le viſage de lie, faute de maſque, n'aïant trouvé aucun ouvrier aſſez hardi pour faire un maſque reſſemblant à Cléon, ainſi qu'Ariſtophane le témoigne dans la piéce.*

. . . . . doluere cruento
Dente laceſſiti: fuit intactis quoque cura
Conditione ſuper communi. Quin etiam lex

loix. Alcibiade fit paſſer une loi qui défendoit de nommer perſonne.

La Comédie moïenne s'abſtint ſeulement de nommer les citoïens ; elle roula ſur des ſujets réels & des avantures véritables. La comédie nouvelle ſubſtitua des ſujets feints & vagues, ſans aucune application particuliére. C'eſt dans celle-ci qu'excella Ménandre, le modéle de Térence.

La comédie, chez les Romains, ne donna jamais dans les excès de licence de l'ancienne comédie Grecque. Mais Cicéron nous apprend que l'acteur (1) Diphilus, aïant déſigné Pompée le grand,

Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quemquàm
Deſcribi. Vertére modum formidine fuſtis,
Ad bene dicendum delectandumque redacti.
Hor. lib. 2. epiſt. 1.
Succeſſit vetus his comœdia, non ſine multâ
Laude ; ſed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi : lex eſt accepta, choruſque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.
Hor. art. poët.

(1) Diphilus tragœdus in noſtrum Pompeïum petulanter invectus eſt : *noſtrâ miſeriâ tu es magnus.* Milliès coactus eſt dicere. *Cic. ad Attic. lib. 2. epiſt. 19.* Itaque amicus ille noſter, inſolens infamiæ, ſemper in laude verſatus, circumfluens gloriâ, deformatus corpore, fractus animo, quò ſe conferat neſcit. *Ib. lib. 2. epiſt. 21.*

en déclamant ces mots : *Vous êtes grand par notre miſère* ; le peuple les lui fit répéter pluſieurs fois ; & que Pompée, accoutumé aux loüanges & aux applaudiſſements, en fut pénétré d'une ſi vive douleur, qu'aïant le courage abattu & le viſage défait, il ne ſçavoit que devenir, ni quel parti prendre.

Cicéron raconte, avec une complaiſance qui eſt bien pardonnable en un ſujet ſi glorieux, que pendant ſon exil, le peuple fut attendri à ſon ſujet par la déclamation d'Eſope. » Lorſqu'on(1)joüoit,

(1) Nam cùm ageretur togata, *ſimulans*... nè illud quidem prætermitam, in magnâ varietate ſententiarum, nunquàm ullum fuiſſe locum, in quo aliquid à poëtâ dictum cadere in tempus noſtrum videretur, quod aut populum univerſum fugeret, aut non exprimeret ipſe actor... Tùm illa quanto cùm gemitu populi Romani ſunt acta ! O pater !... is enim liberè reprehendere & accuſare populi nonnunquàm temeritatem ſolebat, aut errorem Senatûs.

O ingratifici Argivi, inanes Graii,
Immemores beneficii !

non erat illud quidem verum : non enim ingrati, ſed miſeri, quibus reddere ſalutem, à quo acceperant, non liceret. Nec unus in quemquàm unquàm gratior, quàm in me univerſi. Sed tamen illud ſcripſit diſertiſſimus poëta pro me, egit fortiſſimus actor, non ſolùm optimus de me, cùm omnes ordines demonſtraret, Senatum, Equites Romanos,

» dit-il, la piéce intitulée *le Diſſimulé* ou
» *l'ancien Brutus*, il n'y eut aucun en-
» droit, qui pouvoit ſe rapporter à ma
» ſituation, que le peuple ne remarquât,
» & que l'acteur ne fit valoir. Avec quels
» gémiſſements, furent entendues ces
» paroles, *oh* ! *notre pére* ! Cet acteur,
» non moins courageux qu'excellent,
» reprocha indirectement au peuple de
» s'être laiſſé emporter par des mouve-
» ments inconſidérés, & au ſénat de s'ê-
» tre laiſſé tromper. *O Grecs, ingrats,*
» *légers, inſenſibles aux plus grands bien-*
» *faits* ! Il ne devoit pas appeller mes
» Citoïens ingrats, mais les plaindre de
» ne pouvoir pas alors ſecourir celui,
» par qui ils avoient été conſervés. Car
» j'avouë qu'aucun particulier n'eut ja-
» mais plus de reconnoiſſance pour ſon
» bienfaicteur, que la république en a
» pour moi. En diſant ces paroles, *Vous*

univerſum populum accuſaret.
Exulare ſinitis, ſiviſtis pelli, pulſum patimini.

Hiſtrio caſum meum totiès collachrymavit, cùm ità dolenter ageret cauſam meam, ut vox ejus illa præclara lachrymis impediretur. Neque poëtæ, quorum ego ingenia dilexi, tempori meo defuerunt : eaque populus Romanus, non ſolùm plauſu, ſed etiàm gemitu ſuo comprobavit. . . . nominatim ſum appellatus in Bruto : *Tullius qui libertatem populo ſtabiliverat.* Milliès revocatum eſt. *Cic. pro Sextio.*

» *ſouffrez qu'il ſoit en exil, vous avez per-*
» *mis qu'il fut chaſſé, vous conſentez en-*
» *core à en être ſéparés*, la beauté de ſa
» voix étoit étouffée par l'abondance de
» ſes larmes. Il ſubſtitua même mon
» nom à celui de Brutus en cet endroit :
» *Tullius qui avoit afermi la liberté des*
» *Citoïens*. Le peuple le lui fit répéter
» mille fois. Les poëtes, que j'ai tou-
» jours aimés, ne me manquérent pas
» au beſoin : & tout ce qui fut tenté en
„ ma faveur, fut reçu, non-ſeulement
„ avec des applaudiſſements, mais avec
„ toutes les marques publiques de la
„ plus vive douleur. «

La grande étendüe des théatres anciens, qui n'avoient aucune couverture ſolide, obligeoit à ménager tout ce qui pouvoit donner plus de force à la voix des acteurs. C'eſt pour cela que Vitruve nous apprend qu'on y plaçoit à certains intervalles, des vaſes d'airain d'une forme ronde & concave. Ces échos artificiels, par les proportions géométriques de leur conſtruction, & par les proportions harmoniques de leur correſpondance, ſonnoient à la quarte, à la quinte les uns des autres, & formoient ainſi touts les autres accords juſqu'à la double octave. Il falloit que de leurs dimenſions & de leurs diſtan-

Lib. 5. c. 5i

ces il réſultât un ſon uniforme. Les anciens ne ſont pas bien d'accord ſur l'effet de ces vaſes. Pline ſe plaint (1) de ce que le ſable répandu ſur le fond de l'orcheſtre, & les vaſes placés contre la muraille abſorboient la voix des acteurs. Caſſiodore au contraire (2) témoigne, *que les ſons tragiques étoient tellement augmentés par ces échos artificiels, qu'on les prenoit à peine pour des ſons humains.*

Les acteurs joüérent long-tems les rôles des femmes. Aulu-Gelle parle d'un comédien nommé Polus, qui faiſoit (3) le perſonnage d'Electre, d'une maniére fort touchante. Cet acteur, aïant perdu ſon fils, tint entre ſes mains l'urne qui renfermoit ſes cendres comme ſi elle eût contenu les cendres d'Oreſte, & fit retentir le théatre de ſanglots & de lamentations véritables.

(1) In theatrorum orcheſtris ſcrobe aut arenâ vox derotatur, & in rudi parietum circumjectu, doliis etiam inanibus. *Plin. lib.* 11. *c.* 52.

(2) Tragœdia ex vocis vaſtitate nominatur, quæ concavis repercuſſionibus roborata, talem ſonum videtur efficere, ut pœnè ab homine non credatur. *Caſſiod. lib.* 4. *epiſt.* 51.

(3) Polus lugubri habitu Electræ indutus, urnam è ſepulchro tulit filii, & quaſi Oreſtis amplexus, opplevit omnia, non ſimulachris atque incitamentis, ſed luctu atque lamentis veris. *Aul. Gell. lib.* 7. *noct. Attic. c.* 5.

Il nous reſte bien peu de tragédies des anciens. De cent vingt tragédies de Sophocle, il n'en eſt venu juſqu'à nous que ſept. De quatre-vingt douze tragédies d'Euripide, il ne s'en eſt conſervé que dix-neuf. Nous n'avons de tragédies Romaines, que celles qui portent le nom de Sénéque; & qui, pour la plûpart, ne ſont pas de cet auteur.

La tragédie avoit pour objet la terreur & la pitié, & de rendre les maux ſupportables par l'exemple des grandes calamités des perſonnages les plus illuſtres. Eſchyle, dans une comédie d'Ariſtophane, reproche à Euripide *d'avoir corrompu la tragédie par les perſonnages criminels des Phédres & des Sthenobées.* Echyle ajoute, *qu'on ne trouvera, dans ſes pièces dramatiques, aucun rôle d'amante*; & il s'attribuë l'honneur d'avoir formé les Grecs illuſtres, qui avoient rendu de ſi grands ſervices à leur patrie. *Ariſtot. poët c. 13.* *Ariſtoph. in ranis. act. 4 ſc. 2.*

On a reproché à nos poëtes tragiques d'avoir amolli la ſcéne & abaiſſé la tragédie, en rapportant toute l'action du théatre à l'amour. Mais ils ont en cela ſuivi une voie plus ſûre pour aller au cœur, qu'ils ont mieux connu que les tragiques anciens. Le poëte, qui ſuivroit le plan d'Ariſtote, d'émouvoir par la terreur, trouveroit touts les courages

roidis contre lui. Quelle impreſſion feroit-il, puiſque rien n'eſt plus aiſé, que de mépriſer des craintes fictives? La terreur n'eſt pas une paſſion, qu'il ſoit glorieux d'introduire dans le cœur. Celui, qui en eſt frappé, voudroit cacher l'impreſſion qu'il en reſſent. Elle n'eſt pas capable, par elle-même, de porter à la vertu; & ſi elle eſt efficace pour détourner du crime, c'eſt le motif le plus bas & le moins sûr, puiſqu'il ceſſe par l'eſpérance de l'impunité. Le but de la tragédie eſt d'offrir de grands ſpectacles des paſſions, des deſordres & des maux qu'elles cauſent à celui qui s'y abandonne, du bonheur & de la gloire qui accompagnent celui qui s'en rend le maître, & qui, par un uſage héroïque de ces mêmes paſſions, s'éléve à une vertu plus éclatante. L'amour, qui fournit de lui-même un champ très-pathétique, eſt encore une paſſion d'autant plus propre au théatre, qu'elle peut ſervir de liaiſon à toutes les impreſſions les plus vives, à une terreur utile & qui puiſſe être avoüée, à la pitié dont Ariſtote a fait le ſecond reſſort de la tragédie, à l'amour de la patrie, à l'ambition, à la juſtice, à la valeur, à touts les traits de la généroſité. L'amour peut exciter ou combattre les mouvements de toutes

les autres paſſions : ſes foibleſſes mêmes ſont les ſources des ſentiments les plus magnanimes. D'ailleurs de quel ornement & de quelles graces ne priveroit-on pas le ſpectacle, en ſupprimant les rôles des femmes, à l'imitation des anciens théatres, ou des tragédies de Colléges ?

Si nous y prenons garde, nous ne pouvons ſouffrir toutes les autres paſſions que deja métamorphoſées en vertus. L'amour eſt la ſeule paſſion, dont le combat forme un ſpectacle. Nous nous mocquerions d'un héros, qui laiſſeroit entrevoir les atteintes de la peur, avant que de la ſurmonter ; ou, qui, par des impreſſions de crainte, s'éleveroit par degrés à la prudence : nous n'aurions que de l'horreur pour celui qui ſentiroit du penchant à trahir, avant que de ſe déterminer à être fidéle. Mais nous plaignons les foibleſſes de l'amour : cette paſſion ſe transforme en toutes les autres ; c'eſt le ſujet inépuiſable du théatre, & qui y eſt devenu néceſſaire. Ainſi quelques déclamations qu'on renouvelle de tems en tems contre la molleſſe de notre tragédie, en ce qu'elle roule principalement ſur l'amour, il faut avoüer que les ſujets, où la tragédie pourroit s'en paſſer, ſont très-rares. Mais la vraiſemblance des caractéres ne doit pas

moins être observée dans tous les personnages introduits sur la scéne. P. Corneille paroît ne regarder l'amour que comme une passion subalterne. *J'ai cru jusqu'ici*, dit-il, *que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une piéce héroïque : j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps ; & que les grandes ames ne la laissent agir, qu'autant qu'elle est compatible avec les plus nobles impressions.* Il est vrai que Corneille suit ordinairement cette maxime, de n'employer l'amour qu'autant qu'il lui sert à produire sur le théatre les plus nobles impressions: mais il n'a hazardé aucune tragédie, d'où il l'ait entiérement proscrit, comme Racine d'Athalie. Que l'amour ne soit pas la passion dominante dans une piéce héroïque, qu'il n'en soit pas non plus le principal ornement : mais le théatre seroit bien-tôt abandonné, si l'on prétendoit l'en exclure.

Lett. de P. Corn. à S. Evrem. en 1668.

Il est prouvé clairement par un grand nombre de passages, que la déclamation théatrale, au lieu d'être, comme la notre, arbitraire & abandonnée au discernement des acteurs, étoit notée & assujetie à des mesures fixes, à des tons & à des gestes prescrits. Ce n'étoit pas un chant proprement dit, un chant musi-

Réflex. critiq. sur la poës. & la peint. part. 3.

eſt, mais une (1) prononciation réglée, ſoit pour les élévations & les abaiſſements de la voix, ſoit pour les intervalles & les meſures de lenteur ou de vîteſſe, ſoit pour les accents & les tons, ſoit pour touts les mouvements extérieurs.

(1) *La déclamation eſt communément exprimée dans les écrits des anciens par le mot*, canere, *& le geſte par le mot* ſaltatio. *Suétone dit que Caligula étoit ſi tranſporté hors de lui-même aux ſpectacles, qu'il chantoit avec l'acteur tragique. Suet. in Cal. Le même hiſtorien nous repréſente Néron chantant les tragédies. Suet. in Ner. Cet uſage eſt atteſté par Tite-Live & par Horace.* Impletas modis Satyras, deſcripto jàm ad tibicinem cantu, motuque congruenti peragebant. *T. Liv. lib. 7.*

Sic priſcæ motumque & luxuriam addidit arti

Tibicen. *Hor. art. poët. Ariſtote compte la mélopée au nombre des ſix parties eſſentielles à la tragédie : il dit même que la mélopée eſt le plus important de ſes aſſaiſonnements.* μέγιστον τῶν ἡδυσμάτων. *Ariſtot. poëtic. c. 6. Dans les problêmes qui portent le nom d'Ariſtote, l'auteur demande pourquoi les modes Hypodorien & Hypophrygien, emploïés ſouvent dans les ſcènes, ne ſervent point aux chœurs ? Et il répond que le chœur, qui repréſente des ſpectateurs & des témoins, doit exprimer des paſſions modérées par des tons plus doux & plus tranquilles. Probl. 19. quæſt. 49. Quelque ſoit l'auteur de ces problêmes, ils prouvent également l'uſage du théatre Grec, étant bien certain qu'ils ont été compoſés, pendant que le théatre d'Athénes ſubſiſtoit.*

Quoique cette déclamation n'eût ni cadences, ni ports de voix, ni aucun des caractéres du chant proprement dit, elle étoit composée & notée comme de la musique, & accompagnée d'instruments à vent ou a cordes, mais plus souvent de (1) flutes. L'accompagnement devoit être plus travaillé dans les monologues, qui exprimoient des passions plus vives. En Gréce, les poetes étoient eux-mêmes les auteurs de la modulation : parmi les Romains, le compositeur de cette modulation, pour les endroits où elle devoit être plus travaillée, étoit different du poete. On a marqué exactement, au bas du titre des comédies de Térence, le nom des instruments dont on s'étoit servi pour la représentation de chaque piéce.

Lucien se mocque des poetes tragiques, qui faisoient chanter Hercule, comme une Hécube ou une Andromaque. Cicéron a remarqué que le comédien (2) Roscius, devenu vieux, avoit

(1) *Les bas reliefs ne nous permettent pas de douter que les joüeurs de flutes n'en embouchassent deux à la fois.*

(2) Quemadmodùm Roscius familiaris tuus, in senectute, numeros & cantus cecíderat, ipsasque tardiores fecerat tibias. *Cic. de legib. lib.* 1.

prolongé la mesure du chant, & que les flûtes l'accompagnoient plus lentement. Cet orateur observe encore que ceux, qui avoient un grand usage de la déclamation, connoissoient, au prélude des flûtes, quelle étoit (1) la piéce qu'on alloit joüer, disant sans s'y méprendre, *c'est Antiope, ou c'est Andromaque. Comment croirai je*, ajoute-t-il, *que l'ombre* (2) *de Polydore soit aussi agitée, qu'elle veut me le persuader, lorsqu'elle récite des vers, dont la mesure & l'accompagnement ont tant de régularité?*

Cette réflexion conduiroit ceux qui ne connoissent pas nos Opéras, à penser que rien n'est plus ridicule, que de pleurer, de menacer, de mourir en chantant. Il est néanmoins certain par l'expérience que les passions exprimées par le chant, font beaucoup d'impression. Les tons & les gestes des Acteurs anciens étoient notés comme la musique, & comme la chorographie, où Feüillée avoit tracé par des notes les pas des danseurs.

(1) Quàm multa quæ nos fugiunt in cantu, exaudiunt in hoc genere exercitati? Qui primo inflatu tibicinis, Antiopam esse aïunt, vel Andromacham cùm id ne suspicemur quidem. *Cic. Acad. quæst. lib.* 4.

(2) Non intelligo quid metuat, cùm tàm bonos septennarios fundat ad tibiam. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 1.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, dans la déclamation ancienne, c'eſt qu'à Rome, elle étoit ſouvent partagée entre deux Acteurs, dont l'un étoit (1) chargé de prononcer, & l'autre de faire les geſtes. Une coutume (2) ſi éloignée de no-

(1) Iiſque canentibus, alii geſtus edebant. *S. Iſidor. lib. 18. orig. c. 44.* Autrefois, *dit Lucien*, c'étoit la même perſonne qui récitoit, & qui faiſoit les geſtes; mais comme l'action troubloit la liberté de la reſpiration, on a ſéparé les geſtes & la prononciation. *Lucien, de la danſe.*

(2) *Polydore Virgile, lib. 3. de invent. c. 13.* révoque en doute cette coutume, & prétend même prouver le contraire par ce paſſage de Cicéron: Hiſtrio, ſi paulò ſe moveat extrà numerum, aut ſi verſus pronunciatus eſt ſyllabâ unâ brevior aut longior, exſibilatur & exploditur. *Cic. Parad.* Si ce n'étoit pas un ſeul acteur, dit Polydore, qui déclamât en même-tems qu'il faiſoit les geſtes, comment pouvoit-on ſiffler ſes geſtes ou ſa prononciation? Mais Cicéron ne dit pas que ce fût le même acteur qui fût expoſé à être ſifflé pour le geſte & pour la prononciation. D'ailleurs, il eſt conſtant que quelquefois la déclamation & les geſtes étoient partagés entre deux acteurs, & qu'ils étoient auſſi quelquefois réunis dans le même. Nous avons vû ci-deſſus que le comédien Eſope rendit de grands ſervices à Cicéron par ſa déclamation touchante; Plutarque va nous apprendre qu'Eſope faiſoit auſſi des geſtes. Après avoir obſervé, dans la vie de Cicéron, que cet Orateur avoit formé ſa prononciation ſur celle d'Eſope, fameux acteur pour le tragique, il raconte que ce comédien jouant le rôle d'Atrée, &

tre goût & de nos idées, étoit venuë de ce que le Comédien Livius Andronicus, s'étant enroüé à force de recommencer (1) un endroit, que le peuple lui avoit redemandé pluſieurs fois, il fit continuer la piéce par un eſclave, qui ne faiſoit que prononcer, tandis que Livius faiſoit les geſtes. Ce n'étoit que dans (2) les monologues, où les paſſions étoient exprimées plus vivement, que la déclamation & les geſtes étoient ſéparés. C'étoit une néceſſité que les intervalles des geſtes & de la prononciation fuſſent réglés, afin que les deux acteurs, dont l'un prononçoit & l'autre

un domeſtique étant venu à paſſer inconſidérément devant lui, dans le moment que la violence de la paſſion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un ſi grand coup de ſon ſceptre, qu'il l'étendit mort à ſes piés.

(1) Is ſui operis actor, cùm ſæpiùs à populo revocatus vocem obtudiſſet, adhibito puerî & tibicinis concentu, geſticulationem tacitus peregit. *Val. Max. lib. 2. c. 4.*

(2) *Tite Live dit que celui qui prononçoit n'étoit pas expoſé en vuë, mais placé auprès du joüeur de flute.* Venjâ petitâ, puerum ad canendum ante tibicinem cùm ſtatuiſſet. *T. Liv. lib. 7. La declamation & les geſtes n'étoient executés par les mêmes acteurs, que dans les ſcénes, où ils ſe parloient & ſe repondoient.* Inde ad manum cantari hiſtrionibus cœptum : diverbiaque tantùm ipſorum voci relicta. *T. Liv. loc. cit.*

faisoit les gestes, se rencontrassent toujours. Les masques empêchoient de discerner si l'acteur prononçoit ou non. Il n'est pas fort difficile d'imaginer que l'action & les gestes d'un comédien pourroient nous plaire, quoique la voix, qu'on entendroit, partît de l'orchestre aussi bien que les accompagnements. Si nous entendions une voix, qui continuât le recitatif pendant les fureurs de Roland, pensons-nous que le spectacle en fût moins capable de faire impression ? Les dépenses prodigieuses des Romains pour construire des théatres & des amphithéatres, dont les ruines causent encore aujourd'hui notre étonnement, & leurs profusions envers les comédiens Esope & Roscius, ne nous permettent pas de douter qu'on ne cherchât soigneusement à Rome ce qui devoit plaire davantage dans les représentations des piéces de théatre : & d'un autre côté, l'excellence de leurs poëmes & de leurs autres ouvrages, & le bon goût de touts les arts qui se remarque dans les monuments, qui nous en restent, otent tout soupçon que ce peuple manquât de discernement.

De la danse des anciens.

L'ancienne danse ne paroît pas moins bizarre. Simonide l'appelle *une poësie muette*. Toute sorte de sujets étoient re-

tés par des ballets expreſſifs & des
charactériſées. Longus décrit une de Pantomimes, qui imitoient les ngeurs, ceux qui portent la hotte, ui foulent les raiſins, ceux qui em- t les tonneaux, ceux qui boivent doux. *Longus, paſtoral. liv. 2.*

: eſpéce de danſe, appellée *Cheiro-*, conſiſtoit dans les geſtes & dans ouvements des bras & des mains. iblique rapporte que la cheirono- oit un des exercices des Pythago- . Quintilien nous apprend qu'elle été cultivée, dès les tems héroï- par les plus grands hommes de la ; approuvée par Socrate; miſe par , au nombre des vertus civiles, Chryſippe, parmi les principes s néceſſaires de l'éducation : que cédémoniens l'avoient regardée e utile à la diſcipline militaire : s anciens Romains ne l'avoient daignée, & que les prêtres l'a- pratiquée conſtamment. *Suid in voc.* χειρονομεῖν. *Xenoph. in Sympos.* *Quintil. lib. 1. inſtit. c. 11.*

enal dit (1) de Bathylle : *Lorſque cieux Bathylle exprime dans une omie l'hiſtoire de Leda.* Et ailleurs mention d'un écuïer tranchant,

Chironomon Ledam molli ſaltante Ba- *Juven. Sat. 6.*

qui danſoit en ſervant (1) ſur table, & qui exerçoit une eſpéce de cheironomie, en coupant les viandes avec tant d'adreſſe & de légéreté, qu'il ſembloit faire voler le couteau dont il ſe ſervoit.

Cette eſpéce de danſe eſt décrite par Caſſiodore (2) dans ce paſſage : *On ajouta les mains parlantes des acteurs, leurs doigts expreſſifs, leur ſilence éloquent, leur langage muet, inventions de la muſe Polymnie, qui a montré que les hommes pouvoient manifeſter leurs penſées ſans l'organe de la voix.*

Macrob. lib. 2. Satur. c. 10.

Cicéron diſputa avec Roſcius, à qui mettroit le plus de variété dans l'expreſſion d'une même penſée, ou par le diſcours ou par les geſtes ; ce qui enfla tellement le courage de cet excellent comédien qu'il compoſa un livre, pour comparer ſon art avec l'éloquence.

Hylas, dans un ballet, aïant repré-

(1) Structorem interea, ne qua indignatio deſit,
Saltantem ſpectes, & Chironomounta volanti
Cultello, donec peragat mandata magiſtri,
Omnia. *Juven. ſat.* 5.

(2) His ſunt additæ orchiſtarum loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, clamoſum ſilentium, expoſitio tacita, quam muſa Polymnia reperiſſe narratur, oſtendens homines poſſe & ſine oris affatu velle ſuum declarare. *Caſſiod. l.* 4. *Epiſt.* 51.

ſenté

ſenté la grandeur d'Agamemnon par des bras élevés & étendus, Pylade lui cria : *Tu le fais long, & non pas grand.* Et le peuple aïant ordonné à Pylade de joüer le même rôle, quand il vint à cet endroit où il falloit exprimer la grandeur d'Agamemnon, il ſe mit à rêver profondément, faiſant entendre de combien de ſoins eſt rempli celui qui eſt chargé de veiller au bien public.

Un Pantomime, du temps de Néron, avoit (1) ſi bien repréſenté, par ſa danſe & par ſes geſtes, l'hiſtoire de Mars & de Venus ſurpris & enchaînés par Vulcain, qu'un prince de Pont, qui étoit à la cour de Néron, lui demanda ce danſeur, ajoutant *qu'il avoit des voiſins, dont la langue étoit inconnuë, & que ce Pantomime ſeroit le meilleur de tous les interprétes, pour ſe faire entendre d'eux.* *Lucien de la danſe.*

(1) *Sénéque fait mention de l'art ſurprenant de ces Pantomimes.* Mirari ſolemus ſcenæ peritos, quòd in omnem ſignificationem rerum & effectuum parata illorum eſt manus, & verborum velocitatem geſtus aſſequitur. *Sen. epiſt.* 121. *Une ancienne épigramme dit que les Pantomimes avoient autant de langues que de membres.*

Tot linguæ quot membra viro : mirabilis eſt ars,
Quæ facit articulos, ore ſilente, loqui.

Apulée décrivant la représentation du jugement de Paris, dit *que Vénus immobile, & ne faisant aucun geste, ne dansoit que* (1) *des yeux*, c'est-à-dire, qu'elle ne le faisoit entendre que par ses regards.

L'ancien de la danse.

Il étoit arrivé le même changement dans la danse que dans la déclamation. D'abord le même acteur avoit chanté & dansé, en même tems: mais comme on vit que le mouvement rendoit la prononciation plus difficile, on sépara le chant & la danse, de même qu'on avoit séparé la déclamation & les gestes. Nous avons vû, sur le théatre de l'opéra, plusieurs ballets expressifs & caractérisés; comme les pompes funébres de Psyché & d'Alceste, les vieillards de Thésée, les songes funestes d'Atys, les Hyperboréens d'Isis. Un exemple, en ce genre, plus récent & plus gracieux est la danse de Flore, qui après avoir été exposée aux attaques impétueuses de l'Aquilon est ranimée par les secours de Zéphyre.

Les anciens avoient aussi, sur leur musique, des idées fort différentes des nôtres. Elle embrassoit tous les usages

(1) Et nonnunquàm saltare solis oculis. *Apul. metam. lib. 10.*

qu'on peut faire de la voix, & tous les exercices du corps, ſuſceptibles de grace & de juſteſſe. Elle comprenoit (1) la déclamation, les geſtes, la danſe, tout ce qui eſt aſſujéti à certaines meſures, tous les mouvements réglés, & ſurtout la poëſie.

Quoique la danſe des anciens fût une poëſie muette, & qu'ils étendiſſent les dépendances de leur muſique à toute ſorte de meſure & de poëſie, ce ſeroit nous écarter de l'objet de ce chapitre, que de pouſſer plus loin cette digreſſion ſur les théatres des anciens.

Il y a beaucoup de caprice dans toutes les productions de l'eſprit, comme dans les autres ouvrages de la nature. Le poëme dramatique parmi les anciens fut long-temps dans l'enfance, & l'eſſai du poëme épique, le plus difficile de touts, a été regardé comme le chef-d'œuvre d'un grand maître: au lieu que parmi les modernes le poëme drama-

(1) Numeros muſica duplices habet in vocibus & in corpore: utriuſque enim rei aptus idam motus deſideratur. *Quintil. inſtit. lib.* . 12.

Quidquid numeroſitatis, quæ temporum ve intervallorum dimenſionibus movetur. . Muſica eſt ſcientia bene movendi. *S. de Muſicâ lib.* 1.

tique atteint ou surpasse même tout ce que l'antiquité a fourni en ce genre, mais qu'il ne se voit rien qui égale les poëmes d'Homère & de Virgile.

Pourquoi le poëme épique réussit difficilement.

La plûpart de ceux qui en ont cherché la cause, & entr'autres le P. Rapin, l'ont attribuée à la monotonie de la rime, qui a la longue fatigue l'oreille, & rend un ouvrage languissant. Le P. Bougeant réfute cette opinion, & trouve la véritable raison du peu de réussite de nos poëmes épiques, dans le mêlange de la véritable religion avec l'intervention des divinités du Paganisme, & avec ce merveilleux dans lequel consiste l'essence du poëme épique. Je rapporterai les propres termes du Pere Bougeant, comme très-propres à développer & à faire valoir sa pensée.

» Par quelle fatalité est-il arrivé que » depuis la renaissance des lettres, ni les » François ni les autres nations, après » avoir égalé à peu-près les anciens dans » tout le reste, & les avoir même sur- » passés en plusieurs choses, n'ont pu » encore produire aucun poëme épi- » que, qui soit véritablement estimable » en genre de poëme épique, quoi- » qu'on y trouve d'ailleurs beaucoup de » beautés ? Ce seroit une injustice d'en » attribuer la cause au défaut de génie

» dans les modernes. L'Arioſte, le Taſ-
» ſe, Milton, ſans parler de pluſieurs
» autres, en ont eu ſuffiſamment pour
» réuſſir, ſi la choſe eût été poſſible.
» C'eſt encore une erreur parmi nous
» de s'en prendre à la rime, dont l'uni-
» formité, dit-on, & les chutes conti-
» nuelles fatiguent l'eſprit & l'oreille.
» Elle a au contraire de la grace & de la
» force; elle fixe l'attention & la mé-
» moire; elle entraine l'eſprit, flatte
» l'oreille, embellit l'expreſſion, elle re-
» léve les penſées les plus ſimples, &
» donne une nouvelle force aux plus ſu-
» blimes. Ne donne-t-elle pas un nou-
» vel agrément au poëme du Lutrin?
» Ne lit-on pas tout de ſuite toutes les
» tragédies de Racine, ſans être fatigué
» de la rime? Seroit-ce, comme quel-
» ques-uns s'imaginent, que nos au-
» teurs ſe ſont attachés à des ſujets trop
» récents? La plûpart de nos modernes
» ont pris des ſujets fort anciens. Tels
» ſont la Jéruſalem délivrée, Clovis,
» Pharamond, Conſtantin, & encore
» plus le Paradis Perdu, qui eſt ſans con-
» tredit le plus ancien de touts les ſu-
» jets. Il n'y eut jamais de ſujet de poë-
» me plus récent que celui de l'Iliade,
» lorſqu'Homére le publia, & cepen-
» dant l'Iliade ne laiſſa pas d'attirer dès-

» lors l'admiration de toute la Gréce. La » véritable raiſon du peu de ſuccès des » poëmes épiques de nos modernes, » c'eſt qu'ils ont choiſi des ſujets qui » ſuppoſent la véritable religion, & qui » ont quelque liaiſon avec elle : or la » véritable religion détruit ce merveil- » leux, qui conſiſte dans l'intervention » des divinités du Paganiſme, qui conſ- » titue la véritable eſſence du poëme » épique. Auſſi voïons-nous que les » avantures de Télémaque, auxquelles » il ne manque que la rime pour être un » poëme épique accompli, & auxquel- » les rien ne manque pour être un ou- » vrage achevé, ont été généralement » applaudies & admirées, au lieu que le » mêlange des idées de la véritable re- » ligion avec les fables & les divinités » du Paganiſme n'a pû rien produire qui » ait été goûté, malgré l'excellence des » morceaux détachés, malgré l'agré- » ment de la belle verſification, malgré » les deſcriptions charmantes, & les » plus beaux traits de morale qui y ſont » inſérés. »

L'Arioſte mêle S. Jean avec les Parques, avec l'Hippogryphe & autres fables. Tout le poëme du Camoëns roule ſur des allégories, qui confondent perpétuellement la religion & la mytholo-

Arioſt. Orland. furios. cant. 34. Stanz. 58.

gie. Les poëtes Anglois ſurtout aſſocient les Anges & les Cupidons, S. George & Venus, l'enfer du Chriſtianiſme & celui des Païens. Ils ne peuvent quitter les deſcriptions démoniaques. C'eſt l'objet favori tant de leurs poemes épiques que dramatiques. Dryden égaie la comédie du roi Artus par les plaiſanteries de ſes diables. L'auteur de D. Quichote, autre comédie angloiſe, dépeint les démons farcis de la plus délicieuſe curée des ames, & faiſant griller des tranches de fols pour leurs déjeuners. Milton, dans le ſecond chant du Paradis perdu, repréſente l'enfer comme des champs éliſées. Là les diables s'exercent de même que dans les jeux olympiques, ils manient avec adreſſe leurs chevaux ardents, ou dans une courſe rapide ils évitent la borne. D'autres raiſonnent ſur la providence, la preſcience, la liberté. A la fin du même chant, ſatan veut ſortir des enfers. La mort, qui eſt un des deux monſtres qui en gardent l'entrée, lui reproche ſa rébellion, & le traite d'orgüeilleux & de perfide. Satan & la mort, monſtre maſculin, ſont prêts de ſe battre, lorſque l'autre monſtre, qui eſt féminin, & qui ſe nomme le péché, ſe jette entr'eux avec un cri épouvantable, & ſe fait ré-

connoître pour la fille de ſatan. Elle lui fait un récit fort hideux de l'inceſte qu'elle a commis avec ſon fils la mort. Satan ſe radoucit ; & aïant fait part aux deux monſtres de ſes projets, ils ſont tranſportés de joie, & ils concluënt que leur véritable intérêt eſt de déſobéïr à Dieu, & de favoriſer l'évaſion de ſatan. Le poëte nous laiſſe ignorer comment les clefs de l'enfer avoient paſſé en de ſi mauvaiſes mains. Dans le ſixiéme chant, Michel briſe le cimeterre de ſatan, & lui fait dans les côtes une profonde bleſſure. Les diables imaginent de ſe ſervir d'artillerie, avec laquelle ils mettent une telle confuſion dans la ſainte armée, qu'ils renverſent par millions anges ſur archanges. Ceux-ci arrachoient & déracinoient les montagnes, & les lançoient contre leurs ennemis: mais les diables en aïant fait autant, ces monts lancés de part & d'autre ſe rencontroient dans les airs avec une violence terrible. Le Fils de Dieu foudroie les diables, & les précipite dans les enfers. Dryden trouvoit que ce n'étoit pas Adam, mais le diable qui étoit le héros de ce poëme.

Le génie heureux de Moliére n'a pas beſoin de ſe tranſporter hors de la nature. Le roman ſublime de Télémaque préſente le fabuleux convenable à l'E-

popée ; mais sans aucun mélange de la vraie religion ; & il n'enveloppe ses instructions admirables, que sous des images proportionnées aux héros qu'il a dessein de former.

Le poëme de la Henriade vient de prouver qu'aucun des obstacles du poëme épique n'est insurmontable ; & que ni la monotonie de la rime, ni le choix d'un sujet récent, ni le mélange de la vraie religion avec le merveilleux de la mythologie, n'empêchent de produire de l'excellent dans le genre épique. Il faut avoüer cependant que ce contraste (1) de nos mystéres avec le Paganisme est un dangereux écueil, lorsqu'on les fait entrer dans l'unité d'un dessein & dans le tissu du même ouvrage. L'art le plus brillant ne peut réparer entiérement cette défectuosité. Le magnifique poëme de la Henriade en est encore un exemple. Quelque rempli qu'il soit de beautés capables de séduire un cen-

(1) *Alexandre Rosa dans un poëme intitulé*, Virgilius Evangelizans, *décrit ainsi l'institution du saint Sacrement :*

Jamque dies cœlo concesserat, almaque Phœbe
Noctivago curru celsum pulsabat Olympum :
Cùm Christus Cererem sociis Bacchumque ministrat,
Quæ mortis monumenta suæ partitur in omnes,
Ut longum nobis Christi testentur amorem.

seur sévére, il n'a pas été, du côté de la conduite, exemt de critique.

L'Arioste & le Tasse méritent nos applaudissements. S'il faut excuser de grands défauts dans les anciens, pourquoi n'aurons-nous aucune indulgence pour ceux des modernes?

Le merveilleux des fables est si essentiel à l'Epopée, que la qualité de poëte a été contestée à (1) Lucain, dont les narrations tiennent plus de l'histoire que de la fiction. Palingenius se (2) déclare contre ce sentiment.

(1) *Lucain fut excité à entrer dans une conjuration contre Néron, parce que cet empereur traversoit la réputation de ses poësies.* Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero. *Tac. annal. lib.* 15.

(2) Nam solas tribuunt fabellas vatibus, ac si
Vera loqui fœdumque foret vetitumve poetis.
Horum ego judicium falsum ac damnabile duco,
Nilque mihi melius, nil dulcius esse videtur,
Quàm verum amplecti: vetulis puerisque relinquo
Has nugas; alii eructent fera bella gigantum,
Harpyiasque truces, & Gorgonas & Cyclopes,
Et captos blando Sirenum carmine nautas...
Non mihi sit tanti Phœbeæ gloria lauri,
Atque Corymbiferis hederis ornare capillos,
Ut sic delirem! pudet ah! pudet esse poëtam:
Si nugis opus est puerilibus inservire,
Et jucunda sequi spreto mendacia recto.
Paling. Zodiac. lib. 6.

Il auroit honte, dit-il, *de faire des vers, s'ils ne pouvoient pas être le langage de la vérité, & ſi le menſonge étoit eſſentiel à la poëſie.*

On ne doit, ſuivant Strabon, ni prendre pour vrai, ni pour entiérement fabuleux, ce qu'on trouve dans Homére & dans les autres poëtes. *Strab. lib. 1.*

Les avantures de Télémaque ont été regardées par pluſieurs comme un poëme parfait. L'abbé Fraguier s'eſt oppoſé à cette idée, & a compoſé une diſſertation pour prouver qu'il ne peut y avoir de poëme en proſe. Cette diſpute n'eſt pas terminée : quelques auteurs voudroient donner l'excluſion (1) à la rime, & à toute la (2) contrainte des régles de la poëſie. Une comparaiſon fort courte, emploïée par Montagne, ſuffit pour décider la queſtion. *Comme la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette ſort plus aiguë & plus forte, ainſi la ſentence preſſée aux piés nombreux de la poëſie s'élance plus bruſquement, & frappe d'une plus vive ſecouſſe.* On ne peut faire à la rime que les mêmes objections, *Mem. de l'Acad. des bell. lett. t. 6.* Diſpute littéraire au ſujet de la rime. *Liv. 1. ch. 25.*

(1) *Les Anglois ont ſecoüé le joug de la rime, dans touts les ouvrages de longue haleine, comme dans leurs poëmes épiques & dramatiques.*

(2) *L'épître de Clio ſur ce différend eſt un morceau de littérature d'un goût exquis.*

qui tombent également ſur les ſyllabes cadencées des vers Grecs & latins. La contrainte des penſées & le danger de la monotonie ſe trouvent des deux côtés. Mais combien d'admirables productions ſont ſorties de cette contrainte ! Elle excite & autoriſe un feu éclatant : c'eſt un langage à part.

L'abb. de de Pons, Diſc. ſur le poëm. épiq.

Le poëme de Télémaque, dit l'abbé de Pons, *devroit avoir fait ſoupçonner aux gens de lettres, que les vers n'ont aucunes richeſſes qui n'appartiennent à la proſe & dont elle ne ſçache uſer avec ſuccès.* Cet exemple eſt le ſeul prétexte ſpécieux qu'on puiſſe alléguer pour transférer à la proſe les droits & les avantages propres à la poëſie. Mais la queſtion n'eſt pas de ſçavoir s'il eſt néceſſaire qu'un roman ſoit écrit en vers : il s'agit de diſtinguer la poëſie de la proſe, & de ne pas prendre une proſe fleurie & brillante pour des vers. Le roman de Télémaque eſt un chef-d'œuvre d'une eſpéce ſinguliére, & qui ne peut être tiré à conſéquence. Les grandes leçons de magnanimité & de ſageſſe, les allégories ingénieuſes qui enveloppent une morale exquiſe, ſont toujours en droit de plaire. Le ſtyle même de Télémaque, orné des images les plus brillantes de la poëſie, a beaucoup d'attraits. Il faut

avoüer néanmoins que cet exemple eſt doublement dangereux. 1. Il applanit trop les ſentiers eſcarpés de la poëſie aux génies médiocres de mille auteurs, qui n'étant pas nés poëtes, accableroient le public de poëmes proſaïques, dans leſquels ils ne pourroient ſubſtituer au feu de la poëſie un autre genre de beautés encore plus ſublimes aux quelles ils ſont hors d'état d'atteindre. 2. On peut abuſer des attraits de ce modéle, & emploïer l'enflûre d'une proſe poëtique dans tout autre genre, où elle ſeroit ridicule à l'excès. A quoi tient-il que dans un ſiécle ſi ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions, le goût ne ſoit entiérement dépravé par une proſe, où l'on trouve: *une mer follement irritée contre des rochers où elle ſe briſe en gémiſſant;... De hauts peupliers, qui portent leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuës..... Des canaux qui ſemblent ſe joüer dans la campagne.* Un pareil langage doit-il être permis à la proſe?

Préf. de M. Bouh. à la trad. du poëm. de P. tron.

Il ne faut donc pas, dira-t-on, traduire les poëmes en proſe. De combien de richeſſes notre langue ne ſeroit-elle pas privée, ſi l'on ſuivoit cette maxime? La conſéquence n'eſt pas juſte; & il ne s'enſuit pas qu'on doive ôter toute connoiſſance d'un poëme à celui qui n'eſt pas en

état de gouter les beautés attachées à la versification. Mais que ces traductions ſont inférieures aux excellents originaux ! Homére, malgré les défectuoſités les plus eſſentielles, n'eſt mépriſé que par ceux qui ne peuvent le lire en ſa langue.

Quelques auteurs conviennent qu'il faut une ſéparation, un charactére diſtinctif entre la proſe & la poëſie ; mais ils voudroient ſubſtituer à la rime des cadences & des piés meſurés ſemblables à ceux des vers Grecs & Latins. *L'idée, qu'on nous donne pour une découverte philoſophique de nos jours*, dit M. l'abbé d'Olivet, *a été vingt fois préſentée au public, & toujours rebutée depuis 200. ans.* On peut voir entr'autres le pſeautier de Blaiſe de Vigénére traduit en 1588. & la Sylvanire, fable bocagére d'Honoré d'Urfé. Touts les paſſages des poëtes Grecs & Latins, cités & traduits par Méziriac dans ſes commentaires ſur les Héroïdes d'Ovide ſont en vers François meſurés, non rimés.

Lett. à M. le préſ. Bouhier. & tr. de la proſo.

Jodelle l'un des poëtes, qui compoſoient la Pleïade ſous Henri II. mit à la tête des poëſies d'Olivier de Magni imprimées en 1553. un dyſtique meſuré par dactyles & ſpondées à la maniére des Grecs & des Romains. Paſquier

nous apprend qu'en 1555. le Comte d'Alcinois, c'eſt-à-dire, Nicolas Denyſot, qui déguiſoit ainſi ſon nom, fit des vers hendécaſyllabes à la loüange d'un poëme dont Paſquier étoit auteur. Paſquier ajoute qu'à la priére de Ramus en 1556. il fit, en ce genre, un eſſai de plus longue haleïne que les deux précedents: il rapporte enſuite cet eſſai qui conſiſte en une élégie de 28. vers. Nicolas Rapin fit la même tentative d'introduire, à la place de la rime, des vers meſurés; en quoi le cardinal du Perron dit que Rapin fut plus heureux que Jean Antoine de Baïf qui avoit eſſaïé le même genre de poëſie. Paſquier attribuë l'invention des vers meſurés & rimés tout enſemble à Marc Claude de Buffet, dont les poëſies parurent en 1561. Paſſerat, des Portes, & Scévole de ſainte Marthe ont continué à faire des vers meſurés. D'Aubigné, dans une préface qu'il a miſe à la tête de quelques pſeaumes traduits en vers meſurés, dit que cette maniére de vers n'a point été inventée par Jodelle ou par Baïf, comme on le prétend; mais qu'il ſe ſouvient d'avoir vû l'Iliade & l'Odyſſée traduites en vers hexamétres par un nommé Mouſſet, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fuſſent au monde.

Paſq. liv. 7. des Recher. ch. 12.

Baill. jugem. des ſçav. t. 5. p. 50.

: l'origine de la rime.

L'origine de la rime a été fort conteſtée. Le rythme, dans ſa véritable ſignification des langues Grecque & Latine, ſignifioit, nombre, cadence, meſure : ce mot qui s'appliquoit à la proſe, aux vers, à la muſique, à la danſe, a été emploïé, dans la baſſe latinité, à exprimer la rime. L'opinion la plus commune eſt que ce genre de poëſie a pris naiſſance chez les Provençaux. Le cardinal Bembe & la plûpart des écrivains d'Italie ſont de cet avis. Mais les raiſons, qu'ils en apportent, prouvent ſeulement que les Provençaux ont été des premiers à mettre en vogue la poëſie rimée, & ne prouvent pas que l'invention leur en ſoit duë. Nous avons, en plus d'une langue, des piéces de vers rimés fort antérieures aux plus anciennes que les Provençaux puiſſent montrer. Un prêtre, nommé Sigefroy, mit en vers Thudeſques rimés le nouveau teſtament, à la priére de Walton qui paſſe pour le dixiéme évêque de Friſingue. Otfride religieux de Weſſeimbourg vers l'an 870. fit différents ouvrages, en poëſie Tudeſque rimée, nommément une paraphraſe ſur le pſeautier & une autre ſur les évangiles. Quelques-uns veulent que la rime ait commencé du tems de Charlemagne ; & que l'hym-

Du Cang. in voc. Rythmici.

Maſſ. Hiſt. de la poëſ. Franç.

Trithem. chron. Hirſ.

le ſaint Jean, *Ut queant laxis*, qu'ils ibuënt à Paul Diacre, en ait été le mier modéle. Fauchet conjecture, ſ aucun fondement, que la poëſie Hébreux étant rimée, les Chrétiens ont voulu s'y conformer. D'autres portent le commencement de la ri- au Pape Léon II. qui fit pluſieurs ré- nes dans le chant d'égliſe. Il y en a prétendent qu'elle a été apportée Nord, qu'elle étoit en uſage parmi Scaldes, poëtes Septentrionaux, & lle ſe répandit en deçà de la mer ique, lorſque les peuples ſortis de la ndinavie ſe jettérent ſur les provin- de l'Empire Romain. D'autres ſou- ment, au contraire, qu'elle eſt en- en Europe par le midi, & que c'eſt production de la galanterie des ires. Huet & l'abbé Maſſieu mar- nt beaucoup de penchant pour cet- pinion. Il faut avoüer qu'elle n'eſt ſans vraiſemblance. La rime eſt en e chez les Arabes, de tems immé- ial : tout l'Alcoran a été mis en vers s par un poëte Arabe. Depuis l'ir- ion des Maures en Europe, la rime t devenue très-commune. Son arri- dans nos provinces par les ports de Méditerranée ſur les côtes de Proven- paroît nous indiquer qu'elle venoit Maures d'Eſpagne.

Fauchet, liv. 1. de la lang. & poëſ. Franç. ch. 7.

Huet, de l'origin. des rom.

If. Voſſ. de virib. Rythm. La naiſſance des vers rimés a été attribuée a un penchant naturel pour le retour des mêmes ſons; & M. l'abbé d'Olivet trouve la rime uſitée parmi les plus anciens peuples (1), de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amerique même. Jean le Maire, dans ſes illuſtrations des Gaules, va chercher le commencement de notre rime, plus de ſept cents ans avant la priſe de Troie. Il croit que Bardus, qui étoit, ſuivant ſon opinion, le 5. Roi des Gaules, & qui vivoit l'an du monde 2140. fut le premier auteur de la poëſie rimée.

Tr. de la Proſod.

Aucun de ces ſentiments ne nous découvre la véritable ſource de la rime. Il eſt évident que les Troubadours de Provence ſont trop modernes : les Scalds Septentrionaux, ou les vers qui nous en reſtent, ne le ſont, dans la vérité, gueres moins ; & tout ce que les auteurs du Nord nous racontent de leur poëſie runique gravée anciennement ſur leurs rochers, n'a aucun fondement ſolide. L'uſage de la rime ſe trouve antérieur auſſi & à Otfrid, & à Paul Diacre & à l'irruption des Maures en Europe, & au

(1) *Les vers Chinois ſont rimés, & compoſés d'un nombre réglé de monoſyllabes. If. Voſſ. de virib. Rythm. M. l'abbé d'Oliv. Tr. de la Proſod. Memoir. de l'acad. des bell. lettr. t. 3.*

: Léon II. Je ne penſe pas non plus l'origine de la rime doive être rapée au ſentiment naturel ; le goût cela, comme ſur preſque tout le , a varié ; & ce qui fut introduit, me une élégance, il y a treize ou orze ſiécles, avoit été rejetté, comme une imperfection, dans les tems de us pure latinité, au moins quant vers : car on trouve bien alors que nétorique ſe ſervoit quelquefois (1) etour des mêmes ſons, comme d'une e. Ainſi en ſuppoſant que l'uſage a poëſie rimée ſoit auſſi généralet répandu dans toutes les parties nonde, qu'on le prétend, on n'en tirer, ce me ſemble, aucune inion, ſoit parce que ces nations Aques, Africaines, ou Américaines ourroient fournir des monuments oëſie rimée auſſi anciens que les es ; ſoit parce qu'il n'y auroit tous aucune vraiſemblance, que nous ons emprunté d'elles l'uſage de nooëſie rimée. Le genre de la poëſie Hébreux, où il ne ſe trouve aucun ge de rime, étoit anciennement trop nnu, & l'eſt trop encore de nos jours, avoir ſervi de modéle aux Chré-

) *Cette figure de Rhetorique, ſouvent em-par Ciceron, ſe nomme* ſimiliter deſinens.

tiens ; & les fables de Jean le Maire, ſur le prétendu Roi des Gaules, Bardus auteur de la rime, ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Il faut donc en revenir à la poëſie latine & au goût dépravé qui s'y eſt introduit, dès le quatrieme ſiecle, dans les hymnes & autres vers, bien plus anciens que les Thudeſques, les Arabes, & tous les autres qu'on peut nous citer. Le fragment d'une chanſon latine rimée, qui appartient à l'année 627. date de la victoire de Clotaire II. ſur les Saxons, & qui eſt (1) rapportée dans la vie de ſaint Faron de Meaux, ſeroit d'une antiquité ſuffiſante pour nous déterminer à croire que les Arabes trouvérent en Europe l'uſage de la rime, au lieu de l'y apporter. Le témoignage de Caſſiodore, qui remonte à plus de cent ans au delà, nous apprend que (2) les rimes dès-lors étoient eſtimées & recherchées des orateurs & des poëtes; & il parle de cet uſage comme déja établi depuis long-tems. On trouve, en effet,

(1) De Clotario eſt canere RegeFrancorum,
Qui ivit pugnare cùm gente Saxonum.
Quàm graviter proveniſſet miſſis Saxonum,
Si non fuiſſet inclytus Faro de genere Burgundionum, &c.

(2) *Caſſiodore donne ce vers pour exemple :*
Pervia diviſi patuerunt cærula Ponti.

beaucoup plus anciennement, l'affectation du retour des mêmes ſons dans les vers latins, comme dans ceux qu'Adrien adreſſa (1) à ſon ame, peu de tems avant ſa mort; & dans une chanſon (2) militaire ſur l'Empereur Aurélien. *Vopiſc. in Aurelian.*

Les vers, où l'hémiſtiche rime (3) avec la fin, ont été nommés Léonins, du nom d'un chanoine régulier de ſaint Victor, appellé Leonius, ſous le régne de Loüis VII. non qu'il en fût l'inventeur, mais parce qu'il en compoſa un grand nombre, & qu'il paſſa pour y exceller.

Dans l'état où eſt notre poeſie, elle eſt très-harmonieuſe: le nombre meſuré des ſyllabes, la diverſité des terminaiſons, le mêlange des rimes (4) maſculines & fé-

(1) Animula, vagula, blandula,
Hoſpes, comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut ſoles, dabis jocos. *Spart. in Adr.*

(2) Mille Francos, mille Sarmatas ſemel occidimus.
Mille, mille, mille, mille Perſas quærimus.

(3) Dæmon languebat, monachus tunc eſſe volebat:
Aſt ubi convaluit, manſit ut ante fuit.
Curia dat curas: ergò tu ſi benè curas
Vivere ſecurè, non ſit tibi curia curæ.

(4) Le Comte de Champagne eſt le premier qui ait mêlé les rimes maſculines & féminines. *Maſſieu, hiſt. de la poëſ. Franç. Mais on trouve plus anciennement des exemples de ce mêlange, & long-*

minines, lui donnent beaucoup d'agrément : elle eſt propre à touts les caractéres. On ne trouve, dans aucune langue, des vers qui aïent ni plus de majeſté, ni plus de feu, ni plus de tendreſſe, ni plus de badinage.

Notre verſification eſt beaucoup plus difficile que la Grecque & la Latine. Le nombre des ſyllabes & l'harmonie de la céſure, qui n'admettent dans les vers François preſque aucune inverſion de phraſes, peuvent ſuffire pour balancer la meſure des vers Grecs & Latins ; & nous avons de plus la contrainte extrême de la rime, qui ſeule ſurpaſſe toutes les autres difficultés. Voilà pour le méchaniſme des vers. Quant à ce feu poëtique & à cet enthouſiaſme, que nous ne cherchons pas moins dans notre poëſie que dans la Grecque & la Latine, le caractére de ſageſſe & de retenuë eſſentiel à notre langue, les favoriſe beaucoup moins.

Entraves données à l'eſprit.

On a donné à l'eſprit humain des entraves bien plus génantes encore, que celles de la rime. Simmias, Simonide, & quelques autres poëtes Grecs ont imité, par la meſure de leurs vers plus ou moins longs, certaines figures comme d'un œuf, d'un autel, d'une hache,

tems depuis nos poëzes ne s'y aſſujétiſſoient pas encore.

des ailes. Athénée (1) obſerve que Pindare compoſa une ode d'où la lettre *S* étoit excluſe.

Neſtor, qui vivoit ſous l'Empereur Septime ſévére compoſa une Iliade, dans le premier livre de laquelle la premiére lettre de l'alphabet n'étoit point admiſe ; la ſeconde lettre dans le ſecond livre, & ainſi des autres ; & ſous l'Empereur Anaſtaſe, Tryphiodore mit au jour une Odyſſée, où il s'aſſujétiſſoit à la même excluſion d'une lettre par ordre alphabétique, dans chaque livre.

Fortunat a laiſſé trois piéces formées en croix de figures différentes.

Bernard de Cluny a fait un poëme latin, ſur le mépris du monde, de plus de trois mille vers, touts hexamétres, & touts bien rimés : & il n'a emploïé que des dactyles excepté au ſixiéme pié, où il ne pouvoit ſe diſpenſer de mettre des ſpondées. *Maſſ. Hiſt. de la poëſ. Franç.*

L'anthologie fait mention de vers compoſés de maniére qu'ils pouvoient être retournés, & que touts les mêmes mots dans un ordre rétrograde faiſoient d'autres vers & un autre ſens. *Lib. 6. c. 42*

L'hiſtoire des Cardinaux (2) rappor-

(1) *Ce poëme étoit nommé* ἀοίτμον. *Athen. deipnoſ. lib.* 10. *c.* 17.

(2) Quidàm vates Clementi VI. obtulit li-

te des vers dont l'artifice étoit tel, qu'en les liſant dans l'ordre qu'ils préſentoient, ils contenoient un éloge, & qu'en renverſant touts les mots dans l'ordre rétrograde, on y trouvoit d'autres vers fort ſatyriques. On trouve dans cette même hiſtoire des cardinaux, des vers Grecs à la loüange de Pierre de Gondi, commençants par toutes les lettres, qui rangées de ſuite forment ſon nom.

Gall.purpur. p. 658.

bellum ſupplicem alicujus doni obtinendi gratiâ, & in eum finem verſus panxit miro artificio elaboratos, qui in laudem pontificis legebantur, modò ſupplicationi fuiſſet ſatisfactum; aliàs eodem rètrogrado ordine vir mercenarius & maledicus in pontificis dedecus compoſuerat.

Laus tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum
Scandere te fecit hoc decus eximium.
Pauperibus tua das, nonquàm ſtat janua clauſa;
Fundere res quæris, nec tua multiplicas.
Conditio tua ſit ſtabilis, nec tempore parvo
Vivere te faciat hîc Deus omnipotens.

Senſu & ordine inverſis.

Omnipotens Deus hîc faciat te vivere parvo
Tempore, nec ſtabilis ſit tua conditio.
Multiplicas tua, nec quæris res fundere, clauſa
Janua ſtat, nunquàm das tua pauperibus.
Eximium decus hoc fecit te ſcandere rerum
Copia, non virtus; fraus tua, non tua laus.

Gall. purpur. p. 72. Ces vers ſont attribués à François Philelphe.

C'eſt

C'eſt ce qu'on appelle vers acroſtiches, lorſque les premiéres ou derniéres lettres de chaque vers font lire par leur arrangement un nom ou autre choſe intelligible. Cicéron a parlé des vers acroſtiches des Sibylles. S. Auguſtin (1) rapporte de ces ſortes de vers de la Sibylle Erythrée. *De divinat. lib. 2.*

Hucbaldus moine de S. Amand dans le 9. ſiécle a compoſé un poëme de trois cents vers à la loüange des chauves, dont touts les (2) mots commencent par la lettre C. Chrétien Adam natif de Dreux avocat au parlement, décedé en 1675. a écrit une vie de Sainte Cécile, dont tous les mots, à la réſerve d'un petit nombre, commencent par la lettre C. & une harangue ſur la mort d'un profeſſeur de Dreux, nommé Arnicourt, dont touts les mots commencent par la lettre A. On trouve dans les bigarrures *Singul. hiſtor. t. 1. p. 383.*

(1) *Les vers de la Sibylle Erythrée cités par S. Auguſtin, forment par leurs lettres initiales ces mots :* Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ υἱὸς σωτήρ. *Jeſus-Chriſt fils de Dieu, Sauveur. S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 23. Il eſt auſſi parlé de ces vers acroſtiches de la Sibylle Erythrée dans l'oraiſon de Conſtantin à l'aſſemblée des ſaints, c. 18.*

(2) *Ces ſortes de poëmes, quelque licence que l'auteur prenne, en inſérant des mots forgés exprès ou des mots Grecs, ne paroiſſent pas poſſibles.*

Liv.1. c.14. de des Accords pluſieurs vers d'un poëme en 350. vers, intitulé (1) *Iugna porcorum* dont touts les mots commencent par la lettre P. On voit au même endroit quelques vers, d'un poëme d'environ 1200. vers, intitulé *Chriſtus crucifixus*, dont touts les mots commencent par la lettre C.

Un poëte pour critiquer le Taſſe, fit un poëme de la Jéruſalem ruinée, où il s'aſſujétit au même nombre de vers & aux mêmes rimes, qui compoſent le poëme du Taſſe de la Jéruſalem délivrée. C'eſt un petit ouvrage fort connu que le Centon (2) nuptial d'Auſone, tiré de Virgile. L'impératrice Eudocie a fait la vie de Jeſus-Chriſt en centons d'Homére. Proba Falconia a compoſé un poëme qui comprend une partie du vieux & du nouveau teſtament, où il n'entre que des centons de Virgile. Lælius & Julius Capilupi ont excellé dans ce genre de poëſie, où ils ſe ſont exercés ſur pluſieurs ſujets. Etienne de Pleurre chanoine régulier de S. Victor, a traité quelques ſujets de piété en centons de Virgile. Son ouvrage eſt approuvé

(1) *Ce poëme eſt d'un Allemand appellé* Petrus Porcius, *autrement* Petrus Placentius.

(2) Cento *ſignifie en latin un habit plein de piéces.*

de deux docteurs de la Faculté de Théologie de Paris, qui diſent dans leur approbation, *que cet Auteur a fait des couronnes à Jeſus-Chriſt & aux Martyrs, de l'or de l'idole de Moloch.* Suivant les régles qu'Auſone a preſcrites ſur les centons, on peut partager un vers en deux, ou l'emploïer tout entier, mais il n'eſt pas permis d'en emploïer deux de ſuite. Caramuel a compoſé un art poëtique de ces vers rétrogrades, acroſtiches, Protées & autres eſpéces plus puériles que curieuſes.

Le goût de la poëſie a fort varié; les épithétes d'Homére ſont fort ſimples & priſes dans la nature, il appelle ſans façon la neige blanche, le lait doux, le feu ardent. Ovide (1) a emploïé des épithétes brillantes, & qui ſont autant Variations dans le goût.

(1) *On ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans ce dyſtique de l'épître de Didon à Enée.*

Exerces pretioſa odia & conſtantia magno,
Si dum me fugias, eſt tibi vile mori.

Votre haine eſt d'un prix ineſtimable, s'il vous en coute la vie, pour me fuir. Mais les anciens poëtes Grecs n'euſſent jamais appellé une haine précieuſe. Quoique Velleïus Paterculus ne ſoit pas poëte, nous pouvons citer ici une épithéte de cet auteur, qui toute recherchée qu'elle eſt, préſente une belle idée. C'eſt lorſque parlant de Domitius, il l'appelle un homme d'une éminente ſimplicité. Eminentiſſimæ ſimplicitatis virum.

de penſées. Les auteurs qui ſont venus depuis, ont cherché des antithéſes & des pointes.

Ce mauvais genre d'écrire a été pouſſé à l'excès. Benſſerade diſoit ſur le déluge :

Dieu lava bien la téte à ſon image.

Thysbé dans Théophile dit du poignard de Pyrame :

Ah ! voici le poignard, qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit le traître.

Racan fit ces deux vers ſur une bergére dans un bois,

Quel miracle de voir en ce lieu triſte & ſombre
Une déeſſe en terre, & le ſoleil à l'ombre !

Le P. Bouhours, maniére de bien penſer.

C'eſt une piéce originale que le poëme de la Magdeleine. Les yeux de la péchereſſe pénitente y ſont des chandelles fondues : de moulins à vent ils deviennent des moulins à eau : ſes treſſes blondes, dont elle eſſuïe les piés de Jéſus-Chriſt, ſont un torchon doré : elle-même eſt une ſainte courtiſanne, qui n'eſt plus un chaudron ſale & tout noir; les larmes d'un Dieu ne ſont que d'eau de vie : Jéſus-Chriſt eſt un grand opérateur qui eut l'adreſſe d'ôter les cataractes des yeux de Magdeleine, & l'Her-

cule qui nettoïa l'étable de ſon cœur.

M. Muratori ſoûtient que c'eſt de France que le cavalier Marin apporta en Italie le mauvais goût des pointes. Jean Joſeph Orſi défend les auteurs de ſa nation contre la critique du Pére Bouhours : il obſerve que ce Pére, dans la maniére de bien penſer, n'a nommé Pétrarque qu'une fois en paſſant, & qu'il cite ſouvent le cavalier Marin & pluſieurs autres poëtes Italiens encore moins eſtimés ; que parmi les auteurs Italiens, qui ont écrit en proſe, il ne s'attache qu'à ceux qui n'ont aucune réputation. Il reléve une bévûë énorme, d'avoir attribué à l'Arioſte, ces deux vers qui ſont du Bernia,

Così colui (1) del colpo non accorto,
Andava combattendo, ed era morto.

Et d'avoir critiqué comme placée dans un poëme héroïque, une penſée fort convenable à un poëme burleſque. Des Preaux aſſûre au contraire que les pointes vinrent d'Italie : *Art poët. ch. 2.*

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées ;
Le vulgaire ébloüi de ce faux agrément

(1) *Ces deux vers ſignifient : Ainſi ce guerrier ne s'étant pas apperçu du coup mortel, qu'il avoit reçu, continuoit de combattre, quoiqu'il fût mort.*

A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe....
Un héros ſur la ſcéne eut ſoin de s'en parer,
Et ſans pointe un amant n'oſa plus ſoupirer.
On vit touts les bergers dans leurs plaintes nouvelles
Fidéles à la pointe encor plus qu'à leurs belles....
La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux.

Le bon goût & la critique ſont venus à bout de bannir les pointes des ouvrages d'eſprit ; mais parviendra-t-on jamais à détourner de faire des vers, touts ceux à qui la nature n'a pas donné ce beau feu qui fait les poëtes ? C'eſt un métier (1) dont chacun croit pouvoir ſe mêler, quoique rien ne ſoit plus (2) inſuportable qu'un poëte médiocre.

Rien n'eſt plus inſuportable qu'un poëte médiocre.

Catulle faiſant réponſe à Licinius Calvus célébre Orateur, qui lui avoit envoïé pendant la fête des Saturnales

(1) Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
Non audet, niſi qui didicit, dare : quod mediocrum eſt,
Promittunt medici : tractant fabrilia fabri.
Scribimus indocti doctique poëmata paſſim.
Horat. lib. 2. epiſt. 1.

(2) . . Mediocribus eſſe poëtis
Non di, non homines, non conceſſere columnæ,
Hor.
Sæcli incommoda peſſimi poëtæ. *Catul.*

de très-méchans vers d'auteurs inconnus, le menace (1) en raillant de chercher touts les ouvrages de Cæſius, d'Aquinus, & de Suffenus pour lui en faire préſent.

Deſpr. art poët. c. 4.

Soïez plutôt maçon, ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art néceſſaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre art des degrés differents,
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain, dit déteſtable auteur.

Il ne ſuffit pas pour être poëte, de ſçavoir tourner un vers. Celui-là ſeul en mérite le (2) nom qui a l'eſprit rempli d'un enthouſiaſme divin, & qui eſt capable de s'élever aux plus grandes choſes: celui dont la poëſie ne conſiſte pas dans la meſure & dans l'arrange-

(1) Nam ſi luxerit, ad librariorum
Curram ſcrinia. Cæſios, Aquinos,
Suffenum, omnia colligam venena,
Ac te his ſuppliciis remunerabor. *Cat.*

(2) . . . . neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis: neque, ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum; des nominis hujus honorem.
Hor. lib. 1. Sat. 4.

ment des mots (1) mais dont les vers intervertis & mis en piéces feroient reconnoître en cet état des talents inſpirés par Apollon & par les Muſes.

L'étude des anciens néceſſaire.

Un beau naturel ſe perfectionnera par l'étude des anciens. Autant qu'une imitation ſervile (2) eſt mépriſable, autant il eſt avantageux de ſe former ſur les grands modéles. Les plus illuſtres auteurs ont profité des (3) exemples & s'y ſont conformés. C'eſt principalement (4) dans l'antiquité, qu'on peut trouver le ſimple joint au ſublime.

(1) . . . eripias ſi.
Tempora certa, modoſque, & quod prius ordine verbum eſt,
Poſterius facias, præponens ultima primis;
Non, ut ſi ſolvas, poſtquàm diſcordia tætra
Belli ferratos poſtes, portaſque refregit;
Invenias etiàm disjecti membra poëtæ. *Hor. lib. 1. Sat. 4.*

(2) O imitatores ſervum pecus, ut mihi ſæpè
Bilem, ſæpè jocum veſtri movere tumultus!
Hor.

(3) . . . . . vos exemplaria Græca
Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
Hor. art. poët.

(4) *Virgile a beaucoup emprunté d'Homére & de Théocrite. Homére a décrit le Bouclier d'Achille. Hom. Il. 5. Héſiode a décrit le bouclier d'Hercule. Heſiod. in Aſpid. C'eſt à leur exemple que Virgile a fait la deſcription du bouclier d'Enée; que le Taſſe a gravé les deſtinées de la maiſon d'Eſt ſur le bouclier de Renaud; & que dans*

Le goût de la poëſie n'a commencé à ſe former parmi nous, que depuis François I. Juſque-là, les poëtes François n'avoient » nulle régle pour le mélange ou l'arran- » gement des rimes. Ils plaçoient l'e fé- » minin au repos du vers ; ils comptoient » ce même e pour rien, quoiqu'il faſſe par » lui-même une ſyllabe, toutes les fois » qu'il eſt ſuivi d'une conſone. Ils faiſoient » rimer les ſinguliers avec des pluriers ; ils » ne s'embarraſſoient point du ſon rude » qui nait du choc des voyelles. Ils n'é- » toient nullement ſcrupuleux ſur la rime » féminine, & n'avoient égard qu'à la der- » niére ſyllabe, bien que tout dépende de » la pénultiéme ; de ſorte que ces deux » mots qu'on a coutume de citer pour » l'exemple d'une rime ridicule, *hallebar-* » *de* & *miſéricorde* étoient alors une bonne » rime. Mais quoique ces fautes fuſſent » groſſiéres, ils en faiſoient de bien plus » conſidérables, dans la maniére de trai- » ter les ſujets. Ils n'avoient preſqu'aucu- » ne idée du grand & du ſublime. Leur ſé- » rieux étoit un vrai burleſque. Ils con- » fondoient les ſtyles, & ignoroient les » convenances. Ils rempliſſoient leurs ou-

Hiſt. de la poëſ. Franç.

les avantures de Télémaque, le bouclier de ce jeune heros préſente un tableau qui eſt une copie achevée du bouclier d'Achille dans Homére. Les deſcentes d'Enée & de Télémaque aux enfers ſont des imitations de l'Odyſſée, &c.

» vrages d'imaginations bizarres & monſ-
» trueuſes. Ce n'étoit pas Jupiter, Junon,
» Mars & Neptune ; c'étoient Faux-ſem-
» blant, Franc-vouloir, Bel-accueil, &
» Malebouche qui agiſſoient dans touts
» les poëmes. Aux grandes & nobles fic-
» tions, que l'antiquité nous a laiſſées ;
» ils en avoient ſubſtitué de baſſes & de
» frivoles. En un mot, l'état informe,
» où ſe trouvoit alors notre poëſie, ne
» donnoit pas lieu de croire qu'elle dût
» jamais parvenir au degré de perfection
» où elle a depuis été portée. Le ſeul
» point, où ils excelloient, étoit le naïf;
» & en ce genre, ils ſont pleins de traits
» qui aujourd'hui encore peuvent ſervir
» de modéles « Il n'y avoit pas davanta-
ge à eſpérer (1) de la poëſie Latine, dans
ſon enfance : & il ſeroit injuſte d'impu-
ter à notre ſeule poëſie la groſſiéreté de
ſes commencements.

(1) *Le mot* Cœlum *eſt-il trop long pour faire le vers ? Ennius en retranche la moitié :*

. . . . . divûm domus altitonûm cœl.

Le mot gaudium *l'incommode-t'il par la même raiſon ? Il dira* gau.

. . . . . replet te lætificum gau.

Veut-il exprimer qu'un ſoldat a eu la tête caſſée d'un coup de pierre ? Comme il ne peut faire ſon vers, en diſant, Saxo comminuit cerebrum, *il coupera ce dernier mot en deux :*

. . . . . ſaxo cere comminuit brum.

On ne trouvera point, dans nos anciens poëtes, de ſi barbares licences.

LIVRE PREMIER.

PARTIE SECONDE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philoſophie avant qu'elle eût commencé chez les Grecs.

LA Philoſophie a procuré aux hommes de (1) très-grands avantages. Elle leur a inſpiré l'amour des vertus, & la haine des vices : elle a lié les ſociétés, produit les mariages, inventé les loix, adouci les mœurs. Avantages procurés par la philoſophie. *Sen. epiſt.* 90.

C'eſt elle qui a corrigé la crédulité,

(1). O vitæ philoſophia dux, o virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum, quid non modò nos, ſed omninò vita hominum ſine te eſſe potuiſſet ? Tu urbes peperiſti, tu diſſipatos homines in ſocietatem vitæ convocaſti. Tu eos inter ſe primò domiciliis, deinde conjugiis, tùm litterarum & vocum communione junxiſti. Tu inventrix legum, tu magiſtra morum & diſciplinæ fuiſti. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 5.

par cette maxime ; que le commencement (1) de la ſageſſe eſt de ne pas croire légérement. Quand on parloit à Ariſtippe de ceux qui s'attachent à d'autres ſciences, qu'à la philoſophie, il diſoit *que ces gens là reſſembloient à ces amants de Pénélope, qui n'eſpérant pas de réüſſir auprès de la maitreſſe, tâchoient de gagner les bonnes graces de Mélanthe ou de Polydore ſes ſuivantes.*

Diog. Laërt. in Ariſtipp.

Cicéron donne à la philoſophie la gloire d'avoir produit & créé, pour ainſi dire, tout ce qu'il y a de loüable dans les arts : & il fait dire à Platon *qu'elle eſt le préſent le plus grand & le meilleur que les dieux aient fait aux hommes.*

La philoſophie ſource de contradictions.

Cette même philoſophie a été une ſource d'erreurs, & de contradictions. On ſe mocqua autrefois du deſſein du Proconſul Gellius, qui aſſembla tous les philoſophes d'Athénes, pour tâcher de mettre fin à leurs diſputes, les exhortant à ſe concilier entr'eux, & à terminer tous leurs différends ſous ſon autorité. Cette eſpéce de gens ne s'accommode jamais, parce que c'eſt la vanité, & la paſſion, qui ſont les fondements

Cic. de leg. lib. 1.

(1) Ἀρχὴ τῆς σοφίας ἀπιστία. *Ariſtot.* Ἡμιχαρμεῖον illûd teneto, nervos atque artus eſſe ſapientiæ non temerè credere. *Cic. de petit. Conſul.*

de leurs diſputes, ſans aucun égard pour la vérité. Cicéron blâme, avec raiſon, les (1) injures qu'ils ſe diſent, & l'animoſité qui régne entr'eux, comme indignes de la philoſophie.

Lucien dit qu'aïant voulu conſulter les différents philoſophes, il devint ſemblable à ces perſonnnes, qui ſommeillent, & qui donnent de la tête, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſans pouvoir trouver d'aſſiéte ferme & aſſûrée. Il fait ailleurs une ſatire fort ingénieuſe de leurs incertitudes, & de leur orgueil. La philoſophie peut être comparée à l'homme lui-même, qui eſt un compoſé de lumiéres & de ténébres, de grandeur & de miſére. *On ne peut rien* (2) *avancer de ſi abſurde*, dit Cicéron, *qu'on ne rencontre quelque opinion philoſophique. Il n'y a point*, ſuivant Varron (3), *de ſonge de malade ſi extravagant, qui ne ſoit confor-*

Dans le dial. intit. la Nécromantie.

Dans le dial. intit. Icaroménippe.

(1) Quamobrem differentium inter ſe reprehenſiones non ſunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tùm iracundiæ, contentiones, concertationeſque in dicendo pertinaces, indignæ mihi philoſophiâ videri ſolent. *Cic. de finib. lib.* 1.

(2) Neſcio quomodò nihil tàm abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo philoſophorum. *Cic. de divinat. lib.* 2.

(3) Poſtremò nemo ægrotus quicquàm ſomniat tàm infandum, quod non aliquis dicat philoſophus. *Fragm. Varron.*

me au ſentiment de quelque philoſophe.

La philoſophie n'eſt pas inutile dans la religion véritable.

Toutes les abſurdités ont trouvé des Sectateurs. La philoſophie étant très-propre à diſſiper le nuage ſuperſtitieux d'une religion pleine d'extravagances & de crimes, les philoſophes anciens furent décriés, comme aïant des ſentiments oppoſés à ceux du vulgaire ſur la religion. Cicéron (1) expliquant les conſéquences probables, que l'orateur peut faire valoir, & qu'il peut tirer de ſon ſujet, dit : *Si c'eſt une mére, elle aime ſon fils ; ſi c'eſt un avare, il eſt peu religieux ſur ſon ſerment ; ſi c'eſt un philoſophe, il penſe mal des dieux.* Mais aujourd'hui la philoſophie eſt de toutes les ſciences celle qui s'accorde le mieux avec notre ſainte religion, & rien n'eſt plus capable d'élever l'homme au ſouverain être que de contempler la nature. Origéne obligé de ſe juſtifier de l'attachement qu'il avoit à la lecture des philoſophes, emploïa une comparaiſon, que ſaint Clément d'Alexandrie, qui fut ſon maître, avoit faite avant lui, diſant *qu'il ſembloit que*

Apul. apolog.

S. Aug. de verâ relig. c. 28.

Euſeb. hiſt. lib. 6. c. 17.

Orig. Philocal. 13.

(1) Probabile eſt hujuſmodi : ſi mater eſt, diligit filium : ſi avarus eſt, negligit jusjurandum. In eo, autem quod in opinione poſitum eſt, hujuſmodi ſunt probabilia : impiis apud inferos pœnas eſſe præparatas, eos qui philoſophiæ dent operam, non arbitrari Deos eſſe. *Cic. de inventione, lib. 1.*

Dieu eût voulu apprendre à faire triompher la foi par la philoſophie, lorſqu'il ordonna au peuple d'Iſraël, de ſe ſervir des richeſſes, & des dépouilles de l'Egypte, pour contribuer à l'ornement de la véritable religion.

Nombre des ſectes des philoſophes.

La philoſophie éléve nos penſées, & remplit nos eſprits de (1) réflexions très-capables de nous inſpirer le détachement des choſes terreſtres.

Pour entendre les différentes opinions des philoſophes, il eſt néceſſaire de connoître chaque ſecte en particulier. Varron en a compté 288. Thémiſtius en a diſtingué juſqu'à 300. Je ne m'arrêterai qu'aux principales.

La philoſophie eſt auſſi ancienne que le monde.

On ne peut douter que la philoſophie n'ait commencé avec le monde. Adam (2) eut une philoſophie infuſe : & par les noms qu'il donna aux animaux, & aux plantes, il montra la connoiſſance, qu'il avoit de leurs propriétés. Il ſemble que

(1) Erigimur, elatiores fieri videmur, humana deſpicimus, cogitanteſque ſupera ac cœleſtia, hæc noſtra ut exigua & minima contemnimus. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

(2) *Suivant la tradition Rabbinique, Adam pécha dans la premiére heure, après ſa Création ; & il ne reſta que ſix heures dans le paradis terreſtre, aïant été créé à neuf heures du matin, & chaſſé du paradis terreſtre à trois heures après midi. Biblioth. Rabbinic. t.* 1. *p.* 64.

Platon eût appris de la ſainte écriture, combien le prémier homme excelloit dans la ſcience de la nature, lorſqu'il dit(1) *que les noms primitifs exprimoient les vertus des choſes, & qu'ils avoient été inſpirés de Dieu même.*

Plat. in Cratyl.

La philoſophie, en naiſſant, fut dans un état bien plus parfait, qu'elle n'a pû être rétablie depuis. La métaphyſique d'Adam étoit incomparable : ſorti des mains du créateur, il avoit puiſé à la ſource même les notions des ſubſtances ſpirituelles, & il avoit reçu immédiatement de Dieu les préceptes de ſa morale. Le péché originel répandit bien-tôt d'épaiſſes ténébres dans l'eſprit humain.

Philoſophie des Patriarches.

Les Patriarches, en conſervant la ſaine tradition, tranſmirent à un peuple choiſi de Dieu, quelques principes de cette philoſophie émanée du ciel ; & en écartant toutes les fables de l'antiquité, on peut ſe perſuader avec beaucoup de vraiſemblance, que la philoſophie a commencé par les patriarches. Un paſſage de Béroſe porte, *qu'à la dixiéme génération après le déluge, il y avoit chez les*

(1) Omne enim quod vocavit Adam, animæ viventis, ipſum eſt nomen ejus. Appellavitque Adam nominibus ſuis cuncta animantia, & univerſa volatilia cœli, & omnes beſtias terræ. *Gen. c. 2. v. 19. & 20.*

Chaldéens, un homme juſte, & verſé dans l'aſtronomie. L'hiſtorien Joſeph, qui cite ce paſſage de Béroſe, en fait l'application à Abraham qui étoit le dixiéme deſcendant de Noé. *Joſ. antiq. liv. 1. ch. 7.*

Les Chaldéens & enſuite les Egyptiens apprirent l'aſtronomie d'Abraham, ſuivant les témoignages d'Eupoléme, d'Alexandre Polyhiſtor & d'Artapan, auteurs très-anciens cités par Euſébe. Joſeph dit qu'Abraham, dans le voïage qu'il fit en Egypte, enſeigna l'arithmétique & l'aſtronomie aux Egyptiens qui n'avoient aucune notion des ſciences, avant l'arrivée d'Abraham; que ce fut par lui, qu'elles furent tranſmiſes de Chaldée en Egypte, d'où elles paſſérent enſuite chez les Grecs: & S. Auguſtin obſerve, que la philoſophie beaucoup plus ancienne chez les Egyptiens, que chez les Grecs, n'avoit commencé en Egypte, qu'au tems des Patriarches Abraham, Iſaac, & Jacob. *Euſeb. lib. 9. præcep. c. 17. & 18.* *Joſeph. lib. 1. antiq. c. 8.* *De civit. Dei, lib. 18. c. 39.*

Salien ne croit pas qu'Abraham ait enſeigné les ſciences abſtraites aux Egyptiens. *Ces ſciences de même que la poëſie*, dit-il, *demandent de la tranquillité dans l'eſprit: or Abraham ne pouvoit en avoir aucune, dans le tems que Pharaon roi d'Egypte lui avoit enlevé Sara: & l'écriture marque qu'il fut congédié auſſi-tôt* *Salian. Annal. ad ann. Mundi* 2115.

qu'elle lui eut été renduë. Salien eſt d'avis que les ſciences furent enſeignées aux Egyptiens, par le Patriarche Joſeph, & non par Abraham. Cette objection eſt trop foible pour balancer les témoignages très anciens d'Artapan & d'Eupoléme, qui étoient cités par Alexandre Polyhiſtor, comme nous l'apprenons d'Euſébe. Ces hiſtoriens avoient apparemment tiré cette tradition des Egyptiens eux-mêmes. Il n'eſt pas vraiſemblable que les ſciences n'aient été connuës en Egypte, que du tems du patriarche Joſeph. Le raiſonnement de Salien n'eſt d'aucun poids. Dès qu'Abraham fut arrivé, la beauté de Sara fit du bruit ; elle fut incontinent menée à Pharaon, qui bientôt après fut contraint de la rendre. Le reſte du ſéjour, qu'Abraham fit en Egypte, a pû être emploïé en conférences avec les ſçavans, comme il eſt marqué par Joſeph l'hiſtorien. L'écriture ne dit pas qu'il fut congédié, dès que Sara lui eût été renduë, mais que *Pharaon* (1) *aïant donné ordre à ſes gens de conduire Abraham, ils l'emmenérent lui & ſa femme, avec tout ce qu'il avoit, juſque hors de l'Egypte.* Cela ſignifie ſeulement que lorſqu'Abraham

(1) Præcepitque Pharao ſuper Abram viris, & deduxerunt eum, & uxorem illius, & omnia quæ habebat. *Gen. c. 12. v. 20.*

& Sara partirent, Pharaon les fit conduire juſqu'à la frontiére de ſes états, par honneur & pour leur ſûreté.

Abraham étant parti de la ville d'Ur en Chaldée, avoit porté ſes connoiſſances dans la terre de Chanaan, & entr'autres peuples de ces contrées, chez les Phéniciens. Ainſi l'hiſtoire de ce ſeul Patriarche ſemble concilier les diſputes de ces trois nations, la Chaldéenne, la Phénicienne, & l'Egyptienne, ſur la gloire d'avoir donné la naiſſance à la philoſophie. *Geneſ. c. 11.*

La providence divine aïant rendu Joſeph tout-puiſſant en Egypte, ce Patriarche, & ſes fréres renouvellérent, & étendirent les connoiſſances portées en ce païs par Abraham. L'hiſtorien Joſeph rapporte formellement, que ce fut Joſeph le Patriarche, qui apprit la géométrie aux Egyptiens. Il n'y a aucun doute, que Moïſe ne joignît aux autres dons du ciel, une connoiſſance très-étenduë de la nature: & lorſqu'il eſt dit qu'il fut élevé dans la ſcience des Egyptiens, cette ſcience ne peut s'entendre de leurs illuſions, & de leur magie qu'il confondit dans la ſuite avec éclat: il eſt donc vraiſemblable, qu'il fut inſtruit de ces diſciplines & de cette philoſophie qui tiroient leur origine de ſa nation, & qui avoient paſ- *Act. apoſt. c. 7. v. 22.*

ſe en Egypte en premier lieu avec Abraham, & depuis avec Joſeph, & ſes fréres.

Nous liſons dans l'écriture ſainte, que Salomon traita de toutes les plantes, depuis le Cédre, juſqu'a l'Hyſſope. Les prophétes, & les autres docteurs des Juifs, négligérent dans la ſuite l'étude de la philoſophie : & les livres mêmes de Salomon, qui contenoient la phyſique la plus utile & la plus curieuſe, furent brûlés par Ezéchias, de peur qu'ils ne détournaſſent le peuple de ſon attention à la ſainte écriture.

Cedren.

Prétentions des Egyptiens.

L'indifférence des Hebreux (1) pour la philoſophie, donna lieu à pluſieurs anciens peuples, de s'en attribuer l'origine & l'invention. Les Egyptiens ſe piquoient d'avoir tranſmis toutes les diſciplines aux autres peuples. Ils ſe donnoient pour les péres du genre humain, & pour les auteurs de toutes les ſciences, diſant : que le monde n'avoit rien de bon, dont l'origine ne dût être rapportée à l'Egypte. Mais ce qu'ils racontoient d'eux-mêmes, a l'air ſi fabuleux, & leurs prétentions étoient enveloppées de ſi épaiſſes

(1) *Dans des temps plus récents, les Juifs ont pouſſé leur averſion pour les ſciences, juſqu'à maudire également celui qui nourriſſoit des porcs, & celui qui apprenoit les lettres Grecques. Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 2.*

ténébres, qu'on ne peut ſe laiſſer perſuader, en ſe rapportant à leur propre témoignage. Ils attribuoient l'origine de leur philoſophie à Iſis, Oſiris, Vulcain, Mercure, & Hercule. Ils diſoient que Vulcain fils de Nilus avoit enſeigné les ſciences dans l'Egypte, quarante-huit mille huit cents ſoixante & trois ans, avant le régne d'Alexandre, qui a détruit la monarchie des Perſes.

Diod. Sic. lib. 1.

Sotion, ap. Diog. Laërt. in proœm.

Ils ont débité un grand nombre de fables, ſur leurs deux Mercures, dont le premier fut nommé Thot, & le ſecond eut le ſurnom de Triſmégiſte. Quelques ouvrages de Mercure Triſmégiſte avoient été conſervés juſqu'à ſaint Auguſtin, qui en cite des paſſages. Ce pére de l'égliſe ajoute, qu'Atlas frére de Prométhée fut contemporain de Moyſe; qu'Atlas étoit l'aïeul maternel (1) de l'ancien Mercure, dont le petit-fils a été (2) Mercure Triſmégiſte.

De civit. Dei, lib. 8. c. 23.

Selon quelques chronologiſtes modernes, les deux Mercures ſont beaucoup plus anciens. Le premier eſt placé peu de

(1) Mercuri, facunde nepos Atlantis. *Hor.*

(2) Eo quippe tempore, quo Moyſes mortuus eſt, fuiſſe reperitur Atlas ille magnus aſtrologus, Promethei frater, maternus avus Mercurii majoris, cujus nepos fuit Triſmegiſtus iſte Mercurius. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 39.*

temps après le déluge, & le second étoit contemporain d'Abraham.

Il est impossible de concilier ce que les auteurs ont dit de Mercure Trismégiste. Quelques-uns ont écrit, qu'il a régné en Egypte, & qu'il est le même que Siphoas, surnommé fils de Vulcain, & qui a été fils & successeur de Mœris. Suivant le fragment de Sanchoniaton conservé dans Eusèbe, Mercure Trismégiste a été Secrétaire *de Cronos* fils *d'Ouranos* & *de Gue* : c'est-à-dire, qu'il a été Secrétaire *du tems fils du ciel & de la terre.*

Diod. Sic. lib. 1. part. 1.

Diodore de Sicile dit qu'il fut Secrétaire d'état d'Osiris. Si l'on en croit les Chrétiens Orientaux, il est la même personne qu'Hénoc : & ils attribuoient son surnom de Trismégiste à ses trois noms d'Hénoc, d'Edris, & d'Hermès, ou à ses trois qualités de Roi, de Prophéte, & de Philosophe. Le P. Kircher pense, après Suidas, que le second Mercure a été surnommé Trismégiste, ou trois fois très-grand, parce qu'il a eu une connoissance, au moins obscure & imparfaite, du mystére de la Trinité.

Biblioth. Orient. art. d'Edris & d'Hermès.

Suid. in voc. Ἑρμῆς. Kirch. in Œdip. Ægypt. class. 12. c. 3. & in Obel. Pamphil. lib. 5. c. 3.

M. Fourmont prend ce personnage célébre pour Eliézer serviteur d'Abraham. On trouve presque autant de sentiments différents sur Mercure Trismégiste, qu'il y a d'auteurs qui en ont parlé.

Une ancienne tradition, atteſtée par Hérodote, porte que la géométrie a été inventée par les Egyptiens, pour reconnoître les limites de leurs terres, après les inondations du Nil. Les philoſophes Egyptiens diſtinguoient (1) quatre élements : on croit qu'ils expliquoient les cauſes phyſiques des éclipſes : & qu'ils avoient connoiſſance du ſyſtême aſtronomique, ſuivant lequel la terre tourne autour du ſoleil. Ils ſoutenoient l'immortalité de l'ame, & la métempſychoſe : ils adoroient le ſoleil ſous le nom d'Oſiris, & la lune ſous le nom d'Iſis. *Herodot. Euterp.*

Les Grecs étoient perſuadés, que le voïage d'Egypte, & les conférences avec les prêtres Egyptiens, étoient les meilleures préparations, qu'on pût apporter à l'étude de la philoſophie. Solon voïagea en Egypte, pour entendre leurs leçons. Thalés fit le même voïage, pour conférer avec eux. Il conſeilla à Pythagore de ſuivre cette route, & Pythagore ne borna pas ſes voyages à l'Egypte, il pénétra juſques dans les Indes, pour entendre les Gymnoſophiſtes. Démocrite & Platon allérent auſſi s'inſtruire en Egypte, en ſorte qu'on ne peut refuſer aux *Plat. in Crit. & in Tim. Plutarch. de Iſid. & Oſir.* *Diog. Laërt. in Thal.* *Jamblich. in Pythag. Diog. Laërt. in Democr. & in Plat.*

(1) *Je n'explique pas ici les opinions des différentes ſectes : elles ſe trouvent diſcutées dans les traités particuliers, qui compoſent cet ouvrage.*

(1) ſçavants Egyptiens, la gloire d'avoir formé les plus illuſtres philoſophes de la Gréce. Les prêtres Egyptiens tombérent depuis dans l'ignorance, & Strabon rapporte qu'étant en Egypte, on ne put lui montrer aucun prêtre verſé dans ces diſciplines, dont les anciens Egyptiens étoient inſtruits, & que toutes les connoiſſances de ces gens-là ſe bornoient à quelques cérémonies de leur religion.

Strab. lib. 17.

Philoſophie des Chaldéens.

L'hiſtoire des Aſſyriens n'eſt pas moins ténébreuſe, que celle d'Egypte, ſur la connoiſſance de la philoſophie. Parmi les peuples, qui compoſoient le puiſſant roïaume d'Aſſyrie, les Chaldéens étoient regardés comme un peuple de ſages, auxquels la philoſophie étoit héréditaire. Cicéron les appelle les plus anciens ſçavants (2) du monde. Ils excelloient principalement dans l'obſervation des aſtres. Habitants d'une contrée qui fut la premiére patrie du genre humain depuis le déluge, ils avoient conſervé vraiſemblablement des traces moins altérées de la

Diod. Sic. lib. 2.

(1) *La ſageſſe des Egyptiens eſt célébre, même dans la ſainte écriture. L'idée que nous pouvons nous former de cette ſageſſe, comprend leur aſtronomie, leur géométrie, leurs caractéres hiéroglyfiques, leurs arts, & ſurtout leur police, leurs loix, leur gouvernement.*

(2) Suntque Chaldæi antiquiſſimum doctorum genus. *Cic. de divinat. lib. 1.*

ſcience

ſcience des Patriarches, que les autres peuples tranſplantés.

Des Perſes.

Ariſtote prétendoit, que les Mages Perſans l'emportoient, par l'ancienneté, ſur les ſçavants de toutes les autres nations. Les Mages admettoient deux principes, Oromaſe auteur du bien, & Arimanius auteur du mal. Ils reconnoiſſoient auſſi un Dieu médiateur, appellé Mithras. Ils étoient perſuadés qu'il y auroit une oppoſition éternelle entre ces deux principes, juſqu'à la fin du monde: qu'alors le bon auroit le deſſus ſur le mauvais, & qu'après cela chacun d'eux auroit ſon monde ſéparé en propre, ſçavoir le bon principe ſon monde, & touts les gens de bien avec lui, & le mauvais auſſi ſon monde, & touts les méchants avec lui. Ils croïoient que la lumiére étoit le véritable ſymbole du bon principe, & les ténébres du mauvais; & c'eſt pour cela qu'ils adoroient toûjours le premier devant le feu, & particuliérement devant le ſoleil, comme étant la plus pure lumiere. Ils entretenoient religieuſement un feu perpétuel & ſacré. Ils enſeignoient la réſurrection, ils défendoient de bâtir des temples aux dieux, & de les repréſenter par des images. Hérodote en rend cette raiſon, qu'ils ne croïoient pas, comme les Grecs, que les dieux fuſſent de la mê-

Ariſtot. ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Iſid.

Theopomp. ap. Diog. Laërt. in proœm. Herodot. Clio.

me nature que les hommes. Ils joignoient une vie auſtére à leurs préceptes : ils étoient vêtus de blanc, couchoient ſur la dure, & ſe nourriſſoient de légumes, & de fromage. Prideaux prétend que l'origine, & l'étymologie du nom de Mage, vient de l'impoſteur Smerdis, qui s'empara du roïaume de Perſe, en paſſant pour Smerdis fils de Cyrus, & qui fut aſſaſſiné après avoir été reconnu par une de ſes femmes, au défaut de ſes oreilles, qui lui avoient été coupées pour quelque crime ; que dans la langue qui étoit alors en uſage dans la Perſe, le nom de Mage ſignifioit un homme qui a les oreilles coupées, & que ce nom fut donné depuis aux docteurs, & aux philoſophes, du nombre deſquels étoit l'impoſteur.

Hiſt. des Juifs part. 1. liv. 3. pag. 318.

Différentes opinions ſur Zoroaſtre. *Biblioth. Orient. art. Zerdaſcht. Huet. demonſt. prop. 4. c. 5.*

Zoroaſtre a été le chef des Mages : il a paſſé chez quelques-uns (1) pour l'inventeur de la magie, & de l'aſtrologie. Zoroaſtre a été confondu avec Noé, avec Miſraïm, avec Abraham. On l'a fait diſciple d'Elie, d'Eliſée, des Réchabites. Huet prétend que Zoroaſtre n'eſt autre que Moyſe. Il ne ſe peut rien de plus frivole, que tout ce qui a été débité touchant ce merveilleux perſonnage. On raconte qu'il vivoit dans le feu. Il a été

(1) *Apulée nomme Zoroaſtre*, omnis divini arcani antiſtes. *Apul. Horid. l. 2.*

l'auteur de l'ancienne religion des Perses, dont le culte extérieur se rapportoit à cet élément. Il vivoit, selon Xanthus le Lydien, six cents ans avant l'expédition de Xerxès en Gréce; suivant Plutarque & Suidas, cinq cents ans avant la guerre de Troie; selon Hermippus, & Hermodore le Platonicien, cinq mille ans avant la prise de Troïe; selon Eudoxe, & Aristote, six mille ans avant Platon. Grégoire de Tours prétend que Zoroastre est le même que Cham fils de Noé; & il observe que le nom de Zoroastre signifie étoile vivante. Monsieur l'abbé Banier croit que Zoroastre est le même que Mesraïm fils de Cham. Justin au commencement de son abregé de Trogue Pompée, rapporte que Zoroastre étoit roi de la Bactriane, & qu'il fut tué dans une bataille contre Ninus roi des Assyriens. Suivant Cédréne, Zoroastre prédit qu'il seroit tué d'un coup de tonnerre. Plusieurs auteurs tiennent qu'il y a eu deux Zoroastres, à six cents ans de distance; que le premier vivoit vers l'an du monde deux mille neuf cents, & le second entre le commencement du régne de Cyrus, & la fin de celui de Darius fils d'Hystaspe.

Ap. Diog. Laërt. in proœm.

Plutarch. de Isid. Sui. in voc. Zωρ. Hermipp. ap. Plin. lib. 30. c. 1. Eudox. & Aristot. ap. Plin. loc. cit.

Greg. Turon. lib. 1. c. 5. Explic. hist. des fabl. extr. 4.

Prideaux est d'un sentiment fort opposé à ceux de touts ces auteurs. Il avance

Hist. des Juifs, part. 1. liv. 4.

qu'il n'y a eu qu'un Zoroastre, & il le place sous Darius I. fils d'Hystaspe. Il lui donne une origine juive, & le fait domestique du Prophete Daniel. Il entre dans un grand detail de la conformité de sa doctrine, avec la loi de Moïse: Thomas Hyde professeur en Hebreu, & en Arabe a Oxfort, qui entendoit l'ancien Persan & le moderne, s'etoit offert de donner une edition des œuvres de Zoroastre, dans sa langue originale, avec une version Latine, si l'on vouloit l'aider dans les frais de l'impression. Il avoit fort approfondi tout ce qui regarde la doctrine des Mages, & il soutenoit qu'ils avoient toujours adoré un seul Dieu sans mélange d'idolatrie, quoiqu'on ne puisse les justifier touchant plusieurs cérémonies superstitieuses envers le feu & les astres; mais qu'ils n'avoient jamais adressé leur culte ni leurs invocations à ces objets matériels, non plus qu'à Mithras; que par les deux principes, l'un éternel, l'autre créé, qu'ils nommoient la lumiére & les ténébres, ils entendoient, comme les Juifs & les Chrétiens, l'être tout-puissant & un esprit rebelle; que le vrai nom de Zoroastre est Zerdust, prophéte des Perses: que le livre des Mages, qui est un abrégé de la théologie de Zerdust, est intitulé la loi d'Abraham, & que

De relig. vet. Pers. c. 6. 1.

Hist. relig. vet. Pers. c. 1. 2 §. 24. &c.

c'eſt la religion de ce Patriarche, qui leur a été enſeignée par leur prophéte. Euſébe nous a tranſmis quelques principes de la doctrine de Zoroaſtre : *que Dieu eſt éternel, qu'il eſt la cauſe générale, & la ſource de tous biens, qu'il eſt le pére de la juſtice, & le ſeul auteur de la nature.* *Præpar. evang. lib 1. c. 7.*

Le P. Kircher a rapporté les ſymboles de Zoroaſtre, ſuivant l'interprétation de Pſellus & de Pléthon. Ce ſont les mêmes que les oracles de Zoroaſtre, ou des ſentences fort obſcures, dont on voit une traduction Grecque & Latine, à la fin de l'hiſtoire de la philoſophie par Stanley. Pluſieurs ont regardé ces fragments comme ſuppoſés. Le fameux Comte de la Mirandole les ſoutenoit véritables. Il prétendoit poſſéder l'original, auquel il attribuoit une telle vertu, qu'il s'étoit ſenti détourné par cet attrait de toute autre étude. C'étoit un ſentiment fort naturel, que ce penchant à examiner un manuſcrit qu'il croïoit ſi prétieux. *Œdip. Ægypt. claſſ. 3. c. 3.* *Pic. Mirandul. epiſt. ad Mar. ſil. Ficin.*

Edoüard Pocock, qui a écrit l'hiſtoire de Zoroaſtre, prétend qu'un ouvrage dans lequel Zoroaſtre inſtruiſoit les Mages, étoit diſtribué en douze volumes ou rouleaux, dont chacun étoit compoſé d'un cuir de bœuf. *Journ. des Sçav. du dern. Juin 1709.*

Prideaux raconte ainſi la mort de Zoroaſtre. Ce chef des Mages aïant entre-

pris de faire embrasser sa religion a un roi Scythe, & ayant emploie a cet effet l'autorité de Darius, le prince Scythe indigne, qu'on voulût lui faire la loi, dans une affaire de cette nature, se jetta dans la Bactriane avec une armée, battit les troupes de Darius, & tua Zoroastre, avec touts les prêtres de sa secte qui l'accompagnoient, & qui étoient au nombre de 80.

La diversité de ces opinions sur Zoroastre est vraisemblablement causée parce qu'il y en a eu plusieurs. Le premier, Chaldéen ou Assyrien, qui fut tué par le tonnerre. Le second, Roi de la Bactriane, contemporain de Ninus, vaincu par ce Roi, suivant Justin qui le regarde comme l'auteur de la magie naturelle & de l'astronomie. Le troisiéme de Perse, qui a ete le chef des Mages. Le quatrieme de Pamphilie, nomme aussi Er Arminius, qui a passé pour être ressuscité dix jours après avoir été tué. Stanley croit que celui la est le fils d'Hostanes. Le cinquiéme de la Proconnése, qui semble a Stanley avoir été le même qu'Aristée de Proconnése, contemporain de Crœsus & de Cyrus, dont on a dit que l'ame s'absentoit quelquefois de son corps. Le sixiéme qui vivoit a Babylone, dans le tems que Pythagore y fut emmené

d in vo. cas.

al. Max. . 1. c. 8. m. Alex. om. lib. 5.

captif par Cambyſe. C'eſt celui que pluſieurs ont appellé Zabrate, qui fut dit-on le maître de Pythagore, & qu'Apulée qualifie *Pontife de tout myſtère divin.* Le premier de touts ces Zoroaſtres, confondu par pluſieurs avec Cham fils de Noé, a été, ſuivant la conjecture de Stanley, chef de l'ancienne ſecte des Chaldéens. C'eſt celui qui renferma toute cette philoſophie en deux millions de vers commentés par Hermippus. La plûpart de ces opinions ſont deſtituées, non-ſeulement de preuves, mais encore de préſomptions valables; & elles ne peuvent guéres ſervir que d'exemples de la facilité, avec laquelle les ſçavants avançoient toute ſorte de faits & de conjectures, avant que la critique eût proſcrit ou au moins condamné cette licence. *Stanl. in philo. Chald. Plin. lib. 30. c. 1.*

On trouve des Mages dans l'hiſtoire eccléſiaſtique, ſous le régne d'Iſdegerde Roi de Perſe, au commencement du cinquiéme ſiécle; & vraiſemblablement cette ſecte a duré long-tems depuis. Iſdegerde aïant témoigné de la conſidération à Maruthas évêque dans la Meſopotamie, les Mages irrités cachérent un homme dans un temple, pour crier, *qu'il ne falloit pas obéir à un Roi qui favoriſoit l'impiété des Chrétiens.* L'évêque dit à Iſdegerde: *Ce n'eſt pas le feu qui a parlé; mais* *Socr. lib. 7. hiſt. c. 8.*

la fraude des Mages. Le Roi de Perſe, par le conſeil de Maruthas, fit fouiller à l'endroit d'où venoit la voix ; & l'artifice aïant été découvert, il fit décimer les Mages.

Il y a encore, dans la Perſe & dans pluſieurs contrées des Indes, quantité de Guébres ou de deſcendants des anciens Perſes adorateurs du feu. Tavernier témoigne qu'ils ſont fort attachés à leur religion, à laquelle cependant ils ont fait beaucoup de changements : que le feu n'eſt, parmi eux, que l'objet d'un culte cérémoniel ; & qu'ils diſent qu'ils ne reconnoiſſent qu'un ſeul Dieu Créateur du Ciel & de la terre.

Voïag. de Perſe, liv. 4. ch. 8.

Deſcription des Mages qui vinrent à Bethléem, par Béde.

Béde à écrit le premier les noms des trois Mages, qui vinrent adorer notre Seigneur à ſa nativité. Il les nomme Balthazar, Gaſpar, Melchior. Il décrit leurs viſages, leurs tailles, la figure de leurs barbes, l'arrangement de leurs cheveux, & la forme de leur chauſſure.

Hiſt. relig. veter. Perſ. c. 31.

Thomas Hyde prétend qu'ils étoient envoïés par Phraates roi des Parthes ; que c'étoient des plus grands Seigneurs du païs, & qu'ils avoient un cortége de plus de mille perſonnes. Il rapporte les différents noms qui leur ſont donnés dans les hiſtoires Orientales. D. Calmet ne croit pas que les Mages, qui vinrent

Diſſert. ſur les Mages, comm. t. 7.

à Béthléem, fuſſent des ſages de ce nom, connus autrefois dans la Perſe ; mais des ſçavants de l'Arabie déſerte, ou de la Chaldée, ou de la Méſopotamie aux environs de l'Euphrate, qui étoient apparemment de la même profeſſion que le fameux devin Balaam.

Les Mages s'appliquoient ſur-tout à la morale. Il ſemble que Porphyre faſſe le partage de la philoſophie, comme un arbitre, entre les nations qui ſe diſputoient l'honneur de ſon invention & de ſon origine, en diſant que Pythagore apprit l'arithemétique, des Phéniciens ; la géométrie, des Egyptiens ; l'aſtrologie, des Chaldéens ; & la morale, des Perſes.

Des Gymnoſophiſtes.

Cléarque a écrit que les Gymnoſophiſtes, philoſophes Indiens, furent les diſciples des Mages. Ces philoſophes des Indes & de l'Ethiopie, qui ont auſſi porté le nom de Brachmanes, étoient en ſi grande réputation de ſageſſe & de doctrine, que Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon, & autres philoſophes pénétrérent juſqu'aux Indes pour les aller entendre, & ſe ranger au nombre de leurs diſciples. Les Gymnoſophiſtes paſſoient trente-ſept ans dans l'étude, & dans la retraite. Ils adoroient une ſouveraine intelligence répanduë dans tout l'univers. Ils enſeignoient la métempſychoſe ; ils

Ælian. hiſt. lib. 4. c. 20. Suid. in voc. Δημοκρ.

Diog. Laërt. in Democr. & in Pyrrhon. Jamblich. in Pythag.

Strab. lib. 15. mépriſoient la mort, le plaiſir, & la douleur. Ils faiſoient profeſſion de la plus *Clem. Alex. Strom. lib. 4 & 5.* exacte juſtice, & de la tempérance la plus auſtére. Les maladies paſſoient chez-eux pour honteuſes, parce qu'ils les regardoient comme la ſuite de la débauche. Pline dit de ces Gymnoſophiſtes, *que depuis l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, ils* (1) *contemploient cet aſtre avec des yeux fixes & immobiles, & que dans les plus grandes chaleurs de l'année, ils ſe tenoient pendant tout un jour, tantôt ſur un pié, tantôt ſur l'autre au milieu des ſables brulants.* Arrien a rapporté avec quelle li- *Arrian. de exped. Alex. lib. 7.* berté pluſieurs Gymnoſophiſtes parlérent à Alexandre, blâmant ſa vaſte ambition & cette vaine ardeur de ſubjuguer toute la terre, dont une ſi petite étenduë lui devoit ſuffire, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort. Dandamis, le plus renommé de ces ſages, refuſa de rendre des devoirs à Alexandre, & ne permit à aucun de ſes diſciples d'aller voir ce conquérant, diſant qu'ils n'avoient rien à eſpérer à déſirer, ni à craindre: que les courſes d'Alexandre n'étoient que de longs

(1) Philoſophos eorum, quos Gymnoſophiſtas vocant, ab exortu ad occaſum perſtare contuentes ſolem immobilibus oculis, ferventibus arenis, toto die alternis pedibus inſiſtere. *Plin. lib. 7. c. 2.*

égarements & de frivoles inquiétudes, dont il troubloit ſon repos & celui des autres hommes. Alexandre parut eſtimer cette liberté & ce dès-intereſſement, comme vraiment philoſophiques ; & ſa propre modération, à ce ſujet, lui fit beaucoup d'honneur.

Le Gymnoſophiſte Calanus, aïant commencé à l'âge de 73. ans, de ſentir quelque incommodité, demanda permiſſion à Alexandre de ſe brûler ; & après avoir conſtruit ſon bucher, il y fut conſumé par les flammes en préſence de l'armée. *Diod. Sic. lib. 17. part. 2.*

Les Philoſophes Indiens de ces derniers tems, appellés Bramines ou Brames, qui ſont les ſucceſſeurs des anciens Brachmanes & Gymnoſophiſtes, enſeignent une doctrine mêlée de Paganiſme, de Judaïſme, & de Chriſtianiſme. Ils ne reſſemblent aux anciens Brachmanes, ni par les mœurs, ni par la doctrine. Abraham Roger, qui avoit paſſé dix ans ſur la côte de Coromandel, vers le milieu du dernier ſiécle, témoigne qu'ils rapportent leur origine & leur nom à Brama, qu'ils diſent avoir été le créateur du monde, parce que le Dieu ſuprême ſe repoſe ſur lui de toute la diſpoſition des choſes de ce monde. Ils veulent auſſi que Brama ait été le premier homme, le pére *La porte ouverte pour la connoiſſ. du Paganiſ. part. 2.*

de tout le genre humain. Ils croient la transmigration du plus grand nombre des ames en d'autres corps ; mais que les plus parfaites & les plus criminelles passent, en sortant des corps, aux récompenses ou aux punitions d'une autre vie.

Réfl. crit. sur les hist. des anc. peupl. liv. 2. sect. 3. ch. 17.

M. Fourmont regarde les Brames, comme des disciples d'Abraham ; & il observe que les Indiens ont plusieurs livres sacrés, qui, à chaque page, contiennent des traditions de l'histoire d'Abraham, de Sara, d'Isaac &c. Ce qui est confirmé par le témoignage d'un missionnaire instruit par les livres mêmes des Brames, qui nous apprend, dans les lettres édifiantes & curieuses, que la femme de Brama, selon l'histoire de ces Indiens s'appelloit *Saraſvadi* ; que *Vadi* signifie *Madame* ; & qu'ils ont conservé la premiére partie du mot, comme le nom propre de Sara.

Des Philosophes Chinois.

Observat. astron. mathém. du P. Souciet.

Le P. Gaubil Jesuite, missionnaire à la Chine, est persuadé, que les Egyptiens & les Gymnosophistes des Indes avoient puisé chez les Chinois les sciences, qui depuis passérent de l'Egypte dans la Gréce. Il prétend que la fameuse découverte attribuée à Pythagore, de l'égalité du quarré de l'hypoténuse, dans le triangle rectangle, à la somme des quarrés des

deux autres côtés, pour laquelle on dit que Pythagore ſacrifia une hécatombe; que cette découverte, dis-je, étoit très-diſtinctement connuë & pratiquée à la Chine plus de mille ans avant Pythagore : que la géométrie avoit fait déja de grands progrès à la Chine, avant le tems qu'on fixe pour ſon invention chez les Egyptiens. Mais lorſqu'on vient à conſidérer attentivement tout ce qui a été écrit ſur ces découvertes Chinoiſes, il eſt facile de connoître qu'il ne nous eſt venu de ce païs aucune invention originale; que ce peuple eſt dans l'uſage de s'attribuer tout ce qu'il apprend avoir été découvert ailleurs, & qu'en même tems, il le rapporte à des antiquités, qui loin d'en cacher la ſource, otent toute vraiſemblance à leurs prétentions. L'ancienneté de leur chronologie n'a rien de plus ſolide que celle de leurs inventions dans les ſciences : c'eſt ce que je conte établir dans une diſſertation particuliére.

L'Afrique, ou la Libye a eu auſſi des philoſophes très-anciens. Saint Auguſtin en parle ſous le nom de philoſophes Libyens, ou Atlantiques. Ils portérent ce dernier ſurnom, parce qu'ils reconnoiſſoient Atlas pour leur chef. Pluſieurs lui ont attribué l'invention de l'aſtronomie.

Des Philoſophes Libyens. *De civit. Dei, lib. 8 c. 9.*

Plin. lib. 7. c. 56.

Il s'adonna principalement (1) à la contemplation des astres, d'où vint la fable débitée par les poëtes, qu'Atlas soutenoit (2) le ciel de ses épaules. Son nom fut donné à une montagne fort élevée.

Stanl. in philos. Sabæor. Quelques Rabbins ont avancé *que les Arabes étoient les plus anciens des philosophes, & que leur doctrine étoit tirée des livres d'Adam, de Seth, & d'Edris.* On sent assez quelle foi mérite ce qui n'est fondé que sur des assertions Rabbiniques; & ce qu'on doit penser des livres qui viennent d'être cités.

Des Thraces. Parmi les nations de l'Europe, les Thraces vantoient l'ancienneté de leurs philosophes. Orphée, qui le premier adoucit les mœurs farouches des hommes, par les doux sons de sa lyre, & encore plus par l'humanité de ses préceptes, étoit natif de Thrace. Ces philosophes reconnoissoient Zamolxis pour leur chef, il fut aussi le législateur des Thraces: & les Gétes lui offrirent des sacrifi-

Diog. Laërt. lib. 8. ces, comme à un dieu. Diogéne de Laërce dit, que Zamolxis fut esclave de Py-

(1) . . . . Cythará crinitus Iopas
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores.
Virg. Æneid. lib. 1.

(2) *M. Fourmont pense qu'Atlas est le même que Lot neveu d'Abraham.*

thagore, & il cite Hérodote. On trouve, à la vérité dans cet hiſtorien, que Zamolxis paſſoit pour avoir été eſclave de Pythagore, mais il ajoûte peu après, qu'il le croit plus ancien que Pythagore. *Herodot. Melpom.*

Dans l'antiquité la plus reculée, il n'y a point eu de Philoſophes plus célébres que les Druides. Cicéron & Céſar, comprennent tous les ſages des Gaules, ſous ce nom. Strabon, & Ammien Marcellin les diviſent en trois eſpéces, des Bardes ou des poëtes, des prêtres uniquement occupés des choſes de la religion, & de ceux qui faiſoient toute leur étude de la nature & de la morale. Cette philoſophie Gauloiſe eſt confirmée par un paſſage d'un ouvrage perdu d'Ariſtote, cité par Diogéne de Laërce. Ariſtote dit *que les Gaulois ont été inſtruits anciennement par des ſages appellés Semnothéens, ou Druides.* Ramus ſoûtient que la philoſophie a commencé chez les Gaulois, & que les plus anciens des philoſophes, ont été les Druides. Il nous reſte de leur philoſophie, qu'ils enſeignoient la piété envers les dieux, le zéle pour la patrie, la valeur, la fermeté, & le mépris de la mort. Ils regardoient les lettres, comme ennemies de la mémoire, préférant la tradition à l'écriture, & ne laiſſant aucuns écrits, afin que leurs préceptes de-

Des Druides. *Cic. de divinat. lib. 1. Cæſ. de bell. Gall. lib. 6. Strab. lib. 4. Amm. Marc. lib. 15.*

Diog. Laërt. in præm. De morib. veter Gallor.

mentalement gravés plus profondement dans les esprits de leurs disciples. Les leçons des Druides étoient contenuës dans des vers que leurs disciples apprenoient par cœur. Sur cet usage de ne rien écrire, Pasquier exprime ainsi ses regrets. *Fatale opinion, par laquelle nos Gaules auroient fourni des Platons, des Aristotes, des Euclides, des Ptolémées, & peut-être des auteurs encore plus célébres!* Les Druides enseignoient l'immortalité de l'ame, & ce dogme ne fut jamais altéré parmi-eux par l'opinion de la métempsychose ainsi que les sçavants auteurs de l'histoire littéraire de France l'ont très-solidement prouvé. La doctrine de l'immortalité de l'ame, suivant César, rendoit les (1) Gaulois fort courageux. Les Druides habitoient dans le fond des forêts, pour lesquelles il avoient une vénération superstitieuse. Ils étoient les pontifes & les juges de la nation. Leur assemblée la plus célébre étoit au païs (2) Chartrain. Les Bardes habitoient principalement dans
Strab. lib. l'Auvergne, & dans la Bourgogne. Leur profession étoit d'écrire en vers les actions

(1) Atque hoc maximè ad virtutem excitari, putant, metu mortis neglecto. *Cæs. bell. Gall. lib. 6.*

(2) In finibus Carnutum considunt in luco consecrato. *Cæs. de bell. Gall. lib. 6.*

des (1) grands hommes, & de les chanter au ſon d'un inſtrument, qui reſſembloit aſſez à la lyre. Pline dit que Tibére ſupprima les Druides. Suivant Suétone leurs fonctions furent entiérement abolies ſous l'Empire de Claude. Cependant on trouve encore des veſtiges des Druides, dans Tacite, ſous l'empire de Vitellius, & il y a même apparence, qu'ils ſubſiſtoient ſous le Pontificat de S. Grégoire, puiſque ce pape écrivant à la reine Brunehaut, la prie de faire ceſſer les ſacrifices, que quelques-uns de ſes ſujets offroient aux idoles, & le culte qu'ils rendoient aux arbres.

Plin. lib. 30. c. 1. Suet. in Claud. c. 25. Tac. hiſt. lib. 4.

On découvrit en 1598. près de Dijon, le tombeau de Chyndonax que pluſieurs ont regardé comme un chef des Druides, avec une inſcription en Grec, dont voici la traduction : *Dans le bocage de Mithras, ce tombeau couvre le corps de Chyndonax grand-prêtre : Retire-toi, impie, les dieux libérateurs gardent mes cendres.* Ce monument a paru ſuſpect à quelques ſçavants. Baudelot n'eſt pas d'avis que Chyndonax fût un Druide. : auſſi l'inſcription ne par-

Antiq. expl. par fig. t. 2 part. 2. p. 430.

(1) Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum vates demittitis ævum,
Plurima ſecuri fudiſtis carmina, Bardæ.
Lucan. lib. 1.

Baudel. de l'usage des vaiss.

le-t-elle pas de cette qualité. Il est porté à croire que Chyndonax a été un prêtre Grec, consacré au soleil, du temps de l'empereur Aurelien, sous le regne duquel le culte de cet astre fut fort répandu dans l'empire Romain, lorsqu'Aurélien eut fait bâtir un temple au soleil dans Rome, après la prise de Zenobie & la conquête de Palmyre.

CHAPITRE SECOND.

De la fable Indique.

Les Grecs se prétendoient auteurs de la philosophie.

NOus venons de voir que la philosophie a été long-tems florissante chez les Barbares, avant qu'elle fût commencé chez les Grecs. Un passage de Megasthéne, cité par S. Clement d'Alexandrie, marque expressément que tout ce que les anciens ont dit de la nature, a été enseigné en premier lieu par d'autres que par les Grecs, comme par les Brachmanes chez les Indiens, & en Syrie par les Juifs. Diodore de Sicile témoigne que la Grece avoit emprunté presque toutes ses connoissances des Barbares : ce qui est confirmé par Eusebe.

Clem. Alex. Strom. lib. 1.

Diod. Sic. lib. 1.

Præpar. evan. lib. 10. c. 1.

Les Grecs appellant toutes les autres nations Barbares, ne pouvoient souffrir, qu'elles leur contestassent l'invention de

la philoſophie. Le nom même de philoſophie (1) étoit, ſelon eux, une preuve qu'elle devoit ſon origine aux Grecs. Preuve peu concluante, puiſque ce terme étoit inconnu du tems des ſept ſages de la Gréce, & qu'il fut inventé par Pythagore, qui voïagea juſqu'aux extrémités de la terre, pour conſulter les ſages, dont les ſectes étoient établies depuis long-tems chez les autres nations. *Diog. Laërt. in præm.*

Des Sages de la Gréce.

Les ſages de la Gréce peuvent être regardés comme les précurſeurs de la philoſophie chez les Grecs. Demetrius de Phalére, Plutarque, & Euſébe les font contemporains. Porphyre les place du tems de Cyrus & des derniers prophétes des Hébreux, plus de 600. ans après la priſe de Troie, environ 1500. ans après Moyſe. On n'en compte que ſept : mais touts les auteurs ne s'accordent pas à nommer les mêmes. Les ſept ſages nommés par Platon, ſont Thalès, Pittacus, Bias, Solon, Cléobule, Miſon, & Chilon. A la place des trois derniers, quelques-uns mettent Phérécyde ou le Scythe Anacharſis, ou Périandre, ou Epiménide, ou Piſiſtrate. Thalès & Phérécyde ont été les fondateurs de la philoſophie chez les Grecs : nous reviendrons

Demetr. Phaler. ap. Diog. Laërt. in Thalet. Plutarch. in conviv. Sapient. Porphyr. ap. Euſeb. lib. 10. præp. c. 3.

Plat. in Protag.

(1) *Philoſophie en Grec ſignifie l'amour de la ſageſſe.*

bientôt à eux ; à l'égard des autres sages ; voici quelques traits de leur histoire échappés de l'oubli & des ténebres d'une antiquité si reculée.

[illegible]

Pittacus commanda l'armée de Mitylene sa patrie contre les Athéniens, dont il fut vainqueur, aiant tué dans un combat singulier Phrynon leur général. Pittacus usa de stratagême ; il porta un filet caché sous son bouclier, & enveloppa tout d'un coup de ce filet la (1) tête de Phrynon qui ne s'attendoit pas à ce genre de combat. Il gouverna pendant dix ans avec une autorité absolue, & remit ensuite la souveraineté au peuple, lorsqu'il crut que sa patrie n'avoit plus besoin de lui. Ses Citoiens lui aiant offert de grandes possessions de terres, il lança son Javelot, & ne voulut accepter que celles qui se trouverent comprises dans [illegible] Il mourut à l'année de la 52. Olympiade [illegible] J. Crage de plus de [illegible] Diogene de Laerce, de [illegible] Suidas, de cent suivant Lucien.

[illegible]

(1) [illegible]

Bias étoit citoïen de Priéne, ville de la dépendance de Thébes. Diogéne de Laërce rapporte que Priéne étant aſſiégée par Halyattès Roi de Lydie, & les aſſiégés étant près de ſe rendre faute de vivres, Bias fit engraiſſer deux mulets, qui furent mis enſuite hors des portes de la ville. Halyattès aïant jugé, par l'état où il vit ces animaux, de l'abondance qui étoit dans Priéne, il en leva le ſiége. Valére Maxime rapporte, au contraire, que les citoïens les plus riches de Priéne en étant ſortis par la crainte du ſiége, & aïant emporté leurs effets les plus prétieux, Bias en ſortit auſſi, mais qu'il n'emporta aucun de ſes effets; & comme pluſieurs s'en étonnoient, il leur fit cette réponſe, qui eſt depuis devenuë ſi célébre: *Je porte tous mes biens avec moi.* Bias floriſſoit en la quarante-deuxiéme Olympiade, vers l'an ſix cents dix avant Jeſus-Chriſt. Il mourut dans le barreau, étant fort âgé, après avoir défendu avec beaucoup de véhémence, la cauſe d'un de ſes amis accuſé d'un crime capital; il expira aïant la tête appuïée ſur les genoux de ſa fille.

Diog. Laërt. in Bian.

Val. Max. lib. 7. c. 2.

Solon naquit à Athénes, la ſeconde année de la trente-cinquiéme Olympiade, ſix cents trente-neuf ans avant Jeſus-Chriſt. Il deſcendoit de Nélée fils de

Codrus Roi d'Athénes ; & ſa mére étoit parente de Piſiſtrate. Il a été le legiſlateur des Athéniens. Ses loix ſont fort célébres dans l'antiquité. Il les publia étant Archonte, la troiſiéme année de la quarante-ſixiéme Olympiade, ſuivant le témoignage de Soſicrate. Il contrefit l'inſenſé, pour perſuader aux Athéniens la guerre de Salamine, dont un decret du peuple avoit défendu, ſous peine de mort, de faire la propoſition : & aïant recité une élégie de cent vers, il fit une telle impreſſion ſur les eſprits, que les Athéniens abrogérent cette loi, prirent les armes ſous ſa conduite, & ſe rendirent maîtres de Salamine.

Plutarch. & Diog. Laërt. in Sol. Pauſan. in Attic. Polyæn. ſtrat.

Pendant la premiére guerre ſacrée, il imagina un ſtratagéme, qui cauſa la priſe de Cirrha. Il détourna le cours d'un aqueduc, dont il fit couler les eaux dans un baſſin creuſé exprès, & rempli de racines d'ellébores. Les eaux chargées de la vertu purgative de cette plante, furent enſuite renduës au canal ordinaire, qui les portoit dans la place aſſiégée. Les habitants qui en burent furent purgés ſi violemment, qu'étant hors d'état de garder leurs poſtes, la ville fut emportée d'aſſaut.

Stanl. in Sol.

Solon comparoit les favoris des Rois aux jetons, qui tantôt valent beaucoup

Plutarch. apopht. Meurs. Sol. c. 29.

dans les comptes, & tantôt n'ont presqu'aucune valeur. Il recommandoit surtout d'éviter la mauvaise compagnie, & de ne commander que lorsqu'on a appris à obéïr.

Il s'opposa à la souveraine puissance de Pisistrate, & reprocha hautement aux Athéniens leur soumission à un perfide. Mais voïant le bon usage que Pisistrate faisoit d'une autorité injustement envahie, il se reconcilia avec lui, entra même dans sa confiance, & l'aida de ses conseils. Il mourut âgé de 80. ans, la 2. année de la 55. Olympiade & de la domination de Pisistrate, sous l'Archontat d'Hégestrate. Elien dit positivement que Solon mourut à Athénes: mais, suivant Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Valére Maxime, & Suidas, Solon s'exila volontairement, & mourut dans l'isle de Chypre. Lucien lui donne cent ans de vie. Il reste de Solon des poësies & des lettres, outre ses loix.

Ælian. lib. 8. Variar. c. 16. Aul. Gell. lib. 17. c. 21. Val. Max. lib. 5. c. 3. Suid. in voc. Σολ.

Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement d'Athénes, l'an 560. avant J. C. par des stratagémes, qui prouvent la simplicité des anciens peuples. Il plaça sur un char élevé une courtisanne belle & bien faite nommée Phya: il la revêtit d'un égide, & d'un casque, & la promenant par toute la ville d'Athénes, comme si c'eût été Minerve elle-même la déesse tu-

Herodot. Clio. Val. Max. lib. 1. c. 2.

télaire des Athéniens, il leur fit commander par elle, *de déférer à Pisistrate la principale autorité.* Quelque tems après, il se montra couvert de sang, quoiqu'il n'eût aucune blessure; il exposa au peuple que ses envieux l'avoient percé de coups, & se fit donner des gardes, avec le secours desquels il s'empara de la citadelle, & envahit la pleine puissance, dont il usa avec modération & justice. Cicéron, parlant de César aussitôt après la bataille de Pharsale, dit qu'il est incertain s'il imitera Phalaris ou Pisistrate.

ic. lib. 7. l Attic. ist. 19.

Cléobule de l'isle de Rhodes, ou selon d'autres, Carien, étoit de la race des Héraclides, qui régnoit sur le plus grand nombre des états de la Gréce. Il excelloit dans le talent de composer des énigmes en vers. Diogéne de Laërce rapporte celle-ci : pour décrire l'année, ses douze mois, & les trente jours, & les trente nuits, dont le mois est composé, il disoit, *Qu'un pére avoit douze fils, chacun desquels avoit soixante filles, dont la moitié avoit le teint blanc, & l'autre moitié l'avoit noir.* Cléobule mourut dans la cinquante-cinquiéme Olympiade, vers l'an 560. avant Jesus-Christ.

L'Antiquité faisoit grand cas des énigmes. Lorsque les Sages étoient assemblés chez Périandre, il arriva un courier de

de la part d'Amaſis Roi d'Egypte, qui les conſultoit ſur la maniére dont il devoit répondre à l'énigme du Roi d'Ethiopie. Il s'agiſſoit de la ceſſion d'un certain nombre de villes à celui qui boiroit toutes les eaux de la mer. La réponſe des Sages à Amaſis fut qu'il acceptoit le défy, à condition que le Roi d'Ethiopie arrêteroit touts les fleuves qui ſe déchargent dans la mer ; leurs eaux n'étant pas compriſes dans la gageure, dont l'inéxecution étoit ainſi rejettée ſur le Roi d'Ethiopie. Suivant les uns, cette réponſe fut ſuggérée par Bias, ſuivant les autres par Eſope. Euripide, dans le prologue des Phéniſſes, raconte que Créon Roi de Thebes propoſa la réſolution de l'énigme du Sphynx, & promit ſa ſœur Jocaſte en mariage à celui qui la devineroit. Joſeph cite un fragment de Ménandre d'Ephéſe, où l'on voit l'émulation qui étoit entre Salomon & Hiram Roi de Tyr, au ſujet des énigmes. La Reine de Saba (1) éprouva, par des énigmes, la ſageſſe de Salomon. L'énigme propoſée par Samſon aux Philiſtins, & les paraboles de Salomon montrent combien cet uſage étoit répandu anciennement.

(1) Sed & Regina Saba, auditâ famâ Salomonis, in nomine Domini, venit tentare eum in ænigmatibus, 3. *Reg.* 1. 1.

Périandre étoit, de même que Cléobule, de la race des Héraclides, issuë d'Hercule fils d'Alcméne. Il s'empara du gouvernement de Corinthe sa patrie, par des voies violentes. Sa tyrannie commença en la 4. année de la 37. Olympiade, l'an 629. avant Jésus-Christ. Son histoire est un exemple, que les Grecs faisoient plus consister la sagesse dans les lumiéres de l'esprit, & dans l'étenduë des connoissances, que dans les sentiments du cœur, & dans la pratique de la vertu; puisque Périandre, que plusieurs ont mis au nombre des sept sages, fut un tyran noirci de beaucoup de crimes.

Chilon Lacédémonien eut part au gouvernement de sa patrie, en qualité d'Ephore, la derniére année de la 54. Olympiade, l'an 561. avant J. C. Diogéne de Laërce dit que Chilon faisoit consister la sagesse *à garder le secret, à faire un bon usage du tems, & à sçavoir supporter les injures.* Il avertissoit *de prendre garde surtout que la langue ne prévint la réflexion.* Il disoit *que la pierre de touche éprouve l'or, & que l'or éprouve l'homme* Il a passé pour l'auteur de ces (1) deux belles maximes,

Diog. Laërt. in Chil.

Aristot. lib. 2. rethor. c. 12.

(1) *Pline y ajoûtoit une troisiéme sentence, écrite en lettres d'or, comme les deux autres dans le temple de Delphes;* que les dettes & les procès étoient des sources de misére. Rursus morta-

de se connoître soi-même & de ne désirer rien de trop. Quelques-uns lui en ont attribué une troisiéme bien moins honorable, & que d'autres ont mise dans la bouche de Bias, *de regarder ses amis, comme pouvant devenir un jour des ennemis* Pline rapporte que Chilon mourut de joie, de ce que son fils avoit remporté le prix aux jeux Olympiques. Diogéne de Laërce croit qu'une extrême vieillesse & la défaillance de la nature contribuérent autant à sa mort que la joie. La Gréce lui rendit de grands honneurs à ses funérailles. *Plin. lib. 7. c. 32.*

Mison, qui selon les uns étoit aussi de Lacédémone, & selon les autres d'Arcadie ou de l'île de Créte, vivoit en la quarante-huitiéme Olympiade, vers l'an 587. avant Jesus-Christ. Il donnoit au labourage de la terre tout le tems, qu'il n'employoit pas à l'étude. Uniquement occupé d'exercer son esprit & son corps, il cultivoit son champ paternel de ses propres mains. Il fut d'une humeur semblable à celle de Timon, & d'Apémas, & il témoigna qu'il avoit pour les hommes tou-

les oraculorum societatem dedere Chiloni Lacedæmonio, tria præcepta ejus Delphis consecrando aureis litteris, quæ sunt hæc: noisse se quemque, & nihil nimium cupere, comitemque æris alieni & litis esse miseriam *Plin. lib. 7. c. 32. Ces mêmes maximes ont été attribuées à quelques autres.*

te la haine, dont il les jugeoit dignes. La philoſophie approuvoit cette haine des hommes : mais la religion, bien différente de la ſageſſe humaine, met dans la charité le fondement de toutes les vertus, & nous ordonne d'aimer nos ennemis. Hipponax rapporte que l'oracle d'Apollon déclara Miſon le plus ſage des hommes, & il eut l'honneur de porter ce titre plus de cent-vingt ans avant Socrate.

Anacharſis acquit une telle ſageſſe, par les conférences qu'il eut à Athénes avec Solon, qu'il a été mis, quoique Scythe, au nombre des ſages de la Gréce. Il étoit venu à Athénes, la 1. année de la 47. Olympiade. Il diſoit, *que la vigne portoit trois ſortes de fruits, la volupté, l'yvreſſe, & le repentir* A ſon retour en Scythie, aïant voulu ſacrifier à Cybéle, pour s'acquitter d'un vœu, il fut tué par ſes compatriotes, comme introduiſant une religion étrangere. Il étoit parvenu à une extrême vieilleſſe ; & ſi l'on s'en rapporte à Suidas, & à Diogéne de Laërce, on trouve qu'Anacharſis vivoit encore, lorſque Crœſus fut vaincu par Cyrus.

Herodot. Melpom.

La fable a plus de part que l'hiſtoire, à ce qui nous reſte d'Epiménide, natif de l'île de Créte. Il étoit contemporain de Solon. Il floriſſoit en la quarante-ſixiéme Olympiade, ſuivant Diogéne de Laërce:

Diog. Laërt. in Epimen.

quelques-uns l'ont fait plus ancien, & l'ont reculé juſqu'à la vingt-quatriéme Olympiade. On a écrit de lui que s'étant endormi dans une caverne, ce ſommeil dura ſuivant Théopompe, 157. ans; ſuivant Varron, Plutarque & Tertullien 50. ans; ſuivant Pauſanias, 40 ans. Ces années de ſommeil ne lui parurent qu'une nuit. Plutarque dit qu'il ſe trouva vieux à ſon réveil. Diogéne de Laerce & Pline rapportent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avoit dormi d'années. Epiménide conſulté par les Athéniens, ſur une peſte qui faiſoit beaucoup de ravage, conduiſit des brebis blanches & noires dans l'Aréopage, & ordonna qu'on les laiſſât aller, de quel côté elles voudroient, & que les hommes qui les ſuivroient, les immolaſſent aux divinités (1) convenables, dans les endroits où elles s'arrêteroient. C'eſt l'origine *des autels dédiés aux divinités anonymes*, que les Athéniens conſervérent depuis, & qui donnérent occaſion à ſaint Paul de dire (2) aux Athéniens: *J'ai trouvé dans vos temples un autel dédié à la divinité inconnuë; c'eſt ce que vous ignorez,*

Theop. ap. Val. Max. lib. 8. c. 13. Varr. de ling. Latin. lib. 6. Tertull. de anim. c. 44. Pauſan. in attic. Plutarch. in ſeni ad reſſend. reſp. Plin. lib. 7. c. 52.

(1) Τῷ προσήκοντι Θεῷ

(2) Inveni & aram, in quâ ſcriptum erat, Ignoto Deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis. *Act. Apoſt. cap. c. 17. v. 23.*

que je viens vous annoncer. Diogéne de Laerce, qui vivoit plus de huit-cents ans après Epiménide, dit que (1) ces autels subsistoient encore de son tems. Suivant S. Clément d'Alexandrie, c'est Epiménide, qui a été désigné par S. Paul, sous le nom de *prophéte Grec* Les uns ont prolongé la vie d'Epiménide jusqu'à 157. ans, les autres jusqu'à 299. ans.

lem. Alex ron. lib.

Epist. ad t. c. 1. v.

Quoiqu'Esope n'ait pas été mis au nombre des Sages de la Gréce, de la plupart desquels il a été contemporain, nous pouvons lui donner place ici, puisque ses fables ingénieuses enveloppent les instructions les plus morales. La premiére invention des fables est contestée à Esope, & attribuée par Quintilien à (2) Hésiode beaucoup plus ancien qu'Esope : car la naissance de celui-ci est placée, suivant l'opinion commune, en Phrygie, dans la 51. Olympiade, environ 576. ans avant J. C. les sçavants sont persuadés qu'Esope est le même, qui sous le nom de Locman est devenu célébre chez les Orientaux, & dont la réputation n'a pas été moins répanduë en Egypte & dans la Nubie. L'Alcoran fait une mention ho-

Quintil. lib. 5. c. 11.

(1) Βωμοὶ ἀνώνυμοι.

(2) *Hésiode est assurément auteur de beaucoup de fables : mais sa théogonie ne ressemble en rien aux fables détachées, courtes, & morales d'Esope.*

norable de Locman. Les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux. Les Perses prétendent qu'il étoit Arabe noir, & qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, qui étoit l'Arsacie des anciens. Sa vie écrite par Mirkond a beaucoup de rapport avec celle d'Esope, que Maxime Planudès nous a laissée. Et c'est une question assez indécise de sçavoir si la Phrygie a fait son Esope du Locman des Orientaux, ou si les Orientaux se sont approprié l'Esope connu des Grecs. Celui-ci fut d'abord esclave. Son maître lui aïant commandé un jour d'acheter tout ce qu'il y avoit de meilleur pour régaler ses amis, Esope n'acheta que des langues. Le lendemain, aïant reçu ordre de son maître, qui pour le coup vouloit l'éprouver, de lui servir tout ce qu'il y avoit de pire, Esope n'acheta encore que des langues. *Huet, de l'orig. des Rom.*

Crœsus le fit venir à sa cour, pour se servir de ses conseils. On ne peut justifier Esope de s'être laissé séduire par cet esprit de flatterie qui régne dans les cours. *olon*, dit-il un jour, *il ne faut point approcher des Rois, ou il faut ne leur tenir que les discours les plus agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il ne faut tenir aux Rois que les discours les plus utiles.* Les habitants de Delphes firent mourir Esope, soit parce qu'il avoit détourné Crœ- *Plutarch. in Sol.*

ſus d'envoïer à leur temple de nouveaux préſens, après les en avoir déja comblés, ſoit parce qu'il avoit fait des railleries de leur oracle dans ſes fables.

Peu de tems après les ſept Sages, la philoſophie fut reçuë dans la Gréce. Lucien, dans le dialogue des fugitifs, lui fait dire, *qu'elle n'avoit pas fait ſon premier ſéjour chez les Grecs, aïant voulu commencer par la cure la plus difficile, qui étoit celle des Barbares. Qu'elle s'étoit d'abord tranſportée chez les Indiens, d'où elle avoit été viſiter les Ethiopiens : qu'elle avoit enſuite paſſé en Egypte, puis chez les Chaldéens & les Mages ; & que s'étant arrêtée quelque tems en Scythie, elle prit ſon chemin par la Thrace, & qu'elle y choiſit Eumolpe & Orphée, pour être ſes précurſeurs dans la Gréce.* Il paroît que Lucien ne s'eſt pas aſſujéti à un ordre chronologique, en décrivant cette marche de la philoſophie ; car les philoſophes de Chaldée & d'Egypte & les Mages paſſoient pour les plus anciens de touts.

deux branches principales ; l'Ionienne & l'Italique.

La philoſophie, dont nous allons donner l'hiſtoire, ſe diviſa en deux branches principales, la ſecte Ionienne, qui a reconnu Thalès pour ſon premier maître, & la ſecte Italique inſtituée, comme il a été dit, par Pythagore. Ceux qui ont eu dans leurs opinions le plus de confor-

mité avec Pythagore, ſont compris dans l'échole Italique, quoique fort étrangers à l'Italie, comme Démocrite & Epicure, le premier d'Abdére ville de Thrace, & le ſecond d'Athénes : & par la même raiſon, ceux qui ont adhéré à quelqu'une des ſectes, qui partagérent l'échole Ionienne ou Grecque, ſont rapportés à cette échole, quoique nés en Italie, comme Cicéron & Brutus, qui étoient Académiciens, & Caton qui étoit Stoïcien. Je ſuivrai les principales ſectes de la philoſophie Ionienne ou Grecque proprement dite ; avant que de remonter à la philoſophie Italique, qu'on peut auſſi nommer une philoſophie Grecque, comme domiciliée dans cette portion de l'Italie ſurnommée la grande Gréce.

La philoſophie Ionienne commença par Thalès, fondateur de l'échole (1) de Milet, ville de l'Ionie. Quelques auteurs ont reculé la naiſſance de Thalès, juſqu'à la trente-cinquiéme, & même à la trente-uniéme Olympiade. Pline a écrit que Thalès floriſſoit du tems d'Halyattès, roi de Lydie ; & Cicéron le fait contemporain d'Aſtyage, roi des Médes : ce qui ſe rapporte parfaitement, ces deux rois s'étant fait la guerre.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Thal.

Plin. lib. 2. c. 12.

Cic. de divinat. lib. 1.

(1) *L'Ionie eſt une province de l'Aſie mineure. Milet ſe nomme aujourd'hui Palatſchia.*

Thalès. Thalès étoit originaire de Phénicie, & de la plus illustre naissance, descendant de Cadmus, & d'Agénor. Il fut surnommé Miléſien, soit parce qu'il naquit à Milet, soit parce qu'il s'y établit. S. Justin prétend qu'il tira une grande partie de ses connoissances des poësies d'Homére. Il enseigna aux Grecs la géométrie, & l'astronomie, & leur expliqua la formation du tonnerre, & des autres météores. Aïant prévû la fertilité extraordinaire d'une année, il acheta touts les fruits des Oliviers du territoire de Milet avant qu'ils fussent en fleurs; & fit un gain immense, seulement pour montrer quel avantage auroient les philosophes, s'ils étoient désireux de gain. La philosophie donne assurément les moïens de s'enrichir, mais ce n'est pas par la prévoïance des années abondantes ou stériles; c'est par le calme des passions qu'elle domte, par l'esprit d'ordre qu'elle inspire, par le retranchement du luxe qu'elle mépriſe. Je donne les faits sur la foy de mes garants. Thalès observa les solstices, & les équinoxes; il perfectionna la navigation des Phéniciens, en leur découvrant le cours de la petite ourse autour du pôle. Eudemus, dans l'histoire de l'astronomie, rapportoit, que Thalès annonçoit d'avance les éclipses de soleil, & de lune. Il prédit.

Laërt. halet.

pul. Flo- . lib. 4.

c. de di- . lib. 1. ſtot. lib. olit. c. 11.

Ap. Diog. aërt. in hal.

l'éclipſe de ſoleil, qui arriva ſous le Roi Halyattès. Il meſura les pyramides d'Egypte & les hauteurs inacceſſibles par(1) les ombres. Il attribuoit l'origine de tout à l'eau, comme à l'unique élément.

Des jeunes gens de Milet, aïant rencontré des peſcheurs ſur le bord de la mer, achetérent le coup de filet avant qu'il fut jetté. Mais s'étant trouvé, dans le filet retiré de la mer, un trépié d'or, il s'éleva une grande conteſtation, ſur laquelle l'oracle conſulté ordonna *que le trépié fût porté au plus ſage de la Gréce.* Il fut porté d'abord à Thalés, qui l'envoïa à Solon: & après que ce trépié eut fait la ronde des ſages de la Gréce, dont aucun n'eut la préſomption de ſe l'approprier, il revint à Thalés, qui le conſacra à Apollon, dans le temple de Delphes. Les circonſtances de cette hiſtoire ſont à la vérité racontées fort diverſement. Thalés *Plutarch. in Sol.*

(1) *Pline dit que ce fut en obſervant l'heure du jour, à laquelle l'ombre de nos corps eſt égale à ſa grandeur.* Menſuram altitudinis earum, omniumque ſimiliũm deprehendere invenit Thales Mileſius, umbram metiendo, quâ horâ par eſſe corpori ſolet. *Plin. lib. 36. c. 12. Cette trigonométrie étoit bien groſſiére; Thalés s'y prit mieux, ſuivant Plutarque. Il planta un bâton à l'extrémité de l'ombre de la pyramide; & dit: comme l'ombre du bâton eſt à ſa hauteur; de même l'ombre de la pyramide eſt à la hauteur de la pyramide. Plutarch. in conviv. Sapient.*

Plat. in Theæt. Diog. Laërt. in Thal.

un jour occupé de la contemplation d'astres, tomba dans un fossé, & il essuïa cette raillerie d'une vieille servante : *Vous entreprenez, Thalès, de parcourir les cieux, & vous ne voïez pas ce qui est à vos piés.* Il disoit, *que rien n'est si fort que la nécessité, à qui tout cède ; rien si rapide que l'esprit, qui parcourt les espaces immenses plus promptement que la lumière ; rien si difficile que de se connoître soi-même.* Etant jeune, il répondit à sa mére qui le pressoit de se marier, *qu'il n'en étoit pas encore tems* & étant plus avancé en âge, il répondit, *qu'il n'en étoit plus tems* On raconte aussi que Solon étant à Milet, & aïant fait des reproches à Thalès de ce qu'il ne se marioit pas, ce dernier imagina une ruse, qui pût, en même-tems, le justifier dans l'esprit de son ami & le venger. Il donna le mot à un étranger ; & lui aïant demandé en présence de Solon, *s'il n'avoit rien appris de nouveau?* *J'ai reçu une lettre d'Athénes*, répondit l'étranger, *par laquelle on me mande une histoire digne de compassion. Un jeune homme de grand espérance, & de la premiére considération dans la ville, a été enlevé à sa famille par un accident subit, pendant l'absence de son pére. Tout le peuple pénétré de douleur a assisté.* ... Alors Solon craignant que cette triste nouvelle ne regar-

Tzetz. Chil. 5. hist. 5.

de ſon fils, change de couleur, & ne peut, malgré ſa conſtance, retenir ſes ſoupirs & ſes larmes. Mais Thalès, en l'embraſſant avec gaiété, lui dit : *Conſolez-vous, Solon ; la nouvelle eſt fauſſe. Jugez ſeulement par votre état, ſi les reproches que vous me faiſiez tantôt, étoient bien fondés, & ſi j'ai ſi grand tort d'avoir évité les inquiétudes inſéparables du mariage & de ſes ſuites.* Thalès mourut, ſuivant Riccioli, l'an 548. ans avant J. C. âgé de 95. ans. Stanley lui donne 92. ans de vie ; Lucien & Syncelle juſqu'à cent. *Ricciol. chron. reform. lib. c. 6. Stan in Thal. Lucian. in Long. Syncell. chron.*

Diogéne de Laërce croit que Thalès n'a laiſſé aucuns ouvrages : ce qui revient au ſentiment de Themiſtius, que Thalès ni aucun de ſes contemporains n'avoit rien écrit, & qu'Anaximandre fut le premier des philoſophes Grecs qui donna des diſſertations écrites ſur les choſes naturelles. Cependant Diogéne de Laërce rapporte, comme nous le dirons bientôt, que Phérécyde, avant Anaximandre, avoit écrit quelques traités philoſophiques, qu'il laiſſa en mourant à Thalès. *Themiſt. orat. 26.*

Phérécyde plus jeune que Thalès, a été ſon contemporain. Il naquit en Syrie, ou plutôt dans l'iſle de Scyros, l'une des Cyclades, vers la 45. Olympiade. Il a été mis par quelques-uns, au nombre des ſept ſages de la Gréce. Il puiſa ſa doctrine dans *De Phérécide.*

Suid. in voc. Φερεκ.

les livres des Phéniciens, & comme il fut le maître de Pythagore, il transmit cette philosophie Phénicienne à toute l'échole Italique. Il finit ses jours par une cruelle maladie. Une sueur épaisse sortit d'abord de toutes les parties de son corps ; elle se changea ensuite en une infection affreuse ; & ses chairs se remplirent de vermine. Pline dit qu'il en sortoit des serpents. Il ne doit pas être confondu avec Phérécyde l'Athénien, qui avoit écrit dix livres des antiquités de l'Attique, intitulés *les Autochtones*. Phérécyde le philosophe, fut auteur d'un traité du principe universel de la nature. Il passa pour avoir fait de grands progrès dans la physique. On conte de lui, que sur l'inspection de l'eau tirée d'un puits, il annonça un tremblement de terre. Pythagore fut disciple de Phérécyde, qui légua en mourant ses ouvrages à Thalès, le priant de les publier, s'il trouvoit qu'ils en valussent la peine.

Ælian. lib. 5. Variar. c. 2.

Cic. de divinat. lib. 1. Tusc. quæst. l. 1. Apul. Frid. lib.

Laërt. Pherec.

Des successeurs de Thalès.

Anaximandre de Milet né la 3. année de la 42. Olympiade, fut disciple & successeur de Thalès. Pline attribuë à Anaximandre l'invention de (1) la sphére, &

Plin. lib. 2. c. 56. Strab. lib. 1.

(1) *Pline attribuë ailleurs l'invention de la sphére à Atlas. Plin. lib. 2. c. 8. Ce que le P. Hardouïn concilie fort bien en disant qu'Anaximandre, auteur des premiéres cartes géographiques, a été*

bon le fait auteur des premiéres Car-
géographiques. Suidas rapporte qu'il
liqua le premier les équinoxes & les
tices, & qu'il inventa les horloges. A-
imandre s'écarta en plusieurs articles,
a doctrine de son maître : il établit
ieurs mondes & plusieurs éléments.
rivit différents traités sur la nature,
le circuit de la terre, sur les étoiles
. Il avertit, un jour, les Lacédémo-
s de sortir de Sparte & de camper.
e prédiction les empêcha de périr
un tremblement de terre, qui ren-
à la ville, & fit tomber une partie du
t Taygéte sur les maisons. Anaxi-
ndre enseigna, que les dieux nais-
nt, & mouroient après de longs inter-
es. Suivant Apollodore, il mourut âgé
peu plus de 64. ans, la deuxiéme
ée de la 58. Olympiade, 547. ans
nt Jésus-Christ.

Stanl. in Anaximandr.

Plin. lib. 2. c. 79. Cic. de divinat. lib. 1.

naximéne de Milet, fils d'Euristrate,
isciple d'Anaximandre, florissoit, sui-
t Eusébe, la seconde année de la 56.
mpiade. Apollodore, cité par Diogé-
le Laërce, a rapproché sa naissance
u'à la 63. Olympiade, & il dit, au
ne endroit, *que ce philosophe mourut*
s le tems que Crœsus fut pris par Cyrus.

Euseb. chron. Diog. Laërt. in anaxim.

ir de la sphére terrestre, & Atlas de la sphé-
leste. Hard. animadv. in lib. Plin. 2. n. 10.

C'eſt un anachroniſme des plus marqués, ou plutôt une faute de copiſte : car Crœſus fut fait priſonnier par Cyrus en la 55. Olympiade, ſelon Suidas ; ou la 1. année de la 58. ſuivant Euſébe. Quelques-uns font Anaximéne diſciple de Parménide. Anaximéne tint l'échole de Milet, après Anaximandre. Pline rapporte qu'Anaximéne fit le premier (1) cadran ſolaire, & qu'il fut tracé à Lacédémone. Mais on trouve dans les livres ſaints, qu'il y avoit un cadran ſolaire à Jéruſalem, dans le palais d'Ezéchias roi de Juda, que le roi Achaz ſon pére y avoit fait mettre. Ce cadran étoit donc plus ancien qu'Anaximéne, de plus de deux ſiécles. Iſaïe.

Suid. in v. Anaxim Euſeb. Giron. lib. 2.

(1) Primuſque horologium, quod appellant Sciothericon Lacædemoneoſtendit. *Plin. lib. 2. c. 76. Diogéne de Laërce attribuë la même invention à Anaximandre. Il eſt vraiſemblable que ces quadrans ſolaires ne marquoient qu'en gros où en étoit la courſe journaliére du ſoleil ; & que le partage de cette révolution en 24. parties n'a été fait que long-tems après. Au commencement du 6. ſiécle de l'ére Chrétienne, du tems de l'illuſtre Boëce, un cadran ſolaire paſſoit encore pour une invention admirable ; comme il paroît par cette deſcription ingénieuſe, qui ſe lit dans une lettre du Roi Théodoric à Boëce :* Radius itaque immobilis & parvus, peragens quod tàm miranda ſolis magnitudo diſcurrit ; & fugam ſolis æquiparat, quod motum ſemper ignorat. Inviderent talibus, ſi aſtra ſentirent ; & meatum ſuum fortaſſe deflecterent, ne tali ludibrio ſubjacerent. *Caſſiod. lib. 1. epiſt. 45.*

fit reculer l'ombre du ſoleil de dix degrés (1) ſur ce cadran de Jéruſalem, pour ſigne de la guériſon du roi Ezéchias, & des quinze années ajoutées à ſa vie. S. Auguſtin fait mention du ſentiment d'Anaximéne, que l'air étoit le principe général de toutes choſes, & que les dieux mêmes en tiroient leur origine. *De civit. Dei, lib. 8. c. 2.*

Un autre Anaximéne, de Lampſaque, fils d'Ariſtoclès, fut diſciple de Diogéne le Cynique, & l'un des précepteurs d'Alexandre, qu'il ſuivit dans ſes expéditions. Ce Monarque étant fort irrité contre les habitants de Lampſaque, & voïant venir Anaximéne député par cette ville pour implorer ſa clémence, il jura que le ſort de ſes habitants ſeroit contraire à la requête d'Anaximéne. Ce philoſophe, ayant entendu le ſerment d'Alexandre, eut la préſence d'eſprit de lui demander ſur le champ, que les femmes & les enfans de ceux de Lampſaque fuſſent réduits en ſervitude, que les maiſons fuſſent détruites, & que tout y reſſentît la colére d'Alexandre. Il força ainſi Alexandre d'accorder le pardon, que ce Monarque étoit réſolu de refuſer.

Anaxagore ſuccéda à Anaximéne. Il

(1) Reduxit umbram per lineas, quibus jam deſcenderat in horologio Achaz, retrorsùm decem gradibus. *Reg. lib. 4. c. 26. v. 11.*

étoit né, selon Apollodore la 1. année de la 70. Olympiade. Il quitta un riche patrimoine, pour se livrer tout entier à la philosophie. Etant âgé de 20. ans, il se rendit à Athénes la 1. année de la 75. Olympiade, dans le tems de l'expédition de Xerxès. Il y fut disciple d'Anaximéne, qui suivant le calcul d'Eusébe, eût passé alors les termes d'une vie ordinaire. Lucien fait dire à Jupiter, au sujet d'Anaxagore : » J'ai brisé deux pointes de mon » foudre, en le lançant trop brusque- » ment, contre le philosophe Anaxago- » re, qui vouloit persuader à ses disci- » ples, que nous autres dieux n'étions » que des chansons. Mais il se mit à cou- » vert sous l'autorité de Périclés, & ce- » pendant j'allai mettre en poudre le » temple de Castor & de Pollux, qui ne » m'avoit fait ni bien ni mal «.

Lucien, Dial. de Timon.

Anaxagore fût surnommé *esprit*, parce qu'il enseignoit que la matiére étoit éternelle, & qu'elle étoit restée dans la confusion, jusqu'à ce que l'esprit eût débroüillé le cahos. Anaxagore fut accusé d'impiété, pour avoir dit que le soleil étoit une masse enflammée. On a aussi prétendu qu'à cette accusation étoit jointe celle d'une intelligence criminelle avec les Perses. Plutarque dit qu'Anaxagore, étant en prison, composa un traité de la

νόος. *Plutarch. in Pericl.*

Diog. Laërt. in Anaxag. & Suid. in voc. Ἀναξαγ.

Plutarch. de exil.

quadrature du cercle. Les uns rapportent, qu'il fut condamné à une amende de cinq talents, & à l'exil; d'autres qu'il fut mis en priſon, & condamné à mort, mais que Périclés obtint la commutation de cette peine, en un banniſſement: d'autres ont écrit qu'il toucha ſes juges, par l'abattement & la maigreur, dans laquelle il parut. Selon Suidas, Anaxagore ſe fit mourir de faim, étant âgé de 70. ans. S. Auguſtin s'étonne qu'Anaxagore ait été accuſé, & pourſuivi en juſtice à Athénes, pour avoir dit que le ſoleil n'étoit pas un dieu, puiſqu'on y ſouffrit les Epicuriens, qui nioient ouvertement la providence divine, & les Cyrénaïques qui faiſoient conſiſter le ſouverain bien dans la volupté des ſens. Il eſt vraiſemblable que, depuis Anaxagore, le peuple d'Athénes s'accoutuma aux opinions & aux diſputes des philoſophes, & qu'il devint moins zélé pour ſes fauſſes divinités: peut-être auſſi que le regret, qu'il eut d'avoir fait mourir Socrate, le rendit plus indulgent pour les philoſophes du tems d'Ariſtippe & d'Epicure.

De civit. Dei, lib. 18. c. 41.

Anaxagore ou Archelaüs ſon ſucceſſeur transféra l'échole de Milet à Athénes. Anaxagore eut pour diſciples, l'illuſtre Périclés, qui gouverna pendant 40.

L'échole transférée à Athénes.

ans la république d'Athénes, le poëte Euripide surnommé *le philosophe du théatre*, & Socrate que l'oracle de Delphes déclara *le plus sage de tous les hommes.* On compte encore, parmi ses disciples, le célébre Démocrite, & Métrodore de Lampsaque plus ancien que l'autre Métrodore, aussi de Lampsaque, qui fut disciple & ami d'Epicure. Anaxagore se trouvant réduit à une extrême pauvreté, forma la résolution de se laisser mourir de faim. Toute la tendresse de Périclès fut ranimée à cette triste nouvelle. Il accourut pour consoler le Philosophe; & comme Périclès ne pouvoit lui faire changer la résolution de mourir, il le conjura, si la vie lui étoit odieuse, de la supporter pour lui continuer des conseils, qui lui étoient plus nécessaires que jamais. Alors Anaxagore, se laissant fléchir par sa priére, lui fit ce reproche : *Périclès, quand on veut se servir de la lumiére d'une lampe, on a soin d'y verser de l'huile pour l'entretenir.* Anaxagore étoit de Clazoméne. Il mourut âgé de 72. ans, la 1. année de la 88. Olympiade, 428. ans avant Jesus-Christ. Ses amis qui assistoient à sa mort à Lampsaque, lui aïant (1) demandé, s'il n'ordonnoit pas que son

Plutarch. in Pericl. trasm. apo bt. lib. 7.

(1) Præclarè Anaxagoras, qui cùm Lampsaci moreretur, quærentibus amicis, vellet ne

s fût transporté à Clazomene (1) la
ie ; *ce n'eſt pas la peine*, leur repon-
l. *car Clazomène n'eſt pas plus pro-
de ſéjour qui m'attend.*

omenas in patriam, ſi quid accidiſſet, af-
: nihil neceſſe eſt, inquit, undique enim
feros tantumdem viæ eſt. *Cic. Tuſcul. quæſt.*

) *Clazoméne ville de l'Ionie près de Smyrne.
Se nomme aujourd'hui Vourla. Lampſaque
maritime de l'Aſie mineure.*

HAPITRE TROISIE'ME.

Des cinq Académies.

Archelaüs Athénien fut le ſucceſſeur
d'Anaxagore, dans l'échole tranſ-
:e de Milet à Athénes. Archelaüs eſt
ardé, comme le (1) véritable maître
Socrate, qui ne fut diſciple d'Anaxa-
e, que pendant ſa premiere jeuneſſe.
rate fils du ſculpteur Sophroniſque,
le Phænaréte ſage-femme, náquit à
iénes la quatriéme année de la 77 O-
ıpiade, l'an 469. avant Jeſus-Chriſt.

S. Aug. civit. Dei lib. 8. c. 2

De Socrat

1) *Socrate prit auſſi des leçons de Prodicus de
; & il reconnoiſſoit qu'il avoit beaucoup appris
deux femmes célébres, Diotime & Aſpaſie.
. in Phædr. in Sympoſ. & in Menex.*

Il exerça ce même métier de ſculpteur pour gagner ſa vie, pendant ſes premiéres années. Son pére ne lui (1) avoit laiſſé que 80. mines, qu'il perdit par une banqueroute. Diogéne de Laërce, qui a écrit ſes dix livres de la vie des philoſophes, ſous l'Empire d'Alexandre Sévére, dit qu'on voïoit encore de ſon temps, dans la citadelle d'Athénes, les ſtatuës des Graces, travaillées de la main de Socrate : & Pauſanias en parle dans ſon voïage de la Gréce. Socrate fit paroître (2) beaucoup de courage, en portant les armes pour la patrie ; & il céda à Alcibiade le prix de la valeur, qu'il avoit remporté dans un combat. Platon dit que Socrate, dans ſes expéditions militaires, ſauva la vie à Xénophon & à Alcibiade. Il ſupportoit les injures, avec une modération & une patience, qui montroient, combien il ſçavoit ſe rendre maître de lui-même. Aïant reçu un ſoufflet, il dit en riant : *Il eſt facheux que les hommes ne ſçachent pas, quand ils doivent ſe munir d'un* (3) *caſque, pour aller en vil-*

Liban. ap. Stanl. in Socr.

Pauſan. in attic.

Plat. in Sympoſ. & in Alcib. 2.

(1) *Quatre-vingt mines reviennent à une ſomme de quatre mille livres de notre monnoie.*

(2) *Tout ce qui a été dit de la valeur de Socrate par Platon & par Antiſthéne, eſt traité de pure fiction dans Athénée. Deïpn. lib. 5.*

(3) Socratem aïunt colapho percuſſum, nihil ampliùs dixiſſe, quàm moleſtum eſſe quod

le. Il trouva dans les caprices, & dans les emportemens de ſa femme Xantippe, une épreuve continuelle de ſa vertu. Il l'avoit épouſée, connoiſſant toute ſa mauvaiſe humeur ; *afin*. dit-il à Antiſthene, *de s'aguerir contre les orages du dehors, par le vacarme domeſtique, & pour imiter les meilleurs écuïers, qui cherchent dans les manéges les chevaux les plus difficiles.* D'anciens auteurs ont dit que Socrate eut en même tems ſes deux femmes Xantippe & Myrto : qu'une loi permettoit alors à Athénes d'épouſer deux femmes, à cauſe des ravages que la peſte y avoit faits. Myrto par ſa mere étoit petite-fille d'Ariſtide ſurnommé le Juſte: car à Athénes, toutes les conditions étoient égales ; & les artiſans s'allioient aux généraux d'armée.

Diog. Laërt. in Socr. Xenoph. in Symp.

Athén. Deïpn. lib. 5. Stanl. in Socr.

La philoſophie étoit encore bornée à quelques principes de phyſique, & de dialectique, lorſque Socrate s'appliqua principalement à l'étude de la morale. Les ſept Sages & Pythagore avoient enſeigné des préceptes moraux détachés, avant Socrate : mais ils n'avoient pas fait de la morale une ſcience & la principale des ſciences, comme Socrate, qui eſt le chef de cette partie de la philoſophie,

Cic. Acad. quæſt. lib. 1.

neſcirent homines, quandò cum galeâ prodire deberent. *Sen. de irâ. lib.* 3. *c.* 11.

Xenoph. memorabil. Socr. lib. 1. & 4.

la plus utile de toutes. Il trouvoit peu digne de notre application tout ce qui ne tend qu'à satisfaire notre curiosité, & il conseilloit de ne s'attacher qu'à la science qui peut rendre l'homme meilleur. Il eut une si grande réputation, que les différentes sectes rapportoient leurs doctrines à ce centre commun, & que touts les philosophes, selon le témoignage de Cicéron, se disoient disciples de Socrate, & vouloient passer pour tels.

Cic. de orat. lib. 3.

Socrate protestoit hautement *que la seule chose qu'il sçavoit c'étoit qu'il ne sçavoit rien*; mais il n'appliquoit ce principe qu'à confondre la curiosité des Physiciens, ou la vanité des Sophistes, & il étoit tellement persuadé des vérités morales, qu'il sacrifia sa vie pour elles. C'est donc avec justice que Cicéron l'exemte du reproche d'être l'auteur de l'opinion outrée de ces Académiciens, qui prétendirent depuis, que l'esprit de l'homme est incapable de discerner aucune sorte de vérité.

Cic. Acad. quæst. lib. 4.

Plat. apoleg. Socr.

L'oracle de Delphes aïant déclaré Socrate le plus sage de tous les hommes, ce Philosophe modeste attribuoit uniquement cette réponse, à ce que les autres (1) croïoient sçavoir ce qu'ils ne sça-

(1) Ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quod hæc

voient

voient pas, au lieu qu'il reconnoissoit sincérement son ignorance. Il étoit fort laid, & outre sa laideur, il avoit dans la physionomie quelque chose d'hébété & de stupide. *Xenoph. in Sympos. Plat. in Theæt.*

Socrate juroit par le chien, l'oye, le platane. S. Augustin interprête ces serments d'une maniére avantageuse, comme si Socrate eût voulu faire entendre par là aux Athéniens que les bêtes, & les plantes étant des ouvrages de Dieu, méritoient la préférence sur toutes les idoles, par lesquelles il étoit en usage de jurer. Lucien, dans le dialogue des sectes à l'encan, fait parler ainsi Socrate; *Rien n'est plus vrai, j'en jure par le chien, & par le platane. Voilà*, dit le marchand, *de plaisantes divinités. Eh! quoi*, répond Socrate, *n'est-ce donc pas un dieu considérable que le chien? ignorez-vous ce que c'est qu'Anubis en Egypte, la Canicule dans le ciel, & Cerbére dans les enfers? Vous avez raison*, replique le marchand, *je n'y pensois pas.* *S. Aug. de verâ relig. in init.*

Diogéne de Laërce dit que Socrate a travaillé aux tragédies d'Euripide. Il apprit la rhétorique de la célébre Aspasie. Il avoit une éloquence forte & véhémen- *Athen. lib. 5.*

esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

te, dont les trente tyrans d'Athénes (1) prirent ombrage ; & ils lui défendirent d'enſeigner la rhétorique. Socrate faiſant alluſion au métier de ſa mére, feignoit que ſon démon familier lui avoit défendu de produire lui-même des penſées, ne devant ſervir qu'à faire accoucher les autres de leurs ſentiments, & de leurs opinions. C'eſt auſſi la méthode, que Platon & Xénophon lui font tenir dans touts ſes dialogues. Socrate ne ſoutient pas la vérité, mais par ſes détours, & ſes queſtions, il améne celui (2) contre qui il diſpute, à la découvrir lui-même; ce qui produit une conviction bien plus efficace : Socrate lui perſuade qu'il rappelle ſeulement dans ſa mémoire, ce qu'il ſçavoit déja. L'ironie lui étoit très-familiére.

Plat. in Theæt. Plutarch. quæſt. Platonic.

Quintil. lib. 9. c. 2.

Ariſtophane, dans la comédie des nuées, le décrie comme ſçachant emploïer un tour apparent & ſubtil, pour faire valoir de mauvaiſes raiſons. Cette

(1) *Les Lacedémoniens vainqueurs d'Athénes lui impoſérent le joug de trente gouverneurs, qui ſont nommés les 30. tyrans dans l'hiſtoire Grecque.*

(2) Ità diſputat Socrates, ut nihil affirmet, refellat alios. *Cic. Acad. quæſt. lib. 1.*

Socrates ipſe ſibi detrahens in diſputatione plus tribuebat iis, quos volebat refellere. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

Socrates percontando interrogandoque, eliciere ſolebat eorum opiniones, quibuſcum diſſerebat. *Cic. de finib. lib. 2.*

comédie eſt pleine de traits ſatyriques contre Socrate. Elien rapporte qu'elle fut compoſée à la ſuggeſtion d'Anytus, & de Melitus accuſateurs de Socrate, & il trouve vraiſemblable que le poëte ſe laiſſa corrompre par argent, pour diſpoſer le peuple par cette piéce, à la condamnation de Socrate. Mais ce philoſophe ne fut accuſé & condamné, que plus de vingt-trois ans après la repreſentation de cette comédie, qui fut jouée ſous l'archontat d'Iſarchus, la neuviéme année de la guerre du Peloponneſe, & la premiére année de la 89. Olympiade. Elien raconte encore qu'à la repreſentation de la comédie des nuées, Socrate ſe plaça en vûë de tous les ſpectateurs, & ſe tint debout pendant toute la piéce. Plutarque, dans la traduction d'Amiot, exprime ainſi la patience de Socrate, pendant la repréſentation de cette comédie. » Comme » quelqu'un des aſſiſtants à l'heure qu'on » le farçoit, & gaudiſſoit ainſi, lui de» manda: Ne te courrouces-tu point, So» crate, de te voir publiquement blaſon» ner? Non certainement, répondit-il, » car il m'eſt avis, que je ſuis en ce théa» tre, ne plus ne moins qu'en un grand » feſtin, où l'on ſe gaudit joïeuſement » de moi. « Eupolis poëte comique avoit fait auſſi beaucoup de railleries de Socrate.

Ælian. l. 2. c. 13

Ælian. l. 2. c. 13.

Plutarq. de educat.

Le véritable motif de ſa condamnation fut l'envie de ſa ſageſſe. Les plus puiſſants citoïens d'Athénes voulurent le perdre, offenſés de ce contraſte de modeſtie, qui choquoit leur orgueil. Le prétexte fut qu'il changeoit l'ancienne religion par ſes opinions ſur les dieux, & ſur les démons, & qu'il corrompoit la jeuneſſe par la doctrine qu'il enſeignoit. Ce fut le ſommaire de l'accuſation de Melitus. Hermogéne lui aïant demandé *s'il ne travailloit point à ſa défenſe* ? Socrate lui répondit *qu'il étoit alors diſpenſé de ce ſoin, y aïant travaillé toute ſa vie.* Il emploïa, ſans aucune préparation, les raiſons contenuës dans ces apologies éloquentes, que Platon & Xénophon nous ont tranſmiſes ; & il parla (1) avec tant d'aſſûrance, qu'on l'eut pris pour le maître de ſes Juges. Par une premiére Sentence, les Juges déclarérent ſeulement qu'il étoit coupable, ſans rien ſtatuer ſur la peine : & lui aïant demandé *quelle amende il croïoit avoir méritée : il leur répondit, que le traitement qu'il avoit mérité, étoit d'être nourri le reſte de ſes jours, aux dépends de la république.* Cette réponſe (2) choqua ſes Juges à

Xenoph. Apolog. Socr.

Xenoph. memor. lib.

Plat. apolog. Socr.

(1) Socrates ità in judicio capitis pro ſe ipſo dixit, ut non ſupplex aut reus, ſed magiſter aut dominus videretur eſſe judicum. *Cic. orator lib. 1*

(2) Cujus reſponſo ſic judices exarſerunt, ut capite hominem innocentiſſimum condemnarent. *Cic. ibid.*

un tel point, qu'ils le condamnérent à mort. Il ne fut d'abord condamné que par 281. ſuffrages ; mais après cette réponſe, il le fut par quatre-vingts autres. Il avoit prévû ſon ſort, & il avoit dit ſouvent aux Athéniens, *qu'il devoit s'attendre à être traité par eux, comme un médecin qui ſeroit accuſé par un pâtiſſier, devant une troupe d'enfants.* La conſtance, qu'il témoigna juſqu'à la fin, eſt un des traits qui font le plus d'honneur à la philoſophie. Ses yeux & toute ſa contenance marquoient beaucoup de fermeté & même de ſatisfaction. Il reprenoit, avec douceur & avec gaïeté, ceux qui pleuroient ſa mort ; & Apollodore lui aïant dit : *Socrate, je ſuis inconſolable de la condamnation injuſte qui a été prononcée contre toi* ; il lui répondit en riant, *aimerois-tu donc mieux qu'elle fût juſte* ? Il pouſſa le ſcrupule, juſqu'à refuſer les moïens, qui lui furent offerts, de s'enfuir de la priſon, pour n'être pas rebelle aux ordres du gouvernement : & il avala avec beaucoup de tranquillité, le breuvage de jus de ciguë, que le bourreau lui porta : en la premiére année de la 95. Olympiade, étant âgé de ſoixante & dix ans, ſuivant Diogéne de Laërce. Mais quelle apparence d'en faire un ſaint, & un martyr ? Eraſme (1) témoigne, qu'il a peine à re-

Stanl. in Socr.

Plat. in Gorg.

Xenoph. apolog Socr.

Plat. in Criton.

(1) Vix mihi tempero, quin dicam ; Sancte

tenir le transport, qui le porte à s'écrier, *S. Socrate, priez pour nous.* A la vérité, S. Justin semble en faire un Chrétien. Mais comment concilier cette prétenduë sainteté avec ce discours qu'il adressa à ses Juges, *que sa condamnation ne devoit point lui abattre le courage, puisqu'il n'avoit été convaincu d'aucun des crimes dont il avoit été accusé; & que ni dans les sacrifices ni dans les sermens, il n'avoit jamais substitué des dieux nouveaux à Jupiter, à Junon, & autres divinités d'Athénes?* Comment concilier cette prétenduë sainteté avec ses derniéres paroles, *qu'il devoit un coq à Esculape?* Elles font connoître que Socrate n'avoit pas même suivi ces grandes vérités, que la nature seule, indépendamment de la révélation, offre à l'esprit, touchant la divinité. Ceux qui ont bonne opinion de son salut, l'excusent, en disant qu'il emploïoit alors l'ironie : mais étoit-il temps de tenir un discours ironique en mourant? Environné d'un petit nombre d'amis fidéles, ne devoit-il pas leur inspirer dans ces derniers moments, l'attachement aux vérités, pour lesquelles on suppose qu'il mouroit? Socrate eut trois fils de Xantippe, & deux fils de Myrto. Les Athéniens témoignérent bientôt après par un

S. Justin, édit. de Par. p. 83.

Xenoph. apolog. Socr.

Plat. in Phædon. Diog. Laërt. in Socr.

Socrates, ora pro nobis. *Erasm. in conviv. religios.*

deuil public, le regret qu'ils avoient de ſa condamnation : ils firent (1) mourir Melitus le principal de ſes accuſateurs, ils exilérent les autres, & ils érigérent une ſtatuë à Socrate. Il n'a laiſſé (2) aucuns écrits : Xénophon, & Platon ſes diſciples, ont tranſmis à la poſtérité ſes ſentiments & ſa doctrine.

Diod. lib. 14. Stanl. in Socr.

(1) Calumniosâ criminatione damnatus, morte mulctatus eſt. Sed eum poſteà illa ipſâ, quæ publicè damnaverat, Athenienſis civitas publicè luxit ; in duos accuſatores ejus uſque adeò populi indignatione conversâ ut unus eorum oppreſſus vi multitudinis interiret, exilio autem voluntario atque perpetuo pœnam ſimilem alter evaderet. *S. Aug. lib. 8. de civit. c. 3. Il y a quelques variations dans les auteurs ſur le ſort des accuſateurs de Socrate.*

(2) Socrates, cujus ingenium varioſque ſermones immortalitati ſcriptis ſuis Plato tradidit, litteram nullam reliquit. *Cic. de orator. lib. 3. Leo Allatius reſtreignoit ce paſſage à des écrits philoſophiques ; & il a fait imprimer ſept lettres qu'il attribuoit à Socrate. Olearius a ſoutenu que ces lettres n'étoient point de Socrate ; & les Sçavants en ont douté ; ſoit parce qu'aucun ancien n'en a parlé, non pas même Diogéne de Laërce, qui ramaſſoit avec ſoin tout ce qu'il y avoit de vrai & de ſuſpect en ce genre ; ſoit parce que le ſtyle de ces lettres paroît tenir beaucoup de l'art ſophiſtique, auquel Socrate faiſoit une guerre continuelle. On a auſſi prétendu que Socrate avoit compoſé des dialogues, dont il avoit fait préſent à Eſchine, afin qu'il en tirât quelque profit, & qu'il ſoulageât ſa pauvreté. Stanl. in Socr. Arrien & Athénée ont parlé de quelques autres écrits de Socrate.*

De Xénophon.

La grande réputation de Xénophon, en qualité de capitaine & d'hiſtorien, n'a point obſcurci celle qu'il a méritée en qualité de philoſophe, & par le zéle qu'il a témoigné, pour la mémoire de Socrate ſon maître, dont il a recueilli les traits les plus mémorables. Xénophon prévenoit en ſa faveur, par les avantages extérieurs d'une aimable figure : rien n'étoit plus inſinuant que ſon charactére, ni plus doux que ſon ſtyle. Il fut ſurnommé *l'abeille Attique*. Il ſuivit Cyrus, & eut beaucoup de part à ſes bonnes graces, dans l'expédition que ce Prince entreprit, pour enlever la couronne de Perſe à ſon frere Artaxerxés. Cyrus aïant été tué, Xénophon ramena de l'extrémité de l'Aſie, les dix mille Grecs qu'il commandoit, & acquit, par cette belle retraite, une gloire immortelle. Il fut exilé par les Athéniens, pour avoir paru trop attaché aux intérêts d'Agéſilas, roi de Lacédémone. Les Athéniens avoient été mécontens auſſi de ce qu'au préjudice de leur traité avec Artaxerxès, Xénophon avoit ſuivi le parti de Cyrus. Dans le temps qu'il offroit un ſacrifice, il apprit la triſte nouvelle que Gryllus ſon fils avoit été tué à la bataille de Mantinée. Il ota la couronne, qu'il avoit ſur la tête ſuivant la coûtume des Sacrificateurs, &

Xenoph. Anabas. Stanl. in Xenoph.

Diog. Laërt. in Xenoph. Val. Max. lib. 5. c.10.

s'informa comment ſon fils s'étoit comporté dans cette bataille. Lorſqu'on lui eut rendu compte des marques de valeur que Gryllus avoit données, & de la gloire qu'il avoit acquiſe, Xénophon remit ſa couronne ſur ſa tête; & achevant le ſacrifice ſans verſer une larme, il prit les dieux à témoins qu'il reſſentoit plus de joie que de triſteſſe d'une mort ſi honorable. Il étoit né la premiére année de la 82. Olympiade, & il mourut la premiére année de la 105. âgé de 91. ans.

Parmi les diſciples de Socrate, il y en eut cinq qui formérent des ſectes différentes: Platon, celle des Académiciens; Ariſtippe, celle des Cyrénaïques; Phédon, la ſecte Eliaque; Euclide, celle de Mégare; & Antiſthéne, celle des Cyniques. Commençons par la ſecte Académicienne.

Cinq ſectes formées par les diſciples de Socrate

Platon diſciple de Socrate & chef des Académiciens, naquit à Athénes, en la premiére année (1) de la 88. Olympiade. Il deſcendoit par ſon pére Ariſton, de Codrus roi d'Athénes, & par ſa mére

De Platon

(1) *Stanley a fait une diſſertation fort ſçavante ſur l'année de la naiſſance de Platon; par laquelle, après avoir écarté l'erreur d'Euſébe qui rapportoit cette naiſſance à la 4. année de la 88. Olympiade, il ſe fixe à la 1. année de cette même Olympiade. Stanl. in Plat.*

Périctyone, de Dropidès frére de Solon législateur des Athéniens. L'une & l'autre famille issuë de Codrus rapportoit son origine à Neptune. Speusippus, & Cléarque ont écrit qu'Apollon fut son pére ; ce fut bien moins l'opinion de cette origine, que l'éloquence de ses écrits, qui lui acquit le surnom de divin. On vit des abeilles poser leur miel sur ses lévres, un jour que cet enfant dormoit dans son maillot, & ce fut un préſage de la douceur de son éloquence. Son premier nom fut celui d'Aristoclès, qu'il quitta pour prendre celui de Platon, soit à cause de la largeur de ses épaules ou de son front, soit à cause du style ample & diffus de ses écrits. Il s'appliqua dans sa jeunesse aux exercices des athlétes, à la (1) poësie, & à la peinture ; mais il les quitta bientôt pour se donner tout entier à la philosophie, & s'attacher uniquement à Socrate.

Procl. in im. Diog. Laërt. in Plat.

Val. Max. lib. 1. *c.* 6.

On peut juger de la galanterie de Platon, par cette épigramme qu'il composa à l'honneur d'une vieille courtisanne, nommée Archæanasse. *Je posséde Ar-*

(1) *Platon renonça à faire des vers, & brûla même ceux qu'il avoit composés, parce qu'il les trouva fort inférieurs aux vers d'Homére. Ælian. liv.* 2. *Variar c.* 30.

chaïanasse (1) *de Kolophon, dans les rides de laquelle les amours sont logés. O vous, qui avez été à portée de voir les attraits de sa plus charmante jeunesse, à quelles flammes ne fûtes-vous point exposés?*

Platon voïagea en Italie, pour y avoir des conférences, avec les disciples de Pythagore; il alla en Egypte, pour y apprendre la théologie (2) des prêtres; il se transporta en Perse, pour y consulter les mages; & son dessein étoit de pénétrer jusqu'aux Indes, pour y entendre les Gymnosophistes; mais les guerres qui survinrent en Asie, mirent obstacle à ce dernier voïage, & l'obligérent de retourner à Athénes. Il y établit son échole, dans un jardin appartenant à un citoïen, nommé (3) Academus, dont le nom a été immortalisé, pour avoir cédé ce terrain à Platon, & à ses disciples, qui prirent de-là le nom d'Académiciens.

Val. Max. lib. 8. c. 7. Cic. de finib. lib. 5.

Apul. dogm. Plat.

Platon composa sa philosophie de cel-

(1) Ἀρχαιάνασσαν ἴχω τὴν ἐκ Κολοφῶνος ἑταῖραν
Ἧς καὶ ἐπὶ ῥυτίδων ἕζετο δριμὺς ἔρως.
Ἆ δειλοὶ νεότητος ἀπαντήσαντες ἐκείνης
Προτοπλόου δι' ὅσης ἤλθετε πυρκαϊῆς.

(2) S. *Clément d'Alexandrie assûre que Platon étudia en Egypte sous un sçavant d'Héliopolis nommé Sechnuphis. S. Clem. Alex. Strom. lib.* 1.

(3) *Il y a des auteurs qui prétendent que cet Academus avoit été contemporain de Thésée, & que son nom étoit demeuré au jardin où Platon établit son échole.*

Apul.dogm. Plat. Diog. Diog. Laërt. in Plat.

les d'Héraclite, de Pythagore, & de Socrate. Il suivit Héraclite, dans la physique ; il se conforma dans la métaphysique à (1) Pythagore ; & il emprunta la morale de Socrate. Timon reprocha par quelques vers à Platon, qu'il étoit un plagiaire, & qu'il avoit pris son Timée dans les écrits des Pythagoriciens. Platon, dans ses dialogues, fait dire à Socrate plusieurs choses, ausquelles son maître n'avoit jamais pensé : & Diogéne de Laërce raconte que Socrate aïant entendu la lecture du dialogue de Lysis, s'écria : *O Hercule ! combien de mensonges ce jeune homme avance à mon sujet !*

Aul. Gell. lib. 3. c. 17.

Plutarch. in Dione.

Platon s'attira une facheuse affaire en Sicile. Dion plein d'ardeur pour la philosophie, crut bonnement que les discours de Platon feroient les mêmes impressions sur l'ame de Denys que sur la sienne : & dans cette vûë, il engagea le tyran à entendre Platon. La dissertation roula sur la vertu, & sur la véritable force de l'ame. Platon prouva qu'il n'y avoit point d'homme moins courageux & moins fort que le tyran. La conversation étant tombée ensuite sur la justice, le philosophe soutint que la vie des

(1) *D'autres ont dit que sa métaphysique étoit tirée de Mercure Trismégiste. Eugub. ap. Stanl. in Plat.*

hommes juſtes eſt la ſeule heureuſe, & que celle des hommes injuſtes eſt malheureuſe néceſſairement. Denys, quoiqu'il ſe ſentît convaincu, ne put ſoutenir ces diſcours; & il fut fort fâché que touts ceux qui étoient préſents, paruſſent touchés des raiſons du Philoſophe. Enfin tranſporté de colére, il demanda à Platon, *ce qu'il étoit venu faire en Sicile?* Platon répondit, *qu'il y étoit venu chercher un homme de bien. Comment*, répartit le tyran, *on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé. Ces diſcours*, ajoûta Denys, *ſont d'un vieillard oiſif. Les votres*, répartit Platon, *ſont d'un tyran.* Dion & les autres amis de Platon ne doutérent point que Denys ne ſe portât à quelque extrémité. C'eſt pourquoi ils renvoïérent promptement Platon, qui étoit fort aiſe de partir; & ils le firent embarquer ſur une galére à trois rangs de rames, qui ramenoit en Gréce le ſpartiate Pollis. Denys pria Pollis en ſecret, avec de très-grandes inſtances, de tuer Platon dans le voïage; ou, ſi cela lui faiſoit trop de peine, de le vendre au moins comme eſclave. *Car*, dit-il, *il ne lui en arrivera aucun mal, puiſque ſelon ſes maximes, étant homme juſte, il ſera auſſi heureux, eſclave que libre.* On dit que Pollis étant arrivé à Egine, y vendit Pla-

Diog. Laërt. in Plat.

ton, en conſéquence d'un decret des Eginétes, qui étant en guerre avec les Athéniens, avoient ordonné que tous les Athéniens, qui ſeroient trouvés dans leur île, ſeroient vendus comme eſclaves. Un marchand de Cyréne, qui avoit acheté Platon, l'aïant reconnu, le renvoïa à Athénes, & les Athéniens, pour témoigner leur joie du retour de Platon & leur reconnoiſſance envers le marchand, firent toucher à ce dernier une groſſe ſomme tirée du thréſor public. Platon retourna deux fois en Sicile, à la priére de Denys le jeune, & par conſidération pour Dion, au ſujet duquel il ſe broüilla depuis avec Denys. Comme il étoit près de s'embarquer, à la fin du dernier de ces voïages, Denys le jeune lui dit: *N'eſt-il pas vrai, Platon, que tu vas dire bien du mal de nous, quand tu ſeras à l'Académie avec tes Philoſophes?* à quoi Platon répondit: *A dieu ne plaiſe, que nous manquions aſſez de bons propos à l'Académie, pour y faire mention de vous.* Platon mourut ſubitement, dans un feſtin, le jour de ſa naiſſance, étant âgé de 81. ans, dans la premiére année de la 108. Olympiade. Il n'avoit point été marié.

Le ſtyle de Platon eſt fleuri, & (1) très-

(1) Quis enim uberior in dicendo Platone? Jovem aiunt Philoſophi, ſi Græcè loquatur

éloquent. Sa méthode eſt d'inſtruire bien plus par les exemples que par les préceptes : mais toute ſa doctrine eſt répandue, dans ſes dialogues, ſans ſuite, & ſans liaiſon. Il eſt même difficile de fixer un objet principal à chaque dialogue particulier. Il ſe contredit (1) en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Origéne, Proclus, & Marſile Ficin ont donné à preſque touts ſes ouvrages, des ſens figurés & myſtérieux : Serranus l'a expliqué d'une maniére plus naturelle & plus ſimple. Les expreſſions de géométrie, & les allégories fort fréquentes, le rendent très obſcur, & ſouvent inintelligible, ſur-tout dans ſa métaphyſique & dans ſa phyſique.

Diogéne le Cynique avoit demandé à Platon deux ou trois bouteilles de vin ; Platon lui en envoïa trois douzaines : Diogéne le rencontrant le lendemain, lui dit : *Quand on vous demande, Platon, combien font deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt* ; ſe mocquant ainſi de ſon ſtyle diffus & ſouvent peu juſte. Platon avoit défini l'homme *un animal à deux piés n'aïant point de plumes* : Diogéne prit un coq, le pluma, *Eraſm. apoph. D Laërt. Diog. Cy Diog. La in Diog. C*

ſic loqui. *Cic. in Brut.*

(1) Jam de Platonis inconſtantiâ longum eſt dicere. *Cic. de nat. deor. lib. 1.*

& l'apportant dans l'échole de Platon, dit à ſes diſciples : *Voilà l'homme de votre maître.* Un autre jour, Diogéne ſe mocquant de la doctrine des idées, dit à Platon : *Je vois bien la table & la bouteille ; mais je n'ai jamais vû leurs idées.* A quoi platon répondit : *C'eſt que Diogéne n'a pas les yeux qui peuvent appercevoir les idées.* Platon paroit peu ſçavant dans l'anatomie, lorſqu'il fait la deſcription du corps humain dans le Timée, en termes éloquents & magnifiques.

Diog. Laërt. in Plat.

Athénée l'accuſe d'avoir été envieux & médiſant. On a remarqué que Platon n'a pas nommé Xénophon une ſeule fois dans touts ſes ouvrages. Parlant de Cyrus, il conjecture que ce Prince fut mal élevé, parce qu'il donna lui-même une mauvaiſe éducation à ſes enfans ; & il ne fait aucune mention de la Cyropédie de Xénophon. Celui-ci ne dit de Platon autre choſe, ſinon que Socrate, en conſidération de Charmidès & de Platon, détourna Glauco de s'ingérer trop jeune dans l'adminiſtration des affaires publiques. Le ſilence mutuel de ces deux diſciples de Socrate fait connoître la jalouſie & le peu de liaiſon qui étoit entr'eux.

Athen. Deïpn. lib. 11.

Plat. de legib. lib. 3.

Xenoph. memorabil. lib. 3.

Speuſippus fils de Potoné ſœur de Platon, & ſon ſucceſſeur fit tort à la

Diog. Laërt. in Speuſip.

réputation de l'Académie, par l'avarice, qui lui faisoit exiger de grosses sommes de ses disciples. Xenocrate de Calcedoine tint l'echole apres Speusippus, auquel il succéda la 2. année de la 110. Olympiade. Il fit un mélange de la doctrine de Platon & de celle d'Aristote. Platon, à cause de son charactere lourd & austére l'avertissoit souvent de sacrifier aux Graces. Phryné, célébre courtisanne, ayant gagé de triompher de sa continence, & n'ayant pû en venir à bout, dit que sa gageure avoit été faite sur un homme & non sur une statuë. Il mourut la premiére année de la 116. Olympiade, âgé de 82. ans. Polémon, Cratés, & Crantor, qui se succédérent, ne firent aucun changement à la philosophie de Platon : mais Arcésilas, que Pomponius Mela (1) appelle *l'illustre prince de l'Académie*, poussa les doutes, & l'incertitude bien plus loin que Socrate, & que Platon. Il avoit été disciple de Crantor ; par sa nouvelle doctrine il fonda la seconde Académie. Il soutint *que tout* (2) *étoit incompréhensible ; que l'esprit humain n'avoit aucune régle, pour discerner la vérité ; que nous ne sçavions*

Suid. in voc. Ξενοκρ.

Val. Max. lib. 4. c. 3.

D'Arcésilas chef de la seconde Académie.

(1) Nihil affirmantis Academiæ clarissimum antistitem. *Pomp. Mel. lib.* 1.

[1] Πάντα ἀκατάλιπτα.

même pas, si nous ne (1) *sçavions rien : qu'aucune chose n'étoit ni vraie, ni vraisemblable ; qu'il falloit toujours suspendre son consentement.* Ainsi bien loin de déclarer jamais son sentiment, il ne vouloit même pas qu'on eût de sentiment.

Pour autoriser des propositions si insoutenables, il les attribuoit à Héraclite, à Parménide, à Socrate, & à Platon ; mais elles lui avoient été inspirées par Pyrrhon, auquel il s'étoit attaché, après avoir quitté Théophraste & Crantor. Il fut donc véritablement Pyrrhonien, quoiqu'il enseignât dans l'académie, & qu'il fît profession de reconnoître Socrate, & Platon pour ses maîtres. Il corrompoit leur doctrine, au lieu de la suivre : & il semble même que Platon ait prévû & qu'il ait voulu réfuter d'avance les excès d'Arcésilas & de Pyrrhon, par ce discours qu'il fait tenir à Socrate : *que comme celui, qui auroit été trompé par quelques hommes seroit injuste, s'il formoit la résolution de haïr tous les hommes, aussi celui qui ne peut découvrir quelques vérités, donneroit dans une extrémité vitieuse, s'il se portoit à re-*

Plat. in Hæden.

(1) Itaque Arcesilas negabat esse quidquàm quod sciri posset ; nè illud quidem ipsum quod sibi Socrates reliquisset. *Cic. Acad. quæst. lib. 1.*

jetter toute ſortes de vérités. Lorſque Démocrite, Socrate, Anaxagore, Empedocle &c. avoient dit, *que la vérité étoit cachée dans des ténébres impénétrables, qu'ils ne ſçavoient rien ſi ce n'étoit cela même qu'ils ne ſçavoient rien ; que la ſcience étoit le partage des dieux, & l'opinion celui des hommes ;* ils n'entendoient que les queſtions de métaphyſique & de phyſique, ſur leſquelles les Philoſophes ne pouvoient s'accorder : mais ils n'ont jamais prétendu, comme la ſeconde académie, ou comme les Pyrrhoniens, révoquer en douteles vérités des nombres & de la Géométrie, ni les premiers principes de la morale, ni en un mot, toutes ces vérités immuables & éternelles, qui ſont empreintes, pour ainſi dire, du charactére de l'évidence.

Cicéron traite Arcéſilas de ſéditieux, & dit, *que comme Tiberius Gracchus troubla le* (1) *repos public, dans un gouvernement tranquille, de même Arcéſilas renverſa touts les principes d'une philoſophie très-ſolide.*

Ariſton lui appliquoit plaiſamment le vers d'Homére, qui ſignifie, *que la chi-*

(1) Ut in optimâ republicâ Tiberius Gracchus qui otium perturbaret, ſic Arceſilas qui conſtitutam philoſophiam everteret. *Cic. Acad. quæſt. lib. 4.*

mére étoit lion par devant, dragon par derriére, & chévre par le milieu: Arcésilas étant, selon lui, Platon par-devant, Pyrrhon par derriére, & Diodore par le milieu; car sa philosophie étoit un Pyrrhonisme orné de l'éloquence de Platon, & fortifié de la dialectique de Diodore.

Arcésilas varioit continuellement dans ses discours, & dans ses enseignements; il n'avoit aucune opinion arrêtée, & ne (1) soutenoit jamais la même chose deux fois: il estimoit, que le pour & le contre pouvoit être défendu par des raisons également bonnes, & il regardoit comme un jeu d'esprit, de disputer tantôt pour un sentiment, tantôt pour un autre.

Quelqu'un ayant raillé Arcésilas, de ce que plusieurs de ses disciples quittoient son échole, pour suivre celle d'Epicure, au lieu qu'on ne voyoit aucun Epicurien se ranger au nombre de ses disciples: *Cela ne peut être autrement*, répondit-il; *vous ferez bien un chapon d'un coq, mais vous ne ferez pas un coq d'un chapon.*

Plutarch. de discrimin. & adulat.

Plutarque raconte qu'Arcésilas étant allé voir Apelle, peintre natif de Chio,

(1) Nunquàm fuit in Arcesilâ, ut unum bis diceret, neque putabat ingenioſi esſe viri in iiſdem permanere. *Cic.*

qui étoit malade, ce philoſophe lui dit: *Je vous trouve dans un état bien pauvre: il n'y a ici que les quatre élémens d'Empédocle.* En même tems, avançant la main, comme pour tâter ſi ſon lit étoit paſſablement bon, il gliſſa ſous le chevet vingt drachmes, ou dix livres de notre monnoie. Une ſervante, qui venoit de tems en tems dans la chambre du malade, ayant trouvé cet argent, & ayant appris au peintre cette bonne nouvelle, *voilà*, dit-il en riant, *un vol d'Arcéſilas.*

Lacyde Cyrénien lui ſuccéda. Arcéſilas né la premiére année de la 116. Olympiade, mourut âgé de 75. ans, la quatriéme année de la 134. Olympiade. *Stan. Arceſil*

Quelques efforts que faſſent les ſectateurs modernes d'Arcéſilas & de Pyrrhon, pour prouver que de toutes les diſpoſitions de l'eſprit, la meilleure à l'égard de la religion, eſt celle de ſuſpendre ſon conſentement à toutes les vérités naturelles; qu'un eſprit vuide de toute opinion eſt plus humble, & plus propre à recevoir les lumiéres de la foi; qu'un entendement libre de toute prévention eſt plus docile, qu'il eſt rempli d'une ſalutaire défiance de ſoi-même: il eſt clair que les doutes outrés, & cette incertitude générale, qui n'admet aucune vérité naturelle, ferment *Eſſ. Mont. de la the - le Vayer. de la de l'eſp h m.*

aux vérités ſurnaturelles tout
ſages pour arriver à notre ente
puiſque les vérités, même
ſont fondées ſur la certitude
ques faits, & ſur l'évidence
ques raiſonnements.

S. Aug. Retract. lib. 2. c. 1.

S. Auguſtin dit que par la g
miſéricorde de Dieu, il eſt ve
d'ôter de ſon eſprit ces doutes
ques, ſuivant leſquels toutes c
roiſſent également obſcures &

Tertull. de animâ c. 17.

nes. Tertullien fait ces reproc
philoſophes. *Que fais-tu, téméra
micien? tu renverſes tout l'ordre de
troubles toute l'œconomie de la natu
peins comme aveugle la providenc
qui, ſelon toi, pour rendre ſes ouvra
gibles, & habitables pour nous les
& nous en faire jouir, les a fait dép
ſens entiérement trompeurs, & de
ports pleins de menſonges.* Il aj
ne nous eſt pas permis de dou
fidélité des ſens, de peur que
doute auſſi en ce qui regarde le
& que l'on ne diſe peut-être, q
vû fauſſement Satan précipité
ou qu'il aura entendu fauſſe
voix du ciel, qui lui rendoit tém

De la troiſiéme Académie.

Suivant Diogéne de Laërce,
a fondé la troiſiéme Académie:
& S. Clément d'Aléxandrie ra

commencement à Carnéade : Sextus piricus joint Clitomaque à Carnéade ſon inſtitution. La différence de la nde & de la troiſieme Académie, t que la troiſieme avouoit qu'il y it des choſes vraies & fauſſes en elmêmes, mais que nous n'avions pas régles ſûres pour les diſcerner ; au que la ſeconde ne ſçavoit s'il y avoit de vrai. Carnéade eſtimoit auſſi, que ique nous ne connuſſions pas le vrai, s pouvions au moins demêler quelvraiſemblance ; au lieu qu'Arcéſilas ttoit toute vraiſemblance, auſſi bien toute vérité. Carnéade vouloit que rit demeurât ſuſpendu dans une égacertitude, non pas fondée ſur la natures choſes incompréhenſible en elle-ne, comme le croïoit Arcéſilas, mais l'imperfection de nos jugements. Cetroiſiéme Académie adouciſſoit donc ceu le pyrrhoniſme de la ſeconde. Mais elles s'accordoient en ce qu'elrejettoient également toute ſorte d'éence : ils alleguoient (toujours par maie de doute) que l'évidence ne pouvoit une régle de vérité, puiſque touts qui portent de faux jugements, : ſéduits par elle. C'eſt l'évidence qui le (1) les inſenſés, qui prête ſa clarté

Euſeb. lib. 14 præp. c. 8.

) *Quelle folie de comparer l'éclat de la vérité*

à l'yvreſſe, au délire, aux ſonges. Il eſt même à remarquer, que ceux qui ont l'eſprit enveloppé des ténébres de quelqu'un de ces accidents, ſont ceux qui ſe perſuadent, que l'évidence les éclaire davantage. Qu'ainſi le véritable philoſophe doit toujours être dans une juſte défiance, & dans une ſuſpenſion continuelle; de même que Zeuxis, trompé par le rideau peint dans le tableau de Parrhaſius, après avoir reconnu ſon erreur, eût douté en voïant un rideau véritable, ſi ce n'étoit point une peinture. Carnéade mourut la 4. année de la 162. Olympiade, âgé de 85. ans. Il eut pour ſucceſſeurs Clitomaque, enſuite Philon, puis Antiochus. Pendant qu'il étoit ambaſſadeur des Athéniens à Rome, il établit, en préſence de Galba & de Caton le Cenſeur, la néceſſité & la force d'une loi naturelle; & le lendemain, par une diſſertation contraire, il détruiſit tout ce qu'il avoit avan-

Stanl. in Carnead. Lucian. in Longæv.

Lactant. lib. 5. Inſtit. c.4.

aux nuages confus d'un ſonge ou de la démence ! Qui ne ſçait, par ſa propre expérience, que les idées & les perceptions d'un rêve ou d'un délire, ſont vaines, imparfaites, ſans liaiſon entr'elles; plus différentes de l'évidence, que l'ombre ne l'eſt de la réalité ? La régle de juger, appellée par les philoſophes, criterium veritatis, *eſt donc l'évidence; ou cette connoiſſance accompagnée d'une clarté, qui force l'eſprit à lui donner ſon conentement.*

té la veille. Il ne le détournoit pas de l'étude pour prendre ſes repas ; & Meliſſe, ſa femme, le faiſoit manger comme un enfant. *Val. Max. lib. 8. c. 7.*

Sextus Empiricus a encore diſtingué une quatriéme, & une cinquiéme Académie. La quatriéme fut fondée par Philon & Charmidès, ſucceſſeurs de Clitomaque. Cette quatriéme Académie ſe rapprochoit de plus en plus de l'ancienne, ou des ſentiments de Socrate ; car elle permettoit au philoſophe de ſe déterminer quelquefois par la vraiſemblance, à une opinion plutôt qu'à une autre ; de prendre parti pour ou contre ; & d'avoir plus de penchant pour certains ſentiments, que pour les ſentiments oppoſés. Elle admettoit un petit nombre de choſes compréhenſibles. Des quatrieme & cinquiéme Académies. *Sext. Empir. lib. 1. Pyrrhon. Hypotyp. c. 33.*

Enfin Numenius rapporte qu'Antiochus, qui fut le troiſiéme ſucceſſeur de Carnéade, fit de grands changements dans l'échole de l'Académie, en y introduiſant la doctrine de pluſieurs ſectes étrangéres. Cet Antiochus fut le chef de la cinquiéme Académie. Il ne paroit pas avoir jamais eu de ſyſtéme bien lié : comme il étoit véhément, ſubtil, & éloquent dans la diſpute, il attira dans ſon échole un grand nombre de diſciples. Il fit toujours profeſſion d'adhérer aux ſentiments *Sext. Empir. loc. cit.*

de Socrate, & de Platon ; mais il mêla avec la doctrine de l'ancienne Académie, & avec ſa méthode irréſoluë de diſputer, pluſieurs opinions des dogmatiques, & entr'autres pluſieurs déciſions des Stoïciens. Non content de faire paſſer ces dogmes dans l'Académie, il les attribuoit à Platon, ſoutenant que la doctrine des Stoïciens étoit émanée de l'ancienne Académie. Antiochus eut l'avantage de voir parmi ſes auditeurs, les plus illuſtres Romains, dont la mode étoit alors de voïager en Gréce, & de ſéjourner à Athénes, pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Ce qui fit beaucoup d'honneur à l'échole d'Antiochus, fut d'y avoir inſtruit, en même tems, Varron le (1) plus ſçavant des Romains, Lucullus le plus magnifique, & Cicéron le plus éloquent.

Ce dernier (2) avoit une déférence ſi parfaite pour Platon, qu'il avouë, *que la ſeule autorité de ce philoſophe ſuffiroit ſans apporter aucune raiſon, pour entraîner ſon*

(1) *Les plus ſçavants des Romains ont été Varron, Ovide, & Pline. Il y a beaucoup plus à apprendre du dernier ſeul que des deux autres.*

(2) Ut enim rationem Plato nullam afferret (vide quid homini tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret. *Cic. Tuſcul. quæſt. lib.* 1. Errare meherculè malo cùm Platone, quàm cùm iſtis vera ſentire. *Cic. Tuſc. quæſt. lib.* 2.

sentiment. Il l'appelle (1) *le Dieu de la philosophie.* Il observe que toutes les autres sectes, qu'il traite de (2) Plebéiennes, donnoient aux Académiciens le second rang : sur quoi il fait cette réflexion très-ingénieuse, *que celui, qui au jugement de* (3) *touts ses concurrents, mérite le second rang, est par là déclaré digne du premier.*

Quintilien (4) préfére Platon à touts les philosophes, pour la subtilité, & pour l'éloquence. Cicéron n'est pourtant pas si prévenu en faveur de Platon, qu'il ne reconnoisse (5) *que ce philosophe se perd souvent dans ses idées, au sujet de la géométrie, de la musique, des astres, & des nombres.*

(1) Plato quidàm quasi Deus philosophorum. *Cic. de nat. deor. lib.* 2.

(2) Licet concurrant plebeii omnes philosophi : sic enim ii, qui à Platone & Socrate & ab illâ Patritiâ familiâ dissident, appellandi videntur. *Cic. Tusc. quæst. lib.* 2.

(3) Philosophorum quis dubitat Platonem fuisse præcipuum, sive acumine dicendi, sive eloquentiæ facultate divinâ. *Quintil. lib.* 10. *c.* 1.

(4) Academico sapienti ab omnibus cæterarum sectarum, qui sibi Sapientes videntur, secundas partes dari, cùm primas sibi quemque vindicare necesse sit ; ex quo posse probabiliter confici, eum rectè primum suo judicio esse, qui omnium cæterorum judicio sit secundus. *Cic. ap. S. Aug. l. b.* 3. *contr. Academ. c.* 7.

(5) Plato in geometriâ, musicâ, astris & numeris, se contrivit. *Cic. de finib. lib.* 1.

Socr. hist. eccl. lib. 7. c. 15.

prenant pour prétexte qu'elle noit la discorde, entre l'archevêque rille & Oreste gouverneur d'Al l'assommérent, & mirent son pièces. Hypatie avoit formé le se faire Chrétienne, & elle fi par la contradiction qu'elle trou un Dieu immortel & mortel. point convertie à la foi, parce considéroit pas deux natures & qu'elle portoit trop loin le men de la raison dans les my P. Lupus à donné une lettre d' S. Cyrille, où elle marquoit *haitoit d'être Chrétienne, mais retenuë par la difficulté de croi d'un Dieu.* Tillemont regarde comme supposée, & comme de quelques Nestoriens.

Hist. eccl. t. 14. p. 276.

Les principaux commentateu ton ont été Maxime de Tyr, pereur Marc-Aurèle dans le siécle : Plotin dans le troisiéme re disciple de Plotin ; Jambliq de Porphyre dans le quatriéme Proclus dans le sixiéme.

La philosophie Platonicienne en vogue parmi les premiers Chrétiens.

Les premiers philosophes, Chrétiens, furent presque to niciens, à l'exemple de S. Just tien, d'Origéne. S. Augustin d sieurs endroits de ses ouvrages,

les auteurs prophanes, il n'en trouve aucun, avec lequel on puisse entrer (1) *en quelque sorte d'accommodement sur la religion, plus aisément qu'avec Platon* : & il donne aux Platoniciens le premier rang parmi les philosophes. Il ajoute *que Simplicius l'a félicité de n'avoir pas* (2) *fait son étude des ouvrages des autres philosophes, qui sont pleins de mensonges & de tromperies ; au lieu que les Platoniciens insinuënt par-tout la connoissance de Dieu & de son Verbe.* Eusébe a remarqué plusieurs endroits importants, sur lesquels Platon est aussi conforme à la sainte écriture qu'Aristote y est contraire ; comme sur le souverain bien, sur la providence, sur la création, sur les récompenses ou les punitions dans une autre vie. S. Augustin dit aussi qu'il s'est servi de plusieurs livres des (3) Platoniciens,

Le P... pin... Pla... ...istot... flex. ... phil. S. A... civit ... lib. 8.

Euse... 15. p...

(1) Paucis mutatis verbis atque sententiis, Christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. *S. Aug. de verâ relig. c. 4.*

(2) Gratulatus est mihi quòd non in aliorum philosophorum scripta incidissem plena fallaciarum & deceptionum, secundùm elementa ejus mundi : in istis autem omnibus insinuari Deum & ejus verbum. *S. Aug. lib. 8. Confess. c. 2.*

(3) *S. Augustin adresse à Dieu cette action de graces* : Procurasti mihi quosdàm Platonicorum libros, & ibi legi, non quidem his verbis, sed hoc idem omninò multis & multiplicibus

pour ſe faciliter l'intelligence de beaucoup de vérités Chrétiennes.

Euſeb. lib. 1. præp. c. 8. & 19.

Amelius Platonicien dit de S. Jean l'Evangeliſte : *Ce barbare ſe conforme à Platon mon maître, & il exprime bien l'idée de Dieu, par ces paroles, que le Verbe eſt de toute éternité, & que le Verbe eſt Dieu.* C'étoit l'ancienne doctrine d'Héraclite : elle avoit été empruntée par Héraclite & par Platon de Moyſe, qui a repréſenté la création de l'univers, comme l'effet de la parole de Dieu. S. Clément d'Alexandrie approuve le mot de Numénius, qui appelloit Platon (1) *le Moyſe Athénien.* S. Ambroiſe a cru que Platon avoit été inſtruit en Egypte par le prophéte Jérémie : opinion que S. Auguſtin avoit ſuivie, & dont il a reconnu l'erreur, parce que les tems de Jérémie & de Platon ne ſe rapportent pas. Euſébe place les prophéties de Jérémie, en l'Olympiade 37. & 38. & la naiſſance de Platon, en la quatriéme

Clem. Alex. strom. lib. 1.

S. Aug. de civit. Dei, lib. 8. c. 11.

ſuaderi rationibus, quòd in principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum. *S. Aug. lib. 7. Confeſſ. c. 9. Pluſieurs Platoniciens, au tems de S. Auguſtin, avoient puiſé une partie de leurs écrits, dans les ouvrages des Chrétiens.*

(1) Μωσῆς Ἀττικίζων. *Ariſtobule & Joſeph l'hiſtorien ont dit que Platon avoit ſuivi, en pluſieurs choſes, la ſainte écriture. Ariſtob. ap. Euſeb. lib. 9. c. 6. Joſeph. contr. Apion. lib. 2.*

(1) année de la 88. Olympiade. En donnant à Jeremie plus de 40. ans de vie, depuis qu'il commença à prophétiser, il y auroit de sa mort à la naissance de Platon environ cent soixante ans. Platon est mort soixante ans avant la version des Septante ; mais il peut avoir eu plusieurs notions de la sainte ecriture, par les entretiens qu'il eut avec les Juifs repandus en Egypte, ou par quelque version Grecque, anterieure à celle des Septante. S. Irénée a souvent allegué l'autorité de Platon, contre les heretiques ausquels il le préfére. Le cardinal Bessarion montre combien S. Denys & autres theologiens l'ont estimé, emploiant ses passages à l'explication des mysteres de la foi.

S. Aug. de [illegible] lib. [illegible]

S. Iren. adversus hæres. lib. 3. c. 25.

Bessar. in calumn. Plat. lib. 2.

Il se trouve, d'un autre côté, plusieurs Péres de l'eglise fort contraires à la philosophie de Platon. Tertullien (2) le décrie, pour avoir fourni des armes aux hérétiques ; Lactance & Arnobe le censurent avec vehémence ; S. Chrysostome dans la preface des homélies sur S. Matthieu, le traite de visionnaire ; S. Epiphane prétend que son échole a été

La philosophie Platonicienne decriée par plusieurs peres de l'eglise.

(1) *La naissance de Platon, comme nous l'avons remarqué après Stanley, se rapporte à la premiére année de cette même Olympiade* 88.

(2) Philosophi patriarchæ, ut ità dicam, hæreticorum. *Tertull. de anim. c.* 3.

un écrit intitulé : *Sentimens différens de ceux de Platon*. Dans tout cet ouvrage, la philosophie de Platon est preferée à celle d'Aristote, & l'auteur fait voir que Platon a toujours tenu le premier rang, parmi les philosophes, jusqu'à Averroës. George Scholarius, qui fut depuis patriarche de Constantinople, & connu sous le nom de Gennadius, Theodore Gaza, & George de Trebyzonde, qui est aussi appelle Trapezonce, défendirent avec chaleur la doctrine d'Aristote.

Le cardinal Bessarion, quoiqu'il se montrât tout Platonicien, porta les esprits à se concilier, ou du moins à bannir l'aigreur de leurs disputes, & il écrivit une lettre, qui contribua beaucoup à ramener le calme & la paix. Marc archevêque d'Ephese, pour donner hautement la preference à Aristote sur tous les philosophes ses concurrents, s'efforçoit de faire paroître les opinions Péripatéticiennes conformes en tout au Christianisme. Le cardinal Bessarion beaucoup plus modéré, élevoit Platon au-dessus d'Aristote, avoüant en même tems, qu'il s'en (1) falloit bien que

(1) Itaque non est consilium laborare ut Platonem Christianum fuisse ostendamus, quem-

Platon n'eût atteint aux vérités de la foy ; & faiſant voir ſeulement que les Péres de l'égliſe avoient marqué beaucoup plus d'eſtime pour Platon que pour Ariſtote.

Dans le ſiécle ſuivant, Bernardin Donat de Vérone ſembla vouloir renouveller la querelle, par un dialogue latin intitulé, *de la différence de Platon & d'Ariſtote*. Les ſçavants d'alors ſe trouvérent dans la diſpoſition d'imiter le cardinal Beſſarion ; ils s'appliquérent à éteindre le feu de la diſcorde, & il parut pluſieurs traités, pour accommoder les deux partis, ou donner aux principaux points de la diſpute, des explications dont l'un & l'autre parti puſſent être ſatisfaits.

Marcile Ficin a le plus contribué à faire revivre la philoſophie de Platon, en traduiſant ſes ouvrages, & ceux des Platoniciens les plus renommés, comme Plotin, Alcinoüs, Jamblique. Mais il a fait plus de tort que d'honneur à cette philoſophie, par les excès dans leſquels il eſt tombé, en diſant, *que le dialogue de Criton eſt le ſommaire de la morale Chrétienne, que la doctrine de Pla-*

admodùm de Ariſtotele facit adverſarius, &c. *Beſſar. lib. 2. contr. calumniat. Platon.*

ton renferme le myſtére de la ſainte Trinité, & que c'eſt un decret de la providence divine, que les eſprits les plus incrédules, & rebelles à l'autorité de l'écriture ſainte, ſoient obligés de céder aux raiſons de Platon.

Ficin n'eſt pas le ſeul, qui ait donné à Platon ces louanges exceſſives. On a prétendu trouver le ſacrement de pénitence dans le dialogue de Phœdon, & le myſtére de la ſainte Trinité dans le dialogue de Gorgias, & dans l'épitre à Denys. S. Juſtin, & S. Clément d'Alexandrie accordent eux-mêmes à ce philoſophe quelque notion de ce myſtére. Euſébe fait un détail de la conformité de la doctrine Platonicienne, avec la ſainte écriture. S. Clément d'Alexandrie ajoute que J. C. eſt déſigné, dans Platon, par ſa qualité de fils de Dieu. Mais c'eſt faire trop d'honneur à ce Philoſophe, qui, dans les écarts métaphoriques de ſon ſtyle pompeux, a paru déſigner bien des choſes qui lui étoient inconnuës. S. Cyrille trouve auſſi que les Platoniciens ont parlé très-diſtinctement de la ſainte Trinité : ce qui ſe rapporte aux Platoniciens, qui avoient écrit depuis le Chriſtianiſme. Si Platon enſeigne, dans le Timée, que Dieu a

Huet. Alnet. quæſt. lib. 2. c. 3. & 20.

Ib. lib. 2. c. 3.

S. Juſt. apol. lib. 2. Clem. Alex. ſtrom. lib. 5.

Euſeb. præpar. evang. lib. 11. c. 10.

Clem. Alex. loc. cit.

S. Cyrill. adverſ. Julian. lib. 8.

(1) engendré un Dieu très-puis
parce qu'il étoit prévenu d
commune aux philosophes an
ont appellé le monde un di

Plat. de rep. lib. 2.

On a appliqué au Sauveur
que Platon fait de l'homme
qu'il introduit Socrate cherc
de la perfection & de la plus
tu, & qu'il lui fait tenir ce
*Que comme de touts les mécha
là seroit le plus méchant, qui
bien couvrir sa malice, qu'il p
homme de bien, & jouiroit pa
de tout le crédit que peut donn
de même le plus vertueux dev
difficulté celui, à qui sa vertu
sa perfection la jalousie de to
mes, en sorte qu'il n'ait pour
conscience, & qu'il se voie ex
sorte d'injures, jusqu'à être f
taché à une croix.*

Sur ce que Platon a dit q
gle équilatéral est de toutes
la plus approchante de la
premiers Chrétiens lui ont a
idée quoiqu'imparfaite de la
nité. Mais il n'y a rien que

(1) *Platon, dans le Timée, ap
un Dieu très-heureux, engendré
composé de natures différentes.*

[illegible] & même de [illegible] cet-
xplication de la [illegible] par le [illegible]
equilateral, dont le premier [illegible]
ie, suivant Plutarque, l'exemplaire
le père, le second la matière ou la
re, & le troisième l'enfant ou le mon-
Platon a donné à Dieu la figure d'un
ngle, avec ce même esprit de [illegible]
& d'erreur, qui portoit Zenon, &
ophane : à faire la divinité de fi-
e ronde : & Pythagore a représenté
ivinité sous l'emblême d'un quarré,
e que disoit-il, *les angles & les côtés*
ts & égaux sont les symboles d'une force
le & permanente. Platon semble dis-
uer en trois la nature divine, &
ibuer trois causes différentes à trois
es d'effets. Rien n'est moins com-
nensible, ni moins appliquable au
stere de la très-Sainte Trinité.

Dacier, dans la vie de Platon, at-
uë à ce sublime philosophe quelque
noissance de l'Incarnation & de la
ion du Sauveur ; mais touts ses
eurs ne l'admirent pas autant que
ier. On le trouve obscur, confus,
pli de fables & de visions. Le ha-
l seul a produit les termes, qu'on
t appliquer aux vérités Chrétiennes.

) Deum conglobatâ figurâ. *Cic. Acad. quæst.*
4.

Platon s'en plaignoit, en d
rué contre nous, comme les p
contre leurs mères. Elien pot
cette penſée, obſerve que
donnent des coups de pié
res, lorſqu'ils ſe ſentent f
raſſaſiés de leur lait. Il ajo
tote éleva une échole dan
pour contrequarrer celle
Elien raconte ailleurs qu'A
déplu à Platon, par ſon
ſes railleries, & que Plato
repris publiquement. Diogé
& Elien ont écrit qu'il ét
rieux de parûre.

Ælian. Variar. lib. 4. c. 9.

Ælian. Variar. lib. 3. c. 19.

Ap. Patrit. diſc. Perip. t. 1. l. 1.

L'auteur ancien de la v
ſoutient que ce fondateur
Péripatéticienne n'érigea (1)
Lycée, non ſeulement qu'a
de Platon, mais même qu'a
de Speuſippe ſucceſſeur de
riſtote avoit demeuré huit a
doine auprès d'Alexandre,
ſon précepteur. Ce ne fut

Diog. Laërt. in Ariſtot.

(1) *Ariſtote, dans ſes écrits, a*
Ecrine de Platon en pluſieurs chefs
idées, ſur le projet de ſa républiq
pour la mémoire de ſon maître la
le pas nommer, lorſqu'il a contred
au lieu qu'il nomme les autres ph
réſumant.

retour qu'il enſeigna pendant 12. ans dans le Lycée, qui lui fut donné par les magiſtrats d'Athenes, pour y aſſembler ſes diſciples. Le Lycée étoit un terrein, que Pericles avoit fait ſervir aux exercices militaires. *Suidas & al. Auteurs.*

Les diſciples d'Ariſtote furent nommés *Péripatéticiens*, du mot Grec, qui ſignifie *ſe promener*, parce que la coutume d'Ariſtote, étoit de leur donner ſes leçons, en ſe promenant avec eux. Ce philoſophe donnoit deux ſortes de leçons, les interieures, ou les plus ſavantes, réſervées aux diſciples choiſis; ces leçons ſe faiſoient le matin; & les extérieures, qui étoient plus a la portée du commun de ſes diſciples, il faiſoit ces leçons l'après-dînée. Etymologie de Peripatéticien. *Aul. Gell. noct. attic. lib. 20. c. 5.*

Ariſtote étoit né à Stagyre, la premiére année de la quatre-vingt dix-neuviéme Olympiade, 384. ans avant J. C. Cette (1) patrie d'Ariſtote étoit anciennement une ville de Thrace, mais il doit être regardé comme Macédonien, *Apollod. ap. Diog. Laert. in Ariſt.*

(1) *Stagyre fut rétablie par Alexandre, parce qu'elle étoit la patrie d'Ariſtote; & l'on y célébroit une fête en l'honneur d'Ariſtote. Diog. Laërt. & Ammon. in Ariſtot. Ælian. lib. 3. Variar. c. 17. Quoique Plutarque attribuë le rétabliſſement de Stagyre, non a Alexandre, mais à ſon pére Philippe, toûjours en conſidération d'Ariſtote. Plutarch. in Alex.*

parce que lorsqu'il fut né à Stagyre, cette ville faisoit partie du royaume de Macédoine. Il descendoit de Machaon fils d'Esculape. Nicomachus pere d'Aristote fut premier medecin d'Amyntas roi de Macédoine, pere de Philippe, & aïeul d'Alexandre. Quelques Rabbins, par une erreur grossiere, ont prétendu qu'Aristote étoit de leur nation.

Bibliath. Rabbinic. t. 1. p. 471.

Athen. Deipnos. lib. 8. c. 6.

Aristote est traité par Athenée d'homme fort adonné à la bonne chere & aux plaisirs de la table. Ayant dissipé son bien par ses débauches, il fut soldat puis il fit pour subsister, un petit trafic de poudres de senteur, & de remédes qu'il débitoit à Athénes.

Ælian. lib. 5. Variar. c. 9.

S'étant ensuite appliqué à la philosophie, & y ayant acquis une grande réputation, Philippe le fit venir à Pella, capitale de la Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre, en la quatriéme année de la cent huitiéme Olympiade, & il en continua les fonctions jusqu'a ce qu'Alexandre succéda à son pére, la premiére année de la cent onziéme Olympiade.

Apollod. ap. Diog. Laërt. in Aristot.

Rien n'est plus flatteur que la lettre écrite à Aristote par Philippe, au sujet de la naissance d'Alexandre. *Philippe à Aristote, Salut. Je remercie moins les dieux de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait*

Aul. Gell. lib. 9. c. 3.

naître dans un tems où il ſera à portée de recevoir vos inſtructions. J'eſpère qu'élevé par vous, il ſe rendra digne & du ſang dont il ſort, & de la monarchie qui lui eſt deſtinée. Ariſtote fut très-puiſſant, & en grande faveur à la cour de Macédoine. Après avoir demeuré un peu plus de huit ans auprès d'Alexandre, il plaça, auprès de ce monarque, Calliſthéne ſon (1) petit neveu, pour le ſuivre dans ſes expéditions.

Ariſtote étoit un peu bégue : il avoit les yeux petits, & les jambes fort maigres. Il étoit ſi appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit à la main une boule d'argent au-deſſus d'un baſſin d'airain, pour ſe réveiller au bruit, que cette boule faiſoit en tombant, lorſqu'il ſe laiſſoit aller au ſommeil. Alexandre le grand ſon diſciple imita cette ardeur pour le travail, & mit en pratique (2) la même méthode de réſiſter au ſommeil. *Diog. Laërt. in Ariſtot.*

Alexandre aïant appris en Aſie, qu'Ariſtote avoit publié dans ſes écrits, les

(1) *Calliſthéne étoit fils d'Hero, niéce d'Ariſtote, fille de ſon frere. Plutarch. in Alex.*

(2) Alexander, æneâ conchâ ſuppoſitâ, brachio extrà cubile porrecto, pilam tenebat argenteam, ut cùm nervorum vigorem ſopor laxaſſet infuſus, tinnitus ſomnum abrumperet. *Amm. Marcell. lib. 16. c. 5.*

ſciences les plus ſecretes, appellées *acroamatiques*, comme devant être appriſes de la bouche du maître, il lui en fit des reproches, dans cette lettre rapportée par Plutarque. *Alexandre à Ariſtote ſalut. Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes ſi les hautes ſciences, dont tu m'as inſtruit, deviennent communes ? Ne ſçais-tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au-deſſus des hommes par la ſcience des choſes ſublimes & excellentes, que par la puiſſance ? Adieu.* Ariſtote s'excuſa *ſur ce qu'il avoit publié ces traités, ſans les publier.* En effet ſes livres de Métaphyſique ſont d'une telle obſcurité, qu'on n'y peut rien apprendre, & qu'ils ne ſont propres qu'à réveiller les idées des perſonnes déja inſtruites.

Plutarch. in Alex. Aul. Gell. lib. 20. c. 5.

Il arrive ſouvent que cette jalouſie eſt un obſtacle au progrès des ſciences. Fénelon repréſente en vain *que le beau ne perdroit rien de ſon prix, quand il ſeroit commun à tout le genre humain ; qu'il n'en ſeroit que plus eſtimable ; que la rareté eſt un défaut & une pauvreté de la nature ; que les raions du ſoleil n'en ſont pas moins un grand thréſor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers.* Ces réflexions ſi nobles, ſi déſintéreſſées, ſi vraies, ne changeront

Réfl. ſur la Gramm. la Rhétor. &c.

l'opinion générale, que ce qui eſt rare, ſera toujours plus eſtimé.

riſtote fut ſoupçonné, quoiqu'ab- , d'avoir eu part à la conjuration rmolaüs, & de Calliſthéne, & il iſgracié. Arrien, Pline (1) & Xiphi- émoignent qu'il paſſa, pour avoir complice de la mort d'Alexandre. e le charge même d'avoir indiqué orne de mule, comme la ſeule ma- capable de contenir, & de tranſ- er l'eau de la fontaine du Styx, en- e par Antipater à ſon fils Caſſan- , pour empoiſonner ce monarque. oit en punition de ce crime, que pereur Caracalla vouloit faire ſup- ier & bruler touts les ouvrages d'A- te. Plutarque traite ces ſoupçons de bruits, & il juſtifie Ariſtote, ſur u'il ne ſe trouva aucune marque de on dans le corps d'Alexandre. L'hu- r extravagante de Caracalla ne laiſ- ucune autorité à ſon témoignage; s ſoupçons contre Ariſtote en par- ier, ſont d'autant plus foibles, qu'il

Ariſtote accuſé d'avoir été complice de la mort d'Alexandre.

Xiphil. & Dion. lib. 77. Arrian. lib. 7.

Plutarch. in Alex.

Ungulas tamen mularum repertas, neuliam ullam materiam quæ non perrodeà veneno Stygis aquæ, cùm id dandum andro Magno Antipater mitteret, memoignum eſt magnâ Ariſtotelis infamiâ exatum. *Plin. lib. 30. c. 16*

est fort incertain en tout qu'Alexandre ait été empoisonné, & que plusieurs (1) ont attribué sa mort à l'excès d'une débauche de table.

Q. Curt. lib. 10. Diod. Sic. lib. 17. Arrian. lib. 7.

Différentes opinions sur la mort d'Aristote.

Aristote fut accusé d'une espéce d'idolatrie singuliére. Sa passion pour sa femme Pythaïs le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, & à lui rendre le même culte après (2) sa mort, que les Athéniens rendoient à Cérés. Quelques auteurs ont écrit qu'étant poursuivi à ce sujet, par

Athen. Deipn. lib. 15.

Eumel. ap. Diog. Laërt. in Aristot.

(1) Alexandrum Herculanus ac fatalis Scyphus condidit. *Sen. epist.* 83.

Philo Heracleota, libro de miraculis in Scythiâ, tradit asinos cornibus præditos reperiri, quæ hanc aquam (Stygii fontis) ferant, ac tale cornu Alexandro Macedoni à Sopatro datum fuisse, idque etiàm Delphis cùm hoc epigrammate positum :

Σοὶ τόδ' Ἀλέξανδρος Μακεδὼν κέρας ἄνθετο, Παίαν,
Κάνθωνος Σκυθικοῦ κρῆμα τι δαιμόνιον.
Ὃ Στυγὸς ἀχράντου λουσηΐδος οὐκ ἐδαμάσθη
ῥεύματι, βάσταξεν δ' ὕδατος ἡνορεήν.

Alexandre de Macédoine te consacre, ô Apollon, cette corne d'un âne de Scythie, qui a une qualité surprenante : car elle peut contenir l'eau de la fontaine de Styx, & résister à toute sa violence. Il est fort vraisemblable que cette offrande faite par Alexandre au temple de Delphes, fut le fondement de l'opinion qui s'est répanduë que ce roi avoit été empoisonné par une eau qui ne pouvoit être contenuë que dans la corne de pié de mule.

(2) *Aristote veuf de Pythaïs se remaria à Herpylis Athénienne. Stanl. in Aristot.*

Eurymedon

Eurymédon Prêtre de Cérés, la crainte des Athéniens le porta à s'empoisonner: d'autres rapportent qu'il s'enfuit à Calcis ville d'Eubée, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de sa retraite, *qu'il avoit voulu épargner aux Athéniens un second crime contre la philosophie*, faisant entendre la condamnation de Socrate, & le danger que lui-même avoit couru. Hesychius, assûre *que non seulement il y eut arrêt de mort contre lui, mais que l'arrêt fut même exécuté, & qu'Aristote avala de l'aconit, dont il mourut.*

Ælian. variar. lib. 3. c. 36.

Hesych. in Aristot.

S. Justin, & S. Grégoire de Nazianze ont cru, qu'Aristote étoit mort de déplaisir, de n'avoir pu comprendre la cause du flux & du reflux de l'Euripe; sur quoi Cœlius Rhodiginus & quelques autres ont inventé cette fable, qu'Aristote se précipita (1) dans l'Euripe, en disant: *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre.* On doit être fort réservé à ajouter foi à ces sortes d'histoires, à cause du penchant que les hommes ont toujours eu à attribuer une fin extraordinaire à ceux qui ont laissé un nom fort illustre.

S. Justin, cohort. ad Græc. S. Greg. Naz. orat. 3.

Cœl. Rhod. lib. 29. c. 8.

(1) *Cœlius Rhodigmus fait dire à Aristote en mourant*: Causa causarum miserere mei. *Cal. Rhod. lib.* 17. *c.* 34.

u prophéte, plus du prophéte que de Dieu. Géorge de Trébyzonde avoit fait un livre entier *des conformités de la philosophie d'Aristote, avec l'écriture sainte.* Baronius rapporte que les Carpocratiens rendoient aux images de J. C. de Pythagore, de Platon & d'Aristote, le même culte, que les Payens rendoient aux idoles. Macrobe (1) dit *qu'il ne peut pas être d'un sentiment différent de celui d'un philosophe, que la nature approuve en tout.* Quelques auteurs ont écrit, qu'il y avoit des églises en Allemagne, où on lisoit la morale d'Aristote, au lieu de l'évangile. Mais ce fait paroit fort suspect, aïant été avancé par des Calvinistes, qui ont voulu faire honneur à la réformation, d'avoir corrigé cet abus.

Baron. nal. ad 120.

Le docteur Sepulveda a soutenu publiquement & par écrit, l'opinion qui place Aristote parmi les bienheureux. Le P. Gretser est de même sentiment, quoiqu'il reprenne la façon de s'exprimer de Sepulveda, comme trop affirmative. Cœlius Rhodiginus donne à Aristote quelque notion du Messie, & du mystére de l'Incarnation, & une parfaite contrition à l'article de la mort, avec des larmes

Cœl. dig. lib. c. 34.

(1) Non possum non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa natura dissentit. *Macrob. Saturnal. lib. 7. c. 6.*

pleines de douleur & d'eſpérance, qu'il offrit au ſouverain être, en implorant ſa miſéricorde. Mais cette contrition & cette priére paroiſſent peu vraiſemblables. Son teſtament prouve qu'il n'avoit pas l'eſprit dégagé des erreurs de l'idolatrie, aïant ordonné qu'on l'acquittât d'un vœu fait à Jupiter pour la ſanté de Nicanor, & qu'on fît quatre animaux de pierre de quatre coudées chacun, pour être placés dans les temples de Jupiter & de Minerve, dans la ville de Stagyre. Il n'a rétracté aucune de ſes erreurs, dont les principales ſont injurieuſes (1) à la divinité. Dans ſa métaphyſique, il repréſente Dieu comme aſſujetti aux loix de la nature, & ſans prévoïance des choſes d'ici-bas : il ajoute que la providence divine ne s'étend pas aux choſes ſublunaires, c'eſt-à-dire, à tout le monde habité, & à cette partie de l'univers, qui eſt compriſe entre le centre de la terre, & la région de la lune. La mortalité de l'ame réſulte des principes qu'il établit, quoiqu'il la déclare immortelle dans ſes livres de l'ame. Il a ſoutenu l'impoſſibilité de la création du monde, fondé ſur cet axio-

(1) Ariſtoteles tàm callidè mundi ortum, & animæ præmia, & Deos, & dæmones ſuſtulit, ut hæc omnia apertè quidem diceret, arguì tamen non poſſet, *Cardan. de ſapient. lib. 3.*

me, *Qu'on ne fait rien de rien*, d'où il conclut que le monde eſt éternel. Comment Marc d'Ephéſe pouvoit-il faire un Chrétien de ce Philoſophe ? Et comment le Juif Ariſtobule avoit-il, ſelon le témoignage de S. Clément d'Alexandrie, compoſé pluſieurs ouvrages pour prouver que la doctrine d'Ariſtote avoit beaucoup de conformité à la loi de Moyſe & aux écrits des prophétes. *Clem. Alex. Strom. lib.*

Caſaubon remarque dans ſes notes ſur Diogéne de Laërce, qu'il n'y a jamais eu que des ſophiſtes & de petits ſçavants, qui aïent mal parlé d'Ariſtote. Cependant cet illuſtre philoſophe a été peu eſtimé de Jean-François Comte de la Mirandole, dans ſon traité de la vanité de la doctrine des Gentils ; par François Patritius, dans ſes diſcuſſions Péripatétiques, par Vivès, dans les cauſes de la corruption des arts ; par Bodin dans ſa république ; par Bacon, Galilée & Gaſſendi, dans leurs traités de philoſophie ; & par le plus grand nombre des philoſophes modernes. En général, Ariſtote eſt preſque abandonné, & l'on conſulte bien peu ſes ouvrages. Ariſtote peu eſtimé de pluſieurs ſçavants.

Jean François Pic Comte de la Mirandole, Gaſſendi & d'autres auteurs ont relevé des fautes d'Ariſtote dans la géographie, l'aſtronomie, l'anatomie, dans Fautes relevées dans Ariſtote.

l'explication des météores, dans l'hiſtoire des animaux. Galien le reprend d'avoir établi le principe des nerfs dans le cœur: Ariſtote ne s'eſt pas moins trompé, lorſqu'il a écrit *qu'il n'y a point d'artére dans le foie; que le Danube prend ſa ſource dans les Pyrénées.* Tantôt il eſt d'avis dans le ſecond livre du ciel, chapitre ſecond, que le pôle auſtral eſt le ſupérieur: tantôt il croit dans le ſecond livre des météores, chapitre premier, que les terres ſeptentrionales ſont les plus élevées. Sa phyſique eſt remplie d'explications vuides de ſens, & d'un langage qui ne ſignifie rien: comme lorſqu'il dit *que la matiére a un deſir & un empreſſement naturels de ſe perfectionner par la forme, & que les formes ſont des ſubſtances qui ſubſiſtent par elles mêmes;* ou lorſqu'il prétend expliquer les opérations de la nature *par des qualités occultes, & des vertus ſpecifiques.* Galien avance qu'Ariſtote a tiré d'Hippocrate, tout ce qu'il y a de bon dans ſa phyſique: &Cardan ſoutient qu'il ſe trouve des fautes groſſiéres dans l'hiſtoire des animaux, que pluſieurs ont regardé comme le meilleur ouvrage de cet ancien philoſophe. Ariſtote dans le troiſiéme livre du ciel, place ſans aucun fondement *une ſphére du feu élémentaire au-deſſus de la lune.* Il avance au ſecond livre des météores, *que la terre eſt inhabitable ſous l'équateur.* Il ap-

n.
ver.
37.

uve dans ſes politiques, *que les enfants conſtitués ſoient mis à mort*, & il con- le *de faire avorter les femmes*, pour er la trop grande multiplication des iens. Son obſcurité l'a fait comparer à la Seiche, qui répand autour de ſoi liqueur noire pour ſe cacher. *Oppian. de pisc. lib. 3. v. 156.*

ıvicenne, ſuivant quelques auteurs, aſſez patient, pour lire quarante fois livres de métaphyſique d'Ariſtote, les entendre, juſqu'à ce qu'un com- ıtaire Arabe, qui lui tomba heureu- ent entre les mains, lui en expli- le ſens.

a philoſophie d'Ariſtote n'a pas cet t de ſtyle, ni cette élévation des ſes métaphyſiques de Platon, qui voit bien avoir rapporté le goût de phaſe & des allégories, de ſes voïa- parmi les Orientaux. Ariſtote a écar- s fables, dont Platon avoit rempli crits. Il l'emporte ſur Platon pour la ique, principalement dans l'hiſtoire nimaux. Il excelle dans la logique; eſt en tout plus méthodique & plus lier que Platon. Mais il eſt, comme maître, rempli de contradictions lui-même, ſur les ſujets les plus im-

) Atramentum ſepiæ more inſperſit. *Theſp. Parm. diſcuſſ. Perip. t. 1. lib. 13.*

portants, tels que la nature & les attributs de l'ame, la politique, les meilleures formes de gouvernement &c.

De Théophraste.

Le ſucceſſeur d'Ariſtote dans le lycée, a été Théophraſte d'Eréſe, ville de l'iſle de Lesbos. C'eſt lui dont il nous reſte des charactéres traduits par la Bruyére, à la tête des charactéres de ce ſiécle. Il ſe nommoit Tyrtame, mais ſon éloquence lui fit donner le nom (1) de Théophraſte. Il paſſa ſa vie à Athénes; & Cicéron, dans le livre des orateurs illuſtres, fait mention de la douceur de ſon ſtyle. Il lui arriva cependant une avanture un peu mortifiante. Après avoir vieilli à Athénes, il demanda le prix de quelque légume, à une vendeuſe d'herbes dans le marché: *O étranger*, lui répondit cette femme, qui s'apperçut qu'il lui manquoit je ne ſçais quoi d'Attique. Théophraſte connut ainſi que la plus longue application ne pouvoit acquérir, ce que la nature donnoit aux perſonnes mêmes les plus viles, parmi ce peuple poli. Cet exemple a été ſouvent cité pour faire valoir le bon goût & le diſcernement délicat, qui régnoient à Athénes juſques dans la populace. Mais je ne trouve pas ce trait déciſif: nos vendeuſes d'herbes diſtingueroient fort bien, non-ſeulement

Strab. lib. 13. Diog. Laërt. in Theophr. Heſych. de philoſ.

Cic. de clar. oratorib. Quintil. lib. 8. c. 1.

(1) *Théophraſte en Grec ſignifie parleur divin.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Téophraſte, ne lui marqua a
cette accuſation, que de l'affe
l'eſtime. Il fut chéri de Caſſa
régna en Macédoine après A
d'Alexandre le grand ; il eut
aux bonnes graces du roi d'Eg
lémée, fils de Lagus.

Diog. Laërt. in Theophr. Cic. Tuſc. quæſt. lib. 3.

Théophraſte parvint à l'âge
& Cicéron rapporte que ce p
en mourant, ſe plaignit de
de ce qu'elle avoit accordé aux
& aux cerfs une vie ſi longue &
au lieu qu'elle avoit borné les
une vie très-courte, dont le pe
leur ôtoit le moïen d'atteindr
fection des ſciences & des art
de Laërce fait l'énumération
deux cents traités différents
par Théophraſte. Straton de
que, qui ſuccéda à Théophr
année de la 123. Olympiade
le Lycée pendant 18. ans.

Sort des écrits d'Ariſtote.

Ariſtote avant que de mo
confié ſes écrits à Théophra
tranſmit à Nélée diſciple d'A
depuis le ſien. Athénée rappor

Athen. Deipnoſ. liv. 1.

lémée Philadelphe acheta de
ouvrages d'Ariſtote, mais ce
corde pas avec les récits de St
Plutarque, & il eſt vraiſembla
ce bruit fut répandu, pour faire

la bibliothéque de Ptolémée, dont on ſçait combien ce prince étoit jaloux ; ou que Nélée vendit des écrits ſuppoſés pour être mis dans cette bibliothéque ; ce qui arrivoit fréquemment alors ; ou, comme le croit François Patritius, qu'il avoit un double exemplaire des écrits d'Ariſtote, qu'il en vendit un pour la bibliothéque d'Alexandrie, & qu'il garda l'autre par-devers lui. Ses héritiers groſſiers & ignorants, dans la crainte que ces livres ne leur fuſſent enlevés pour la bibliothéque de Pergame, pour laquelle on faiſoit de grandes recherches, les cachérent dans un caveau, où ils reſtérent abandonnés à l'humidité, aux mites & aux vers. Longtems après, les ouvrages d'Ariſtote furent vendus à un Athénien nommé Apellicon, qui étant plus curieux de livres que véritablement philoſophe, remplit mal les lacunes que l'humidité & les vers avoient faites ; & y introduiſit quantité de fautes. Sylla s'étant rendu maître d'Athénes, environ deux cents cinquante ans après la mort d'Ariſtote, s'empara de la bibliothéque d'Apellicon, & fit tranſporter à Rome les écrits d'Ariſtote, avec ceux des autres philoſophes qu'Apellicon avoit raſſemblés. Un grammairien nommé Tyrannion, qui avoit une bibliothéques d'anciens philoſophes fort nom-

Strab 13.

Plutar in Syll.

Bayle, Dict. ſur Tyrann.

breuſe, & qui étoit fort zélé pour la doctrine d'Ariſtote, obtint du bibliothécaire de Sylla une permiſſion de prendre copie des ouvrages d'Ariſtote : mais ces exemplaires livrés à des copiſtes qui n'avoient ni ſçavoir ni exactitude, devinrent de plus en plus défectueux. Andronicus le Rhodien, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome, s'appliqua à les tirer de la confuſion & du déſordre où ils étoient tombés. Il travailla ſur les originaux pour les rétablir, & compoſa des ſommaires de chaque ouvrage, du tems de Cicéron qui dit à Trebatius, au commencement de ſes Topiques, que parmi les philoſophes même, il y en avoit très-peu qui connuſſent Ariſtote. Cicéron témoigne (1) une grande eſtime, pour cette philoſophie Péripatéticienne *qui embraſſe*, dit-il, *toute la nature.*

On ne reconnoit plus les ouvrages d'Ariſtote, à la deſcription que Cicéron & Diogéne de Laërce nous en ont laiſſée. Cicéron dans ſes lettres à ſon frére

(1) Naturam à Peripateticis ſic inveſtigatam, ut nulla pars cœlo, terrâ, marique prætermiſſa ſit. *Cic. de finib. lib.* 5.

Peripatetici veteres, quorum princeps Ariſtoteles quem excepto Platone haud ſcio àn rectè dixerim principem philoſophorum. *Cic. loc. cit.*

Quis Ariſtotele nervoſior ? Theophraſto doctior ? *Cic. in Brut.*

Quintus, a [illegible] compoſé [illegible] à la manière d'Ariſtote, [illegible] core ce philoſophe en mettant, comme lui, des préfaces à [illegible] ouvrages. On ne retrouve plus aujourd'hui dans Ariſtote, ni cette forme de dialogues, ni ces préfaces. Patricius fait monter à [illegible] le nombre des ouvrages d'Ariſtote. Ce nombre ſurpaſſe de beaucoup les dialogues, qui en ont été donnés par Diogène de Laërce dans la vie de ce philoſophe, & par Geſner.

Curion ancien auteur a cru qu'il n'y avoit de véritables ouvrages d'Ariſtote, que l'hiſtoire des animaux, le livre du monde, & la rhétorique: Voſſius a rejetté du nombre des ouvrages d'Ariſtote le livre du monde, & la rhétorique attribuée par quelques critiques modernes à Anaximéne de Lampſaque, qui fut auſſi précepteur d'Alexandre. Jean-François Pic comte de la Mirandole a ſoutenu qu'il étoit très-incertain, qu'Ariſtote eût compoſé aucun des livres, que nous avons ſous ſon nom. François Patritius, noble Vénitien, après une profonde recherche & une grande diſcuſſion, conclut qu'il n'y a que le livre des méchaniques, & celui qui renferme trois diſſertations fort courtes ſur Zénon, Gorgias &

De exam. vanit. doctr. gent. lib. 4. c. 4. & 5.

Diſcuſſ. Peripat. t. 1. lib. 3.

Xénophane, qui ſoient hors de doute & de ſoupçon. Ammonius dans ſon commentaire ſur les Catégories obſerve qu'on voïoit dans la ſomptueuſe bibliothéque des Ptolémées à Alexandrie quarante différents traités d'Analytiques, qui tous portoient le nom d'Ariſtote, quoiqu'il n'en eût compoſé que quatre. Pluſieurs ſçavants croïent que nous n'avons aucun des ouvrages originaux (1) d'Ariſtote; mais qu'aïant été traduits en Arabe, avant que les originaux Grecs fuſſent perdus, ils ont été remis en Grec, ſur la traduction Arabe.

Ariſtote a été, non-ſeulement accuſé de plagiariſme, mais d'avoir même ſupprimé & brulé les écrits des philoſophes qui l'avoient précédé. Sur quoi Stanley obſerve que cette calomnie eſt ſuffiſamment réfutée par les ouvrages de Cicéron, qui font connoître que long-tems après Ariſtote, les écrits de ces anciens philoſophes étoient encore entre les mains de tous ceux qui avoient la curioſité de les lire.

nl. in pr.

Le plus célébre des commentateurs d'A-

(1) Multipliciter probatur incertum eſſe an ullum habeamus librum, cujus exemplaria fuerint ab Ariſtotele compoſita. *Joan. Franc. Pic. mirand. de exam. vanit. doctr. gent. lib. 4. c. 4.*

riſtote parmi les Grecs, a été Alexandre d'Aphrodiſée ; & parmi les Arabes, Averroës qui a été nommé ſimplement le commentateur par excellence. Alexandre d'Aphrodiſée vivoit vers le commencement du troiſiéme ſiécle, Averroës vers le milieu du douziéme.

S. Thomas (1) témoigne beaucoup de mépris pour les ouvrages d'Averroës. Vivés, conformément à l'opinion de ſaint Thomas, traite le commentateur comme un ignorant, qui a entiérement défiguré & corrompu la philoſophie d'Ariſtote. Les autres commentateurs d'Ariſtote les plus renommés, ont été Themiſtius ſurnommé Euphradés, à cauſe de l'élégance de ſon ſtyle, qui a vécu du tems des empereurs Jovien, Valens, & Valentinien ; Olympiodore philoſophe d'Alexandrie, qui a vécu vers l'an 480. ſous les empereurs Léon & Zénon ; Proclus de Lycie diſciple d'Olympiodore ; Ammonius, diſciple de Proclus ; & Simplicius qui a vécu peu après ſous l'empire de Juſtinien. Les anciens commentateurs d'Ariſtote ſont détaillés dans Stanley & les modernes à la fin des œuvres d'Ariſtote, de l'édition de Paris.

(1) Averroës non tàm fuit Peripateticus, quàm philoſophiæ Peripateticæ depravator. *S. Thom. opuſcul. 16. cont. Averroiſt.*

Disc.Perip. 1. lib. 11. Patritius compte plus de douze mille volumes composés sur la seule philosophie d'Aristote. Les siécles de grossiéreté & d'ignorance en Europe, furent des siécles d'érudition, pour l'Arabie & pour l'Egypte. La philosophie y fut conservée, & ces philosophes Arabes s'appliquoient surtout à la logique, à la médecine, & à l'astronomie. Il s'y forma une foule de commentateurs d'Aristote, Alfarabe, Algazel, Albumazar, Maimonide, Alkind, Avicenne. Jean-François comte de la Mirandole assûre que les Arabes, aïant connu Aristote, abandonnérent touts les autres auteurs.

Révolutions de la philosophie d'Aristote. La secte d'Aristote a passé par bien des révolutions. Les Chrétiens des trois premiers siécles furent moins favorables à Aristote, qu'à Platon. Origéne, dans son traité contre Celse, décria Aristote parmi les Chrétiens. La plupart des Péres de l'église entrérent dans les mêmes sentiments. Aristote paroissoit donner trop au raisonnement, & éloigner ses disciples de la soumission que la foi demande. Le charactére pointilleux de sa dialectique étoit redouté; les hérétiques s'en servoient pour soutenir leurs erreurs. Saint Ambroise, dans le premier livre des offices, dit *que le Lycée est plus à craindre, que les jardins d'Epicure.*

Pluſieurs ſaints & illuſtres docteurs trouverent cependant cette philoſophie ſolide, & utile à la religion. Anatolius, qui fut depuis évêque de Laodicée, enſeigna la doctrine d'Ariſtote, dans Alexandrie, ſous l'empire de Dioclétien. S. Auguſtin blâme Creſcentius, de vouloir ôter à l'égliſe l'uſage de la dialectique. Themiſtius précepteur de l'empereur Arcadius, releva la philoſophie d'Ariſtote. Théodoret donna de grands éloges à cet admirable aveugle, Didyme d'Alexandrie, un des plus ſçavants hommes de ſon tems, parce qu'il avoit bien entendu Ariſtote. Severin Boëce, qui fut trois fois Conſul, & qui excella dans la philoſophie & dans les belles lettres, étudia pendant dix-huit ans à Athénes la philoſophie d'Ariſtote, & fit connoître plus généralement ce philoſophe dans l'égliſe Latine, par ſes traductions. S. Jean Damaſcéne, ſous Conſtantin Copronyme, fit un abregé de la logique & de la morale d'Ariſtote. Peu après l'ignorance & la ſtupidité furent ſi grandes, qu'on prenoit pour des Nécromanciens ceux qui avoient quelque ſçavoir, ainſi qu'il arriva au pape Sylveſtre II. ſuivant le témoignage du cardinal Bellarmin.

Dès le commencement du douziéme ſiécle, les Péripatéticiens ſe diviſérent en Querelles ſanglantes des Nomi-

naux & des Réaliſtes.

Nominaux, & en Réaliſtes. Les Nominaux ſoutenoient que les natures univerſelles n'étoient que des noms, & les Réaliſtes ſoutenoient qu'elles étoient réelles. Les abſtraits, ſuivant les Nominaux, n'exiſtent que dans les concrets. Subſtituons au plus vîte une notion claire à ce langage obſcur de l'échole. La rondeur n'exiſte que dans la choſe ronde, la dureté que dans la choſe dure. Mais les Réaliſtes attribuoient à la rondeur, à la dureté &c. des ſubſtances diſtinctes de la choſe ronde ou dure.

Les formes ſubſtantielles, dans le Péripatétiſme, étoient des ſubſtances incomplétes, qui en déterminant l'exiſtence de la matiére, compoſoient avec elle l'eſſence d'une ſubſtance complété. Elles étoient conſidérées par les Réaliſtes, comme des êtres diſtingués du ſujet, comme des réalités différentes de la ſubſtance à la quelle elles adhéroient, quoique pour exiſter, elles euſſent beſoin de l'appui de cette ſubſtance.

Occam (1) cordelier Anglois, diſciple de Scot, fut chef des Nominaux dans le

(1) *Guillaume Occam fut ſurnommé le docteur invincible. Les écholes ont honoré leurs maîtres de pluſieurs titres faſtueux, de ſéraphique, d'irréfragable, d'illuminé, d'extatique, &c. Jugem. des Sçav. de Baill. t. 1. part. 2. ch. 5.*

quatorziéme ſiécle ; Jean Duns (1) ſurnommé Scot, étoit le chef des Réaliſtes. Ces derniers ſuivoient Ariſtote plus à la lettre ; les Nominaux (2) rejettoient toutes les entités ſuperfluës, s'attachant à ce principe, qu'ils tiroient auſſi d'Ariſtote, que la nature ne fait rien en vain. Cette maxime a été appellée *le raſoir d'Occam, & des Nominaux*. Ils conſervoient cependant les noms de l'échole, ce qui les fit appeller Nominaux : ils ont été regardés comme les (3) précurſeurs des Carteſiens.

(1) *Jean Duns ſurnommé Scot, parce qu'il étoit Ecoſſois, eut le titre de docteur ſubtil. Il mourut à Cologne le 8. Novembre 1308. âgé de 33. ans. Il affecta de ſuivre des opinions oppoſées à celles de S. Thomas : ce qui a produit dans l'échole de théologie les deux ſectes des Thomiſtes & des Scotiſtes.*

(2) *Les Réaliſtes ſoutenoient l'univerſel à parte rei ; les Nominaux affirmoient qu'il ne peut exiſter qu'à parte mentis : & ils n'attribuoient l'univerſalité qu'aux noms & aux concepts ou aux idées. Dans le fond, ce ne pouvoit être qu'un malentendu & une queſtion de nom : car quel eſt l'homme qui puiſſe imaginer qu'il y a réellement, par exemple, une univerſalité de genre humain qui exiſte d'une maniére matérielle & diſtincte de tous les individus, de l'aſſemblage deſquels la penſée compoſe cette univerſalité ?*

(3) *Les Carteſiens ont été plus loin. Non-ſeulement ils ont attribué une ſimple exiſtence de raiſon, ou par l'abſtraction de l'entendement, aux*

Les sectes des Nominaux & des Réalistes se firent en Allemagne une guerre qui alla jusqu'à l'extravagance & à la fureur. Ce n'étoit plus des disputes, c'étoit de véritables batailles : on ne soutenoit son opinion que par des violences. Ces terribles Dialecticiens étoient bien éloignés des dispositions que Cicéron (1) demande dans la dispute, où il veut qu'il n'entre ni opiniâtreté ni colére. Pour faire cesser les désordres en France, une ordonnance (2) de Loüis XI. défendit d'en-

formes substantielles ; mais ils les ont entiérement supprimées, & leur ont substitué des modes, ou plûtôt la chose elle-même modifiée de telle ou telle maniére. Ainsi l'universalité du genre humain n'est autre chose que tous les individus rassemblés. Au lieu de dire avec les Réalistes que la rondeur est une forme substantielle, qui existe réellement & d'une maniére distincte de la cire ; au lieu de soutenir, conformément aux Nominaux, que la rondeur est une entité qui n'a qu'une existence de raison ou par abstraction de l'entendement, ils lui ont refusé toute sorte d'existence, soutenant que la rondeur de la cire n'est autre chose que la cire elle-même modifiée de cette maniére.

(1) Nos & refellere sine pertinaciâ, & refelli sine iracundiâ, possumus. *Cic. Tusc. quæst. l. 2.*

(2) *L'ordonnance est datée de Senlis du 1. Mars 1473. Elle est signée du Duc de Bourbon, de l'évêque d'Albi, du seigneur d'Argenton, du seigneur de Genlis, de maître Jean d'Amboise, & autres présents. Naudé, addit. à l'hist. de Loüis* XI. *ch. 6.*

eigner la doctrine des Nominaux, à peine du banniſſement perpétuel & ſous de plus griefves peines, ſi le cas l'exigeoit.

Cette guerre des Réaliſtes & des Nominaux n'eſt pas le ſeul exemple des fureurs excitées pour les diſputes les plus vaines. La queſtion appellée *le pain des Cordeliers* conſiſtoit à ſçavoir, ſi le domaine des choſes qui ſe conſument par l'uſage, comme le pain & le vin, leur appartenoit, ou s'ils n'en avoient qu'un ſimple uſage, ſans domaine & ſans propriété. Un ſujet ſi frivole diviſa les plus fameuſes univerſités, cauſa preſqu'un ſchiſme, & fit paſſer le plus grand nombre des Cordeliers dans le parti de l'empereur Loüis de Baviére, contre le pape Jean XXII. leur animoſité les (1) rendant Gibelins, de Guelphes qu'ils étoient auparavant.

Les vers ſuivants de l'abbé Regnier contiennent une hiſtoire naïve de preſque toutes les diſputes.

J'ai vû deux partis diſputer
De la vérité ſans l'entendre;
Le public, ſans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter:

(1) *Dans les ſanglantes querelles des papes & des empereurs, qui ont cauſé d'affreux déſordres dans l'Allemagne & dans l'Italie, les partiſans des empereurs portoient le nom de Gibelins, & ceux des Papes le nom de Guelphes.*

Et de leur diſpute authentique,
Qui moins s'entend plus on l'explique,
J'ai vû qu'après un long débat,
Après replique ſur replique,
La haine des partis étoit le réſultat.

Ces défauts de l'eſprit humain ſont fort oppoſés à l'eſprit philoſophique, qui n'admet dans (1) le ſanctuaire de ſa tranquilité, ni le vain éclat des diſputes, ni même le tumulte & l'agitation des penſées.

Ariſtote ſe trouva défiguré par les vaines ſubſtilités, qui s'introduiſirent dans la philoſophie. La paſſion déréglée, que chacun avoit pour le tirer de ſon côté & l'avoir dans ſon parti, ne fut pas une de ſes moindres perſécutions. Les livres d'Ariſtote avoient été apportés en France, dès le commencement du treiziéme ſiécle, par les François qui avoient pris Conſtantinople. Amauri, qui prétendoit ſoutenir ſes erreurs par les principes d'Ariſtote, aïant été condamné comme hérétique, par le concile de Paris l'an 1209. ce concile défendit la lecture d'Ariſtote, & condamna ſes ouvrages au feu. Ri-

(1) Philoſophia ejus eſt verecundiæ, ut ſtrepitum non modò verborum, ſed nè cogitationum quidem in ſacrarium ſuæ quietis admittat. *Macrob. lib. 7. Saturnal. c. 1.*

d, historien contemporain, en allé- *Rigord. de gest. Phi. Aug. ad ann. 1209.*
: cette raison, que leur subtilité avoit
né occasion à des héréſies, & pouvoit
faire naître encore. En 1215. les mê-
s défenses furent renouvellées, par le
t qui vint en France; mais à l'égard *Laun. de var. Arist. fort.*
la métaphysique, & de la physique
ement, & sa dialectique fut admise
s les écholes. En 1231. une bulle de
goire IX. adoucit un peu la rigueur
a sentence prononcée par le Concile
Paris, en ce qu'elle défendit la lecture
ouvrages d'Aristote, jusqu'à ce que
anger des erreurs en eût été retran-
. Peu de tems après, Albert le Grand
. Thomas son disciple, aïant com-
nté quelques ouvrages d'Aristote, cet
mple fit voir que la lecture de ce phi-
phe pouvoit être utile. En 1366. les
dinaux Jean de S. Marc, & Gilles de
Martin, délégués pat Urbain V. pour
rmer l'université (1) de Paris, permi-

(1) *Quelques auteurs rapportent à Charlema- l'institution de l'université de Paris. Cette on ne paroît fondée, que sur les soins que cet reur, sçavant lui-même, se donna pour fai- urir les sciences. On n'a aucun monument qui ve que Charlemagne ait institué l'université. premiers statuts sont de l'an 1215. Philippe Au- lui a accordé des priviléges. Les papes Inno- III. Honoré III. Innocent IV. & Alexan- V. lui en ont aussi attribué. Comme les bulles*

rent la lecture du plus grand nombre des ouvrages d'Aristote, & restreignirent les anciennes défenses à la seule physique. Le cardinal d'Estouteville, faisant plusieurs réglements en 1452. de l'autorité de Charles VII. concernant l'université de Paris, ordonna que les écholiers & bacheliers seroient examinés principalement, sur plusieurs chapitres de la métaphysique & de la morale d'Aristote, qu'il indique & qu'il spécifie, & il ne parle point de sa physique.

Ramus aïant écrit contre la doctrine d'Aristote, François I. par lettres-patentes du 10. Mai 1543. lui fit très-expresses défenses d'user de médisances & d'invectives contre Aristote, condamna, supprima, & abolit les livres de Ramus. Dans la suite, Ramus aïant été assassiné à la S. Barthélemi, cet exemple fit mourir de peur Denys Lambin, qui n'avoit guéres eu plus de ménagement pour les Péripaticiens de son tems. Cette secte avoit, pour ainsi dire, englouti toutes les autres, & le comte de Vérulam dit *qu'Aristote, suivant la politique des Ottomans,*

addressées, par ces papes aux maîtres, & aux écholiers, commençoient par ces mots: Noverit universitas vestra, *ou* universitas magistrorum & scholarium, *le nom d'université leur demeura.*

me

ne (1) *croïoit pas pouvoir régner en ſûreté, s'il ne faiſoit mourir touts ſes fréres* Par le réglement fait pour l'univerſité de Paris en 1661. la lecture des ouvrages d'Ariſtote eſt enjointe, même de ſes livres de phyſique. Toutes les écholes retentirent alors de la ſeule philoſophie Péripatéticienne. Fra-Paolo, dans ſon hiſtoire du concile de Trente, dit *que nous aurions moins d'articles de foi ſi Ariſtote avoit moins écrit.* Cette raillerie n'eſt pas exemte d'impiété, quoiqu'elle puiſſe être entendue dans un ſens véritable, ſçavoir que les diſputes de la philoſophie ſcholaſtique ont donné lieu à un plus grand nombre de déciſions de l'égliſe.

La doctrine d'Ariſtote aiant été attaquée par des théſes en 1624. la faculté de théologie & le parlement ſe joignirent, & emploïérent leur autorité en faveur d'Ariſtote, la Sorbonne par un décret qui cenſura ces théſes, & le parlement par un arrêt du 4. Septembre 1624. qui ordonne que ces théſes ſeront déchirées, bannit du reſſort ceux qui les avoient ſoutenuës, & défend ſous peine de la vie de tenir & d'enſeigner aucune maxime con-

(1) Ariſtoteles, more Ottomanorum, regnare ſe haud tutò poſſe putabat, niſi fratres ſuos omnes contrucidaſſet. *Verulam. de augm. ſcientiar. lib.* 3. *c.* 4.

tre les auteurs anciens & app
remontrances de la Sorbon
ment, ſur leſquelles intervi
tre des chimiſtes en 1629. po
ne pouvoit choquer les pri
philoſophie d'Ariſtote, ſans
reinte à ceux de la théologie
reçuë dans l'égliſe.

Nonobſtant touts les rég
ſévérité des arrêts du parlem
ſance de l'univerſité & le gr
la philoſophie d'Ariſtote, G
clara & écrivit contre elle,
ſe fit chef d'une nouvelle ſe
milieu du dix-ſeptiéme ſi
eux, la philoſophie d'Ariſtot
perdu de ſa réputation ; elle
encore quelque autorité, c
univerſités & dans les éch
de Florence, contemporai
di, & de des Cartes, ſuivi
de Copernic, comme le plus
bre des modernes. Quoiqu'
pas embraſſé, dans ſa phy
rangement général des pa
nivers, & que le ſyſtéme
n'ait été compoſé que 50
Ariſtote, le ſyſtéme de Cop
ébranlé toute la phyſiqu
cienne.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

Des Cyrénaïques.

LE ſecond des diſciples de Socrate, qui fonda une ſecte particuliére, fut Ariſtippe natif de Cyréne, d'où ſes diſciples prirent le nom de *Cyrénaïques*. Ariſtippe aïant envoïé à Socrate une groſſe ſomme d'argent, qui faiſoit partie de celles qu'il tiroit de ſes écholiers, Socrate la lui renvoïa, & blâma ſon avarice. d'Ariſtippe.

Horace rapporte cependant (1) un trait d'Ariſtippe, qui marque beaucoup d'indifférence pour les richeſſes. Ce philoſophe, voïageant dans les ſables ardents de la Libye, & voïant ſes eſclaves fatigués du poids de l'or qu'ils portoient, leur ordonna de le jetter au milieu des déſerts.

Ariſtippe offenſé par Eſchine fit les avances du raccommodement. Eſchine lui répondit: *Tu ſais bien connoître, Ariſtippe, que tu vaux mieux que moi ; puiſque* *Diog. Laert. in Ariſtipp.*

(1).... quid ſimile iſti
Græcus Ariſtippus, qui ſervos projicere aurum
In mediâ juſſit Libyâ, quià tardiùs irent
Propter onus ſegnes. *Hor.*

j'ai été la cause de la haine, & que tu veux être l'auteur de la bonne intelligence entre nous.

Denys tyran de Syracuse aïant dit à Aristippe, *que les biens de la fortune étoient préférables à la philosophie, puisqu'on voïoit les philosophes chez les riches, & non pas les riches chez les philosophes; C'est*, répondit Aristippe, *comme on voit les médecins chez les malades.* Denys, dans une autre occasion, lui demanda *ce qu'un philosophe comme lui venoit faire à sa cour?* Aristippe répondit: *J'ai été trouver Socrate, lorsque j'ai voulu faire provision des biens de la sagesse; maintenant aïant besoin de ceux de la fortune, je viens à la cour des rois.*

Diogéne le Cynique lui dit un jour: *Si Aristippe sçavoit* (1) *se contenter de légumes, il ne voudroit avoir aucun commerce avec les rois.* Aristippe repliqua: *Si celui qui me reprend, sçavoit vivre avec les rois, il mépriseroit les légumes.* Lucien le traite d'homme troublé par la débauche. *Dial. des sectes à l'encan.*

Toute sorte de vie & d'état accommodoit Aristippe; son charactére se conformoit aux conjonctures (2) où il se

(1) Si pranderet olus patienter, regibus uti Nollet Aristippus. Si sciret regibus uti, Fastidiret olus, qui me notat. *Hor. lib.1. epist.17.*

(2) Omnis Aristippum decuit color, &

trouvoit, & aux personnes avec lesquelles il avoit à vivre.

Les Cyrénaïques mépriſoient la phyſique, comme une ſcience remplie d'incertitude & d'obſcurité, & inutile à l'uſage de la vie. Ils ne s'appliquoient qu'à la morale, qu'ils dépravoient étrangement par des opinions qui les rendoient indignes du nom de philoſophes.

Doctrine ſur la volupté.

Ariſtippe, quoique ſorti de l'échole de Sócrate, ne ſuivit en rien ſa doctrine & ſes préceptes. Il fit conſiſter le ſouverain bien dans la volupté : il expliqua cette volupté, par les ſatisfactions des ſens, & rapporta le bonheur à la volupté du corps par cette raiſon, qu'elle fait ſur l'eſprit la plus forte de toutes les impreſſions, de même que rien n'afflige & ne tourmente l'eſprit autant que la douleur corporelle.

Le ſeul contrepoiſon qu'il donnoit à une doctrine ſi dangereuſe, c'eſt que le ſage, pour ſon propre bonheur, ne ſe laiſſe pas dominer par quelques attraits particuliers de la volupté, mais qu'il s'en rend le maître au contraire, & qu'il s'éléve au-deſſus d'eux. C'eſt ſur ce principe qu'eſt fondée cette célébre (1) réponſe d'Ariſtippe : *Il eſt vrai que j'aime Laïs*,

ſtatus, & res. *Hor. lib.* 1. *epiſt.* 17.

(1) Ἔχω Λαΐδα, οὐκ ἔχομαι.

mais je la poſſéde, & elle ne me poſſéde pas.

Cette ſecte ne fut pas plus eſtimée, qu'elle méritoit de l'être, & il paroit par un paſſage (1) d'Horace, qu'il étoit peu honorable d'en faire profeſſion. *Je retombe en cachette*, dit-il, *dans les préceptes d'Ariſtippe, & je tâche de m'aſſujettir les plaiſirs, ſans devenir leur eſclave.*

Cette ſecte fut une ſource d'impiétés.

La fille d'Ariſtippe, nommée Aréte, lui ſuccéda. La ſecte Cyrénaïque fut diviſée en trois branches, des Hégéſiaques, des Annicériens, & des Théodoriens. La ſecte des Hégéſiaques fut formée par Hégéſias de Cyréne, né en la quatre-vingt-onziéme Olympiade, vers l'an 416. avant J. C.

Il fut ſurnommé *l'orateur de la mort*, parce qu'il enſeignoit à ſes diſciples à ſe tuer pour le moindre dégoût qu'ils reſſentoient de la vie : & comme les Hégéſiaques mettoient ſouvent en pratique une doctrine ſi pernicieuſe, Ptolémée fils de Lagus craignant qu'elle ne dépeuplât ſes états, défendit à Hégéſias d'enſeigner.

Val. Max. l. 8. c. 9. c. Tuſc. l. 1.

Les Annicériens furent ainſi nommés d'Anniceris leur chef, qui fit quelques changements peu importans à la doctrine d'Ariſtippe.

(1) Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor :
Et mihi res, non me rebus ſubmittere conor.
Hor. lib. 1. epiſt. 1.

Théodore, ſurnommé l'Athée, donna ſon nom aux Théodoriens. Hégéſias, & Théodore enſeignoient que le ſage n'eſt fait que pour lui-même, & qu'il ne doit rien à ſa patrie ni à la ſociété.

Amphicrate rapporte que Théodore fut condamné à mort par les Athéniens, & qu'il s'empoiſonna. Il n'eſt pas étonnant que la plus ſenſuelle de toutes les écholes ait produit les ſectes les plus monſtrueuſes, qui déshonorérent la philoſophie, en enſeignant que le ſage pouvoit commettre toute ſorte de crimes & renoncer à toute pudeur, dans les occaſions favorables à ſes intérêts. Cette morale abominable dérivoit de la ſource impure des Cyrénaïques : ce qui a fait dire à Cicéron *que la ſecte* (1) *d'Ariſtippe avoit enfanté l'impiété, & celle de Zénon une ſévérité de mœurs outrée & ſauvage.*

(1) Aſotos ex Ariſtippi, acerbos è Zenonis ſcholâ prodire. *Cic. de nat. deor. lib.* 3.

CHAPITRE SIXIE'ME.

Des ſectes Eretrique & de Mégare.

LA troiſiéme ſecte ſortie de l'échole de Socrate, a été la ſecte Erétricien-
Phédon. ne, dont Phédon a été auteur. Platon a intitulé de ſon nom, le dialogue de l'immortalité de l'ame.

Phédon natif d'Elée étoit un eſclave, que Socrate fit acheter par Alcibiade, qui peu de temps après lui donna la liberté. Il écrivit les choſes les plus mémorables de la doctrine & de la vie de Socrate, à l'exemple de Platon & de Xénophon.

Il s'attacha fort religieuſement à la doctrine de Socrate ſon maître, & il ne fut le chef d'une ſecte particuliére, que parce qu'au lieu de ſuivre Platon dans l'académie, il inſtitua une échole dans la ville d'Elée ſa patrie.

Pliſthanes, qui étoit auſſi Eléen, ſuccéda à Phédon, & fut relevé par Ménédéme Erétricien, qui vivoit en la cent-vingtiéme Olympiade, vers l'an trois cents avant J. C. Ménédéme aïant tranſporté l'échole d'Elée à Erétries ville d'Eu-

bée, donna lieu au nom d'*Erétrique* porté par cette ſecte, qui eſt toujours demeurée aſſez obſcure, & dont je n'ai fait mention que pour n'omettre aucune des branches principales ſorties immédiatement de l'échole de Socrate.

D'Euclide.

Euclide a été le quatriéme diſciple de Socrate, qui a fondé une ſecte particuliére : il étoit de Mégare, ce qui fit nommer ſa ſecte *Mégarique*. Dans ſa jeuneſſe, il eut une ſi grande ardeur pour la philoſophie, & pour la doctrine de Socrate, que les Athéniens aïant défendu, par un édit portant peine de mort, à touts ceux de Mégare, de mettre le pié dans Athénes, Euclide arrivoit touts les ſoirs déguiſé en femme, & s'en retournoit touts les matins avec le même déguiſement à Mégare éloignée d'Athénes de plus de vingt milles, ou environ ſept lieuës.

Aul. Gell lib. 6. c. 10

Euclide diſciple de Socrate ne doit pas être confondu avec Euclide le Mathématicien, dont nous avons les éléments de géométrie. Ce dernier, moins ancien d'environ un ſiécle, étoit d'Alexandrie, où il enſeignoit du temps de Ptolémée, fils de Lagus, en la cent-vingtiéme Olympiade, l'an trois cents avant J. C.

Ces philoſophes de Mégare furent grands dialecticiens, & donnérent beau-

Des Sophiſmes.

oit à tirer une conſéquence générale
quelques rapports particuliers. Par
mple, avoir deux mille livres, c'eſt
: peu riche; en avoir trois, c'eſt être
riche; en avoir quatre, c'eſt être peu
ie; donc avoir deux, trois, ou quatre
le livres, c'eſt la même choſe.

Les Stoïciens avoient beaucoup de
chant pour ces fauſſes ſubtilités de
iole de Mégare. Ariſtote déclare fort
ſuſement que le ſophiſme, nommé le
nteur, le jette dans une extréme per-
ité. Sénéque ſe mocque (1) des livres
ipoſés ſur ce ſophiſme. *Ethic. Nicomach. lib. 7. c. 3.*

I y avoit une eſpéce de ſophiſme (2)
blable au menteur. On ſuppoſe qu'un
me a ſongé qu'il ne faut point croire
ſonges, & ſur cela voici comment
raiſonne. Si cet homme croit à ce
ge, il croira en même-temps, & ne
ra point aux ſonges. Il ne croira point
ſonges, puiſqu'il ajoute foi à celui
défend de croire aux ſonges; & il

ioſum genus. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

) Quid me detines in eo quem tu ipſe pſeudenum appellas, de quo tantùm librorum poſitum eſt? Ecce tota mihi vita mentihanc coargue, hanc ad verum, ſi acutus lirige. *Sen. epiſt.* 45.

) *Cet argument ſe nommoit* Aſyſtate, *c'eſt-e, qui ne peut ſubſiſter.*

» *Marchand.* Qu'elle est cette Electre ? » *Chrysippe.* La fille d'Agamemnon si célébre, qui sçait en même temps une » chose, & ne la sçait pas : car elle sçait » qu'Oreste est son frere, mais elle ne » sçait pas que celui qui est présent, est » Oreste. Pour le masqué, il est tout-à-» fait incompréhensible. Réponds-moi, » connois-tu ton pére ? *Le Marchand.* » Qui en doute ? *Chrysippe.* Si je te le pré-» sentois masqué, que répondrois-tu ? *Le* » *Marchand.* Que je ne le connois point. » *Chrysippe.* Tu connois donc ton pére, » & tu ne le connois pas. «

Luc. Dial. des sect. à l'en. an. trad. de d'Ablanc.

On peut mettre dans le nombre de ces vaines subtilités, l'argument du Crocodile, qui a pris un enfant, & qui a promis de le rendre, si l'on peut lui dire ce qu'il a résolu d'en faire.

Luc. Dial. d'Hermotime.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Cyniques.

LE cinquiéme disciple de Socrate, qui a établi une secte particuliére, a été Antisthéne Athénien, chef des Cyniques. Il étoit né d'un pére Athénien, & d'une mére Phrygienne, & vivoit dans la 94. Olympiade, vers l'an 404. avant J. C.

D'Antisthéne.

Il quitta l'étude de la rhétorique, pour s'attacher à Socrate, vendit tout son patrimoine, & le distribua à ses citoïens, ponr embrasser l'état d'une pauvreté libre & indépendante. Jamais aucune secte ne s'est élevée avec tant de hardiesse contre les préjugés. Elle bravoit les opinions & les mépris des hommes, & son esprit étoit de donner tête baissée dans les extrémités opposées aux erreurs, qu'elle se proposoit de combattre, afin de ramener les hommes à des sentiments raisonnables. Mais si ces Philosophes avoient pour but la sagesse & la modération, ils devoient en donner l'exemple aux autres hommes; & non pas se jetter dans des excès vitieux, & franchir, par la plûpart de leurs actions, les bornes que la nature a prescrites.

ymologie Cynique.

Hésychius tire l'étymologie du nom de *Cynique*, de ce qu'Antisthéne établit son échole dans un lieu consacré à Hercule, & qu'on nommoit *Cynosarge*, ou la chapelle du chien blanc, parce que pendant un sacrifice qu'on y faisoit à ce dieu, un chien blanc vint enlever une cuisse de la victime, sans qu'aucun des assistants pût lui faire lacher prise, ni empêcher qu'il ne l'emportât. Sextus Empiricus rapporte l'origine de ce nom de Cyni-

yrrhon. pot. lib. 1. 14.

que, à la hardieſſe avec laquelle ces philoſophes aboïoient, pour la défenſe des bons, & contre les vices des méchants. Leurs ennemis prétendoient par ce nom déſigner leur impudence : ainſi cette dénomination ne pouvoit pas manquer de devenir générale, puiſqu'eux-mêmes ſe la donnoient comme honorable, & que leurs ennemis la regardoient comme une ſatyre & comme une injure.

Les Cyniques ſoutenoient que tout ce qui eſt naturel, eſt bon en ſoi ; que ce qui eſt bon, ne doit inſpirer aucune honte, & qu'ainſi toute action conforme à la nature pouvoit être commiſe indifféremment en public. Ils faiſoient conſiſter la ſageſſe à ſe mettre au-deſſus des opinions des hommes, & les richeſſes à retrancher les beſoins & les déſirs.

Diogéne diſciple d'Antiſthéne a ſurpaſſé de bien loin la gloire de ſon maître. Il naquit à Synope, la 4. année de la 91. Olympiade, 413. ans avant Jeſus-Chriſt. Convaincu d'avoir fait de la fauſſe monnoïe, il s'enfuit de ſa patrie, & ſe réfugia à Athénes, où il eut aſſez de peine à être reçu parmi les diſciples d'Antiſthéne. De Diogéne.

Il n'avoit qu'une beſace, un bâton, & une écuelle de bois ; & il jetta ce dernier meuble comme ſuperflu, aïant re- *Plutarq. de l'avancement dans la vertu.*

l'aïant preſſé un jour de lui demander quelque grace, Diogene le pria (1) *de ſe détourner un peu, afin de le laiſſer jouir des raions du ſoleil:* & ce monarque dit, *que s'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogéne.* Saint Jean Chryſoſtome a propoſé Diogéne, comme un modéle de vertus. Saint Jérôme l'a nommé plus grand & plus puiſſant qu'Alexandre, & le vainqueur de la nature humaine. Diogéne étoit dans Corinthe, lorſque Philippe aſſiégea cette place : touts les habitants travailloient avec empreſſement,

Val. Max. lib. 4. c. 3.

S. Jean Chryſ. contre ceux qui mépriſ. la vie monaſt. liv. 2.

S. Hier. adverſ. Jovin. lib. 2.

Lucien, de la man. d'écr. l'hiſt.

étoit une joüeuſe de luth. Quelques jours après, le Roi de Syrie fit dire au philoſophe de venir manger à ſa table, avec la couronne & la robbe qu'il lui avoit données. Diogéne y vint, vêtu à l'ordinaire, s'excuſant ſur ce qu'il eût été contre toute bienſéance de paroître devant le Roi avec des ornements ſi faſtueux. Alexandre parut ſe contenter de cette raiſon, quoiqu'il fût bien informé de la véritable; & ayant dit, un moment après, qu'on fit entrer les muſiciennes, Lyſiodon parut parmi elles avec la couronne d'or & la robbe de pourpre. Alors Diogéne, après avoir attendu que les ris du Roi & de toute l'aſſemblée fuſſent un peu calmés, célébra éloquemment les charmes de Lyſiodon & le pouvoir de l'amour. Antiochus, ſucceſſeur d'Alexandre, ne pouvant ſouffrir les railleries inſolentes de ce philoſophe, le fit mourir. Athen. Deipn. lib. 5.

(1) Nunc quidem, inquit, paululum à ſole abſis. Offecerat videlicet apricanti. *Cic. Tuſc. quæſt. l.b. 5.*

à fortifier ou à défendre la place. Diogéne ne voulant pas être le ſeul à ne rien faire, ſe mit à rouler ſon tonneau par toute la ville. Il ſe tranſportoit quelquefois d'Athénes à Corinthe & de Corinthe à Thébes, *pour ne céder en rien*, diſoit-il, *au Roi de Perſe, qui paſſoit le printems à Suze, l'hyver à Babylone, & l'été dans la Médie.* Diogéne mourut à Corinthe, âgé de 90. ans, la ſeconde année de la 114. Olympiade, 323. ans avant Jeſus-Chriſt.

Diog. Laërt. in Diog. Cyn. Diogéne ordonna, en mourant, qu'on jettât ſon corps aux chiens, *voulant*, *Tuſc. quæſt. lib. 1.* diſoit-il, *faire un legs à ſes frères.* Cicéron conte la choſe autrement, & rapporte que les amis de Diogéne lui aïant demandé, *s'il n'ordonnoit rien touchant ſa ſépulture*, il leur avoit recommandé *de mettre un bâton près de lui, pour qu'il pût ſe garantir des bêtes féroces*; & qu'un d'eux lui aïant repréſenté *qu'un bâton ſeroit inutile, auprès d'un corps dépourvû de ſentiment. Qu'importe donc*, dit-il, *de quelle maniere ſe faſſent mes funérailles, puiſque je dois être dépourvû de ſentiment?*

Sa mort fut cauſée, ſelon quelques-uns, par une indigeſtion, qu'il eut pour avoir mangé un pié de bœuf tout crud, &, ſelon d'autres, par la morſure d'un chien.

Hipparchia fut épriſe d'une paſſion ſi violente pour le philoſophe Cratés, l'un des plus illuſtres Cyniques, qu'elle ſe réſolut à l'épouſer & à le ſuivre partout, malgré la réſiſtance de ſa famille, & de Cratés lui-même. Elle préféra la beſace Cynique à tout le luxe & à toute la parûre; & s'étant livrée à la ſecte de ſon mari, elle en pratiqua avec zéle les préceptes, qui enſeignoient à fouler aux piés les régles de la pudeur & de la bienſéance. Grotius a traduit, en vers latins, une ancienne (1) épigramme grecque, dont le ſens eſt *qu'Hipparchia a triomphé de la délicateſſe des ſens, qu'elle a préféré la philoſophie au luxe, & qu'elle a ſurpaſſé la gloire de ſon ſexe.* Cratés & Hipparchia vivoient dans la cent treiziéme Olympiade. Saint Jérôme dit que Cratés jetta ſes richeſſes dans la mer, pour s'affranchir plus aiſément de l'empire de ſes paſſions. Il laiſſa, ſuivant Stanley, un dépoſt à un banquier, pour

De Cratés, & d'Hipparchia.

Diog. Laërt. in Cratet.

S. Hier. lib. 2. adv. Jovinian.

Stanl. in Cratet.

(1) *L'épigramme qui eſt d'un poëte Grec, nommé Antipater, commence par ces mots:* Οὐχὶ [illegible], *&c. Voici la traduction latine de Grotius.*

Non ego fœminei mores Hipparchia ſexûs,
Sed mare ſum fortes corde ſecuta canes.
Nec placuit pallam ſubſtringens fibula, nec pes
Vinctus, & unguentis oblita vitta mihi.

tre le feu, ſuivi de pluſieurs Cyniques; il quitta ſa beſace, ſon manteau & ſon bâton, jetta de l'encens dans le feu, & dit tourné vers le midi : *Démons de mon pére & de ma mére, recevez moi favorablement.* Auſſitôt il ſauta dans le feu, & ne parut plus, aïant été environné & englouti par les flammes.

Saint Auguſtin obſerve que de ſon temps, il y avoit encore des Cyniques; mais qu'ils n'auroient pas oſé impunément offenſer les yeux du public, par leur impudence. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 14. c. 20.*

CHAPITRE HUITIE'ME.

Des Stoïciens.

LA ſecte Stoïcienne, quoique fort différente de la Cynique, convenoit cependant avec elle dans les principaux dogmes, & elle peut paſſer pour fille de la ſecte Cynique. Il y eut toujours beaucoup d'union entre les Cyniques & les Stoïciens. La fierté des uns & l'idée de leur ſage; l'effronterie des autres, & leur mépris pour les opinions des hommes, avoient pour principe le méme fond d'orgueil. Même orgueil dans les Cyniques & dans les Stoïciens.

Zénon de Cittie, ville de l'iſle de Chy- De Zénon

ɔs après la mort d'Ariſtote. Il enſei-
t dans un portique d'Athénes orné
ɔeintures du célébre Polygnote : &
ot Grec, qui ſignifie portique, fit
mer les diſciples de Zénon *Stoïciens.*
ntigonus roi de Macédoine écrivit à
ɔn une lettre pleine d'eſtime. Dio-
: de Laërce nous l'a tranſmiſe avec *In Zen. Citt.*
ponſe : » Le roi Antigonus, au phi-
ɔphe Zénon. Si la fortune & la gloi-
m'ont mis au-deſſus de vous, je re-
nnois que vous me ſurpaſſez en ſcien-
& en félicité : c'eſt pourquoi je vous
ɔite à venir à ma cour, pour me com-
ɔniquer les biens dont vous jouiſſez.
ites réflexion que vos enſeignements
: ſeront pas ſeulement utiles à un
and roi ; mais à toute la nation des
acédoniens : car celui qui forme le
ɔi à la vertu, rend toute une nation
ɔrtueuſe, puiſque vous n'ignorez pas
ɔelle eſt la force de l'exemple du mo-
ɔrque. «

Zénon lui fit cette réponſe : » Zénon,
ı roi Antigonus. J'applaudis à cette
deur, qui vous porte à préférer une
ience vraie, utile, & néceſſaire, telle
u'eſt la philoſophie, à une politique
uſſe & artificieuſe ; étude que la plû-
art des rois jugent ſeule digne d'eux,
: qui eſt ſi ſouvent fatale aux peuples.

» Celui qui ſuit la philoſophie, & qui » s'éloigne de la volupté, joint bientôt » les doux fruits de la vertu, aux heureu- » ſes diſpoſitions que la nature a miſes » en lui, & qu'on peut appeller la véri- » table nobleſſe. Un travail modéré, & » de bons enſeignements, le condui- » ſent bientôt à la perfection. Mon âge » de quatre-vingts ans paſſés, & la foi- » bleſſe de ma ſanté, ſont des obſtacles » inſurmontables au déſir, que j'ai de me » rendre près de vous; mais je vous en- » voie deux de mes diſciples, auxquels il » ne manque rien du côté des biens de » l'ame, & qui me ſurpaſſent beaucoup » par les avantages du corps. Si vous leur » donnez une ſérieuſe attention, ils vous » mettront dans le chemin de la ſageſſe » & du véritable bonheur. «

Il envoïa Perſée & Philonidas à Antigonus. Ptolémée roi d'Egypte députa un ambaſſadeur à Zénon, comme à un ſouverain. Les Athéniens firent un decret, pour lui déférer une couronne d'or, lui conſtruire un tombeau aux frais du public, & élever deux colonnes, ſur leſquelles ce decret fut gravé.

L. in Zen. Zénon mourut dans la cent vingt-neuviéme Olympiade, âgé de quatre-vingts-dix-huit ans, ſuivant Lucien, & de quatre-vingts-dix ſeulement, ſelon Suidas.

Suidas. Les uns disent que ce fut d'une mort naturelle ; les autres, d'une mort volontaire, occasionnée par le chagrin qu'il conçut de s'être rompu un doigt en tombant. Plusieurs personnages illustres ont fait honneur à cette secte, comme Cléantés, Chrysippe, Stilpon, Panætius, Possidonius, Caton, Sénéque, Thraseas Pœtus, Helvidius Priscus, Epictéte, l'empereur Marc-Auréle Antonin. Les dames Romaines, au milieu du luxe & (1) de la molleſſe, ſe piquoient de morale Stoïque.

De Cléanthés.

Cléanthés Lycien, après avoir été disciple de Zénon pendant dix-neuf ans, lui ſuccéda dans le portique. Il acquit beaucoup de gloire, par la conſtance avec laquelle il ſupporta la pauvreté. Il paſſoit le jour à étudier la philoſophie & (2) tiroit de l'eau, pendant la nuit, pour gagner de quoi vivre. Il a vécu quatre-vingts ans, ſuivant Diogéne de Laërce, & quatre-vingts-dix-neuf, ſuivant Lucien, Valére Maxime, & Cenſorin.

Lucian. in Longæv. Cenſorin. c. 15.

De Chryſippe.

Chryſippe natif de Soles ville de Cilicie ; & ſelon d'autres, natif de Tharſe, fut diſciple de Cléanthés. Chryſippe af-

(1) Quid, quod libelli Stoïci inter ſericos Jacere pulvillos amant ? *Hor. Epod.* 8.

(2) Cleanthes Φρεάντλης, id eſt, puteos exhaurientis cognomen tulit. *Diog. Laërt. in Cleanth.*

la faire paſſer à un état plus parfait, en l'afranchiſſant des liens du corps.

Panætius Rhodien fut ami de Scipion Emylien & de Lælius, & en grande liaiſon avec Polybe l'hiſtorien. Cicéron l'appelle le prince des Stoïciens. Poſſidonius d'Apamée, ville de Syrie, a été un des plus célébres Stoïciens ; il tint l'échole de Rhodes, & fut chef de cette république. Pompée alla exprès à Rhodes pour l'entendre ; & en entrant dans la maiſon du philoſophe, le général Romain fit abaiſſer les faiſceaux.

Cic. de finib. lib. 1. & off. lib. 2.

Strab. lib. 7. & 14.

Les Stoïciens enſeignoient à rechercher la vertu pour elle-même, ſans aucun motif d'eſpérance, ou de crainte, ſoutenant qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, ni d'autre mal que le vice. Cicéron dit *que malgré l'oppoſition des* (1) *autres ſectes, il eſt difficile de ne pas avoüer que les Stoïciens ſont les ſeuls dignes du nom de philoſophes.* S. Jérôme trouvoit beaucoup de (2) rapport de la philoſophie Stoïque à la religion Chrétienne. Il met Sénéque au rang des écrivains Eccléſiaſtiques, *obligé*, dit-il, *de l'y inſérer, à cauſe des lettres de Sénéque à S.*

Des lettres de Sénéque à S. Paul.

S Hieronym. de ſcriptor. eccleſ.

(1) Licet inſectemur iſtos, metuo ne ſoli philoſophi ſint. *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 4.*

(2) Stoïci cùm noſtro dogmate in pleriſque concordant. *Hieronym. in Iſai. c. 10.*

Tillemont. hist. eccles. t. 1. p. 303.

Baron. annal. ad ann. 66.

Paul, & de S. Paul à Sénè
tres sont rejettées par touts
Leur supposition doit être fo
puisque le pape S. Lin, S.
S. Augustin les ont regardée
ritables. Il est aussi fait me
Lin, de l'amitié qui étoit en
Sénéque.

Le témoignage attribué à
d'aucune considération, pa
livre des actes de S. Pierre
ré, est faux au jugement
& de Baronius. Quant à S.
S. Augustin, on peut dire, o
pas eu le loisir de bien exa
tres, ou qu'il y en avoit de
leur temps, ausquelles on e
de fausses, ou que S. Jérôn
gustin n'ont pas jugé à prop
ser à une opinion qui étoit

Sénéque a parlé fort clai
la sainte Trinité, ce qui ne p
porté qu'à ce qu'il vivoit da
où le Christianisme étoit fo

De la doc- On a reproché aux Stoïc

(1) Quisquis formator unive
le Deus est potens omnium,
lis ratio ingentium operum ar
nus spiritus per omnia maxi
æquali intentione diffusus. *Sen.*
ɛ. 8.

égalé leur ſage (1) à Jupiter, d'avoir enſeigné que l'ame étoit une partie de la divinité, & que les hommes pouvoient diſpoſer de leurs vies, & ſe donner la mort. Les Stoïciens ont ſoutenu l'égalité des vertus & des vices: voici les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondoient. trine Stoïque.

Il n'y a pas différents degrés de vérité, il n'y en a pas non plus, dans ce qui eſt honnête & honteux. Comme un pilote, qui par l'ignorance de ſon art fait échoüer un vaiſſeau chargé de paille, n'eſt pas moins indigne d'être emploïé que celui, qui fait perdre un vaiſſeau chargé d'or: de même celui qui bat ſans raiſon un eſclave, péche autant que celui qui tuë ſon pére. *Cic. de finib. lib. 4.*

(1) Sapiens vicinus proximuſque diis conſiſtit, exceptâ immortalitate ſimilis Deo. *Sen. de conſtant. ſapient. c.* 8.

Jupiter quo antecedit bonum virum? diutiùs bonus eſt. Sapiens nihilo ſe minoris æſtimat, quòd virtutes ejus ſpatio breviore clauduntur. Quemadmodum ex duobus ſapientibus qui ſenior deceſſit, non eſt beatior eo, cujus intrà pauciores annos terminata virtus eſt: ſic Deus non vincit ſapientem felicitate, etiamſi vincit ætate. *Sen. epiſt.* 73

Hoc mihi philoſophia promittit, ut me Deo parem faciat. *Sen. epiſt.* 48.

Sapiens ille eſt, qui plenus gaudio, hilaris, & placidus, inconcuſſus, cum diis ex pari vivit. *Sen. epiſt.* 59.

Les Stoïciens rapportoient (1) cette opinion à Socrate, quoique toute l'Académie fût dans des principes (2) fort différents. *Ceux qui veulent*, dit Horace, *que toutes les fautes* (3) *ſoient égales, ſe trouvent en peine, quand on remonte à la ſource de la vérité : car le ſens commun & les mœurs y répugnent : l'utilité même s'y oppoſe, l'utilité, dis-je, qui eſt la mére de la juſtice & de l'équité. La raiſon ne permettra jamais* (4) *qu'un homme qui n'aura dérobé que des choux dans un jardin, ait fait un auſſi grand crime que celui qui aura pillé un temple.*

Les Stoïciens outroient la morale. Cicéron, dans la critique ingénieuſe qu'il

(1) Idem eſſe Socrates dicebat veritatem & virtutem : quomodò illa non creſcit, ſic nec virtus quidem. *Sen. epiſt.* 71.

(2) Illa paradoxa primâ ſpecie admirationem, re explicatâ riſum movent. *Cic. academ. quæſt. lib.* 4.

(3) Queis paria eſſe ferè placuit peccata, laborant,
Cùm ventum ad verum eſt, ſenſus, moreſque repugnant,
Atque ipſa utilitas juſti propè mater, & æqui. *Hor. lib.* 1. *Sat.* 3.

(4) Nec vincet ratio hoc; tantumdem ut peccet idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divûm ſacra legerit. *Hor. ibid.*

fait de Caton, & de la secte Stoïque, en plaidant pour Muræna, dit que ces philosophes (1) étendent les devoirs au-delà des bornes qui leur sont prescrites par la nature.

Stilpon aïant perdu sa patrie, sa femme, & ses enfants, nioit qu'il eût perdu aucun bien véritable. *Sen. epist. 9.*

Le sage, suivant Zénon, sera très-heureux dans la maladie, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les tourments: & comme la vertu ne peut recevoir aucune atteinte; le bonheur, qui en dépend, n'est sujet à aucune altération, ni à aucune inégalité. *Cic. de finib. lib. 5.*

Sénéque avance gravement que les remparts des villes peuvent être ébranlés par le bélier, que les tours peuvent être renversées par des mines, mais que la vertu est hors de toute atteinte. L'abregé de Xiphilin reproche à ce même Sénéque d'avoir mené une vie très-contraire à ses écrits; d'avoir corrompu Julie & Agrippine, & d'avoir ensuite trempé dans la mort de la derniére; d'être monté sur le théatre avec Néron, par une flat- *Sen. quòd in sapient. non cad. injur.* *Lib. 61. & 62.*

(1) Stoïcos fines officiorum paulò longiùs, quàm natura vellet, protulisse. *Cic. orat. pro Muræn. Cicéron a tourné les Stoïciens en ridicule, dans l'oraison pour Muræna, & dans les paradoxes.*

terie baſſe & indigne de la gravité qu'il affectoit. Son avarice & ſon luxe ſont exaggérés à tel point par le même auteur, que Sénéque eſt repréſenté, comme la cauſe (1) des révoltes de l'Angleterre, qui ne pouvoit plus ſouffrir ſes uſures. On lit, dans Tacite, des reproches à peu près ſemblables : *Par quelle* (2) *eſpéce de philoſophie, par quels préceptes de la ſageſſe, avoit-il ſi bien mis à profit 4. années de la faveur de Néron, qu'il avoit amaſſé trente ſept millions cinq cents mille livres ? Que les riches ſucceſſions n'échapoient pas à ſes artifices, & que l'Italie & les provinces de l'Empire étoient épuiſées par ſes uſures.* Il paroît cependant que les Romains du temps de ce philoſophe, avoient une haute idée de ſa vertu, puiſque Juvénal en parle comme d'un contraſte qu'il oppoſe aux (3) monſtrueux débordements de Néron.

(1) *Parceque Sénéque aïant prêté cinq millions à de groſſes uſures en Angleterre, exigeoit à la fois le capital & les intérêts. Xiphil. è Dion. lib. 62.*

(2) Quâ ſapientiâ, quibus philoſophorum præceptis, intrà quadriennium regiæ amicitiæ, ter milliès ſeſtertiùm paraviſſet ? Romæ teſtamenta & orbos velut indagine ejus capi : Italiam & provincias immenſo fœnore hauriri. *Tac. annal. lib.* 13.

(3) Libera ſi dentur pòpulo ſuffragia, quis tàm Perditus, ut dubitet Senecam præferre Neroni?

Ce tyran envoïa prononcer à Sénéque l'arrêt de ſa condamnation, parce qu'il étoit ſoupçonné d'être complice de la conjuration de Piſon. Sénéque reçut cet ordre, & ſe fit ouvrir les veines avec beaucoup de fermeté.

Horace eſt plein de traits de raillerie de la ſecte Stoïque. » Le ſage, dit-il, » ne voit que Jupiter au-deſſus (1) de lui; » il eſt riche, libre, comblé d'honneurs, » beau & bien fait; & pour ſa ſanté, elle » eſt merveilleuſe, à moins qu'il ne ſoit » incommodé de la pituite.

Plutarque a porté les coups les plus mortels à la ſecte Stoïque. Il repréſente le Lapithe Stoïcien, formé d'un acier impénétrable aux paſſions & à la douleur, & bien plus merveilleux que le Cœnée de Pindare, qui étoit invulnérable: car ce héros Stoïcien étant priſonnier, eſt libre; étant précipité, il n'eſt pas endommagé; étant tourmenté par les plus cruels ſupplices, il eſt ſans douleur; étant brûlé ou pilé, il ne ſent point de mal; étant terraſſé, il n'eſt point abattu; étant vendu, il ne peut être livré; étant eſ-

De Stoic. repugn. & comm. quo oſtend. Stoic. quàm poët. abſurdior. dicer.

(1) Ad ſummam, ſapiens uno minor eſt Jove; dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè ſanus, niſi cùm pituita moleſta eſt.
Hor. lib. 1. epiſt. 1.

clave, il commande; étant exposé aux mépris des hommes, il régne; dans un corps accablé d'années & d'infirmités, il a toutes les graces de la beauté; souffrant toutes les incommodités de la vie & demandant l'aumône, il est riche. Minerve ôte à Ulysse les rides & la laideur de la vieillesse; mais le sage est beau, même en conservant ces rides: Hercule trouve dans sa vertu des ressources contre les épreuves de la plus rigoureuse fortune; mais le sage ne peut être exposé aux coups de la fortune.

ie de omen.

Plutarque ailleurs porte un jugement fort équitable de cette secte: *Si la doctrine des Stoïciens*, dit-il, *rencontre un esprit élevé, fier, & dur, elle est fort dangereuse; mais si elle tombe en un esprit profond & doux, il n'est pas douteux qu'elle ne lui soit d'un grand secours, pour le guider dans le chemin du bonheur & de la vertu.* Epictéte (1) rabattit beaucoup de l'orgueil Stoïcien, & orna cette secte d'une morale sublime par le commerce qu'il eut avec les Chrétiens. Il réduisoit toute la philosophie à ces deux chefs, *soutenir & s'abstenir.*

Sa patience & sa modération furent

(1) *Epictéte étoit né à Hierapolis, ville de Phrygie, vers le régne de Vespasien.*

admirables : il dit un jour à ſon maître, qui le frappoit rudement ; *ſi vous continuez, vous me caſſerez la jambe.* Ce maître violent & emporté lui aïant effectivement caſſé la jambe, Epictéte lui dit, ſans s'émouvoir ; *Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous me caſſeriez la jambe ?*

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Des Pyrrhoniens.

PYrrhon natif d'Elée a été contemporain d'Arcéſilas, de Zénon, de Théophraſte, d'Epicure. Il vivoit vers la centdixiéme Olympiade, trois cents trente-ſix ans avant Jeſus-Chriſt. Il fut diſciple de Dryſon, & enſuite d'Anaxarque d'Abdére, avec lequel il ſuivit Alexandre juſqu'aux Indes. Pyrrhon avoit d'abord été un aſſez mauvais peintre. Quoiqu'il ne s'attachât à aucune doctrine, il prétendoit néanmoins philoſopher à la maniére de Socrate & de l'Académie : ce qui eſt une raiſon de ranger ſa ſecte parmi les Ioniennes. Il pouſſa plus loin qu'aucun philoſophe l'irréſolution & l'incertitude ; mais il mettoit de la différence entre la recherche de la vérité, les uſages communs de la vie ; entre

De Pyrrhon.

Diog. Laërt. in Pyrrhon.

Lucien, dial. des ſect. à l'enc.

philoſopher, & ſe conduire à l'ordinaire. Il ſe laiſſoit entraîner par les loix & les coutumes, ſans former aucun jugement, ni adhérer à aucune opinion. Il fut bien éloigné d'être tel, qu'on l'a voulu repréſenter, n'évitant aucun péril, ne ſe détournant pas de ſon chemin à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, ne chaſſant pas les chiens qui le vouloient mordre, fuïant la compagnie des hommes, errant, ſolitaire, ou demeurant immobile dans le même état. Une pareille conduite lui a été attribuée, pour le tourner en ridicule, par des perſonnes peu ſincéres ou mal informées : & une preuve du contraire eſt que ſes citoïens lui déférérent une des plus importantes magiſtratures de la ville ; qu'ils accordérent en ſa faveur l'exemption des charges publiques aux philoſophes ; que les Athéniens lui donnérent droit de bourgeoiſie ; & qu'il reçut des préſents d'une grande valeur de la part d'Alexandre.

Pyrrhon a vécu 90. ans, & cette longue vie porte encore à croire qu'il n'étoit pas ſi inſenſé dans ſes actions, que dans ſa doctrine. On raconte cependant qu'aïant trouvé ſon maître Anaxarque dans un foſſé, il paſſa outre, ſans lui offrir aucun ſecours ; & Anaxarque lui-même avoüa *que cette indifférence étoit*

un fort beau trait de philoſophie.

Pyrrhon étoit regardé comme un homme affranchi de toute paſſion, & ſupérieur à l'humanité. La crainte d'un chien l'aïant obligé un jour de ſe cacher derriére un arbre, il répondit à ceux qui l'en railloient : *qu'il étoit bien difficile de dépoüiller l'homme entiérement.* Ce n'étoit pas la crainte du chien, mais cette honte d'en avoir eu peur, qui étoit une paſſion blâmable ; & il montra par cet exemple, que l'excès n'eſt jamais d'accord avec ſoi-même. Euryloque, un de ſes diſciples, ſoutint mal cette incapacité d'être ému, que les Grecs nomment en un ſeul mot *ataraxie* ; car étant tranſporté de colére contre un cuiſinier, qui lui avoit fait un mauvais ragoût, il le pourſuivit, une broche à la main, juſques dans le marché d'Elée.

Pyrrhon dans une tempête, voïant touts les hommes fort effraïés, apperçut un pourceau, qui ſans connoître le danger, ou ſans en tenir compte, n'avoit rien perdu de ſon appétit ordinaire. Pyrrhon en témoigna beaucoup d'admiration, & dit *que c'étoit là le vrai modéle du ſage.* *Plutarq. d. l'avancem. dans la vert.*

Ses diſciples furent appellés de ſon nom *Pyrrhoniens.* Ils portérent auſſi le nom de *Sceptiques*, ſous lequel ils ſont

ſçavoient ce que (1) c'étoit que la lumiére, ni la penſée, ni l'être, ou le néant. Ils n'admettoient aucune régle de diſcerner la vérité, & ils regardoient toute ſorte de raiſonnements, comme également frivoles : quelques raiſons qu'on leur opposât, ils en alléguoient (2) de contraires, pour favoriſer une opinion oppoſée ; les hommes, ſelon eux, ne devant rien affirmer, rien définir, rien juger. Ils n'avançoient cette derniére propoſition, que par maniére de doute ; & ils la comparoient à une médecine, qui ne chaſſe pas ſeulement (3) de notre corps les mauvai-

Sext. Emp lib. 1. Pyrrhon. hyp. c. 6.

(1) *Mais il eſt fort différent de ſçavoir ce que c'eſt que l'être & le néant, ou de douter de ſon exiſtence. Je puis n'être pas aſſez philoſophe pour définir l'être & le néant ; mais je ne puis être aſſez ſtupide pour ne pas connoître que j'exiſte. Si le Pyrrhonien s'obſtine à ſoutenir qu'il ne ſçait s'il penſe, ni s'il exiſte : que des propoſitions fauſſes paroiſſent évidentes à ceux qui rêvent, à ceux qui ont le tranſport au cerveau, ou à ceux qui ſont inſenſés ; & qu'il pourroit ſe faire qu'il fût ſans s'en appercevoir dans quelqu'un de ces trois états, je ceſſerai de raiſonner avec lui, & je lui paſſerai même cette propoſition, qu'il pourroit bien ſe faire qu'il fût dans l'un de ces états.*

(2) Sic Protagoras ait de omni re in utramque partem diſputari poſſe ex æquo, & de hâc ipsâ, an omnis res in utramque partem diſputabilis ſit. *Sen. epiſt.* 88.

(1) Καθάπερ τὰ καθαρτικὰ τῶν φαρμάκων συμπέμπει τὰς χυμὰς ὑπεξαιρεῖ τοῦ σώματος, ἀλλὰ ἡ

ſes humeurs, mais qui ſe chaſſe elle-même, avec les humeurs qu'elle a rencontrées.

Les Pyrrhoniens auroient donc beſoin d'un langage nouveau ; car les façons de parler ordinaires ſont formées de propoſitions affirmatives, qui ne leur conviennent pas : ainſi quand ils diſent : *Je doute*, ils veulent faire entendre, qu'ils ſont même incertains s'ils doutent. Ils n'admettoient rien de vrai, ni de faux ; car comme, ſelon eux, les préjugés, les coutumes, lès phantaiſies des hommes font regarder par les uns comme vrai, ce que les autres eſtiment faux, il faudroit que toutes choſes fuſſent vraies, & fauſſes en même temps.

Sext. Empir. lib. 1. *Pyrrhon. hypotyp. c.* 7.

Sextus Empiricus dit que le Pyrrhonien acquieſce aux choſes qui ſont purement ſenſibles, & que lorſqu'il ſent de la chaleur, il n'entend pas douter qu'il ſente de la chaleur. Dans la bouche de gens raiſonnables, ne ſeroit-ce pas là un aveu de la certitude de l'exiſtence ? Car peut-on ſentir ſans exiſter ?

Le but de la Sceptique eſt de rendre l'eſprit parfaitement tranquille, & de déraciner les paſſions : ceux qui admettent

ἑαυτὰ τοῖς χυμοῖς συνεξάγει. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib.* 1. *c.* 28.

des biens & des maux, ſont continuellement agités du déſir qui les entraine vers les uns, & de la crainte qui leur fait éviter les autres ; mais celui qui doute, s'il y a dans la nature aucun bien ou aucun mal, n'eſt pas ſuſceptible de trouble.

L'homme n'eſt pas exemt, par la philoſophie Sceptique, des impreſſions que les ſens reçoivent, comme celle du froid & du chaud ; mais le Pyrrhonien n'ajoute pas à ces impreſſions le jugement, que le froid & le chaud ſoit un bien ou un mal. Le Sceptique a la perception & l'intelligence à la maniére des autres hommes ; mais il en demeure là, il n'admet aucune conviction, il ne porte même aucun jugement, & n'a aucune opinion. Il examine toutes les déciſions des dogmatiques, mais en ſuſpendant toujours ſon jugement, & en cherchant continuellement la vérité. Pour entretenir cette perpétuelle ſuſpenſion ou indétermination, il oppoſe les apparences aux apparences, les raiſonnements aux raiſonnements, ou les raiſonnements aux apparences.

Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. c. 12.

Ib. lib. 2 c. 1. & 2.

Les Pyrrhoniens rejettoient les témoignages des ſens, & les opérations de l'entendement, doutant même ſi les ſens & l'entendement exiſtent. Ils prétendoient

tirer de grands avantages des contradictions des dogmatiques. » Les opinions, » disoient-ils, qu'on estime aujourd'hui » des vérités, & qui ont succédé à d'autres » opinions contraires, seront peut-être » détruites à l'avenir par de nouvelles » découvertes. Parmi les dogmatiques, » Dicéarque a soutenu qu'il n'y a point » d'entendement; Gorgias a affirmé que » rien n'existe. En supposant que l'entendement existe, qui pourroit connoître » sa nature? Qui pourroit expliquer quelle est sa substance, & en quel lieu il réside? Les hommes ne peuvent fonder » aucune opinion sur un moïen aussi » éloigné de leur connoissance. Cet entendement non seulement est guidé par » des sens trompeurs, mais il ajoute encore aux erreurs des sens, celles qui lui » sont particuliéres, comme lorsque de » ce principe, que le miel paroît doux » aux uns, & amer aux autres, Démocrite en tire cette conclusion, que le » miel n'est ni doux ni amer, & qu'Héraclite en infére, que le miel est doux & *liv. 2. c.* » amer en même-temps. Pour juger des » apparences que nous recevons des sujets, dit Montagne, il nous faudroit » un instrument judicatoire; pour vérifier cet instrument, il y faut de la dé» monstration, pour vérifier la démons-

» tration un inſtrument : nous voilà au » roüet. «

Il n'y a point là de cercle vitieux, comme Montagne voudroit le perſuader. Je n'ai beſoin d'aucune démonſtration pour me convaincre que j'ai un entendement. Ces vérités, *je penſe*, *j'exiſte*, ſont antérieures à toute démonſtration : elles ſont certaines par la force invincible du ſentiment. Ne ſeroit-il pas également injuſte & ridicule d'exiger d'un homme qu'il prouvât que la lumiére brille, & qu'il la voit? Elle eſt elle-même la preuve de ſon éclat, & ne peut avoir d'autre preuve. Mais la lumiére du monde matériel n'eſt qu'une foible image de la lumiére du monde intellectuel. C'eſt un artifice bien foible que celui dont uſent les Sceptiques, de ramaſſer touts les exemples des raiſonnements & des coutumes contraires au bon ſens. Il eſt certain que les égarements de l'eſprit & du cœur, & la diverſité des préjugés & des motifs ont jetté les hommes dans toute ſorte d'excès. Les Pyrrhoniens n'en peuvent point trouver ailleurs de plus inſenſés que dans leurs propres diſcours. Mais la vérité & l'évidence réclament ; il ne tient qu'à l'entendement de ſe rendre attentif à leurs voix. Les hommes ne ſe trompent que par leur faute ; lorſqu'ils

peurs. S'ils exercent en quelques rencontres, leur empire sur nous, c'est par l'abus que nous faisons de notre liberté ; mais ils ne peuvent nous tromper au sujet des vérités qui portent le charactere divin de l'evidence, & qui sont, pour ainsi dire, marquées au sceau de la vérité primitive, incompatible avec l'esprit de mensonge. L'auteur du traité de la certitude morale a fort bien refuté cette hypothese extravagante de Bayle : *La bonté de Dieu*, dit-il, *me rassure parfaitement contre la crainte d'une erreur qui seroit insurmontable. Tous les agents libres étant soumis à l'empire du créateur, dont la providence dirige toujours leur action & la retient dans certaines bornes, le même principe qui l'empêche de nous faire lui-même de telles illusions, l'engage à ne jamais souffrir que d'autres êtres nous les fassent.* *Tr. de certit. mor. h. 7.*

Le second Pyrrhonien s'y prend d'une maniére différente : *Dieu*, dit-il, *en nous faisant naître incapables de découvrir certainement aucune vérité, ne nous a pas trompés, puisqu'il nous a mis en pouvoir de découvrir nous mêmes cette incapacité.* 1. Ce subterfuge, emploïé par l'auteur du traité de la foiblesse de l'esprit humain, est un aveu du principe, que Dieu ne peut nous tromper. C'est un sophisme toujours appuïé sur cette propo-

ſur un eſprit raiſonnable. Une premiére vérité eſt celle qui eſt apperçuë des hommes de touts les temps & de touts les païs, qui en y faiſant réflexion font uſage de leur raiſon. On peut regarder les propoſitions ſuivantes, comme d'éternelles vérités : *Une choſe ne peut ſe faire elle-même. Un être infiniment parfait ne peut tromper. Ce qui eſt affirmé par le témoignage & le ſentiment de touts les hommes, eſt inconteſtablement vrai. Le déſir du bonheur & l'averſion du mal ſont des ſentiments communs à touts les hommes. Les contradictoires ne peuvent ſubſiſter, en même-tems, dans un même ſujet. Un effet compoſé d'un grand nombre de relations, qui a des révolutions réguliéres, ne peut être l'effet du hazard & ne peut être que l'effet d'une intelligence. Un fait atteſté par un très-grand nombre de gens ſenſés, qui diſent en avoir été les témoins, ne peut être révoqué en doute. Les axiomes des mathématiques ſont au nombre de ces vérités éternelles & néceſſaires. Deux grandeurs égales à une troiſiéme ſont égales entr'elles. Le tout eſt plus grand que la partie, &c.* Les axiomes de morale ont auſſi une certitude évidente : *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait, &c.*

Toutes les idées, que nous concevons

clairement & distinctement sont vraies, & l'erreur ne peut se rencontrer avec l'évidence, parce que Dieu ne peut nous tromper.

Sext. Emp. Pyrrhon. hyp. lib. 2. c. 7.

Les Pyrrhoniens ajoutoient *qu'il ne peut pas y avoir plus de vraisemblance que de vérité. Car la vraisemblance est la ressemblance de la vérité ; s'il n'y a point de vérité, il n'y a donc point de vraisemblance, puisque pour juger de la ressemblance du portrait de Socrate, il faut connoître la figure de Socrate.* Se persuadera-t-on jamais qu'un entendement capable de faire un raisonnement aussi suivi, puisse douter sincérement s'il existe ?

De la différence de la seconde Académie & du Pyrrhonisme.

C'est une ancienne question & fort débattuë par plusieurs auteurs Grecs, de sçavoir, en quoi consiste la différence de la seconde Académie, & du Pyrrhonisme. Plutarque avoit fait un traité sur ce sujet, qui est développé avec beaucoup de subtilité dans Sextus Empiricus, & dans le traité moderne de la foiblesse de l'esprit humain.

Les Académiciens disoient que les apparences du bon se rencontroient dans certaines choses, & les apparences du mauvais dans d'autres ; les Sceptiques regardoient toutes sortes d'apparences, comme indifférentes, pour faire naître aucune opinion de la bonté ou de la con-

Aul. Gell. lib. 11. c. 5.

venance d'une choſe préférablement à une autre ; le choix de l'apparence n'étant qu'une conformité aux uſages. Les Académiciens ſuppoſoient l'incompréhenſibilité de toutes choſes : les Sceptiques cherchoient continuellement la vérité, ne ſçachant s'il eſt poſſible de la trouver. Les Académiciens propoſoient une indétermination générale, & une ſuſpenſion de tout jugement, comme la meilleure maniére de philoſopher ; les Pyrrhoniens étoient indéterminés, ſans donner aucune préférence à l'irréſolution ſur l'affirmation. Les Académiciens diſoient, par maniére de propoſition affirmative, qu'ils ne ſçavoient rien, & qu'ils ne ſçavoient même pas, s'il eſt poſſible ou non de rien ſçavoir ; les Pyrrhoniens diſoient les mêmes choſes, par forme de doute. Les Académiciens admettoient quelque ſorte de probabilité dans les uſages de la vie ; les Pyrrhoniens s'y conformoient, ſans y connoître aucune probabilité. Les Académiciens avoüoient du penchant vers quelques objets ; les Sceptiques ſe laiſſoient entraîner par les exemples & par les coutumes, ſans écouter aucun penchant. Les Académiciens, en excluant toute vraiſemblance de jugements ou d'opinions, trouvoient quelque ſorte de vraiſemblance

dogme, ni à aucune opinion, & ne portât aucun jugement ſur les conſéquences de ce qui apparoiſſoit, ni ſur les apparences mêmes, en ce cas la Sceptique étoit une ſecte.

Nul Pyrrhonien de bonne foi.

Toutes ces ſubtilités de raiſonnements ſortent des bornes de la nature & de la raiſon; & on peut trancher la difficulté, en diſant qu'il faut être inſenſé pour douter ſincérement des vérités primitives, pour ne pas être perſuadé des principes, dont nous ſentons une conviction intérieure; & pour deſavoüer les notions, dont la lumiére luit naturellement à l'eſprit. Il n'eſt pas davantage poſſible de raiſonner avec de telles gens qu'avec des inſenſés; & le ſeul bon parti à prendre, eſt de les citer au tribunal de l'évidence. Paſchal nie avec raiſon qu'il puiſſe y avoir un Pyrrhonien de bonne foi. Des Cartes (1) ſoutient que nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions.

Penſ. c. 21.

Des Pyrrhoniens modernes.

Jean-François Pic comte de la Mirandole, qui ne ſucceda pas moins à la ſcience, qu'à la ſouveraineté de ſon oncle, renouvella dans le ſeiziéme ſiécle la philoſophie Sceptique. Montagne dans le même ſiécle, La Mothe-le-Vayer & Bayle dans le dix-ſeptiéme, & en dernier

(1) Non poſſe à nobis dubitari quin exiſtamus. *Carteſ. princip. philoſ. part.* 1.

lieu l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, ont épuiſé, ſoit du côté du raiſonnement ſoit du côté de l'érudition, tout ce qui peut être allégué en faveur d'une philoſophie ſi inſoutenable.

Bayle a montré le Pyrrhoniſme avec tout ſon danger. La Mothe-le-Vayer, & l'auteur du traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, ont ſoutenu (comme nous l'avons déja obſervé au ſujet de la ſeconde Académie) qu'il n'y avoit point de meilleure diſpoſition pour recevoir les lumiéres de la foi, que cette philoſophie Sceptique, ou cette ſuſpenſion générale, qui chaſſe de l'entendement toutes les opinions naturelles, pour ne les remplir que des vérités de la foi. Mais à moins que le Pyrrhonien ne renonce à ſes principes, comment pourra-t-il recevoir les lumiéres de la révélation? & s'il perſiſte à ſoutenir qu'on ne peut faire aucun uſage de la lumiére naturelle, comment diſtinguera-t-il la révélation de l'impoſture, & la vérité de l'erreur?

La lumiére naturelle doit ſe ſoumettre à la révélation, avec toute la docilité qu'elle trouve aiſément dans l'expérience de ſa propre foibleſſe: mais ſi quelqu'un venoit à propoſer cette inſtance; *Il faut captiver notre entendement par l'obéiſſance de la foi, juſqu'à ne pas ſe ſervir de la*

règle de juger, que la nature nous a donnée, le Pére Valérien Magni Capucin dit qu'il répondroit, *que c'eſt renverſer la foi, étant abſolument impoſſible de croire, ſans là l'aide d'un raiſonnement, qui conclut que celui en qui nous croïons ne ſe trompe ni ne nous trompe.* Or ce raiſonnement, ſur lequel toute la religion eſt appuïée, ne peut avoir aucune force, ſi l'on détruit la régle naturelle de juger que Dieu nous a donnée.

De Catholicor. credendi regu.

Ce n'eſt qu'en faiſant uſage de ma raiſon, que je puis m'aſſûrer des vérités révélées. Et la raiſon ne ſe ſoumettroit jamais, ſi elle ne jugeoit qu'il y a des occaſions où elle doit ſe ſoumettre. De ſorte que celui qui proſcrit la raiſon pour faire place à la révélation, éteint ces deux flambeaux tout à la fois, & fait la même choſe, que s'il vouloit perſuader à un homme de fermer les yeux, pour mieux recevoir, par le moïen d'un téleſcope, la lumiére éloignée d'une étoile qu'il ne peut voir par le ſeul ſecours de ſes yeux. Maintenant que le Pyrrhoniſme eſt plus à la mode que jamais, un des objets des plus importants de la philoſophie eſt de contenir le doute dans de juſtes bornes.

Eſſai de l'entendt. liv. 4. ch. 19.

CHAPITRE DIXIE'ME.

Des Pythagoriciens.

NOus avons diviſé la philoſophie en deux branches principales, l'Ionienne & l'Italique ; & après avoir achevé l'hiſtoire des principales ſectes émanées de la premiére, il eſt dans l'ordre de remonter à la ſeconde. L'échole Italique eſt de quelques années ſeulement plus moderne que l'Ionienne : car Pythagore que l'échole d'Italie a reconnu pour chef, étant jeune, connut Thalés fondateur de l'échole Ionienne qui étoit déja vieux, & qui lui conſeilla de voïager en Egypte, pour cultiver les diſpoſitions qu'il avoit à la philoſophie.

Cic. Tuſcqu. lib. 1. Lactant. lib. 7. c. 8.

Suivant Cicéron & Lactance, Pythagore perſuadé de l'immortalité de l'ame, par les leçons de ſon maître Phérécide, quitta le métier d'athléte, pour ſe donner tout entier à la philoſophie.

De Pythagore. *Stanl. part. 2.*

Il y a pluſieurs opinions différentes, ſur la patrie de Pythagore, & ſur le nom de ſon pére : le ſentiment le plus général eſt que Pythagore, fils d'un ſtatuaire nommé Mnéſarque, étoit né à Samos la 3. année de la 53. Olympiade. Le roi

Numa, que quelques-uns ont fait disciple de Pythagore, a donc été beaucoup (1) plus ancien que ce philosophe.

S. Augustin (2) se fut aisément conformé à l'opinion qui fait Numa disciple de Pythagore, car il a mis Thalés du temps de Romulus. Or Thalés fut contemporain & même disciple, selon quelques-uns, de ce même Phérécyde, qui fut le maître de Pythagore. Phérécyde laissa en mourant ses ouvrages à Thalés. Ainsi en plaçant Thalés du temps de Romulus, Pythagore se trouve du tems de Numa. Mais suivant Denys d'Halicarnasse, il a été postérieur à ce roi de 4. générations, & suivant Plutarque de cinq. Diogéne de Laërce, Cicéron, Tite-Live, & Aulu-Gelle sont de même sentiment. Quelques-uns ont été d'avis que

Tzetz. ap. Menag. ad Diog. Laërt. c. 1.

Diog. Laërt. in Pherec.

Den. d'Halic. Antiq. Rom. liv. 2. T. Liv. lib. 1. Aul. Gell. lib. 17. c. 21.

(1) Pythagoras fuit in Italiâ temporibus iisdem, quibus L. Brutus patriam liberavit. *Cic. Tuscul. quæst. lib. 4.*

Pythagoras, cùm regnante Tarquinio superbo in Italiam venisset, tenuit magnam illam Græciam cùm honore & disciplinâ, tùm etiàm autoritate. *Cic. Tuscul. quæst. lib. 1.*

Ex quo etiàm quidàm Numam Pompilium regem nostrum fuisse Pythagoreum ferunt, qui annis permultis ante fuit quàm ipse Pythagoras. *Cic. de orator. lib. 2.*

(2) Eodem Romulo regnante, Thales Milesius fuisse perhibetur unus è septem sapientibus. *S. Aug. de civit. Dei, lib. 18. c. 24.*

ce fut un autre Pythagore, natif de Sparte, qui après avoir remporté le prix de la course en la 16. Olympiade, (dont la 3. année est la première du régne de Numa) vint en Italie, & que Numa se servit beaucoup de ses conseils : ce qui fit que plusieurs coutumes des Lacédémoniens furent mêlées parmi celles des Romains.

Plutarch. in Num.

Cic. Tusc. lib. 1. Apul. Florid. lib. 2. Jamblich. in Pythag. Apul. Florid. lib. 2.

Cicéron & Apulée ont dit que Pythagore fut disciple de Phérécyde ; & la plûpart des auteurs, qui ont écrit touchant Pythagore, veulent qu'il ait été aussi disciple du fameux Zoroastre à Babylone. Il commença ses voïages par la visite qu'il rendit, dans la ville de Milet à Thalès, qui étoit déja fort vieux. Il s'arrêta en Egypte, pendant l'espace de vingt-deux ans, appliqué à l'étude, & fréquentant divers colléges des prêtres qui étoient à Memphis, à Thébes, & à Héliopolis. Il se fit initier dans touts leurs Mystéres. Il passa à Babylone douze ans, qu'il emploïa à recevoir les instructions des Mages ; & aïant poussé ses voïages jusqu'en Ethiopie, en Arabie, & dans les Indes, il revint par l'isle de Créte & par Delphes. Il profita des lumiéres des sçavants de touts ces différents païs, & il visita les oracles les plus célébres. Suivant Hermippus, il s'attacha principalement aux

Ap. Joseph. contr. Apion. lib. 1.

opinions des Juifs, & des Thraces. Origène rapporte que Pythagore puisa une grande partie de sa doctrine dans celle des Juifs ; Usserius croit, après S. Clément d'Alexandrie, que Pythagore connut les saintes écritures, par les conversations qu'il eut avec les Juifs qui étoient à Babylone ; & Porphyre nous apprend que non seulement Pythagore avoit consulté les Egyptiens, mais qu'il avoit eu aussi des conférences avec les Arabes, les Hébreux, & les Chaldéens. Apulée est d'avis que Pythagore avoit emprunté la meilleure partie de sa doctrine de celle des Brachmanes ou Gymnosophistes. Au retour de ces longs voïages, il s'établit à Crotone ville d'Italie, dans le voisinage de Tarente.

Orig. adverſ. Celſ. lib. 1.

Uſſer. annal

Porphyr. in Pythag.

Apul. Florid. lib. 2.

Les uns prétendent que le nom de Pythagore lui fut donné parce qu'il avoit le talent (1) de persuader. Les autres, parce que sa naissance avoit été prédite par l'oracle d'Apollon ; les autres parce qu'il n'y avoit pas moins de certitude & de sagesse dans ses discours, que dans les réponses de la Pythie. Il paroit que ses disciples regardoient ses paroles comme des oracles : & la meilleure raison qu'ils

Etymologie du nom de Pythagore.

Dacier, vie de Pythag.

(1) *Il faudroit écrire* Pithagore, *si l'on entendoit par ce nom, celui qui persuade la multitude.*

υτὸς ἐφα. pûſſent apporter entr'eux, c'étoit (1) ces mots, *Il l'a dit.*

e titre de iloſophe renté par thagore.

Pythagore changea le nom de ſage en celui de *philoſophe*, titre plus modeſte, & qui exprime ſeulement en Grec le déſir de la ſageſſe. Pythagore comparoit la vie à l'aſſemblée des jeux Olympiques; où les uns ſe mêloient parmi les combattants, pour acquérir de l'honneur par la force & par l'adreſſe, les autres cherchoient du profit par quelque trafic, tandis qu'un petit nombre plus déſintéreſſé ne s'occupoit que du ſpectacle. *De même*, ajoutoit-il, *parmi les hommes qui arrivent en ce monde, les uns ſont deſireux d'honneur, les autres de richeſſes : quelques-uns aſſez rares préfèrent la contemplation & la ſcience, & ſont deſireux de la ſageſſe, c'eſt à dire, philoſophes.* Mais cette comparaiſon de Pythagore s'écarte du véritable objet de la philoſophie, qui ne ſe borne pas à la vie contemplative; les plus célébres philoſophes aïant reconnu que nous ſommes nés pour la ſociété, & que nous devons lui rendre touts les ſervices qui dépendent de nous. La véritable phi-

(1) Nec verò ſoleo probare id quod de Pythagoricis accepimus, quos ferunt ſi quid affirmarent in diſputando, cùm ex eis quæreretur quarè ità eſſet, dicere ſolitos : ipſe dixit. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

losophie ne consiste donc pas à renoncer à la vie active, mais à en pratiquer les devoirs, non en vuë du profit & de l'honneur, mais par l'amour de la sagesse.

Pythagore aïant entendu, lorsqu'il passoit devant la boutique d'un maréchal, l'harmonie qui résultoit des coups de marteau qui frappoient une enclume à intervalles réglés, il pesa ces marteaux pour connoître les différences de son produites par l'inégalité de leur pesanteur. Il prit ensuite des cordes semblables par la matiére, la grosseur, & la longueur. Il y suspendit des poids qui répondoient à la grosseur des marteaux; & touchant ces cordes par intervalles réglés, il trouva qu'elles rendoient des sons proportionnés aux sons de l'enclume. Il imagina ensuite de donner à la tention & à la grosseur des cordes les mêmes inégalités & les mêmes proportions. Ce fut l'origine des instruments de musique à corde. *Censorin. de die natal. c. 10. Macrob. lib. 2. in somn. Scip. c. 1. Boeth. lib. 1. de musica. c. 10.*

La mort de Pythagore est rapportée par Eusébe à la derniére année de la soixante-dixiéme Olympiade. Cette mort a été racontée fort diversement. Les uns ont écrit que Pythagore & ses disciples vivant d'une maniére fort retirée, & se séparant du reste des citoïens, pour passer les journées entiéres dans les assem- *Eusеb. chronic. lib. 2. Stanl. part. 8. Porphyr. & Jamblich. in Pythag. Justin lib. 8.*

ſédition de Crotone aïant été comme le ſignal d'un embraſement général, les écholes de Pythagore furent détruites, & que lui-même âgé de 80. ou 90. ans fut tué à Métapont.

Selon Dicéarque, il ſe réfugia dans le temple des Muſes, & y mourut après avoir réſiſté à la faim, pendant quarante jours. D'autres auteurs racontent qu'au retour d'un voïage qu'il avoit fait à l'iſle de Délos, il termina ſa vie par une mort volontaire, en s'abſtenant de toute nourriture. Enfin ſuivant quelques autres, il mena touts ſes diſciples au ſecours des Agrigentins, contre ceux de Syracuſe; & cette petite armée Pythagoricienne aïant été défaite, il fut tué près d'un champ de féves, autour duquel il fuïoit.

Tzetz. Chil. 11. hiſt. 366.

Diog. Laërt. in Pythag.

Juſtin rapporte (1) que la mémoire de Pythagore fut en ſi grande vénération, que l'on fit un temple de la maiſon dans laquelle ce philoſophe mourut à Métapont, & qu'il y fut adoré comme un dieu.

On lit dans Pline que l'oracle aïant ordonné aux Romains, pendant la guerre

Plin. lib. 34. c. 6.

(1) Cùm annos viginti Crotonæ egiſſet, Metapontum migravit, ibique deceſſit. Cujus admiratio tanta fuit, ut ex domo ejus templum facerent, eumque pro Deo colerent. *Juſtin. lib.* 20.

des Samnites, d'élever deux ſtatuës, l'une au plus grand capitaine, l'autre au plus illuſtre philoſophe de la Gréce, ils dreſſérent ces deux ſtatuës en l'honneur d'Alcibiabe & de Pythagore. La raiſon de préférer Pythagore à Socrate fut apparemment, que ces anciens Romains connoiſſoient beaucoup davantage la réputation de Pythagore, qui avoit établi ſon écholé dans le canton de l'Italie appellé la grande Gréce. Ovide fait cet éloge magnifique (1) de Pythagore : *que ſon eſprit s'éleva juſqu'aux cieux, & que ce philoſophe penétra par les lumiéres de l'entendement les choſes les plus cachées, que la nature a dérobées aux regards des hommes.* Théano ſa veuve tint quelque tems l'écholе après lui, & ſe remaria à Ariſtée qui ſuccéda à Pythagore.

Joſeph, de laguerr. contr. les Rom. liv. 2. c. 12. *Clem. Strom. lib. 5.* *Clem. Strom. lib. 1.* *S. Ambr. ap. Cornel. à Lap. in Ezech.* *Theodoret. ſerm. 1. de fide.* *Clem. Strom. 1.*

Joſeph trouve une grande conformité entre les Eſſéens, & les Pythagoriciens : S. Clément d'Alexandrie témoigne que Pythagore ſe conforma à Moïſe : quelques ſçavants ont pris Pythagore pour le prophéte Ezéchiel : S. Ambroiſe croit que Pythagore étoit Juif : Théodoret & S. Clément d'Alexandrie avancent même qu'il fut circoncis. On dit qu'il a paru an-

(1) Mente Deos adiit, & quæ natura negavit
Viſibus humanis, oculis ea pectoris hauſit.
Ovid. metam. lib. 15.

thèse soutenuë par quelques Carmes, dans un chapitre général tenu à Beziers vers la fin du dernier siécle, dans lequel ils avançoient que Pythagore avoit été Carme, & qu'en qualité de prieur des Carmes, il avoit gouverné leurs convents de Samos & de Crotone. *Fayd. Sophi.*

Plutarque se trompe en disant que Pythagore n'a laissé aucuns ouvrages, & qu'il ne vouloit pas que ses préceptes fussent écrits. Cette autorité ne peut balancer les témoignages nombreux, qui prouvent que Pythagore avoit composé plusieurs ouvrages. Le petit poëme, qui est venu jusqu'a nous, sous le titre *des vers dorés de Pythagore*, est un ouvrage de Lysis philosophe Pythagoricien, qui fut précepteur d'Epaminondas. Porphyre croit que la plus-grande partie de la philosophie de Pythagore s'est perduë, soit à cause des énigmes & de l'obscurité dont elle étoit enveloppée, soit parce que les philosophes, qui sont venus depuis, comme Platon, Aristote, Speusippe, Xénocrate, ont supprimé ce qu'il y avoit de plus curieux pour en orner leurs écrits, comme de leurs propres inventions: plagiat, dont les Pythagoriciens se plaignoient ouvertement. *Plutarq. in Num.* *Stanl. in Pythag.* *Pausan. in Bœot.*

Pythagore laissa ses écrits à Damo sa fille, avec défense de les publier. Damo *Dacier, vie de Pythag.*

obéit si exactement que, quoique réduite à une extrême pauvreté, elle refusa une grosse somme, qui lui fut offerte de ces ouvrages. Diogéne de Laerce rapporte qu'il n'étoit pas permis d'expliquer les dogmes de Pythagore, jusqu'à Philolaüs de Crotone, qui développa le premier le sens de ses symboles, & de ses expressions énigmatiques. Dion de Syracuse acheta de Philolaüs les écrits de Pythagore, dont il païa cent mines qui reviennent à cinq mille francs de notre monnoie.

In Pythag.

Jamblich. in Pythag.

De l'abstinence des féves.

Jamblich. in Pythag.

S. Ambros. lib. 2. de virginit. c. 4.

Si l'on en croit Jamblique, Timicha célébre Pythagoricienne se coupa la langue, avec les dents, à la question pour ne point révéler le secret de sa secte. Il ne s'agissoit que de découvrir à Dénys tyran de Syracuse, ce que Pythagore entendoit par le précepte de l'abstinence des féves. De touts les symboles Pythagoriques, aucun n'a tant exercé les sçavants, que celui par lequel l'usage des féves étoit défendu.

Les uns ont prétendu que le motif de cette défense étoit de peur que leur suc grossier n'appesantît le cerveau, & ne le rendît moins propre à l'étude. S. Clément d'Alexandrie (1) cite un vers d'un Pytha-

(1) Ἰσὸν τοι κυάμους τρώγειν, κεφαλάς τε τοκήων. *S. Clem. Alex. Strom. lib. 3.*

goricien, dont le sens est *qu'il y a autant de mal à manger des féves, qu'à manger les têtes de ses parents.* Sextus Empiricus se sert (1) de la même comparaison. Hérodote témoigne que les Egyptiens s'abstenoient des féves, qu'ils n'en semoient point, que leurs prêtres se faisoient même un scrupule de les regarder, comme étant des légumes immondes : ce qui a donné lieu de penser que Pythagore avoit pris chez les Egyptiens cette aversion, que Lucien attribuë à ce que les féves cuites & exposées à la lune pendant un certain nombre de nuits, se convertissent en sang. C'est peut-être sur l'opinion de ce changement des féves en sang, que Pythagore fondoit une (2) parenté mystérieuse avec ces légumes. Cicéron est d'avis que les féves avoient été défenduës par Pythagore, parce qu'elles étoient contraires à la vérité des songes. D'autres prétendent que le précepte de l'abstinence des féves doit être entendu figurément, soit que ce philosophe enseignât à ses disciples, par ce symbole, l'abstinence des magistratures & de toute administration publique, parce qu'aux élections & aux

Herodot. Euterp.

Dial. des sect. à l'encan.

Cic. de divinat. lib. 1.

Erasm. adag. Dacier., vie de Pythag.

(1) Τᾶτλον ἂν τὰς κεφαλὰς φαγεῖν φασὶ τῶν πατέρων, ἢ κυάμους. *Sext. Empir. Pyrrhon. hypotyp. lib. 3. c. 25.*

(2) Faba Pythagoræ cognata. *Hor.*

Les ſymboles de Pythagore ont été recueillis par pluſieurs ſçavants. On peut les voir dans les adages d'Eraſme au commencement, ou dans la traduction que Dacier en a faite. Ces ſymboles contenoient des inſtructions morales, que les commentateurs ont tâché de deviner. Comme lorſque Pythagore ordonne *de chauſſer le pié droit le premier, & de laver le pié gauche avant le pié droit*, il a fait entendre, dit-on, de faire les affaires utiles les premiéres, & de ne donner que le ſecond rang aux occupations agréables. La défenſe *de manger de la main gauche* a été expliquée de la prohibition de tout gain illicite: quand il commande *de ſe gratter le devant de la tête en ſortant, & le derriére de la tête en rentrant*, il enſeigne à ſonger attentivement le matin à ce que l'on doit faire, & le ſoir à ſe rendre un compte exact de ce qu'on a fait pendant la journée. La défenſe *de s'aſſeoir à table, ſi le ſel n'y a été mis auparavant*, eſt un précepte d'obſerver la juſtice en toutes nos actions; & l'avertiſſement *de ne ſouffrir aucune hirondelle ſous le toit*, eſt un avis de bannir les amis intéreſſés. Le ſymbole *de ne point manger ſon cœur*, eſt une exhortation de ne pas ſe laiſſer accabler par le chagrin; celui *de ne pas porter un anneau étroit*, s'entend aiſément de la

Des ſymboles de Pythagore.

conſervation de la liberté ; & celui *de ne pas remuer le feu avec l'épée*, ſignifie de ne pas irriter la colére par des injures.

De la Métempſychoſe.

Reuchl. de art. caball. Dacier, vie de Pythag.

Reuchlin & Dacier mettent l'opinion de la métempſychoſe au rang des ſymboles, & ils prétendent que Pythagore ne l'a jamais enſeignée que par allégorie, & pour inſpirer l'horreur des vices, en feignant que l'ame qui s'étoit laiſſé dominer par la colére, paſſoit dans le corps d'un ours ; que celle qui étoit ſouillée par les débauches, étoit envoïée dans le corps d'un porc ; la pareſſeuſe, dans un poiſſon ; l'inconſtante, dans un oiſeau ; ſe ſervant d'autres pareilles deſcriptions capables de faire impreſſion ſur les entendements groſſiers.

Diog. Laërt. in Pythag. Ovid. metâ. lib. 15.

Pythagore n'avoit pas défendu de ſe nourrir de la chair des animaux, à cauſe de l'opinion de la métempſychoſe, mais par un motif d'humanité, & pour accoutumer ſes diſciples à une nourriture plus aiſée à préparer, plus ſaine, & plus propre à rendre l'eſprit ſubtil & délié.

Herodot. Euterp.

Le ſentiment le plus général attribuë à Pythagore le dogme de la métempſychoſe comme une opinion, qu'il enſeignoit réellement & ſans figure, & qu'il avoit tirée des Egyptiens, chez leſquels elle avoit commencé, ſuivant le témoignage d'Hérodote. Pour autoriſer ſa doc-

ſur la métempſychoſe, il diſoit *qu'il venoit fort bien* (1) *d'avoir été Etha- & Euphorbe enſuite, à telles enſeignes avoit été tué par Ménélas ; d'avoir depuis la guerre de Troïe par le corps motime, & enfin par celui d'un peſ- de l'iſle de Délos, nommé Pyrrhus.* convaincre quelques incrédules, il ena avec lui dans le temple de Junon gos, & leur montrant un bouclier ndu (2) parmi pluſieurs autres, leur *Voilà le bouclier dont je me ſervois, ue j'étois Euphorbe*, & ce bouclier été détaché, on trouva le nom phorbe écrit en dedans.

Diog. Laërt. in Pythag.

ſt à ce ſujet que Lactance (3) fait

Morte carent animæ, ſemperque priore relictâ
, novis domibus vivunt habitantque receptæ.
go (nam memini) Trojani tempore belli,
ioïdes Euphorbus eram, cui pectore quondàm,
in adverſo gravis haſta minoris Atridæ;
ovi clypeum lævæ geſtamina noſtræ,
r Abanteïs templo Junonis in Argis. *Ovid. netam. lib.* 15.

....Clypeo Trojana refixo
pora teſtatus. *Hor. lib.* 1. *Od.* 28.

Quòd ſi benè ſenſiſſet de his quibus hæc us eſt, ſi homines eos exiſtimaſſet, nunı ſibi tàm petulanter mentiendi licentiam caſſet : ſed deridenda hominis leviſſimi as. *Lactant. inſtit. lib.* 3. *c.* 18.

cette invective contre Pythagore : *S'il eût eu bonne opinion des hommes, ausquels il parloit, s'il les eût regardés comme des personnes raisonnables, eût-il osé proférer des mensonges si impudents, & étaler à leurs yeux une vanité si ridicule* ? Lucien dans la conversation de Mycillus avec son coq, fait dire à cet oiseau qu'il se souvient d'avoir été Pythagore, & ensuite Aspasie femme de Pericles.

Deal. intat. de songe.

Hermippus rapporte que Pythagore s'étant caché quelque tems dans une demeure souterraine, & en étant sorti fort maigre & fort pâle, voulut persuader qu'il revenoit des enfers. Il regardoit les nombres, comme un élément universel; il leur rapportoit l'origine de toutes les substances; & il enseignoit que la vertu & la santé n'étoient que des harmonies: que l'homme étoit formé du rapport de certains nombres, établissant l'unité pour principe de la génération, & la pluralité pour principe de la corruption. Ceux qui veulent justifier sa doctrine, prétendent qu'il n'emploïoit les nombres, que comme les signes, & non comme les principes des choses. Aristote & Ciceron attribuent aux Pythagoriciens, & non à Pythagore, d'avoir rapporté l'origine de tout ce qui existe aux nombres.

Ap. Diog. Lad. tan. Pythag.

Aristot. [illegible]

Pythagore a eu la réputation d'être magicien.

magicien. On a raconté de lui, qu'il avoit apprivoisé une aigle avec laquelle il conversoit ; qu'il fit sortir un bœuf d'un champ de féves, en prononçant quelques paroles ; qu'il montra une de ses cuisses qui étoit d'or, dans l'assemblée des jeux Olympiques ; qu'il prédisoit les choses futures, & qu'il se fit voir le même jour & à la même heure, en la ville de Crotone & en celle de Métapont. *Cœl. Rhodig. lib. 19. c. 7.* *Orig. contr. Celf. lib. 6. Amm. Marcell. lib. 22. c. 16. Ælian. lib. 2. Variar. c. 26.*

Du miroir de Pythagore.

Cœlius Rhodiginus, l'ancien commentateur d'Aristophane, en la comédie des nuées, & Stanlei témoignent que Pythagore traçoit des lignes avec du sang sur un miroir convexe d'une telle composition, qu'en l'exposant à la face de la lune, lorsqu'elle étoit pleine, on appercevoit dans le rond de cet astre les mêmes traits, qui étoient marqués sur la glace du miroir. Campanella soutient que cette opération du prétendu miroir de Pythagore est impossible, & il le prouve par des raisons très-solides, mais superfluës en une question si claire. *Cœl. Rhodig. lib. 9. c. 23. Stanl. part. 8.* *De sensu rerum. lib. 4. c. 16.*

» Quand Agrippa, dit Naudé, s'est » vanté (1) d'avoir le secret du miroir » de Pythagore, & que Noël Des Com- *Naudé, apolog. c. 19.*

(1) *C'est dans le premier livre de la philosophie occulte, c. 6. qu'Agrippa se vante de sçavoir la composition du miroir de Pythagore.*

» tes (1) a écrit que du tems de François » I. & de Charles-Quint, on ſçavoit à » Paris la nuit, tout ce qui s'étoit paſſé le » jour, au château de Milan ; le premier » ne le diſoit, que pour ſe vanter & met- » tre en vogue ; & la relation du dernier » eſt une pure fable & bourde controuvée » par ceux qui ont voulu joindre la magie » aux armes de ces deux grands princes, » comme l'on dit que firent autrefois » Ninus & Zoroaſtre, Pyrrhus, Crœſus, » Nectanebus, & Philippe de Macé- » doine. «

Pythagore enſeignoit de commencer la journée par la méditation, & la priére, & de la finir par l'examen de toutes les actions de la journée. C'étoit ſur-tout le matin & le ſoir qu'il étoit recommandé à ſes diſciples de ſe recueillir en eux-mêmes, rappellant dans leurs mémoires les leçons qu'ils avoient entendues la veille ou pendant la journée, les perſonnes qu'ils avoient vûes, les diſcours qu'ils avoient tenus, quelle avoit été leur conduite, comment ils devoient régler celle du jour commencé ou du lendemain, quel progrès ils avoient fait ou avoient pû faire dans la vertu.

Jamblich. Porphyr. Pythag.

Pythagore regardoit la muſique, com-

(1) *Cet auteur eſt plus connu ſous ſon nom Latin de Natalis Comes.*

ne le fondement de la morale, & de cette tempérance qui doit régler toutes les modifications de l'ame, & calmer les agitations déréglées. C'eſt pourquoi il vouloit que ſes diſciples commençaſſent & finiſſent la journée par (1) la muſique, qui n'étoit, ſelon lui, qu'une foible imitation de cette harmonie des cieux qu'il ſe vantoit d'entendre. Il eſt le premier, ſuivant Ariſtote, qui ait traité de la morale. Sa méthaphyſique étoit fort défectueuſe, puiſqu'il ſoutenoit la métempſychoſe, & qu'il prodiguoit la raiſon & l'intelligence aux bêtes.

Quintil. lib. 9. Inſtit. c. 4.

Ariſt. Magnor. moral. lib. 1. c. 1.

Plutarch. de Placit. philoſoph. l. 5. c. 20.

A l'égard de ſa phyſique, il a connu la rondeur de la terre & les Antipodes. Il a été le premier qui ait découvert l'obliquité du zodiaque, & qui ſe ſoit fait une idée nette du cercle, & de la route que le ſoleil ou la terre décrit en un an. Il a fait voir que la lune reçoit ſa lumiére du ſoleil, que l'arc en ciel n'eſt que la réfraction d'une lumiére refléchie; que l'étoile du ſoir nommée *Venus* & *Veſper*, eſt la même que l'étoile du matin appellée *Lucifer* & *Phoſphore*. C'eſt ſur ces premiéres découvertes, que toute l'aſ-

(1) *Montagne dit de ſon pére* : Il me faiſoit éveiller par quelque inſtrument, & ne fus jamais ſans homme qui m'en ſervit. *Eſſais, l. 1. ch. 26.*

tronomie & la phyſique ſe ſont élevées depuis.

Pythagore ſe vantoit d'entendre l'harmonie produite par le concert céleſte, ou par les mouvements réguliers des révolutions des cieux & des planétes : & il prétendoit que la diſtraction & l'habitude empêchoient les hommes de gouter cette admirable muſique, parce qu'ils ſont inappliqués à ce qui leur eſt le plus important, & que l'habitude les rend inſenſibles aux phénoménes les plus admirables. *Il n'eſt pas poſſible*, diſoit-il, *que les mouvements des corps céleſtes ſe faſſent ſans de très-fortes percuſſions de l'air qui produiſent des ſons proportionnés à la viteſſe, à la groſſeur, & à la diſtance des planétes. Or comme il n'y a rien de fortuit, de tumultueux, ni de confus dans ces mouvements, il n'en peut réſulter qu'un bruit meſuré & fort harmonieux.* Mais le ſon ne ſe produit pas par de ſimples percuſſions de l'air : il ne s'excite que par les vibrations des parties inſenſibles des corps ſonores : & en ſuppoſant même qu'il réſultât quelque ſon du mouvement des corps céleſtes, ils ſont trop éloignés pour que ce ſon pût arriver juſqu'à nous.

Diog. Laert. in Pythag. Vitruv. lib. 9 c. 1. Diogéne de Laërce & Vitruve, rapportent que Pythagore fit le ſacrifice de l'hécatombe ou de cent bœufs, pour re-

mercier les dieux d'avoir trouvé la démonſtration (1) de ce problème, que le quarré de l'hypothénuſe, dans le triangle rectangle, eſt égal à la ſomme des quarrés des deux autres côtés. Suivant Plutarque, il n'immola qu'un bœuf en cette occaſion, & Cicéron révoque même ce fait en doute, à cauſe du ſcrupule de toute la ſecte Pythagoricienne, de répandre le ſang des animaux : ce qui a fait croire à Porphyre & à S. Grégoire de Nazianze, que Pythagore, dans cette occaſion, n'offrit aux Muſes que la repréſentation d'un bœuf.

Plutarch. non poſſe ſuaviter vivi ſecund. Epic. Cic. de nat. deor. lib. 3. Porphyr. in Pythag. S. Greg. Nazian. epiſt. 183.

Il faiſoit paſſer ſes diſciples par beaucoup d'épreuves ; il obſervoit leurs diſcours, leur ris, leur démarche : Il les aſſujétiſſoit à un ſilence de cinq ans, afin que détachés des choſes ſenſibles, par une longue habitude, ils devinſſent plus capables de méditer les objets ſublimes de la philoſopie. Pendant ce noviciat, ils étoient appellés *Auditeurs*, & s'ils étoient admis, on les nommoit *Initiés*. D'autres, comme Porphyre, ont prétendu que ces deux claſſes étoient deux états fixes, ſuivant les diſpoſitions & les talents, que Pythagore trouvoit en ſes diſciples.

Jamblich. in Pyth.

Porphyr. in Pythag.

(1) *C'eſt la 47. propoſition du premier livre des Éléments d'Euclide.*

Justin. l. cum yli. S. Justin raconte que s'étant adressé à un Pythagoricien pour être reçu au nombre de ses disciples, ce philosophe lui demanda s'il étoit sçavant en musique, en astronomie, & en géometrie: & que S. Justin lui aïant avoüé qu'il n'avoit qu'une teinture fort légére de ces sciences, le Pythagoricien refusa de l'admettre dans son échole, & lui fit une réprimande fort sévére, de ce qu'il s'y présentoit sans avoir les dispositions requises. *Pensez-vous*, lui dit-il, *être capable de méditer ce qui est honnête, & de contempler la vraie béatitude, si votre ame n'est exercée dans ces disciplines qui la détachent des choses sensibles, & qui l'accoutument aux choses intellectuelles.*

Aul. Gell. lib. 1. c. 9. Les Pythagoriciens, après avoir achevé leur noviciat, portoient tous leurs biens en commun. Si quelqu'un quittoit la secte, tous les autres le regardoient comme mort, célébroient ses obséques & lui élevoient un tombeau. Un certain Hipparque aïant révélé quelqu'un de ses mystéres, fut chassé de l'échole, & ses confréres lui firent dresser un monument comme à un défunt. Il y avoit entre eux une parfaite union, & une obligation dispensable, de se secourir mutuellement.

Orig. contr. Celf. lib. 2.

Clem. Strom. 5.

Union & morale des Pythagoriciens. Jamblique rapporte à ce sujet que un Pythagoricien tomba malade de

hôtellerie ; aïant épuisé tout son argent, l'hôte lui fournit les secours nécessaires. Le malade se sentant près de mourir, écrivit en peu de mots son histoire, mit au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & recommanda à l'hôte d'afficher ce placard. L'hôte qui comptoit peu sur le placard, ne laissa pas de l'afficher. Un disciple de Pythagore passa, lut cette affiche, vit par le symbole qu'elle étoit d'un confrére, païa à l'hôte touts ses frais, & le récompensa encore de son humanité. Pythagoriciens. *Jamblic. in Pythag. Dacier, vie de Pythag.*

Les Pythagoriciens regardoient le serment, comme une prophanation de la divinité : Syllus & Clinias aimérent mieux païer ce qu'ils ne devoient pas, que de jurer qu'ils ne devoient rien. *S. Basil. de legendis Græcor. libr.*

Ils s'abstenoient de chair & de poisson, & généralement de tout ce qui avoit été animé. Ils se nourrissoient de fruits, de pain & de légumes : ils n'usoient même de ces aliments, qu'avec une grande sobriété. Mais il y avoit des Pythagoriciens d'une conduite moins austére, qui demeuroient dans leurs familles, & retenoient la propriété de leurs biens. Ils s'assembloient seulement en commun, pour s'instruire de la philosophie de Pythagore.

Le Scythe Abaris vint entendre Pytha- *Jamblich.*

in Pythag. Strab. lib. 6. gore ; & le fameux Milon de Crotone fut auſſi un de ſes diſciples.

Athen. lib. 1. c. 3. Philoſtr. lib. 1. in Apoll. c. 1. Empédocle d'Agrigente ayant remporté, le prix de la courſe à cheval dans les jeux de la 81. Olympiade ; & ne pouvant, comme Pythagorien, régaler le peuple, ſuivant la coutume, ni en viande, ni en poiſſon, il fit faire la repréſentation d'un bœuf, compoſée avec une pâte de myrrhe, de miel, & de toute ſorte d'aromates, & la diſtribua par morceaux à ceux qui ſe préſentérent. Empédocle fut un des plus illuſtres Pythagoriciens ; il étoit né vers le commencement de la 73. Olympiade. Suidas nous apprend qu'il fut diſciple de Parménide, & enſuite (1) de Thélaugés fils & ſucceſſeur de Pythagore. Empédocle paſſoit pour avoir des connoiſſances ſurnaturelles & magiques, par le pouvoir deſquelles il avoit reſſuſcité une femme. Pline & Diogéne de Laërce diſent ſeulement qu'elle avoit été en létargie pendant ſept jours. Empédocle mit la philoſophie (2) en vers, ſuivant

In voc. Empéd.

Plin. lib. 7. c. 52. Diog. Laërt. in proœm. & Emped.

(1) *Ceux qui ont fait Empédocle diſciple de Pythagore ſont tombés dans un anachroniſme ; puiſque Pythagore auroit été âgé de près de 100. ans à la naiſſance d'Empédocle.*

(2) Carmina quin etiàm divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta,
Ut vix humanâ videatur Stirpe creatus. *Lucret. lib. 1.*

l'exemple qu'il en avoit reçu d'Héſiode, de Xénophane & de Parménide, & qui fut imité long-tems après par Lucrèce. Il avoit auſſi compoſé un poëme de trois mille vers ſur les expiations.

Empédocle diſoit qu'il avoit été fille, plante, oiſeau, poiſſon. Il refuſa de régner dans Agrigente, ſa patrie, pour ſe donner tout entier à la philoſophie. Quant à l'hiſtoire qui rapporte qu'Empédocle ſe précipita (1) dans les flammes du mont Gibel, afin de paſſer pour un dieu, & de perſuader, en diſparoiſſant, qu'il avoit été enlevé aux cieux; Pauſanias & Timée la maintiennent fauſſe, dans Diogéne de Laërce qui eſt de leur ſentiment: & il y a lieu de croire que s'il tomba dans ces flammes, ce fut par un motif & par un malheur ſemblable à celui de Pline, qui fut englouti par l'embraſement du mont Véſuve, pour avoir voulu en examiner la cauſe de trop près. Néanthès racontoit qu'Empédocle étant tombé de ſon char en voïageant, s'étoit caſſé la cuiſſe; & qu'il étoit mort de cette chute à l'âge de 77. ans. Mais Ariſtote ne lui a donné que 60. ans de vie: d'autres l'ont prolongée juſqu'à 109. ans.

Xanth. & Tim. ap. Diog. Laërt in Emped.

Stanl. in Emped.

(1) ..... Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Inſiluit. *Hor. art. poët.*

Une preuve de l'excellence de la morale Pythagoricienne, c'eſt que Rufin, qui traduiſit en Grec le recueil des maximes d'un Pythagoricien, nommé Sextus, l'attribua au pape S. Sixte. Pélage cita cet ouvrage, & S. Auguſtin tâcha de donner un ſens orthodoxe au paſſage allégué par Pélage S. Auguſtin reconnut depuis que Pélage l'avoit trompé, & il avertit que l'ouvrage traduit par Rufin étoit d'un philoſophe, & non pas d'un Chrétien. S. Jérôme s'éleve contre cette fourberie de Rufin, qui avoit oſé attribuer à un pape l'ouvrage d'un Pythagoricien. Baronius a conjecturé avec beaucoup de vrai-ſemblance, que Rufin avoit ajouté à l'ouvrage de Sextus pluſieurs traits tirés de l'écriture ſainte, afin de mieux perſuader que c'étoit l'ouvrage d'un Chrétien.

S. Aug. de nat. & grat.

S. Aug. retract. lib. 2.

S. Hieronym. ad Ctesiph. adverſ. Pelagian.

Baron. Annal. t. 5. ad ann. 410.

Dans le ſeiziéme ſiécle, Reuchlin eſſaïa de reſſuſciter la philoſophie de Pythagore en Allemagne, comme Marſile Ficin avoit rétabli la philoſophie de Platon en Italie : mais cette entrepriſe de Reuchlin eut peu de ſuccès, & la philoſophie de Pythagore eſt reſtée en poſſeſſion de ſon ancienne renommée, ſans acquérir rien de nouveau.

CHAPITRE ONZIE'ME.

De la ſecte Eléate.

LA ſecte Eléate a eu pour chef Xénophane de (1) Colophon : qui fut contemporain d'Hiéron roi de Sicile, & du poëte Epicharme, ſuivant Clément d'Alexandrie ; ou du philoſophe Anaximandre, ſuivant Diogéne de Laërce : ce qui revient au même, c'eſt-à-dire qu'il floriſſoit vers la ſoixantiéme Olympiade, environ 536. ans avant J. C. Xénophane a vécu quatre-vingts douze ans. Il ne ſuivit ni la ſeſte Italique, ni l'Ionienne. Il témoigna cependant beaucoup plus de penchant pour la philoſophie de Pythagore, quoiqu'il s'en écartât en pluſieurs rencontres. Touts ceux qui étant guidés du même eſprit, & ſans être entiérement Pythagoriciens, ont donné la préférence à la philoſophie de Pythagore, doivent être rangés ſous la ſecte Eléate, fort ſemblable à la ſecte Eclectique que nous expliquerons bientôt.

De Xénophane.

Stanl. in Xenophan.

Les deux principaux diſciples de Xé-

(1) *Colophon ville d'Ionie, célébre par le temple & l'oracle d'Apollon Clarien. Les Géographes lui ſubſtituent aujourd'hui Altoboſco ou Belvédére.*

nophane, Parménide & Zénon (qu'il ne faut pas confondre avec Zénon de Cytie chef des Stoïciens), étoient (1) d'Elée, ville des Lucaniens en Italie, & firent donner à cette secte le nom d'*Eléate*. Suivant les uns Xénophane n'eut aucun maître; d'autres ont écrit qu'il fut disciple d'Archelaüs; mais il faudroit que ce fût un Archelaüs différent du maître de Socrate, Xénophane aïant été plus ancien que Socrate environ d'un siécle.

ing. Laert. Xenophan.

Xénophane soutint la pluralité des mondes, réduisit les éléments au nombre de quatre, traita des météores, & donna une forme ronde à la divinité. Il soutint, au rapport de Sotion, que toutes choses sont également incompréhensibles; & il pourroit, à cet égard, passer pour le fondateur du Pyrrhonisme. Il fut poëte en même-temps que philosophe, & il composa un poëme de deux mille vers sur Colophon sa patrie.

de Parménide & de Xénon d'Elée.

Parménide d'Elée, disciple de Xénophane, a aussi été, suivant quelques auteurs, disciple d'Anaximandre. Platon a intitulé son dialogue des idées, du nom de Parménide. Ce philosophe étoit poëte, à l'exemple de Xénophane son maî-

(1) *Cette ville étoit située dans la Province appellée aujourd'hui la Basilicate, qui fait partie du roïaume de Naples.*

re, & l'un & l'autre traitérent la philoſophie en vers. Il eſt difficile de comprendre ce que Parménide entendoit, en diſant que le ſoleil eſt chaud & froid en même-temps. Méliſſe de Samos, diſciple de Parménide, fort connu pour avoir nié la réalité du mouvement, a vécu, ſuivant Apollodore, en la 84. Olympiade. *Diog. Laert. in Zen. Eleat.*

Zénon d'Elée autre diſciple de Xénophane a paſſé pour l'inventeur de la logique. Il étoit né vers la ſoixante & douziéme Olympiade, environ 492. ans avant J. C. Parménide étant fort âgé, & Zénon d'Elée aïant autour de 40. ans, ſe trouvérent aux Panathénées avec Socrate, qui étoit fort jeune. Le tyran Néarque aïant fait appliquer Zénon à la queſtion, afin de le contraindre à découvrir les complices d'une conjuration, il nomma tous les amis & les ſerviteurs affidés du tyran, qui furent conduits au ſupplice; & s'étant coupé la langue avec les dents, il la ſouffla au viſage de (1) Néarque: enfin le peuple animé par la conſtance de Zénon lapida le tyran lui-même. *Plat. in Parmenid.* *Cic. Tuſc. queſt. lib.*

Leucippe fut diſciple de Zénon d'Elée. Il eſt aſſez incertain ſi Milet ou Abdére fut ſa- De Leucippe.

(1) *Ce tyran eſt appellé Phalaris par Valére Maxime, lib. 3. c. 3. & Néarque ou Diomédon par Diogéne de Laërce, in Zenon. Eleat.*

patrie. Leucippe a été l'auteur du système des atomes rendu célèbre par Epicure. *Quelle est l'origine* (1) *des corpuscules*, dit Lactance ? *ils n'en ont point d'autre que l'imagination déréglée de Leucippe, dont le disciple Démocrite a fait Epicure héritier de sa folie.* Possidonius rapportoit l'invention des atomes à Moschus Phénicien, qui vivoit avant la guerre de Troïe.

Sext. Emp. adverſ. mathem. Strab. lib. 16.

Hippias d'Élée acquit une grande réputation, non seulement par sa science, mais par l'industrie qui le mettoit (2) en état de se suffire à lui-même, comme il s'en vanta, en paroissant aux jeux de la 86. Olympiade, où il assûra qu'il sçavoit préparer lui-même, & accommo-

(1) Ubi sunt aut unde ista corpuscula? Cur illa nemo præter unum Leucippum somniavit? à quo Democritus eruditus hæreditatem stultitiæ reliquit Epicuro. *Lactant. instit. lib.* 3. *c.* 17.

(2) In illâ quinquennali celebritate ludorum, gloriatus est Hippias, cunctâ pænè audiente Græciâ, nihil esse, ullâ in arte, rerum omnium quod ipse nesciret: nec solùm has artes quibus liberales disciplinæ atque ingenuæ continerentur, geometriam, musicam, litterarum cognitionem & poëtarum, atque illa quæ de naturis rerum, quæ de hominum moribus, quæ de republicâ dicerentur; sed annulum quem haberet, pallium quo amictus, soccos quibus indutus esset, se suâ manu confecisse. *Cic. de Orat. lib.* 3. *Quintil. lib.* 12. *instit. c.* 11.

der généralement les choſes qui étoient à ſon uſage.

Le philoſophe le plus célébre de cette ſecte a été Démocrite né à Milet, la 3. année de la 77. Olympiade, ſuivant Thraſyllus. Démocrite, à ce compte, auroit été plus âgé d'un an que Socrate. Apollodore ne place la naiſſance de Démocrite, qu'en la premiére année de la quatre-vingtiéme Olympiade ; & cette opinion eſt préférée par Stanley. Démocrite a été ſurnommé Abdéritain, parce qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Abdére ville de Thrace. Sa naiſſance étoit des plus illuſtres : car il deſcendoit d'un frére d'Hercule, ainſi qu'il eſt marqué dans la lettre, que les Abdéritains écrivirent à Hippocrate au ſujet de Démocrite. Il étudia ſous Leucippe, & ſuivant quelques-uns ſous Anaxagore, mais il ne s'en tint pas à ces maîtres ; il alla chercher la ſageſſe, & les connoiſſances les plus étenduës en Egypte, chez les Mages, chez les Chaldéens, & juſques chez les Gymnoſophiſtes des Indes & de l'Ethiopie, imitant les voïages de Pythagore, pour la doctrine duquel il témoigna toujours beaucoup d'eſtime. Démocrite pouſſa même bien plus loin l'ardeur de s'inſtruire par les voïages, ſi Euſébe eſt bien fondé à lui faire dire qu'il a voïa-

De Démocrite.

Ap. Diog. Laërt. in Democr.

Euſeb. lib. 10. præp. c. 4.

Ælian.lib. 4. Variar. c. 20.

gé jusqu'à l'âge de 80. ans. Elien croit qu'un des motifs de Démocrite, dans ses longs voïages, étoit de passer sa vie inconnu & étranger en tous lieux. Aulu-Gelle lui (1) donne le titre du plus illustre des philosophes.

Lucien, dial. intit. l'incrédule.

Démocrite eut une passion extrême pour l'étude ; il s'enfermoit dans les tombeaux, afin de mieux méditer. Quelques jeunes gens étant venus déguisés en spectres pour lui faire peur, il leur dit, sans lever les yeux de dessus son livre, *Ne cesserez-vous point de faire les fols ?* Le philosophe Laberius rapporte que Démocrite s'aveugla par la réverbération d'un miroir ardent (2) pour ne pas voir la prospérité des méchants : mais quelle apparence que Démocrite, qui rioit de toutes choses, ait conçu un si violent dépit de la prospérité des méchants ? Il n'est pas plus vraisemblable que pour se délivrer des désirs & de l'inquiétude que lui causoit la vûë des femmes, ou afin d'étudier sans aucune distraction, il se soit privé de l'usage de la vûë, qui lui étoit si nécessaire pour avancer ses progrès dans la philosophie. Aussi ce trait de l'his-

Tertull. apolog. c. 46.

(1) Nobilissimus philosophorum Democritus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 12.

(2) . . . malis benè
Esse ne videret civibus. *Aul. Gell. lib.* 10. *c.* 17.

toire de Démocrite eſt traité de fable par Plutarque, & eſt regardé (1) comme fort incertain par Cicéron ; mais il paſſe pour conſtant que Démocrite abandonna le ſoin (2) de ſon patrimoine, pour ne s'occuper que de la philoſophie. *Plutarq. de la curioſ.*

Il céda à ſes fréres la part qui lui revenoit dans la ſucceſſion de leur pére, dont les richeſſes devoient être fort grandes, puiſqu'il reçut chez lui Xerxès, lorſque ce Roi des Perſes paſſa en Gréce. Valére Maxime ajoute même que le pére de Démocrite régala les troupes immenſes de Xerxès, & que ſes grandes richeſſes le mirent en état de faire une ſi prodigieuſe dépenſe ſans s'incommoder. Démocrite ne ſe réſerva, dans cette riche ſucceſſion, que l'argent néceſſaire pour ſes voïages. *Ælian variar. libi 4. c. 20.* *Val. Max. lib. 8. c. 7.*

Quelques auteurs rapportent que Démocrite vit Socrate à Athénes, & ſuivant Valére Maxime, il y paſſa pluſieurs années ſans ſe faire connoître : mais Demetrius de Phalére diſoit, dans l'apologie de Socrate, que Démocrite n'étoit ja- *Val. Max. lib. 8. c. 7.*

(1) Democritus dicitur oculis ſe privaſſe; certè ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur, patrimonium neglexit, agros deſeruit incultos. *Cic. de finib. lib. 5.*

(2) .... Democriti pecus edit agellos,
Cultaque, dum peregrè eſt animus ſine corpore velox. *Hor.*

mais venu à Athénes. Il eſt cependant peu vraiſemblable que Démocrite, qui avoit tant voïagé, n'eût jamais été à Athénes : il y a plus d'apparence que ne s'y étant pas (1) fait connoître, Demetrius de Phalére a ignoré ce voïage. Les Abdéritains lui érigérent une ſtatuë, en conſidération de ſon livre intitulé *le Diacoſme*, dans lequel il avoit embraſſé toute la philoſophie & la deſcription (2) entiére de l'univers. Ils changérent depuis de ſentiments à ſon égard ; & prenant ſes ris continuels (3) pour une marque de dé-

(1) Veni Athenas, inquit Democritus, neque me quiſquàm ibi agnovit. Conſtantem hominem & gravem, qui glorietur à gloriâ ſe abfuiſſe ! *Cic. Tuſc. quæſt. lib. 5.*

(2) Quid loquar de Democrito ? Quem cùm eo conferre poſſumus, non modò ingenii magnitudine, ſed etiam animi ? qui ità auſus ſit ordiri : *Hæc loquor de univerſis.* Nihil excipit de quo non profiteatur. Quid enim eſſe poteſt extrà univerſa ? *Cic. in Lucull.*

(3) Tunc quoque materiam risûs invenit ad omnes
Occurſus hominum, cujus prudentia monſtrat
Magnos poſſe viros & magna exempla daturos
Vervecum in patriâ craſſoque ſub aëre naſci.
Ridebat curas hominum, nec non & gaudia vulgi,
Interdùm & lacrymas, cùm fortunæ ipſe minaci
Mandaret laqueum, mediumque oſtenderet unguem. *Juven.*

rence ; ils firent venir Hippocrate de l'isle de Cos sa patrie, pour traiter Démocrite. Dans la lettre écrite à ce sujet par les Abdéritains à Hippocrate, ils disent que Démocrite entendoit le langage des oiseaux. Après quelques entretiens avec ce philosophe, Hippocrate déclara au peuple d'Abdére, *que non-seulement Démocrite n'étoit pas insensé, mais qu'aucun homme n'étoit aussi capable que lui de guérir la folie des hommes.*

Démocrite s'étoit si peu crevé les yeux, qu'Hippocrate, dans une lettre à Damagetus, dit qu'étant appellé par les Abdéritains pour remédier à la folie de Démocrite, il le trouva appliqué à la lecture & à l'anatomie, qui sont deux occupations qui demandent l'usage de la vûë. Ce fut aussi dans cette occasion (1) que Démocrite aïant salué à titre de fille une jeune personne qui accompagnoit Hippocrate, il la salua le lendemain à titre de femme, connoissant à ses yeux qu'elle étoit devenuë femme pendant la nuit : sagacité capable de rendre la philosophie

In operib. Hippocr. t. 2

(1) Puellam Hyppocratis comitem virginem primo, sequenti verò die fœminam salutavit, quòd nocturnæ deflorationis vestigia in ejus oculis perciperet, invisâ generis humani dimidio sagacitate. *Joann. Chrysost. Magnenus in vitâ Democriti. Suid. in voce* Δημοκρ.

odieuſe à la moitié du genre humain, ſuivant la réflexion de l'auteur de la vie de Démocrite.

Son génie avoit beaucoup de force & d'étendue ; il réünit la morale, les mathématiques, la phyſique, l'aſtronomie, en un mot l'encyclopédie des ſciences. Il établit pour premiers principes, les atomes & le vuide, & pour ſouverain bien la tranquillité de l'ame. Pline lui attribuë ce que la plûpart des auteurs, Ariſtote, Cicéron, Diogéne de Laërce ont rapporté de Thalès, qu'il prédit une diſette d'olives en conſidérant d'avance les (1) aſpects du lever des Pleïades ; & qu'aïant acheté preſque toute l'huile du païs, il ne tint qu'à lui de faire un gain immenſe ; mais qu'il rendit toute la marchandiſe à ceux dont il l'avoit achetée, content de faire connoître qu'il ne dépendoit que de ſa volonté de s'enrichir.

Ariſtoxéne témoigne que Platon eut deſſein de ſupprimer les ouvrages de Démocrite, pour ſe faire honneur des découvertes de ce grand philoſophe ; mais que ſes amis l'en détournérent, lui aïant repréſenté, qu'il y en avoit des exemplaires répandus en trop grand nombre, pour qu'il pût venir à bout de ſon deſ-

(1) Ex futuro Vergiliarum ortu. *Plin. lib.* 18. *c.* 28.

ſein. Hermippus a écrit que Démocrite, à l'âge de cent neuf ans, finit ſes jours par une abſtinence volontaire de toute nourriture, & qu'en conſidération de ſa ſœur, qui ſouhaitoit de n'être pas privée de la célébration de certaine fête par un deuil domeſtique, il prolongea ſa vie de trois jours, par l'odeur des pains chauds, ou par celle du miel, ſuivant Athénée. Phlégon & Lucien lui donnent cent quatre ans de vie, & Diodore de Sicile ne lui en donne que quatre-vingt-dix. L'empereur Marc-Auréle Antonin a écrit que Démocrite mourut mangé des poulx.

Hermipp. ap. Diog. Laërt. in Democr.

Athen. lib. 2. Phleg. & Lucian. in Longæv. Diod. Sic. lib. 14.

Protagoras d'Abdére, diſciple de Démocrite, fut rencontré par ce philoſophe, comme il portoit une charge de bois liée avec beaucoup d'induſtrie. Démocrite le pria de la délier & de la lier en ſa préſence; & aïant jugé qu'un jeune homme, qui ſçavoit ſi bien arranger pluſieurs ſouches tortuës, avoit l'eſprit naturellement géométre : *Jeune homme*, lui dit-il, *vous méritez de vous appliquer à des choſes plus élevées :* & l'aïant emmené, il ſe fit un plaiſir de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit trouvées en lui. Protagoras, aïant avancé que les connoiſſances humaines étoient trop bornées pour ſçavoir ce qu'on devoit penſer des dieux, fut chaſſé par les

Athéniens de leur ville, & ſes ouvrages furent condamnés au feu. Il fut le chef de l'art des ſophiſtes, que Platon combat dans pluſieurs de ſes dialogues.

Métrodore de Chio, autre diſciple de Démocrite pouſſa les doutes & l'irréſolution juſqu'à dire, comme les Pyrrhoniens, *qu'il ne ſçavoit même s'il ne ſçavoit rien.* Ce fut de l'échole de Métrodore, que ſortit Anaxarque d'Abdére, qui ſuivit Alexandre en Aſie. Dans un repas, Anaxarque dit à ce conquérant, *qu'il ne manquoit à la bonne chére que la tête d'un Satrape*; déſignant par ces paroles Nicocréon tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, une tempête aïant jetté Anaxarque ſur les côtes de cette iſle, Nicocréon le fit piler dans un mortier; & pendant ce cruel ſupplice, Anaxarque s'écrioit: *Pilez l'étui d'Anaxarque, car vous n'avez aucun pouvoir ſur lui-même.*

Cic. Tuſc. lib. 2. & de nat. deor. lib. 3. Tertull. apolog.

On place ordinairement Héraclite à côté de Démocrite, à cauſe du contraſte (1) des pleurs de l'un & des ris de l'autre, quoiqu'Héraclite ſoit de quelque

Ælian. lib. 8. Variar. c. 13.

(1) Heraclitus quotiès prodierat, & tantùm circà ſe malè viventium, immò malè pereuntium viderat, flebat, miſerebatur omnium qui ſibi læti feliceſque occurrebant, miti animo, ſed nimis imbecillo: & ipſe inter deplorandos erat. Democritum contrà aïunt nun-

tems plus ancien que Démocrite; car Héraclite vivoit en la soixante-neuviéme Olympiade, environ cinq cents ans avant l'ére Chrétienne. Il fut surnommé le ténébreux (1) à cause de sa grande obscurité. Platon même ne pouvoit entendre ses écrits, à l'exception cependant d'une partie de sa physique, que Platon inséra dans ses ouvrages. Héraclite n'a eu que trop d'imitateurs de son obscurité. Plusieurs sçavants évitent de rendre leurs écrits aisés à entendre, par une vanité mal entenduë, de paroître plus profonds: au lieu que ceux qui aiment véritablement le progrès des sciences, ne s'appliquent à rien davantage, qu'à une *Stob. lib. 14.*

quàm sine risu in publico fuisse. Adeò nihil illi videbatur serium eorum, quæ seriò gerebantur *Sen. lib. 2. de irâ, c. 10.* Democritum potiùs imitemur quàm Heraclitum. *Id. de tranquill. anim. c. 15.* Τοῖς δὲ σοφοῖς ἀντὶ ὀργῆς, Ἡρακλείτῳ μὲν δάκρυα, Δημοκρίτῳ δὲ γέλως ἔπεσε. *Sotio, ap. Stob. de irâ, serm. 20. Stobée ne nous apprend pas si Sotion, dont il rapporte le passage, est le précepteur de Sénéque, ou plutôt celui qui vivoit du tems des Ptolémées, vers l'an 270. avant Jesus-Christ, qui avoit écrit un traité de la succession des philosophes, & qui est souvent cité par Diogéne de Laërce.*

(1) Clarus ob obscuram linguam. *Lucret.* Cognomento σκοτεινὸς exhibetur, quia de naturâ nimis obscurè memoravit. *Cic. de finib. lib. 2.*

ſie, demanda aux médecins *s'ils pourroient bien changer la pluie en un tems ſec & ſerein*; mais voïant qu'ils ne ſçavoient que répondre à cette énigme, il ne voulut pas les conſulter davantage; & de ſon ordonnance, il ſe mit dans du fumier, pour faire tranſpirer ſes humeurs. Ce reméde ne lui réüſſit pas, & il mourut peu après, âgé de ſoixante ans.

CHAPITRE DOUZIE'ME.

Des Epicuriens.

D'Epicure.

EPicure (1) naquit la troiſiéme année de la cent neuviéme Olympiade, trois cents quarante-deux ans avant l'ére Chrétienne, à Gargettium, bourg du territoire (2) d'Athénes. Sa famille étoit illuſtre parmi celle de l'Attique. Son pére ſe nommoit Néoclès, & ſa mére Chereſtrata. Il étoit de la tribu des Phileïdes,

(1) *Sur ce que le nom d'Epicure ſignifie ſecourable en Grec, Eraſme dit*: Nemo magis promeretur nomen Epicuri quàm Chriſtus.

(2) *Lucréce fait cet éloge d'Athénes à cauſe de la naiſſance d'Epicure*:

Et primæ dederunt ſolatia dulcia vitæ,
Cùm genuere virum tali cùm corde repertum,
Omnia veridico qui quondàm ex ore profudit.
Lucret. lib. 6. in init.

la fin de la vie d'Ariſtote, qu'Epicure ſe fit chef de la ſecte, qui a porté ſon nom. Métrodore de Lampſaque fut le principal de ſes diſciples.

Aucune ſecte n'a eu autant de vogue, & ne s'eſt ſoutenuë avec autant d'éclat que l'Epicurienne. C'eſt à cette grande réputation qu'on doit attribuer le déchaînement de toutes les ſectes, pour leſquelles celle d'Epicure a toujours été un objet d'averſion & de jalouſie. Nous ne liſons pas les mêmes reproches contre Ariſtippe & les Cyrénaïques, qui les méritoient bien davantage, que contre Epicure & ſes ſectateurs, parce que la ſecte Cyrénaïque n'a jamais eu une vogue fort étenduë, au lieu que l'Epicurienne a été la (1) plus floriſſante de toutes. Cette philoſophie fut ſurtout celle des perſonnes les plus qualifiées de la Gréce & de Rome; & du temps de Diogéne de Laërce, ſous l'empereur Sévére, la ſecte Epicurienne attirant à elle preſque touts les diſciples, les profeſſeurs des écholes abandonnées ſe vengeoient en décriant les Epicuriens.

(1) Epicuri diſciplina multo celebrior ſemper fuit quàm cæterorum, non quià veri aliquid afferat, ſed quià multos nomen populare voluptatis invitat: nemo enim non in vitia pronus eſt. *Lactant. lib. 3. inſtit. c. 17.*

Epicure a été fort dédommagé par les louanges qu'il a reçues. Il a joui de sa réputation de son vivant ; les plus illustres des Grecs recherchérent son amitié, & sa patrie lui érigea des statuës. Ses disciples célébroient sa fête par des sacrifices, & portoient son image gravée sur (1) des anneaux, comme une cause infaillible de bonheur. Lucréce n'hésite point à décider que le génie d'Epicure (2) a autant surpassé & effacé les autres esprits, que le soleil par sa lumiére efface celle des étoiles.

Louanges de la vertu d'Epicure.

S. *Hieronym. adverſ. Jovinian. lib. 2.*

S. Jérôme louë beaucoup la tempérance d'Epicure : Sénéque nonobstant l'antipathie de la secte Stoïcienne, avouë que les préceptes d'Epicure étoient (3) accompagnés de sainteté & d'austérité, & qu'il

(1) Epicuri imaginem, non modò in tabulis noſtri familiares, ſed etiàm in poculis & in annulis habent. *Cic. de finib. lib. 5. Plin. lib. 35. c. 2.*

(2) Qui genus humanum ingenio ſuperavit, & omnes,
Reſtinxit ſtellas, exortus uti æthereus ſol. *Lucret. lib. 3.*

(3) Mea quidem iſta ſententia eſt (invitis hoc noſtris popularibus dicam) ſancta Epicurum & recta præcipere, &, ſi propiùs acceſſeris, triſtia.... Itàque non dico, quod plerique noſtrorum, ſectam Epicuri flagitiorum magiſtram eſſe : ſed illud dico; malè audit, infamis eſt, & immeritò : nec hoc ſcire quiſquàm poteſt, niſi interiùs fuerit admiſſus. *Sen. de vitâ beat. c. 13.*

n'étoit pas moins rigide ſur ſa volupté, que les Stoïciens ſur leur vertu. Epicure fut le premier qui eut à Athénes un jardin particulier : il avoit écrit ſur la porte (1) de ce jardin : *Vous ſerez reçu ici avec de la bouillie & de l'eau en abondance.* Diogéne de Laërce en a parlé avantageuſement, & l'apologie que Gaſſendi, dans la vie d'Epicure, a publiée des (2) mœurs & de la morale de ce philoſophe, a entiérement effacé toutes les anciennes impreſſions défavorables au nom Epicurien ſur les mœurs de cette ſecte. *Plin. lib. 19. c. 4.*

Diogéne de Laërce & Jamblique le louent d'avoir témoigné beaucoup de piété envers les dieux, au lieu que les plus célébres philoſophes des autres ſectes ont été accuſés d'impiété, & que pluſieurs ont été condamnés à mort ou au banniſſement pour ce crime. Cicéron au contraire le regarde comme l'ennemi de la divinité, & il dit *que ſi Epicure n'a pas* (3) *renverſé les temples & les autels, com-*

(1) Te polentâ excipiet, & aquam largè adminiſtrabit. *Tr. hiſt. de l'abſt. par D. Grég. Berthelet.*

(2) Quod ad mores attinet, Epicurum maximè & ſobrium & continentem extitiſſe, ac ſectam nullam philoſophorum illius ſectâ fuiſſe ſanctiorem. *Gaſſend. de vita Epicur.*

(3) Nec enim manibus, ut Xerxes, ſed rationibus deorum immortalium templa & aras evertit. *Cic.*

me Xerxès, avec violence, il les a détruits, autant qu'il a pu, par ſes raiſonnements. Lucréce repréſente Epicure, comme s'oppoſant (1) au joug de la religion & de la croïance des dieux. Suivant Tertullien, *c'eſt annuller (2) la divinité, que de nier la providence à la maniére des Epicuriens.*

Epicure le lus laborieux des philoſophes

Epicure a été le plus laborieux de touts les philoſophes, & celui qui a laiſſé un plus grand nombre d'écrits. Cryſippe a voulu imiter la fécondité de la plume d'Epicure, mais Carnéade appelle Chryſippe un plagiaire qui inſéroit dans ſes volumes des ouvrages entiers des autres auteurs, qui compoſoit avec précipitation, & qui ſembloit n'écrire que pour avoir la réputation d'avoir beaucoup écrit. Epicure fit un abregé de ſa philoſophie *également utile*, diſoit-il, *& à ceux qui ne pouvoient lire touts ſes ouvrages, & à ceux qui les avoient lus.*

(1) Humana ante oculos fædè cùm vita jaceret
In terris, oppreſſa gravi ſub relligione,
Quæ caput à cæli regionibus oſtendebat;
Primùm Graïus homo mortales tollere contrà
Eſt oculos auſus, primuſque obſiſtere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compreſſit cœlum. *Lucret. lib.* 1.

(2) Epicurei otioſum & inexercitum, & ut ità dixerim, neminem Deum admittunt. *Tertull. ad nation. lib.* 2. *c.* 2.

Il ne nous reſte de touts ſes écrits, que trois lettres inſérées dans ſa vie par Diogéne de Laërce. La premiére eſt un abregé de ſa phyſique, dans la ſeconde il traite des météores, la troiſiéme contient les principales maximes de ſa morale. Il faiſoit peu de cas de la rhétorique, & il mépriſoit la dialectique, à la place de laquelle il recommandoit l'ordre & la netteté, travaillant lui-même à ſe rendre intelligible, avec autant de ſoin que pluſieurs autres philoſophes en avoient eu de ſe rendre obſcurs. Il donnoit à la pénétration de l'eſprit la préférence ſur toutes les autres qualités de l'entendement. Philoſophi d'Epicure.

Le ſage, ſuivant Epicure, commande à ſes paſſions; il eſt juſte, ſincére, reconnoiſſant, modéré, & ſi conſtant, qu'il ne ſe dément pas même en ſonge. Il eſt capable de s'expoſer à la mort pour ſes amis, & à plus forte raiſon pour la patrie. Epicure faiſoit l'éloge de la frugalité, comme de l'aſſaiſonnement exquis des choſes les plus ſimples & les plus communes, qui entretient la ſanté & la vigueur, & qui maintient l'homme dans la diſpoſition la plus avantageuſe pour toutes les opérations de l'eſprit & du corps. Il mettoit le ſouverain bien dans la volupté, mais non pas dans la débauche ou *Diog. Laërt. in Epicur.*

dans (1) la volupté des ſens ;
par la volupté, le plus doux u
ſon & de l'eſprit, la ſatisfact
re d'une bonne conſcience, l
té d'une ame exemte de t
crainte, enfin (2) une volupté
être que le fruit de la vertu.
fait aucune difficulté d'avan
avoit eu une différence de n
ſouverain bien de la ſecte S
celui de la ſecte d'Epicure.
maſſin s'eſt trop attaché à
Sénéque ; & il n'a pas bien p
cette morale Epicurienne : *l*
cieuſe d'Epicure, dit-il, *ne*

Méthod. d'étudier & d'enſeig. la philoſ. liv. I. c. 20.

(1) *Platon & Ariſtote, avant E*
diſtingué deux voluptés, l'une de
troubles, l'autre de l'ame qui c
paix intérieure. Plat. in Phileb.
lib. 10.

(2) Negat Epicurus jucundè
cùm virtute vivatur. *Cic. Tuſc*
Clamat Epicurus, is quem v
tatibus eſſe deditum dicitis, no
vivi, niſi ſapienter, honeſtè,
tur, nec ſapienter, honeſtè, ju
dè : neque enim civitas in ſedi
poteſt, nec in diſcordiâ domi
quo minùs animus à ſe diſſid
diſcordans guſtare ullam part
luptatis ac liberæ poteſt. *Cic.*
malor. lib. I.

qu'à rendre les (1) *vertus eſclaves de la volupté, pour faire qu'on aime la volupté pour elle-même, & les vertus à cauſe de la volupté qui les accompagne. Or ce ſont les vertus qu'il faut aimer pour elles-mêmes, quand nulle volupté ne les ſuivroit. Et ſi l'on jette les yeux ſur le plaiſir qu'il y a à être ſobre, juſte, prudent, & généreux, ce plaiſir ne doit pas être la fin de la vertu ni prendre le devant, mais ſuivre comme un effet, qu'on n'aime qu'avec beaucoup de détachement & d'indifférence.* Une volupté, qui n'a rien de ſenſuel, peut être la fin de la vertu, ou plutôt c'eſt la vertu-même. C'eſt un attrait victorieux des paſſions; c'eſt un bonheur entiérement pur, qui eſt la cauſe & la récompenſe de la vertu. Ce n'eſt pas ſur une pareille ſatisfaction que doivent tomber le détachement & l'indifférence. Sénéque eſt mieux fondé à blamer le terme de volupté, comme ſujet aux abus qui effectivement en ont été faits à l'égard de la philoſophie d'Epicure; ce terme aïant été entendu & expliqué (2) de la maniére la plus groſſiére & plus matérielle. *Sen. epiſ* 67.

(1) Apud Epicureos, virtus voluptatum miniſtra eſt: illis paret, illis deſervit, illas ſuprà ſe videt. Non eſt, inquit, voluptas ſine virtute: ſed quarè ante virtutem eſt? *Sen. lib. 4. de benef. c. 2.*

(2) Non verbo ſolùm poſuit voluptatem,

ſon, ſur laquelle il fondoit la formation de l'univers. Cicéron ſe mocque de ces différents mouvements introduits dans les atomes, ſans une cauſe premiére qui leur imprime ces mouvements. *De finib. bonor. & malor. lib.* 1.

Epicure enſeignoit que Dieu eſt un être immortel, ſouverainement parfait & heureux : il admettoit auſſi des divinités inférieures ; il diſoit que l'impie n'eſt pas celui qui rejette la multitude des dieux, mais celui qui attribuë aux dieux des choſes indignes de la divinité. Il ſuppoſoit dans Dieu & dans les divinités inférieures (1) une égale indifférence pour tout ce qui ſe paſſe parmi les hommes, aïant pouſſé l'aveuglement juſqu'à nier la providence.

Il donnoit une entiére croïance, & rapportoit toute régle de juger, au témoignage des ſens, ſoutenant même qu'ils ne ſe trompoient jamais, & que le ſoleil, ni la lune (2) n'étoient pas plus

(1) Omnis enim divûm per ſe natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota ab noſtris rebus, ſejunctaque longè :
Nam privata dolore omni, privata periclis
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ.
Lucret. lib. 1.

(2) Nec nimio ſolis major rota, ardor

ties, qui compoſent l'eau, & par l'accrochement des triangles aigus & ſcalénes. Cicéron mépriſe fort toute cette phyſique, & dit qu'Epicure (1) en voulant faire quelques corrections à la philoſophie de Démocrite, n'a fait que la corrompre.

Epicure mourut à l'âge de 72. ans, la 2. année de la 127. Olympiade, 270. ans avant J. C. Sa mort fut cauſée par les douleurs les plus vives d'une rétention d'urine, au milieu deſquelles, il ſe diſoit heureux par le ſouvenir de ſa vie paſſée, tenant à ſes diſciples despropos dignes d'admiration, au jugement même de Sénéque ennemi, comme Stoïcien, de la ſecte Epicurienne. Cicéron trouve que cette (2) fermeté, avec laquelle Epicure

(1) Principio in phyſicis, quibus maximè gloriatur, primùm totus eſt alienus. Democrito adjicit, perpauca mutans, ſed ità ut ea quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. *Cic. de finib. lib.* 1.

(2) Epicurus Hermacho ſalutem: Cùm ageremus vitæ beatum eumdemque ſupremum diem, ſcribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant veſicæ & viſcerum, ut nihil ad eorum magnitudinem poſſet accedère. Compenſabatur tamen cùm his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque noſtrorum. Sed tu, ut dignum eſt tuâ ergà me & ergà philoſophiam voluntate ab adoleſcentiâ ſuſceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.

CHAPITRE TREIZIE'ME.

De la ſecte Eclectique.

POtamon d'Alexandrie, qui vivoit (1) ſous l'empire d'Auguſte, eſt reconnu pour chef de la ſecte Eclectique, qu'il a plutôt formée par ſon exemple que par les préceptes, puiſque ce n'eſt pas, à proprement parler, une ſecte nouvelle, mais un compoſé de toutes les autres. Elle ne s'attache à aucun maître, & choiſit dans toutes les autres ſectes les opinions les mieux prouvées, ou au moins les plus vraiſemblables. Diogéne de Laërce témoigne que la ſecte Eclectique étoit récente de ſon tems; il y a cependant cent ſoixante & dix-neuf ans depuis la mort d'Auguſte, ſous lequel Potamon a vécu, juſqu'à l'empereur Sévére, ſous lequel on place communément Diogéne de Laërce. De Potamon.

On peut aſſûrer que la philoſophie

(1) *Potamon d'Alexandrie le philoſophe doit être diſtingué de Potamon de Mytiléne l'orateur, qui étoit en telle recommandation auprès de Tibére, que lorſqu'il retourna en ſa patrie, cet empereur lui donna des lettres conçuës en ces termes: Si quelqu'un fait tort à Potamon, qu'il ſçache que c'eſt s'adreſſer à moi-même. Suid. in voce Ποτάμων.*

qui une opinion a été ſoutenuë, mais ſur quelles raiſons elle eſt appuïée. *Cic. de nat. deor. lib.* 1.

Platon avoit tiré de Pythagore la maniére d'appliquer la vertu des nombres & les démonſtrations géométriques aux choſes naturelles. Il avoit emprunté d'Héraclite, une partie de ſa phyſique ; d'Epicharme, la doctrine des idées ; de Socrate, ſa morale, ſa politique & ſon (1) œconomique : & il avoit pris des Egyptiens, la méthode d'expliquer ſes opinions, par des fictions & des allégories.

Quoique Cicéron ſe donne pour Académicien, il choiſit cependant dans les écholes des autres philoſophes, & s'approprie tout ce qui eſt à ſon goût. Il ſuit quelquefois les Stoïciens, & quelquefois ſes ſentiments particuliers. Horace (1) n'eſt pas ſi fidéle à Ariſtippe & à Epicure, qu'il ne devienne de tems en tems Péripatéticien & Stoïcien, ſans ſe lier à aucune ſecte. Sénéque a quelquefois abandonné la doctrine du Portique, & il déclare que ſi quelqu'un s'attache tellement aux opinions d'un autre, qu'il ne *Hor. Carm. lib.* 1. *Od.* 34. *epiſt. lib.* 1. *epiſt.* 1. *Sen. epiſt.* 113. *&* 117. *& de vitâ beat. c.* 3. *&*

(1) *L'œconomique eſt la ſcience de gouverner la maiſon particuliere, comme la politique eſt la ſcience de gouverner la ville. Ces mots viennent des mots Grecs* οἶκος, domus, *&* πόλις urbs.

(2) Nullius addictus jurare in verba magiſtri. *Hor.*

loſophie ancienne. Les plus célébres ont été Cléobuline fille de Cléobule, mis par quelques-uns au nombre des ſept ſages de la Gréce.

Théoclée ſœur de Pythagore, ſuivant Diogéne de Laërce & Suidas. Ariſtoxéne a écrit que Pythagore emprunta d'elle ſes plus beaux préceptes. *Diog. Laër in Pythag.*

Les Pythagoriciennes Thymicha & Théano, qui furent les victimes des préceptes myſtérieux de leur ſecte, comme il a été obſervé ci-deſſus dans le chapitre dixiéme.

Hipparchia femme du Cynique Cratés : Leontium courtiſanne d'Athénes ; & Hypatie deſquelles nous avons déja parlé.

Aréte fille (1) d'Ariſtippe.

Aſpaſie femme de Périclès.

L'impératrice Julie femme de l'empereur Sévére.

L'impératrice Eudocie femme du jeune Théodoſe.

Anne Comnéne, qui a écrit en 15. livres l'hiſtoire de l'empereur Alexis ſon pére. On peut, au ſujet des femmes philoſophes, conſulter Ménage, qui en a recueilli 65. *Menag. hiſt mulier. philoſ.*

(1) *Ariſtippe petit-fils du fondateur de la ſecte Cyrénaïque eut le ſurnom de* Μητροδίδακτος *inſtruit par ſa mére.*

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

De la Philoſophie moderne.

Perſécutions de la philoſophie. *Aul. Gell. l. 15. c. 11.*

LA philoſophie a eſſuïé de fréquentes & de longues perſécutions. Elle fut bannie de Rome, ſous le Conſulat de Fannius Strabo & de Valerius Meſſala, l'an de Rome 593. & avant J. C. 161. peu de tems après y avoir été admiſe ; & depuis encore, pendant la cenſure de Domitius Ænobarbus & de Licinius Craſſus ; comme jettant la jeuneſſe dans l'oiſiveté. Long tems après, Caligula ennemi des lettres, marqua ſa haine aux philoſophes. Néron plein de courroux & de dépit de n'avoir tiré aucune ſatisfaction des ſommes immenſes qu'il avoit dépenſées pour des recherches magiques, & dans leſquelles il s'étoit engagé ſur les promeſſes trompeuſes des philoſophes, les chaſſa de Rome. A peine y étoient-ils rentrés, que Mucianus perſuada à Veſpaſien de les en faire ſortir, à l'exception du ſeul Muſonius. Domitien les proſcrivit non-ſeulement de Rome, mais de toute l'Italie. Il fit même mourir quelques Romains ſous ce prétexte de philoſophie. Il haïſſoit les philoſophes, comme gens

Dio. lib. 66.

dangereux & propres à ſoulever les peuples. Apollonius de Thyane, qui trouvoit dans la philoſophie un obſtacle à la réputation & au crédit de ſes preſtiges, excita ſecrétement, dit-on, la colére du tyran, qui étoit déja fort irrité de ce que ſa mort prochaine avoit été prédite par les aſtrologues.

La Philoſophie proſcrite par Caligula, Néron, & Domitien, commença à refleurir ſous Adrien, & ſes ſucceſſeurs: & elle vit ſes plus beaux jours ſous le régne de Marc-Auréle Antonin. Pline, Dion Chryſoſtome, Plutarque furent les premiers, qui remirent la philoſophie en honneur; Epictéte, Arrien ſon diſciple, Galien, Diogéne de Laërce, Aulu-Gelle, Maxime de Tyr, Taurus de Bérite, Athénée, Alexandre d'Aphrodiſée, Philoſtrate, Plotin, Apulée, Porphyre, Themiſtius, Proclus, Boëce, & quelques autres rétablirent ſon ancienne ſplendeur.

Le principal talent des philoſophes du bas empire étoit de commenter Platon & Ariſtote. On n'imaginoit guéres qu'il fût permis d'aller plus loin. Quel progrès pouvoit faire une philoſophie, qui n'avoit pour principes que les nombres de Pythagore, les idées de Platon, ou les formes d'Ariſtote? Il ſe trouva pluſieurs philoſophes, parmi les Péres de l'égliſe. S.

ſique, qui étoient preſque les ſeuls objets des philoſophes d'alors. Abélard, Albert le grand, S. Thomas, Duns qui eut les ſurnoms de Scot & de docteur ſubtil, ſe livrérent eux-mêmes à un genre d'étude ſi peu digne d'eux. Sous ce régne de la philoſophie Scolaſtique, la diſpute s'échauffa, juſqu'à la fureur, pour ſes ſubtilités, toutes mépriſables qu'elles étoient. Nous avons rapporté dans le quatriéme chapitre de cette ſeconde partie, ces marques déplorables de l'égarement & de l'opiniâtreté de l'eſprit humain.

La philoſophie Scholaſtique fut preſque la ſeule ſcience connuë, juſqu'à ce que la priſe de Conſtantinople par les Turcs fût l'occaſion du rétabliſſement d'une philoſophie plus ſaine dans l'Occident, en même-tems que des lettres, qui juſqu'alors n'avoient pas été moins corrompuës que la Philoſophie. A la vérité, Pétrarque, Boccace, Laurent Valle, Maphée Vegio avoient commencé, quelque tems (1) auparavant, le réveil des belles lettres. Emanuel Chryſolore, qui fut com-

(1) *François Pétrarque Florentin, célébre par ſa conſtance pour la belle laure, naquit le 20. Juillet 1304. & mourut le 18. Juillet 1374. Jean Boccace né en Toſcane en 1313. fut diſciple de Pétrarque; il mourut en 1375. Laurent Valle Romain décéda en 1457. Maphée Vegio de Lodi près Milan, en 1458.*

loſophique étoit inſenſiblement préparé par le rétabliſſement des belles-lettres: mais ce ne fut qu'après la priſe de Conſtantinople, que l'Occident vit renaître la philoſophie, & que l'aurore des belles lettres devint un beau jour.

Les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'occident.

Nous apprenons donc de l'hiſtoire, que les ſciences ont paſſé trois fois de la Gréce dans l'Occident; la premiére, lorſque les Romains les (1) puiſérent en Gréce; la ſeconde, lorſque les François, après avoir pris Conſtantinople, rapportérent du Levant les écrits d'Ariſtote, avec les commentaires des Arabes; & la troiſiéme, lorſqu'aprés la deſtruction de l'empire d'Orient par les Turcs, les ſçavants de la Gréce cherchérent une retraite en Italie.

Epoque pour diſtinguer les modernes des anciens.

Nous nous ſervirons de cette époque du rétabliſſement des lettres, après la priſe de Conſtantinople par les Turcs, dans le milieu (2) du quinziéme ſiécle, comme d'un terme fixe, propre à ſépa-

(1) Græcia capta ferum victorem cepit; & artes
Intulit agreſti Latio. *Hor. lib. 2. epiſt. 1.*

(2) *Conſtantinople fut priſe un mardi 28. May 1453. le 60. jour du ſiége, la 3. année du régne de Mahomet II. après 8. ans & 3. mois du régne de Conſtantin Paléologue XI. ſurnommé Dracoſès, appellé Conſtantin XV. par ceux qui comptent quelques Céſars au nombre des Empereurs.*

rer les anciens des modernes ; donnant la qualité d'anciens à touts ceux qui ont précédé cette époque, & celle de modernes à ceux qui ont paru depuis.

Des philosophes qui ont ressuscité les lettres en Occident.

Les plus célébres des Grecs, qui passérent en Occident, furent Jean Argyropyle (1), Théodore Gaza (2), George de Trébyzonde (3), Bessarion, patriarche de Constantinople (4), & depuis cardi-

(1) *Jean Argyropyle fut choisi par Cosme de Médicis, pour être le précepteur de Pierre son fils, & de Jean son neveu. Il fut aussi professeur de la langue Grecque à Rome. Des cardinaux, & autres auditeurs des plus qualifiés, assistoient à ses leçons dans son échole, suivant le témoignage de Reuchlin.*

(2) *Théodore Gaza né à Thessalonique s'étant réfugié en Italie après la prise de Constantinople par Mahomet* II. *fut redevable à la protection du cardinal Bessarion d'un bénéfice qu'il obtint en Calabre. Il a fait plusieurs traductions ; il présenta ses ouvrages au pape Sixte* IV. *& ne trouvant pas le présent qu'il en reçut assez magnifique, il le jetta de dépit dans le Tibre.*

(3) *George de Trébyzonde étoit natif de Candie, mais d'une famille originaire de Trebyzonde : c'est le même qu'on trouve souvent nommé George Trapezonce. Son nom est devenu célébre par la guerre littéraire qu'il soutint pour Aristote contre Platon, dont il parloit avec beaucoup de mépris.*

(4) *Bessarion fut archevêque de Nicée, patriarche de Constantinople, & cardinal. Etant légat en France, il visita le duc de Bourgogne avant Louis* XI. *ce monarque lui donnant audience, porta la*

nal. Gémiſthe Pléthon, qui avoit excité beaucoup de diſputes au ſujet de la philoſophie Platonicienne, étoit mort peu de tems auparavant dans le Péloponnéſe. Après s'être trouvé au concile de Florence, ſous le pape Eugéne IV. en 1438. il avoit été engagé par les Médicis à ſéjourner dans cette cour, pendant pluſieurs années. La principale gloire du rétabliſſement des Sciences eſt dûë à la protection & à l'aſyle, que ces Princes accordérent aux ſçavants.

Parmi les Grecs, qui ſe retirérent en Italie, un des plus célébres fut Jean Laſcaris, envoïé en ambaſſade à Conſtantinople par Laurent de Médicis, pour obtenir la permiſſion de viſiter les bibliothéques de la Gréce, & de faire apporter en Italie les manuſcrits les plus curieux qu'il pourroit trouver. *Æn. Sylv Europ. c. 58 Genebr. lib 4. chronograph.*

main à la grande barbe du légat par un geſte de mépris, & dit :

Barbara Græca genus retinent quod habere ſolebant.

Lui reprochant par l'application de ce vers la faute qu'il avoit commiſe. Le cardinal Beſſarion eut, dit-on, aſſez de voix pour être élevé au pontificat ; mais ſon élection n'eut pas lieu à cauſe des remontrances de quelques cardinaux ſur ſa patrie. Il fut le protecteur de tous les ſçavants. Il laiſſa ſa bibliothéque au ſénat de Veniſe, qui la conſerve précieuſement. Il y avoit plus de treize cents volumes de manuſcrits Grecs.

Le cardinal Bembe, pris pour arbitre de cette querelle, décida, que le livre de Pomponace ne contenoit rien de contraire à la foi. On dit pourtant, que Pomponace fut condamné à jetter lui-même ſon livre au feu. Auguſtin Niphus a laiſſé principalement des ouvrages de politique; il fut profeſſeur en quelques univerſités d'Italie, & mourut en 1537.

Marſile Ficin étoit fils du premier Médecin de Coſme de Médicis, duc de Florence. Il a été le plus outré des Platoniciens. L'obſcurité de ſes écrits eſt impénétrable en pluſieurs endroits, à l'exemple de ceux de Platon.

Politien fut précepteur de Jean de Médicis, qui fut depuis le pape Léon X. Le nom de Politien étoit Ange Baſſi, il fut ſurnommé Politien, parce qu'il étoit né à Monte-Pulciano, petite ville de Toſcane, nommée en latin, *Mons-Politianus*. Il mourut en 1494. de chagrin de l'exil des Médicis, ſes protecteurs: d'autres diſent, de chagrin (1) de n'avoir pû plaire à une dame, qu'il aimoit; & d'autres ont écrit qu'il fut empoiſonné par un philtre.

(1) Inſano moreris ſed, Politiane, furore. *Ce fut vraiſemblablement une calomnie des ennemis de la maiſon de Médicis, à laquelle Politien étoit fort attaché.*

François, & enfin cruellement maſſacré par Galeotti Pic, fils de Louis ſon frére.

Rodolphe (1) Agricola, éléve de Théodore Gaza, renouvella les lettres en Allemagne & dans les Païs-bas, & précéda de quelques années le célébre Eraſme.

Jérôme Fracaſtor étoit de Vérone; il fut philoſophe, médecin, poëte, & aſtronome. Il étoit né l'an 1485. Il a prévenu le langage Cartéſien, en rejettant les (2) qualités occultes, & en leur ſubſtituant

(1) *On voit, aux Cordeliers d'Heidelberg, cette épitaphe de Rodolphe Agricola:*

Invida clauſerunt hoc marmore fata Rodulfum
Agricolam, Friſii ſpemque decuſque ſoli.
Scilicet, hoc vivo, meruit Germania, laudis
Quidquid habet Latium, Græcia quidquid habet.

Rodolfe Agricola, né dans la province de Friſe, près Groningue, décedé en 1485. à l'âge de 42. ans, ne doit pas être confondu avec George Agricola auteur célébre par ſes recherches dans la ſcience métallique. Ce dernier, qui étoit médecin, naquit en Miſnie en 1494. & mourut en 1555. âgé de 61. ans.

(2) *Fracaſtor, dans l'épitre dédicatoire qui eſt à la tête de ſon traité de la ſympathie, ſe mocque des philoſophes & des médecins, qui croïoient avoir donné une explication ſuffiſante, lorſqu'ils avoient allegué des cauſes occultes*: Si horum omnium cauſas in occultas illas (ità ipſi vocant) proprietates reduxiſſent, quibus acquieſcendum non modò ſibi ſunt arbitrati, ſed & aliis præ-

abandonné & mépriſé de tout le monde.

Michel de Montagne naquit au château de Montagne en 1533. ſon pére prit les ſoins les plus ſinguliers de ſon éducation. Il le faiſoit éveiller au ſon des inſtruments, & il lui fit apprendre le Grec par forme de divertiſſement. Montagne étudia ſous pluſieurs (1) précepteurs célébres ; il fut quelque tems conſeiller au parlement de Bourdeaux, & enſuite chevalier de l'ordre de S. Michel. Ses eſſais furent publiés en 1580. Ils ſont remplis de ſentiments libres & dangereux. Les graces les plus ſéduiſantes y ſont répanduës au milieu du déſordre qui y régne, & il plaît au point de pouvoir impunément parler preſque continuellement de lui même. Montagne a renouvellé la philoſophie ſceptique. Il eſt mort à Montagne dans le Périgord, âgé de 60. ans.

Jean Bodin juriſconſulte Angevin, aïant été en Angleterre en 1579. à la ſuite du duc d'Alençon, trouva que ſes livres de la république y étoient enſeignés publiquement à Londres & à Cambridge. Il mourut en 1596.

(1) *Montagne étudia ſous quatre régents ; Nicolas Grouchi, qui a écrit* de comitiis Romanorum *; Guillaume Guérante, qui a publié des commentaires ſur Ariſtote ; George Buchanan ; & Marc-Antoine Muret. Dict. de Morery, art. Montagne.*

grand nombre de ſes découvertes ait ſa ſource dans les écrits des anciens : par exemple, le grand (1) principe de des Cartes, de commencer par douter, eſt tiré d'Ariſtote. La matiére ſubtile ſe trouve auſſi, ſous le nom d'éther, dans cet ancien philoſophe. Platon a dit, après d'autres phyſiciens qui l'avoient précédé, que les étoiles ſont autant de ſoleils. Lucréce explique, en toute occaſion, que les corps ſont compoſés de particules inſenſibles, dont les divers arrangements cauſent la variété des objets viſibles. Pereira avoit écrit, environ cent ans avant des Cartes, que les bêtes ſont des automates : & c'étoit une ancienne opinion renouvellée par ce médecin Eſpagnol. Les preuves Cartéſiennes de la ſpiritua-

Ariſtot. lib. 3. Metaph. c. 1.

Plat. ap. Paling. Zodiac. lib. 11.

(1) *Huet a objecté à des Cartes qu'il avoit bientôt oublié le premier axiome de ſa philoſophie, de n'admettre que les vérités dont on eſt fort aſſûré ; puiſqu'il a donné plus d'effort à ſon imagination qu'aucun autre, & qu'il a fondé ſon hypothéſe ſur les arrangemens les plus arbitraires. Huet. cenſur. phil. Carteſ. c. ult.. Mais on peut répondre que cette régle de des Cartes ne regarde pas une ſcience telle que la phyſique, qui de ſa nature eſt conjecturale, & où il ne s'agit pas d'expliquer les phénoménes par des vérités démontrées, mais ſuivant des principes qui ſatisfaſſent l'eſprit, & qui ſoient ſi bien liés les uns avec les autres, qu'ils rendent compte de tous les effets naturels d'une maniére probable.*

C'eſt le mouvement que des Cartes auroit donné à ſa matiére ſubtile, s'il eut ſuivi ſes propres principes; mais par une contradiction des plus ſurprenantes, il place au centre du tourbillon ſolaire cette matiére ſubtile, qui doit avoir le plus de mouvement & de force centrifuge, & il envoie à la circonférence les corps les plus maſſifs. Ce qui eſt non-ſeulement contraire à ſes principes, mais encore à la méchanique qu'il emploie pour l'arrangement & la conſtruction des planétes & de l'atmoſphére qui les environne, où il aſſigne une place différente à ſes trois éléments, expliquant la peſanteur par la force centrifuge des corps les plus légers, qui aïant plus de mouvement pour s'éloigner du centre, répercutent les corps plus maſſifs, & les repouſſent vers le centre.

Contradiction de des Cartes.

Galilée Florentin forma le premier le deſſein d'une phyſique moderne, dont on peut le regarder comme le fondateur. Il étoit fils naturel de Vicenzo Galilei noble Florentin; il fut profeſſeur à Padouë, & depuis à Piſe, & mourut en 1642. âgé de 78. ans.

De Galilée Gaſſendi, autres modernes.

Gaſſendi, en levant le maſque (1) con-

(1) *Gaſſendi ſe déclara, dès l'année 1624. contre la philoſophie Péripatéticienne: mais l'ouvrage qu'il avoit commencé, excita tant de murmure & de tumulte qu'il n'oſa pas l'achever. Après en*

méditations, il ſe retira près d'Egmond, petite ville de Hollande, ſur le Zuyderzée, où il paſſa 25. ans à étudier la nature. La reine Chriſtine l'attira en Suéde, où il mourut le 2. Février 1650. quatre mois après y être arrivé : il étoit dans ſa cinquante-quatriéme année. Rechercher dans la nature, un méchaniſme général, dirigé par une ſageſſe & une puiſſance infinie ; ramener tout à des loix univerſelles, & à des cauſes ſimples, retrancher le vain jargon de l'ancienne philoſophie, & les entités ou les cauſes ſuperflues de la nouvelle, c'eſt être dans la voie de la bonne philoſophie ; & c'eſt la route que des Cartes nous a tracée, en la ſuivant lui-même.

La philoſophie Cartéſienne a été attaquée par deux objections principales : la premiére, *que les cauſes finales en ſont excluſes, pour n'y admettre que les méchaniques ; la ſeconde, qu'elle ſemble inſinuer qu'une matiére muë en rond a pû produire l'univers.* Si des Cartes n'a pas emploïé les cauſes finales à l'explication des phénoménes, c'eſt qu'elles appartiennent à des ſciences plus hautes, & qu'elles ne ſont, en aucune maniére, de la compétence du Phyſicien. La théologie & la métaphyſique remontent quelquefois aux decrets particuliers du ſouverain.

pour croire qu'une matiére muë en rond, ou tout autre principe dépourvû d'intelligence, eût pû produire tout ce que nous voïons de merveilleux & de régulier dans l'univers. Mais des loix conſtantes, uniformes, & qui annoncent d'autant plus la ſageſſe qu'elles ſont plus générales, préſentent-elles à l'eſprit l'idée, ni même le ſoupçon d'un principe aveugle? Ne ſont-elles pas, au contraire, ce qui lui eſt le plus oppoſé? Et cette maniére de philoſopher (quelque diſproportion qu'il y ait entre des lumiéres auſſi bornées que celles de notre entendement, & une puiſſance infinie) ne paroît-elle pas plus digne du créateur, que les qualités occultes des anciens philoſophes, que les ames (1) plaſtiques de Hartſoeker, que les principes vitaux de Cudworth & de Grew, que les attractions variables des Newtoniens, ou cette multiplication d'entités différentes & de loix particuliéres, introduite dans la nature par quelques philoſophes modernes?

Enfin dans la phyſique de des Cartes, les hypothéſes vraiſemblables, conformes à un méchaniſme connu, & propres

(1) *Il ſera parlé de ces ames plaſtiques dans la ſeconde partie du ſecond livre, quiéme.*

rielle ? L'impie, loin de démontrer d'une maniére invincible, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, n'acquieſcera jamais à un dogme, qui diſſiperoit, malgré lui, les ténébres où il s'efforce de ſe plonger.

Le Carteſianiſme a été attaqué injuſtement ſur le myſtére de l'euchariſtie. Premiérement, c'eſt un principe certain que les myſtéres ſont au-deſſus de la raiſon & de la philoſophie : il n'y a donc aucun inconvénient à ſoutenir des principes phyſiques, qui ſe rapportent à la matiére & à la forme ; quoique ces principes, appliquables naturellement à touts les corps, ne convinſſent pas au corps véritable & réel de Jeſus-Chriſt, dans le myſtére de la tranſubſtantiation. Le même myſtére n'empêche pas non plus, que toutes les perſonnes ſenſées ne ſoutiennent, comme une vérité naturelle, qu'un corps ne peut être en pluſieurs lieux, à la fois ; ſuivant cet axiome évident, que ce qui eſt impoſſible dans l'ordre naturel, eſt poſſible à Dieu. Il n'y a d'impoſſible à une toute-puiſſance infinie, que ce qui eſt contradictoire ; comme ſi l'on diſoit : *Un corps eſt en tel lieu, & n'eſt pas dans le même lieu.* On ne pourroit donc objecter valablement à des Cartes d'avoir emploïé, en phyſique, des prin-

quel ils ont une adhérence néceſſaire. Le langage Péripatéticien *d'accidents abſolus*, préſente à l'eſprit une apparence de contradiction, qui n'eſt pas dans le myſtére: car des accidents, qui ſubſiſtent par eux-mêmes, ſont des accidents non accidents. La philoſophie Cartéſienne nous ſuggére une idée, dans laquelle les adverſaires de la foi ne peuvent trouver aucun prétexte plauſible de chicane. Cette phyſique ſupprime les accidents de touts les corps, en expliquant que la rondeur, par exemple, n'eſt que le corps lui-même, figuré de maniére à faire une telle impreſſion ſur nos ſens. Il réſulte de ce principe, qu'on ne doit plus dire, ſuivant l'ancien langage de l'échole, que les accidents du pain reſtent ſans la ſubſtance du pain, dans le très-ſaint Sacrement de l'autel, mais plutôt, que quoiqu'après la tranſubſtantiation, il y ait une étenduë réelle, & un arrangement des parties de la matiére qui conſtituë un corps humain, nos organes ſont affectés comme par une hoſtie ou une très-petite portion d'hoſtie.

L'auteur de *la diſſertation phyſique &*

que eſt: Non entis nulla ſunt accidentia. *N'y aïant plus de pain après la tranſubſtantiation, il n'y a donc plus d'accidents du pain. C'étoit une mauvaiſe expreſſion d'un ſentiment orthodoxe.*

reſtoient dans le ſacrement : il n'y reſte aucun être, ni ſubſtance, ni modalité, ni accident qui ait appartenu au pain ; mais les organes de nos ſens continuent de recevoir la même impreſſion, que ſi la ſubſtance du pain étoit encore ſur l'autel.

C'eſt donc à tort que quelques Calviniſtes avoient objecté, que ceux qui ſuivent les principes de des Cartes, ne peuvent croire la tranſubſtantiation poſſible: ce qui a été réfuté, dans *le traité de la perpétuité de la foi touchant l'euchariſtie*, & dans *l'apologie pour les Catholiques*. *Perpét. de la foi, t. 3. liv. 7. ch. 10. Apol. pour les Cathol. part. 2. ch. 3.*

La philoſophie de des Cartes eſt fort maltraitée dans le dictionnaire de Moréry, article *Cartéſianiſme*. L'auteur de cet article prend le plein pour une matiére dure & ſolide, comme ſi le plein donnoit l'excluſion à la fluidité, ſur laquelle eſt fondé tout le ſyſtême Cartéſien. *La foi apprend*, ajoute-t-il, *que le corps de Jeſus-Chriſt ne perd rien de ſa ſubſtance dans le Sacrement de l'euchariſtie, quoiqu'il y perde beaucoup de ſon étenduë : ainſi l'on ne peut pas dire que l'étenduë ſoit l'eſſence de la matiére.* *Edit. de 1732.*

Cet argument péche par le principe & la conſéquence. La foi nous apprenant que le corps de Jeſus-Chriſt, qui eſt réellement préſent dans le très-ſaint Sacre-

de Nicolas (1) Bacon, auſſi chancelier d'Angleterre. La libéralité de François Bacon envers les gens de lettres, le fit tomber dans l'indigence. Etant devenu vieux, il écrivit à Jacques I. pour demander à ce prince quelque grace qui le mît en état de ſubſiſter, *Afin*, diſoit-il, *que n'aiant ſouhaité de vivre, que pour étudier, il ne fût pas obligé à la fin de ſes jours d'étudier pour vivre.* Il mourut le 9. Avril 1626. âgé de 66. ans, ſi pauvre, qu'à peine laiſſa-t-il dequoi être enterré.

Le P. Athanaſe Kircher Jéſuite a ſondé les abimes de la terre dans ſon monde ſous-terrain, & il a parcouru les cieux dans ſon voïage extatique. Toute ſa philoſophie eſt ornée d'une vaſte érudition. Il mourut en 1680. âgé de 82. ans.

Blaiſe Paſcal naquit à Clermont en Auvergne, en l'année 1623. ſon pére a été préſident de la cour des aydes d'Auvergne, & intendant de la généralité de Rouen. On a dit de Blaiſe Paſcal, qu'il avoit appris avant l'âge de douze ans les principes de la géométrie, ſans maître

(1) *Nicolas Bacon recevant la viſite d'Elizabeth, & cette reine lui aiant dit, Mylord Chancelier, votre maiſon eſt bien petite; il lui répondit: Madame, c'eſt V. M. qui m'a fait trop grand pour ma maiſon.*

de France frére unique de Loüis XIV. & l'un des 40. de l'académie Françoiſe, lors de ſon (1) inſtitution, a fait briller une philoſophie ſceptique, par des écrits également ingénieux & ſçavants, & remplis d'une critique très-fine.

Thomas Hobbes Anglois a compoſé des ouvrages de politique & de philoſophie ; il a débité beaucoup d'erreurs

néceſſaire à la profeſſion religieuſe ; & en 1682. une diſſertation ſur l'autorité légitime des rois en matiére de régale. Le Vayer de Boutigny eſt mort en 1687. Jacq. le Long, Biblioth. hiſt. Il eſt auſſi auteur du roman de Tarſis & de Zelie, qu'on a attribué à l'abbé le Vayer fils de la Mothe-le-Vayer, & auquel des Preaux a adreſſé une de ſes épîtres. Cette famille célébre dans la magiſtrature & dans les lettres, eſt d'une ancienne nobleſſe, originaire de Bretagne, & établie depuis long tems dans le Maine. On trouve dans le ſeiziéme ſiécle la réception de François le-Vayer de la Maiſon-neuve chevalier de Malte en l'année 1531. Hiſt. de Malt. t. 3. Prieuré d'Aquitaine.

(2) *Bayle a repris mal à propos Moréry, d'avoir dit que le Vayer fut des premiers qui furent reçus dans l'Académie Françoiſe. Bayl. dict. nos. A, art. le Vayer. Il eſt vrai qu'il fut élu à la place d'un Académicien mort ; mais il eſt marqué par Peilyſſon, au même endroit que Bayle cite, hiſt. de l'Acad. p. 228. que le nombre des Académiciens n'étoit pas encore rempli, lors du choix qui fut fait de la Mothe-le-Vayer, & que ce ne fut qu'après ſa réception du 14. Février 1639. que la compagnie eut ſon nombre de quarante complet, par la réception de Prieſac, huit jours après.*

Marculfe, le dernier de ses ouvrages imprimés.

Hugues Grotius a été appellé le jurisconsulte des Rois : son livre *du droit de la guerre & de la paix*, qui nous donne occasion de parler de cet auteur célébre, a été regardé comme un chef-d'œuvre pour le droit public. Grotius aïant été condamné à une prison perpétuelle, pour avoir soutenu avec chaleur la doctrine des Arminiens, se sauva dans un coffre qui servoit à transporter des livres que sa femme lui faisoit tenir. Il résida 13. ans en France, en qualité d'ambassadeur de Christine reine de Suéde. Il mourut à Rostock, le 28. Août 1645. dans sa 63. année.

Claude Saumaise, fils de Bénigne Saumaise doïen du parlement de Bourgogne, est non-seulement renommé par l'étude de la critique, mais pour avoir défendu les droits des souverains contre (1) Milton. Saumaise mourut en 1653. âgé de 65. ans.

(1) *Environ dans le même tems, Algernon Sidney fils de Robert Sidney comte de Leiceſtre a écrit un traité du gouvernement, où il attaque ſans ménagement l'autorité monarchique en ſe propoſant de réfuter le livre de Robert Filmer, intitulé* Patriarcha. *Sidney aïant compoſé des écrits fort ſéduieux, & cabalé contre l'état d'Angleterre, fut condamné à avoir la tête tranchée, & il fut exécuté.*

les modernes se sont attachés aux vûës systématiques, presque inconnuës aux anciens, & introduites surtout par des Cartes. Elles sont sujétes à de grands défauts, comme d'engager plus avant dans l'erreur, en fixant l'esprit avec opiniâtreté à une seule route; de le remplir de préjugés; de ramener aux mêmes principes, par des explications forcées, tout ce qui se présente, & souvent à des principes très-défectueux; d'écarter tout ce qui n'est pas conforme à ces principes, & de faire disparoître par cette prévention les raisons les plus décisives; enfin d'établir prématurément des opinions, que les expériences particuliéres n'ont pas suffisamment autorisées. On rencontre quelquefois des esprits systématiques, qui ne peuvent sortir de l'hypothése où ils se sont concentrés, comme dans une sphére qui borne absolument leurs facultés. Mais ces défauts ne sont pas insurmontables, & ils ne doivent pas faire rejetter les vûës systématiques, dont les anciens ont eux-mêmes reconnu la nécessité à l'égard de l'astronomie; sans lesquelles un philosophe ne peut être d'accord avec lui-même, ou plutôt sans lesquelles, il ne peut y avoir de philosophie.

Amasser simplement des faits & des

de prévoir & de parer touts les obſtacles? Or peut-on s'aſſûrer d'une découverte particuliére, qui ſera ſujette à être renverſée, ou par des vérités qui ne pourront être conciliées avec elle, ou par des obſtacles imprévûs ? On ne peut donc faire aucun progrès dans la recherche de la vérité ſans des vûës ſyſtématiques; & ſoit dans la morale, ſoit dans la politique, ſoit dans la philoſophie, il eſt indiſpenſable de les emploïer, & de ſe conduire par elles.

Le ſtyle de la philoſophie a paſſé pluſieurs fois d'une extrémité à l'autre. L'éloquence de Platon lui prêta autrefois beaucoup de brillant : on ne peut rien lire de plus barbare que ce qui a été écrit par les Arabes & les Scholaſtiques : quelques-uns de nos philoſophes modernes ont joint toute ſorte d'agréments à la plus exacte préciſion ; & l'on peut leur appliquer à juſte titre, ce qu'Eratoſthéne diſoit anciennement (1) de Bion, qu'il avoit habillé la philoſophie d'une robbe ornée de fleurs. *Diog. Laërt. in Bion.*

La philoſophie moderne a eſſuïé de

(1) *Bion, dont il eſt parlé ici, originaire de Scythie, & qui fut en faveur auprès d'Antigonus Gonatas roi de Macédoine, eſt différent de Bion d'Abdére, diſciple de Démocrite. Diogéne de Laërce fait mention de pluſieurs autres Bions.*

» homme qui a eu tant de qualités natu-
» relles ſi propres à les toucher : une pé-
» nétration d'eſprit tout à fait extraor-
» dinaire dans les ſciences les plus ab-
» ſtraites ; une application à la ſeule phi-
» loſophie, ce qui ne leur eſt pas ſuſpect ;
» une profeſſion ouverte de ſe dépoüiller
» de tous les préjugés communs, ce qui
» eſt fort à leur goût : & qui, par les pro-
» pres armes des incrédules, a trouvé le
» moïen de les convaincre, pourvû qu'ils
» veüillent ſeulement ouvrir les yeux à la
» lumiére qu'on leur préſente. «

Rien n'étoit plus injuſte que les accuſations, qu'un zele mal entendu, ou que l'envie avoit ſuſcitées contre le principe fondamental du Carteſianiſme. Nous les avons deja refutées : mais on peut revenir plus d'une fois à des objections ſi ſouvent retournées. L'hypothéſe des loix générales du mouvement, établies par le createur, eſt une explication phyſique de la divine parole, par laquelle il a créé l'univers : de même que la tranſmiſſion de la lumiére par les globules du ſecond element, eſt une maniere de concevoir, en peinture, l'effet de ce commandement ſublime : *Que la lumiere ſoit.*

Le chancelier Bacon a fait davance, non-ſeulement l'apologie, mais l'éloge du Carteſianiſme, en diſant : *Que ceux*

par des calculs d'algébre, commence à s'établir. Les principes en ſont entiérement oppoſés à ceux de des Cartes. L'attraction & le vuide y ſervent de fondement aux hypothéſes ; peu s'en faut que la philoſophie Cartéſienne ne devienne ſurannée, & que les Newtoniens ne regardent aujourd'hui des Cartes, comme les Cartéſiens dans le dernier ſiécle regardoient Ariſtote ; une philoſophie obſcure, hériſſée de calculs, met bien plus d'intervalle entre les ſçavants & le peuple. Les qualités occultes reparoiſſent avec un air profond & ſublime ; & le titre impoſant de démonſtrations eſt prodigué à des opinions, deſtituées de la vrai-ſemblance requiſe pour rendre une hypothéſe ſoutenable. Mais ſi les diſciples de la nouvelle ſecte ſont moins myſtérieux que les Pythagoriciens ; ſi leurs principes ſont expoſés au grand jour, ou par eux-mêmes, ou par leurs adverſaires, la chute de cette philoſophie ſera encore plus rapide que ſon élévation.

tiques, qui y étoient gravées. Si l'on en croit (1) Euſtathe, les colonnes furent élevées par Seth, & non par ſes enfants. Comme les fils d'Adam apprirent de lui que le monde périroit par l'eau & par le feu, une des colonnes étoit de pierres & l'autre de briques; la premiére pour réſiſter aux ravages de l'eau, la ſeconde pour être conſervée dans un embraſement. Joſeph dit qu'on aſſûroit que la colonne de pierres ſe voïoit encore (2) dans la terre Siriade: Euſtathe avance, comme de lui-même, que cette colonne étoit encore ſur pié de ſon tems. *Euſtath. in hexaëmer.*

Les interprétes & les commentateurs de Joſeph ont des opinions très-différentes ſur le païs marqué par cette terre Siriade. Il y a des ſentiments pour la Syrie, pour l'Egypte, pour les Indes: Havercamp, dans ſon commentaire ſur Joſeph, eſt porté à croire que la terre Siriade doit s'entendre de la Chine. Il attribuë ce ſentiment à Syncelle & à Manethon. On s'eſt fondé, pour le ſoutenir, ſur ce que les anciens donnoient aux Chinois le nom de Séres: il ajoute que la ſituation de cet-

(1) *S. Euſtathe, patriarche d'Antioche, eſt mort l'an 337. de l'ére Chrétienne.*

(2) Κατὰ γὴν τὴν Σιριάδα. *Joſeph, antiq. liv. 1. c. 2. D'Andilly traduit dans la Syrie: mais Joſeph ne l'appelle jamais ainſi.*

commentateurs ſur les caractéres aſtronomiques qui y étoient gravés ? Si la colonne eût été élevée dans la Syrie, dans l'Egypte, ou dans les Indes, elle n'eût pas échappé davantage aux recherches des Grecs, qui ont entrepris les plus longs voïages pour s'inſtruire dans l'aſtronomie. On a dit, avec un peu plus de vraiſemblance, qu'une région appellée Siracéne, auprès de la Mingrelie, dont il eſt parlé dans les géographies de Ptolémée & de Niger, eſt très-fertile & très-abondante en fruits : que le naphte, qui y coule comme un bitume liquide, aura ſervi d'un ciment très-propre à donner beaucoup de ſolidité aux colonnes des enfants de Seth : que la terre Siracéne ou Siriade auprès de la Mingrelie, faiſoit partie anciennement du roïaume des Parthes ; & que ces peuples n'aïant jamais été curieux de monuments anciens ni aſtronomiques, il n'eſt pas étonnant que cette colonne, qui étoit reſtée après le déluge, n'ait point été célébrée par l'antiquité.

Mais les noms de Siracéne & de Siriade ont peu de rapport. Si les Parthes ne furent pas curieux de monuments anciens ni d'aſtronomie, on ne trouve pas, non plus, qu'ils défendiſſent l'entrée de leur païs aux étrangers : & les ſçavants

Chrétienne, sans qu'aucun astronome, historien, ni géographe en eussent fait mention ? L'historien sacré, qui parle des arts inventés avant le déluge, n'auroit-il rien dit d'un monument aussi digne de mémoire, & aussi glorieux à la race de Seth ? Le silence de touts les auteurs sacrés & profanes devient, en cette occasion, une preuve négative mais invincible, que le monument le plus capable d'attirer l'attention de touts les Sçavants n'a pas pû subsister, pendant plus de trois milliers d'années, & n'avoir été connu, parmi touts les auteurs, que de Joseph, qui n'en parle même pas comme témoin oculaire, mais sur un simple oüi dire, & d'Eustathe qui a suivi, avec trop de crédulité, le témoignage de Joseph.

Quoiqu'il en soit des deux colonnes astronomiques, nous sommes très-assurés par la Genése, que les premiers hommes ont dû tenir un compte exact du nombre de jours que dure une révolution des phases de la lune, pour fixer les mois, & du nombre des mois pendant lesquels le soleil s'approche peu à peu & s'éloigne du Zénith, pour déterminer les années & mesurer la longueur de la vie des Patriarches. L'année, dès le tems du déluge, étoit réglée par les mouvements du soleil & de la lune. Ce qui avoit de-

peut diſputer la gloire de l'ancienneté & de l'excellence de l'aſtronomie à la Chaldée. Pline en attribue l'invention à Belus roi d'Aſſyrie. Joſeph prétend que l'aſtronomie & les autres ſciences paſſérent de Chaldée en Egypte avec Abraham ; & Alexandre Polyhiſtor avoit écrit qu'Abraham ſéjourna à Heliopolis, & qu'il faiſoit gloire, non d'avoir inventé l'aſtronomie, mais de l'avoir appriſe de ſes ancêtres qui la tenoient d'Hénoch. Or les ancêtres d'Abraham ſéjournoient dans la Chaldée ; & ce Patriarche lui-même y avoit habité.

Ancienneté des obſervations Chaldéennes. *Alex. Polyh. ap. Euſeb. lib. 9. præp. c. 18.*

Les Chaldéens étoient une nation particuliére de l'Aſſyrie : ils occupoient une région ſéparée, & ils jouiſſoient de l'exemption de toutes les charges publiques. C'étoit un peuple de philoſophes ; comme nous l'avons déjà obſervé dans le premier chapitre de cette ſeconde partie. Les fils étoient enſeignés par les péres, & devenoient ſçavants par la tradition. Il y avoit entr'eux différentes ſectes, diſtinguées ou par les cantons qu'ils habitoient, ou par la doctrine qu'ils profeſſoient. Ils s'appliquoient ſur-tout à la contemplation des aſtres, & ils ſe vantoient d'avoir des obſervations aſtronomiques ſuivies depuis quatre cents ſoixante & douze mille ans avant Alexandre : vanité ridicule & ab-

Stanl. in Philoſ. Chaldaïc.

Cic. de divin. lib. 1.

bylone étoit ſituée, ne contribuérent pas peu à rendre les Chaldéens, les plus grands obſervateurs des aſtres, qui fuſſent au monde.

Epigéne cité par Pline remarque qu'ils avoient (1) gravé ſur des briques, des obſervations aſtronomiques ſuivies pendant 720. ans. De cette aſtronomie Chaldéenne, il n'eſt venu juſqu'à nous, qu'un petit nombre d'éclipſes rapportées par Ptolémée; & ce que nous liſons dans Diodore de Sicile, que les Chaldéens découvrirent que les cinq planétes ſuivoient le même cours que le ſoleil & la lune, & qu'elles ne ſortoient point du Zodiaque. *Diod. Sic. lib. 2.*

Sextus Empiricus rapporte qu'ils firent les premiers la diviſion du Zodiaque en douze parties; qu'aïant choiſi une étoile remarquable, ils en meſurérent la révolution diurne, en laiſſant couler de l'eau d'un vaſe dans un autre, pendant tout le tems de la révolution; qu'ils partagérent enſuite toute l'eau en douze parties égales, qu'ils la firent écouler une ſeconde fois, en remarquant les étoiles qui ſe levoient, à meſure que chacune des 12. *Sext. Empir. adverſ. Aſtrolog.*

(1) Epigenes apud Babylonios 720. annorum obſervationes Siderum, coctilibus laterculis inſcriptas docet, gravis auctor imprimis: qui minimùm, Beroſus & Critodemus, 490. annorum. *Plin. lib. 7. c. 56.*

eſt rapporté par les Grecs à Méton, remonte chez les aſtronomes Chinois à une antiquité beaucoup plus reculée. On a été juſqu'à avancer qu'il y avoit un tribunal de mathématiques établi, ou même rétabli à la Chine, du tems d'une éclipſe de ſoleil antérieure à J.C. de 2155. ans. Mais je ferai connoître, dans une diſſertation particuliére, que toute cette antiquité de l'aſtronomie Chinoiſe eſt dénuée de fondements ſolides; qu'on ne trouve aucune production originale chez les Chinois; & que cette nation n'a fait que s'approprier, & rapporter à des antiquités chimériques, toutes les inventions qui ſont parvenues juſqu'à elle, tant de l'Egypte, de la Gréce, & des Indes, que de l'Europe moderne.

Les Egyptiens ſe vantoient que l'aſtronomie avoit pris naiſſance chez eux, & qu'ils l'avoient enſeignée aux Chaldéens, qu'ils regardoient comme une colonie ſortie de l'Egypte. Platon fait dire à Socrate, que l'ancien Mercure ou Theut, inventa l'arithmétique, la géométrie, l'aſtronomie, & les jeux. Diodore de Sicile rapporte que Belus, fils de Neptune & de Libye, mena à Babylone une colonie Egyptienne, & qu'il y établit des prêtres appellés Chaldéens, qui à l'imitation des prêtres d'Egypte, s'appliquérent à

Les Egyptiens ſe vantoient de l'invention de l'aſtronomie. *Plat. in Phædr.* *Diod. Sic. lib. 1.*

équinoxial faiſoit avec le méridien un angle plus ou moins grand, ſuivant l'élévation du pôle, afin que le plan de l'anneau équinoxial fût ajuſté dans la préciſion d'obliquité, où il devoit être par rapport au plan de l'équateur.

Si l'équinoxe, ou le moment du paſſage du ſoleil par l'équateur, arrive pendant le jour, le bord ſupérieur de l'anneau ou du cercle équinoxial jette ſon ombre ſur le bord inférieur, dont les deux extrémités ſont également illuminées, l'ombre s'y traçant au milieu comme une ligne étroite. Si le paſſage du ſoleil par l'équateur arrive pendant la nuit, on peut connoître ce moment (à l'égard de l'équinoxe du printems dans la nuit du 20. au 21. Mars, & à l'égard de l'équinoxe de l'automne dans la nuit du 22. au 23. Septembre) par la diſtance au cercle équinoxial où l'ombre ſe ſera, la veille, trouvée d'un côté, & où le lendemain elle tombera de l'autre côté: car après l'équinoxe, cette ombre, qui étoit auſtrale, devient boréale, ou au contraire.

Mais il y a deux défauts de préciſion à éviter: l'un eſt la parallaxe du ſoleil, qui faiſant paroître cet aſtre plus bas que s'il étoit vû du centre de la terre, ſemble avancer les équinoxes d'Automne & retarder ceux de printems. Ainſi, pour trou-

la vraie hauteur du soleil, & voir dans les tables les réfractions qui y répondent, & de plus chercher, par les problêmes généraux, les réfractions des différents climats; en sorte qu'autant qu'il s'y trouvera de minutes, on ajoutera autant d'heures à l'équinoxe du printems, & l'on en retranchera autant à celui de l'automne. *astron. Philol. c. 2.* *Ricciol. Almag. t. 1. lib. 3. c. 14*

Les astronomes d'Egypte, pour (1) connoître la proportion du diamétre du

(1) Ægyptii, cùm vellent solis diametrum pernosse, habuere vas saxeum in hemisphærii formam excavatum, & æquabiliter constitutum, cùm stylo ad medium erecto, & lineis duodecim horariis intérductis. Ipso autem die æquinoctii, attendentes ad momentum quo solis ora superior horizontem stringeret, adnotavere simul in labro vasis locum quem prætèrraderet styli umbra. Adnotato deinde loco, in quem umbra desineret, dùm ora solis inferior emergeret ex horizonte, dimensi fuere interstitium inter duas umbrarum notas, ac deprehendere id esse primæ horæ partem nonam, sive hemisphærii centesimam octavam, & totius proinde circuitûs ducentesimam sextam decimam. Deduxereque inde solis diametrum esse sui orbis ducentesimam sextam decimam partem (quæ est tamen propè septingentesima) seu continere gradum unùm ac bessem, centumve minuta: quæ est tamen solùm dimidii paulove ampliùs gradûs sive minutorum trigintà aut trigintà unius. *Macrob. lib. 1. in Somn. Scip. c. 20.*

partie de ſon orbite, & ne ſoit égal qu'à trente ou trente & une minutes d'un degré du Zodiaque. Cette méthode des Egyptiens ne pouvoit être juſte ; car les réfractions d'où dépendoit toute la préciſion du calcul, varient beaucoup du ſoir au matin ; & la tranſparence de l'air dans le moment où le ſoleil monte au-deſſus de l'horizon, & dans celui où il ſe plonge au-deſſous, eſt fort différente. D'ailleurs, les Egyptiens, ni Macrobe même, n'en euſſent été guéres plus avancés, pour connoître la proportion du diamétre du ſoleil à ſon orbite, puiſqu'ils n'avoient aucune notion de la grandeur de cette orbite, ni de celle de la parallaxe ſolaire. Macrobe, dans le même chapitre, ſe fonde ſur pluſieurs calculs & principes défectueux, pour en induire que le diamétre du ſoleil eſt preſque du double plus grand que celui de la terre ; & qu'ainſi le globe ſolaire eſt près de huit fois plus gros que le terreſtre. Dans le chapitre de l'aſtronomie, il ſera parlé de la diſtance & de la groſſeur des corps céleſtes.

Hérodote nous fournit deux conjectures du peu de capacité des Egyptiens dans l'aſtronomie : la premiére, qu'une relation de ceux, qui avoient fait le tour de l'Afrique, portant que l'ombre du ſoleil avoit paru changer de côté, (cela ne

étoient les inventeurs de l'aſtronomie. On apprend par un paſſage de Diodore de Sicile que les Rhodiens ſe vantoient d'avoir porté l'aſtronomie en Egypte. Les premiéres obſervations aſtronomiques ont été attribuées à Orphée par Eudemus & par Diogéne de Laërce ; à (1) Palaméde par Sophocle, à Prométhée par Eſchyle & Servius ; par d'autres à Atrée, & ſuivant l'hiſtoire ancienne de la Gréce, la réputation qu'Atrée acquit par cette ſcience, l'éleva à la roïauté d'Argos. Il s'aperçut le premier que le mouvement propre du ſoleil eſt contraire à la révolution des cieux.

Diod. Sic. lib. 5.

Sophocl. in Palam. Eſchyl. in Prom. Serv. in eclog. 7. Strab. lib. 1.

Vers le même tems, le centaure Chiron, avant que de s'embarquer pour l'expédition des Argonautes, & voulant faciliter la navigation qu'ils alloient entreprendre, détermina les eſpaces des conſtellations, ſuivant qu'il a été rapporté par Hermippus. Pluſieurs ſçavans modernes ont attribué à Chiron d'avoir partagé le Zodiaque en 12. ſignes, d'en avoir placé le commencement au ſigne de l'Ecreviſſe ; & d'avoir fait paſſer le colure des équinoxes au milieu du bélier, fixant les quatre points cardinaux dans les

Clem. Alex. Strom. lib. 1.

(1) *Palaméde, ſuivant Philoſtrate, a expliqué la cauſe des éclipſes de ſoleil. Philoſtr. Heroic. in Palamed.*

la prophétie de Jacob dit de lui : *qu'il dévorera* (1) *la proie le matin, & que le ſoir il partagera le butin :* ce qui eſt renverſer l'ordre des choſes, & marcher à reculon, comme l'écreviſſe, puiſqu'il eſt naturel de partager le butin, avant que de le manger.

M. Pluche explique bien différemment les noms des ſignes du Zodiaque. Il penſe que Macrobe, en nous faiſant appercevoir les raiſons naturelles, qui ont fait donner aux conſtellations de l'écreviſſe & du capricorne les noms qu'elles portent, nous a dévoilé les motifs qui ont réglé le choix des noms donnés aux autres ſignes. *Hiſt. du Ciel, liv. 1. ch. 1.*

Si les deux conſtellations, ſous leſquelles le ſoleil ſe trouve aux deux ſolſtices, n'ont reçu leurs noms, que pour déſigner, par un rapport naturel, les démarches du ſoleil ; ſi l'une a porté le nom de l'écreviſſe, parce que le ſoleil ſemble y marcher, comme elle, à reculon ; & l'autre de la chévre, parce que le ſoleil dans ce ſigne, ſemble grimper comme cet animal ; on eſt raiſonnablement porté à croire que les autres ſignes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériſer, de mois en mois, ce qui arrive ſur la terre pendant le paſſage du ſoleil par *Macrob. lib. 1. Saturnal. c. 17.*

(1) Mane comedet prædam, & veſpere dividet ſpolia. *Ibid. v.* 27.

glyphiques de l'antiquité la plus reculée.

Il y a longtems qu'on a donné une explication aſſez ſemblable aux noms des ſignes du Zodiaque. La premiére de ces conſtellations, a-t-on dit, eſt nommée le bélier, parce que le bélier eſt le conducteur du troupeau ; la ſeconde, le taureau, pour montrer l'augmentation des forces du ſoleil ; la troiſiéme, les jumeaux pour donner à entendre que cette force eſt doublée ; l'écreviſſe parce que le ſoleil commence alors à reculer ; le lion, parce que l'ardeur du ſoleil nous ſemble être dans ſa plus grande violence ; la vierge, parce qu'alors cette grande violence du ſoleil s'adoucit ; la balance, à cauſe de l'égalité des jours & des nuits ; le ſcorpion à cauſe de la malignité de l'air, & des maladies plus fréquentes en Automne ; le ſagittaire, pour marquer la fuite du ſoleil qui s'eſt éloigné avec promtitude ; le capricorne, parce qu'il eſt mélancholique comme cette ſaiſon, ou parce que ces animaux ont coutume de grimper & qu'alors le ſoleil remonte vers nos climats ; le verſeau, à cauſe des pluies fréquentes ; enfin les poiſſons, pour déſigner les grands débordements des eaux, cauſés par les pluies, qui les ont précédés.

La plus fameuſe époque de l'aſtronomie eſt le commencement de l'ére de Na- *Scalig. lib. 5. de emend.*

Grecs, qui ait été verſé dans cette ſcience ; ce que Pline rapporte (1) à la quarante huitiéme Olympiade, & au tems d'Halyattès Roi de Lydie.

Découverte de l'obliquité de l'éclip tique.

C'eſt environ dans le même tems qu'on attribuë à Pythagore d'avoir découvert l'obliquité du zodiaque, quoique l'honneur de cette invention ſoit revendiqué par (2) Anaximandre, ſuivant Pline, & ſuivant quelques auteurs, par Oenopides de Chio.

Plutarch. de placit. philoſ. lib. 2. c. 12.

L'aſtronomie avoit déja fait beaucoup de progrès dans la Gréce, puiſque dès le tems de Thalés contemporain de Pythagore, mais beaucoup plus âgé, la ſphére étoit diviſée en ſes cinq cercles, l'équateur, les deux tropiques, & les deux cercles polaires. Cette diviſion de la ſphére en cinq Zones, & la découverte des tropiques, ont été attribuées par Poſſidonius à Parménide, par Plutarque à Thalés & à Pythagore.

Strab. lib. 2. Plutarch. lib. de plac. phil. c. 11.

(1) Apud Græcos autem inveſtigavit primus omnium Thales Mileſius, Olympiadis 48. anno quarto, prædicto ſolis defectu, qui Halyatte rege factus eſt, urbis conditæ anno 160. *Plin. lib. 2. c. 12. Parmi les exemplaires de Pline, les uns portent* anno 160. *les autres* 170. *Vide Hardoin. comm. in emendat. lib. 2. num. 15.*

(2) Signiferi obliquitatem intellexiſſe, hoc eſt, rerum fores aperuiſſe Anaximander Mileſius traditur primus, Olympiade 58. *Plin. lib. 2. c. 8.*

géne de Laërce. On pourroit conjecturer qu'il avoit quelque connoiſſance des ſatellites, lorſqu'il a ſoutenu qu'il y avoit plus de ſept planétes. *Sen. lib. 7. nat. quæſt. c. 3.*

Bion diſciple de Démocrite fut aſſez verſé dans la connoiſſance de la ſphére, pour avancer qu'il devoit y avoir des régions, où le jour & la nuit étoient chacun de ſix mois. Hérodote rapporte auſſi que quelques-uns affirmoient qu'il y avoit des païs où les hommes dormoient ſix mois : (ce qui doit s'entendre de ſix mois de nuit) & il ajoute qu'il ne peut le croire. *Herodot. Melp.*

Il y a un traité de la ſphére, qui porte le nom d'Empédocle, mais qui eſt d'un auteur plus récent. Philolaüs Pythagoricien, contemporain de Platon, fut le premier (1) qui expliqua les apparences céleſtes, par le mouvement de la terre ; il eſt le véritable auteur du ſyſtéme renouvellé par le cardinal Cuſa, & développé par Copernic.

Hélicon de Cyſique, pendant le troiſiéme voïage de Platon en Sicile, prédit une éclipſe de ſoleil, laquelle étant arrivée à l'heure marquée, Denys le jeune, tyran de Syracuſe, fit donner à Hélicon un talent. Cette éclipſe & celle qui avoit *Plutarch. in Dion.* *Mille écus.*

(1) Καὶ τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον πρῶτον εἰπεῖν. *Diog. Laërt. in Philol.*

vant le témoignage de Cicéron, il excella dans cette ſcience. Il eſt ſouvent cité, par les auteurs anciens, pour avoir tranſmis à la poſtérité pluſieurs traits hiſtoriques, concernant les antiquités de la ſphére, & l'aſtronomie. Eudeme avoit auſſi écrit une hiſtoire de l'aſtronomie, dont Théon, Diogéne de Laerce, & Simplicius ont parlé. Autolycus, dont on a deux livres aſtronomiques, l'un de la ſphére, l'autre du lever & du coucher des planétes, vivoit du tems d'Ariſtote, qui écrivit un traité d'aſtronomie, & qui fit, comme nous avons vû, de grandes recherches des obſervations Chaldéennes. Ariſtote en témoigna peu de ſatisfaction, & marqua pour elles peu d'eſtime, ſoit que ces obſervations envoiées par Calliſthéne à Ariſtote, ne répondiſſent pas à la réputation qu'elles avoient, ſoit qu'elles fuſſent peu conformes aux idées, qu'Ariſtote s'étoit faites de la conſtruction & de l'arrangement des cieux. *Voſſ. de Mathef.*

Pythéas de Marſeille fut contemporain d'Alexandre le grand, & d'Ariſtote. Il fut plus géographe qu'Aſtronome. Strabon (1) le traite de grand menteur. Pythéas a compoſé un traité du tour de la terre. Callippe Myſien publia, dans

(1) Πυθέας ἀνὴρ ψευδέσταλος ἐξήτασται. *Strab. lib.* 1.

le même tems, ſon cycle
poſé de quatre Ennéadéc
ton, à la fin deſquelles il
jour. Les aſtronomes ſuc
ton expoſoient en vûe
dans les villes de la Gréc
Ennéadécatérides, où il
pour toutes les années
principales obſervations
ſoleil, & leurs prédictio
tés des ſaiſons, ſur les
tres météores les plus ir
l'abondance des fruits
biens utiles aux hommes
des plus authentiques de
cienneté des almanachs,
blement ne rencontroien
dans ces tems-là que da

Theon. comm. ad Arati Διοσημεῖα.

On trouve, dans l'hiſ
une coutume ſinguliére,
à Laccédémone. Touts l
Ephores choiſiſſoient un
laquelle le ciel étoit ſerei
de lune : ils s'aſſeioient
gne, en gardant un prof
yeux attachés au ciel ;
une étoile, c'eſt-à-dire
laiſon lumineuſe, traver
ciel à l'autre, ils mettoier
Rois, ils les accuſoient
courroux des dieux ; & ils

juſqu'à ce qu'il vint quelque oracle qui ordonnât de les rétablir. Léonidas, qui régnoit en même-tems qu'Agis, fut dépoſé ſur le fondement du phénoméne de l'étoile. Il n'eſt pas douteux que cette coutume ne fût un moïen emploïé par la politique, pour tenir ces rois en crainte. *Plutarch. in Agi & Cleom.*

Vitruve a remarqué que Béroſe, étant ſorti du païs des Chaldéens, ouvrit une échole dans l'iſle de Cos, pour enſeigner à tirer des horoſcopes. Béroſe, célébre par ſon hiſtoire Chaldéenne, vivoit du tems d'Alexandre. *Vitruv. lib. 9. c. 7.*

Ariſtyllus un peu plus ancien, & Timocharès environ cent ans depuis Ariſtyllus, obſervérent la déclinaiſon des étoiles, ſuivant que Ptolémée l'a marqué. *Ptolem. lib. 7. Almag. c. 2. & 3.*

Théophraſte, ſucceſſeur d'Ariſtote dans le Lycée, écrivit un livre de l'aſtronomie de Démocrite, & il fit l'hiſtoire de l'aſtronomie.

Dans la cent-vingt-ſeptiéme Olympiade, Aratus compoſa les phénoménes qui portent ſon nom. Cet ouvrage fut entrepris par ordre d'Antigonus Gonatas fils de Demetrius Poliorcéte. Aratus ſuivit les obſervations aſtronomiques d'Eudoxe. L'ouvrage d'Aratus a eu un grand nombre de commentateurs.

Ariſtarque Samien, vers la cent-qua-

rantieme Olympiade, se conforma a l'hypothese de Philolaüs touchant l'immobilité du soleil & le mouvement de la terre: mais il outra ce systéme, soutenant que la terre seule, dans l'univers, étoit en mouvement, & que toutes les autres planétes étoient immobiles, comme le soleil. Il reste quelques fragments de lui, touchant les grandeurs & les distances du soleil & de la lune.

Conon, qui vivoit sous les Ptolémées Philadelphe & Evergéte, fit plusieurs observations concernant les éclipses de soleil & de lune; & il découvrit la constellation appellée *la chevelure de Bérénice.* Archiméde parle de Conon, dans sa préface du livre de la sphére & du cylindre.

Nous n'avons aucune des observations que Conon fit à Alexandrie. Cette ville devint, pour ainsi dire, la capitale de l'astronomie, sous les successeurs d'Alexandre. Les grands obélisques d'Egypte servoient à observer la différence de longueur des ombres, surtout aux tems des solstices & des équinoxes.

lib. 10. Auguste fit placer dans le champ de Mars un de ces obélisques, dont il fit paver les environs à une distance qui égaloit sa hauteur, pour recevoir toute la longueur de l'ombre au solstice d'hyver; & l'on avoit tracé en cuivre, sur ces pier-

tes, différents degrés pour faire connoître les diminutions & enſuite les accroiſſements des ombres. L'obéliſque étoit terminé par une groſſe boule dorée. Pline dit que depuis trente ans, ces obſervations n'avoient plus aucune juſteſſe ; & il ne ſçait ſi la cauſe en doit être attribuée à quelque changement du cours du ſoleil, ou au déplacement du centre dans le globe terreſtre, ou à des tremblements de terre qui euſſent panché l'obéliſque, ou à des inondations du Tibre qui euſſent cauſé des inégalités au terrain ; *quoique les fondements*, ajoute-t-il, *paſſent pour avoir autant de profondeur, que l'obéliſque a d'élévation au deſſus de la ſurface de la terre.* La véritable cauſe étoit que le poids du monument l'aïant fait enfoncer, ſa poſition en avoit été dérangée.

M. Turgot, pendant ſa prévôté, a fait tracer ſur un mur élevé un plan qui non-ſeulement indique les équinoxes & les ſolſtices par l'ombre d'un diſque ſolaire ; mais encore qui marque quel eſt le ſigne que le ſoleil parcourt actuellement dans chaque ſaiſon de l'année.

Archiméde vivoit dans le même tems, que Conon, & Ariſtarque. Cicéron (1) D'Archiméde.

(1) Archimedes cùm lunæ, ſolis, quinque errantium motus in ſphæram illigavit, effecit idem quod ille qui in Timæo mundum ædifica-

ſe rapportoit au gouvernement & à la guerre ; cette réflexion ne me paroît appliquable ni à Cicéron qui préfére ſouvent la philoſophie à toute adminiſtration des affaires publiques, ni à Archiméde qui fit ſervir ſa ſcience & ſes découvertes à la défenſe (1) de la patrie & à l'art de la guerre.

C'eſt plutôt ici le trait d'un orateur accoutumé à relever ou à rabaiſſer le ſujet dont il parle, ſuivant la fin qu'il ſe propoſe, & qui ne préſente Archiméde ſous une idée abjecte, que pour humilier davantage le tyran avec lequel il le compare. Je ne doute pas, en même-tems, que Cicéron ne mit un grand intervalle entre la philoſophie ſpéculative, qui tend à cultiver le cœur & l'eſprit, & ces arts méchaniques, qui faiſoient principalement la réputation d'Archiméde. Cicéron étoit grand orateur & grand philoſophe : il excelloit dans la politique & dans la morale ; il ſçavoit un peu de phyſique : mais il n'étoit nullement géométre. La prévention pour ſes propres talents lui

(1) Archimedes is erat unicus ſpectator cœli ſiderumque : mirabilior tamen inventor ac machinator bellicorum tormentorum operumque, quibus ea quæ hoſtes ingenti mole agerent, ipſe perlevi momento ludificaretur. *T. Liv. lib.* 25.

D'Eratoſthéne.

Eratoſthéne de Cyréne, garde de la bibliothéque d'Alexandrie, ſous quatre rois, les Ptolémées Evergete, Philopator, Epiphane, & Philométor, poſſéda cet emploi pendant 45. ans. Lucien dit qu'Eratoſthéne mourut âgé de 82. ans. Il fut excellent (1) aſtronome, géométre & critique. Il compoſa, entr'autres ouvrages, un traité de la meſure de la terre, dont il reſte quelques fragments. Eratoſthéne évaluoit le tour de la terre à deux cents cinquante-deux mille ſtades; & Hipparque crut devoir y en ajouter près de vingt-cinq mille. Cette meſure d'Eratoſthéne revient à douze mille ſix cents lieuës moyennes dés 25. au degré; & l'addition d'Hipparque comprend douze cents cinquante de ces mêmes lieuës. Le total monte donc à treize mille huit cents cinquante lieuës, au lieu que les géométres modernes ne déterminent le plus grand cercle de la terre, qu'environ à neuf mille de ces lieuës. Poſſidonius en approcha bien davantage, aïant évalué la circonférence de la terre ſur le pié de 9500. de ces mêmes lieuës. Je ne mets point au nombre des aſtro-

Lucian. in longæv.

Plin. lib. 2 c. 108.

(1) *Strabon dit qu'Eratoſthéne ne tenoit que le ſecond rang dans les ſciences, n'aïant excellé dans aucune; & qu'il en eut le ſurnom de la ſeconde lettre de l'alphabet Grec. Mais Strabon paroît trop prévenu contre lui, pour que le jugement qu'il en porte, faſſe impreſſion.*

téleſcopes, on a découvert plus d'étoiles dans la ſeule conſtellation d'Orion, que les anciens n'en avoient apperçu dans tout le ciel. Ptolémée a conſervé pluſieurs obſervations d'Hipparque ſur les équinoxes. Hipparque commenta les Phénoménes d'Aratus, & montra en quoi Aratus s'étoit trompé en ſuivant Eudoxe.

Les longues périodes, comparées par Hipparque pour trouver les tems juſtes de la rencontre du ſoleil & de la lune, & parvenir à la prédiction des éclipſes, prouvent l'ancienneté des obſervations aſtronomiques. Il a été le premier auteur des (1) éphémérides, qu'il étendit à ſix cents ans, pour le cours du ſoleil & de la lune; marquant la différence des phénoménes ſuivant les différentes ſituations des païs connus.

Hipparque voulut comprendre, dans ſes tables, les révolutions des autres planétes: mais il ne trouva, à cet égard, aucunes obſervations de ceux qui l'avoient précédé; parce que la véritable ſituation des planétes, dans le ciel, avoit été juſ-

(1) Utriuſque ſideris curſum in ſexcentos annos præcinuit Hipparchus, menſes gentium dieſque & horas ac ſitus locorum, & viſus populorum complexus, ævo teſte, haud alio modo quàm conſiliorum naturæ particeps. *Plin. lib. 2. c. 12.*

ronomes, qui ont paru
ue, les plus remarqua-
eminus de Rhodes dans
ade; Poſſidonius contem-
ée & de Cicéron, auteur
ſemblable à celle d'Ar-
la juſteſſe de ſes mouve-
toit, à toute heure du
uit, l'état du ciel, & les
ſoleil, de la lune, & des

os d'obſerver ici une mépriſe
ſçavant tel que Newton. Le
ignifie quelquefois une bale
out corps ſphérique, il l'a
ur la ſphére des aſtronomes;
qu'on attribuë à la princeſſe
n du jeu de la paume, il dit;
des anciens roïaumes réfor-
ë inventa la ſphére artificielle
ouvements du ciel. M. le car-
evé cette faute. Homére, A-
laiſſent aucun lieu à l'erreur;
a pû donner l'idée de la ſphé-
σφαιρίζειν auroit dû détromper
après avoir dit qu'Anagallis,
Corcyre, attribuoit à Nauſicaë
e à joüer, σφαίρας, ajoûte que
ë eſt la ſeule héroïne qu'Homé-
ζουσαν, joüant à la paume. Que
out le ſyſtéme que bâtit Newv-
enduë ſphére aſtronomique de
paſſage des Argonautes par
r pour l'époque de leur expédi-
Querini in primord. Corcyræ.
baros veluti Scy[illegible]

qu'alors ignorée des a
avoient peu connu le m
clinaiſon des étoiles. Il
mettre en ordre un petit
vations ; Ptolémée les
& y aïant ajouté les ſien
planétes commença à ê
tables, mais pour très-

Ptolem. Almag. lib. 9. c. 2. Ptolémée dit lui-même
tions étoient ſi récentes
poſſible de donner, av
tude, plus d'étenduë à

Juſqu'à Hipparque,
rent prédites que ſur
incertaine qu'elles reve
termes, après un cycle de
conjectures ſi vagues ſe
plus fautives par rappo
ſoleil, à cauſe de la pe
ſolaire & de la grandeu
les anciens aſtronomes
vés à les annoncer ; & s
quelquefois, c'étoit a

Diod. Sic. lib. 2. ges, ou à condition (c
Sicile le rapporte des
éclipſes ne ſeroient p
des priéres adreſſées a

Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4. Hipparque a fait co
de pluſieurs villes, tan
(1) longitude, & la po

(1) *La méthode d'emploi*

unes ſur un même paralelle. Il obſerva ſa révolution fort lente des étoiles fixes d'Occident en Orient ſur les pôles de l'Ecliptique, qui avoit été remarquée près de deux cens ans auparavant par Ariſtyllus, & environ cent ans avant Hipparque par Timocharès. Et même l'année Platonique ou la grande révolution de touts les cieux, que quelques Aſtronomes avoient fixée à trente-ſix mille ans, fait préſumer que le mouvement propre des étoiles fixes avoit été connu plus anciennement des Grecs & des Egyptiens. Mais ſi Hipparque ne découvrit pas leur déclinaiſon, il s'en aſſûra par ſes obſervations, il l'expliqua avec plus de clarté, & il calcula ſa durée. Hipparque & Ptolomée n'ont évalué la (1) préceſſion des équinoxes dans l'ordre des ſignes, qu'à un degré en 100. ans, au lieu que les

les longitudes, eſt très-ancienne. Nous apprenons de Ptolémée, que la diſtance de Carthage & d'Arbelie fut concluë de ce qu'une éclipſe de lune, vûë à Carthage à deux heures après minuit, ne fut viſible à Arbelle qu'à cinq heures du matin. Ptolem. lib. 1. geogr. c. 4.

(1) *La préceſſion des équinoxes arrive par le mouvement propre des étoiles d'Occident en Orient ſur les pôles de l'écliptique. Ainſi une étoile qui eſt placée maintenant à l'interſection de l'équateur & de l'écliptique, ſera dans 70. ans plus avancée d'un degré vers l'Orient; & ſans quitter l'écliptique, elle ſera éloignée de l'équateur d'un degré. Le ſoleil arrivera donc à cette interſection,*

aſtronomes modernes l'ont déterminée à un degré en 70. ans, & leur révolution entiére s'acheveroit en 25200. ans, au lieu de 36000. ans.

La deſcription de la ſphére céleſte par Hipparque a prévalu ſur la réforme que Théon y voulut introduire, & qui en étoit, pour ainſi dire, la contrepartie. Voici de quoi il s'agiſſoit. Les aſtronomes ont marqué, ſur la face convexe du globe, ce qu'ils avoient vû dans la face concave du ciel. Ainſi la face du globe artificiel eſt proprement l'envers & le rebours de la face du ciel. Delà il s'enſuit un dérangement général; car ce qui eſt à la droite dans le ciel, ſe trouve à la gauche ſur le globe, de même que dans les miroirs. Théon pour remédier à ce déſordre vouloit que l'on peignît les conſtellations, aïant le derriére de leurs corps tourné vers nous; Hipparque les avoit fait repréſenter, ſur la ſurface du globe, telles qu'elles paroiſſent dans le ciel à nos yeux, & comme on les voit de la terre. Cet uſage, moins régulier, mais qui exprime mieux l'état du ciel, a toujours été continué.

& fera l'équinoxe avant que d'arriver à l'étoile à laquelle l'équinoxe répond maintenant. Cette préceſſion des équinoxes a, dans la chronologie, une autre ſignification, dont il ſera traité dans le chap. 20 de la Chronologie.

Parmi les aſtronomes, qui ont paru depuis Hipparque, les plus remarquables ont été, Geminus de Rhodes dans la 178. Olympiade; Poſſidonius contemporain de Pompée & de Cicéron, auteur d'une (1) ſphére ſemblable à celle d'Archiméde, qui par la juſteſſe de ſes mouvements repréſentoit, à toute heure du jour & de la nuit, l'état du ciel, & les (2) ſituations du ſoleil, de la lune, & des

(1) *Il eſt à propos d'obſerver ici une mépriſe fort étrange pour un ſçavant tel que Newton. Le mot* σφαῖρα, *qui ſignifie quelquefois une bale & généralement tout corps ſphérique, il l'a pris abſolument pour la ſphére des aſtronomes; en ſorte que (parce qu'on attribuë à la princeſſe Nauſicaë l'invention du jeu de la paume, il dit, dans ſa chronologie des anciens roïaumes réformée, que Nauſicaë inventa la ſphére artificielle qui repréſente les mouvements du ciel. M. le cardinal Querini a relevé cette faute. Homére, Athénée, Suidas ne laiſſent aucun lieu à l'erreur; & ſi le mot* σφαῖρα *a pû donner l'idée de la ſphére céleſte, au moins* σφαιρίζειν *auroit dû détromper Newton. Athénée après avoir dit qu'Anagallis, grammairienne de Corcyre, attribuoit à Nauſicaë l'invention de la bale à joüer,* σφαίρας, *ajoûte que la princeſſe Nauſicaë eſt la ſeule héroïne qu'Homére repréſente* σφαιρίζουσαν, *joüant à la paume. Que devient après cela tout le ſyſtéme que bâtit Newton, ſur cette prétenduë ſphére aſtronomique de Nauſicaë, pour le paſſage des Argonautes par l'Iſle de Scheria, & pour l'époque de leur expédition? M. le card. Querini in primord. Corcyræ.*

(2) Quod ſi ad Barbaros veluti Scythas,

plein d'encre, ils ne ſuffiroient pas à écrire toutes les loüanges qu'il mérite.

Le plus célébre des anciens aſtronomes a été Claude Ptolémée, natif de Péluſe en Egypte, qui vivoit dans le ſecond ſiécle de l'ére Chrétienne, ſous l'empire de Marc-Auréle, cent trente ans aprés J. C. Il a vécu 78. ans. Ses ouvrages, juſqu'au dernier ſiécle, ont été la ſource, tant de l'aſtronomie, que de l'aſtrologie judiciaire, non-ſeulement parmi les Grecs & les Latins, mais parmi les Syriens, Arabes, Perſes & autres Orientaux. Saint Iſidore s'eſt trompé groſſiérement, en prenant Ptolémée l'aſtronome pour un roi d'Egypte. De Ptolémée. *Ricciol. chronol. reform. lib. 1. c. 6.* *S. Iſid. lib. 3. orig. c. 25.*

Depuis Ptolémée on ne trouve aucun aſtronome renommé, juſqu'à Théon d'Alexandrie, qui obſerva l'éclipſe du ſoleil de l'an 365. C'eſt le pére de la fameuſe Hypatie, qui fut auſſi très-ſçavante en aſtronomie, & dont nous avons rapporté la mort funeſte, dans le 3. chapitre de cette ſeconde partie. Vers l'an 500. Simplicius floriſſoit à Alexandrie.

Cette échole ni la Gréce, depuis Simplicius, n'ont rien produit de remarquable dans l'aſtronomie. Les anciens Romains n'avoient eu que des connoiſſances très-groſſiéres de cette ſcience. Les défauts des Calendriers de Romulus & de

Numa, & le peu d'ordre qui y fut obſervé juſqu'à la réformation faite par Céſar, marquent l'incapacité des pontifes à qui il appartenoit de régler les années. On trouve néanmoins que l'an 580. de Rome, Sulpitius (1) Gallus commandant de la ſeconde légion, dans la guerre contre Perſée roi de Macédoine, & qui fut depuis Conſul, avertit les ſoldats que la nuit ſuivante il y auroit une éclipſe de lune, qui dureroit deux heures : & qu'il leur en expliqua les cauſes, dont il compoſa depuis un traité.

Tit. Liv. lib. 44. Plutarch. in Paul. Æmyl.

Jules Céſar s'appliqua beaucoup (2) à l'aſtronomie ; & au milieu de ſes expéditions militaires, il donna toujours une partie de ſon tems à l'étude de cette ſcience.

Pline diſtingue quatre ſortes de ſectes aſtronomiques ; la Chaldéenne, l'Egyptienne, la Grecque, & la quatriéme

Plin. lib. 18. c. 25.

(1) Et rationem quidem defectûs utriuſque primus Romani generis in vulgus extulit Sulpitius Gallus, qui conſul cùm Marcello fuit: ſed tùm tribunus militum, ſollicitudine exercitu liberato, pridie quàm Perſeus rex ſuperatus à Paulo eſt, in concionem ab imperatore productus ad prædicandam eclipſim, mox compoſito volumine. *Plin. lib. 2. c. 12.*

(2) . . . . media inter prælia ſemper
Stellarum cœlique plagis, ſuperiſque vacavi.
Lucan. lib. 10.

ajoutée par Jules Céſar, qui régla l'année ſur le cours du ſoleil, avec le ſecours de Soſigéne.

Manilius, qui vivoit ſous Auguſte, a plus travaillé à l'aſtrologie judiciaire, qu'à la connoiſſance du ciel. Hygin, dans ſon aſtronomie poëtique, n'a preſque été occupé, que de la fable. Il raconte, par exemple, que Cécrops premier roi d'Athénes, fut métamorphoſé au ſigne du verſeau; qu'Erichton inventeur des chars, le fut en la conſtellation du cocher; Erigone en celle de la vierge; & il ne traite des cieux, que par rapport aux fictions des poëtes. *Poët. aſtron. lib. 2.*

L'ancienne aſtronomie fut une ſource de fictions. Suivant Diodore de Sicile, Ouranos pére de Saturne & chef de toute la famille des Titans tira ſon nom qui ſignifie *le Ciel*, de ce qu'il s'appliquoit à l'aſtronomie. Le même hiſtorien rapporte qu'Hercule aïant délivré les Heſpérides de leurs raviſſeurs, Atlas pére de ces nymphes lui fit préſent d'une ſphére: & que de là les poëtes prirent occaſion d'imaginer qu'Hercule avoit relévé Atlas dans l'emploi pénible de ſoutenir le ciel ſur ſes épaules. Atlas de Libye fils de Japet fut frére de Prométhée. Il eut ſept filles, dont les poëtes ont fait les ſept Pleïades. Il eſt appellé grand aſtronome Fables concernant l'aſtronomie. *Diod. Sic. lib. 3.* *Diod. Sic. lib. 4.*

taines révolutions d'années, pour conſumer & détruire le monde.

Reprenons l'hiſtoire de l'aſtronomie, dont on peut dire cependant que ces fables ne nous ont pas entiérement écarté. Les auteurs, qui ont traité de l'aſtronomie, depuis Conſtantin juſqu'à Charlemagne, réduiſoient toute leur étude, au calendrier. On connoit néanmoins, que leur capacité n'étoit pas médiocre, particuliérement celle de Béde, & d'Alcuin, précepteur de Charlemagne. Ce grand monarque, ſuivant le témoignage d'Eginhard, & des autres hiſtoriens, fut lui-même ſçavant dans l'aſtronomie. Les Arabes, & les Perſes ont beaucoup travaillé aux progrès de cette ſcience, mais ce n'a été, qu'en faiſant des obſervations aſſez exactes, ſur le ſyſtême de Ptolémée, ſans y rien ajouter. Des aſtronomes Orientaux.

Sapor roi de Perſe fit conſtruire une ſphére de verre d'une ſi grande étenduë, que s'aſſeïant dans le centre comme ſur la ſurface du globe terreſtre, il voïoit les révolutions des aſtres & leur lever & leur coucher, au deſſus & au deſſous d'un horizon marqué artificiellement. *Cardan. de ſubtil. lib.* 17.

Albatégni, aſtronome Arabe, de la maiſon des ſouverains de Syrie, fit des obſervations importantes à la fin du huitiéme ſiécle; il marqua la progreſſion de l'apogée du ſoleil depuis Ptolémée; il dé- *Gaſſend. in vitâ Tych. Brahe.*

uns lui attribuënt l'invention de l'algébre. Si l'on en croit un manuſcrit cité par Geſner, ſa réputation étoit ſi grande parmi les Arabes, qu'ils le préféroient ſeul à Ariſtote, au Rabbin Maimonide, à Mercure Triſmégiſte, à Ptolémée, à Galien, à Euclide, dans toutes les différentes ſciences où ces illuſtres auteurs avoient excellé. Géber étoit d'une naiſſance fort diſtinguée, & petit-fils du faux prophéte Mahomet par ſa mére. *Bibliothe. Geſner. in Geber.*

Pluſieurs princes de l'Orient ont bâti des obſervatoires en divers endroits l'Aſie, avant que le Mahométiſme éteignît les ſciences & les arts dans touts les païs où ce funeſte torrent s'eſt répandu.

L'aſtronomie n'a pas ceſſé d'être cultivée parmi les Orientaux; Jean Gravius, ſçavant Anglois, qui joignoit à une profonde connoiſſance des mathématiques, l'intelligence des langues Orientales, a témoigné qu'il avoit trouvé en Orient vers le milieu du dernier ſiécle, des aſtronomes très-habiles.

Mais pour revenir à ce qui nous eſt plus connu, Jean de Sacroboſco, Mathurin, qu'on croit avoir été Anglois, a compoſé un traité de la ſphére, qui a eu pluſieurs commentateurs. Il mourut en 1256.

lit l'empire par ſa négligence, il fut
oüillé de ſes états par ſon fils Sanche,
plora vainement l'aſſiſtance du roi de
oc, & ſe retira à Séville, où après
ir maudit ſon fils ingrat, il mourut de
grin deux ans après, l'an 1282. C'eſt
oi Mariana fait alluſion : lorſqu'il dit
*Alphonſe perdit la terre à force de com-
oler le ciel.*

Mariam. lib. 13. de reb. Hiſpanic. c. 20.

Roger Bacon, cordelier Anglois, cé-
re par la ſcience des mathématiques,
oit en même tems. Pierre d'Apon de
ouë floriſſoit peu après, dans le
mencement du quatorziéme ſiécle. Il
cellé dans l'aſtronomie, & dans la
decine. Les connoiſſances rares de ces
x ſçavants les ont fait regarder com-
des magiciens, dans des tems de groſ-
eté & d'ignorance. Touts deux ont
juſtifiés de cette accuſation par Naudé.
arles V. fonda à Paris deux chaires de
thématique, dont les leçons devoient
aprendre l'aſtronomie. Sous le régne
vant, le Cardinal d'Ailly propoſa au
cile de Conſtance la réforme du ca-
drier Julien. Les Cardinaux d'Ailly &
ſa compoſérent des livres d'aſtrono-
, ſçavants pour ces tems-là. Ce der-
: réveilla, d'une maniére fort obſcu-
l'opinion Philolaïque du mouvement
a terre.

convexe fuſſent toujours concentriques à la terre, il pouvoit y avoir, dans l'intervalle de ces deux ſurfaces, des cercles excentriques & même des épicycles auxquels les globes des planétes étoient attachés, & au moïen deſquels ils étoient tantôt plus proche & tantôt plus loin de la terre. Les anciens aſtronomes n'imaginoient pas un cours des aſtres libre dans des cieux fluides, comme celui des oiſeaux dans l'air ou des poiſſons dans l'eau. Ils ſe les repréſentoient attachés à des ſphéres ſolides qui tournoient autour de la terre, & qui emportoient ces aſtres par des mouvements concentriques. Mais, dans la vérité, il y a lieu de regarder cette invention d'excentriques & d'épicycles comme antérieure de beaucoup à Purbach, & auſſi ancienne que le ſyſtême de Ptolémée. On peut dire ſeulement que Purbach, en expliquant avec plus de clarté ces excentriques & épicycles, les a fait mieux connoître.

Jean Muller, ſon diſciple, célébre ſous le nom de Mont-roïal ou Regiomontan, naquit le 6. Juillet 1436. dans un village de Franconie, & mourut à l'âge de 40. ans en 1476. Sixte IV. lui avoit conféré l'évêché de Ratisbonne. Le bruit courut qu'il avoit été aſſaſſiné : d'autres ont dit que les fils de George Trapezonce l'em-

lit fait naufrage dans un païs inconnu, qu'il ait perdu tous les inſtruments dont on ſe ſert pour ſe conduire en mer, & même la bouſſole, il conſerve l'eſpérance d'arriver où il ſouhaite, s'il peut ſeulement tracer ſur quelque planche un quart de cercle, & le diviſer en degrés pour prendre la hauteur de quelque aſtre dont il connoît la déclinaiſon.

Le ſyſtême aſtronomique, qui eſt le plus ſimple & le plus généralement ſuivi, a porté fort haut la réputation de Nicolas Copernic parmi les aſtronomes modernes. Il naquit à Thorn en Pruſſe, le 19. Février 1473. & décéda en Bohéme le 24. May 1543. Il avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique, & il fut chanoine de Warmie. Il dédia ſon ſyſtême au pape Paul III. en 1543. Pluſieurs années auparavant, & dès le commencement du 16. ſiécle Celio Calcagnini publia un diſcours pour ſoutenir que le ciel eſt immobile & la terre en mouvement. *Veron. illuſtr. part. 2. lib. 4.*

François I. établit deux lecteurs à Paris, pour enſeigner les mathématiques. Poſtel, Ramus, Fernel firent des progrès dans l'aſtronomie : Tycho Brahé en fut appellé le reſtaurateur. Ce ſeigneur, de l'illuſtre maiſon de Brahé en Danemarc, naquit le 19. Décembre 1546. Il perdit

recueil de ſes obſervations, qui paſſa à Képler, ſervit à celui-ci pour conſtruire les tables Rodolfines. Le ſyſtéme du monde de Tycho-Brahé eſt celui d'Apollonius de Perge en Pamphylie, qui avoit donné différents centres aux orbites des planétes. Tycho-Brahé mourut le 24. Octobre 1601. âgé de 54. ans & dix mois. Sa mort fut cauſée par une rétention d'urine, pour s'être retenu trop long-tems, non par reſpect dans le caroſſe de l'Empereur, comme quelques-uns l'ont écrit, mais par une bienſéance mal entenduë, à table dans un repas de cérémonie.

Chrétien Longomontan, Danois, paſſa huit années près de Tycho-Brahé : il a compoſé un quatriéme ſyſtéme de l'univers, mêlé des trois de Ptolémée, de Copernic, & de Tycho-Brahé. Ces ſyſtémes ſeront expliqués dans le chapitre de l'aſtronomie ancienne & moderne.

Lilio Gregorio Giraldi, un peu plus ancien que ce dernier, compoſa pour la réforme du calendrier, un traité que ſon frére Lilio Antonio Giraldi préſenta à Grégoire XIII. Ce pape emploïa principalement Chriſtophle Clavius, Jéſuite, natif de Bamberg, à rédiger en 1581. & 1582. le calendrier Grégorien.

Philippe Lansberg naquit en Zélande en 1561. & mourut à Middelbourg, âgé

Galilée ſe déclara hautement (1) pour le ſyſtéme de Copernic, & il donna lieu à la congrégation du ſaint office, d'en cenſurer les deux propoſitions capitales. Voici la traduction (2) de cette cenſure : » Dire que le ſoleil eſt au centre, & abſolument immobile, & ſans mouvement local, eſt une propoſition abſurde, & fauſſe en bonne philoſophie, & même hérétique, en tant qu'elle eſt expreſſément contraire à la ſainte écriture. Dire que la terre n'eſt pas placée au centre du monde, ni immobile, mais qu'elle ſe meut d'un mouvement, même journalier, eſt auſſi une propoſition abſurde, & fauſſe en bonne philoſophie; & conſidérée théologiquement, elle eſt au moins erronée dans la foi. « Joignons l'abjuration ſolemnelle que Galilée en fit en ces termes : *Moi Galilée, à la ſoixante-dixiéme* (3) *année de mon âge, conſtitué perſonnellement en juſtice, étant à genoux, & ayant devant les yeux les ſaints*

Cenſure du ſyſtême de Copernic, & retractation de Galilée.

Merc. Franc. ann. 1633. p. 696.

(1) *Depuis que le ſyſteme de Copernic fut publié, les plus grands aſtronomes, Lanſberg, Képler, Gassendi, des Cartes, Gaſſendi, le Comte de Pagan, lui ont donné la préference; & preſque tous les ſçavans le ſoutiennent aujourd'hui.*

(2) *Cette ſentence de l'inquiſition & l'abjuration de Galilée ſont du 22 juin 1633.*

(3) *Galilée a vécu huit ans, depuis cette déclaration.*

homme fort ignorant, cherchoit autre choſe, & s'amuſoit à faire quelques expériences ſur des verres, dans le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. *Il s'aviſa par bonheur*, dit des Cartes, *de regarder au travers de deux verres, dont l'un étoit un peu plus épais au milieu qu'aux extrémités, & l'autre, au contraire, beaucoup plus épais aux extrémités qu'au milieu: & il les appliqua ſi heureuſement aux deux bouts d'un tuiau, que la premiére des lunettes de longue vuë en fut compoſée.* Peu de tems après, Galilée ſe ſervit de cette nouvelle découverte pour l'obſervation des aſtres. Il ſe préſente à ce ſujet une réflexion très-naturelle, & que l'hiſtoire de l'eſprit humain raméne ſouvent, que

Des Cart. Dioptriq. ch. 1.

& que deux petits verres poſés l'un ſur l'autre, groſſiſſent & approchent beaucoup les objets. Si quis per duo ſpecilla ocularia perſpiciat, altero alteri ſuperpoſito, majora multo & propinquiora videbit omnia. *Homocentr. c. 8. Ces paſſages de Fracaſtor prouvent ſeulement, que l'uſage des lunettes eſt plus ancien que Jacques Metius & que Galilée: ce qui n'eſt pas douteux. Cet uſage eſt même beaucoup plus ancien que Fracaſtor, comme nous le dirons bientôt. Mais quant aux téleſcopes, il réſulte des paſſages de Fracaſtor, qu'il ne les connoiſſoit pas: car s'il en eût eu l'idée, il n'eût pas mis deux verres l'un ſur l'autre, pour obſerver les aſtres: & d'ailleurs des Cartes & Galilée n'euſſent pas regardé, quatre-vingts ans après, l'invention des téleſcopes, comme une nouveauté.*

& la rendre plus nette, en cachant touts les objets dont la diverſion nuiſoit à l'obſervateur.

Une lettre de Carlo Dati Florentin, que Spon a inſérée dans ſes recherches d'antiquité, contient un paſſage remarquable d'une chronique de Barthélemi de S. Concorde de Piſe, qui marque qu'en 1312. un religieux, nommé Aleſſandro di Spina, faiſoit des lunettes & en donnoit libéralement, pendant que celui, qui les avoit inventées, refuſoit de les communiquer. Sandro di Pipozzo parle des lunettes dans un traité fait en 1299. un autre traité de 1311. en parle comme d'une invention connue depuis vingt ans : & le *lilium medicinæ* compoſé en 1305. fait auſſi mention des lunettes : Le médecin Gordon, qui écrivoit il y a 400. ans, n'oublie pas les lunettes, en traitant des vuës foibles ; & Gui de Cauliac, qui n'eſt poſtérieur que de cinquante ans, dit que les vieillards ſe ſervent de lunettes pour lire de petits caractéres.

L'Abb. Renoudot, de l'orig. de la sphér. t. 1. des mém. de l'Acad. des bell. lett.

Ap. Plemp. in ophthalmogr. lib. 4. c. 71.

Quoique l'invention des lunettes n'ait pas 500. ans d'ancienneté, Henri Salmuth, qui a commenté le livre de Pancirole ſur les arts nouvellement découverts, avance que cette invention remonte à une antiquité bien plus reculée ; ce qu'il appuie de deux preuves : la 1.

percevoir & diſtinguer des vaiſſeaux, à une diſtance de ſix cents milles ou deux cents grandes lieuës. Mais ce récit n'eſt pas plus croïable, que celui de Roger Bacon, qui a prétendu que les (1) anciens ſçavoient la compoſition de certains miroirs, qui faiſoient bien plus d'effet que nos lunettes d'approche; qui faiſoient lire les caractéres les plus menus & diſtinguer les plus petits objets à des diſtances extraordinaires. *C'eſt ainſi*, ajoute Bacon, *que l'on croit que Jule Céſar, ſans quitter la Gaule, découvroit la ſituation des villes d'Angleterre, & y reconnoiſſoit les campements de ſes ennemis.* Qui pourroit ajouter foy à un pareil conte, quoiqu'il ſoit bien moins exagéré que celui qui vient d'être rapporté du phare d'Alexandrie? Ces fables

cillo potiùs, quo per ſexcenta millia pervenientes naves conſpiciebat. *Joann. Bapt. Port. lib.* 17. *mag. natural. c.* 11.

(1) Poſſunt enim figurari perſpicua, ut longiſſimè poſita appareant propinquiſſima, & è contrario; ità quòd incredibili diſtantiâ legeremus litteras minutiſſimas, & videremus res quantumcumque parvas. Sic enim exiſtimant quod Julius Cæſar per littus maris in Galliis deprehendiſſet per ingentia ſpecula diſpoſitionem & ſitum caſtrorum & civitatum Britanniæ. *Rog. Bacon. de mirabili poteſtate artis & naturæ.*

Le Comte de Pagan ne s'eſt pas moins diſtingué, parmi les aſtronomes, par ſon traité de la théorie des planétes, que, parmi les ingénieurs, par celui qu'il compoſa ſur les fortifications. Il étoit né en Provence, le 3. Mars 1604. & mourut à Paris le 18. Novembre 1665.

Iſmaël Boüillaud, né à Loudun le 28. Septembre 1605. eſt auteur du grand ouvrage intitulé, *Philolaüs*, à la fin duquel il obſerve que la plûpart des Pythagoriciens ont ſoutenu la mobilité de la terre, & que quelques-uns d'entr'eux ont connu ſa révolution annuelle dans l'écliptique. Boüillaud mourut dans l'abbaïe de S. Victor à Paris, en 1694. dans ſa 89. année.

Bulialdi Phil. lib. 4. de ſyſtem. mund. c. ult.

Le fameux Chriſtian Huguens, (ſuivant la prononciation la plus ordinaire) où Huygens (ſuivant la véritable orthographe de ſon nom) a été un gentilhomme Hollandois, qui a excellé dans pluſieurs parties des Mathématiques, dans la géométrie, les méchaniques, l'aſtronomie. En 1655. il découvrit un des ſatellites de Saturne. Les quatre autres ont été découverts depuis par Caſſini. En 1659. Huguens apperçut l'anneau de Saturne, qu'il a regardé comme un grand cercle, dont cette planéte eſt entiérement environnée. En 1666. il fut appel-

VIII. vouloit le faire Cardinal, qu'il en tomba malade très-dangereuſement. Il mourut au collége des Jéſuites de Paris, l'onziéme de Décembre 1652. âgé de 69. ans. Du Pin a dit que le P. Petau excelloit également dans les belles-lettres, dans la connoiſſance des langues, dans la poëſie, dans l'aſtronomie, dans la géographie, dans la chronologie, dans l'hiſtoire & dans la théologie. C'eſt la chronologie cependant qui a rendu ſon nom principalement illuſtre.

L'invention des Logarithmes, dont Néper fut auteur, & qui fut perfectionnée par Briggs, par Ulacq, & par Cavalerius, facilita beaucoup la conſtruction des tables aſtronomiques. Snellius & Picard pratiquérent des moïens plus précis & plus exacts de meſurer les degrés de latitude & la circonférence de la terre. Duret, le Comte de Pagan, & le P. Grantami publiérent auſſi leurs tables aſtronomiques.

Mais toutes ces tables s'écartent encore beaucoup des apparences. Les conjonctions des planétes arrivent dans des tems fort éloignés de ceux qui ſont indiqués dans les éphémérides. Avant la diviſion exacte du tems, qui a été faite en dernier lieu par les horloges à pendule, il étoit impoſſible de connoître, & à plus

fectionnées par l'Academie, font voir les diamétres des objets, non pas quarante fois plus grands comme au tems de Galilée, mais quatre ou cinq cents fois plus grands : que l'application du micrométre aux lunettes (qui a été une invention de l'Académie dans ſes commencements) a été fort utile en pluſieurs rencontres : que les méthodes pour déterminer les réfractions de l'air & les parallaxes du ſoleil, ont été les fruits de ſes travaux. Je ne nommerai pas les principaux auteurs de ces progrès aſtronomiques : car je me renferme dans la loi que je me ſuis preſcrite, de ne point rappeller, dans cette hiſtoire, le ſouvenir des philoſophes que nous avons perdus depuis peu, & qui ont atteint le ſiécle où nous vivons.

Heureuſes, dit Ovide (1), ces ames nobles & pures, qui ont pénétré dans les

(1) Felices animæ, quibus hæc cognoſcere primis,
Inque domos ſuperas ſcandere cura fuit.
Credibile eſt illos pariter vitiiſque jociſque
Altiùs humanis exeruiſſe caput.
Non Venus & vinum ſublimia pectora fregit;
Officiumve fori, militiæve labor.
Nec levis ambitio, perfuſaque gloria fuco,
Magnarumque fames ſollicitavit opum.
Admovere oculis diſtantia ſidera noſtris,
Ætheraque ingenio ſuppoſuere ſuo. *Ovid. faſtor. lib.* 1.

CHAPITRE SEIZIE'ME.

Hiſtoire de la Médecine.

IL n'y a pas un grand danger de nous mécompter à la hauteur du ſoleil, ou dans quelque ſupputation aſtronomique, mais la médecine, qui décide de la vie ou de la mort, eſt un objet d'une autre importance pour nous : & de toutes les parties de la phyſique, il n'y en a aucune, dont l'hiſtoire ſoit auſſi intéreſſante : puiſque la médecine eſt de touts les arts le plus utile aux hommes, de même que l'abus, qu'on en peut faire, eſt le plus dangereux & le plus nuiſible.

De l'invention de la médecine.

Il ne nous eſt preſque reſté que des fables ſur l'invention de la médecine. Eſchyle l'attribuë à Prométhée ; Pline (1) & Euſthate, au Centaure Chiron ; ſaint Clément d'Alexandrie, à Apis Egyptien ; Virgile, à Eſculape ; Diodore de Sicile, à Iſis ; les poëtes (2) ont célébré Apollon,

(1) Herbariam & medicamentariam à Chirone Saturni & Philyræ filio. *Plin. lib. 7. c. 56. Æſchyl. in Prometh. Euſtath. in lib. 1. Iliad. Clem. Strom. lib. 1. Virg. Æneid. lib. 7.*

(2) Inventum medicina meum eſt, opiferque per orbem
Dicor, & herbarum ſubjecta potentia nobis.
Ovid. metam. lib. 1.

plaïes. Le ſecond, qui étoit frére du ſecond Mercure, mourut d'un coup de tonnerre, & fut enterré à Cynoſures. Le troiſiéme, fils d'Arſippus & d'Arſinoë mit le premier en uſage les purgations & l'art d'arracher les dents. Son tombeau & un bois qui lui étoit conſacré ſe voioient en Arcadie. Suivant Marsham, l'Eſculape Egyptien, fils de Menès premier Roi d'Egypte, & plus ancien de mille ans que l'Eſculape Grec, vivoit 200. ans après le déluge, & régnoit à Memphis en même tems que l'ancien Mercure ſon frére régnoit à Thébes. Quant à l'Eſculape Grec, il étoit de l'expédition des Argonautes, environ 30. ou 40. ans avant la priſe de Troie. Il paſſoit pour fils d'Apollon, & une ancienne épigramme Grecque porte (1) *qu'Apollon engendra Eſculape pour la ſanté du corps, comme il engendra Platon pour la ſanté de l'ame.* Lactance fait une hiſtoire abregée de l'Eſculape Grec; qu'il naquit à Meſſine, qu'il fut nourri à Epidaure, qu'aïant été expoſé dans ſon enfance il avoit été allaité par une chévre, enfin qu'il avoit appris la médecine du Centaure Chiron.

Can. Chronic. in ſæcul. 1.

Clem. Strom. lib. 5.

Lactant. lib. 1. inſtit. c. 10.

(1) Φοῖβος ἔφυσε βροτοῖς Ασκληπιὸν, ἠδὲ Πλάτωνα,
Τὸν μὲν ἵνα ψυχὴν, τὸν δ' ἵνα σῶμα τάοι. *Antholog. lib. 3. c. 33.*

Diod. Sic. lib. 1. comme le dieu de la médecine ; Apollon & Horus fils d'Iſis, étoient ſous différens noms un même dieu ; Eſculape & Sérapis n'étoient auſſi qu'une même divinité, qui préſidoit à la médecine. Les Tyriens donnoient l'honneur de l'invention de la médecine à Agénor.

Tac. hiſt. lib. 1.

Plutarch. Sympoſiac lib. 3. quæſt. 1.

Ces commencements fabuleux de l'hiſtoire de la médecine ſervent à nous faire connoître combien l'antiquité a eu de vénération (1) pour elle, & que ſon invention ne doit pas être rapportée à un ſeul païs, ni à une ſeule perſonne : car l'ancienne mythologie a un fond hiſtorique ; & quoiqu'il ſoit fort défiguré par les fables, c'eſt tout ce que nous pouvons connoître de ces tems ſi reculés.

Cicéron diſtingue quatre Apollons & trois Eſculapes. Le premier Eſculape inventa la fonde & l'art de bander

parce qu'il avoit entrepris de reſſuſciter Orion. Pindare & Tertullien rapportent que cette mort d'Eſculape fut la punition de ſon avarice. Toute l'hiſtoire de ces Eſculapes, comme on voit, eſt remplie de confuſion. *Pyndar. Pyth. Od. 3. Tertull. apologet. c. 14.*

Mélampe, fils d'Amythaon (1) vivoit environ 150. ans avant l'Eſculape Grec: il étoit en même-tem[illegible]vin & poete. Les filles de Prœtus étant devenues folles, par la colére de Junon, Mélampe les guérit en les purgeant avec de l'ellébore, ou avec du laït de chévres, qui avoient mangé de l'ellébore. De Mélampe. *Dioſcorid. lib. 4. c. 151. Galen. de atrá bile. c. 7. Plin. lib. 25. c. 5.*

Ces médecins de l'antiquité faiſoient étonnamment les renchéris. Mélampe demanda d'abord la moitié du roïaume d'Argos, pour traiter les filles de Prœtus: les Argiens aïant fait quelque difficulté, Mélampe ajouta à ſa premiére demande, celle du tiers du même roïaume pour ſon frére Bias; & comme toutes les Argiennes devenoient folles, on fut obligé de lui accorder l'un & l'autre. Servius conte la choſe un peu autrement. Il dit que Mélampe mit dans ſon marché qu'on lui donneroit en mariage Cyrianaſſe, avec. *Herodot. lib. 9.* *Comment. in Ecloz. 6. Virgil.*

(1) *C'eſt de Mélampe que Virgile a dit:*

.....ceſſere magiſtri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniuſque Melampus. *Virg. Georg. lib. 3.*

tiennent particuliérement des obſervations fort étendues, ſur les conjectures qu'on peut tirer du poulx.

Les médecins Chinois ſe piquent de connoître parfaitement les maladies par le poulx. Ils s'en inſtruiſent tant qu'ils peuvent ſecrettement, pour aider leurs conjectures. Ils feignent même pour ſe faire de la réputation, de prédire un genre de maladie, qu'ils tâchent quelquefois d'attirer dans la ſuite pour vérifier leurs prédictions.

Le P. le Comte, lettr. 8.

Si cette ancienneté des notions du poulx à la Chine n'étoit pas fabuleuſe, elles y ſeroient plus anciennes de beaucoup qu'en Gréce. Hippocrate, qui eſt né environ deux mille ans après les tems où l'on ſuppoſe que le prétendu Hoam-ti a vécu, touchoit le front & le côté des malades, au lieu de leur tâter le poulx. Galien a dit qu'Hippocrate n'avoit pas parlé du poulx, ſoit qu'il n'en eût aucune connoiſſance, ſoit qu'il en fît peu de cas. Ce ne fut que du temps d'Hérophile médecin Grec, qui exerçoit la médecine en Egypte, que l'on commença à s'appliquer à la connoiſſance du poulx. A la vérité, Hérophile ſemble avoir paſſé le but, par les minucies, où il s'eſt jetté. Il vouloit qu'on fût muſicien & géométre, pour ſe connoître parfaitement

Tiraquell. de nobilit. c. 31.

De criſib. lib. 3. c. 11.

Dan. le Clerc, hiſt. de la méd. part. 1. liv. 1. c. 8.

parfaitement au poulx, pour en entendre (1) la cadence, & en ſçavoir la meſure, ſelon les âges & les maladies.

Des fils d'Eſculape.

Machaon, & Podalire les deux fils de l'Eſculape Grec, vivoient du temps du ſiége de Troïe, où Machaon fut tué. Ces deux médecins ont été célébrés par les vers d'Homére. Mais ce poëte, ſuivant la remarque de Celſe, ne parle jamais d'eux, qu'au ſujet des bleſſures; & il ne fait aucune mention de leur art, lorſqu'il s'agit de la peſte ou des différentes ſortes de maladies. D'où Celſe conclut que la médecine extérieure, qui regarde les plaies, eſt de beaucoup la plus ancienne. Podalire au retour de cette guerre, aïant fait naufrage ſur les côtes de Carie, fut conduit au roi Damœthus, dont la fille étoit tombée d'un lieu fort élevé. Podalire la guérit, en la faiſant ſaigner des deux bras & le roi de Carie la lui donna en mariage, avec la Cherſonéſe pour dot.

Steph. Byzant. in voc Σύρνα.

Les deſcendants d'Eſculape reſtérent

(1) In muſicos pedes venarum pulſu deſcripto per ætatum gradus. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

Arteriarum pulſus in cacumine maximè membrorum, evidens morborum index, in modulos certos legeſque metricas, per ætates ſtabilis, aut citatus, deſcriptus ab Herophilo medicinæ vate, mirandâ arte, nimiam propter ſubtilitatem deſertus. *Plin. lib.* 11. *c.* 37.

Les Aſclépiades, ſeuls médecins pendant pluſieurs ſiécles.

feuls, en poſſeſſion d'exercer la médecine, dans la Gréce Galien fait mention de trois écholes de médecine, établies par les Aſclépiades, ou deſcendants d'Eſculape; celle de Rhodes, celle de Cnide, & celle de Cos. La premiére ſubſiſta peu; les deux autres floriſſoient en même temps, que l'échole d'Italie, qui a été fameuſe par Pythagore, Empédocle, & autres philoſophes médecins. Hérodote parle de deux autres écholes de médecine, l'une à Crotone, & l'autre à Cyréne, qui devinrent ſi célébres, que les médecins de Crotone étoient appellés les premiers de touts les médecins, & ceux de Cyréne les ſeconds.

Galen. method. medendi, lib. 1.

Herodot. Thal.

La médecine étoit cultivée chez les Perſes, dès le temps de Cyrus. Ce conquérant, lorſqu'il partit pour ſecourir les Médes contre les Aſſyriens, dit à Cambyſe ſon pére qu'il emmenoit avec lui les plus habiles médecins pour avoir ſoin de ſes ſoldats. Sur quoi, Cambyſe lui fit cette leçon, *que c'étoit, à la vérité, l'affaire des médecins de retablir la ſanté de ceux qui étoient malades; mais que c'étoit l'affaire du général, de prévenir les maladies dans ſon armée.*

Xenoph. Cyrop. lib. 1.

Démocéde de Crotone plus ancien qu'Hippocrate, avoit une penſion de deux talents, ou de deux mille écus, de

Polycrate tyran de Samos : quelque tems après, aïant été fait priſonnier par les Perſes, il guérit Darius d'une entorſe, & la reine Atoſſe mére de Xerxès d'un mal au ſein : ce qui le mit en tel crédit à la cour de Perſe, qu'il mangeoit à la table du roi, quoique les plus grands de l'état n'euſſent pas la liberté de le voir & d'en approcher. Le déſir qu'il eut de revoir ſa patrie, & d'y paroître avec tout l'éclat de ſa faveur, le porta, ſuivant quelques auteurs, à faire conſeiller à Darius par la reine Atoſſe de déclarer la guerre aux Grecs. Il fut envoié à la tête d'une troupe d'élite, pour reconnoître le païs, mais il trompa les Perſes, & ſe réfugia chez ſes compatriotes. *Herodot. Thal.*

Herodicus de Thrace, qui a eu pour diſciple le célébre Hippocrate, fut auteur de la gymnaſtique médecinale, ou de l'art d'exercer le corps pour la ſanté. *Le Clerc, hiſt. de la médec. part. 1. liv. 2. c. 8.*

Le ſentiment de Celſe & de Pline, eſt que l'ancienne médecine ne conſiſtoit qu'à traiter les bleſſures, & non les maladies intérieures. Galien a dit qu'avant Hippocrate, on n'avoit rien écrit de conſidérable touchant la médecine. Toute cette hiſtoire eſt demeurée (1) couver- *Celſ. præf. lib. 1. Plin. lib. 29. c. 1.* *In proœm. definit. medicar.*

(1) Sequentia ejus (medicinæ) à Trojanis temporibus, mirum dictu, in nocte denſiſſimâ latuere, uſque ad Peloponneſiacum bellum :

na qu'elle ſeroit réſervée à ceux, qui en faiſoient leur unique occupation. Ammonius d'Alexandrie fut ſurnommé *Lithotome*, parce qu'il s'aviſa le premier de couper, ou de rompre dans la veſſie les pierres trop groſſes, pour ſortir par l'ouverture, que le chirurgien y a faite. L'uſage de l'opération de la taille étant tombé dans l'oubli, elle fut eſſaiée comme nouvelle ſur un criminel condamné à mort, vers la fin du quinziéme ſiécle. *Celſ. lib. 7 c. 26.* *Chroniq. Candal.*

Hippocrate exigeoit de ſes diſciples un ſerment ſolemnel, dont voici les principaux articles : » qu'un médecin ſera obligé de regarder comme ſon propre pére, celui dont il aura appris la médecine ; qu'autant qu'il ſera en ſon pouvoir, il ne le laiſſera jamais manquer des choſes néceſſaires à la vie ; qu'il regardera les enfants de ſon maître comme ſes propres fréres, & qu'il leur enſeignera à ſon tour la même profeſſion, s'ils ont deſſein de l'apprendre ; qu'il ne ſe laiſſera jamais corrompre pour donner rien de nuiſible à ſes malades ; qu'il ne fera avorter aucune femme ; qu'il exercera ſa profeſſion en homme de bien ; qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre, mais qu'il laiſſera faire cette opération à ceux qui s'y deſtinent ; que dans les maiſons où Serment qu'Hippocrate preſcrivoit de ſes diſciples.

frandes dans ce temple, y fiſſent enrégiſtrer le reméde qui les avoit guéris, afin qu'il pût ſervir à d'autres dans une maladie ſemblable.

Hippocrate mourut à Lariſſe ville de Theſſalie : les uns lui ont donné 90. ans de vie, les autres 104. d'autres juſqu'à 109. Il laiſſa deux fils, Theſſalus & Draco & une fille mariée à un de ſes diſciples, nommé Polybe. Draco eut un fils, qui porta le nom d'Hippocrate ſon grand-pére, & qui fut médecin de Roxane femme d'Alexandre le Grand. Il ne faut pas confondre les fils d'Hippocrate le médecin, avec ceux d'un certain Hippocrate Athénien, homme de néant, & qui furent ſi malhonnêtes gens, que pour exprimer des perſonnes d'un caractére vicieux, le proverbe Grec les appelloit *les enfants d'Hippocrate*.

Suid. in voc. Ἱπποκράτης. *Soran. in vitâ Hippocr. Caſtell. in Hippocr.* *Ariſtoph. in nubib. Galen. Quod animi mores, &c.*

Cteſias, qui a écrit l'hiſtoire d'Aſſyrie & de Perſe, dont l'extrait nous a été tranſmis dans la bibliothéque de Photius, étoit contemporain d'Hippocrate, & médecin d'Artaxerxès roi de Perſe.

On peut juger de la conſidération, où étoient les anciens médecins, par ce qui eſt rapporté dans Suidas, que Dexippus, diſciple d'Hippocrate, aïant été appellé par Hecatomnus roi de Carie, ce médecin ne voulut y aller, qu'à condition qu'Hecatomnus ceſſeroit de faire la guer-

In voc. Δέξιππος.

decine qu'il lui avoit préſentée, en même tems qu'Alexandre donnoit à lire à ce médecin la lettre, par laquelle Olympias, ou Parménion le rendoient ſuſpect d'une intelligence avec Darius. Théophraſte, diſciple d'Ariſtote, fut un excellent botaniſte, & a écrit des livres fort curieux ſur les plantes. *Arrian. lib. 2. Plutarch. in Alex. Juſtin. lib. 11. Q. Curt. lib. 3.*

Les hommes n'ont connu (1) que par des recherches laborieuſes, & par de longues expériences, ce que la nature a appris à la plûpart des animaux. Pline eſtime que les hommes ont eu les bêtes pour guides dans l'invention de la médecine. Il prétend que (2) l'hippopotame ou cheval marin nous a donné l'exemple de la ſaignée. Cet animal étant devenu trop replet à force de manger, ſe ſert d'un roſeau pointu pour s'ouvrir une veine de la jambe: & après en avoir laiſſé couler une quantité ſuffiſante de ſang, il bouche la plaie avec du limon.

Les bêtes guides de l'homme dans l'invention de la médecine. *Plin. lib. 25. c. 8. Id. lib. 8. c. 26. Solin. c. 32. Amm. Marcell. lib. 22. c. 15.*

Nous voïons des chiens connoître, & chercher d'eux-mêmes les ſimples, &

(1) Pudendumque rurſùs omnia animalia, quæ ſint ſalutaria ipſis, noſſe præter hominem. *Plin. lib. 27. c. 3.*

(2) *Suivant la deſcription d'Hérodote, l'hippopotame eſt de la grandeur d'un bœuf, & il en a les piés. Les crins, la queuë, & le hannîſſement tiennent du cheval; ſes dents ſont ſemblables à celles du ſanglier. Herodot. Euterp. Plin. lib. 8. c. 26.*

Ælian. variar. hist. lib. 1. c. 9. & lib. 5. de animal. c. 39. les herbes qui leur ſont propres. On lit dans Elien que le lion ſe purge en mangeant un ſinge. Les animaux, dit Montagne, ont enſeigné la médecine aux hommes. La cigogne aïant mangé des ſerpents, trouve le contrepoiſon dans l'origan. On a même obſervé du temps d'Ariſtote, ſuivant Albert le grand, que la tortuë ne mange des ſerpents, que dans les lieux où il croit de l'origan. Le crapaud bleſſé va chercher la ruë, ou la ſauge : les hirondelles ont fait connoître que l'herbe Chélidoine eſt bonne pour les yeux : les pies, les perdrix, les merles ſe ſervent pour médecines, de feuilles de laurier. La huppe ſe guérit avec l'adiante, ou les cheveux de Venus. Les cerfs nous ont appris que le dictamne eſt propre (1) aux bleſſûres ; les truyes piquées par des ſerpents ſe guériſſent, en mangeant des écreviſſes : les éléphants ſe ſervent pour remède, de l'olivier ; les ours, des fourmis ; les pigeons, les tourterelles, & les poules, de l'herbe pariétaire ; les gruës, de jonc ; les ſangliers, de lierre ; les biches, d'artichaux. L'ibis a montré l'uſage des clyſtéres. C'eſt une ancienne tradition des Américains, que

Montagn. liv. 1. c. 17.

D. Albert. lib. 8. de animalib. tract. 2. c. 2.

Theoph. hist. plant. lib. 9. c. 16. D. oſc. lib. 3. c. 37. Plin. lib. 8. c. 27.

Ælian. de animalib. lib. 2. c. 18. & 35. & lib. 5. c. 46.

(1) .... non illa feris incognita capris,
Gramina, cùm tergo volucres hæſere ſagittæ.
Virgil. Æneïd. lib. 12.

la découverte du quinquina eſt dûe aux lions, qui s'en ſervent pour ſe guérir d'une fièvre intermittente, à laquelle ils ſont ſujets. Toutes ces connoiſſances, & bien d'autres que nous ignorons, ſont naturelles aux bêtes (1), & ont été refuſées aux hommes. *Obſervat des Acad. envoyés au Pérou.*

Il eſt vraiſemblable que le péché originel, en introduiſant parmi nous les maladies & la mort, nous a fait perdre les notions naturelles de la vertu des plantes. Hérophile croïoit que tout étoit poſſible dans la médecine, par leur vertu; & que leur propriété pouvoit ſe faire ſentir, ſeulement en les foulant aux piés par hazard. Vertu de plantes. *Caſtell. i Herophil.*

Le ſaint roi Ezéchias, par un motif de piété a fait un tort irréparable au genre humain, s'il eſt vrai, comme le rapporte Suidas, qu'il ait ſupprimé les livres de Salomon, qui traitoient des plantes, de peur que les Juifs, y trouvant des remédes pour toute ſorte de maux, ne négligeaſſent de recourir à Dieu, pour lui demander la ſanté. *Suid. in voc* Ἐζεκίας.

La connoiſſance des plantes & des remédes ſpécifiques, eſt aſſurément la

(1) *Les opinions des naturaliſtes, au ſujet de ces facultés, & de ces connoiſſances des bêtes, paroiſſent fort incertaines, & fort exaggerées, comme ſur bien d'autres articles.*

trait de ſagacité, qui eſt fort connu. Antiochus, qui fut depuis ſurnommé Soter, n'oſant pas découvrir ſa paſſion, pour Stratonice ſa belle-mére, femme de Seleucus Nicanor, tomba dangereuſement malade. Eraſiſtrate ſon médecin s'apperçut, que la vûë de Stratonice lui cauſoit des changements extraordinaires, au lieu qu'il ne paroiſſoit aucune impreſſion dans la perſonne de ce jeune prince, lorſque quelqu'autre dame, ou toute autre perſonne entroit dans ſa chambre. Il découvrit ainſi la cauſe de la maladie d'Antiochus, & prit un détour adroit pour l'annoncer à Seleucus. Eraſiſtrate lui dit *que la maladie de ſon fils étoit incurable, parce qu'elle étoit cauſée par une paſſion violente pour une femme, qu'il ne pourroit jamais poſſéder.* Comment incurable? s'écria le roi: *Vous en ſerez bientôt perſuadé*, dit Eraſiſtrate, *quand vous ſçaurez que le prince aime ma femme, & que je ſuis réſolu de ne la lui pas céder.* A cette nouvelle, Seleucus embraſſa Eraſiſtrate, & lui dit: *Me refuſerez-vous ce qui peut ſauver un fils, que j'aime ſi tendrement? Seigneur*, lui dit le médecin, *mettez vous en ma place; céderiez-vous Stratonice, ſi le prince en étoit amoureux? Ah! plût aux dieux*, s'écria Seleucus, *que la guériſon de mon fils en dépendît. Je lui céderois de tout mon*

Plutarch. in Demetr. Val. Max. lib. 5. c. 7.

ſieurs audiences, les juges de l'Aréopage permirent aux femmes d'exercer la médecine.

L'ignorance de l'anatomie a retardé les progrès de la médecine. Il eſt incertain dans quel temps les médecins ont commencé à s'appliquer à l'anatomie. *Lorſque la médecine*, dit Galien, *étoit renfermée dans la famille des Aſclépiades, les péres enſeignoient l'anatomie à leurs enfants, & les accoutumoient dès l'enfance, à diſſéquer des animaux.* On trouve cependant, dans un ancien commentateur de Platon, qu'Alcmæon de Crotone, diſciple de Pythagore, fut le premier qui fit des anatomies d'animaux. Plus anciennement Athotis roi d'Egypte, de la premiére dynaſtie des Thinites, avoit compoſé, ſuivant Manethon, des livres d'anatomie. Elle a été long-temps ſi groſſiére, qu'Hippocrate, & Platon ont écrit, qu'une partie de la liqueur qu'on boit, tombe dans le poumon. Le ſcrupule des anciens les empêchoit de diſſéquer les corps des défunts. Ariſtote, qui vivoit plus de quatre-vingts ans après Hippocrate, fait connoître qu'on n'avoit point encore anatomiſé de cadavres humains, lorſqu'il dit *que les parties internes du corps de l'homme ſont inconnuës, ou qu'on n'a rien de bien certain là-deſſus, mais*

Sur l'ancienne anatomie.

Chalcid. in Tim. Plat.

Hiſt. anim. lib. 1. c. 16.

qu'il faut en juger par la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.

On paſſa bientôt dans l'extrémité oppoſée. Suivant le témoignage de Celſe, Hérophile & Eraſiſtrate diſſéquoient tout vivants les criminels condamnés à mort. Eraſiſtrate trouva que le cerveau eſt le principe de touts les mouvements qui ſe font dans le corps : au lieu qu'Ariſtote avoit mis l'origine des nerfs dans le cœur, ainſi que Galien le lui a reproché. C'étoit à Alexandrie qu'Hérophile faiſoit ſes diſſections : l'échole d'Alexandrie devint ſi célébre, qu'il ſuffiſoit à un médecin, pour s'attirer la confiance, de dire qu'il avoit étudié à Alexandrie.

Celſ. in proœm. lib. 1.

Galen. de uſu part. lib. 8. *& de hippocr. & Plat. decr. lib.* 7. *c.* 3. *&* 8.

Amm. Marcell. lib. 22. *c.* 16.

Hérophile de Calcédoine tint le prémier rang entre les anatomiſtes. Tertullien a horreur (1) de ſa cruauté, & mar-

(1) *M. Muzellan profeſſeur d'anatomie à Florence, a entrepris de juſtifier Eraſiſtrate & Hérophile de l'inhumanité qui leur a été imputée de diſſéquer des criminels vivants. Il fait voir en particulier, que l'accuſation ne peut tomber ſur Eraſiſtrate, puiſqu'il a cru que les artéres ne contiennent point de ſang : ce qui ne ſe trouve vrai que dans les corps morts. Mémoir. de Trév. Juill.* 1738. *Cette obſervation ne juſtifie pas Hérophile. Comment contredire le témoignage de Celſe & de Tertullien ſur celui-ci ? Le raiſonnement qui ſuit de. Cicéron ſuppoſe auſſi ces ſortes de diſſections.*

que peu d'eſtime pour ſa ſcience. Il en parle ainſi (1) : » Hérophile ce médecin, » ou ce boucher, qui a diſſéqué un grand » nombre d hommes, pour ſonder la na- » ture ; qui a fait la guerre à l'eſpéce hu- » maine, pour la connoitre, n'en a pas » mieux pénétré pour cela l'intérieur ; la » mort apportant un extrême change- » ment à toutes les parties, qui ne doi- » vent plus être les mêmes, lorſqu'elles » n'ont plus de vie ; ſur-tout ne s'agiſſant » pas d'une mort ſimple, mais d'une mort » cauſée par divers tourments, auſquels la recherche exacte de l'anatomiſte a ex- poſé des malheureux. «

Cicéron avoit fait raiſonner les Empiriques de la même maniére (2) : & en effet, ni la moleſſe, ou la dureté, ni l'extenſion, ou la contraction, ni la ſitua-

(1) Herophilus ille medicus aut lanius, qui ſexcentos homines exſecuit, ut naturam ſcrutaretur, qui hominem odit ut noſſet, neſcio an omnia interna ejus liquidò explorarit ; ipsâ morte mutante quæ vixerant, & morte non ſimplici, ſed ipſa inter artificia exſectionis. *Tertull. de animâ, c.* 10.

(2) Corpora noſtra non novimus, qui ſint ſitus partium, quam vim quæque pars habeat, ignoramus : itaque medici ipſi, quorum intererat ea noſſe, aperuerunt, ut viderentur, nec eo tamen aiunt Empirici notiora eſſe illa, quia fieri poſſit, ut patefacta & detecta mutentur. *Cic. Acad. quæſt. lib.* 4.

la médecine & de la chirurgie. Les anatomies en cire colorée, qu'on a vûës pendant long-tems à Paris, repréſentent avec beaucoup de régularité tous les vaiſſeaux du corps humain, & leurs ramifications les plus délicates : & ce qui exprime encore mieux la ſtructure entiére de notre corps, c'eſt un ſquelette humain que M. Verdier fait voir, dans lequel tous les conduits de chaque eſpéce ſont fort bien conſervés, & leurs cavités ſont remplies d'une cire colorée au naturel, en ſorte que toutes les parties internes de notre corps y ſont à découvert & expoſées aux yeux, avec les proportions & ſituations que la nature elle-même leur a données.

Hippocrate a reconnu qu'il s'étoit trompé, en ſondant une playe à la tête ; aïant pris les jointures du crâne pour une fracture de l'os. Celſe (1) & Quintilien (2) le loüent de cette ſincerité.

(1) De futuris ſe deceptum eſſe Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia quià nihil habent, nihil ſibi detrahunt : magno ingenio multaque nihilominus habituro convenit etiàm veri erroris ſimplex confeſſio, præcipuèque in eo miniſterio, quod utilitatis causâ poſteris traditur *Celſ. lib. 8. c. 4.*

(2) Nam & Hippocrates clarus arte medici-

& il n'a pas négligé la maniére de traiter les bœufs. C. Valgius avoit dédié à Auguſte un ouvrage, qui eſt reſté imparfait, & avant lui, Pompeius Lenæus, affranchi de Pompée le grand, avoit compoſé des livres de médecine dans les tems, que cette ſcience commença à fleurir à Rome.

Caſſius Hemina a écrit qu'Archagatus, fils de Lyſanias du Péloponnéſe, fut le premier médecin, qui vint à Rome, ſous le Conſulat de L. Æmylius & de L. Julius, l'an 535. de la fondation de Rome, ajoutant qu'on lui avoit donné le droit de bourgeoiſie, & que le public lui avoit acheté à ſes dépens, un logement dans le carrefour d'Acilius; qu'au commencement on lui avoit donné le ſurnom *de médecin des bleſſures*, & que ſon arrivée fut très-agréable aux Romains; mais que peu de temps après, la pratique de couper & de brûler dont il ſe ſervoit, aïant paru cruelle, on changea ſon premier nom en celui de bourreau, & l'on prit dès lors une grande averſion, pour la médecine & les médecins. Ambroiſe Paré dit même que les Romains lapidérent Archagatus, & il cite, à ce ſujet, Sextus de Chéronée petit-fils de Plutarque. *Plin. lib. 29. c. 1.* *Ambr. Pareus, introd. ad chirurg.*

Caton le Cenſeur, dans une lettre é-

Si l'on s'en rapporte à Denys d'Halicarnaſſe, la médecine a été beaucoup plus ancienne à Rome : car on lit dans cet auteur qu'une furieuſe peſte s'y étant allumée, en la 82. Olympiade, l'an de ſa fondation 301. elle emporta preſque touts les eſclaves, & la moitié des citoïens : & que les médecins ne pouvoient ſuffire au nombre des malades. *Den. d'Ha lib. 10.*

Agrippa & Montagne ont avancé que les médecins furent chaſſés de Rome, du temps de Caton l'ancien. Ce ſentiment eſt fondé ſur des expreſſions (1) peu clai- *Agripp. de vanit. ſcient. c. 8 Montagn. liv. 2. c. 3*

(1) *Pline dit qu'il ne ſe départira pas de l'avis de Caton qui étoit contraire à la médecine, & que le Sénat en jugeoit comme Caton. Il ajoute que les Romains aïant reçu Eſculape au nombre des dieux ne voulurent pas que ſon temple fût dans la ville, afin de marquer leur éloignement d'un art qui trafique de la vie des hommes. C'eſt la fin du paſſage qui eſt obſcure* : maximè verò quæſtum eſſe immani pretio vitæ recuſabant : ideò templum Æſculapii, etiàm cùm reciperetur is Deus, extrà urbem feciſſe, iterumque in inſulâ traduntur : & cùm Græcos Italiâ pellerent, diù etiàm poſt Catonem excepiſſe medicos. *Plin. lib. 29. c. 1. Par ces derniers mots, on entend communément que les Romains aïant chaſſé les Grecs, ne ſe déterminérent à recevoir les médecins que long-tems après la mort de Caton. Le P. Hardouïn y donne un autre ſens encore plus favorable à l'opinion d'Agrippa & de Montagne ; & ſuivant ſon explication*, excepiſſe medicos, *ne ſignifie ni recevoir, ni excepter ; mais que les Romains*

& different du contrepoiſon qui porte aujourd'hui le nom de Mithridate ; que Pompée s'étant emparé de ſon palais, & y aïant trouvé la recette de ce contrepoiſon, fut fort ſurpris de ce qu'il n'étoit compoſé, que de vingt feuilles de rue, d'un grain de ſel, de deux noix, & de deux figues ſeches ; c'étoit là tout le remède, par-deſſus lequel il falloit prendre un peu de vin pur.

Mais Pompée trouva pluſieurs livres écrits en diverſes langues, qui contenoient les plus rares ſecrets de la medecine, & que Mithridate avoit recueillis de toute part. Pompée chargea Lenæus ſon affranchi, de les traduire en Latin ; & Pline dit que cette victoire fut non ſeulement avantageuſe a la republique, par l'aggrandiſſement de ſes états, mais par l'utilité que les Romains en tirerent pour leur ſanté. *Plin. lib. 25. c. 2.*

Dans le même temps, floriſſoit Aſclépiade originaire de Bithynie. Nous D'Aſclépiade.

Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Syntheſin, & vulgata ſatis medicamina riſit.
Bis denum rutæ folium, ſalis & breve granum
Juglandeſque duas, totidem cùm corpore ficus.
Hæc oriente die, pauco conſperſa lyæo,
Sumebat, metuens dederat quæ pocula mater. *Q. Serenus Sammonicus.*

avons obſervé que les deſcendants d'Eſculape s'appelloient Aſclépiades. Ils portoient ce nom, comme iſſus d'Aſclépius, qui eſt le nom Grec d'Eſculape. Aſclépiade, originaire de Bithynie, n'eut rien de commun avec cette famille, que ſa profeſſion & ſon nom. Il vint s'établir à Rome, il promettoit de guérir (1) ſûrement, promptement, & agréablement: *C'eſt ce qui ſeroit à ſouhaiter*, dit Celſe (2), *mais il y a ordinairement du danger à vouloir guérir trop vîte, & à ne ſe ſervir que de remédes agréables.* Aſclépiade rejettoit toute la doctrine d'Hippocrate, qu'il appelloit (3) *une méditation de mort.* Il ſe faiſoit un principe d'accommoder ſes ordonnances aux déſirs de ſes malades : il profita de l'exemple d'Archagatus, qui s'étoit rendu odieux environ cent ans auparavant, par une méthode rigoureuſe. Il ſuivit une route entiérement oppoſée. Il n'ordonnoit que des choſes faciles & communes, comme la diéte, l'abſtinence du vin, le frottement de la peau, l'exercice à pié & à cheval, & tout mou-

Plin. lib. 26. *c.* 3.

(1) Tutò, celeriter, & jucundè.

(2) Id votum eſt, ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet. *Celſ. lib.* 3. *c.* 4.

(3) Θανάτου μελέτην *Galen. de venæ ſection. adverſ. Eraſiſtr. c.* 5.

vement qui secouë le corps : il mit en usage la boisson rafraichie, & se faisoit honneur d'un titre, qui signifie *le médecin de la fraicheur*. Il inventa des lits suspendus, où il faisoit bercer les malades (1), pour les exciter au sommeil. Il faisoit aussi suspendre les bains, pour les rendre plus salutaires & plus agréables par le mouvement. Il évitoit soigneusement les remédes, pour lesquels la nature a quelque aversion ; & au lieu que le commun des médecins traitoit la nature, avec la sévérité d'un écuïer, qui châtie un cheval qui bronche, Asclépiade, en la flattant continuellement, l'invitoit à reprendre son cours.

Δοσίψυχρος.

Aiant un jour rencontré un convoi, il découvrit que le corps, que l'on portoit au bucher, avoit un reste de vie, & il parut ressusciter plutôt un mort, que guérir un malade. Une médecine si douce enleva touts les suffrages : Asclépiade fut regardé comme un homme envoïé par les dieux. *Il consentoit*, disoit-il, *à passer*

Cels. lib. 2 c. 6. Apul. Florid. lib 4. Plin. lib 26. c. 3.

(1) Faventibus cunctis, ut essent vera, quæ facillima erant, universum propè humanum genus circumegit, non alio modo quàm si cœlo emissus advenisset.... alia quoque blandimenta excogitabat, jam suspendendo lectulos, &c. *Plin. lib. 26. c. 3.*

aux maximes d'Aſclépiade. Thémiſon de Laodicée(1)fut auteur de la ſecte appellée *Méthodique*, aïant prétendu établir une méthode plus aiſée & plus ſimple, que toutes celles des médecins qui l'avoient précédé. On dit que Thémiſon aïant été mordu par un chien enragé, eut la rage, & qu'il en guérit. La ſecte méthodique fut proprement une troiſiéme branche de la dogmatique : on diſtinguoit de tous ceux-là les (2) *Empiriques*, qui n'ajoutant aucune foi aux raiſonnements de la doctrine dogmatique, ſe fondoient uniquement ſur l'expérience. *Dioſcor. lib. 6. C. tellan. in Themiſ.*

Celſe (3) fait Sérapion d'Alexandrie le chef de la médecine Empirique : Galien en rapporte l'inſtitution à Philinus de Cos, diſciple d'Hérophile : Pline, & les *Galen. introduct.*

(1) *Thémiſon de Laodicée auteur de la ſecte Méthodique eſt beaucoup plus ancien que le tems de l'empereur Domitien & du poëte Juvenal ; ainſi le vers ſatyrique de Juvenal qui parle de Thémiſon, doit s'entendre de quelques ſectateurs de Themiſon ou d'un autre médecin du même nom.*

Promptiùs expediam quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.
Juven. Sat. 10.

(2) *L'étymologique d'empirique ſe tire du mot Grec* ἐμπειρία, *expérience.*

(3) Serapion primus omnium nihil hanc rationalem diſciplinam pertinere ad medicinam profeſſus, in uſu & experimentis eam poſuit. *Celſ. in proœm.*

ſon camp. L'aile de l'armée, qu'Auguſte commandoit, aïant été battuë, ſon camp fut pris, & il eût infailliblement été tué, s'il y fût demeuré.

La guériſon d'Auguſte par Antoine Muſa fit accorder à touts les médecins la qualité de chevaliers Romains, & le privilége de porter l'anneau d'or : & le Sénat fit élever à Muſa une ſtatuë d'airain qui fut placée à côté de celle d'Eſculape. *Dio. C. lib. 53.* *Suet. in Aug. c. 5. & 81.*

Cornelius Celſus, qui a écrit huit livres de la médecine, & qui a été nommé l'*Hippocrate d'Italie*, vivoit ſous l'empire de Tibére. Il eſt beaucoup plus ancien que Celſe, l'ennemi de la religion Chrétienne, contre lequel Origéne a écrit. Tibére étoit fort incrédule ſur l'article de la médecine, & il avoit coutume de railler ceux (1) qui aïant paſſé 30. ans, étoient obligés de demander conſeil ſur les choſes convenables ou nuiſibles à leur ſanté. C'étoit auſſi le ſentiment de Démocrite, qui dit à Hippocrate *que touts les hommes devoient ſçavoir la médecine*, c'eſt-à-dire, que chacun devoit être ſon médecin à ſoi-même. De Cel *Suet. in Ti c. 68.* *Caſtellan. Democr.*

(1) Solituſque eludere medicorum artes, atque eos qui poſt annum ætatis triceſimum, ad internoſcenda corpori ſuo utilia vel noxia conſilii alieni indigerent. *Tac.*

qu'il fut aimé de l'impératrice Messaline, & qu'il se prévalut de son crédit (1), pour faire des changements dans la médecine. Vectius Valens fut puni de mort avec les autres complices des débauches de Messaline. *Tac. ann. lib.* 11. Sous le même empire de Claude, a vécu Xénophon, originaire de l'isle de Cos, & issu de l'ancienne famille des Asclépiades. L'empereur Claude, dont il étoit médecin, après avoir fait en plein Sénat l'éloge d'Esculape & de ses descendants, dont il cita les plus célébres, dit que le sçavoir & la naissance de Xénophon méritoient, que les habitans de l'isle de Cos fussent en sa considération exemts de touts impôts; ce qui leur fut accordé. Xénophon, par une horrible ingratitude, fut un des instruments dont Agrippine (2) se servit, au rapport de Tacite, pour se défaire par le poison, de son mari l'empereur Claude. *Tac. ann. lib.* 12.

On doit placer sous ce regne Scribonius Largus, dont les ouvrages sont ve- *D. Vin. amœnit. § c.* 4.

(1) Vectius Valens adulterio Messalinæ Claudii Cæsaris nobilitatus, pariterque eloquentiæ affectator. Is eam potentiam nactus, novam instituit sectam. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

(2) Provisam jàm sibi Xenophontis medici conscientiam adhibet. Ille tamquàm nisus evomentis adjuvaret, pennam rapido veneno illitam faucibus ejus demisisse creditur. *Tac. ann. ib.* 12.

tielle conſiſte en l'addition des vipéres. Vers le même tems Critias de Marſeille rapporta toute la médecine à l'aſtrologie. Il gagna des richeſſes immenſes : peu après Charmis de la même ville de Marſeille fit de grandes innovations dans tout ce qui avoit été pratiqué juſqu'alors ; & au lieu des bains chauds (1) qui étoient en uſage, il mit ſi fort à la mode les bains froids, qu'on voïoit dans le plus fort de l'hyver les vieillards Conſulaires ſortir du bain tout roides de froid.

Antoine Caſtor ſçavant botaniſte, a été contemporain de Pline l'ancien, mais plus âgé. Il a fait honneur à la médecine par ſa belle vieilleſſe. *Nous voïions*, dit Pline, *ce vieillard âgé de plus de cent ans, qui n'avoit aucune incommodité, qui avoit conſervé toute ſa mémoire, & qui cultivoit ſon jardin des plantes, avec une vigueur qui n'étoit point affoiblie par un âge ſi avancé.* *Plin. lib. c. 2.*

Quelques modernes ont ſoutenu qu'il n'y avoit que des eſclaves qui exerçaſſent la médecine à Rome dans le tems des premiers empereurs, & même long-tems depuis. On rapporte un grand nombre

(1) Frigidâque etiàm hibernis algoribus lavari perſuaſit, merſit ægros in lacus ; videbamuſque ſenes Conſulares uſque in oſtentationem rigentes. *Plin. lib. 29. c. 1.*

ginus, & Caſtelan rapportent les opinions de ceux, qui ont prolongé la vie de Galien juſqu'à cent quarante ans ſans infirmités. *Caſtellan. Galen.*

Les anciens médecins ſe faiſoient accompagner de leurs diſciples, dans les viſites qu'ils rendoient aux malades. C'eſt ce que Martial (1) nous apprend dans une épigramme, où il ſe plaint de ce que ſon médecin lui a fait venir la fiévre, en lui faiſant tâter le poulx par les cent mains glacées de ſes diſciples.

Il y a long-tems que la médecine eſt expoſée aux railleries. Lucile, dans une épigramme Grecque (2), dit que Diophante, aïant vû en ſonge le médecin Hermogéne, ne s'éveilla jamais, malgré la vertu d'un préſervatif qu'il portoit ſur lui. On trouve dans Martial (3) une épigramme à peu près ſemblable. Railleri de la méd cine.

(1) Languebam, ſed tu comitatus protinùs ad me
Veniſti centum, Symmache, diſcipulis.
Centùm me tetigere manus Aquilone gelatæ;
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo. *Martial. lib. 5. epigr. 9.*

(2) Ἑρμογένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις,
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη τὸ περίαμμα φέρων.

(3) Lotus nobiſcùm eſt hilaris, cœnavit & idem,
Inventus mane eſt mortuus Andragoras.

étoit imputé au médecin, & il en devenoit reſponſable. Les médecins Egyptiens étoient obligés de ſe régler ſur un livre qu'on appelloit ſacré, où étoient enregiſtrées toutes les maniéres de traiter les différentes maladies : en ſorte que s'ils s'en écartoient, & que le malade vint à mourir, ils étoient condamnés à mort comme meurtriers. Alexandre, après la mort d'Hépheſtion, fit détruire le temple d'Eſculape, & mourir en croix Glaucias médecin d'Epheſtion. Gontrand roi d'Orléans fit couper la tête à deux médecins, à cauſe de la mort de ſa femme la reine Auſtrigilde, ſuivant le ſerment qu'il avoit fait à la défunte de venger ſa mort.

Diod. Sic. lib. 1. part. 2.

Arrian. lib. 7. Quint. Curt. lib. 10. c. 4. Greg. Turon. hiſt. lib. 5. c. 35.

Parmi les Viſigoths, les médecins convenoient d'une ſomme pour la guériſon d'un malade, & ſi le malade mouroit, le médecin n'étoit pas païé. S'il eſtropioit quelqu'un en le ſaignant, il païoit une amende. Si le malade mouroit auſſi-tôt après la ſaignée, le médecin étoit livré aux parents du mort, pour le punir à leur gré, lorſque le défunt étoit une perſonne libre : ſi le malade, qui étoit mort auſſitôt après la ſaignée, étoit un ſerf, le médecin en étoit quitte pour donner un autre ſerf à la place.

Hiſt. de Lang. ed. t. 1. liv. 7. p. 383.

Dans le droit Romain (1), l'ignorance

(1) Imperitia medici culpæ adnumeratur.

étoit imputée au médecin par la loi Aquilia ; & Cujas, dans ſon commentaire ſur le juriſconſulte Paul, marque expreſſément (1) que ſi celui qui avoit fait mourir un homme par un reméde, étoit d'une condition honnête, il étoit exilé ; & que ſi c'étoit une perſonne vile, il étoit puni de mort. Achevons l'hiſtoire des médecins.

B. Vink, amænit. §. 3. c. 4. Macrob. Saturn. lib. 2. c. 12. Spartian. in Carac. c. 4.

Les deux médecins du nom de Serenus Sammonicus, qui ont été le pére & le fils, ont été confondus par pluſieurs auteurs. Le pére floriſſoit du tems de l'empereur Sévére, & fut tué par Caracalla, étant à table avec ce prince. Il laiſſa à ſon fils une excellente bibliothéque, compoſée de ſoixante-deux mille volumes, que Serenus Sammonicus le fils légua par ſon teſtament à l'empereur Gordien le jeune, dont il avoit été précepteur. Nous avons un poëme en vers héroïques ſur la médecine, qui porte le nom de Q. Serenus Sammonicus. Il eſt écrit d'un ſtyle rampant. On doute s'il eſt du pére ou du fils.

Jul. Capitol. in Gordian. c. 18.

Inſtit. lib. 4. tit. 3.

(2) Si ex eo medicamine quod ad ſalutem hominis vel ad remedium datum erat, homo perierit, is qui dederit, ſi honeſtior fuerit, in inſulam deportatur; humilior autem capite punitur. *Jacob. Cujac. interpret. in Julii Pauli receptarum ſententiarum libros 5. ad leg. Cornel. &c.*

Il y eut des médecins établis à Rome & à Conſtantinople, par les empereurs, (1) pour ſervir gratuitement les pauvres. Le quatriéme ſiécle a fourni encore des médecins célébres, Oribaſe, Aëtius, Alexandre Trallien, Paul Eginéte. Oribaſe de Pergame fut favori de l'empereur Julien l'apoſtat. Il tomba, depuis dans la diſgrace de Valentinien, & il fut relégué dans des païs ſauvages. Il ſoutint avec beaucoup de courage ce revers de fortune. Il fut rappellé de ſon exil, & épouſa une femme très-riche, dont il eut quatre fils; Eunapius a fait ſon éloge. Oribaſe parvint à une heureuſe vieilleſſe. Il avoit écrit ſur la médecine ſoixante & dix livres, dont Photius a fait mention. Il y traitoit de la compoſition des rémedes, des propriétés des aliments, des accidents des groſſeſſes, des ſymptomes & diagnoſtiques des ulcéres, des maladies du cerveau & de l'affoibliſſement de la mémoire, des maladies de la poitrine & des entrailles &c. Il n'en reſte que dix-ſept livres. Il adreſſa à ſon fils Euſtathe un abregé de ce grand ouvrage; & il dédia un ſommaire de toute la médecine à Eunapius.

Phot. bibli th. Cod 216. 217. 218. & 219

(1) *Gothofred. not. in Cod. Theod. lib. 6. tit. 16. de Comitibus & Archiatris. Ces médecins ſont nommés* Archiatri populares.

ellan. in Nous ne connoiſſons (2) Aëtius que par ſes ouvrages. Il a compoſé un abregé de Galien, & pluſieurs autres livres de médecine.

Les ouvrages d'Alexandre Trallien ont été mis au jour par Pierre Caſtelan évêque de Mâcon, qui les tira de la bibliothéque du roi pour les donner au public.

ellan. in ul. Ægi- Paul Eginéte a réduit en abregé les ouvrages d'Hippocrate, de Galien, & d'Oribaſe.

Peu de tems après la médecine fut envelopée de ces ténébres générales, qui obſcurcirent toutes les ſciences : non que l'on doive croire que dans les ſiécles les plus groſſiers, il n'y ait pas eu des hommes, qui ſe ſoient donnés pour médecins : l'hiſtoire même nous apprend qu'il y en a eu ; mais ils ſont ſi obſcurs, qu'il ne nous en eſt rien reſté, qui mérite d'entrer dans l'hiſtoire de la médecine. Pendant les ſiécles ténébreux, la médecine fut preſqu'entiérement entre les mains des Juifs. Le médecin de Charles le Chauve étoit un Juif nommé Sedecias ; ce qui fait connoître que la médecine étoit alors principalement cultivée par cette nation. Les clercs & les moines qui étoient les ſeuls qui étudiaſſent, l'exercérent enſui-

(2) *On croit que le médecin Aëtius eſt le même que l'héréſiarque de ce nom.*

te. Un concile de Latran tenu ſous Innocent II. en 1139. marque comme un abus déja invétéré, que des moines & des chanoines réguliers, pour gagner de l'argent, fiſſent profeſſion d'avocats & de médecins.

La médecine reſſuſcitée par les Arabes.

Les Arabes ont reſſuſcité la médecine, & ont eu la réputation d'y exceller. Les plus anciens médecins parmi eux, ont été Iſâc Iſraelite, fils adoptif de Salomon roi d'Arabie, qui vivoit dans le ſeptiéme ſiécle; Sérapion qui a fleuri dans le huitiéme, & Avenzoar que les uns ont placé dans le neuviéme ſiécle, & les autres dans l'onziéme. Ce médecin, Arabe d'origine, étoit né à Séville. On lui a donné cent trente-cinq ans de vie ſans aucune incommodité.

Freind, hiſt. de la médec. depuis Gal. Caſtellan. in Avenz.

Les autres médecins Arabes qui ſont venus enſuite, ſont Rhaſis, qui a vécu dans le dixiéme ſiécle; Avicenne Eſpagnol, ſuivant les uns, & Aſiatique ſuivant les autres, & qui a même (1) paſſé pour Egyptien, à cauſe du ſéjour qu'il fit en Egypte, dans l'onziéme ſiécle; Rabbi Moyſe, dans le douziéme; Méſué, de la

Biblioth. Rabbinic. t. 1. p. 6.

(1) *Avicenne ſuivant la remarque du cardinal du Perron, étoit fils d'un Chinois; ſon nom en Arabe ſignifie fils d'un Chinois. Perroniana, art.* Avicenne. *Tiraqueau croit que ce médecin a été roi de Cordoüe. Tiraquell. de nobilit. c.* 31. *p.* 194.

race roïale des ſouverains de Damas, qui a auſſi vécu dans le douziéme ſiécle ; Hali Abbas ; & pluſieurs autres.

Papes médecins.

Nous ne devons pas oublier l'honneur, que quelques papes médecins ont fait a cet art. S. Euſébe pape fils d'un médecin a été médecin lui-même : Jean XXII. grand ſectateur de la doctrine des Arabes, avoit été médecin de la faculté de Montpellier ; il a compoſé pluſieurs livres de médecine, & entr'autres celui qui eſt intitulé : *Le thréſor des pauvres*. Paul II. après avoir été élevé au pontificat, alloit voir lui-même les malades, & leur diſtribuoit les remédes qu'il avoit ordonnés. Nicolas V. eſt auſſi mis au nombre des médecins par le ſçavant Tiraqueau, qui joint à ces quatre ſouverains pontifes, la liſte de pluſieurs ſaints canoniſés, de pluſieurs empereurs Romains, & de pluſieurs rois, qui ont été médecins.

D. Vink, amænit. §. 3. c. 4.

Platin. in Paul. 2.

De nobilit. c. 31.

De l'échole de Salerne.

L'échole de médecine de Salerne fut fondée par Charlemagne, l'an 802. Dans le commencement du douziéme ſiécle, cette échole compila l'ouvrage qui porte ſon nom, & qui a été depuis commenté par Arnauld de Villeneuve. L'ouvrage eſt compoſé en vers Léonins, ſorte de poëſie fort eſtimée dans ce tems-là. Il eſt dédié à Robert duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant. C'eſt ce Ro-

bert duc de Normandie, à qui les médecins déclarérent qu'une bleſſure qu'il avoit reçuë d'une fléche empoiſonnée, étoit incurable, à moins qu'il ne la fît ſucer. Ce bon prince ne voulant point employer un remède, qui mettoit en grand danger de mourir celui qui s'y expoſeroit, Sibylle ſa femme prit le tems de ſon ſommeil, ſuça cette plaie empoiſonnée, & perdit la vie, en la ſauvant à ſon époux. *Freind, de la méd. depuis Gal.*

Pierre d'Apon natif de Padouë, (1) a été célébre dans la philoſophie, & dans la médecine. Il excelloit dans le talent de concilier les différentes opinions : ce qui lui fit donner le ſurnom de conciliateur. Il fut profeſſeur à Boulogne, il faiſoit payer fort cher ſes viſites aux malades. A 80. ans (2) il fut accuſé de magie, & étant mort en 1305. avant le jugement du procès, il fut brûlé en effigie après ſa mort. De Pierre d'Apon, & d'Arnauld de Villeneuve. *Bern. Scardeon. lib. 2. hiſt. Patav.*

Arnauld de Villeneuve célébre médecin, & chimiſte, né en 1300. fut en gran- *Caſtellan in Arn. Villan.*

(1) *Il ſera parlé plus au long de Pierre d'Apon, dans le chap. de la magie, tom. 7.*

(2) *Riccioli ne donne à P. d'Apon que 66. ans de vie: mais ce ſçavant auteur, qui n'en parle qu'en paſſant, eſt d'une autorité moindre que Caſtelan, qui a fait de l'hiſtoire des médecins l'objet de ſes recherches.*

Charles VIII. mourut en chemin, le ſecond fut premier médecin de la reine Anne de Bretagne, & de Claude de France reine de France, femme de François I. & le troiſiéme qui fut premier médecin de Charles IX. Les deux Riolans célébres par les ouvrages de médecine qu'ils ont compoſés ; & les deux de Lorme, qui ont ſçu prolonger leurs propres jours, le pére, premier médecin de la reine Louiſe de Lorraine femme d'Henri III. & de la reine Marie de Medicis, femme d'Henri IV. étant décédé en 1637. à l'âge de 90. ans, & le fils premier médecin de Gaſton de France duc d'Orléans, étant mort en 1678. à 91. ans.

Parmi les médecins François, aucun n'a égalé la réputation de Jean Fernel natif (1) d'Amiens, premier médecin d'Henri II. & à qui la reine Catherine de Médicis diſoit qu'elle étoit redevable de ſa fécondité. Il a embraſſé toute la médecine dans des écrits également doctes & polis, & il s'eſt acquis une telle réputation dans toute l'Europe, que l'univer- De Jean Fernel. *Thuan. lib* 21.

(1) *Fernel eſt né à Montdidier, ſelon Mézeray ; à Clermont en Beauvoiſis, ſelon Plautius auteur de ſa vie. J'ai ſuivi ici l'éloge que de Thou en a fait, quoique l'autorité de Plautius Médecin qui a écrit la vie de Fernel, me ſemble la plus forte.*